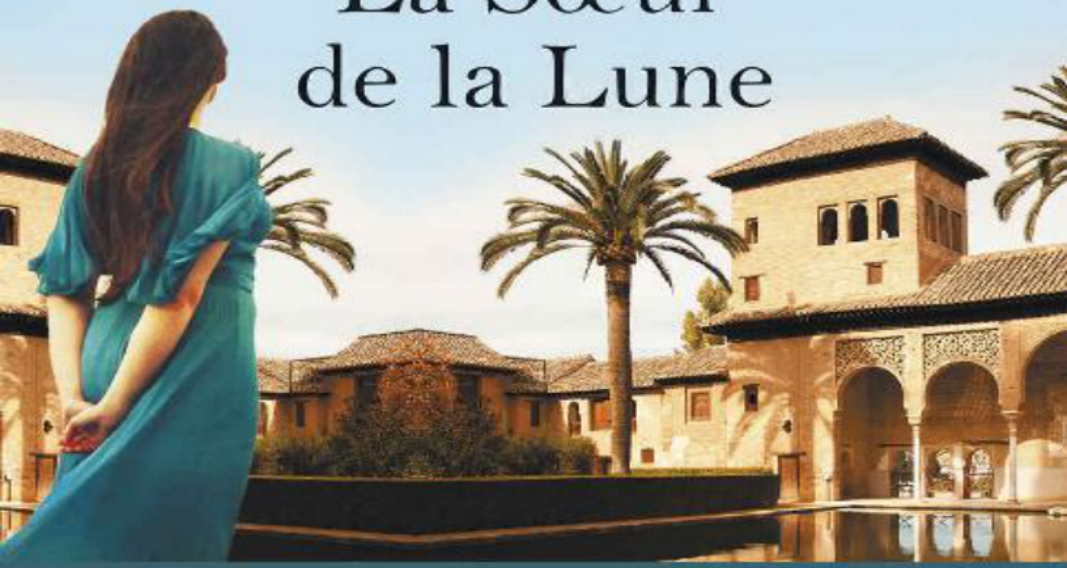
Lucinda
RILEY

— SÉRIE LES SEPT SŒURS • TOME 5 —

La Sœur de la Lune



Par la reine du roman féminin
15 millions d'exemplaires vendus

CHARLESTON

Lucinda
RILEY

LA SŒUR DE LA LUNE

Tiggy

Traduit de l'anglais
par Marie-Axelle de La Rochefoucauld

CHARLESTON

Les lectrices ont aimé !

« Coup de cœur absolu pour ce cinquième tome. Tiggy est une héroïne captivante et m'a entraînée dans sa quête d'identité. Un roman riche en émotions et en faits historiques qui ne peut que faire voyager. Enivrante, enchanteresse et magique : voilà comment je vois cette saga des Sept Sœurs ! »

Aurélie, du blog *Mon Jardin Littéraire*

« Ce nouveau tome de la saga des Sept Sœurs est touchant, sensible, riche en émotions et nous plonge dans l'histoire de toute une famille dont les secrets et les révélations sont dévoilés au fil des pages… »

Éloïse, du blog *Au chapitre*

« Un très bon moment de lecture, des pages qui se tournent avec bonheur. »

Michelle, du blog *A book is always a good idea*

« J'ai énormément apprécié cette lecture et j'ai très envie de lire les autres tomes. J'ai été touchée par Tiggy, cette jeune femme qui, par de nombreuses facettes de sa personnalité, a fait écho en moi. Malgré sa naïveté, je l'ai trouvée d'une grande force et d'une très grande bienveillance. »

Maud, du blog *Les Tribulations d'une Maman Mammouth*

« Il s'agit d'une quête d'identité, de découvrir ses origines et de la construction de soi qui en découle. Autant de thèmes beaux et intéressants qui sont abordés avec justesse et délicatesse par l'auteure. C'est une première pour moi, car je n'avais jamais lu un tel roman, et c'est ce qui m'a donné envie de découvrir les autres tomes de la saga. »

Alexandra, du blog *La bibliothèque des rêves*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

Auteur

De la même auteure, aux éditions Charleston
La Lettre d'amour interdite, 2018
L'Ange de Marchmont Hall, 2017
La Jeune Fille sur la falaise, 2017
La Belle Italienne, 2016

De la même série
Les Sept Soeurs – Maia, 2015
La Soeur de la tempête – Ally, 2016
La Soeur de l'ombre – Star, 2017
La Soeur à la perle – CeCe, 2018

Lucinda Riley est née en Irlande et après une carrière d'actrice au théâtre, au cinéma et à la télévision, elle a écrit son premier roman à 24 ans. Ses livres ont depuis été traduits dans plus de 30 langues et vendus à 15 millions d'exemplaires dans le monde entier. Elle figure fréquemment en tête de liste de best-sellers du *New York Times* et du *Sunday Times*.

Depuis plusieurs années, Lucinda est plongée dans l'écriture de la série *Les Sept soeurs*, qui suit le destin de soeurs adoptées et s'inspire de la mythologie qui entoure la célèbre constellation de la Pléiade. Les quatre premiers tomes, *Les Sept soeurs, La Soeur de la tempête, La Soeur de l'ombre et La Soeur à la perle* se sont hissés en tête des meilleures ventes dans toute l'Europe et sont en cours d'adaptation pour une série télévisée.

Pour découvrir les sources d'inspiration de l'auteure pour la série (de la mythologie grecque à la constellation des Pléiades et aux sphères armillaires), rendez-vous sur le site de Lucinda Riley, traduit en français !

http://fr.lucindariley.co.uk/

Vous y trouverez également des renseignements sur les histoires vraies, les lieux et les personnages qui figurent dans ce livre : Alladale, une réserve naturelle des Highlands d'Écosse, les cerfs blancs, Carmen Amaya, les grottes de Sacromonte, les gitans espagnols et le flamenco.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Titre original : *The Moon Sister*
Copyright © Lucinda Riley, 2018
Traduit de l'anglais (Irlande) par Marie-Axelle de La Rochefoucauld

Design couverture : © Raphaëlle Faguer
Photographies : © Arcangel / © Trevillion Images

© 2019 Éditions Charleston (ISBN : 978-2-36812-411-6) édition numérique de l'édition imprimée © 2019 Éditions Charleston (ISBN : 978-2-36812-349-2).

Rendez-vous en fin d'ouvrage pour en savoir plus sur les éditions Charleston

CHARLESTON

Table des matières

Auteur
Tiggy
Inverness, Écosse
1
2
3
4
5
6
7
8
9
María
Sacromonte, Grenade Espagne
10
11
12
13
14
Tiggy
Kinnaird, Highlands, Écosse
15
16
17
18
19
20
21
Lucía
Barcelone, Espagne
22
23
Madrid
24
25
Lisbonne
26
Tiggy
Sacromonte, Espagne
27

28
Lucía
Mendoza, Argentine
29
30
31
32
33
Isadora
34
Tiggy
Sacromonte, Grenade, Espagne
35
36
37
38
Électra
New York
Bibliographie
Note de l’auteure
Questions à l’auteure
Les éditions Charleston

À Jacquelyn
Amie, compagne et sœur dans une autre vie

PERSONNAGES

ATLANTIS

Pa Salt – *père adoptif des sœurs (décédé)*
Marina (Ma) – *gouvernante des sœurs*
Claudia – *domestique à Atlantis*
Georg Hoffman – *avocat de Pa Salt*
Christian – *skipper*

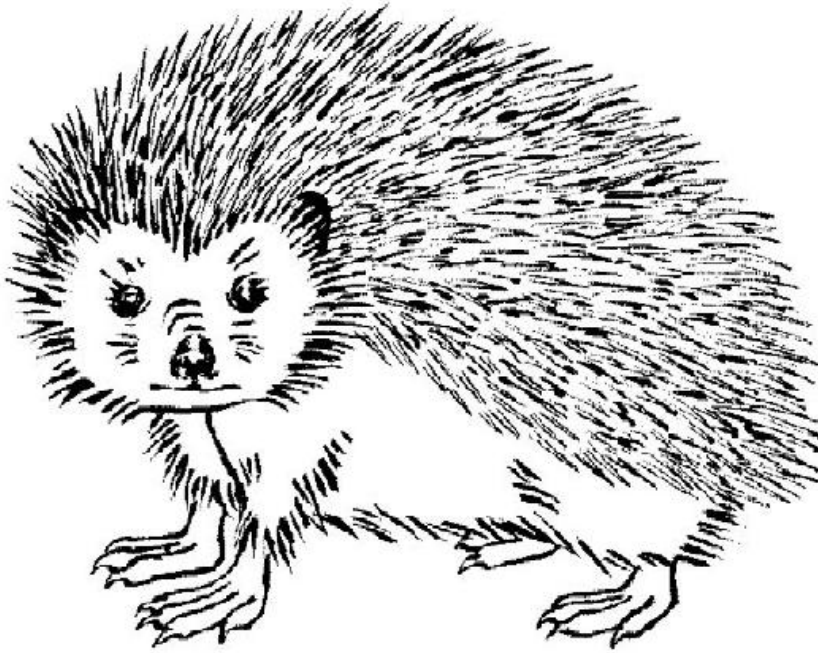
LES SŒURS D'APLIÈSE

Maia
Ally (Alcyone)
Star (Astérope)
CeCe (Célaéno)
Tiggy (Taygète)
Électra
Mérope (absente)

« Vous devez être le changement que vous voulez voir dans ce monde. »

Mahatma Gandhi

Tiggy
Inverness, Écosse
Novembre 2007



Hérisson européen
(Erinaceus europaeus)
« Hotchiwitchi » en romani.

1

—Je me souviens précisément de l'endroit où je me trouvais et de ce que je faisais quand j'ai appris que mon père venait de mourir.

— Moi aussi je me rappelle où j'étais, quand cela m'est arrivé, indiqua Charlie Kinnaird en posant sur moi son regard bleu perçant. Alors, où étiez-vous ?

— Au refuge animalier de Margaret, en train de ramasser à la pelle des excréments de biches. J'aurais vraiment préféré un meilleur cadre, mais bon. Ce n'est pas bien grave. Cela dit…

Je déglutis avec difficulté, me demandant comment diable cette conversation – ou plutôt, cet *entretien* – avait dévié sur la mort de Pa Salt. J'étais assise dans le réfectoire étouffant d'un hôpital, en face du Dr Charlie Kinnaird. Dès son entrée, j'avais remarqué combien sa présence attirait l'attention. Au-delà de sa beauté frappante, avec son physique mince et élégant vêtu d'un costume gris bien coupé et ses cheveux auburn ondulés, il possédait un air naturel d'autorité. Plusieurs employés de l'hôpital assis non loin de moi avaient cessé de boire leur café pour lever les yeux vers lui et lui adresser un signe de tête respectueux sur son passage. Lorsqu'il était arrivé à ma hauteur et m'avait serré la main, j'avais ressenti une légère décharge électrique le long de mon bras. Maintenant qu'il était assis en face de moi, je regardais ses longs doigts jouer sans relâche avec son bipeur, révélant une énergie et une nervosité sous-jacentes.

— Cela dit ? me relança-t-il, d'une voix teintée d'un léger accent écossais.

De toute évidence, il n'avait pas l'intention de me laisser m'en tirer aussi facilement.

— En fait… je ne suis pas certaine que Pa soit mort. Enfin, bien sûr que *si*, parce qu'il n'est plus là et qu'il n'était pas du genre à inventer des histoires pareilles – il saurait la peine que cela causerait à ses filles, moi comprise – mais je sens sa présence tout autour de moi, en permanence.

— Si cela peut vous rassurer, je crois que cette réaction est tout à fait normale. Beaucoup de proches endeuillés me disent qu'ils ressentent autour d'eux la présence de ceux qui les ont quittés.

— Bien sûr, répondis-je, me sentant un peu prise de haut, même si je ne devais pas oublier que je parlais à un médecin – quelqu'un qui, tous les jours, était confronté à la mort et aux proches qui restaient.

— C'est étonnant, soupira-t-il en saisissant le bipeur pour le faire tourner dans sa main. Comme je viens de vous le dire, mon père est

lui aussi mort récemment, et je suis tourmenté par des visions nocturnes de lui sortant littéralement de sa tombe !

— Vous n'étiez pas proches ?

— Non. C'était mon père biologique, mais notre relation n'allait pas plus loin. À part le sang, nous n'avions rien en commun. Alors que vous semblez avoir partagé beaucoup de choses avec le vôtre.

— C'est vrai, même si, paradoxalement, il nous a toutes adoptées mes sœurs et moi quand nous étions bébés, et nous n'avions donc avec lui aucun lien biologique. Mais je n'aurais pu l'aimer davantage. C'était un homme formidable, vraiment.

Charlie sourit.

— Voilà qui prouve que la biologie ne joue pas un rôle si important que ça dans nos relations avec nos parents. C'est une loterie, en fait.

— Je ne crois pas, tempérai-je, incapable de renier mes convictions, même lors d'un entretien d'embauche. Je pense que nous sommes donnés les uns aux autres pour une raison précise, que nous soyons liés par le sang ou non.

— Vous voulez dire que tout est prédestiné ? s'enquit-il en haussant un sourcil cynique.

— Oui, mais je sais que la plupart des gens ne partagent pas cet avis.

— Moi compris, j'en ai peur. Dans mon rôle de chirurgien cardiaque, je suis quotidiennement au contact avec le cœur, un organe que nous associons tous à l'âme et aux émotions. Malheureusement, je suis forcé de le considérer comme un morceau de muscle – qui souvent fonctionne mal. J'ai été formé à voir le monde à travers un prisme purement scientifique.

— Je pense que la science n'exclut pas la spiritualité, répliquai-je. Moi-même j'ai reçu une formation scientifique rigoureuse, mais il y a tant de choses que la science ne parvient pas encore à expliquer.

— Vous avez raison, cependant… commença Charlie avant de consulter sa montre. Il semble que nous ayons complètement dévié de ce qui vous amène et je dois reprendre mes consultations dans un quart d'heure. Pardonnez-moi donc de revenir à notre sujet de préoccupation : que vous a dit Margaret au sujet de Kinnaird ?

— Que c'est une propriété de plus de vingt mille hectares et que vous cherchez quelqu'un qui connaisse les animaux autochtones qui pourraient y habiter, notamment les chats sauvages.

— En effet. Avec la mort de mon père, c'est moi qui vais récupérer le domaine de Kinnaird. Pendant des années, il l'a utilisé comme sa cour de récréation privée : il y chassait à courre et à tir, pêchait et s'abreuvait dans les distilleries locales sans se préoccuper de l'écologie

du lieu. À sa décharge, il n'est pas le seul responsable de l'état actuel de la propriété – au cours du siècle dernier, son père et de nombreux hommes de la famille avant lui étaient heureux d'encaisser l'argent des bûcherons qui utilisaient le bois pour construire des bateaux. Ils assistaient sans broncher au rasage de vastes forêts de conifères calédoniens. À l'époque, ils n'étaient pas au courant des dégâts qu'ils provoquaient, mais aujourd'hui nous sommes mieux renseignés et *nous*, nous savons. J'ai conscience qu'il sera impossible de renverser complètement la vapeur, du moins assez tôt pour que je puisse le voir de mon vivant, mais je souhaite vraiment enclencher le changement. J'ai le meilleur gérant de terrain des Highlands pour mener le projet de reboisement. Nous avons également retapé le pavillon de chasse où vivait mon père, afin de le louer à des hôtes qui paieront pour respirer le bon air des Highlands et pour des parties de chasse organisées.

— Je vois, fis-je, tentant de réprimer un frisson.

— L'abattage vous dérange ?

— L'idée de tuer n'importe quel animal innocent me dérange, en effet. Mais je comprends pourquoi c'est nécessaire, ajoutai-je précipitamment.

Après tout, pensai-je, je postulais pour un poste sur un domaine des Highlands où l'abattage des cervidés était non seulement monnaie courante, mais aussi encouragé par la loi.

— Étant donné votre parcours, je suis certain que vous savez comment l'équilibre de la nature écossaise a été détruit par l'homme. Il n'y a plus de prédateurs naturels, tels que les loups et les ours, pour maintenir la population de cervidés sous contrôle. Désormais, cette tâche nous incombe. Au moins nous pouvons l'accomplir aussi humainement que possible.

— Je sais bien, même si je dois être parfaitement honnête avec vous et vous prévenir que je ne pourrai jamais aider lors d'une chasse. J'ai l'habitude de protéger les animaux, non de les assassiner.

— Je comprends vos sentiments. J'ai consulté votre CV qui est très impressionnant. En plus d'obtenir un diplôme de zoologie dans un établissement réputé, vous vous êtes spécialisée en préservation de la vie sauvage ?

— Oui, le côté technique de mon diplôme – anatomie, biologie, génétique, comportement des animaux autochtones et j'en passe – était une précieuse mine d'informations. J'ai travaillé quelque temps au pôle recherche du zoo de Servion, mais je me suis vite rendu compte que je préférais être au contact des animaux, plutôt que de les étudier de loin et d'analyser leur ADN dans une boîte de Petri. En fait… j'ai dans ma chair une empathie naturelle avec eux et, même si

je n'ai aucune formation vétérinaire, il semble que j'aie des facilités à les guérir quand ils sont malades.

Je haussai maladroitement les épaules, gênée de chanter mes propres louanges.

— Margaret ne tarissait pas d'éloges sur vos compétences, c'est certain. Elle m'a dit que vous vous occupiez des chats sauvages dans son refuge.

— Je gérais les tâches quotidiennes, en effet, mais c'est Margaret la véritable spécialiste. Nous espérions que les chats s'accoupleraient cette saison, dans le cadre du programme de rétablissement de la vie sauvage, mais maintenant que le refuge ferme et que les animaux déménagent, cela ne se produira probablement pas. Les chats sauvages sont incroyablement caractériels.

— C'est ce que me dit Cal, le gérant du domaine. Il ne se réjouit pas du tout que nous adoptions les chats, mais c'est une espèce autochtone écossaise extrêmement rare, et je pense qu'il est de notre devoir de faire notre possible pour la sauver. Et Margaret pense que s'il y a bien quelqu'un en mesure d'aider les chats à s'acclimater à leur nouvel habitat, c'est vous. Alors, cela vous intéresserait-il de venir quelques semaines avec eux pour les aider à s'installer ?

— Oui, même si m'occuper des seuls chats sauvages ne représenterait pas un emploi à plein-temps, une fois qu'ils seront sur place. Y a-t-il autre chose que je pourrais faire ?

— À vrai dire, Tiggy, je n'ai pas vraiment eu l'occasion jusqu'ici de réfléchir en détail à l'avenir du domaine. Entre mon travail ici et la gestion de la succession de mon père, je suis sous l'eau. Néanmoins, tant que vous êtes parmi nous, ce serait formidable si vous pouviez étudier le terrain et évaluer son adéquation pour d'autres espèces autochtones. Je pensais introduire des écureuils roux et des lièvres variables. Je me renseigne également pour savoir s'il conviendrait d'introduire des sangliers et des élans, et aussi de réapprovisionner les ruisseaux et les lochs en saumons sauvages, en construisant de quoi encourager leur reproduction. Avec les bonnes ressources, il y a un gros potentiel.

— Tout cela me semble intéressant. Même si je dois vous prévenir que je ne suis pas une spécialiste du poisson ou du frai.

— Bien sûr. Et moi je dois vous prévenir que la situation financière signifie que je ne peux vous offrir qu'un salaire basique, en plus du logement, mais je serais très reconnaissant pour toute l'aide que vous pourriez m'apporter. J'adore cet endroit, mais Kinnaird se révèle être un domaine difficile à gérer et très prenant.

— Vous deviez savoir que la propriété vous reviendrait un jour,

non ? m'aventurai-je.

— Oui, mais je pensais aussi que mon père était l'un de ces personnages qui durent toujours. D'ailleurs il le croyait sans doute lui aussi, car il n'a même pas pris la peine de rédiger un testament. Bien que je sois son seul héritier et que sa succession soit donc *a priori* une formalité, celle-ci s'accompagne d'une nouvelle pile de paperasse dont je me serais bien passé. Enfin bon, tout sera réglé d'ici à janvier, si j'en crois mon notaire.

— Comment est-il mort ?

— Il a succombé à une crise cardiaque et l'ironie veut qu'on me l'ait amené ici en hélicoptère, soupira Charlie. Le temps qu'il arrive, il était déjà trop tard. L'examen *post mortem* a ensuite indiqué que sa crise cardiaque était due à un excès de whisky.

— Cela a dû être dur pour vous, dis-je, tressaillant à cette idée.

— C'était un choc, en effet.

Je regardai ses doigts saisir de nouveau le bipeur, trahissant l'angoisse qu'il ressentait.

— Ne pouvez-vous pas vendre le domaine si vous n'en voulez pas ?

— Le vendre alors qu'il est depuis trois cents ans dans la famille Kinnaird ? fit-il en levant les yeux au ciel et en émettant un petit rire. Tous les fantômes de mes ancêtres me hanteraient à vie ! En outre, je dois au moins essayer d'en prendre soin pour ma fille, Zara. Elle aime passionnément cet endroit. Elle a seize ans et, si elle pouvait, elle quitterait l'école demain pour venir y travailler à plein-temps. Mais je lui ai dit qu'elle devait d'abord terminer ses études.

— Je vois.

Je regardai Charlie avec étonnement et ajustai aussitôt l'image que j'avais de lui. Cet homme n'avait vraiment pas l'air assez vieux pour avoir des enfants, encore moins une fille de seize ans.

— Elle fera une excellente gérante quand elle sera plus grande, poursuivit Charlie, mais je veux d'abord qu'elle vive un peu sa vie : qu'elle aille à l'université et qu'elle parcoure le monde, afin d'être sûre que reprendre le domaine familial est vraiment ce qu'elle souhaite.

— Je sais ce que je veux faire depuis mes quatre ans, quand j'ai vu un documentaire sur le braconnage des éléphants pour l'ivoire de leurs défenses. Je n'ai pas fait d'année de césure – je suis allée directement à l'université. Je n'ai presque pas voyagé, ajoutai-je en haussant les épaules, mais il n'y a rien de tel que d'apprendre en travaillant.

— C'est ce que Zara ne cesse de me répéter, répondit Charlie en souriant faiblement. Mon petit doigt me dit que vous allez très bien vous entendre toutes les deux. Évidemment, il faudrait que je renonce

à tout cela, dit-il en indiquant notre environnement, pour consacrer ma vie au domaine jusqu'à ce que Zara puisse en reprendre les rênes. L'ennui c'est que, tant que la propriété ne va pas mieux, il serait dangereux financièrement de quitter mon emploi. Et entre vous et moi, je ne suis même pas certain d'avoir l'étoffe d'un propriétaire terrien. Bon, reprit-il en consultant de nouveau sa montre, je dois vraiment filer, mais si cela vous intéresse, le mieux serait que vous veniez à Kinnaird pour vous rendre compte par vous-même. Il n'a pas encore neigé là-haut, mais cela ne devrait pas tarder. Il faut que vous sachiez que c'est un endroit très isolé.

— J'habite avec Margaret au milieu de nulle part, lui rappelai-je.

— Le cottage de Margaret, c'est Times Square à côté de Kinnaird, répondit Charlie. Je vais vous donner le numéro de Cal MacKenzie, le gérant, ainsi que celui du pavillon. Si vous laissez un message sur les deux, il finira par écouter l'un ou l'autre et vous rappellera.

— D'accord. Je…

Le bipeur de Charlie sonna, m'interrompant net.

— Bon, cette fois je dois y aller, annonça-t-il en se levant. Si vous avez d'autres questions, n'hésitez pas à m'envoyer un e-mail, et si vous me précisez quand vous comptez vous rendre à Kinnaird, j'essaierai de vous retrouver là-bas. Et s'il vous plaît, pensez-y sérieusement. J'ai vraiment besoin de vous. Merci d'être venue, Tiggy. Au revoir.

— Au revoir.

Je le regardai tourner les talons et rejoindre la sortie en serpentant entre les tables. Je me sentais sur un drôle de petit nuage, parce que j'avais éprouvé une véritable connexion avec lui. Charlie me semblait familier, comme si je le connaissais depuis toujours. Et sachant que je croyais à la réincarnation, je l'avais sans doute déjà rencontré. Je fermai un instant les yeux et tâchai de me vider la tête afin de voir quelle émotion ressortait en premier quand je pensais à lui. Je fus choquée par la réponse. Au lieu d'être emplie d'une douce lumière pour une personne représentant une figure paternelle d'employeur, c'est une tout autre partie de moi qui réagissait.

Non ! J'ouvris les yeux et me levai pour partir. *Il a une fille adolescente, ce qui signifie qu'il est bien plus âgé qu'il n'en a l'air et qu'il est sans doute marié*, me réprimandai-je en traversant les couloirs fortement éclairés de l'hôpital pour regagner la sortie et l'après-midi brumeux de novembre. Le crépuscule avait déjà commencé à tomber sur Inverness, bien qu'il soit à peine plus de trois heures.

Dans la queue pour prendre le bus qui m'emmènerait à la gare, je frissonnai – de froid ou d'excitation, je ne savais pas. Tout ce que je savais, par instinct, c'était que j'étais bel et bien intéressée par ce

travail, même s'il n'était que temporaire. Alors je sortis le numéro de Cal MacKenzie que m'avait remis Charlie et le composai sur mon portable.

* * *

— Alors, comment ça s'est passé ? s'enquit Margaret ce soir-là quand nous nous installâmes près du feu pour notre traditionnelle tasse de chocolat chaud.

— J'irai voir le domaine jeudi.

— Parfait. Qu'as-tu pensé du propriétaire, ou du *Laird*, comme on dit en Écosse ?

Les yeux bleus et vifs de Margaret brillaient comme des rayons laser sur son visage ridé.

— Je l'ai trouvé très… sympathique, parvins-je à articuler. Il n'est pas du tout comme je l'imaginais, ajoutai-je, espérant ne pas rougir. Je m'attendais à un homme bien plus vieux. Peut-être chauve et avec un gros ventre dû à trop de whisky.

— Eh oui, gloussa-t-elle, lisant dans mes pensées. Il est agréable à regarder, c'est certain. Je connais Charlie depuis qu'il est enfant ; mon père travaillait pour son grand-père à Kinnaird. C'était un jeune homme charmant, mais nous savions tous qu'il commettait une erreur quand il a épousé sa femme. Et puis il était tellement jeune, ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel. Leur fille Zara est assez gentille, cela dit, bien qu'un peu sauvage, mais il faut dire qu'elle n'a pas eu une enfance facile. Alors, que t'a dit Charlie précisément ?

— À part m'occuper des chats, il voudrait que je fasse des recherches pour savoir quelles espèces autochtones introduire au domaine. À vrai dire, il ne m'a pas semblé très… organisé. Je pense que ce ne serait qu'un emploi temporaire, le temps que les chats s'habituent à leur nouvel environnement.

— Même si ce n'est que pour une courte période, vivre et travailler dans une propriété telle que Kinnaird t'apprendra beaucoup. Peut-être que là-bas tu commenceras à comprendre que tu ne peux pas sauver toutes les créatures qui croisent ton chemin. Et cela vaut également pour les représentants de l'espèce humaine, ajouta-t-elle avec un sourire ironique. Tu dois apprendre à accepter que les animaux et les hommes doivent suivre leur propre destin. La seule chose que tu puisses faire, c'est les aider de ton mieux.

— Je ne me durcirai jamais face à la détresse d'un animal qui souffre, Margaret. Tu le sais bien.

— Je le sais en effet, ma chère, et c'est tout à ton honneur. Tu es un petit bout de femme au cœur immense, mais attention à ne pas te laisser submerger par tes émotions.

— Dis-moi, à quoi ressemble ce Cal MacKenzie ?

— Oh, il est un peu brut de décoffrage, mais c'est un ange. Il a ce domaine dans le sang et tu apprendrais beaucoup avec lui. Et puis, si tu n'acceptes pas cette offre, où iras-tu ? Tu sais que les animaux et moi serons partis d'ici avant Noël.

À cause de son arthrite handicapante, Margaret déménageait enfin dans la ville de Tain, à quarante-cinq minutes en voiture du cottage humide et délabré où nous nous trouvions actuellement. Sur la rive du Dornoch Firth, ses dix hectares de terrain vallonné abritaient Margaret et sa bande d'animaux hétéroclite depuis quarante ans.

— N'es-tu pas triste de partir ? lui demandai-je une nouvelle fois. Si c'était moi, je sangloterais jour et nuit.

— Bien sûr que je suis effondrée, Tiggy, mais comme j'ai essayé de te l'enseigner, toutes les bonnes choses ont une fin. Et si Dieu le veut, une nouvelle étape, peut-être meilleure, va commencer. Cela ne sert à rien de regretter ce que l'on perd, il faut accueillir ce qui nous attend. Je sais depuis longtemps que ce jour viendrait et, grâce à ton aide, j'ai pu rester ici une année supplémentaire. En plus, ma nouvelle maison a des radiateurs et un signal de télévision qui marche en continu !

Elle rit alors en m'adressant un grand sourire, même si je ne savais pas si elle était vraiment heureuse de l'avenir qui l'attendait, ou simplement courageuse. Quoi qu'il en soit, je me levai pour l'étreindre.

— Je te trouve stupéfiante, Margaret. Toi et tes animaux m'avez tant appris. Vous allez tous terriblement me manquer.

— Je ne te manquerai pas tant que ça si tu acceptes le travail à Kinnaird. Je ne serai pas loin dans la vallée et toujours disponible pour te donner des conseils au sujet des chats si nécessaire. Et il faudra que tu rendes visite à Dennis, Guinness et Button, ou tu vas leur manquer à eux aussi.

Je tournai alors les yeux vers les trois vieilles créatures maigrichonnes couchées devant la cheminée ; deux chiens et un chat roux à trois pattes. Margaret les avait tous recueillis dans leur jeunesse alors qu'ils étaient mal en point.

— J'irai voir Kinnaird et prendrai une décision. Si je décline finalement l'offre, j'irai chez moi à Atlantis pour Noël et réfléchirai à la suite des événements. Est-ce que je peux t'aider à te mettre au lit avant de monter ?

C'était une question que je posais tous les soirs à Margaret, et elle répondit avec sa fierté habituelle :

— Non, je vais rester un peu au coin du feu.

— Bonne nuit, Margaret chérie.

Je posai un baiser sur sa joue fripée comme un parchemin, puis gravis l'escalier étroit et irrégulier jusqu'à ma chambre. Celle-ci était autrefois celle de Margaret, jusqu'à ce qu'elle-même prenne conscience que monter chaque soir les marches n'était plus raisonnable. Nous avions donc déménagé son lit dans le salon, et c'était peut-être une bénédiction qu'elle n'ait jamais eu l'argent nécessaire pour déplacer la salle de bains à l'étage, qui se situait par conséquent toujours dans l'appentis glacial, à quelques mètres seulement de là où elle couchait désormais.

Tandis que je quittais mes vêtements de jour pour enfiler mes différentes couches nocturnes, avant de me glisser entre les draps gelés, je songeai que ma décision de venir au refuge de Margaret avait bien été la bonne décision. Comme je l'avais dit à Charlie Kinnaird, au bout de six mois au pôle recherche du zoo de Servion à Lausanne, je m'étais rendu compte que je souhaitais prendre soin des animaux eux-mêmes et les protéger. J'avais alors répondu à une offre que j'avais trouvée sur Internet et j'étais venue dans un cottage en ruines près d'un loch pour aider une vieille dame souffrant d'arthrite à s'occuper de son refuge animalier.

Fais confiance à tes instincts, Tiggy, ils ne te décevront jamais.

Voilà ce que Pa Salt m'avait dit maintes fois.

— La vie est une question d'intuition, avec un soupçon de logique. Si tu apprends à utiliser les deux dans les bonnes proportions, toute décision que tu prendras devrait être la bonne, avait-il ajouté un soir que nous regardions la pleine lune s'élever au-dessus du lac Léman, dans son jardin privé à Atlantis.

Je me rappelais lui avoir confié que mon rêve était d'aller un jour en Afrique pour travailler avec tous ces animaux extraordinaires dans leur habitat naturel, et non derrière des barreaux.

Ce soir, en blottissant mes orteils dans une zone du lit que j'avais réchauffée avec mes genoux, je m'aperçus que j'étais bien loin de réaliser mon rêve. Les quatre chats sauvages écossais dont j'allais m'occuper étaient peu comparables au gros gibier africain.

J'éteignis la lumière et songeai à la façon dont mes sœurs me taquinaient, moi l'élément spirituel de la famille. Je ne pouvais pas vraiment leur en vouloir parce que, quand j'étais petite, je ne comprenais pas que j'étais différente et parlais donc sans restriction de ce que je voyais ou ressentais. Un jour, quand j'étais très jeune, j'avais dit à CeCe qu'elle ne devrait pas grimper à son arbre préféré parce que j'avais eu une vision d'elle en train d'en tomber. Elle s'était moquée de moi, sans méchanceté, en me disant qu'elle y était montée des centaines de fois et que je m'inquiétais pour rien. Puis, quand elle

avait effectivement chuté une demi-heure plus tard, elle avait évité mon regard, embarrassée que ma prophétie se soit réalisée. Depuis, j'avais appris qu'il était préférable de garder le silence quand je « savais » des choses. Comme par exemple que Pa Salt n'était pas mort…

S'il l'était, j'aurais senti le moment où son âme avait quitté la terre. Pourtant, je n'avais rien ressenti, uniquement le choc brutal de la nouvelle lorsque Maia m'avait appelée pour me l'annoncer. Rien ne m'y avait préparée ; aucun « avertissement » qu'une tragédie allait frapper. Alors, soit ma fibre spirituelle était défectueuse, soit j'étais dans le déni parce que accepter la vérité m'était insupportable.

Mes pensées me ramenèrent à Charlie Kinnaird et à mon étrange entretien d'embauche. Mon estomac reprit ses pirouettes inappropriées tandis que mon imagination faisait apparaître ses yeux bleus surprenants et ses mains fines aux longs doigts sensibles qui avaient sauvé tant de vies…

— Bon sang, Tiggy ! Reprends-toi ! marmonnai-je.

Peut-être était-ce seulement lié au fait que, étant donné mon existence isolée, je côtoyais peu d'hommes beaux et intelligents. En outre, Charlie Kinnaird devait au moins avoir dix ans de plus que moi…

Quoi qu'il en soit, j'avais vraiment hâte de découvrir le domaine Kinnaird.

* * *

Trois jours plus tard, je sortis du petit train à Tain et me dirigeai vers une Land Rover usée – le seul véhicule visible devant la gare minuscule. Derrière le volant, un homme abaissa la fenêtre.

— Tiggy ? me demanda-t-il avec un accent écossais très marqué.

— Oui. Vous êtes Cal MacKenzie ?

— C'est moi. Montez.

Je m'exécutai, mais n'arrivai ensuite pas à refermer la lourde portière derrière moi.

— Soulevez, puis claquez, me conseilla Cal. Cette caisse a connu des jours meilleurs, comme la plupart des choses à Kinnaird.

J'entendis soudain un aboiement derrière moi et me retournai pour découvrir un énorme chien de chasse écossais sur la banquette arrière. Il avança la tête pour renifler mes cheveux, avant de me lécher le visage.

— Oh, Thistle, couché ! ordonna Cal.

— Ça ne me dérange pas, fis-je en tendant le bras pour gratter Thistle derrière les oreilles. J'adore les chiens.

— D'accord, mais commencez pas à le cajoler, c'est un chien qui

travaille. Bon, allons-y.

Après quelques essais, Cal réussit à faire démarrer le moteur et nous traversâmes Tain – une petite ville en ardoise grise austère – qui se situait au cœur d'une vaste communauté rurale et abritait le seul supermarché convenable des environs. L'étendue urbaine disparut bientôt et nous nous retrouvâmes sur une route sinueuse entourée de collines couvertes de touffes de bruyère et piquetées de conifères calédoniens. Le sommet des collines était voilé d'une épaisse brume grise et, au détour d'un virage, un loch apparut sur notre droite. Sous la bruine, il me faisait penser à une immense flaque grise.

Je frissonnai malgré Thistle qui, ayant décidé de poser sa tête hirsute sur mon épaule, me réchauffait la joue de son haleine, et me remémorai le jour de mon arrivée à l'aéroport d'Inverness presque un an auparavant. J'avais laissé un ciel suisse dégagé et une lumière qui se reflétait sur les premières neiges coiffant la cime des montagnes face à Atlantis, pour me retrouver dans une version sinistre du même paysage. Tandis que le taxi m'emmenait vers le cottage de Margaret, je m'étais vraiment demandé ce qui m'avait pris de venir en Écosse. Un an plus tard, ayant connu les quatre saisons dans les Highlands, je savais qu'à l'arrivée du printemps, la bruyère illuminerait les collines d'un doux violet et que le loch brillerait d'un bleu tranquille sous un soleil bienveillant.

Je lançai un regard furtif en direction de Cal : un homme trapu, bien bâti, aux joues rougeaudes et aux cheveux roux peu épais. Les grandes mains agrippées au volant étaient celles d'un homme qui les utilise comme outils de travail : égratignées de partout, phalanges rouges à force d'être exposées, terre incrustée sous les ongles. Étant donné la pénibilité physique de ses responsabilités, il devait être plus jeune qu'il n'en avait l'air et je décidai de lui donner entre trente et trente-cinq ans.

À l'instar de la plupart des gens que j'avais rencontrés par ici, qui étaient habitués à vivre et à travailler dans la nature, isolés du reste du monde, Cal n'était pas bavard.

Mais il est gentil… m'indiqua ma voix intérieure.

— Depuis quand travaillez-vous à Kinnaird ? lui demandai-je pour briser le silence.

— Depuis tout petit. Mon père, mon grand-père, mon arrière-grand-père et mon arrière-arrière-grand-père ont fait la même chose. J'ai commencé à suivre Pa sur le terrain dès que j'ai su marcher. Les temps ont bien changé depuis cette époque, c'est certain. Et les changements apportent leur lot de problèmes. Beryl n'est pas ravie de voir son territoire envahi par les Sassenachs.

— Beryl ?

— La gouvernante du Pavillon de Kinnaird. Elle y travaille depuis plus de quarante ans.

— Et « Sassenachs » ?

— Les Anglais. On attend un groupe de riches péteux venus de l'autre côté de la frontière pour Hogmanay, le Nouvel An. Et Beryl en est furieuse. Vous êtes la première hôte depuis que la maison a été rénovée. La femme du Laird était chargée des travaux et elle n'a lésiné sur aucun détail. Rien que les rideaux ont dû coûter des milliers.

— J'espère en tout cas que Beryl ne s'est pas donné de mal pour moi. Je suis habituée au confort rudimentaire, précisai-je, ne souhaitant pas que Cal me prenne pour une princesse pourrie gâtée. Vous devriez voir le cottage de Margaret.

— Oh, j'y suis allé plusieurs fois. C'est la cousine de mon cousin, on est donc parents éloignés. Comme la plupart des gens qui habitent dans le coin.

Nous retombâmes dans le silence tandis que Cal prenait un virage serré à gauche au niveau d'une minuscule chapelle en ruines, avec une pancarte érodée « À vendre » clouée de travers à l'un de ses murs. Nous fendions à présent la pleine campagne et la route s'était rétrécie, bordée de part et d'autre de murs en pierre sèche pour protéger moutons et bétail.

Au loin, je distinguais des nuages gris suspendus au-dessus d'un autre terrain montagneux. De temps à autre, nous croisions une maison en pierre d'où s'échappaient des volutes de fumée. Le crépuscule tombait rapidement et les nids-de-poule étaient de plus en plus nombreux. La suspension de la vieille Land Rover était quasi inexistante tandis que Cal nous conduisait à travers un certain nombre de ponts étroits en dos d'âne qui chevauchaient des torrents, signe que nous grimpions de plus en plus.

Je consultai ma montre et vis que nous avions quitté Tain depuis une heure déjà.

— C'est encore loin ?

— On est presque arrivés, indiqua Cal en prenant un virage serré à droite.

La route devint alors à peine plus qu'une allée de gravier, aux nids-de-poule si profonds que la boue qui les remplissait éclaboussait les vitres.

— On voit l'entrée de la propriété juste devant nous.

Alors que les phares éclairaient deux colonnes en pierre, je regrettai de ne pas être arrivée de jour, ce qui m'aurait permis de me repérer.

— On y est, me rassura Cal tandis que la voiture avançait par à-

coups dans l'allée accidentée.

La Land Rover grimpa une pente escarpée, les roues luttant pour adhérer au gravier détrempé. Cal arrêta enfin la voiture, dont le moteur trembla de soulagement.

— Bienvenue à Kinnaird, annonça-t-il en descendant.

Je remarquai qu'il était agile, malgré sa stature. Il fit le tour du véhicule pour m'ouvrir la portière et me tendit la main pour m'aider.

— Ça va aller, insistai-je en sautant, atterrissant dans une flaque, comme par hasard. Thistle bondit à mes côtés et me donna un coup de langue amical, avant de partir renifler l'allée, enchanté d'être de retour en terrain familier.

Je levai les yeux et, à la lumière de la lune, distinguai les contours nets du Pavillon, dont les toits fortement pentus et les hautes cheminées projetaient des ombres dans la nuit. Des lumières chaleureuses brillaient derrière les grandes fenêtres à guillotine qui perçaient les murs robustes en argile.

Cal récupéra mon sac dans le coffre de la voiture, puis me conduisit vers une porte de service.

— L'entrée des domestiques, marmonna-t-il en nettoyant ses bottes sur le racloir contre le mur. Seuls le Laird, sa famille et ses invités utilisent la porte principale.

— D'accord.

Nous entrâmes et fûmes frappés par un souffle d'air chaud.

— C'est la fournaise là-dedans, se plaignit Cal tandis que nous empruntions un couloir qui sentait fort la peinture fraîche. La femme du Laird a fait installer un système de chauffage sophistiqué et Beryl n'a pas encore appris à le régler. Beryl ! cria-t-il en m'emmenant dans une grande cuisine ultramoderne, illuminée par de nombreux spots.

Je clignai des yeux pour m'habituer à cette forte luminosité et observai l'îlot central, vaste et étincelant, les rangées de placards brillants, et ce qui ressemblait à deux fours dernier cri.

— C'est très beau, soufflai-je.

— C'est sûr. Vous auriez dû voir cette pièce avant la mort du vieux Laird. À mon avis, on y trouvait cent ans de crasse accumulée derrière les vieux placards, plus une grande famille de souris. Mais bon, toutes ces rénovations ne serviront à rien si Beryl n'apprend pas à faire fonctionner ces nouveaux fours. Depuis son arrivée ici elle avait toujours utilisé la vieille cuisinière, et il faut un diplôme d'ingénieur informaticien pour comprendre comment marchent ces machins-là.

Une femme mince et élégante, aux cheveux blancs comme la neige coiffés en chignon, entra alors dans la pièce. Je sentis ses yeux bleus – de part et d'autre d'un grand nez installé sur un visage long et

anguleux – me jauger.

— Miss d'Aplièse, je présume ? fit-elle avec une légère pointe d'accent écossais.

— Oui, mais appelez-moi Tiggy, je vous en prie.

— Même chose pour vous, tout le monde ici m'appelle Beryl.

Son prénom me semblait peu en phase avec son personnage. J'avais imaginé une femme très maternelle à la poitrine généreuse, aux joues rouges et aux mains aussi grosses et rêches que les casseroles avec lesquelles elle jonglait au quotidien. Pas cette belle femme plutôt austère dans son impeccable robe noire de gouvernante.

— Merci de m'accueillir ce soir. J'espère que ce n'est pas trop compliqué pour vous sachant que vous êtes si occupée, dis-je un peu timidement, comme un enfant s'adressant à sa directrice d'école – Beryl dégageait une certaine autorité qui exigeait tout simplement le respect.

— Avez-vous faim ? J'ai préparé de la soupe – à peu près la seule chose que je puisse faire sans danger tant que je ne maîtrise pas les programmes des nouveaux fours, ajouta-t-elle en lançant à Cal un sourire sombre. Le Laird m'a prévenue que vous étiez végétalienne. Est-ce qu'un potage carottes-coriandre vous suffira ?

— Ce sera parfait, merci.

— Bon, je vais vous laisser, décréta Cal. Il faut que je fasse bouillir des têtes de cerfs après la chasse d'hier. Bonne nuit, Tiggy.

— Merci Cal, à vous aussi, répondis-je en réprimant un haut-le-cœur en entendant ses projets du soir.

— Je vais vous montrer votre chambre, à l'étage, annonça Beryl d'une voix brusque.

Je la suivis et, au bout du couloir, nous tournâmes dans un hall d'entrée grandiose au sol dallé, contenant une impressionnante cheminée en pierre, au-dessus de laquelle trônait une tête de cerf aux bois magnifiques. Elle me conduisit ensuite dans l'escalier au tapis fraîchement posé, où les murs étaient ornés de portraits d'ancêtres Kinnaird, puis le long du vaste palier du premier étage, avant d'ouvrir la porte d'une grande chambre peinte en beige. Un énorme lit à baldaquin aux rideaux de tartan rouge était à l'honneur. Des fauteuils en cuir agrémentés de coussins moelleux encadraient la cheminée et deux lampes anciennes en laiton, posées sur deux petites tables en acajou impeccablement cirées, diffusaient une douce lumière.

— C'est magnifique, murmurai-je. J'ai l'impression d'être dans un hôtel cinq étoiles.

— L'ancien Laird dormait ici jusqu'à sa mort. Bien sûr, il reconnaîtrait à peine les lieux aujourd'hui, surtout la salle de bains,

observa Beryl en indiquant une porte sur notre gauche. Il l'utilisait comme dressing. J'y avais installé une chaise percée vers la fin. Les commodités étaient à l'autre bout du couloir, voyez-vous.

Elle poussa alors un profond soupir, m'indiquant que ses pensées étaient encore dans le passé – peut-être un passé qu'elle regrettait.

— Je me suis dit que je pourrais vous utiliser comme cobaye, pour vérifier qu'il n'y a pas de problème. Je vous serais reconnaissante si vous pouviez prendre une douche et me dire combien de temps met l'eau chaude à arriver.

— Avec plaisir. Où j'habite actuellement, l'eau chaude est une denrée rare.

— Très bien alors. Nous attendons encore que la table de la salle à manger revienne de chez le restaurateur, donc le mieux c'est que je vous monte un plateau.

— Ce qu'il y a de plus simple pour vous, Beryl, vraiment.

Elle hocha la tête et quitta la pièce. Je m'assis au bord du matelas qui me sembla très confortable et songeai que j'avais du mal à cerner Beryl. Et cette maison… je ne m'attendais pas du tout au luxe qui m'entourait. Je finis par me lever du lit pour aller voir la salle de bains. J'y découvris un double lavabo en marbre, une baignoire autoportante et une cabine de douche avec l'un de ces immenses pommeaux circulaires que j'avais hâte de tester, après m'être lavée pendant des mois dans la baignoire en émail ébréchée de Margaret.

— C'est le paradis, soufflai-je en me déshabillant, avant d'actionner la douche et de rester sous l'eau un très long moment.

En sortant, je me séchai avant d'enfiler le peignoir merveilleusement duveteux qui pendait à la porte. J'essuyai mes boucles indisciplinées, puis retournai dans la chambre où je trouvai Beryl en train de disposer un plateau sur une table près de l'un des fauteuils en cuir.

— Je vous ai apporté du sirop de fleur de sureau fait maison pour accompagner la soupe.

— Merci. Au fait, l'eau a coulé tout de suite et était bien chaude.

— Parfait. Allez, je vous laisse dîner. Dormez bien, Tiggy.

2

Pas un rayon de lumière ne passait à travers les rideaux épais, tandis que je tâtonnais à la recherche de l'interrupteur pour consulter l'heure. Je fus étonnée de voir qu'il était presque huit heures – une véritable grasse matinée pour quelqu'un qui se levait d'ordinaire à six heures pour nourrir ses animaux. Je descendis de l'immense lit et ouvris les rideaux, laissant échapper un petit cri de ravissement en découvrant la vue.

Le Pavillon était construit sur une colline surplombant un vallon, le terrain descendant en douceur vers une rivière étroite et sinueuse au pied de la vallée, avant de remonter de l'autre côté du cours d'eau vers une chaîne de montagnes au sommet coiffé de neige. Gelé, tout ce paysage brillait sous le soleil à peine levé et j'ouvris la fenêtre fraîchement repeinte pour inspirer à pleins poumons l'air des Highlands. L'odeur était si pure – parfumée d'une légère pointe de terre automnale tourbeuse, tandis qu'herbe et feuillages se décomposaient afin de fertiliser le sol pour le printemps prochain.

Ma seule envie était de courir dehors pour me perdre dans le miracle de la nature, révélé ici dans sa quintessence. J'enfilai à la hâte mon jean et mon pull, ajoutai mon anorak de ski, mon bonnet et mes bottes, et descendis. La porte d'entrée n'était pas fermée à clé et je me retrouvai dans un paradis terrestre sublime, miraculeusement épargné par l'homme et les habitations.

— Tout cela, rien que pour moi, murmurai-je en traversant la pelouse couverte de givre.

J'entendis un bruissement dans les arbres à ma gauche et aperçus un jeune chevreuil, aux grandes oreilles pointues, aux longs cils et à la robe auburn tachetée, qui sautillait légèrement. L'enclos des cervidés de Margaret avait beau être grand et aménagé au mieux pour imiter leur habitat durant leur réhabilitation, cela restait un enclos. Ici, à Kinnaird, les animaux avaient des milliers d'hectares où gambader en liberté, même s'ils n'étaient pas à l'abri des chasseurs, à défaut de leurs prédateurs d'autrefois.

Rien dans la nature n'était en sécurité, songeai-je, pas même les hommes – ceux qui s'étaient déclarés maîtres de la terre : arrogants comme nous étions, nous nous croyions invincibles. Pourtant, j'avais vu maintes fois comment un souffle de vent violent venant des dieux là-haut pouvait balayer des milliers d'entre nous en un rien de temps lors de tornades et d'ouragans.

Je descendis la colline et, à mi-parcours, je m'arrêtai près d'un

torrent au lit gonflé par la pluie de la veille. J'inspirai et regardai autour de moi.

Pourrais-je vivre quelque temps ici ?

Oui, oui, oui ! me répondit mon âme.

Cependant, même pour moi, l'isolement total était extrême : Kinnaird était véritablement un autre monde. Je savais que mes sœurs me diraient que j'étais folle de me couper ainsi de tout ici, que je devrais passer plus de temps avec d'autres gens – de préférence des hommes plus ou moins de mon âge – mais ce n'était pas cela qui faisait chanter mon cœur. La nature me donnait le sentiment d'être en vie, aiguisait mes sens, comme si je m'élevais au-dessus de la terre et devenais une composante de l'univers. À Kinnaird, je savais que le moi intérieur que je cachais au monde pourrait grandir et s'épanouir au fil des jours que je passerais dans ce vallon enchanté.

— Que dirais-tu si je m'installais à Kinnaird, Pa ? interrogeai-je le ciel, souhaitant avec ferveur créer ce lien vital et invisible avec la personne que j'aimais le plus au monde.

Mais une fois de plus, je parlais dans le vide, à la fois physiquement et spirituellement, ce qui était profondément frustrant.

À quelques centaines de mètres de la maison, je me retrouvai sur un rocher escarpé à contempler une zone pentue, fortement boisée. C'était un endroit caché, mais facilement accessible, comme je m'en aperçus en descendant pour mieux voir. J'avais trouvé le coin parfait pour installer l'enclos de Molly, Igor, Posy et Polson, les quatre chats sauvages.

Je passai un peu de temps à parcourir cet espace, consciente que la pente boisée à l'arrière fournirait le sentiment de sécurité nécessaire aux chats s'ils s'habituaient assez à leur nouvelle demeure pour s'aventurer à l'extérieur et, tôt ou tard, pour se reproduire. Ce n'était qu'à dix minutes à pied du Pavillon et des cottages environnants – assez près pour me permettre de leur apporter leurs rations alimentaires quotidiennes, même sous une neige épaisse. Contente de ma découverte, je remontai la pente pour rejoindre le sentier étroit qui semblait servir de route pour traverser le vallon.

J'entendis alors le bruit d'un moteur s'approcher et me retournai pour apercevoir Cal au volant, la vitre baissée, l'air soulagé.

— Te voilà ! Où étais-tu donc passée ? Beryl a préparé ton petit déjeuner il y a un temps fou, mais quand elle est montée t'appeler dans ta chambre, elle l'a trouvée vide. Elle était convaincue que tu avais été enlevée dans la nuit par MacTavish le Téméraire, le fantôme du Pavillon.

— Oh mince, je suis vraiment désolée, Cal. Il fait si beau ce matin,

je suis sortie explorer un peu. J'ai aussi trouvé l'endroit parfait pour construire l'enclos des chats sauvages. Juste là en bas, indiquai-je.

— Alors ça valait le coup d'inquiéter Beryl. J'ajouterais que ça ne lui fait pas de mal de s'alarmer, ça met du piment dans sa vie, si tu vois ce que je veux dire, ajouta-t-il en m'adressant un clin d'œil. Évidemment, l'ennui c'est qu'elle se prend pour la *vraie* lady du Pavillon, et c'est vrai qu'elle l'est à bien des points de vue. Monte, je vais te raccompagner.

Nous fîmes une embardée et partîmes.

— Ces routes deviennent redoutables quand il neige, observa Cal.

— J'ai toujours vécu à Genève, j'ai donc l'habitude de conduire dans la neige.

— Tant mieux alors, parce qu'ici on en a pendant des mois. Regarde, tu vois la zone brûlée ? Juste derrière, c'est le bosquet de bouleaux où les cerfs aiment s'abriter la nuit.

— Cela ne m'a pas l'air d'être une protection idéale, dis-je en observant le groupement d'arbres épars.

— Et c'est bien là le problème. La plupart des zones boisées ont disparu du vallon. On commence à replanter, mais il va falloir installer une clôture pour éviter que les cerfs mangent les jeunes plants. C'est un immense boulot qu'a entrepris le nouveau Laird. Oh, Beryl, arrête ça.

Il y eut un grincement tandis que Cal luttait pour changer de vitesse. La Land Rover vibra pendant quelques secondes, puis se remit tranquillement en route.

— « Beryl » ? m'étonnai-je.

— Ouais, gloussa-t-il, baptisée en l'honneur de la gouvernante elle-même ; cette Landy est aussi solide que des vieilles bottes, et fiable en général, malgré ses quelques pépins.

À notre retour au Pavillon, je me confondis en excuses auprès de la Beryl humaine d'avoir disparu avant le petit déjeuner, puis me sentis obligée de manger tous les sandwichs à la Marmite qu'elle m'avait préparés – « pour remplacer le petit déjeuner que vous n'avez pas mangé ». Et je n'étais vraiment pas fanatique de la Marmite.

— Je ne crois pas qu'elle m'apprécie, marmonnai-je à Cal quand elle quitta la cuisine.

— Ah, Tig, cette pauvre femme est stressée, c'est tout, répondit-il avec sagesse en engloutissant deux des sandwichs pour m'aider. Quel train as-tu l'intention de prendre ? Il y en a un à 15 h 29, mais c'est à toi de voir.

Le téléphone sonna alors. Avant que j'aie eu le temps de répondre à Cal, Beryl réapparut dans la pièce.

— Le Laird souhaite vous parler, Tiggy. Est-ce un moment approprié ?

— Bien sûr, répondis-je en la suivant jusqu'à une petite pièce qui servait vraisemblablement de bureau.

— Je vais vous laisser, fit-elle en indiquant le combiné posé sur la table, avant de fermer la porte.

— Allô ?

— Bonjour Tiggy. Désolé de ne pas avoir pu vous rejoindre à Kinnaird. J'ai eu quelques urgences à gérer à l'hôpital.

— Pas de problème, Charlie, mentis-je, car j'étais bel et bien déçue.

— Alors, que pensez-vous de Kinnaird ?

— C'est… l'un des endroits les plus incroyables que j'aie jamais vus. C'est stupéfiant, vraiment. Oh, d'ailleurs, je crois avoir trouvé le lieu idéal pour les chats sauvages.

— C'est vrai ?

— Oui.

J'expliquai où c'était et les raisons de mon choix.

— Si vous pensez que cela conviendrait, je vous fais confiance. Et vous alors ? Voudriez-vous venir avec eux ?

— Eh bien… j'adore Kinnaird, répondis-je en souriant.

— Vous pourriez y habiter quelque temps ?

— Oui, répondis-je sans hésiter une seconde.

— Dans ce cas, eh bien, c'est… fantastique ! Cal notamment en sera ravi. Je m'aperçois que nous n'avons pas encore abordé les aspects pratiques, salaire et autres, mais est-ce que je peux vous envoyer une proposition par e-mail ? Pourrait-on partir sur une période d'essai de trois mois ?

— Très bien, Charlie.

— Formidable. J'ai hâte de vous faire visiter moi-même la prochaine fois, mais j'espère que Beryl vous a bien accueillie au Pavillon.

— Tout à fait.

— Tant mieux. Dans ce cas, je vais préparer cet e-mail et si vous acceptez de venir travailler à Kinnaird, peut-être pourriez-vous venir avec les chats sauvages début décembre ?

— Voilà qui me semble parfait.

Après l'avoir salué poliment, je raccrochai et me demandai si je venais de prendre la meilleure ou la pire décision de ma vie.

Je remerciai abondamment Beryl pour son hospitalité, puis Cal me montra rapidement le cottage rustique mais charmant que je partagerais avec lui si j'acceptais le poste. Puis nous montâmes dans Beryl la Land Rover et partîmes vers la gare de Tain.

— Est-ce que tu vas venir avec les chats ou pas ? me demanda Cal sans détour.

— Oui.

— Dieu merci ! fit-il en tapant sur le volant. Avec tout ce que j'ai à faire, je n'avais vraiment pas besoin des chats en plus.

— J'arriverai avec eux début décembre, ce qui signifie que tu vas devoir commencer à organiser la construction de leur enclos.

— Et je vais vraiment avoir besoin de tes conseils pour ça, Tig, mais c'est super que tu viennes. Es-tu sûre de pouvoir supporter l'isolement ? Ça ne convient pas à tout le monde.

À cet instant, le soleil choisit d'émerger de derrière un nuage, illuminant le vallon qu'enveloppait une brume délicate. Je souris, sentant une bulle d'excitation monter en moi.

— Oh oui, Cal, je sais que oui.

3

Le mois suivant passa en un éclair. Un mois empli de tristes adieux tandis que Margaret et moi nous séparions avec douleur de nos animaux chéris. Le cerf, deux écureuils roux, des hérissons, des hiboux et l'unique âne qui nous restait furent envoyés vers leurs nouvelles maisons. Margaret était bien plus calme que moi – je versais des torrents de larmes après le départ de chacun.

— C'est le cycle de la vie, Tiggy, elle est remplie de rencontres et d'adieux et tu ferais bien de le comprendre le plus tôt possible, me conseilla-t-elle.

J'échangeai de nombreux e-mails avec Cal et nous eûmes plusieurs consultations téléphoniques à propos de l'enclos des chats, après quoi il engagea une société pour le construire.

— Apparemment, je ne dois lésiner sur aucune dépense, m'annonça Cal. Le Laird a postulé à une bourse et est déterminé à ce que ces chats se reproduisent.

D'après les photos qu'il m'envoyait, je voyais qu'il s'agissait d'un enclos magnifique : une série de cages somptueuses reliées par d'étroits tunnels et entourées d'arbres, de végétation et de cachettes artificielles pour permettre aux chats d'explorer la zone. Il y aurait quatre cages au total pour que chacun ait son propre territoire et que les femelles puissent être à l'écart des mâles une fois qu'elles seraient en gestation, si cela se produisait.

Je montrai les photos à Margaret lors de notre dernière soirée ensemble, tandis que nous buvions un verre de sherry.

— Mon Dieu ! On pourrait y loger confortablement deux ou trois girafes plutôt que quelques chats maigrichons, gloussa-t-elle.

— De toute évidence, Charlie ne plaisante pas avec son programme de reproduction.

— Oui, c'est un perfectionniste, notre Charlie. Quel dommage que son rêve lui ait échappé quand il était si jeune. Je ne crois pas qu'il se soit complètement remis depuis.

Je dressai l'oreille.

— Comment ça ?

— Je n'aurais pas dû dire ça, ça m'a échappé, ce sherry me délie la langue. Disons juste qu'il n'a pas eu de chance en amour. Sa fiancée est partie avec un autre, après quoi il a épousé sa femme sous le coup de la déception amoureuse.

— As-tu rencontré sa femme ?

— Juste une fois, à leur mariage, il y a seize ans. Nous avons

échangé quelques mots, mais elle ne m'a pas plu. Elle est très belle, c'est sûr, mais, comme dans les contes de fées, la beauté physique ne cache pas toujours une beauté intérieure, et Charlie a toujours été naïf en matière de femmes. Il s'est marié à vingt et un ans, au cours de sa troisième année de médecine à Édimbourg, soupira Margaret. Elle attendait déjà Zara, leur fille, tu comprends. Je pense que toute la vie de Charlie jusque-là s'était construite en réaction au comportement de son père. La médecine et le mariage lui ont fourni une échappatoire. Peut-être que les choses vont s'améliorer pour lui à présent, conclut Margaret en avalant une dernière gorgée de sherry. Il le mérite.

* * *

Le lendemain matin, je m'agitai à l'arrière de Beryl la Land Rover, pour installer Molly, Igor, Posy et Polson qui, dans leurs litières, protestaient en miaulant et en hurlant. Cela n'avait pas été une mince affaire de les faire monter à bord et, malgré mon pull épais et mes gants bien solides, mes poignets et mes bras portaient les marques de plusieurs griffures profondes. Les chats sauvages écossais avaient beau avoir la même taille et la même couleur que les chats tigrés domestiques, la ressemblance s'arrêtait là. Ce n'était d'ailleurs pas pour rien qu'on les appelait les « tigres des Highlands ». Polson, notamment, avait tendance à mordre d'abord et à réfléchir ensuite.

Toutefois, malgré leur nature ronchonne et souvent féroce, je les aimais tous. Ils représentaient une lueur d'espoir dans un monde où tant d'espèces autochtones s'étaient éteintes. Margaret m'avait expliqué qu'afin d'éviter qu'ils ne s'accouplent avec des chats domestiques, plusieurs programmes de reproduction à travers l'Écosse visaient à faire naître des chatons pure race pour les relâcher plus tard dans la nature. En refermant les portes au son des grognements indignés des chats, je ressentis peser sur mes épaules la responsabilité de leur acclimatation future.

Alice, mon hérisson de compagnie – nommée ainsi parce qu'elle était tombée dans un terrier de lapin quand elle était bébé et que je l'avais récupérée des crocs de Guinness, le chien, quand il l'en avait sortie – était dans sa boîte à chaussures sur le siège avant, près de mon sac contenant mes quelques vêtements.

— Prête ? s'enquit Cal qui, assis derrière le volant, avait hâte de démarrer.

— Presque, répondis-je la gorge serrée, sachant que je devais retourner dans la maison pour dire au revoir à Margaret, ce qui serait un moment déchirant. Tu peux m'accorder cinq minutes ?

Compréhensif, Cal hocha la tête en silence et je repartis vers le cottage en courant.

— Margaret ? Où es-tu ?

Elle n'était nulle part dans la maison, alors je sortis et la découvris assise par terre au centre de l'enclos déserté par les chats sauvages, flanquée de part et d'autre par Guinness et Button. Elle avait la tête dans les mains et ses épaules tremblaient.

Je m'avançai vers elle, m'agenouillai et l'enveloppai de mes bras.

— Margaret… Ne pleure pas s'il te plaît, ou je vais pleurer aussi.

— Je ne peux pas m'en empêcher, ma fille. J'ai essayé d'être courageuse, mais aujourd'hui… Aujourd'hui, c'est vraiment la fin d'une époque, avec ton départ et celui des chats.

Elle avait les yeux rouges et me tendit une main noueuse, déformée par l'arthrite, le genre de main qu'on associe aux méchantes sorcières dans les contes de fées, alors que celle-ci transmettait tout l'inverse : la gentillesse même.

— Tu as été comme une petite-fille pour moi, Tiggy. Je ne pourrai jamais te remercier assez d'avoir maintenu mes animaux en vie et en bonne santé, quand je n'avais plus la force physique de le faire seule.

— Je viendrai bientôt te rendre visite dans ta nouvelle maison, promis. Après tout, je ne serai pas si loin ! Ça a été un plaisir et j'ai tant appris avec toi, ajoutai-je en l'étreignant. Merci, Margaret.

— Tout le plaisir était pour moi. Et à propos d'apprentissage, il faudra absolument que tu ailles voir Chilly quand tu seras à Kinnaird. C'est un vieux bohémien qui habite sur le domaine, et une mine d'or pour tout ce qui est remèdes à base de plantes, à la fois pour les animaux et pour les hommes.

— D'accord. Au revoir, Margaret chérie.

Je me levai et, sachant que j'étais moi aussi au bord des larmes, regagnai le portail à la hâte.

— Veille à ce que nos chats mettent au monde de jolis chatons, d'accord ? lança Margaret et, après un dernier geste de la main, je montai en voiture et partis pour un nouveau chapitre de ma vie.

* * *

— Voici ta chambre, Tig, annonça Cal en laissant tomber mon sac sur le sol.

Je regardai la petite pièce, avec son plafond bas présentant fissures et bosses, comme s'il était épuisé de supporter le toit. La chambre était glaciale et spartiate, même par rapport à ce dont j'avais l'habitude, mais au moins elle contenait un lit. Et une commode, sur laquelle je posai Alice le hérisson, encore dans sa boîte de voyage.

— Est-ce que je peux apporter sa cage ici ? proposa Cal. Je préfère qu'elle ne soit pas au salon. Si elle s'échappe la nuit, je pourrais l'écraser en allant aux toilettes ! Au fait, elle n'est pas censée

hiberner ?

— C'est ce qu'elle ferait en pleine nature, mais je préfère ne pas prendre le risque. Elle n'a pas pris assez de poids depuis que je l'ai secourue et elle ne survivrait jamais à l'hiver. Je dois la garder au chaud et m'assurer qu'elle continue de se nourrir.

Cal apporta la cage et je réinstallai Alice dans sa maison avant de lui donner un sachet de sa nourriture pour chats préférée. Je me sentis ensuite si fatiguée que je m'assis lourdement sur le lit, prête à m'y endormir.

— Un grand merci pour ton aide aujourd'hui, Cal. Sans toi, je n'aurais pas pu transporter les chats dans leur enclos en bas de la pente.

— Tu n'es pas grosse, c'est sûr ! Je doute de pouvoir te demander de m'aider à réparer les barrières ou à couper du bois pour le feu cet hiver.

— Je suis plus forte que j'en ai l'air, me défendis-je.

Mais c'était faux, du moins physiquement.

— Je suis certain que tu as d'autres qualités, Tig, fit Cal en indiquant la pièce froide et nue. Ce cottage a besoin d'une touche féminine. Moi, je n'y connais rien.

— Je suis sûre que nous pouvons le rendre plus douillet.

— Tu veux manger quelque chose ? Il y a du ragoût de chevreuil dans le frigo.

— Euh, non merci, en fait je suis végétalienne, je crois te l'avoir dit…

— Ah oui, c'est vrai, fit-il en haussant les épaules tandis que je bâillais à m'en décrocher la mâchoire. Peut-être que tu as besoin de dormir.

— Je crois bien en effet.

— Il y a une baignoire dans la salle de bains si tu veux t'y tremper. Je te laisse passer en premier pour l'eau chaude.

— Ne t'en fais pas. Je vais me coucher directement. Bonne nuit, Cal.

— Bonne nuit, Tig.

La porte se referma enfin et je me laissai tomber dans ce qui se révéla être un matelas très moelleux et confortable. Je relevai la couverture et m'endormis aussitôt.

* * *

Je me réveillai à six heures – du fait à la fois de la température glaciale et de l'appel de mon horloge intérieure. En allumant la lumière, je vis qu'il faisait encore nuit noire dehors et que l'intérieur des carreaux avait gelé.

Comme je portais encore mon pull et mon jean sale de la veille,

j'eus simplement besoin d'enfiler un gilet supplémentaire, mon anorak de ski, mon bonnet et de chausser mes bottes. J'entrai dans le salon aux grosses poutres, qui abritait également une très grande cheminée. J'attrapai la lampe de poche qui pendait à un crochet près de la porte d'entrée, l'allumai et m'aventurai dehors. Me fiant à la lumière de la lampe et à ma mémoire pour me repérer, je me dirigeai vers la vaste grange qui contenait une chambre froide, afin d'y récupérer des carcasses de pigeons et de lapins pour nourrir les chats. En y pénétrant, je remarquai Thistle qui dormait dans un coin sur une botte de paille. À mon approche, il se leva et étira ses longues pattes avant de venir me saluer, frottant son museau pointu contre la paume de ma main tendue. Alors que je regardais ses yeux bruns intelligents, entourés de fourrure grise qui donnait presque l'impression comique qu'il s'agissait d'immenses sourcils, je sentis mon cœur fondre.

— Viens mon grand. Allons voir si on peut te trouver quelque chose à toi aussi.

Après avoir récupéré la nourriture des chats et choisi un os juteux pour Thistle, je ressortis. Le chien essaya de me suivre mais, à contrecœur, je le repoussai dans la grange.

— Peut-être une autre fois, chéri.

Je ne pouvais pas risquer d'effrayer les chats alors qu'ils venaient d'arriver.

Je traversai la pelouse gelée et descendis la pente vers l'enclos. L'obscurité du ciel était la plus complète que j'aie jamais vue – pas une seule lumière humaine.

— Molly ? murmurai-je dans le noir. Igor ? Posy ? Polson ?

Je tournai la poignée par habitude, avant de me souvenir qu'ici, où des visiteurs pourraient venir à l'avenir, il y avait un clavier au-dessus du verrou pour éviter que des gens n'entrent à l'improviste et ne dérangent les chats. Je me concentrai pour me rappeler le code que m'avait indiqué Cal, composai la combinaison que je pensais être la bonne et, à la troisième tentative, il y eut un petit bruit métallique et la grille s'ouvrit enfin. Je la refermai derrière moi.

J'appelai de nouveau les chats par leurs noms, mais cela ne donna aucun résultat : pas le moindre bruit de pattes dans les feuillages. Avec quatre énormes cages, ils pouvaient être n'importe où et, de toute évidence, ils se cachaient, sans doute contrariés.

— Eh, les amis, c'est moi, Tiggy, murmurai-je dans l'air silencieux, formant des volutes devant ma bouche. Vous n'avez rien à craindre. Vous êtes en sécurité, je vous le promets. Je suis ici avec vous.

J'attendis quelques instants pour voir s'ils répondraient à ma voix. En l'absence de réaction de leur part, je fis un tour dans chacune des

cages, dressai l'oreille à l'affût de tout son, puis finis par distribuer les carcasses avant de repartir, ne souhaitant pas mourir de froid.

* * *

— Où es-tu allée de si bon matin ? me demanda Cal en émergeant de la cuisine armé de deux tasses de thé fumant.

— Je suis sortie voir les chats, mais ils sont restés cachés. Les pauvres doivent être terrifiés, mais au moins ils ont entendu ma voix.

— Comme tu le sais, je ne suis pas fanatique des chats en général. Des casse-pieds égoïstes, antisociaux, qui griffent tout ce qui passe et qui ne s'intéressent à toi que si tu leur donnes à manger. Je préfère mille fois un chien comme Thistle.

— Je l'ai vu dans la grange ce matin. Je lui ai donné un os de la chambre froide, admis-je en buvant le thé très infusé à petites gorgées. Dort-il toujours là-bas ?

— Oui, c'est un chien qui travaille, comme je te l'ai dit, pas un clébard de ville pourri gâté.

— Ne pourrait-il pas coucher dans le cottage de temps en temps ? Il fait terriblement froid dans la grange.

— Tu es trop gentille, Tig. Il a l'habitude, me sermonna Cal en souriant. Tu veux des toasts et de la confiture ?

— Avec plaisir, merci.

Je retournai un instant dans ma chambre et m'agenouillai devant la cage d'Alice pour ouvrir la porte. J'aperçus deux yeux brillants qui m'observaient depuis la petite cabane en bois où elle aimait se terrer. L'une de ses pattes minuscules s'était brisée lors de sa chute dans le terrier de lapin et ne s'était jamais pleinement remise. Elle boitait dans sa cage comme un très vieux hérisson, alors même qu'elle n'avait que quelques mois.

— Bonjour, Alice, chuchotai-je. Tu as bien dormi ? Que dirais-tu d'un peu de concombre ?

Je repartis dans la cuisine pour récupérer le concombre dans le réfrigérateur – qui avait bien besoin d'être nettoyé pour enlever les moisissures à l'arrière et sur les étagères. Je remarquai également que l'évier était rempli de vaisselle sale. Je sortis les toasts du grille-pain et y étalai de la margarine en les posant sur le plan de travail, couvert de ce qui devait être une bonne semaine de miettes.

L'homme typique, pensai-je. Même si je n'étais pas obsédée par la propreté, cela dépassait mon niveau de tolérance et mes doigts brûlaient de se mettre à l'œuvre. Après avoir donné à manger à Alice, je m'assis avec Cal à la petite table au coin du salon pour manger mes toasts.

— Qu'est-ce que tu donnes aux chats le matin en général ?

questionna-t-il.

— Aujourd'hui, je leur ai laissé les pigeons et deux lapins que j'avais apportés.

— Si tu veux, j'ai tout un tas de cœurs de cerfs et de biches au congélateur. Je te montrerai – ils sont dans un abri dans la cour, à l'arrière du Pavillon.

— Les chats vont adorer ça, Cal, merci.

— Je ne comprends pas, Tig. Tu dis que tu es végétalienne, alors comment fais-tu pour manipuler des dépouilles et des abats d'animaux au quotidien ?

— Parce que c'est la nature. Nous autres humains sommes assez évolués pour choisir nos aliments en toute connaissance de cause, et nous avons de nombreuses sources alternatives à la viande pour nous maintenir en vie, contrairement aux animaux. Alice mange de la viande parce que c'est ce que fait son espèce, de même que les chats. C'est ainsi, même si je t'avoue ne pas apprécier particulièrement l'idée de manipuler des cœurs de cervidés. Le cœur est notre essence à chacun, tu ne crois pas ?

— Je ne ferai pas de commentaire. Je suis un homme et j'aime le goût de la viande rouge entre mes dents, qu'il s'agisse d'abats ou de la meilleure pièce du boucher. Et je te préviens, Tig, ajouta-t-il en agitant un doigt dans ma direction, je n'évoluerai jamais, je suis un carnivore pur jus.

— Je promets de ne pas essayer de te convertir, en revanche je ne te cuisinerai pas de côtelettes d'agneau ou autre.

— Je pensais que tous les Français aimaient la viande rouge, non ?

— Je suis suisse, pas française, ceci explique peut-être cela, répliquai-je en souriant.

— Margaret m'a dit que tu étais une crack aussi, avec ton diplôme et tout. Je suis certain que tu pourrais obtenir un boulot de haut vol, bien payé, dans un labo, au lieu de t'occuper de quelques chats désagréables. Pourquoi Kinnaird ?

— Il se trouve que j'ai travaillé au laboratoire d'un zoo pendant quelques mois, pour analyser des données. J'étais bien payée, mais je déprimais. C'est la qualité de vie qui compte, tu ne crois pas ?

— Étant donné ce que je gagne pour toutes mes heures de travail qui m'esquintent le dos, il faut que je te croie ! s'exclama Cal en gloussant. En tout cas je suis content que tu sois là, ça va être bien d'avoir de la compagnie.

— Je pensais me lancer dans un grand ménage du cottage aujourd'hui, si ça ne te dérange pas.

— Il en aurait bien besoin, c'est sûr. Merci, Tig. À plus tard.

Sur ces mots, il enfila son vieil anorak et sortit.

* * *

Je passai le reste de la matinée avec les chats – ou, en réalité, sans eux, parce que j'avais beau scruter leur tanière camouflée dans les feuillages, je n'arrivais pas à les repérer.

— Quel désastre si mes protégés mouraient la première semaine, m'inquiétai-je auprès de Cal quand il revint au cottage à l'heure du déjeuner, armé d'un énorme sandwich. Ils n'ont pas touché leur nourriture.

— Ce serait pas terrible en effet, grommela-t-il, mais à les voir j'ai eu l'impression qu'ils avaient une réserve de graisse suffisante pour tenir au moins quelques jours. Ils vont s'acclimater, Tig.

— J'espère, j'espère vraiment… Je dois faire quelques courses, quel est l'endroit le plus proche ?

— Je vais t'accompagner au magasin local. Je vais te donner une leçon de conduite – maîtriser Beryl demande un peu d'entraînement.

Je passai l'heure suivante à apprivoiser Beryl pour aller au magasin et en revenir. La boutique se révéla décevante : ses rayons croulaient sous les différentes variétés de *shortbreads* pour les touristes, mais il n'y avait pas grand-chose d'autre. Au moins je trouvai des pommes de terre, du chou et des carottes, des cacahouètes salées, ainsi qu'une grande quantité de haricots en conserve comme source de protéines.

De retour au cottage, Cal me laissa me débrouiller. Après avoir cherché balai et serpillière sans succès, je décidai d'aller emprunter à Beryl de quoi nettoyer la maison. Je traversai la cour jusqu'à l'entrée de service du Pavillon. N'obtenant aucune réponse en frappant, j'ouvris la porte et entrai.

— Beryl ? C'est Tiggy ! Est-ce que vous êtes là ? appelai-je en me dirigeant vers la cuisine.

— Je suis à l'étage, ma fille. Mets de l'eau à chauffer, j'arrive !

Je suivis les instructions de la gouvernante et cherchais une théière lorsqu'elle entra dans la pièce suivie d'une jeune femme livide qui portait un tablier et une paire de gants en caoutchouc.

— Tiggy, je te présente Alison qui veillera à la propreté parfaite du Pavillon quand les hôtes viendront à Noël. N'est-ce pas, Alison ?

Beryl parlait lentement, en exagérant son articulation, comme si la jeune fille entendait mal.

— Ça oui, Mrs McGurk.

— Très bien, Alison, rendez-vous demain à huit heures précises. Il y a beaucoup à faire avant l'arrivée du Laird et de sa famille.

— Oui, Mrs McGurk, répéta la jeune fille.

Elle semblait absolument terrifiée par sa nouvelle patronne. Elle fit

un signe de la tête et sortit de la cuisine à la hâte. Beryl soupira en ouvrant un placard pour en sortir une théière.

— Cette Alison n'est pas maligne, mais je n'ai pas beaucoup de choix de personnel par ici. Au moins elle peut venir à pied depuis la fermette de ses parents, ce qui est bien pratique, surtout en hiver.

— Habitez-vous près d'ici ? demandai-je à Beryl tandis qu'elle préparait le thé.

— J'ai un cottage de l'autre côté du vallon. Je suppose que tu ne prends pas de lait ?

— Non.

— Accepterais-tu en revanche une part de mon Millionaire's Shortbread ? s'enquit Beryl en désignant une assiette très appétissante de biscuits couverts d'épaisses couches de caramel et de chocolat. Il y a du beurre, et comme la laiterie est tout près d'ici, je peux personnellement attester que les vaches y sont très bien traitées.

— Dans ce cas j'en veux bien un morceau, merci.

Ce n'était pas le moment d'essayer d'expliquer que ce qui me dérangeait le plus c'était le fait que les veaux nouveau-nés soient arrachés à leurs mères que l'on fécondait continuellement pour qu'elles produisent des quantités surnaturelles de lait à destination des hommes.

— Je refuse catégoriquement de manger viande et poisson, précisai-je, mais je fais parfois quelques écarts quand il s'agit des produits laitiers. Par exemple, j'adore le chocolat au lait, admis-je.

— N'est-ce pas notre cas à tous ?

Beryl me tendit une part sur une assiette avec un léger sourire et j'eus l'impression que nous nous étions un tout petit peu rapprochées, bien que cela soit aux dépens de mes principes.

— Alors, reprit-elle, comment ça se passe au cottage ?

— Bien, répondis-je en savourant chaque bouchée du fabuleux *shortbread* riche en beurre. Je suis venue vous demander si vous auriez un balai et une serpillière, et peut-être aussi un aspirateur, que je pourrais vous emprunter pour faire un peu de ménage ?

— Oui, bien sûr. Les hommes semblent aimer vivre comme des cochons dans leur propre crasse, tu ne trouves pas ?

— Certains, oui, mais mon père par exemple était un maniaque de la propreté. Tout était toujours impeccable, bien à sa place, et il faisait son lit tous les matins, même si nous avions une gouvernante pour s'occuper de la maison.

Beryl me dévisagea, comme si elle réévaluait mon statut social.

— Tu es donc issue de l'aristocratie ?

— Non, ou du moins, je ne crois pas. En fait, mon père nous a

adoptées mes cinq sœurs et moi quand nous étions bébés.

— Ah oui ? C'est fascinant. Ton père t'a-t-il indiqué d'où tu venais au départ ?

— Malheureusement, il nous a quittés il y a un peu plus de cinq mois, mais il nous a laissé à chacune une lettre. La mienne me révèle le lieu précis où il m'a recueillie.

— Et t'y rendras-tu ?

— Je ne sais pas très bien. Je suis contente d'être moi, je veux dire, la personne que j'ai toujours été, et j'ai de merveilleux souvenirs avec mes sœurs et notre père adoptif.

— Et tu ne souhaites pas que tout cela soit chamboulé.

— Voilà.

— Qui sait ? Un jour tu souhaiteras peut-être découvrir tes origines, mais pour l'heure, toutes mes condoléances pour ton père. Bon, les balais et les serpillières sont dans le placard à gauche du couloir. Tu peux prendre ce que tu veux, tant que tu me les rapportes une fois que tu auras terminé.

— Merci, Beryl, dis-je, touchée par ses paroles de réconfort au sujet de Pa.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit d'autre pour rendre ton cottage plus habitable, tu sais où me trouver. À présent, je dois appeler par radio Ben, notre homme à tout faire, pour lui demander d'apporter à Chilly du bois pour le feu.

— C'est le vieux gitan qui vit sur le domaine ?

— Exactement.

— Margaret a dit que je devrais lui rendre visite.

— Tu peux y aller quand tu veux, il ne s'absente jamais. Il est plié en deux à cause de l'arthrose, et je me demande vraiment comment il fait pour survivre aux hivers dans le vallon. Au moins il a sa cabane en bois que le nouveau Laird lui a fait construire cet été. Elle est bien isolée, donc à l'intérieur il n'a pas froid.

— C'était gentil de la part de Ch… du Laird.

— Je lui ai déjà dit que pour le bien de Chilly, il faudrait vraiment que les services sociaux l'emmènent au village. L'ennui, c'est que chaque fois qu'ils ont fait le trajet pour évaluer l'état du vieil homme, il s'est caché et personne ne pouvait plus le trouver. La prochaine fois qu'ils viendront, je ne le préviendrai pas, c'est tout. Cela signifie aussi que l'un de nous doit chaque jour aller le voir pour vérifier que tout va bien, lui apporter du bois et de quoi manger. Comme si nous n'avions déjà pas assez à faire. Enfin bon, fit-elle en tendant la main vers la radio, je dois me remettre au travail.

Je pris une serpillière, un balai et un aspirateur et les transportai

tant bien que mal à travers la cour, pas aidée par Thistle qui gambadait joyeusement devant moi.

— Salut, Tig, retentit une voix depuis les entrailles de l'abri dans la cour. Je suis là-dedans en train de faire bouillir deux-trois têtes de cerfs. Tu vas bientôt préparer du thé ?

— Ouais, mais pour en avoir tu devras venir le chercher toi-même – hors de question que je mette un pied dans l'abri pendant que tu fais ce genre de trucs.

— Ça marche, Tig, deux sucres s'il te plaît.

— Oui, Monsieur. Je vais juste poser mon seau et ma serpillère, si cela ne vous dérange pas.

Je fis une révérence, puis ouvris la porte du cottage.

4

Deux semaines seulement nous séparaient de Noël et les journées s'étaient encore plus raccourcies à l'approche du solstice d'hiver. Malgré le gel sur les fenêtres, il n'avait pas encore neigé, et j'étais heureuse d'avoir réussi à rendre le cottage bien plus confortable. Le jour où je lui avais emprunté de quoi faire le ménage, Beryl était arrivée les bras chargés de jolis rideaux à fleurs.

— Choisis ce que tu veux, avait-elle déclaré. Ils étaient au Pavillon avant son réaménagement, et je les trouvais en trop bon état pour les jeter. Il y a des tapis en plus aussi – un peu mangés par les mites, mais ils apporteraient un peu de chaleur à ces dalles. Dis à Cal qu'il y a un vieux fauteuil en cuir dans la grange qui irait bien près de cette cheminée.

— Une véritable petite fée du logis ! avait gloussé Cal en découvrant la nouvelle décoration du salon.

Malgré moi, j'avais apprécié ce processus de transformation, parce que je n'avais encore jamais eu de maison à moi. Désormais, m'installer le soir devant le grand feu dans le fauteuil en cuir usé, avec Cal allongé sur le canapé, était un plaisir. Bien qu'il ait tout d'abord ignoré Alice, il était à présent tombé sous son charme et, souvent, la faisait sortir de sa cage pour qu'elle se blottisse dans sa grande paume. J'étais un peu contrariée que cela ne le dérange pas qu'elle vive dans la maison, alors qu'il n'acceptait pas Thistle à l'intérieur.

— Tu vas retourner dans ta famille pour Noël ? me demanda-t-il alors que nous prenions notre petit déjeuner ensemble, le givre sur les vitres formant un cadre au magnifique vallon en contrebas.

— J'avais pensé rentrer quelques jours en Suisse, mais étant donné que les chats sont encore déboussolés, je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Je me ferais du mauvais sang et, en plus, aucune de mes sœurs ne sera là cette année, donc ce serait vraiment bizarre d'être à la maison sans elles et sans Pa.

— Où habitent-elles ?

— Maia, l'aînée, est au Brésil, Ally en Norvège, Star dans le sud de l'Angleterre, CeCe s'est apparemment envolée pour l'une de ses aventures, quant à Électra, ma petite sœur… elle pourrait être n'importe où. Elle est mannequin. Tu as peut-être entendu parler d'elle. La plupart des gens la connaissent.

— Tu veux dire Électra, la célèbre Électra ? Celle qui est encore plus grande que moi et fait toujours la une des journaux à moitié nue, au bras d'une rock-star ?

— C'est ça.

— Ouah, Tig ! Tu es pleine de surprises ! Non, tu ne lui ressembles pas, ajouta-t-il après m'avoir observée.

— Si tu te rappelles ce que je t'ai expliqué, nous avons toutes été adoptées, Cal, gloussai-je. Nous ne partageons pas une seule goutte de sang.

— Oui, bien sûr. En tout cas, dis à Électra que si jamais elle veut rendre visite à sa sœurette, je serais ravi de l'accompagner au bar local pour quelques verres de whisky.

— Je lui dirai la prochaine fois que je l'aurai au téléphone, répondis-je, avant de brusquement changer de sujet en voyant les étoiles dans ses yeux. Et toi alors, quels sont tes projets pour Noël ?

— Comme chaque année, je serai en famille à Dornoch. D'ailleurs, tu es la bienvenue. Ce n'est pas toi qui vas nous piquer toute la dinde, s'amusa-t-il.

— C'est très gentil de ta part, mais je ne suis pas encore très décidée. Cela m'embête qu'il n'y ait personne avec Ma, la dame qui s'est occupée de nous toute notre enfance. Peut-être devrais-je l'inviter ici…

— Est-ce que ta « Ma » était mariée à ton père ?

— Non, même si c'était tout comme. Enfin, pas au sens intime du terme, ajoutai-je à la hâte. Il l'avait employée comme nurse pour nous, et elle n'est jamais partie.

— L'organisation de ta famille est assez étrange, si je puis me permettre. En tout cas, par rapport à la mienne.

— J'en suis bien consciente, mais j'aime Ma et Claudia, notre gouvernante, ainsi que mes sœurs, tout autant que tu aimes ta famille. Je ne veux vraiment pas que la mort de Pa nous sépare toutes. Il était la colle qui nous maintenait ensemble, soupirai-je. Nous essayions toujours de rentrer à la maison pour Noël.

— La famille, c'est ce qu'il y a de plus important, c'est certain. Même si on se hait les uns les autres, si jamais une personne extérieure touche à l'un de nous, on le défendra jusqu'au bout. Si tu veux proposer à ta Ma de venir ici, pas de problème, nous ferons de notre mieux pour rendre Noël aussi joyeux que possible. Allez, je ferais mieux de retourner à mes clôtures.

Il se leva et me tapota l'épaule en passant à ma hauteur.

Plus tard dans la matinée, j'appelai Ma pour lui proposer un Noël écossais, mais elle déclina.

— Tiggy, c'est adorable à toi de penser à moi, mais je ne peux pas laisser Claudia toute seule.

— Elle aussi est la bienvenue, même si nous risquons d'être un peu

à l'étroit.

— Il se trouve que nous avons déjà invité Georg Hoffman à se joindre à nous. Et bien sûr, Christian sera là aussi.

— Oh. D'accord, si tu en es certaine, répondis-je en songeant qu'il était bien triste qu'il n'y ait que le personnel à Atlantis pour Noël cette année, sans aucun membre de la famille.

— Comment vas-tu, chérie ? Et tes douleurs de poitrine ?

— Tout va bien. Je suis à la montagne où l'air est très pur.

— Veille à bien te couvrir. Tu sais que ta poitrine n'apprécie pas le froid.

— Oui, Ma, promis.

* * *

Quelques jours plus tard, j'appelai Margaret pour prendre de ses nouvelles et elle m'invita pour le déjeuner de Noël, une offre que j'acceptai avec joie. Soulagée de ne pas devoir déranger les festivités de la famille de Cal ou, plutôt, de ne pas être obligée d'avoir sous le nez l'énorme volaille rôtie qui leur tiendrait lieu de repas, j'emmenai Thistle pour une promenade sur le domaine. Il semblait s'être attaché à moi, me suivant comme un fidèle compagnon chaque fois qu'il ne participait pas à une chasse, ce qui amusait beaucoup Cal. Je le faisais même parfois entrer au cottage quand je savais que Cal n'était pas là. Il s'installait alors près du feu tandis que je caressais son pelage hirsute et lui enlevait nœuds et teignes, en espérant que son maître ne s'en rendrait pas compte. J'avais toujours désiré avoir un chien à moi.

Quand je rentrai à la maison, je découvris Cal en train de déposer un petit sapin au coin du salon.

Il leva les yeux et fronça les sourcils en direction de Thistle qui m'avait suivie et était à présent assis sur le pas de la porte, l'air implorant.

— Écoute, Tig, je t'ai déjà dit et répété qu'il n'est pas censé entrer. Ça va trop l'adoucir. Laisse-le dehors.

À contrecœur, je raccompagnai Thistle dans la cour, lui murmurai que je le verrais plus tard, puis fermai la porte.

— Je me suis dit que cet arbre vous égaierait, toi et le cottage, déclara Cal. Je l'ai pris dans la forêt, avec toutes ses racines, pour qu'on puisse le replanter ensuite. Peut-être que demain tu pourrais aller à Tain acheter de quoi le décorer ?

Les larmes me montèrent aux yeux à la vue du petit sapin dans son seau de terre.

— Oh Cal, c'est si gentil à toi, merci, m'exclamai-je en l'étreignant. J'irai demain, après avoir donné à manger aux chats.

— Essaie d'y aller tôt, on attend de la neige demain. Au sud, les

Sassenachs rêvent toujours d'un Noël blanc, mais pour ma part je ne me souviens pas d'un seul Noël ici qui ne l'ait pas été.

— Et j'ai hâte de le voir, répondis-je en souriant.

* * *

Comme Cal l'avait prédit, je me réveillai le lendemain matin pour découvrir la première chute de neige de la saison. Je pris la deuxième Land Rover, encore plus vieille et moins maniable que Beryl, et partis prudemment vers Tain.

À quelques jours de Noël seulement, la petite ville bourdonnait de gens venus faire leurs courses et, après avoir acheté lumières et décorations pour le sapin, je choisis une douce écharpe à motif tartan pour Cal et un pull en laine rose pour Margaret. En rentrant à Kinnaird, je remarquai une Range Rover usée garée devant le Pavillon. Beryl était dans tous ses états depuis plusieurs jours, car Charlie et sa famille venaient d'Inverness pour passer Noël, avant de céder le Pavillon aux premiers hôtes payants pour le Nouvel An.

Quand Cal revint au cottage, notre petit sapin était décoré et illuminé, un feu crépitait joyeusement dans la cheminée et j'avais mis un CD de chants de Noël acheté à Tain dans le vieux lecteur de Cal.

— Ça ne m'étonnerait pas de voir débarquer le vieux Saint Nicolas lui-même par la cheminée d'une minute à l'autre, rigola Cal en accrochant veste, bonnet et écharpe au portemanteau que je lui avais fait fixer près de la porte d'entrée. On a même les rennes, Tig, regarde.

Je jetai un coup d'œil par la fenêtre et vis que les six cerfs qui se promenaient généralement sur la pelouse près du Pavillon s'étaient aventurés près de notre cottage. Ceux-là étaient apprivoisés, ayant même été nourris au biberon sur la propriété quand ils étaient faons.

— Tu sens l'esprit de Noël, Tig ? Attends d'avoir goûté mon vin chaud. Rien de mieux pour se mettre dans l'ambiance. Qu'est-ce qu'on a pour le dîner ?

— Cocotte de haricots, ou bien tu peux te préparer ton propre gibier.

— Ça me va. La dernière fois, ta cocotte était très goûteuse.

Autour de mon plat de haricots et d'une bouteille de vin bon marché, Cal et moi discutâmes des progrès des chats.

— Au moins les pigeons et les cœurs de cerfs disparaissent désormais, mais seul Posy s'approche de moi, les trois autres refusent catégoriquement. Il va bientôt falloir qu'ils passent un contrôle vétérinaire et je ne sais absolument pas comment je vais réussir à les faire coopérer.

— Tig, tu ne peux pas forcer des animaux à s'habituer à leur nouvel habitat en un temps prédéfini.

— Je sais, soupirai-je, mais je ressens une telle pression. La saison des amours commence en janvier, mais ils sont si perturbés qu'ils quittent à peine leurs espaces respectifs, alors de là à se fréquenter… Et à vrai dire, je ne suis pas sûre qu'ils s'appréciaient pour commencer. Je n'ai jamais perçu aucune alchimie entre eux.

— À mon avis, l'accouplement a peu de choses à voir avec une quelconque alchimie. Pendant la période du rut, j'ai vu des cerfs monter six biches l'une après l'autre. C'est la nature, et il faut juste espérer que tes mâles ressentent cette pulsion.

— Si aucun chaton n'arrive d'ici au printemps, j'aurai l'impression d'avoir complètement échoué et Charlie sera très déçu.

— Le Laird n'est pas un monstre, Tig. Je l'ai vu tout à l'heure au Pavillon et il dit qu'il viendra vous voir, toi et les chats, ces prochains jours.

— Oh mon Dieu, gémis-je. Que se passera-t-il s'ils ne sortent pas quand il leur rendra visite ?

— Il comprendra. Au fait, je voulais te demander conseil, sachant que tu es une fille et une Madame Noël jusqu'au bout des ongles. Il faut que j'achète quelque chose pour Caitlin. Et je ne sais absolument pas quoi.

— Caitlin ?

— Ma copine. Elle habite à Dornoch, mais elle risque de me quitter assez vite si je ne lui trouve pas de cadeau de Noël convenable.

Je regardai Cal avec étonnement.

— Tu as une petite amie ? Ça alors, pourquoi ne m'en as-tu encore jamais parlé ?

— C'est ma vie perso… En plus, on n'a jamais abordé le sujet.

— Mais tu es toujours au domaine. Cela ne… n'agace pas Caitlin de te voir aussi peu ?

— Pas vraiment, parce que ça a toujours été comme ça. Je la vois un week-end par mois et tous les premiers jeudis du mois.

— Depuis combien de temps êtes-vous ensemble ?

— Environ douze ans, fit-il en enfournant une grosse bouchée de haricots. Je lui ai posé la question fatidique il y a deux ans.

— Ouah ! Pourquoi n'habite-t-elle pas ici avec toi alors ?

— Pour commencer, elle est responsable de branche dans une société de bâtiment à Tain qui, comme tu le sais, est à une heure en voiture. Et le temps étant ce qu'il est, elle ne peut pas risquer de se retrouver bloquée par la neige sur le domaine. Et puis elle ne veut pas vivre dans un trou humide comme celui-ci. Même si, si elle voyait le cottage depuis que tu es arrivée, elle changerait peut-être d'avis, précisa-t-il en gloussant. Puisqu'on en parle, tu as quelqu'un, toi ?

— Il y avait un type au labo du zoo de Servion et on est sortis quelque temps ensemble, mais rien de sérieux. Je n'ai pas encore rencontré la bonne personne, dis-je en buvant une gorgée de vin. Toi, tu as de la chance de l'avoir trouvée. J'aimerais beaucoup faire la connaissance de Caitlin, Cal. Pourquoi ne l'inviterais-tu pas ici un soir, pendant les fêtes ?

— L'ennui, Tig, répondit-il en fronçant les sourcils, c'est que j'ai peut-être mentionné que je partageais le cottage avec une femme à barbe baraquée, pas avec une jolie fille comme toi. Tu connais les femmes, elle en ferait toute une histoire.

— Raison de plus pour la faire venir ici : nous pourrions la rassurer, elle verrait que je ne représente pas une menace. Quoi qu'il en soit, j'aimerais la rencontrer tôt ou tard parce que c'est ta moitié. Oh, et je te suggère de lui acheter un bijou.

— C'est une fille qui a l'esprit pratique, Tig, répondit Cal, peu convaincu par mon conseil. L'année dernière je lui ai offert des chaussettes de nuit thermiques et des gants imperméables. Elle avait l'air plutôt contente.

— Je te promets que les femmes, toutes pratiques qu'elles soient – ou prétendent l'être –, ont un faible pour les bijoux.

Une heure plus tard, nous nous souhaitâmes une bonne nuit et allâmes nous coucher. J'étais heureuse de la révélation de Cal – dans mon expérience, même si la société s'était désormais bien modernisée, la relation entre un homme et une femme vivant sous le même toit était toujours un peu ambiguë jusqu'à ce que les règles soient clairement établies. Ce que notre conversation venait de faire. Non pas que je sois attirée par Cal, mais je me sentais assurément proche de lui. La bonne nouvelle était qu'ayant grandi avec cinq sœurs, Cal pouvait à présent représenter ce que j'avais toujours désiré : un grand frère.

* * *

Je levai les yeux vers Polson, installé sur l'une des plateformes en bois au-dessus de moi. Il se toilettait au soleil, le derrière pointé dans ma direction, m'ignorant royalement. Je m'en fichais. Au moins il était sorti de sa cage, un peu plus à découvert, ce qui me donnait l'espoir qu'il soit enfin en train de se remettre de son traumatisme.

Je le pris rapidement en photo, juste au cas où le Laird – comme je m'étais mise à appeler Charlie Kinnaird, à l'image de tous les autres – souhaiterait une preuve que les chats étaient bien vivants.

— Bon 24 décembre, dis-je à Polson, et peut-être que demain matin tu daigneras me regarder pour que je te souhaite un joyeux Noël en face.

Je remontai la pente, songeant que si les chats étaient réputés pour être aussi hautains et capricieux que des membres d'une famille royale, Polson était sans conteste le roi. En levant la tête, j'aperçus une femme très mince qui, en haut de la pente, me fixait. Elle avait des jambes longues comme celles d'une girafe et portait ce que Cal appelait un blouson de ski « citadin » avec un col de fourrure glamour. Son épaisse chevelure blond très clair brillait comme un halo sous le soleil, encadrant de grands yeux bleus et des lèvres qui semblaient aussi moelleuses que des oreillers. Je ne savais pas qui c'était, mais elle était très belle. Elle commença à avancer vers moi, ses pas crissant fortement dans la neige. En la voyant, Polson battit aussitôt en retraite.

— Euh, bonjour, dis-je en accélérant pour la rejoindre, me retrouvant au niveau de son ventre à cause de sa haute taille et du dénivelé. Je suis navrée, madame, mais cette zone est interdite d'accès.

— Vraiment ? fit-elle d'une voix traînante en me regardant avec dédain. Je ne crois pas, non.

— Elle l'est pour le moment, parce que nous venons d'y installer des chats sauvages, vous voyez. J'essaie de les aider à s'acclimater, mais ils sont très capricieux et n'aiment pas les étrangers et je viens de les encourager à sortir de leur repère et…

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Tiggy, je travaille ici.

— Ah oui ?

— Oui. Vous pouvez rester là-haut si vous voulez. Enfin, je sais que vous ne pouvez pas voir grand-chose, mais le Laird essaie de favoriser la reproduction des chats, parce qu'il n'en reste plus que trois cents en Écosse.

— Je sais tout ça, répliqua-t-elle, sa voix dénotant un accent étranger et une antipathie à peine dissimulée. Loin de moi l'idée de déranger votre petit projet. Je vais suivre vos instructions et m'en aller. Au revoir, ajouta-t-elle avec un sourire pincé.

— Au revoir, lançai-je à ce portrait de Claudia Schiffer en la regardant remonter la colline.

Instinctivement, je savais que je venais de commettre une erreur.

* * *

— J'ai rencontré une dame près de l'enclos des chats, annonçai-je à Cal lorsqu'il revint pour le déjeuner. Blonde avec des lèvres dignes d'une princesse Disney, et très grande.

— Ce doit être la maîtresse alors, répondit Cal en avalant sa soupe. La femme du Laird, Ulrika.

— Merde, murmurai-je.

— Ça ne te ressemble pas de jurer, Tig. Que se passe-t-il ?

— J'ai peut-être été très grossière envers elle. J'avais réussi à faire sortir Polson de son antre quand elle est arrivée, le faisant détaler aussitôt. Alors, en gros, je lui ai dit de partir.

Je me mordis la lèvre, attendant la réaction de Cal.

— Je suppose en effet qu'elle n'a pas beaucoup apprécié. C'est sans doute la première fois de sa vie qu'on lui dit de ficher le camp.

— Mon Dieu, Cal, j'essayais seulement de protéger les chats ; elle comprendra sûrement, si elle connaît un peu les animaux sauvages, non ?

— Les seuls qu'elle connaisse sont ceux qu'elle porte sur elle, Tig. C'est une folle de mode. Elle a été mannequin dans sa jeunesse.

— J'aurais dû comprendre qui elle était en la voyant, me lamentai-je.

— Qui qu'elle soit, tu ne voulais pas que les chats soient dérangés. T'en fais pas, Tig, je suis sûr qu'elle s'en remettra. De toute façon, à mon avis, elle n'était pas là pour voir les chats, mais plutôt pour observer leur gardienne. Charlie lui a sans doute parlé de toi et, sachant ce que je sais sur elle, elle ne veut probablement pas qu'une jeune femme envahisse son territoire. Surtout une jeune femme aussi jolie que toi.

— Haha ! Je te remercie du compliment, Cal, mais je doute qu'elle se sente menacée par moi.

J'indiquai mon petit corps qui n'avait jamais développé les courbes féminines classiques, recouvert de mon vieux pull à grosses mailles, criblé de trous à cause des mites qui sévissaient chez Margaret.

— Je parie que cela ne t'empêche pas de te pomponner. Et c'est ce que tu feras pour la petite fête de ce soir au Pavillon. J'ai oublié de te prévenir que le Laird poursuit la tradition de son père d'organiser une réception et un bal traditionnel écossais le soir de Noël dans le grand hall, alors tu vas devoir quitter tes vieux haillons.

— Quoi ?! m'exclamai-je en regardant Cal avec horreur. Je n'ai rien à me mettre pour une soirée de ce genre !

— Au moins tu peux prendre un bain pour ne pas sentir le chat sauvage.

Ce soir-là, je me rendis compte que tout ce que j'avais qui n'avait pas été mangé par les mites étaient une chemise rouge à carreaux et mon jean noir. Je laissai mes cheveux châtains tomber sur mes épaules au lieu de les nouer en queue-de-cheval et ajoutai une pointe de mascara et une touche de rouge à lèvres.

Je poussai un petit cri de surprise en rejoignant Cal au salon.

Il portait un kilt bleu marine et vert, une escarcelle à sa ceinture et un couteau dans sa chaussette.

— Ouah, Cal, tu es superbe !

— Toi aussi tu t'es pas mal arrangée, fit-il d'un air approbateur. Allons-y.

Nous traversâmes la cour jusqu'à l'entrée principale du Pavillon, où j'entendais déjà le murmure de voix.

— C'est la seule occasion de l'année où nous autres paysans avons la permission d'entrer par la grande porte, me chuchota-t-il.

Je levai les yeux vers les lumières du somptueux sapin installé dans la cage d'escalier. Un immense feu brûlait dans la cheminée et Beryl et Alison offraient vin chaud et *mince pies* à tous les convives – les hommes portant un kilt comme Cal et les femmes arborant une écharpe en tartan.

— Tu es ravissante, Tiggy, me dit Beryl. Joyeux Noël.

— Joyeux Noël, lui répondis-je en levant mon verre dans sa direction avant de boire une gorgée de vin, tout en scrutant subrepticement la salle à la recherche de Charlie Kinnaird et de son épouse.

— Ils sont encore tous les deux à l'étage, déclara Beryl, lisant dans mes pensées. La nouvelle maîtresse met toujours beaucoup de temps à se préparer. Et après tout, elle doit se mettre en condition pour saluer ses sujets, ajouta-t-elle, les lèvres pincées.

Beryl s'éloigna pour servir de nouveaux arrivants, et j'errai dans le hall, songeant que la majorité des invités semblaient avoir un certain âge. Puis j'aperçus une adolescente qui sortait du lot parmi les têtes grises. Seule avec son verre de vin chaud, elle semblait s'ennuyer ferme, comme toute personne de son âge à une réception de ce genre. En m'approchant, je vis que son apparence m'était familière – les mêmes yeux bleus et la même peau parfaite que la femme que j'avais rencontrée le matin, mais avec des cheveux auburn ondulés coupés très courts. À voir son sweat-shirt et son jean déchiré, il était évident qu'elle n'avait fait aucun effort d'élégance pour ces festivités.

— Bonsoir, la saluai-je en souriant. Je m'appelle Tiggy. Je viens de commencer à travailler au domaine. Je m'occupe des chats le temps qu'ils s'habituent à leur nouvel environnement.

— Ouais, Papa m'a parlé de toi. Moi c'est Zara Kinnaird, précisa-t-elle en me dévisageant de ses yeux bleus, tout comme sa mère plus tôt. Tu m'as l'air drôlement jeune pour être la consultante en vie sauvage de Papa. T'as quel âge ?

— Vingt-six ans. Et toi ?

— Seize. Comment s'acclimatent les chats alors ? s'enquit-elle, l'air

véritablement intéressée.

— Cela prend du temps, mais on progresse petit à petit.

— J'aimerais bien être à ta place, toute la journée au grand air à travailler avec les animaux, au lieu d'être coincée dans une salle de classe à faire des maths et tous ces trucs assommants. Maman et Papa ne veulent pas que je vienne travailler ici tant que je n'aurai pas fini le lycée.

— Tu n'en as plus pour très longtemps, si ?

— Encore dix-huit longs mois. Et même après ça, Maman s'attend probablement à ce que je devienne rédactrice de *Vogue* ou un truc du genre. Elle peut toujours rêver… Tu fumes ? me demanda-t-elle à voix basse.

— Non, et toi ?

— Ouais, quand Maman et Papa ne me voient pas. Tout le monde fume à l'école. Tu veux bien m'accompagner dehors pour que j'en grille une, et dire que tu m'as emmenée voir les têtes de cerfs dans l'abri par exemple ? C'est d'un ennui mortel ici.

La dernière chose dont j'avais besoin était d'être surprise en train d'encourager la fille du Laird à fumer. Mais cette fille m'était sympathique, alors j'acceptai et nous nous éclipsâmes. Zara ne tarda pas à sortir de sa poche briquet et cigarette roulée. Je remarquai les lourdes bagues en argent sur ses doigts et son vernis à ongles noir, qui me rappelèrent CeCe au même âge.

— Papa m'a dit de te parler pendant mon séjour ici, pour que tu me racontes ce que tu faisais au refuge de Margaret, déclara-t-elle en soufflant une volute de fumée dans l'air glacial. Tu t'appelles Tiggy comme le nom anglais de *Madame Piquedru la blanchisseuse*, le hérisson des histoires de Beatrix Potter ? poursuivit-elle avant que j'aie le temps de répondre.

— C'est de là que vient mon surnom, oui. Apparemment, quand j'étais bébé, mes cheveux rebiquaient comme un hérisson. Mon vrai prénom, c'est Taygète.

— C'est original. Ça vient d'où ?

— Mes sœurs et moi portons toutes les prénoms des Sept Sœurs, la constellation. Regarde, fis-je en pointant le ciel parfaitement dégagé. Les voici, juste au-dessus de ces trois étoiles alignées qui ressemblent à une flèche. Ça, c'est la ceinture d'Orion. Selon la légende, Orion pourchassait les sœurs dans les cieux. Est-ce que tu les vois ?

— Oui ! s'exclama Zara avec l'enthousiasme d'un enfant. Elles sont minuscules, mais si je regarde attentivement je les vois toutes scintiller. Les étoiles m'ont toujours intéressée, mais ce n'est pas le genre de choses qu'on nous apprend à l'école. Dis-moi, tu as aimé tes

études de zoologie ? Si on me force à aller à l'université, je veux faire quelque chose comme ça.

— Ça m'a beaucoup plu, oui, et je serais heureuse de t'en parler, mais tu ne crois pas qu'il faudrait qu'on rentre ? Tes parents te cherchent peut-être.

— J'en doute. Ils se sont violemment disputés. Maman refuse de descendre et Papa essaie de la persuader. Comme d'habitude, ajouta Zara en levant les yeux au ciel. Quand Papa n'est pas d'accord avec elle, ça la rend folle, tu comprends, et ensuite il doit passer des heures à la supplier pour la calmer.

D'après ce que j'avais vu de Charlie Kinnaird jusqu'à présent, je trouvais difficile de l'imaginer dans une telle scène, lui qui semblait tant maîtriser son environnement. Mais c'était déplacé de demander de plus amples détails, alors je parlai plutôt longuement à Zara de mes études, avant d'enchaîner sur mon travail au refuge de Margaret. Ses yeux brillaient dans la nuit.

— Ouah, ça m'a l'air fantastique ! Maintenant que Papa a enfin repris le domaine, je lui ai dit qu'il devrait mettre quelques hectares de côté pour ouvrir un refuge comme celui de Margaret. Et peut-être aussi une ferme pédagogique, où les parents du coin pourraient amener leurs enfants pour leur faire découvrir le domaine et la nature.

— Voilà une idée formidable, Zara. Que t'a-t-il répondu ?

— Que pour l'instant il n'y a d'argent pour aucun projet, soupira l'adolescente. Je lui ai dit que je quitterais l'école pour venir aider ici à plein-temps, mais il m'a encore rabâché que je devais finir le lycée puis aller à l'université. Margaret n'avait pas de diplôme, si ? Tout ce dont on a besoin, c'est d'aimer les animaux.

— C'est vrai, mais avoir un diplôme aide à orienter sa carrière.

— Mais je sais déjà exactement ce que je veux faire ! s'enflamma-t-elle, les yeux scintillants de passion, en ouvrant les bras comme pour étreindre le domaine. J'ai l'intention de passer le reste de ma vie ici. Est-ce que tu savais que tu voulais travailler avec des animaux quand tu avais mon âge ?

— Oui.

— Les animaux, c'est tellement mieux que les hommes, tu ne trouves pas ?

— Pour certains, oui, mais par exemple l'un des chats sauvages, Polson, est une vraie diva. Franchement, je ne pense pas que je l'apprécierais s'il était humain.

— On dirait ma mère… gloussa Zara. Viens, je suppose qu'on ferait mieux de rentrer voir si mes parents ont réussi à descendre à l'heure qu'il est.

Alors que nous regagnions le Pavillon, je songeai que Zara était l'exemple type de l'adolescente : inconfortablement coincée entre l'enfance et l'âge adulte.

Le hall d'entrée était à présent rempli et je regardai Zara faire des signes de la main et souffler des baisers à plusieurs employés fidèles qui, à en croire leur âge, la connaissaient sans doute depuis sa naissance. Après tout, c'était leur « princesse » — la future héritière du domaine de Kinnaird. Une partie de moi ne pouvait s'empêcher de l'envier, sachant qu'un jour toute cette beauté lui reviendrait, mais au moins elle manifestait une passion sincère pour la propriété.

Mes pensées furent interrompues par l'arrivée d'une femme menue aux cheveux roux flamboyants et aux yeux bleus méfiants.

— Zara, tu fais les présentations ? demanda-t-elle.

L'adolescente se tourna vers elle pour lui faire la bise.

— Caitlin ! Quel plaisir de te voir. Tiggy, je te présente Caitlin, la douce moitié de Cal. Caitlin, voici Tiggy qui est venue travailler quelques mois sur le domaine.

— Oui, Cal m'a parlé de toi. Alors, comment ça se passe avec lui au cottage ? C'est pas l'endroit le plus confortable où loger.

— Oh, cela me va très bien, et ton Cal m'a très bien accueillie. Le cottage a bien meilleure allure qu'avant, je me suis donné du mal pour le rendre douillet pour nous deux…

Tiggy, la ferme ! m'intimai-je en voyant l'expression du visage de Caitlin.

Zara vola à mon secours et commença à interroger la jeune femme sur son travail, puis Cal nous rejoignit quelques secondes plus tard, un verre de whisky dans chaque main, accompagné d'une femme mince et ravissante qui devait avoir la quarantaine. Je voyais qu'il était très mal à l'aise face à sa fiancée et sa colocataire, l'une à côté de l'autre.

— Je vois que vous avez fait connaissance toutes les deux. Je, euh, voulais faire les présentations plus tôt, mais Tiggy avait disparu.

Il sourit tendrement à Caitlin, passant son bras musclé autour de ses épaules délicates, manquant de renverser son whisky.

— Oui, Zara nous a présentées.

Caitlin lui rendit son sourire, mais celui-ci n'atteignit pas ses yeux.

— Enfin bon, poursuivit-il, souhaitant clairement changer de sujet. J'ai amené Fiona pour qu'elle rencontre Tiggy. Tiggy, voici notre vétérinaire locale, Fiona McDougal. Tu disais que tu aurais besoin de quelqu'un pour examiner les chats : c'est la personne qu'il te faut.

— Salut, Tiggy, enchantée.

La voix de Fiona était douce et chaleureuse, avec un accent écossais raffiné.

— Moi aussi, répondis-je, reconnaissante de ne pas devoir prolonger avec Caitlin.

Avant que quiconque ait pu dire quoi que ce soit d'autre, nous fûmes interrompus par l'apparition soudaine d'un éclair coloré dans l'escalier au-dessus de nous. Comme les autres convives, nous levâmes la tête. Des applaudissements retentirent tandis que la femme que j'avais vue près de l'enclos des chats – vêtue à présent d'une robe rouge moulante, une écharpe en tartan épinglée sur l'épaule – descendait les marches au bras de son mari, Charlie Kinnaird. Au lieu de la blouse d'hôpital dans laquelle je l'avais vu la dernière fois, il portait pour sa part une veste de smoking, un nœud papillon et un kilt, semblable aux siècles de lairds qui peuplaient les tableaux du Pavillon.

Alors qu'ils s'engageaient dans la deuxième partie de l'escalier, face à nous, je retins ma respiration. Pas à cause d'elle, bien qu'elle soit sublime, mais à cause de *lui*. Je rougis d'embarras en ressentant les mêmes papillons dans le ventre que la dernière fois que je l'avais vu.

Mari et femme marquèrent une pause à mi-chemin et je la regardai faire des signes de la main à la foule en contrebas, à l'instar de la souveraine britannique. Charlie se tenait à côté d'elle, la position de ses épaules trahissant cette tension intérieure que j'avais remarquée lors de notre entretien. Malgré le sourire collé sur ses lèvres, je savais qu'il était mal à l'aise.

— Mesdames et messieurs, commença-t-il en levant une main pour demander le silence. Tout d'abord, j'aimerais vous souhaiter la bienvenue à notre réception de Noël annuelle. C'est la première fois que je la préside, bien que j'aie assisté à toutes les éditions sans exception ces trente-sept dernières années. Comme vous le savez tous, mon père Angus est mort soudainement dans son sommeil au mois de février et, avant de poursuivre, j'aimerais que nous levions notre verre à sa mémoire, déclara-t-il en prenant un verre sur le plateau que lui tendait Beryl. À Angus.

— À Angus, répéta l'assemblée.

— J'aimerais aussi remercier chacune et chacun d'entre vous pour votre aide dans les activités du domaine au fil des ans. Beaucoup d'entre vous savent déjà que malgré les mois d'incertitude ayant suivi la mort de mon père, j'ai une vision d'avenir : je souhaite faire entrer Kinnaird dans le vingt et unième siècle, tout en faisant de mon mieux pour lui rendre sa beauté naturelle d'antan. La tâche sera ardue, mais je sais que je peux compter sur le soutien de la communauté locale pour y parvenir.

— Oui, comptez sur nous ! cria un homme à côté de moi en sortant

une flasque de la poche de sa veste pour en boire une grande gorgée.

— Enfin, j'aimerais remercier mon épouse, Ulrika, d'avoir été à mes côtés tout au long de cette année difficile. Sans son soutien, je ne m'en serais pas sorti. À toi, chérie.

Tout le monde leva de nouveau son verre, vide cette fois, alors Charlie continua à la hâte.

— Et bien sûr ma fille Zara. Zara ? questionna-t-il en la cherchant dans la salle, mais elle avait disparu. Nous savons tous de longue date combien elle aime se volatiliser aux moments les moins opportuns…

L'auditoire fut parcouru d'un murmure amusé.

— Il ne me reste donc plus qu'à vous souhaiter à tous un joyeux Noël.

— Joyeux Noël ! reprit l'assemblée en chœur, moi comprise.

— À présent, resservez-vous à boire, et nous repousserons les tapis dans quelques minutes pour le bal.

— Ça c'était du discours, vous trouvez pas ? observa Cal avant de prendre la main de Caitlin dans sa grosse patte pour aller chercher à boire.

— C'est un homme bien, déclara Fiona en les regardant s'éloigner. Alors, comment ça se passe pour toi ici ?

Elle se tourna vers moi et je fus frappée par le regard intelligent de ses beaux yeux verts.

— Je m'habitue. Le domaine est si magnifique que j'ai parfois l'impression que je pourrais m'y perdre. Je trouve étrange de me retrouver entourée de tant de monde ce soir, après trois semaines d'isolement.

— Je vois ce que tu veux dire. J'ai connu une expérience similaire en arrivant d'Édimbourg.

— Oh, qu'est-ce qui t'a fait quitter la grande ville pour les Highlands, si je puis me permettre ?

— Je suis tombée amoureuse d'un homme de la région, répondit-elle simplement. J'avais presque terminé mes études de vétérinaire à l'université d'Édimbourg et étais en stage au cabinet local près de Kinnaird quand j'ai rencontré Hamish. Il avait une petite ferme non loin de là. Quand j'ai eu mon diplôme, on m'a proposé un emploi dans un gros cabinet d'Édimbourg, mais c'est mon cœur qui a gagné. J'ai épousé Hamish et emménagé ici. J'ai rejoint le cabinet local, puis l'ai repris quand Ian, mon collègue, est parti à la retraite il y a deux ans.

— Je vois. As-tu beaucoup de travail ?

— Oui, même si ici les patients sont très différents de ceux que j'aurais eus à Édimbourg. Essentiellement des vaches et des moutons, peu d'animaux domestiques.

— Et cela te plaît ?

— Oh que oui, même si c'est parfois un défi de recevoir un appel à trois heures du matin pour aider une génisse à mettre bas dans trente centimètres de neige, dit-elle en riant.

Un jeune garçon blond, grand et large d'épaules, apparut près d'elle.

— Salut, Maman, je me demandais où tu étais passée.

Ses yeux vert-gris, si semblables à ceux de Fiona, brillaient sous les lumières du hall.

— Salut, Lochie, répondit Fiona en lui adressant un grand sourire. Je te présente Tiggy, la fille qui s'occupe des chats sauvages arrivés au domaine.

— Enchanté, Tiggy.

Lochie me tendit la main, puis, quand Zara nous rejoignit, je le vis rougir comme une écrevisse.

— Salut, Lochie. Ça faisait une éternité que je ne t'avais pas vu. Où est-ce que tu te cachais ?

— Salut, Zara, répondit-il, de plus en plus écarlate. Je faisais mes études à Dornoch.

— D'accord. Et qu'est-ce que tu fais maintenant ?

— Je cherche un boulot d'apprenti. Comme il n'y a pas grand-chose dans le coin, j'aide mon père à la ferme en attendant.

— Je lui ai dit qu'il devrait profiter de cette soirée pour demander à Cal s'il y aurait quelque chose pour lui à Kinnaird, précisa Fiona.

— Cal aurait grand besoin d'aide, intervins-je.

— Mais Papa n'a pas d'argent, soupira Zara.

— Je travaillerais gratuitement, juste pour l'expérience, déclara Lochie, et je sentis qu'il était désespéré.

— N'exagérons rien, Lochie, tempéra sa mère.

— Parle-lui de moi en tout cas, Zara, d'accord ?

— Bien sûr. Tu veux bien aller me chercher un verre ? lui demanda-t-elle.

— Dis donc, qu'est-ce qu'il a grandi ! me murmura-t-elle tandis qu'il hochait la tête et partait en direction de la table chargée de victuailles au fond de la salle. Avant il était petit et gros, et couvert d'acné ! Je crois que je devrais aller lui donner un coup de main.

— Vas-y, lui dis-je alors qu'elle s'éloignait.

— Ah, les ados… fit Fiona en levant les yeux au ciel, et nous éclatâmes toutes les deux de rire.

Cal revint armé d'autres verres de whisky, mais je refusai le mien, me sentant soudain tout étourdie. Je vis Charlie et Ulrika saluer les invités avec effusion et se rapprocher de nous.

— En fait, j'ai un peu le tournis. Ça doit être l'alcool. Je crois que je

vais rentrer.

— Mais, Tig, il faut que tu restes pour le *ceilidh*, notre bal traditionnel ! C'est le moment fort de l'année ! Et je sais que Charlie aimerait te voir.

— Il a beaucoup d'autres gens à voir et je suis sûre que nous aurons une autre occasion de discuter ces prochains jours. Amuse-toi bien, Cal. Fiona, c'était un plaisir de faire ta connaissance.

— Pour moi aussi, Tiggy, et dis-moi quand tu veux que je vienne voir tes chats. Cal a mon numéro.

— Ça marche, merci.

Je partis avant que Cal ne puisse me retenir. En sortant, je vis qu'un épais brouillard était descendu sur la propriété, enveloppant les lumières du sapin installé sur la pelouse. Une autre étincelle de lumière apparut à quelques mètres du sapin et je m'aperçus que quelqu'un fumait une cigarette.

— Joyeux Noël, dis-je en passant à côté de la silhouette.

— À vous aussi. Euh…

La silhouette s'approcha de moi et, quand l'homme en question émergea du brouillard, je vis qu'il était très grand, mais dans l'obscurité je ne distinguais pas grand-chose d'autre.

— Belle soirée ? me demanda-t-il, sa voix trahissant une pointe d'accent que je n'arrivais pas à situer.

— Très belle réception, oui.

— Est-ce que Char… le Laird est là ?

— Oui. Il préside la fête avec sa femme. Vous n'êtes pas encore entré ?

— Non.

Un rayon de lampe de poche brilla dans notre direction.

— C'est vous, Tiggy ? Je vous ai cherchée partout à l'intérieur.

Charlie Kinnaird s'avança vers moi, puis s'arrêta brusquement en orientant la lampe vers mon compagnon.

Plusieurs secondes s'écoulèrent avant qu'il ne s'exclame :

— Qu'est-ce que tu fiches ici ?

— Je suis venu rendre visite à ma vieille mère pour Noël. Je me suis dit que je lui ferais la surprise. Aucune loi ne m'en empêche, si ?

Charlie ouvrit la bouche pour lui répondre, puis se ravisa. Il émanait de lui une antipathie palpable.

— Bon, je vais vous laisser, déclarai-je avec toute la fausse gaieté possible. Joyeux Noël.

Je tournai les talons et gagnai le cottage à grandes enjambées. J'entendais les deux hommes parler… ou plutôt grogner en ouvrant la porte. La voix d'ordinaire douce de Charlie s'était teintée d'une dureté

qui témoignait de…

De quoi, Tiggy ?

— D'une grande haine, murmurai-je en frissonnant.

Je refermai la porte pour bloquer le bruit des voix qui s'élevaient en ce qui dégénérait de toute évidence en dispute. Le cottage était glacial, car le feu avait presque rendu l'âme et que les radiateurs électriques s'étaient éteints pour la nuit. Je fis repartir le feu et me blottis devant, me sentant soudain très seule, prenant conscience que c'était la première fois que je passais Noël loin d'Atlantis, de mes sœurs et de Pa.

Je débranchai mon portable et, sans enlever mon anorak de ski, me dirigeai vers la salle de bains pour voir si la fée de la téléphonie mobile avec ses deux maigres barres de réseau allait daigner se montrer. Elle était en effet présente et je pus lire plusieurs textos de mes sœurs et écouter un message de Ma, qui me réconfortèrent.

Que la grâce et la joie de l'esprit de Noël t'accompagnent, ma sœur chérie.
Je t'embrasse, Tiggy.

J'envoyai le même texto cinq fois, à chacune de mes sœurs, et laissai un message vocal à Ma. Puis, assise au coin du feu avec Alice sur mes genoux, j'entendis la cloche de la chapelle de l'autre côté du vallon annoncer l'arrivée du jour de Noël.

Je perçus un gémissement à la porte et me levai pour faire entrer Thistle, sachant que Cal ne serait pas rentré avant plusieurs heures. Le chien bondit joyeusement à l'intérieur et tenta de me grimper sur les genoux.

— Thistle, tu es trop grand pour ça ! lui dis-je, submergée sous son pelage gris malodorant.

J'étais toutefois contente de profiter de sa chaleur et de sa compagnie.

— Deux créatures solitaires ensemble. Joyeux Noël, chéri, murmurai-je en caressant ses douces oreilles, avant d'y poser un baiser. Et à toi, Pa, où que tu sois.

5

Le matin de Noël, je me réveillai bien plus gaie. Il avait neigé de nouveau pendant la nuit et la première lueur rose à l'horizon promettait un lever de soleil spectaculaire.

J'avais entendu Cal et Caitlin rentrer à trois heures du matin. Ne voulant pas les déranger, je me couvris chaudement et sortis du cottage sur la pointe des pieds pour aller nourrir les chats. Bien que ce soit un jour férié pour les hommes, la nature ne marquait pas de pause sous prétexte que le calendrier le demandait. En arrivant en haut de la pente, je distinguai une haute silhouette près de l'enclos, vêtue d'un anorak et d'un bonnet en laine, le col relevé contre le froid. Il s'agissait de Charlie Kinnaird et mon cœur se mit à battre un peu plus fort.

— Joyeux Noël, lui dis-je doucement en approchant.

Il sursauta et se tourna vers moi.

— Tiggy ! Je ne vous avais pas entendue, vous avez le pas si léger. Joyeux Noël à vous, ajouta-t-il en souriant.

De près, j'apercevais des cernes sombres sous ses yeux bleus, et l'ombre d'une barbe sous ses pommettes saillantes.

— Je suis descendu voir les chats, avant de me rendre compte que je ne connaissais pas le code pour entrer, poursuivit-il.

— C'est quatre fois sept, pour une prochaine fois. Je ne veux pas être négative, mais ils sortent rarement, même pour moi. Ils ont déjà dû sentir votre nouvelle odeur et il va sans doute falloir que vous reveniez plusieurs fois avant qu'ils daignent faire une apparition.

— Je comprends. Cal m'a dit que vous deviez travailler très dur pour les encourager à se montrer. Je ne veux pas les déranger, Tiggy. Préférez-vous que je m'en aille ?

— Bien sûr que non ! C'est vous qui leur avez offert leur charmante nouvelle maison. Ils sont terriblement capricieux, mais cela vaudra le coup si nous arrivons à faire en sorte qu'ils se reproduisent.

— Même s'ils sont loin d'être des pandas géants amateurs de câlins, observa tristement Charlie.

— Voilà qui attirerait les foules, répondis-je en souriant.

— Pour ne pas que je les dérange davantage, si on s'éloignait pour marcher un peu ? suggéra-t-il alors que je déversais la dose de viande quotidienne des chats dans l'enclos.

— D'accord.

Après avoir remonté la pente, nous errâmes en silence jusqu'à ce que nous arrivions à un affleurement rocheux, que nous escaladâmes

pour profiter de la meilleure vue sur le lever du soleil. Tandis que les rayons lumineux, couleur pêche, commençaient à émerger de derrière les montagnes, je me tournai vers Charlie.

— Qu'est-ce que ça fait de savoir que tout ceci vous appartient ?

— Franchement ?

— Franchement.

— C'est terrifiant. À choisir entre avoir la responsabilité de sauver la vie d'un patient, et celle de m'occuper de Kinnaird, je préfère de loin la première option. Au moins, à l'hôpital, je sais ce que je fais – il existe une approche méthodique qui résoudra le problème ou non. Alors que ça… fit Charlie en indiquant le vaste domaine, il m'est impossible de le contrôler. Bien que je souhaite faire de mon mieux pour Zara et les futurs Kinnaird, je me demande si ce n'est pas trop lourd pour moi. Tout ce que j'aimerais accomplir ici semble chaque fois impliquer de nouvelles dépenses et un calendrier à rallonge.

— Mais cela en vaut tellement la peine, soufflai-je, incapable d'empêcher mes bras de faire de grands gestes en direction du paysage incroyable qui nous entourait et scintillait d'une vie propre sous le soleil émergent.

Il me fixa un instant, puis suivit mes mouvements et contempla le vallon, inspirant profondément en balayant des yeux ce qui était effectivement son royaume.

— Vous savez quoi ? observa-t-il après un moment de silence, au cours duquel ses épaules semblaient s'être un peu détendues. Vous avez raison. Je dois rester positif, prendre conscience de la chance que j'ai.

— Vous avez de la chance, oui, mais je comprends totalement que cela semble écrasant. Mais nous sommes tous derrière vous, Charlie, je vous assure.

— Merci, Tiggy.

Spontanément, il tendit la main pour toucher brièvement la manche de mon anorak, et nos regards se croisèrent. Je détournai le mien en premier et ce moment d'intimité s'envola aussi rapidement qu'il était arrivé.

Charlie se racla la gorge :

— Écoutez, je voudrais m'excuser pour la scène malheureuse à laquelle vous avez assisté hier soir.

— Ne vous inquiétez pas pour ça. J'espère que ça s'est réglé.

— Non, et la situation ne se réglera jamais, répondit-il d'un ton brusque. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, ce qui explique que je me sois levé tôt pour venir ici. Je pensais qu'un peu d'air pur m'éclaircirait les idées.

— Je suis désolée, Charlie, quelle que soit la situation à laquelle vous êtes confronté. Mon père me disait qu'il y avait certains problèmes que nous pouvions régler, et que quand c'était impossible, il fallait simplement l'accepter, fermer la porte et aller de l'avant.

— Il semble que votre père ait été un homme sage. Contrairement à moi, dit-il en haussant les épaules. Mais il avait raison. Fraser est de retour à Kinnaird pour des raisons que j'ignore et il n'y a rien que je puisse faire. Bon, je ferais mieux de rentrer sans quoi le petit déjeuner écossais complet préparé par Beryl va refroidir.

— Ce qui la contrarierait, fis-je en souriant.

— C'est certain. Où allez-vous passer la journée ?

— Margaret m'a invitée dans sa nouvelle maison pour le déjeuner.

— Saluez-la bien de ma part, d'accord ? J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour elle. Joyeux Noël encore une fois, Tiggy. Merci de m'avoir tenu compagnie ce matin. Et j'espère que nous aurons l'occasion de discuter plus longuement.

— Moi aussi. Joyeux Noël, Charlie.

* * *

La maison de Margaret était tout ce que devait être une nouvelle maison, avec des robinets d'où l'eau chaude sortait immédiatement, des radiateurs qui fonctionnaient et une télévision munie d'une multitude de chaînes.

— C'est si douillet, commentai-je tandis qu'elle me conduisait vers un canapé rose flambant neuf et qu'elle me tendait un whisky.

Elle me paraissait en forme et reposée, et ses deux chiens et son chat dormaient paisiblement devant la cheminée.

— Je dois t'avouer que ça ne me manque pas de ne plus me lever à l'aube. Après toutes ces années, c'est un vrai luxe de faire la grasse matinée jusqu'à sept heures ! À présent détends-toi, Tiggy, pendant que je m'occupe de notre déjeuner.

Je bus mon whisky à petites gorgées, la chaleur se diffusant agréablement dans ma gorge, et quelques minutes plus tard je la suivis vers la petite table qu'elle avait ornée de bougies et d'un poinsettia rubis. Pendant que je savourais mon *nut roast*, un gâteau rôti à base de fruits à coque, préparé comme seule Margaret en avait le secret, elle attaqua un blanc de dinde.

— Comment s'est passé le *ceilidh* de Noël au Pavillon hier ? s'enquit-elle. Zara était là ?

— J'étais vraiment fatiguée et je ne suis pas restée pour le bal, mais j'ai fait la connaissance de Zara, oui. Un sacré bout de femme, ajoutai-je en souriant. Quand je suis partie, j'ai croisé un homme très grand qui traînait dehors. Puis Charlie est sorti à son tour du Pavillon et…

disons qu'il n'avait pas l'air ravi de le voir.

— Tu dis qu'il était très grand ?

— Oui, et il avait un genre d'accent américain.

— Canadien peut-être, plutôt. Non… ça ne pourrait pas être lui.

Margaret posa sa fourchette et fixa les bougies.

— Un certain Fraser, précisai-je. Charlie me l'a dit ce matin.

— Alors c'était bien lui ! Que faisait donc ce moins-que-rien dans les parages ? Ha ! s'exclama Margaret avant de prendre une grande gorgée de whisky et de taper du poing sur la table. Je parie que je sais pourquoi il est revenu.

— Pourquoi ?

— Garde tes distances en tout cas, Tiggy, d'accord ? Ce type n'apporte que des ennuis. Pauvre Charlie – il n'avait vraiment pas besoin de ça en ce moment. Je me demande si *lui* est au courant ? songea-t-elle tout haut, apparemment peu encline à m'indiquer de quoi il s'agissait. Enfin bon, ne parlons plus de ce triste personnage. Après tout, c'est Noël.

Je hochai la tête, ne souhaitant pas la contrarier. Après le déjeuner, nous nous installâmes au salon et je dégustai l'un de ses *mince pies* maison. Nous regardâmes le discours traditionnel de la reine, après quoi Margaret s'assoupit pendant que je faisais la vaisselle. Je fis de mon mieux pour ne pas penser à Pa et au fait que toutes mes sœurs me manquaient. Même si nous étions un groupe disparate, sans aucun lien biologique entre nous, nos Noëls avaient toujours été chaleureux et réconfortants. Nous avions un sens d'appartenance à une même famille, renforcé par nos traditions. Nous décorions le sapin toutes ensemble la veille de Noël, après quoi Pa soulevait Star pour la mettre elle-même, l'« étoile », en haut de l'arbre. Claudia cuisinait toujours des plats succulents et, pendant que tous les autres se délectaient de fondue bourguignonne ou d'oie rôtie, je mangeais d'excellentes douceurs végétaliennes, préparées rien que pour moi. Puis, heureux et rassasiés, nous ouvrions nos cadeaux ensemble dans le salon, les fenêtres ornées de neige et les étoiles du ciel nocturne brillant comme pour nous faire des clins d'œil. Le matin de Noël, nous courions dans la chambre de Pa pour le réveiller, puis descendions pour notre petit déjeuner traditionnel de crêpes sucrées préparé par Claudia, avant de partir en promenade, pour ensuite nous réchauffer avec une tasse de son vin chaud.

Lorsque Margaret se réveilla, nous prîmes une tasse de thé accompagnée d'une part de son délicieux gâteau de Noël. Elle insista pour que j'emporte le reste afin de le partager avec Cal. J'indiquai alors le ciel qui s'assombrissait déjà et les quelques flocons de neige

qui commençaient à tomber derrière les carreaux.

— Je crois que je devrais y aller.

— Bien sûr, Tiggy. Sois prudente sur la route et n'hésite pas à passer chaque fois que tu viens en ville.

— Je n'y manquerai pas, promis-je en l'embrassant pour lui dire au revoir. Merci pour aujourd'hui. J'ai passé une très agréable journée.

— Au fait, as-tu fait la connaissance de Chilly ? appela-t-elle quand je m'installai derrière le volant de Beryl.

Je me rendis compte qu'entre une chose et une autre, je l'avais complètement oublié.

— Pas encore, mais je te promets d'aller le voir bientôt.

— Oui, n'oublie pas. Au revoir ma chère.

* * *

Le lendemain, je me réveillai à mon heure habituelle et allai donner à manger aux chats. La neige était épaisse et je pouvais difficilement leur en vouloir de rester au chaud au lieu de venir récupérer leur ration de viande. Lorsque j'émergeai de l'enclos, je fus surprise mais heureuse de découvrir Charlie qui m'attendait.

— Bonjour, Tiggy, j'espère que ça ne vous dérange pas que je vienne encore ce matin. Je me suis réveillé tôt et impossible de me rendormir.

— Aucun problème, Charlie.

— Si nous faisions une nouvelle promenade ? À moins que vous ne soyez occupée, ajouta-t-il.

— Rien ne m'attend au cottage à part un vieux chien malodorant et un hérisson boiteux. Même Cal m'a abandonnée. Il est à Dornoch avec sa famille.

Charlie se mit à rire.

— Je vois.

Nous nous mîmes en route et il m'indiqua ses endroits préférés du domaine, tout en me racontant son histoire. Il semblait bien plus optimiste que la veille.

— Autrefois, il y avait une demeure incroyable qui ressemblait à un château médiéval et se tenait juste à droite du Pavillon, m'expliqua-t-il. C'est là que tous les lairds et leur famille vivaient jusque dans les années 1850, quand mon arrière-arrière-grand-père s'est débrouillé pour la faire brûler en s'endormant avec un gros cigare. Il est parti en fumée avec elle – il avait alors plus de quatre-vingts ans – et le tout a été rasé. On aperçoit encore les fondations dans le bosquet à côté du Pavillon.

— Vous avez une telle histoire familiale, contrairement à moi qui n'en ai aucune.

— Est-ce une bénédiction ou une malédiction ? Je me le demande. Ce qui est certain c'est que je trouve cela très pesant ces derniers temps. Mais cela m'a bien aidé de parler avec vous hier, Tiggy. Je crois que j'étais presque devenu insensible à la beauté de Kinnaird ces derniers mois, considérant la propriété plus comme une dette que comme un actif.

— Je peux le comprendre. C'est une énorme responsabilité.

— Ce n'est pas uniquement cela le problème. C'est aussi le fait qu'elle bouleverse la vision que je me faisais de mon avenir.

— Qu'envisagiez-vous ?

Il marqua une longue pause, comme s'il hésitait à se confier à moi.

— Eh bien, je pensais partir travailler pour Médecins sans frontières, à l'étranger, une fois que Zara aurait terminé sa scolarité. Le NHS est une institution merveilleuse, mais son personnel est entravé par la paperasse et les budgets gouvernementaux. Je voudrais juste être libre d'utiliser mes compétences là où elles sont vraiment nécessaires, dans un pays où je pourrais véritablement me rendre utile.

— Je vous comprends parfaitement. J'ai toujours rêvé de travailler avec des espèces menacées en Afrique. Même si bien sûr j'adore les chats sauvages, mais…

— Moi aussi je vous comprends, m'interrompit Charlie en souriant. On est loin d'être dans la savane africaine. J'ai l'impression que nous avons le même rêve.

— Mais bon, les rêves mettent du temps à se réaliser et même lorsque c'est le cas, ils ne prennent pas toujours la forme qu'on pensait. Je suppose que nous devons nous armer de patience et nous concentrer sur ce que nous avons aujourd'hui.

— Oui, vous avez raison. À propos, avez-vous eu le temps de réfléchir à d'autres espèces que nous pourrions introduire ici ?

— Les écureuils roux, sans hésiter, quand le reboisement aura gagné du terrain. J'ai également fait des recherches sur le saumon sauvage, comme vous l'aviez suggéré, mais le réapprovisionnement m'a l'air assez compliqué et, comme je vous l'ai dit, je ne suis pas spécialiste en matière de poissons, donc il va falloir que je prenne l'avis de quelqu'un qui s'y connaît. Entretemps, je pense que les élans pourraient constituer la prochaine étape – je connais quelqu'un au zoo de Servion qui pourrait peut-être nous conseiller. Même si bien sûr nous aurions besoin de fonds ; je me disais que vous pourriez postuler à des subventions.

— Ne m'en parlez pas, soupira Charlie. J'essaie en ce moment de remplir un formulaire de candidature pour le Programme de développement rural écossais, ainsi que deux autres à envoyer à l'UE,

mais c'est un cauchemar. Je n'ai tout simplement pas le temps de collecter les informations détaillées requises.

— Je pourrais vous aider, j'ai beaucoup de temps à ma disposition.

— C'est vrai ? Est-ce que vous vous y connaissez ?

— Oui. Que ce soit à l'université ou au zoo de Servion, j'ai dû postuler en vue d'obtenir des fonds pour des projets de recherche. Je n'ai rempli que quelques formulaires, mais je sais plus ou moins comment tout cela fonctionne.

— Ce serait formidable si vous pouviez me donner un coup de main. Je suis en train de m'arracher les cheveux. Depuis la mort de mon père, soit je suis à l'hôpital, soit je suis submergé par la paperasse juridique. Ma femme tente sans relâche de me convaincre de vendre ou de transformer la propriété en terrain de golf, et je ne lui en veux pas.

— On m'a dit qu'elle s'était occupée de la rénovation du Pavillon. Elle a fait un travail remarquable, c'est magnifique.

— Oui, même si le projet a largement dépassé le budget d'origine. Mais ce serait injuste de ma part de la critiquer. Elle ne vit pas une période facile et elle cherchait juste à m'aider.

— Et je suis certaine que le Pavillon attirera des clients avertis à l'avenir.

— Oui… Allez, je dois filer, annonça Charlie en consultant sa montre. Peut-être que je pourrai vous apporter les formulaires de candidature au cottage pour que vous y jetiez un œil quand vous aurez le temps ?

— Quand vous voulez, Charlie.

* * *

Le temps que je rentre au cottage, un vent glacial mugissait dans le vallon alors, après avoir pris mon petit déjeuner, j'allumai un feu et me blottis sur le canapé avec un livre. La veille, sachant que Cal était absent, j'avais laissé Thistle entrer et ce matin il était de retour sur le pas de la porte. Il essaya vite de me grimper sur les genoux, mais je finis par l'en faire descendre et il s'allongea à mes pieds. Ses ronflements sonores et le doux crépitement du feu créaient une atmosphère réconfortante.

Je sursautai en entendant des pas sur le paillasson. Si c'était Cal, je savais qu'il me tirerait les oreilles à cause de Thistle mais, au lieu de cela, ce sont deux yeux bleus qui apparurent dans l'embrasure de la porte.

— Salut Tiggy, je te dérange ? s'enquit Zara.

— Pas du tout, j'étais juste en train de lire, répondis-je en me redressant. Tu passes de bonnes vacances ?

— C'est toujours sympa d'être à Kinnaird, fit-elle en s'asseyant à côté de moi sur le canapé où Thistle la rejoignit aussitôt, plaçant la tête sur ses genoux. Ce matin je suis allée à Deanich. Maman et Papa étaient encore en train de s'engueuler, alors j'ai pris la voiture pour trouver un peu de calme et de tranquillité. C'est un endroit fantastique, tu y as été ?

— Non, mais, Zara, est-ce vraiment prudent pour toi d'aller là-bas en voiture, toute seule ? Avec cette neige, les routes sont dangereuses…

— Je conduis sur le domaine depuis que j'ai dix ans ! C'est chez nous, tu te rappelles ? Ici, je n'ai pas besoin de permis ni rien. J'emporte une radio, un thermos et tout si jamais j'ai un problème – je connais les règles, d'accord ? Je suis allée donner à Chilly son paquet de Noël. J'ai piqué une bouteille de whisky à Papa pour égayer le tout, ajouta-t-elle en me lançant un clin d'œil complice. On a bu un verre ensemble et on a roulé quelques cigarettes. Même s'il est fou et qu'il pue, sa compagnie est plus sympa que celle des autres par ici. À part toi, évidemment.

— Mon amie Margaret me parlait justement de lui hier. J'aimerais beaucoup le rencontrer.

— Je peux t'emmener le voir quand tu veux. C'est sans doute mieux si je te présente et que je lui explique qui tu es, parce qu'il n'aime pas beaucoup les inconnus.

— Un peu comme mes chats sauvages, observai-je en souriant.

— Ouais, exactement. D'ailleurs, est-ce que je pourrais leur dire bonjour ? Et en échange je t'emmène voir Chilly ? Je suis très discrète, Tiggy, comme toi, promis, et j'adorerais les rencontrer. Comment ils s'appellent ?

Je lui indiquai leurs prénoms, songeant que si j'emmenais Zara les voir, ce serait difficile d'expliquer à sa mère pourquoi, à elle, je lui avais demandé de s'éloigner.

— Si je voyais demain s'ils sont d'humeur sociable ? Je suis juste un peu paranoïaque qu'ils sentent des inconnus et repartent se cacher.

— Je comprends très bien. Je repars juste avant le Nouvel An, donc je serai encore là quelques jours. Et pendant que je suis là, je me demandais si je pourrais… être ton assistante, ou quelque chose du genre ? Te suivre pour voir ce que tu fais ?

— Pour l'instant, tant que nous n'avons pas introduit d'autres animaux sur le domaine, je crains que les chats ne constituent l'essentiel de mes journées de travail.

Zara regarda l'heure sur son portable.

— Je ferais mieux d'y aller. On a plein de voisins qui viennent pour

le dîner et Maman me force à porter une robe ! s'exclama-t-elle en levant les yeux, avant de se diriger vers la porte. Si ça te dérange pas, je repasserai demain vers midi.

— Tu es la bienvenue quand tu veux. À demain, Zara.

— Salut, Tiggy.

* * *

Zara apparut donc le lendemain à l'heure du déjeuner, et j'en étais bien contente. Cal était parti chasser toute la matinée et j'avais vraiment l'impression d'être une vieille fille solitaire.

Elle sourit en poussant la porte d'entrée.

— Salut, Tiggy. Je descends à Deanich pour apporter son déjeuner à Chilly, tu veux venir avec moi ?

— Avec plaisir.

Je m'installai derrière le volant et nous partîmes. Le vent glacial de la veille avait cessé au profit d'une belle journée ensoleillée. Tandis que je guidais la voiture dans la pente, la neige scintillait tout autour de nous, recouvrant innocemment le verglas traître au-dessous. Zara m'indiqua le chemin, puis me raconta à quel point elle s'était ennuyée au dîner de la veille et combien elle redoutait de retourner dans son école des landes du nord du Yorkshire après le Nouvel An.

— C'est pas parce que des générations de Kinnaird y ont étudié que c'est bien pour moi. Tu ne trouves pas ça ridicule qu'à seize ans on puisse légalement se marier, fumer et coucher avec qui bon nous semble, mais qu'au pensionnat on soit encore traités comme des enfants de dix ans, avec une extinction des feux à neuf heures et demie ?!

— Il ne te reste plus que dix-huit mois, ça va passer très vite, je t'assure.

— On ne passe pas tant de temps que ça sur terre, alors pourquoi gâcher ces 540 jours – parce que je les ai comptés – dans un endroit que je déteste ?

Au fond de moi, j'étais d'accord, mais l'adulte sensée que j'étais devenue savait qu'il valait mieux ne pas le dire.

— La vie est pleine de règles ridicules, mais certaines autres sont positives et nous protègent tous autant que nous sommes.

— Est-ce que tu as un copain ? me demanda-t-elle en me faisant traverser un étroit pont en bois, l'eau gelée sur les rochers au-dessous de nous formant d'incroyables sculptures.

— Non. Et toi ?

— Plus ou moins. Disons qu'il y a un mec à l'école qui me plaît vraiment.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Jonnie North. Il est canon et toutes les filles de ma promo sont amoureuses de lui. On s'est retrouvés deux ou trois fois dans les bois, on a fumé des cigarettes. Mais… c'est un mauvais garçon, tu vois ?

— Je vois, en effet, murmurai-je, me demandant pourquoi, quelle que soit l'époque, tant de femmes étaient attirées par le genre d'hommes qui les utiliseraient et les maltraiteraient, quand les gentils garçons – et ceux-ci ne manquaient pas – se retrouvaient sur le banc à regarder en se demandant pourquoi aucune fille ne voulait d'eux.

— En fait, je ne pense pas que ce soit *vraiment* un mauvais garçon, il aime juste faire semblant pour avoir l'air cool devant ses copains. Quand on est seuls tous les deux, on parle de trucs super profonds. Il a eu une enfance difficile, tu sais ? Sous ses airs de dur, il est très sensible et vulnérable.

Je jetai un coup d'œil à l'air rêveur de Zara et m'aperçus qu'elle venait de répondre à la question que je me posais : toutes les femmes qui craquaient pour un mauvais garçon pensaient qu'il n'était pas mauvais au fond de lui, juste incompris. Pire que tout, elles croyaient être les seules à le comprendre et, par conséquent, à pouvoir le sauver…

— On s'est beaucoup rapprochés au dernier trimestre, mais toutes mes copines disent qu'il veut juste cou… Enfin tu vois ce que je veux dire, se reprit-elle en rougissant.

— Elles ont peut-être raison.

J'étais stupéfaite par la liberté d'expression de Zara. À son âge, il ne me serait jamais venu à l'idée de parler de rapports sexuels avec une adulte, surtout une que je connaissais à peine. J'arrêtai prudemment Beryl et sentis les pneus déraper légèrement sur la neige gelée, à quelques mètres d'une cabane en bois installée dans la fente d'un rocher. Les montagnes s'élevaient autour de nous en un arc élégant, dans un isolement à la fois inquiétant et spectaculaire. Nous nous dirigeâmes vers la cabane, l'air glacial mordant chaque centimètre de ma chair exposée. Je remontai mon écharpe sur mon nez, car respirer me faisait mal aux poumons.

— Ouah, il doit faire moins dix ici. Comment Chilly fait-il pour survivre ?

— Je suppose qu'il a l'habitude. Et maintenant qu'il a sa cabane, c'est plus confortable. Attends-moi ici, déclara Zara quand nous fûmes arrivées devant la porte. Je vais lui dire qu'il a de la visite, mais que tu ne travailles pas pour les services sociaux.

Elle m'adressa un clin d'œil, puis disparut à l'intérieur. J'en profitai pour étudier la maisonnette et vis qu'elle était bien construite, en bois de pin solide, les rondins empilés les uns sur les autres comme les

chalets de ski traditionnels en Suisse.

La porte s'ouvrit et Zara me fit signe d'entrer. À l'intérieur, je fus soulagée de sentir l'air chaud, bien qu'enfumé. Mes yeux s'ajustèrent peu à peu à l'obscurité de la pièce – la seule lumière provenait de deux lampes à huile et des flammes qui dansaient dans la cheminée. Zara m'attrapa la main et me conduisit vers un fauteuil en cuir usé installé devant la cheminée.

— Chilly, je vous présente mon amie Tiggy.

Des yeux noisette et lumineux m'observaient sur un visage tellement ridé qu'il ressemblait à la carte d'une capitale tentaculaire. Je m'aperçus que la forte odeur de fumée ne venait pas de la cheminée, mais d'une longue pipe qui pendait de la bouche de cet homme minuscule. Avec son crâne chauve et sa peau tannée, il me faisait penser à un très vieux moine.

— Bonjour, Chilly, dis-je en m'approchant d'un pas de plus pour lui tendre la main.

Il ne m'offrit pas la sienne en retour, se contentant de continuer à me fixer. Face à son regard perçant, mon cœur se mit à battre plus vite. Je fermai les yeux pour me calmer et une image apparut dans mon esprit : j'étais dans une grotte, le regard plongé dans les yeux d'une femme. Elle me parlait en murmurant d'une voix douce tandis que de la fumée dérivait devant son visage et je toussais, toussais…

Je me rendis compte alors que j'étais bel et bien en train de tousser. Je rouvris les yeux et chancelai légèrement, reprenant pied dans la réalité. Zara me saisit le bras.

— Est-ce que ça va ? L'air est assez rance ici, j'en ai peur.

— Ça va, répondis-je.

Mes yeux humides fixaient ceux de Chilly. C'était comme si je n'arrivais pas à détourner le regard, bien que je le souhaite.

Qui êtes-vous pour moi… ?

Je regardai ses lèvres remuer tandis qu'il me marmonnait quelque chose dans une langue que je ne comprenais pas, avant de lever un doigt osseux pour me faire avancer jusqu'à ce que je ne sois plus qu'à quelques centimètres de lui.

— Assieds-toi, m'ordonna-t-il avec un fort accent, indiquant l'unique autre siège de la pièce, un tabouret rustique à côté de la cheminée.

— Installe-toi, je vais me mettre par terre, déclara Zara en attrapant un oreiller sur le lit en laiton pour adoucir le sol en béton.

— *Hotchiwitchi!* s'exclama soudain Chilly, remuant vers moi son index tordu. *Pequeña bruja!*

Alors il rejeta la tête en arrière et éclata de rire, l'air enchanté.

— T'inquiète, il baragouine toujours en anglais et en espagnol,

marmonna Zara. Papa dit qu'il parle aussi un peu romani, la langue traditionnelle des gitans.

— Je vois, répondis-je, presque certaine que Chilly venait de me traiter de sorcière.

Chilly avait enfin détourné son regard de moi et remplissait de nouveau sa pipe de ce qui ressemblait à de la mousse. Une fois qu'il l'eut rallumée, il me sourit.

— Tu parles anglais ou espagnol ?

— Anglais et français, mais juste un tout petit peu espagnol.

Chilly émit un son de désapprobation.

— Est-ce que vous prenez les médicaments que le docteur vous a donnés ? s'enquit Zara.

Chilly se tourna vers elle, un mélange de malice et de dérision dans les yeux.

— Poison ! Ils essaient de me tuer avec leur médecine moderne.

— Chilly, ce sont des antidouleurs et des anti-inflammatoires pour votre arthrite. C'est pour vous aider.

— J'utilise mes propres méthodes, répondit-il en levant le menton vers le plafond de bois. Comme toi plus tard… ajouta-t-il en me montrant du doigt. Donne-moi tes mains.

Je les lui tendis, paumes vers le ciel, et Chilly les prit dans les siennes, avec une étonnante douceur. Je ressentis des picotements dans le bout des doigts, qui devinrent de plus en plus intenses tandis qu'il parcourait les lignes de ma main et pressait délicatement chacun de mes doigts. Enfin, il releva les yeux vers moi.

— Ta magie est là, déclara-t-il en indiquant mes mains. Tu aides les petites créatures de la terre… *los animales*. Voilà ton don.

Je lançai un regard perplexe à Zara qui se contenta de hausser les épaules.

— Pouvoir de *bruja*, poursuivit-il. Mais pas complet, parce que ton sang n'est pas pur, tu vois ? Qu'est-ce que tu fais, *Hotchiwitchi* ?

— Comme travail, vous voulez dire ?

Il hocha la tête et je lui expliquai. Quand j'eus terminé, il me regarda et gloussa d'une drôle de façon.

— Gâchis. Ton pouvoir est là, fit-il en désignant mes mains et mon cœur. Pas là, ajouta-t-il en indiquant ma tête.

— Oh, répondis-je, un peu vexée. Au moins mon diplôme de zoologie m'aide à comprendre le comportement des animaux.

— À quoi servent les statistiques, la paperasse et les ordinateurs ? Tu as choisi la mauvaise voie.

— Vous avez mangé la dinde que je vous ai apportée hier ? intervint Zara, voyant mon désarroi.

Elle se leva et se dirigea vers un coin de la cabane pour ouvrir un vieux placard qui contenait un certain nombre de boîtes de conserve cabossées et de la vaisselle dépareillée.

— *Sí. Bleurgh!* Vieil oiseau, répondit-il d'un air dégoûté.

— Tant pis, aujourd'hui c'est soupe de dinde.

Zara haussa les épaules et sortit du placard un bol en étain pour le remplir de la soupe qu'elle avait apportée dans un thermos, ajouta du pain et une cuillère et servit le tout à Chilly.

— Mangez ça et je vais vous chercher du bois.

Elle saisit un grand panier et sortit.

Je regardai Chilly avaler la soupe gorgée après gorgée, comme s'il ne la goûtait même pas. Quand il eut vidé le bol, il le posa près de lui, s'essuya la bouche avec son avant-bras et ralluma sa pipe.

— Tu ressens l'Esprit de la Terre, ma sœur.

— Oui, murmurai-je, surprise de comprendre exactement ce qu'il voulait dire, pour la première fois.

— Tu te demandes si c'est bien réel.

— En effet.

— Je t'aiderai à lui faire confiance avant ton départ.

— Je ne pense pas quitter Kinnaird si vite, je viens d'arriver !

— C'est ce que tu crois, gloussa-t-il.

Zara réapparut avec les bûches qu'elle renversa près de la cheminée. Puis elle sortit un morceau de gâteau de Noël d'une autre boîte, ainsi que la bouteille de whisky qu'elle avait volée à son père – déjà entamée d'un bon tiers – pour en verser dans une tasse.

— Voilà pour vous, dit-elle en plaçant le whisky et le gâteau sur la petite table à côté de Chilly. On doit y aller maintenant.

— Toi, fit-il en me montrant du doigt. Reviens vite, d'accord ?

Ce n'était pas une question, c'était un ordre, et je haussai les épaules de façon vague. Nous lui dîmes au revoir et ressortîmes dans l'air glacial pour rejoindre Beryl. Je me sentais très bizarre – légère – comme si je venais de vivre une expérience mystique. Qui que soit Chilly, il semblait me connaître et, malgré sa grossièreté, moi aussi je ressentais une drôle de synergie avec lui.

— L'ennui c'est qu'il est très orgueilleux, m'expliqua Zara sur le chemin du retour. Il a été indépendant toute sa vie, mais maintenant il a besoin d'aide et ça l'exaspère. Papa a même proposé de lui installer un générateur, mais il refuse. Beryl dit qu'il devient un poids et nous prend trop de temps, que pour son propre bien il devrait être transféré dans une maison de repos.

— C'est ce qu'elle m'a dit, en effet, mais maintenant que j'ai fait sa connaissance je comprends pourquoi il souhaite rester où il est. Ce

serait comme arracher un animal sauvage à son habitat naturel après une vie entière en liberté. Si on l'emmenait en ville, il mourrait probablement au bout de quelques jours. Et même s'il avait une crise cardiaque ou mettait le feu à sa cabane par accident, je suis sûre qu'il préfèrerait partir ainsi plutôt que d'être enfermé dans une maison de retraite bien chauffée. Pour ma part, je préfèrerais.

— Ouais, tu as sans doute raison. En tout cas, j'ai l'impression que tu lui as plu, Tiggy, il t'a invitée à revenir le voir. Est-ce que tu iras ?

— Oh oui, certainement.

6

Tôt le lendemain matin, honorant à mon tour notre marché, je retrouvai Zara dans la cour et nous descendîmes voir les chats avec un panier de viande. Cette visite ne pouvait pas leur faire de mal après tout – il avait neigé de nouveau pendant la nuit et tout animal sensé serait blotti dans son nid douillet de toute façon.

— Bon, fis-je quand nous arrivâmes sur le sentier au-dessus des enclos. À partir de maintenant, essaie d'être aussi silencieuse que possible, d'accord ?

— Oui, chef, chuchota Zara en faisant un petit salut militaire.

Nous descendîmes prudemment la pente gelée vers le premier enclos. Je déverrouillai la porte et lançai des victuailles à l'intérieur.

— Molly ? Polson ? Posy ? Igor… ? appelai-je.

Zara derrière moi, nous fîmes le tour des autres enclos pour y lancer chaque fois de la viande et bavarder avec mes amis invisibles. Lorsque j'indiquai en secouant la tête qu'ils n'allaient pas sortir, Zara refusa de partir.

— Encore cinq minutes, s'il te plaît ? Est-ce que je peux essayer de les appeler ? m'implora-t-elle à voix basse.

— Pourquoi pas ?

Elle s'avança alors vers l'enclos le plus proche. Elle enroula sa main gantée sur la clôture et y appuya le visage avant d'appeler les chats par leurs noms. Je la suivis d'un enclos à l'autre tandis qu'elle leur parlait et attendait, puis soudain je distinguai un mouvement à l'endroit préféré de Posy.

— Regarde, c'est Posy, chuchotai-je en montrant la petite cabane dans les broussailles.

Sans aucun doute possible, une paire d'yeux couleur ambre étincelaient dans l'obscurité.

— Oh mon Dieu ! murmura Zara tout excitée.

Je la regardai fixer les yeux du chat et cligner très lentement.

— Salut Posy, moi c'est Zara, dit-elle d'une voix douce.

Je fus étonnée et ravie quand Posy l'imita et cligna des yeux en retour. Puis il y eut un bruit soudain de pas crissant dans la neige et le chat battit aussitôt en retraite.

— Merde ! Je croyais qu'elle s'apprêtait à sortir, se désola Zara.

— Peut-être.

Nous remontâmes la colline pour voir qui avait effrayé le chat. Là, en haut de la pente, se tenait Charlie Kinnaird.

— Papa ! s'exclama Zara en grimpant vers lui. Je venais de réussir à

amadouer Posy, elle allait sortir mais ensuite elle t'a entendu et a disparu, le gronda-t-elle dans un murmure exagéré.

— Désolé, chéri. Moi aussi je suis venu voir les chats, chuchota-t-il en retour. Et vous voir vous, Tiggy. Peut-être pourrions-nous remonter à la maison où il fait plus chaud et où nous avons le droit de parler ?

Charlie me sourit et je sentis mes entrailles fondre comme neige au soleil.

— Ah, vous êtes tous là ! lança une voix sonore au-dessus de nous.

Je levai les yeux et aperçus Ulrika qui nous rejoignait.

— Je croyais que ces animaux ne pouvaient être approchés par personne à part vous ? fit-elle en me montrant du doigt. Vous êtes des privilégiés, dit-elle à Charlie et Zara. J'ai moi-même été chassée il y a quelques jours.

Les mains sur les hanches, avec sa haute taille, au-dessus de moi, Ulrika me faisait penser à une Valkyrie en colère.

— Elle m'a amenée juste parce que je l'ai tellement suppliée qu'elle a fini par céder, Maman, déclara Zara, cherchant à l'apaiser.

— Je dois donc moi aussi me mettre à genoux pour vous implorer la prochaine fois ?

Le ton d'Ulrika était léger, mais son regard était dur et froid.

— Venez à la maison avec nous, Tiggy, pour bavarder autour d'un café, suggéra Charlie tandis que nous repartions tous vers le Pavillon.

— Désolée, chéri, mais il faut que tu m'emmènes à Dornoch pour que je rende visite à Lady Murray. Elle m'attend pour le café à onze heures. Peut-être une autre fois, Tiggy ? proposa Ulrika avec froideur.

— Bien sûr.

— Je passerai au cottage à mon retour, déclara Charlie. Je veux vous donner les formulaires de candidature pour ces subventions et aussi vous parler de l'introduction d'élans au printemps.

— D'accord. Au revoir Zara, au revoir Ulrika, lançai-je avant de regagner au plus vite la sécurité du cottage.

— Ouah ! soufflai-je en m'écroulant sur le canapé.

— Que se passe-t-il ? me demanda Cal en arrivant au salon, une tartine à la main.

— Ulrika Kinnaird, soupirai-je. J'ai l'impression qu'elle ne me porte pas dans son cœur.

— Je ne crois pas qu'elle aime grand monde, Tig. Ne le prends pas personnellement. Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

Je lui expliquai la situation et il se mit à rire.

— Oups ! Je crois que tu peux dire adieu à sa carte de vœux pour les années à venir. Ulrika n'aime pas être écartée de quoi que ce soit, surtout quand son mari est impliqué. Peut-être qu'elle manque juste

cruellement de confiance en elle, qui sait ?

— Peut-être qu'elle va demander à son mari de me renvoyer.

— Le Laird a beaucoup d'estime pour toi, Tig, ne t'inquiète pas. À présent, je dois filer. Sa Majesté a exigé que je déneige l'allée et que j'y mette du sel pour qu'elle ne glisse pas et ne tombe pas sur ses précieuses petites fesses.

Cal m'adressa un clin d'œil, puis quitta le cottage.

* * *

— Alors, est-ce que le Laird est venu bavarder autour d'un café ? me demanda Cal quand il rentra à huit heures ce soir-là.

— Non, soupirai-je en lui tendant le whisky qu'il avait demandé.

— Peut-être qu'il a été pris par d'autres choses.

— D'accord, mais il aurait pu me prévenir, le Pavillon n'est quand même pas si loin ! Je suis restée ici toute la journée à l'attendre.

— Oui, et ils étaient en effet au Pavillon ; j'ai vu leur voiture revenir vers trois heures. Allez, Tig, ne fais pas cette tête.

— Sachant qu'il ne viendra plus à cette heure-ci, je vais prendre un bain.

Il n'y avait que de l'eau tiède et, dans la baignoire, je me demandai si la prédiction de Chilly comme quoi je partirais bientôt était liée à l'apparition de la Valkyrie ce matin.

On frappa soudain à la porte de la salle de bains.

— Tig ? Tu es sortie ? Nous avons de la visite.

— Euh, presque, fis-je, soulevant la bonde et sortant de la baignoire. Qui est là ?

Je retins ma respiration en attendant la réponse de Cal, espérant seulement que ce n'était pas Charlie Kinnaird. Je n'avais vraiment pas envie d'émerger dans le salon en vieille robe de chambre bleue en laine et de devoir courir dans ma chambre pour enfiler des vêtements plus convenables.

— C'est Zara, elle est dans tous ses états, souffla-t-il.

— D'accord, j'arrive.

Quand j'ouvris la porte et me retrouvai dans le salon, je découvris Zara assise sur le canapé, la tête entre les mains. Elle sanglotait.

— Je vais vous laisser entre femmes, déclara Cal en haussant un sourcil.

— Zara, qu'est-ce qui ne va pas ? m'inquiétai-je en m'asseyant à côté d'elle.

— Papa m'avait promis qu'on pourrait rester jusqu'au 31 décembre, mais maintenant il dit qu'on s'en va ! J'étais censée rester encore deux jours entiers, et voilà que je dois retourner à Inverness !

— Pourquoi ?

— J'en sais rien. Un type est venu à la maison ce matin et s'est méchamment disputé avec Papa. Je n'ai pas osé descendre, mais je les entendais hurler tous les deux. Ensuite Papa est monté pour me dire qu'on rentrait à la maison. Mais moi je ne veux pas y aller !

— Est-ce que tu sais pourquoi ils se disputaient ? Ou qui était cet homme ?

— Non, Papa ne m'a donné aucune précision.

— Zara, chérie, je suis tellement désolée, dis-je en l'entourant de mes bras. N'oublie pas que tu auras bientôt dix-huit ans, après quoi plus personne ne pourra t'empêcher de passer du temps à Kinnaird si c'est ce que tu veux.

— Papa a dit que je pouvais rester, même si eux partaient, mais Maman refuse. Elle déteste cet endroit.

— Peut-être que la vie à la campagne ne lui convient pas.

— Rien ne lui convient, Tiggy, soupira Zara d'un air à la fois las et désespéré. Elle dit toujours qu'elle sera heureuse si Papa fait ceci ou cela, par exemple s'il l'emmène en vacances dans un lieu huppé avec de l'argent qu'il n'a pas, ou s'il lui achète une nouvelle voiture ou un tableau qu'elle aime. Elle dit qu'alors elle ira mieux, mais ce n'est jamais le cas. C'est juste quelqu'un de malheureux, tu vois ?

Tandis que je caressais les cheveux soyeux de Zara, je songeai que même si elle dramatisait peut-être la situation à cause des hormones de l'adolescence, j'avais assez vu Ulrika pour me rendre compte que ce n'était pas un personnage facile. Et je fus soudain frappée par le fait que même si j'avais eu une enfance très heureuse, j'avais souvent rêvé d'être l'enfant chérie de deux parents biologiques, mariés, idéalisant cette situation que je n'avais pas connue. Mais je ne savais pas ce que c'était d'assister à des tensions parentales. À Atlantis, je n'avais jamais entendu Pa Salt et Ma se disputer une seule fois – mes sœurs et moi avions été élevées dans une tranquillité parfaite et, pour la première fois, je prenais conscience de la rareté d'une telle harmonie familiale. Ce que vivait Zara était ce que beaucoup de mes amis à l'école m'avaient raconté avoir traversé. Nous autres sœurs avions vécu paisiblement dans notre château de conte de fées, en tout cas pour ce qui était de nos deux « parents ». Bien sûr, la contrepartie de notre enfance est que nous étions six : l'harmonie ne régnait certainement pas entre nous. L'une de nous était toujours brouillée avec une autre, et en général cette « autre » était ma petite sœur, Électra…

Le silence s'installa tandis que je continuais de caresser la chevelure de Zara. Il dura si longtemps que je me demandai si elle ne s'était pas endormie, mais sa tête se redressa soudain.

— Je sais ! Je pourrais demander à Papa si je ne peux pas rester au

cottage avec Cal et toi ! Je pourrais lui dire que tu as besoin d'aide jusqu'à la fin des vacances ! s'exclama-t-elle, enchantée par son idée. Tu veux bien, Tiggy ? Je te promets que je ne te causerai pas de problèmes. Je pourrais dormir sur le canapé, si Cal n'y voit pas d'inconvénient, mais je suis certaine que ça ne le dérangera pas parce qu'on s'entend très bien, qu'il m'apprécie et…

— J'adorerais t'avoir ici avec nous, mais ta mère me connaît à peine et je doute qu'elle confie sa fille chérie à une inconnue.

— Beryl est au Pavillon et Maman lui fait confiance et Papa connaît Cal depuis sa naissance et…

— Zara, tout ce que tu peux faire c'est en parler à tes parents. S'ils acceptent que tu restes avec nous, nous t'accueillerons avec plaisir.

— D'accord. Et s'ils refusent, peut-être que je m'enfuirai.

— Ne fais pas ce genre de menaces, Zara. Si tu veux que tes parents te croient assez mature pour prendre tes propres décisions, ce n'est pas la bonne façon de t'y prendre. Retourne au Pavillon pour leur demander, d'accord ? S'ils acceptent, tu dois leur donner le temps de venir me voir avant leur départ, l'encourageai-je.

— Ça marche. Merci, fit-elle en se levant. Un jour, je jure que je m'installerai à Kinnaird. Et même Maman ne pourra pas m'en empêcher. Bonne nuit, Tiggy.

Comme je m'y attendais, je ne reçus aucune visite de Charlie ou d'Ulrika ce soir-là et, le lendemain matin, l'absence de leur Range Rover me confirma qu'ils étaient tous trois repartis pour Inverness.

— Pauvre gosse qui se retrouve au milieu de ce foutoir, observa Cal en buvant son café. Ah, les familles à problèmes… La mienne n'est pas parfaite, mais au moins je dirais qu'on est assez normaux. Bon, à plus.

Cal se dirigea vers la porte d'entrée, puis se baissa pour ramasser une enveloppe sur le paillasson.

— Tu as du courrier, Tig. Et toi, tu viens avec moi, dit-il à Thistle qui attendait désespérément dehors.

J'ouvris l'enveloppe et lus le court message qu'elle contenait.

Chère Tiggy,

Juste un petit mot pour m'excuser d'être parti précipitamment et de ne pas être venu vous voir. J'ai été confronté à un problème juridique. Je vous contacterai bientôt.

Toutes mes excuses,

Charlie

Je ne savais absolument pas de quoi il parlait, mais je supposais que cela était lié à la grosse dispute qu'avait mentionnée Zara.

J'allai dans ma chambre : après ces discussions à propos des différentes familles, la mienne me manquait. J'ouvris le tiroir de ma table de chevet et en sortis la lettre que m'avait écrite Pa Salt. Je l'avais lue tant de fois qu'elle commençait à être un peu sale. Je la dépliai et me replongeai dedans, réconfortée ne serait-ce que par l'écriture ronde et élégante de Pa.

Atlantis
Lac Léman
Suisse

Ma Tiggy chérie,

Il est inutile de perdre du temps à t'écrire des platitudes sur ma disparition soudaine : je sais que tu refuseras de croire que je suis parti. Mais je suis bien parti. Même si je sais que tu continueras de sentir ma présence tout autour de toi, tu dois accepter que je ne reviendrai jamais.

Bien sûr, j'écris cette lettre depuis mon bureau d'Atlantis, encore ici sur cette terre, alors je ne peux pas te dire à quoi ressemble l'au-delà, mais s'il y a bien une chose que je sais c'est que je n'ai pas peur. Toi et moi avons maintes fois parlé de la main miraculeuse du destin ou d'une puissance supérieure – Dieu, pour certains – qui agit dans notre vie. Elle m'a sauvé quand j'étais enfant et ma croyance en cette entité n'a jamais été ébranlée, même dans les moments les plus difficiles de mon existence. Toi aussi tu dois garder la foi, toujours.

J'ai été prudent avec tes autres sœurs de ne leur donner que des informations limitées sur l'endroit où je les avais recueillies, parce que je ne voulais pas bouleverser leur vie. Mais pour toi, c'est différent. Lorsque ta famille t'a confiée à moi, c'était à la condition que je promette de te renvoyer vers eux un jour, quand je jugerais que le bon moment était arrivé.

Tu fais partie d'une culture très ancienne, Tiggy, une culture dont certains se moquent de nos jours. Je crois que c'est parce que beaucoup d'hommes et de femmes ont oublié leurs racines naturelles, ont oublié où résident leur cœur et leur âme. On m'a dit que tu étais issue d'une lignée de voyants talentueux, bien que la femme qui t'a remise entre mes bras m'ait précisé que le don sautait parfois une génération, ou bien ne se développait pas pleinement.

On m'a dit de t'observer dans cette optique, et c'est ce que j'ai fait. D'un bébé malade et pleurnicheur, tu es devenue une enfant curieuse qui n'aimait rien de plus que d'être entourée par la nature et les animaux. Même si tu ne pouvais pas avoir ton propre animal de compagnie à cause de l'allergie de Ma, tu t'occupais avec soin de chaque moineau blessé que tu trouvais et donnais à manger aux hérissons du jardin.

Peut-être ne te souviens-tu pas du moment où, à cinq ou six ans, tu es venue me chuchoter à l'oreille que tu venais de parler avec une fée dans les bois. Elle t'avait dit qu'elle s'appelait Lucía et tu m'avais raconté que vous aviez dansé toutes les deux ensemble, pieds nus dans la forêt.

Il est assez courant que les enfants si jeunes croient aux fées, mais dans ton cas, c'est à ce moment-là que j'ai su que tu avais hérité du don familial. Tiggy chérie, Lucía était le prénom de ta grand-mère.

Alors à présent, je tiens la promesse que j'avais faite à ta famille en te disant qu'à un moment ou un autre de ta vie, tu devras te rendre en Espagne, à Grenade. Sur une colline en face de la magnifique Alhambra, dans un quartier du nom de Sacromonte, il te faudra frapper à une porte bleue située dans un chemin étroit appelé le Cortijo del Aire et demander Angelina. C'est là que tu découvriras la vérité de ta famille biologique. Et peut-être ta destinée…

Avant de te laisser, je dois aussi te révéler que si l'une de tes proches ne m'avait pas dit une certaine phrase il y a bien longtemps, je n'aurais pas reçu le don de toutes mes filles adorées. Elle m'a sauvé du désespoir et je lui dois une fière chandelle.

Je t'embrasse très fort, ma fille chérie, au don si précieux. Je suis si fier de toi.

Pa

Je sortis ensuite le document qui contenait les informations gravées sur la sphère armillaire, soudainement apparue dans le jardin secret de Pa quelques jours après sa mort. Chacune des bandes portait l'un de nos prénoms, accompagné d'une citation en grec et de coordonnées géographiques indiquant l'endroit où Pa nous avait recueillies.

La citation qu'il avait choisie pour moi, et que Maia m'avait traduite, m'avait émue aux larmes car elle me correspondait parfaitement :

Garde les pieds sur le doux tapis de la terre, mais élève ton esprit vers les fenêtres de l'univers.

Quant aux coordonnées, c'est Ally, navigatrice et habituée à ce genre de choses, qui les avait identifiées pour nous toutes. Les miennes correspondaient exactement à ce que Pa m'indiquait dans sa lettre. Jusqu'à aujourd'hui, je n'avais pas vraiment osé comprendre ce qu'il entendait quand il écrivait que je venais d'une lignée « talentueuse ». Cependant, Chilly avait semblé savoir qui j'étais et m'avait même dit que j'avais un « pouvoir » dans les mains. Je me levai pour me diriger vers le petit miroir accroché au-dessus de la commode. J'observai les traits de mon visage – mes yeux bruns, mes sourcils foncés et ma peau olive. Oui, abstraction faite des cheveux, on pourrait sans doute me

prendre pour une méditerranéenne. Mes cheveux en revanche, bien que relativement foncés, étaient châtains. Or tous les gitans – si j'en étais une – que j'avais vus à la télévision ou sur des photos, avaient des cheveux noir de jais, alors même si je l'étais, ce n'était qu'en partie, d'ailleurs Chilly lui-même m'avait dit que mon sang n'était pas pur. Mais bon, qui n'était pas de sang-mêlé de nos jours ? Deux mille ans de métissage signifiaient que nous avions tous plusieurs origines.

Je ne savais rien des gitans, à part que beaucoup avaient tendance à vivre en marge de la société. J'étais consciente que leur réputation laissait à désirer, mais comme Pa l'avait souvent dit à mes sœurs et moi : « L'habit ne fait pas le moine. Une motte de terre banale peut cacher le joyau le plus précieux… »

Et j'avais toujours mis un point d'honneur à croire le meilleur au sujet de chacun tant qu'on ne me prouvait pas que j'avais tort. D'ailleurs, ma plus grande faiblesse était peut-être ma naïveté quand il s'agissait des autres, provenant paradoxalement de ma plus grande qualité : ma foi inébranlable en la bonté de la nature humaine. Les gens levaient les yeux au ciel quand je déclarais que le bien triomphait toujours sur le mal. Après tout – en termes simplistes – si ce n'était pas le cas, tous les méchants auraient assassiné les bons, avant de s'entretuer, entraînant l'extinction du genre humain.

Quelle que soit l'origine de Chilly, je savais que son âme était bonne. C'était le premier gitan que je rencontrais et je souhaitais vraiment en savoir davantage, songeai-je en rangeant ma précieuse lettre dans le tiroir de ma table de nuit.

7

Le 31 décembre, je me réveillai, enthousiaste à l'idée d'assister à la célébration de Hogmanay à laquelle Cal devait m'emmener, à la salle des fêtes du village, afin que je découvre les traditions écossaises liées au Nouvel An. Quand je rentrai au cottage après avoir nourri les chats, Beryl faisait les cent pas dans notre salon, le visage déformé par l'anxiété.

— Tiggy, comment vas-tu ?

— Bien, merci Beryl. Et vous ?

Je voyais qu'elle était particulièrement troublée.

— Quelques… circonstances malheureuses ont fait leur apparition, mais je ne vais pas t'embêter avec ça.

— D'accord.

Je me demandais si ces « circonstances » avaient un lien quelconque avec le départ soudain de la famille Kinnaird, mais je connaissais déjà assez bien Beryl pour savoir qu'il valait mieux ne pas insister.

Elle fit un effort considérable pour se reprendre, et poursuivit :

— Toutefois, mon problème le plus immédiat est qu'Alison est malade ce matin et ne peut pas venir. Selon sa mère, elle a attrapé un terrible rhume, ce qui me met dans un grand embarras. Les hôtes du Nouvel An arrivent cet après-midi à quatre heures, à huit, et s'attendent à ce qu'on leur serve un thé digne de ce nom, puis un dîner ! J'ai une montagne de draps à repasser – j'ai dû défaire tous les lits, à cause de la poussière liée aux rénovations, ce qui signifie qu'il faut passer l'aspirateur dans chacune des chambres, nettoyer les meubles, préparer le feu dans chaque cheminée, mettre le couvert, tout cela en plus du dîner et je n'ai même pas encore plumé le faisan…

— Je peux vous aider ? proposai-je, comprenant l'appel du pied à peine masqué de Beryl.

— Tu voudrais bien ? Apparemment, l'homme qui a réservé le Pavillon pour la semaine est un milliardaire très influent. Le Laird compte sur lui pour parler de Kinnaird à ses riches amis et, avec tout ce qui s'est passé ces derniers temps, je ne peux pas le décevoir.

— Bien sûr. Je vais vous accompagner au Pavillon.

Cal, qui écoutait depuis la cuisine, proposa lui aussi ses services, et nous passâmes le reste de la journée à repasser des draps, faire des lits, passer l'aspirateur et préparer des feux pendant que Beryl se démenait à la cuisine. À trois heures, nous la rejoignîmes pour une tasse de thé, tous les trois épuisés.

— Je ne saurais jamais assez vous remercier, je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous. Au moins, tout est prêt pour ce soir, déclara Beryl tandis que nous dégustions un morceau de *shortbread* tout chaud.

Je parcourus des yeux les mets divers et variés, disposés sur l'îlot de la cuisine et dans une multitude de plats et de casseroles sur les fourneaux.

— Avez-vous quelqu'un pour vous aider à servir tout ça ce soir ?

— Non, Alison était aussi censée assurer le service, mais je suis sûre que je peux m'en sortir.

— Écoutez, Beryl, je vais rester vous aider. Vous ne pouvez pas tout faire toute seule, du moins pas aussi bien que le Laird le souhaiterait.

— Oh non, Tiggy, je ne peux pas te demander ça. C'est Hogmanay et Cal doit t'emmener au village pour le *ceilidh*.

— C'était prévu en effet, mais je pourrai y aller une autre fois. Beryl, vous avez besoin de moi.

— En effet, admit-elle, bien que le Laird ait demandé à ce qu'on serve en uniforme.

— Ah, Tig, j'ai hâte de te voir habillée en serveuse ! s'amusa Cal en me faisant un clin d'œil.

— Tout cela me gêne beaucoup, soupira Beryl. Tu es une consultante de la vie sauvage avec un diplôme, pas une serveuse.

— Il se trouve que j'ai travaillé un été entier en tant que serveuse dans un restaurant de grand standing à Genève.

— Dans ce cas tu te débrouilleras très bien, mais demain j'appellerai le Laird pour lui dire que si nous ouvrons ce qu'il souhaite être un hôtel cinq étoiles, il devra me permettre d'embaucher du personnel digne de ce nom. Ce n'est pas correct pour toi – ni pour moi.

— Vraiment, ne vous en faites pas. Voulez-vous aussi de l'aide pour le thé ? Je ferais mieux de me dépêcher d'enfiler mon uniforme, souris-je en voyant qu'il était déjà trois heures et demie.

— Non, rentre au cottage, prends un bain et repose-toi. Le dîner est à huit heures, mais j'aurai besoin de toi à six heures pour servir l'apéritif, si cela ne te cause pas d'inconvénient ?

— Pas de problème.

— Est-ce que tu pourrais apporter ça à Chilly avant de partir ? demandai-je à Cal en lui tendant un récipient rempli de ragoût de faisan que j'avais pris dans l'une des casseroles de Beryl. Souhaite-lui une bonne année de ma part et dis-lui que j'irai bientôt le voir, ajoutai-je tandis que nous traversions la cour vers notre cottage.

— Bien sûr. C'est dommage que tu ne puisses pas m'accompagner ce soir, mais au moins tu as gagné une place dans le cœur de Beryl pour

toujours.

J'étais de retour au Pavillon à six heures et Beryl me remit mon uniforme pour la soirée, complété par un tablier blanc.

— Tu aurais nagé dans celui d'Alison, alors j'ai ressorti ça du grenier. Le tissu sent un peu la naphtaline, mais ça devrait être la bonne taille. Va l'enfiler dans la buanderie, et tu vas aussi devoir t'attacher les cheveux, désolée.

Je m'exécutai et, une fois prête, revins dans la cuisine.

— Comment vous me trouvez ?

— Charmante, répondit Beryl en me jetant à peine un regard. Bon, ils descendront tous dans quelques minutes, donc tu vas devoir ouvrir le champagne. Si certains ne boivent pas d'alcool, il y a aussi de l'eau pétillante et du sirop de fleurs de sureau dans le réfrigérateur là-bas. Les spiritueux sont disposés sur le bar dans la Grande Salle. Il te faut juste ajouter un seau à glace.

— Entendu.

J'avais toujours aimé jouer dans les pièces de théâtre à l'école et entrai facilement dans mon personnage tandis que je servais le champagne dans la Grande Salle, souhaitant presque en rajouter dans la révérence. De là où j'étais, près du bar, je voyais que les hôtes venaient d'un certain milieu : cinq hommes en smoking et trois femmes en robe de cocktail agrémentée de bijoux visiblement onéreux. Bien qu'ils parlent anglais ensemble, je distinguais différents accents, allant de l'allemand au français.

— Comment ça se passe ? s'enquit Beryl quand j'apparus dans la cuisine pour me précipiter vers le réfrigérateur.

— Bien, mais ils ont déjà fini les six premières bouteilles de champagne.

— Je les appellerai pour le dîner dans une vingtaine de minutes. J'espère juste que Jimmy, le joueur de cornemuse, n'oubliera pas qu'il est censé arriver à la porte d'entrée pour accompagner l'arrivée de la nouvelle année en musique.

Je repartis à la Grande Salle avec de nouvelles bouteilles de champagne, et tous les yeux se tournèrent vers moi.

— Ah ! La voilà ! L'espace d'un instant, je me suis demandé si le personnel avait bu toutes les autres caisses que j'avais envoyées !

Tout le monde se mit à rire et je supposai que l'homme qui s'approchait de moi était celui qui recevait les autres. Quand il fut près de moi, je m'aperçus qu'il était plus petit que la moyenne, large d'épaules, avec des cheveux blond cendré, des traits aquilins et des yeux inhabituels, verts et enfoncés. Il m'évalua du regard.

— Comment vous appelez-vous ?

— Tiggy.

— Voilà un prénom original, c'est écossais ? me demanda-t-il en me tendant sa flûte pour que je la remplisse.

— Non, c'est un surnom. Mon vrai prénom est Taygète. C'est grec.

Je fus étonnée de voir un bref éclat dans ses yeux, comme s'il me reconnaissait.

— Je vois. Est-ce un accent français que j'entends là ?

— Oui, mais en fait je suis suisse.

— C'est vrai ? fit-il pensif, m'examinant de nouveau. Eh bien, eh bien. Et vous travaillez ici ?

Dans d'autres circonstances – par exemple si nous nous étions rencontrés dans un bar – j'aurais compris pourquoi il me posait toutes ces questions, mais là, sachant qu'il était l'hôte et moi la serveuse, cela me semblait très étrange.

— Oui, mais pas dans cette fonction en temps normal. J'aide juste pour ce soir parce que la serveuse habituelle est malade. Je suis consultante pour la vie sauvage sur le domaine.

— D'accord. Êtes-vous sûre que nous ne nous sommes jamais rencontrés ?

— Certaine. Je n'oublie jamais un visage.

— Il arrive, ce champagne ? appela l'un des invités de l'autre côté de la pièce.

— Je ferais mieux d'y aller, dis-je en souriant poliment.

— Bien sûr. Au fait, je m'appelle Zed. Enchanté, Tiggy.

* * *

J'arrivai au cottage à deux heures du matin, peinant à placer un pied devant l'autre, et songeai que le travail de serveur était vraiment sous-évalué.

— Plutôt m'occuper de lions et de tigres, grommelai-je en me déshabillant pour enfiler le pyjama bien chaud que Cal m'avait offert pour Noël, avant de tomber d'épuisement dans mon lit.

Au moins le dîner s'était déroulé aussi bien que possible. Beryl et moi avions réussi à faire de cette soirée un succès, fluide et sans bavure. Je fermai les yeux, soulagée, mais le sommeil ne vint pas. Au lieu de cela, je voyais les yeux verts de Zed que j'avais senti me suivre d'un bout à l'autre de la pièce tout au long de la soirée – à moins que je l'aie imaginé ? Peu avant minuit, quand j'étais arrivée chargée de champagne et de whisky supplémentaire, Beryl m'avait placé un morceau de charbon dans la main.

— Va te poster devant la porte d'entrée, Tiggy. Voici un minuteur que j'ai réglé à onze heures cinquante neuf et cinquante secondes. Quand il sonnera, frappe à la porte aussi fort que tu pourras. Trois

fois. Jimmy est déjà dehors, prêt à jouer.

— Et qu'est-ce que je fais avec ça ? lui avais-je demandé en observant le charbon.

— Lorsque quelqu'un ouvrira la porte, Jimmy se mettra à jouer et toi tu remettras le charbon à la personne qui t'aura ouvert. D'accord ?

— Je crois, oui. Mais…

— Je t'expliquerai plus tard. À présent, zou !

J'avais donc rejoint Jimmy dehors. Il titubait légèrement après avoir bu un peu trop de whisky. Quand le minuteur avait sonné, j'avais frappé lourdement à la porte. Le son de la cornemuse avait retenti dans l'air gelé quand la porte s'était ouverte et j'avais découvert Zed qui se tenait derrière.

— Bonne année, lui avais-je souhaité en lui tendant le morceau de charbon.

Il m'avait souri, puis s'était penché pour m'embrasser doucement sur la joue.

— Merci, Tiggy. Bonne année à vous aussi.

Je ne l'avais pas revu ensuite, car j'avais été occupée à la cuisine à faire la vaisselle avec Beryl, mais maintenant que je réfléchissais à ce baiser, cela me semblait être de sa part un geste d'une étrange intimité envers quelqu'un qu'il ne connaissait pas du tout, surtout quelqu'un déguisé en serveuse…

* * *

Je me réveillai à sept heures dans un cottage silencieux et bondis aussitôt hors de mon lit. Beryl m'avait assuré qu'elle pouvait se débrouiller pour le brunch qu'elle devait servir à midi, mais j'allai quand même au Pavillon après ma visite aux chats pour vérifier qu'elle n'avait pas besoin d'un coup de main.

— Seul l'hôte est levé. Je lui ai servi du café dans la Grande Salle, m'annonça Beryl.

— D'accord. Vous êtes sûre que vous ne voulez pas que je reste ?

— Oui. Ce matin, Alison a réussi à se lever et est en train de mettre le couvert dans la salle à manger. Ce sera un peu une déception pour les invités d'avoir affaire à elle après ton service si professionnel d'hier soir. Mais tu sais ce qu'on dit, on n'a rien sans rien : quand on paie des broutilles, on se retrouve avec Alison !

— Beryl, honnêtement, la pauvre a eu un terrible rhume. Bon, si vous êtes certaine que je ne peux rien faire de plus, je vais porter son déjeuner à Chilly.

— Reste-t-il du café, Beryl ?

Zed apparut dans la cuisine en tendant une tasse. Il portait un jean et un col roulé vert jade et semblait frais comme une rose.

— Bien sûr.

Beryl prit la tasse et, tandis qu'elle lui versait du café tout chaud, il se tourna vers moi.

— Bonjour, Tiggy. Comment allez-vous ?

— Très bien, merci.

C'était ridicule, mais je sentais le rouge me monter aux joues.

— Belle journée, n'est-ce pas ?

— Oui. C'est toujours magnifique ici quand le soleil brille.

— C'est la première fois que je viens en Écosse et je crois que je suis tombé amoureux, déclara-t-il, le regard toujours posé sur moi.

— Voici votre café, monsieur.

Beryl vint à mon secours, pile au bon moment comme d'habitude. Zed détourna son regard de moi pour prendre la tasse.

— Alors, lui dit-il, on a le brunch à midi, puis peut-être une visite du domaine ? Je pense que ça ferait du bien à mes invités de prendre un peu l'air.

— Bien sûr. Cal sera heureux de tous vous emmener dans la Land Rover, répondit Beryl.

— Formidable, se réjouit-il, et cette fois j'entendis clairement une pointe d'accent allemand. Si mes invités ne sont pas levés d'ici à une demi-heure, je vous donne la permission de les arroser d'eau glacée.

Il hocha la tête pour nous saluer, puis quitta la cuisine.

— Cal est-il rentré de Dornoch ? me demanda Beryl, tendue.

— En tout cas il ne l'était pas quand j'ai quitté le cottage pour venir ici.

— Veux-tu bien appeler chez ses parents et veiller à ce qu'il soit de retour pour deux heures ? Et à ce qu'il soit suffisamment en état de conduire pour ne pas tuer nos hôtes dans le vallon ?

J'accompagnai Beryl jusqu'au téléphone du Pavillon et elle m'indiqua le numéro à composer sur la liste à côté du combiné, avant de partir rejoindre Alison.

Après avoir parlé à la mère de Cal qui me promit d'aller aussitôt le tirer du lit – même si ce ne serait pas facile parce qu'il avait beaucoup bu la veille – j'allai dans le bureau pour consulter mes e-mails sur l'ordinateur.

Je découvris un charmant message de Maia qui me souhaitait une bonne année et espérait que « tous mes rêves se réaliseraient ». À bien des égards, c'était celle de mes sœurs qui me ressemblait le plus – elle aussi était une rêveuse et, de nous toutes, c'était sans doute elle qui avait le plus souffert de la mort de Pa. Mais à présent, six mois plus tard, elle s'était installée au Brésil, avait changé de vie, et chacun de ses mots semblait empreint d'un nouvel élan.

Je lui répondis brièvement, lui souhaitant la même chose et lui disant que nous devions absolument organiser des retrouvailles avec nos quatre autres sœurs pour déposer une couronne de fleurs au large de l'île grecque où Ally croyait avoir aperçu l'enterrement de Pa. Juste au moment où j'avais cliqué pour envoyer mon mail, un petit bruit m'informa que j'en avais reçu un autre.

1er janvier 2008

Chère Tiggy,

Tout d'abord, bonne année ! Une fois de plus, je suis vraiment désolé de ne pas avoir pu venir vous voir comme je l'avais promis. J'espère trouver le temps de me rendre à Kinnaird ces prochaines semaines. Entre temps, je vous ai envoyé par la poste les formulaires de candidature avec les informations que j'ai réussi à compléter jusqu'ici.

Par ailleurs, j'aimerais vous remercier pour votre gentillesse envers Zara quand elle était à Kinnaird. Je sais qu'elle est compliquée – comme tous les adolescents –, j'apprécie donc votre patience. Elle vous embrasse et espère vous voir très vite. Moi aussi.

Amicalement,

Charlie.

Pendant que j'étais devant l'ordinateur, j'en profitai pour écrire un court e-mail à mon contact au zoo de Servion au sujet des élans. Je lui demandai quand il serait disponible pour un appel téléphonique, puis allai dans la cuisine et la trouvai déserte. Supposant que Beryl était occupée à servir les hôtes, je remplis un Tupperware de pilaf de poisson et partis voir Chilly.

— Où te cachais-tu, Hotchwitchi ? s'enquit une voix depuis le fauteuil en cuir, quand j'ouvris la porte.

— Bonne année, Chilly, fis-je en remplissant son bol de riz et de poisson. J'aidais Beryl au Pavillon.

— Ah oui ? s'étonna-t-il en me dévisageant. Il y a des choses que tu aimes dans cet endroit, hein ?

Alors il gloussa, comme le vieux sorcier qu'il était.

— On est en quelle année ? demanda-t-il en engloutissant son déjeuner.

— 2008.

Sa cuillère s'immobilisa sous sa bouche et il fixa la cheminée.

— Ces riches vont devoir rendre des comptes cette année, déclara-t-il avant de se remettre à manger.

— Quels riches ?

— T'inquiète pas, toi tu es pauvre comme moi, mais eux ont été

cupides… on finit toujours par les découvrir. Des nouvelles du Laird ?

— Il m'a envoyé un e-mail aujourd'hui.

— Il a de gros ennuis. Fais attention quand tu es à proximité.

— D'accord.

— Quand tu es à proximité de cette maison en général. L'hiver arrive avant le printemps… Tu te souviens de ça, Hotchiwitchi.

— Que signifie « hotchiwitchi » ?

— Tu es un hérisson, c'est ton nom en romani, répondit-il en haussant les épaules, tandis que je le fixais, sous le choc, me demandant comment il avait pu deviner… Tu viens de loin. *España*…

Je dressai l'oreille à ces mots. Encore une fois, comment pouvait-il le savoir ?

— C'est ce que mon père m'a révélé, dans une lettre qu'il m'a écrite avant de mourir. Il m'a dit que je devais y retourner et…

Je regardai Chilly mais il s'était assoupi, alors j'en profitai pour aller chercher du bois dans la grotte à côté. Le soleil s'était hissé au-dessus des montagnes, illuminant de ses doigts délicats le vallon immaculé. C'était une vue mystique, un endroit où il était très facile de se déconnecter de la réalité. Alors que je tenais le panier de bûches sur le bras, je revis l'image d'un plafond rustique blanchi à la chaux et entendis une voix que j'étais sûre de reconnaître.

« Viens, ma petite, je vais prendre soin de toi jusqu'à ce que tu sois grande. »

« *Ensuite, ramenez-la nous*… »

On me soulevait vers le plafond, mais je n'avais pas peur car je savais que j'étais en sécurité dans les bras qui me portaient.

Je chancelai légèrement en reprenant mes esprits et m'aperçus que mes pieds étaient fermement posés sur le sol et que je me tenais seule dans la grotte glaciale.

En retournant vers la cabane, j'avais la certitude que l'une des voix que j'avais entendues était celle de Pa Salt.

* * *

— J'ai des nouvelles pour toi, m'annonça Cal au dîner ce soir-là.

— Quoi donc ?

— Alors, la première c'est qu'hier soir, Caitlin et moi avons choisi une date. Ce sera en juin.

— Ouah, Cal ! m'exclamai-je en souriant. C'est fantastique ! Même si cela ne vous laisse pas beaucoup de temps pour tout préparer.

— Oh tu sais, ça fait douze ans que Caitlin prépare le mariage, donc elle a eu bien assez de temps.

— Félicitations, je suis vraiment heureuse pour toi. Et encore une fois, il faut absolument que tu invites Caitlin à dîner au cottage

bientôt. Je ne l'ai croisée que brièvement à la fête de Noël et j'aimerais beaucoup la revoir.

— D'accord, Tig. Maintenant qu'on va être mari et femme dans quelques mois, elle m'a fait la leçon, comme quoi je devais demander une augmentation au Laird en plus d'un assistant. Ce boulot va finir par m'achever – ou du moins mon dos – si je continue tout seul.

— Pourquoi pas le fils de la véto, Lochie ? Il m'a eu l'air sympa.

— C'est sûr, et en plus de ça il est doué pour tout ce qui touche à la terre. Je vais en parler au Laird, obtenir son feu vert, puis contacter Lochie.

— N'accepte aucun refus, d'accord ?

— Certainement pas. Demain je me lèverai aux aurores pour emmener les hommes chasser : j'ai passé l'après-midi à repérer où se cachaient les cerfs sur le domaine. Rien n'exaspère plus le client que de passer des heures à piétiner dans le vallon sans même en apercevoir un.

— Ça leur apprendrait pourtant à ne plus être aussi sanguinaires, répondis-je, pincée. J'utiliserai tous mes pouvoirs pour m'assurer que les cerfs se cachent.

— Ne fais pas ça, Tig, ou je vais me faire engueuler. Ils veulent rentrer chez eux avec leur trophée et s'en vanter auprès de leur femme, comme les hommes des cavernes qu'ils sont sous leurs beaux vêtements. Avec un peu de chance, je pourrai faire bouillir quelques têtes de cerfs demain soir, ajouta-t-il avec un clin d'œil.

— Ça suffit, Cal. Je sais que c'est ainsi que ça fonctionne et qu'il faut abattre un certain nombre de cerfs, mais tu n'as pas besoin de retourner le couteau dans la plaie.

— Si ça peut te remonter le moral, voici ma deuxième nouvelle. Il se trouve que celui qui a invité tout le groupe ici, un certain Zed, n'a pas pu participer à la visite du domaine avec les autres aujourd'hui, alors il a suggéré que tu l'accompagnes pour une visite privée demain, pendant que j'emmènerai les autres chasser.

— Il ferait mieux de patienter un jour de plus et d'y aller avec toi, non ? m'étonnai-je en fronçant les sourcils. Tu connais le domaine comme ta poche, alors que moi…

— Je crois pas que ce soient la faune et la flore qui l'intéressent, Tig, plutôt la guide. Il a insisté pour que ce soit toi qui l'accompagne.

— Et si je refuse ?

— Tig, ne sois pas aussi bornée. Il ne s'agit que d'une heure ou deux et, comme nous le savons tous les deux, le Laird veut que les hôtes soient contents pour se faire une bonne réputation. Il ne fait aucun doute que le type en question est plein aux as. Le coût de location de

cet endroit pour tous ses amis pendant une semaine était plus élevé que la somme de ce qu'on gagne toi et moi sur un an. Regarde le bon côté des choses : tu pourras peut-être inscrire un milliardaire à ton tableau de chasse !

— Très drôle.

Je saisis son assiette avant qu'il ne voie le rouge qui me montait aux joues.

— Alors, tu vas le faire ? Beryl voudrait le savoir.

— Oui, soupirai-je depuis la cuisine en ouvrant le robinet.

— Tu devrais peut-être porter ton uniforme d'hier soir, gloussa-t-il.

— Arrête, Cal, s'il te plaît !

8

Comme il me l'avait été demandé, j'arrivai au Pavillon à dix heures le lendemain matin. Dans la cuisine, Beryl assaisonnait deux énormes saumons, probablement pour le dîner.

— Bonjour, Tiggy, me salua-t-elle avec un sourire tendu. Prête à jouer au guide ? Il t'attend dans la Grande Salle.

— J'espère juste que je ne vais pas me perdre. Je n'ai jamais fait le tour de tout le domaine sans Cal.

— Je suis sûre que tout ira bien, et tu auras ta radio avec toi, juste au cas où. Je t'ai préparé un panier avec un thermos de café et une boîte de *shortbread*.

— Merci.

— Tu ferais mieux d'y aller à présent. S'il commence à neiger abondamment, reviens sans tarder.

— D'accord.

Je quittai la cuisine et empruntai le couloir menant à la Grande Salle. Zed était assis devant la cheminée, un ordinateur portable sur la table basse en face de lui. L'air était imprégné d'une forte odeur de cigare et d'alcool.

— Ah, je vois que mon chauffeur est arrivé, fit-il en me souriant. Tant mieux, parce que je m'apprêtais à jeter mon ordinateur par la fenêtre. La seule connexion Internet digne de ce nom se trouve dans le bureau de Beryl et je n'aime pas envahir son territoire.

— Je suis certaine que cela ne la dérangerait pas.

— C'est une femme intéressante, mais je dirais qu'il vaut mieux ne pas la contrarier. Je ne suis pas certain qu'elle m'apprécie beaucoup.

— Oh, je suis sûre que si, elle m'a même dit le soir du Nouvel An que vous étiez un gentleman.

— Ce qui prouve qu'elle ne me connaît pas du tout, déclara-t-il avant de rire en voyant mon expression. Je plaisante, Tiggy. On y va ?

Dehors, je chargeai la radio et le panier de provisions à l'arrière de Beryl, puis montai derrière le volant. Quand Zed se fut installé à côté de moi, je lui montrai comment fermer la portière passager.

— Je pense qu'il est temps que le propriétaire investisse dans un nouveau véhicule pour ses clients. Quand elles sont revenues de leur expédition d'hier, toutes les dames avaient très mal au dos.

— Je suis sûre que cela figure sur sa liste mais, comme vous le savez, il vient tout juste d'ouvrir le Pavillon à la clientèle. Est-ce que tout vous convient jusqu'ici ?

— Parfaitement, oui, à part cette voiture. Vous êtes moins fragile

que vous en avez l'air, hein ? observa-t-il tandis que je gérais un virage serré.

— Ce qui est certain c'est que je suis habituée à la vie à la campagne.

— Que fait une Suissesse sur les terres sauvages d'Écosse ?

J'expliquai brièvement la situation en descendant prudemment la colline, pour arriver dans le vallon principal. Là, j'arrêtai la voiture en dérapant un peu, attrapai les jumelles à l'arrière et les tendis à Zed.

— Regardez ! Là-haut, sur le flanc de la colline au-dessous de ce groupe d'arbres, on aperçoit un petit troupeau de biches.

Zed suivit mon doigt et régla les jumelles sur les arbres couverts de neige.

— Oui, je les vois.

— Beaucoup d'entre elles sont pleines en ce moment, alors elles restent à l'écart des mâles que vous verrez du côté sud du vallon. Ils se prélassent au soleil tandis que les femelles frissonnent à l'ombre.

— Choisir l'endroit le plus chaud pour eux, voilà qui est typique des mâles, gloussa Zed en me rendant les jumelles.

— Je crains qu'il n'y ait pas grand-chose d'autre à voir à cette période de l'année, avec toute cette neige. Vous devriez revenir en été quand les vallons prennent vie. C'est vraiment magnifique.

— J'imagine, mais pour ma part je suis plutôt citadin.

— Où habitez-vous ?

— J'ai des appartements à New York, Londres et Zurich, et un bateau amarré à Saint-Tropez pour l'été. Je voyage beaucoup.

— Vous semblez être un homme très occupé.

— Oui, et ces derniers mois ont été particulièrement chargés, répondit-il en poussant un profond soupir. C'est tout ce qu'il y a à voir ? s'enquit-il alors que nous nous enfoncions plus profondément dans le domaine qui, recouvert de neige, ne me permettait pas de lui montrer grand-chose.

— Pas loin d'ici il y a les bovins des montagnes, des animaux très mignons. Et si vous avez vraiment de la chance, vous apercevrez peut-être un aigle royal.

— Ou peut-être pas. Je crois que j'en ai vu assez, Tiggy. Ce dont j'ai envie c'est d'un déjeuner tranquille et d'un verre de vin près d'une belle flambée. Connaissez-vous un pub ou un restaurant dans le coin ?

— J'ai bien peur que non. Je ne suis pas sortie au restaurant depuis mon arrivée et il n'y a rien « dans le coin » de Kinnaird.

— Dans ce cas, retour à la base, s'il vous plaît. Je suis gelé. Si j'avais su qu'il n'y avait pas de chauffage dans la voiture, j'aurais pris mon anorak de ski.

— D'accord, fis-je en haussant les épaules. Je suis sûre que Beryl pourra vous concocter quelque chose au Pavillon.

— Pour être honnête avec toi, Tiggy, ce n'était pas la campagne que je voulais voir aujourd'hui.

Je sentais ses yeux me transpercer tandis que je me concentrais pour ne pas glisser sur la route verglacée. Je me sentis rougir et m'en voulus.

De retour au Pavillon, Zed se dirigea d'un pas déterminé à la cuisine pour parler à une Beryl pour le moins étonnée. Elle donnait de toute évidence une leçon de pâtisserie à Alison et la jeune fille, qui roulait la pâte pour lui donner la forme requise par Beryl, était couverte de farine.

— Il fait simplement trop froid dehors, Beryl, déclara Zed. Et il n'y a pas de chauffage dans cette Land Rover. Avec le recul, nous aurions dû prendre ma voiture, mais il est trop tard désormais. J'aimerais qu'on fasse du feu et qu'on nous apporte des sandwichs à tous les deux dans la Grande Salle. Oh, et deux verres du sauvignon blanc que j'ai apporté.

— Il faudrait vraiment que j'aille travailler… murmurai-je.

— Tu peux quand même t'accorder une courte pause déjeuner, non ? Par ailleurs, je ne veux pas manger seul.

Je lançai à Beryl un regard désespéré qu'elle ignora de façon flagrante.

— Très bien, monsieur. Allez vous installer et je vous apporterai le vin et les sandwichs. Tu veux bien allumer le feu, Tiggy ? Le reste sera prêt dans quelques minutes.

Ce n'était pas une question, c'était un ordre, alors j'emmenai Zed dans la Grande Salle et fis ce que Beryl m'avait demandé.

— Voilà qui est plus confortable, se réjouit Zed en se réchauffant les mains près des flammes, assis dans un fauteuil. Dommage que nous n'ayons pas de vin chaud. J'en apprécie un verre au déjeuner pour me requinquer sur les pistes. Est-ce que tu skies ?

— Évidemment, je suis suisse.

— J'adorerais t'emmener dans un chalet que je connais à Klosters. Pour moi, c'est le pied : tout près des pistes, tu peux skier le matin et être chez toi pour le déjeuner avec un chef étoilé Michelin qui te fournit l'escalope de veau à la milanaise la plus succulente qui soit. Au fait, où as-tu été à l'école ? me demanda-t-il soudain.

Je lui indiquai le nom de l'établissement et il hocha la tête d'un air suffisant.

— Le mieux qu'on puisse trouver. J'imagine que tu parles couramment français alors.

— C'est ma langue maternelle, même si mes sœurs et moi avons aussi été élevées en anglais. Et toi ?

— Allemand pour ma part, mais moi aussi j'ai appris l'anglais dès le berceau, ainsi que le russe et le français. Comme mes demeures, je viens de partout et de nulle part à la fois. En d'autres termes, je suis un citoyen typique de ce vingt et unième siècle mondialisé. Posez ça là, nous allons nous servir nous-mêmes, ordonna-t-il à Alison qui était entrée avec la bouteille de vin blanc et deux verres sur un plateau.

La jeune fille ne répondit rien. Elle se contenta d'un étrange mouvement, peut-être une tentative de révérence, et détala.

Je regardai Zed vérifier l'étiquette sur la bouteille, verser un peu de vin dans son verre, le renifler, le faire remuer, et en boire une gorgée, avant de hocher la tête et de remplir le mien.

— Parfait pour le déjeuner. Frais, léger, avec un bon nez et un fini savoureux en bouche. Santé.

— Santé.

Nous trinquâmes et Zed but avidement, tandis que je me contentai d'en prendre une petite gorgée, juste par politesse, dans la mesure où je n'avais pas l'habitude de boire au déjeuner. Alors que je contemplais le feu, je sentis de nouveau son regard sur moi.

— Tu n'as pas l'air particulièrement suisse, Tiggy.

— C'est parce que j'ai été adoptée. Comme toutes mes sœurs.

Une fois de plus, il hocha la tête d'une étrange manière entendue.

— D'où viens-tu au départ, alors ?

— D'Espagne, enfin je crois. Mon père est mort l'année dernière et, dans une lettre que m'a remise son notaire de sa part, il disait qu'il m'avait recueillie là-bas.

— Tu es une femme qui sort de l'ordinaire, Tiggy, déclara-t-il, ses yeux verts brillant à la lueur des flammes. J'imagine que la plupart des filles de ta pension suisse hors de prix étaient de riches petites princesses, alors que toi… tu ne donnes certainement pas cette impression.

— Mes sœurs et moi n'avons pas été élevées de cette façon.

— Même si vous aviez le meilleur dans tous les domaines ?

— Nous avons eu une enfance très privilégiée, en effet, mais on nous a appris à apprécier la valeur des choses et à reconnaître ce qui est vraiment important dans la vie.

— À savoir ? m'interrogea-t-il en se resservant de vin, avant de remplir de nouveau mon verre qui n'en avait guère besoin.

— En gros, être quelqu'un de bien. Ne jamais juger les autres en fonction de leur place dans la société, car Pa disait toujours que la vie est une loterie à laquelle certains gagnent et certains perdent.

— Je suis d'accord sur le principe, évidemment. Mais bon, que pouvons-nous savoir, toi et moi, des difficultés que rencontrent certains ? J'ai toujours eu de l'argent, et toi aussi. Que cela nous plaise ou non, nous avons toujours su que nous avions un filet de sécurité, prêt à nous rattraper en cas de chute. Donc même si nous pouvons vivre comme si nous n'avions rien, nous ne pourrons jamais vraiment comprendre la peur qu'entraîne la pauvreté réelle.

— En effet, mais au moins nous pouvons faire preuve d'empathie, nous montrer reconnaissants pour ce que nous avons et essayer d'utiliser nos privilèges pour faire du bien dans ce monde, répliquai-je.

— J'admire ton altruisme. Tu mets aussi en œuvre ce que tu prêches, en travaillant ici et en t'occupant des animaux, probablement pour un salaire de misère.

— Eh oui.

— Je te préviens, Tiggy, que tes bonnes intentions pourraient se perdre le long du chemin.

— Jamais, répondis-je en secouant fermement la tête.

— Alors, est-ce une façon métaphorique de te flageller ?

— Pas du tout ! Je fais ce que j'aime dans un endroit que j'aime, et il n'y a aucune raison cachée à cela, certainement pas la culpabilité. Je vis de ce que je gagne, tout simplement. Je suis juste… qui je suis, finis-je en haussant les épaules.

J'avais l'impression qu'il essayait de me faire admettre quelque chose que je n'avais tout simplement pas en moi.

— C'est peut-être pour cela que tu me fascines autant.

Je le regardai avancer sa main vers la mienne et, Dieu merci, on frappa alors à la porte. Je me levai pour ouvrir.

— Votre déjeuner, annonça Beryl en entrant avec un plateau.

— Merci beaucoup, dis-je tandis qu'elle déposait les victuailles sur la table basse près de la cheminée.

— Oui, merci, Beryl, ajouta Zed en lui souriant. C'est très gentil à vous et je suis navré d'avoir perturbé votre journée.

— Pas du tout, monsieur, je suis là pour ça. Souhaitez-vous que je serve les sandwichs ?

— Non, je suis sûr que nous pouvons nous débrouiller. Je dois vous complimenter – ainsi que le Laird – pour votre excellent choix de personnel, déclara-t-il en me désignant de la tête. Tiggy et moi avons beaucoup en commun.

— Je suis heureuse que vous soyez satisfait, monsieur, répondit Beryl avec diplomatie. J'espère que le déjeuner vous plaira.

Elle quitta la pièce et Zed sourit.

— Elle non plus n'est pas ce qu'elle semble être.

— Et toi alors, que fais-tu dans la vie ? lui demandai-je en lui passant un sandwich sur une assiette.

— Je dirige une grande société de télécommunications.

— Ah, je n'ai aucune idée de ce que cela signifie.

— Parfois, moi non plus, gloussa-t-il. Imagine ça comme un grand ensemble comprenant la télévision, Internet, les téléphones portables et les satellites, en gros tout ce qui permet aux hommes de communiquer.

— Tu es donc un homme d'affaires ?

Il prit une grosse bouchée de son sandwich aux crevettes et hocha la tête.

— Oui. Je dois avouer que mon séjour ici m'a permis de me rendre compte à quel point j'avais besoin d'une pause. Je passe l'essentiel de ma vie en transit, à parcourir le monde pour me rendre d'une réunion à une autre.

— Cela semble très glamour.

— Tout peut sembler glamour de l'extérieur jusqu'à ce que tu en fasses l'expérience. Voitures de sport, vols en première classe, hôtels de luxe, excellents restaurants… mais tout devient normal au bout d'un moment. Être ici au milieu d'un tel paysage remet les choses en perspective, tu ne trouves pas ?

— La nature a tendance à faire ça pour nous, en effet. Sachant que j'habite ici, je peux tout remettre en perspective à loisir, souris-je. J'accueille chaque journée comme elle vient, j'essaie de vivre le moment présent et de l'apprécier.

— La présence pleine et entière, marmonna Zed. Une fois un coach m'a donné un livre à lire sur ce sujet. Ce n'est vraiment pas quelque chose qui me vient spontanément. Mais bon, comment cela se pourrait-il, quand je quitte un pays en avion un jour pour atterrir dans un autre pays le lendemain ? Je dois me préparer, envisager l'avenir, je ne peux pas me laisser porter par l'instant présent.

— C'est ton choix cela dit, je me trompe ?

Il me regarda comme si je venais de lui donner la clé de la vie elle-même.

— En effet. J'ai assez d'argent – je pourrais vendre la société et tout simplement… arrêter.

— Tu le pourrais. Bon, je vais vraiment devoir te laisser, dis-je en consultant ma montre. J'ai du travail.

— Déjà ? Tu as à peine touché ton vin.

— Je ne veux pas m'endormir au volant. J'espère que la visite de ce matin n'a pas été trop décevante.

— Oh non, pas le moins du monde, répondit-il en me lorgnant

tandis que je me levais pour gagner la porte. Tiggy ?

— Oui ?

— Je pars demain, mais j'aimerais te dire que j'ai été ravi de faire ta connaissance.

— Moi aussi. Au revoir alors.

— Au revoir.

* * *

— Tu as été occupée, petit Hotchiwitchi. Je sens l'odeur d'un homme.

— Voilà pour vous, répondis-je à Chilly en lui servant son déjeuner plus tard ce jour-là, ignorant sa remarque.

— Fais attention à toi. Il n'est pas ce qu'il semble être. Ou peut-être que si, justement ! ajouta-t-il après m'avoir fixée, la tête penchée sur le côté. Tu sens le danger, Hotchiwitchi ? Tu devrais.

— Vraiment ? Je ne suis pas sûre de sentir quoi que ce soit. Je le connais à peine.

Je m'habituais aux déclarations théâtrales de Chilly, mais cela m'intéressait qu'il ait senti la présence d'un homme. Et aussi, si j'étais tout à fait honnête, l'inconfort que j'éprouvais en présence de Zed.

— À présent, assieds-toi là et raconte-moi ce que dit ton père sur l'endroit d'où tu viens.

— Eh bien, il a dit que je devais aller à Grenade, et qu'en face de l'Alhambra se trouvait un endroit du nom de Sacromonte. Je dois frapper à une porte bleue et demander une certaine Angelina.

Je crus d'abord que Chilly faisait une attaque, parce qu'il était plié en deux et émettait d'étranges sons gutturaux. Mais lorsqu'il releva la tête, son expression indiqua qu'il était soit en train de rire, soit en train de pleurer, car il avait le visage baigné de larmes.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

Il marmonna en espagnol et s'essuya vivement les joues avec ses poings.

— Le vent t'a portée jusqu'à moi. Après toutes ces années, tu es venue comme il avait été dit.

— Qu'est-ce qui avait été « dit » ? demandai-je en fronçant les sourcils.

— Que tu viendrais et que je te guiderais jusque chez toi. Oui, tu es née dans une grotte de Sacromonte, petit Hotchiwitchi, et je le savais déjà. Les sept grottes de Sacromonte… Sacromonte…

Il répéta alors ce mot encore et encore, continuant à se balancer d'avant en arrière, les bras autour du buste. Je me sentis toute drôle et tremblante en me rappelant soudain ces visions que j'avais eues dans lesquelles on me soulevait vers le plafond d'une grotte…

— C'est… ta maison, murmura-t-il. Pourquoi avoir peur ? Entre nous, on se reconnaît, on t'a envoyée vers moi. Je vais t'aider, Hotchiwitchi.

— Cet endroit… Sacromonte, qu'a-t-il de si particulier ?

— C'est chez nous. Un endroit qui nous appartient. Et puis il y a ça aussi.

Son doigt indiquait le lit mais je ne voyais rien de spécial, à part une couverture vive en crochet.

— Ça, ma fille.

Chilly réorienta son doigt et je vis qu'il désignait une guitare appuyée contre le mur.

— Apporte-la ici, je vais te montrer.

Je me levai, pris l'instrument et le déposai dans ses mains tendues. Je le regardai le caresser avec douceur, presque comme une mère ferait avec son enfant. C'était une vieille guitare, aux proportions différentes de celles qu'il m'était arrivé de voir. Le bois sombre était lustré et brillait vivement, et l'espace ouvrant sur la caisse de résonnance était entouré de nacre étincelante.

Chilly attrapa le manche de la guitare de ses doigts noueux et l'attira contre sa poitrine. Il fit glisser ses doigts vers le bas et un son creux, discordant, emplit la pièce enfumée. Il refit le même geste, puis je le regardai manipuler chacune des cordes, une main testant le son tandis que l'autre réglait la tension.

— *¡Ahora!* s'exclama-t-il après un dernier accord.

Son pied commença à battre le rythme et ses doigts à se mouvoir sur les cordes, de plus en plus vite. Ses mains semblaient soudain libérées de l'arthrite simplement grâce au son joyeux qu'elles produisaient. La petite cabane résonna bientôt des cadences vibrantes d'un genre musical unique : le flamenco.

Puis Chilly se mit à chanter, d'une voix cassée d'abord, aussi fatiguée et usée que les cordes que ses doigts manipulaient avec une telle dextérité, mais peu à peu les mucosités causées par des années de tabagisme se dissipèrent et un son rond et profond s'éleva.

Je fermai les yeux, mes pieds frappant eux aussi le sol, la cabane entière vibrant au rythme de la musique. Un rythme que je connaissais aussi bien que moi-même, une pulsation incessante qui me donnait une folle envie de me lever pour danser…

Mes bras se dressèrent au-dessus de ma tête de leur propre initiative et je me levai, mon corps et mon âme répondant naturellement à l'incroyable mélodie de Chilly. Et je me mis à danser – portés par une alchimie étrange, mes pieds et mes mains savaient exactement quoi faire…

Un dernier accord à la guitare, un « *¡Olé!* » de Chilly, puis le silence.

J'ouvris les yeux, hors d'haleine, et vis Chilly effondré sur sa guitare, tout essoufflé.

— Chilly, est-ce que ça va ?

Je m'approchai de lui pour sentir son pouls. Celui-ci était rapide, mais régulier.

— Voulez-vous un peu d'eau ?

Il finit par lever un peu la tête et la tourna vers moi, les yeux brillants.

— Non, Hotchiwitchi, mais tu peux me donner du whisky, répondit-il en souriant de toutes ses dents.

9

Je me réveillai le lendemain matin et songeai à cette journée extraordinaire. Avec Chilly, j'avais l'impression que chacune de mes visites était comme un rêve. Quant à Zed, c'était la première fois qu'un homme m'accordait autant d'attention et me faisait autant de compliments, et je ne savais pas vraiment comment réagir. Oui, il était beau, mais il y avait quelque chose chez lui, son étrange… familiarité avec moi, qui me perturbait.

— Comme s'il me connaissait, murmurai-je.

L'un de mes grands problèmes était que j'étais relativement innocente en matière de gent masculine. J'avais eu très peu de petits copains et leur avais chaque fois fait entièrement confiance. Cela m'avait joué des tours à plus d'une reprise et, désormais, il me semblait préférable de faire passer plusieurs entretiens approfondis à tout prétendant potentiel avant même que nous puissions nous tenir la main. On m'avait traitée de « frigide » quand j'avais refusé de sauter dans un lit deux secondes après avoir rencontré quelqu'un, mais je m'en fichais – plutôt ça que de me haïr le lendemain matin. Je n'étais tout simplement pas faite pour les aventures d'un soir ; j'étais plus « amour toujours », c'était ainsi.

Je sortis voir les chats, profitant de la chaleur sur mon visage en regardant trois d'entre eux assis dehors au soleil. Je leur parlai un moment, en leur donnant leur petit déjeuner, puis repartis en haut de la pente, ouvris la porte de service du Pavillon et entrai.

— Beryl ? appelai-je en marchant le long du couloir.

Elle n'était pas à son poste habituel à la cuisine, mais les poêles dans l'évier et l'odeur de bacon m'indiquaient qu'elle avait préparé un petit déjeuner copieux. Je pris le déjeuner de Chilly dans le réfrigérateur, puis repartis dans le couloir. Elle était sans doute à l'étage à changer les draps, alors je décidai de revenir l'après-midi pour lui demander si je pouvais utiliser l'ordinateur dans son bureau pour faire des recherches à propos des sept grottes de Sacromonte.

J'allais partir lorsque j'entendis sa voix derrière moi.

— Tiggy.

Je me retournai et lui souris.

— Bonjour, Beryl. J'imagine que vous êtes bien soulagée que tout le monde soit parti et que la tranquillité soit revenue ?

— Disons que cela aurait dû être le cas, mais ce matin j'ai reçu un e-mail du Laird m'informant que Zed avait décidé de rester encore quelques jours. Les autres sont partis, mais lui est toujours là et

accapare mon bureau. Cet énorme Pavillon pour lui tout seul !

— Zed a décidé de rester ? répétai-je, hébétée.

— Oui, apparemment il souhaite prendre un congé sabbatique, se ressourcer un peu plus longtemps que prévu.

— Mon Dieu, murmurai-je davantage à moi-même qu'à Beryl. Dans ce cas, je reviendrai une autre fois pour Internet.

— Au fait, il m'a confié ce matin que sa décision de prolonger son séjour était liée à quelque chose que tu lui avais dit hier.

— Ah oui ? Je ne vois pas quoi. Je vais voir Chilly, à plus tard.

Tout en conduisant vers la cabane de Chilly, je réfléchissais à mes sentiments à l'égard de la présence de Zed et sentis une pointe d'appréhension dans mon ventre.

— Tu es en avance, marmonna Chilly quand j'entrai après avoir frappé.

Comment faisait-il pour le savoir en l'absence d'horloge, je n'en savais rien.

— Je m'inquiétais pour vous après hier, alors je suis venue vérifier que tout allait bien.

— Aucune raison de t'inquiéter, ma fille. Hier je me suis amusé comme cela ne m'était pas arrivé depuis des années.

— Chilly, ces grottes de Sacromonte… est-ce là que vous êtes né vous aussi ?

— Non, je suis catalan, né sur une plage de Barcelone, sous un chariot.

— Alors comment connaissez-vous Sacromonte ?

— Mon arrière-grand-mère était née là-bas. C'était une *bruja* puissante. Des cousins, des tantes, des oncles… beaucoup de membres de ma famille sont nés là-bas.

— Qu'est-ce qu'une *bruja* ?

— Une femme d'une grande sagesse, quelqu'un qui voit des choses. Micaela, elle a fait naître ta grand-mère. C'est elle qui m'a dit que tu viendrais. Et que je t'enverrais chez toi. J'étais un petit garçon haut comme trois pommes et je jouais de la guitare pour ta grand-mère. Elle est devenue très célèbre.

— En faisant quoi ?

— En dansant, évidemment ! Le flamenco ! s'exclama Chilly en tapant un rythme dans ses mains. Ça coule dans nos veines. Nous étions à Sacromonte, au grand festival de l'Alhambra. C'était un enfant comme moi, se remémora-t-il en rallumant sa pipe et en gloussant de joie. Après avoir attendu quatre-vingt-cinq ans, je me suis dit que Micaela s'était trompée, que tu ne viendrais pas, mais te voilà.

— Comment savez-vous que c'est… moi ?

— Même sans la lettre de ton père, je le saurais.

— Comment ?

— Hahaha !

Chilly frappa dans ses mains, puis tapa du poing sur le bras de son fauteuil. Il me rappelait Oustroupistache, le nain des contes de Grimm, et s'il avait été debout, je suis sûre qu'il se serait lancé dans une danse endiablée en chantant autour d'une marmite.

— Tu as ses yeux, sa grâce, même si toi tu es jolie ! expliqua-t-il. Elle était laide, jusqu'à ce qu'elle se mette à danser. Alors elle devenait splendide. Prends la boîte là-dessous, ordonna-t-il en indiquant le vieux lit. Je vais te montrer ta grand-mère.

Je me levai pour m'exécuter, perplexe face à l'absurdité de la situation : voilà que je me trouvais en pleine campagne écossaise glaciale, avec un vieux gitan fou qui soutenait que mon arrivée lui avait été prédite.

Je plaçai la boîte en fer-blanc sur ses genoux et ses doigts noueux eurent du mal à l'ouvrir. Lorsque ce fut le cas, des photos en noir et blanc se déversèrent sur lui et sur le sol. Je ramassai celles qui étaient tombées et les lui tendis.

— Là, c'est moi. Je jouais à La Estampa de Barcelone… J'étais beau, hein ?

J'observai la photo et vis un Chilly de probablement soixante-dix ans de moins ; les cheveux foncés et les bras agiles sous la chemise froncée traditionnelle, sa guitare serrée contre sa poitrine. Il contemplait une femme qui se tenait devant lui, les bras au-dessus de la tête, vêtue d'une robe de flamenco, une grosse fleur dans ses cheveux noirs brillants.

— Qu'est-ce qu'elle est belle. C'est elle ma grand-mère ?

— Non, c'est ma femme, Rosalba. Oui, elle était *muy linda*… tellement belle. Nous nous sommes mariés à vingt et un ans… l'autre moitié de mon cœur, déclara-t-il en s'agrippant la poitrine.

— Où est-elle à présent ?

Le visage de Chilly s'assombrit et il baissa les yeux.

— Elle n'est plus. Morte pendant la Guerre civile. Triste époque, Hotchiwitchi. Le diable était entré dans le cœur et l'esprit de nos compatriotes.

— Je suis vraiment navrée.

— C'est la vie, murmura-t-il en caressant de son pouce crasseux le visage de sa pauvre épouse. Elle me parle encore, mais sa voix est plus faible parce qu'elle voyage de plus en plus loin.

— Est-ce pour ça que vous avez quitté l'Espagne ? Après avoir perdu votre famille ?

— *Sí.* Je n'avais plus rien là-bas, alors je suis parti, laissant le passé derrière moi.

— Pour atterrir ici ?

— Oui, après avoir longuement voyagé en Angleterre. Alors…

Chilly se replongea dans le tas de photos, faisant tomber celles qu'il écartait. En les ramassant, je vis que c'étaient tous des clichés de guitaristes et de danseuses dans différents bars et salles : le regard d'extase sur chacun des visages – capturé sur la pellicule pour l'éternité – était identique.

— *¡Aquí!* La voici.

Chilly me fit approcher et je me penchai sur une autre photo d'une scène de flamenco. Au premier plan se trouvait une toute petite danseuse, les mains placées au-dessus de sa tête, encore une fois, mais eu lieu de la robe fluide traditionnelle, elle portait un gilet et un pantalon ajusté. Sa peau était pâle, ses cheveux gominés, et une boucle lui tombait au milieu du front.

— La Candela ! La flamme qui brûle dans le cœur de tout notre peuple. Tu vois, mon Hotchiwitchi ? Regarde ses yeux… tu as les mêmes.

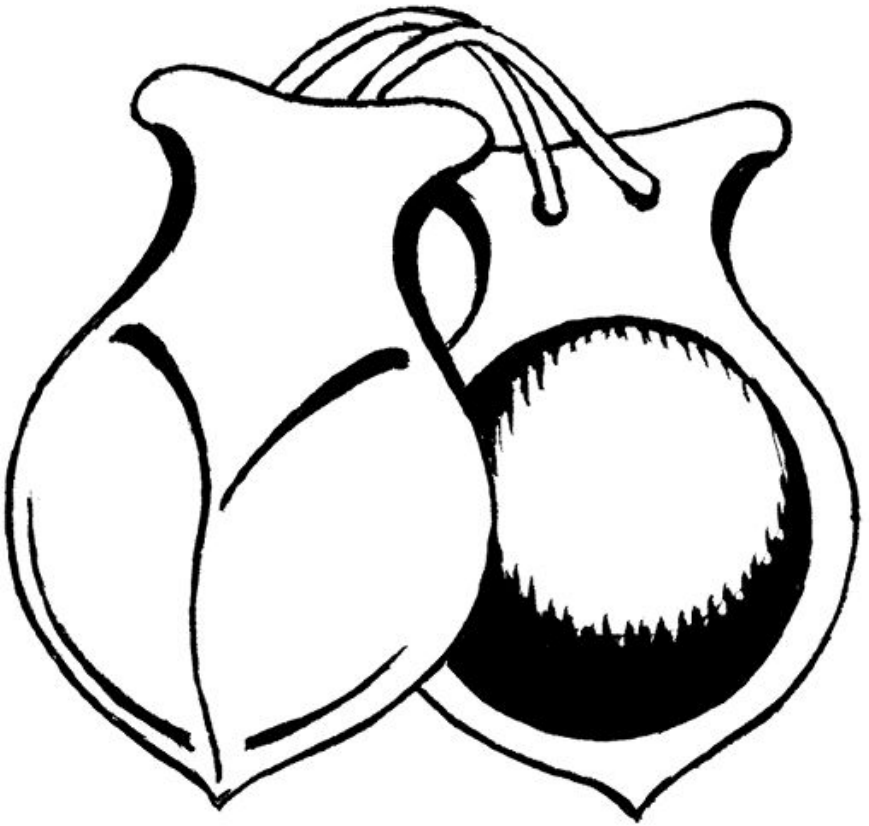
Je fixai intensément les yeux de cette femme minuscule, mais la photo était en noir et blanc et les tous petits points auraient pu être de n'importe quelle couleur.

— C'est elle ! Lucía Amaya Albaycín, ton *abuela*, La Candela, la danseuse la plus célèbre de son époque ! Elle est née à Sacromonte, mise au monde par Micaela…

Une fois de plus, mon esprit fit apparaître la lueur d'une bougie, vacillant sur un plafond ovale, au-dessus de moi, tandis qu'on me soulevait de plus en plus haut…

— Maintenant, Hotchiwitchi, je vais te raconter l'histoire de ta famille. Commençons en 1912, l'année de la naissance de ta grand-mère, Lucía…

María
Sacromonte, Grenade
Espagne
Mai 1912



Castagnettes espagnoles (*castañuelas*)
Instrument de percussion utilisé lors des *zambras*, *siguiriyas* ou sévillanes dans la tradition flamenca.

10

L'air était étrangement silencieux, comme si même les oiseaux retenaient leur respiration dans les oliveraies en contrebas des sentiers raides et sinueux qui serpentaient entre les grottes de Sacromonte. Les gémissements de María résonnaient dans la grotte, le silence anormal amplifiant ses sons gutturaux.

— Où sont-ils tous passés ? demanda-t-elle à Micaela.

— Au mariage de Paco et Felicia, tu te rappelles ?

La *bruja* avait noué sa longue chevelure noire en un chignon pratique, tranchant avec son élégante robe à volants.

— C'est vrai… murmura María tandis que Micaela posait un linge frais sur son front perlé de sueur.

— Ce ne sera plus long maintenant, *querida*, mais tu dois pousser encore. Le bébé a besoin de ton aide.

— Je n'y arrive pas, se lamenta María au moment où une nouvelle contraction lui déchirait les entrailles. Je n'en peux plus.

— Écoute, María, tu entends ? Ils commencent les *alboreas*. Écoute le rythme et pousse !

María entendait le rythme lent et régulier des mains sur le *cajón*, une pulsation de base qui donnerait bientôt lieu à une explosion joyeuse. Les guitares se joignirent aux percussions, et le sol au-dessous d'elles commença à vibrer sous la centaine de pieds qui se mettaient à danser.

— *¡Dios mío!* Ce bébé va me tuer ! hurla-t-elle tandis que l'enfant descendait encore davantage dans son bassin.

— Il veut sortir danser, comme sa maman. Écoute, ils chantent pour vous deux. C'est une *alba*, comme l'aube d'une nouvelle vie !

Quelques minutes plus tard, tandis que l'air s'emplissait du son magnifique des voix et des guitares de flamenco avec l'apogée de l'*alborea*, le bébé fit son entrée dans le monde.

— C'est une fille, annonça Micaela avant de couper le cordon à l'aide d'un couteau et de procéder à la délivrance du placenta. Elle est très petite mais semble en bonne santé.

Elle retourna le bébé et lui donna une petite tape sur les fesses. L'enfant toussa légèrement, puis ouvrit la bouche et commença à crier.

— Voilà, déclara Micaela en enveloppant le nourrisson. Elle est toute à toi. Que la Vierge lui accorde santé et bonheur.

— Amen.

María regarda le visage minuscule où les grands yeux bleus, le nez écrasé et les lèvres pulpeuses semblaient disproportionnés. La petite

fille frappait l'air de ses poings en laissant pleinement s'exprimer sa voix. Deux pieds déterminés s'échappèrent du drap et rejoignirent les deux bras dans l'exploration de cette liberté nouvelle.

— Cette petite est pleine de fougue. Elle a le pouvoir, le *duende* en elle, je le sens, déclara Micaela en donnant à María de quoi juguler les saignements, avant de se laver les mains dans l'eau de la bassine déjà rouge de sang. Je vais vous laisser faire connaissance. Je vais annoncer à José qu'il a une fille et je suis sûre qu'il reviendra vite de la fête pour la voir.

Micaela quitta la grotte et María soupira en installant le nouveau-né sur son sein pour apaiser ses hurlements. Pas étonnant que la *bruja* ait eu tellement hâte que le bébé naisse : tout le village de Sacromonte était au mariage de la petite-fille de Chorrojumo, le roi défunt des gitans. Le brandy devait couler à flots et le festin devait être digne de rois et de reines. María savait que son mari ne quitterait pas la fête pour voir sa femme et sa fille pas plus qu'il ne traverserait Grenade tout nu sur sa mule.

— On est juste toutes les deux, ma petite, murmura-t-elle alors que le bébé tétait enfin et que le calme régnait de nouveau dans la grotte. Tu es née fille, c'est ta malchance.

Le bébé toujours contre elle, María se leva tant bien que mal, assoiffée. Micaela était partie si précipitamment qu'elle n'avait pas rempli la tasse de sa patiente. Elle se rendit à la cuisine à l'avant de la grotte, prise de tournis à cause de l'épuisement et de la déshydratation. Elle attrapa le pichet et le porta à ses lèvres. Regardant par la minuscule fenêtre taillée dans la roche, elle vit que c'était une belle nuit dégagée et que les étoiles brillaient vivement, encadrant un croissant de lune à la forme parfaite.

— Quelle lumière, murmura-t-elle en embrassant la tête duveteuse de son bébé. Je vais t'appeler Lucía, ma petite lumière.

María repartit se coucher, tenant toujours le bébé d'une main et le pichet de l'autre. Elle finit par s'endormir, éreintée, bercée par le rythme lointain des guitares.

* * *

1922, dix ans plus tard

María se tenait à l'entrée de la grotte des Albaycín, les mains sur les hanches.

— Où étais-tu passée, vilaine ? Alicia a dit à sa mère qu'une fois de plus tu n'étais pas à l'école aujourd'hui.

Les yeux de Lucía lancèrent alors des éclairs de colère.

— Alicia est une sale peste qui devrait s'occuper de ses oignons.

María vit que sa fille l'imitait, les mains sur ses hanches minuscules.

— Tu as bien du toupet, *pequeña* ! Je sais où tu étais, Tomás t'a vu danser près de la fontaine.

— Et alors ? Il faut bien que quelqu'un gagne un peu d'argent ici !

Lucía plaça quelques pesetas dans la paume de sa mère, puis entra dans la grotte, remuant fièrement sa longue chevelure noire.

María regarda les pièces qui représentaient une somme suffisante pour acheter des légumes au marché et même un ou deux boudins pour le dîner de José. Néanmoins, cela n'excusait pas l'insolence de sa fille. À dix ans, l'enfant n'en faisait qu'à sa tête ; on pouvait la prendre pour une fillette de six ans de par sa petite taille, mais cette enveloppe d'apparence fragile contenait un tempérament passionné et explosif qui, selon son père, ne faisait qu'ajouter à son talent exceptionnel pour le flamenco.

— Elle est née au son des *alboreas* ! L'esprit du *duende* vit en elle, déclara José ce soir-là en hissant sa fille sur la mule pour l'emmener danser sur la grand-place de la ville.

Il savait que l'argent qu'il récolterait en jouant de la guitare serait triplé quand les buveurs des bars avoisinants verraient les performances de sa fille.

— Ne la ramène pas trop tard ! lança María tandis que la mule s'éloignait sur le sentier sinueux.

Puis elle se remit en position accroupie sur le sol dur et poussiéreux devant la grotte pour continuer à tresser son panier à partir des feuilles de spart qui avaient séché depuis la récolte. Elle appuya un moment sa tête contre le mur pour profiter de la douce chaleur du soleil sur son visage. Rouvrant les yeux, elle contempla la vallée en contrebas, traversée par le Darro, gonflé par la fonte des neiges de la Sierra Nevada. Le soleil couchant projetait une intense lueur orange sur l'Alhambra qui se dressait au-dessus d'elle, de l'autre côté de la vallée, ses tours anciennes s'élevant dans la forêt d'un vert profond.

— Même si nous vivons à peine mieux que des mules, au moins nous sommes entourés par la beauté, murmura-t-elle.

Elle se remit à l'ouvrage, envahie par une grande tranquillité, malgré son anxiété constante due au fait que José utilise Lucía pour gagner l'argent de la famille. Trop paresseux pour postuler à un emploi classique, il préférait dépendre de sa précieuse guitare et du talent de sa fille. Parfois, un riche *payo* – un non-gitan – les embauchait pour se produire à une fête dans une somptueuse maison de Grenade. Cela ne faisait qu'ajouter à la folie des grandeurs de Lucía – elle ne comprenait pas que les *payos* venaient d'un autre monde auquel elle ne pourrait jamais espérer accéder.

Pourtant Lucía semblait s'épanouir dans cette vie. Difficile de se remémorer une époque où elle ne battait pas un rythme – même bébé, dans sa chaise haute, ses pieds s'agitaient en permanence. La petite fille n'était jamais immobile. María se souvenait du moment où, à neuf mois seulement, Lucía s'était hissée sur ses pieds en attrapant le pied de la table avant de faire ses premiers pas chancelants avec détermination. On aurait dit une poupée en porcelaine qui se levait pour marcher. Les habitants de Sacromonte avaient reculé de frayeur en la voyant quand María l'emmenait avec elle.

— Enfant diabolique, avait-elle entendu une voisine murmurer à son mari.

Et en effet, au fil des terribles colères de sa fille, María avait pensé la même chose. Prête à tout pour retrouver un peu de tranquillité, elle avait fini par découvrir que l'enfant ne s'apaisait qu'au son de la guitare de son père, battant des pieds et tapant dans ses mains comme pour l'accompagner. Puis, quand elle répétait ses *alegrías* dans la cuisine en vue d'une fête, María avait vu une Lucía de deux ans, haute comme trois pommes, copier ses mouvements. De l'inclinaison fière du menton, à la façon dont ses mains remuaient gracieusement autour de sa silhouette minuscule, en passant par le piétinement féroce, Lucía avait réussi à saisir l'essence de la danse.

— *¡Dios mío!* avait murmuré José, regardant sa femme avec stupéfaction. Tu veux apprendre à danser comme ta maman, *querida* ? avait-il demandé à sa fille.

Lucía avait fixé son père de son regard pénétrant.

— *Sí*, Papa. Je danse !

Huit ans plus tard, il ne faisait aucun doute que le talent d'artiste de flamenco de María – elle était considérée comme l'une des meilleures de Sacromonte – avait été dépassé par le don prodigieux de sa fille. Les pieds de Lucía pouvaient marquer tant de battements à la minute que même si elle implorait sa mère de les compter, María ne réussissait pas à compter assez vite. Son *braceo* – le placement des bras – était presque impeccable et, surtout, elle avait une lueur dans les yeux qui venait d'une flamme en elle, invisible, et élevait ses performances à un autre niveau.

La plupart des soirs, tandis que des volutes de fumées blanches s'élevaient de la cheminée des nombreuses grottes, la montagne de Sacromonte vibrait au son des guitares, des voix masculines profondes des *cantaores* et du rythme des mains et des pieds des danseurs. Les gitans avaient beau être pauvres et affamés, ils savaient que l'esprit du flamenco pouvait les requinquer.

Et Lucía incarnait cet esprit mieux que quiconque. Quand elle

dansait avec le reste des villageois lors d'une soirée dans l'une des grandes grottes communes pour célébrer un événement ou un autre, on s'arrêtait pour s'émerveiller du *duende* qui brûlait en elle ; un pouvoir inexplicable, qui jaillissait de l'âme de l'artiste et hypnotisait les spectateurs, parce qu'il contenait toute la gamme des émotions humaines.

Un soir que Lucía avait dansé pour une foule qui s'était amassée devant leur cave, attirée par la cadence de ses pieds et son regard lumineux, comme possédé, José avait déclaré :

— Elle est trop jeune pour savoir qu'elle l'a en elle et ça la rend encore plus exceptionnelle.

* * *

— Maman ? Je peux t'aider avec les paniers ? demanda Lucía quelques jours plus tard.

— Si ton emploi du temps chargé te le permet, sourit María en tapotant la marche à côté d'elle avant de donner des feuilles de spart à sa fille.

Elles travaillèrent un moment ensemble, les doigts de María ralentissant au fur et à mesure que la fatigue la submergeait. Elle s'était levée à cinq heures pour nourrir la mule, les poulets et les chèvres qui vivaient dans la grotte d'à côté qui tenait lieu d'écurie, puis elle avait allumé le feu sous la marmite pour préparer à son mari et ses quatre enfants un maigre petit déjeuner de porridge de maïs. Elle avait mal en bas du dos après avoir porté de l'eau depuis les grandes citernes au pied de la montagne de Sacromonte, à travers les ruelles pavées et raides du village.

Au moins elle ressentait un rare instant de paix, assise avec sa fille qui travaillait tranquillement près d'elle. Même si, à bien des reprises, elle avait regardé amèrement la grande Alhambra, sa position et sa magnificence reflétant toute l'injustice de sa vie – une vie de lutte permanente. Cependant, elle était entourée des siens, réunis dans leur petite communauté, et c'était déjà un réconfort. C'étaient des gitans espagnols, dont les ancêtres avaient été chassés hors des murs de Grenade, obligés de creuser leurs propres habitations dans la roche impitoyable de la montagne. Ils étaient les plus pauvres des pauvres, ceux qui se trouvaient au plus bas de l'échelle sociale, ceux que les *payos* regardaient avec méfiance et dédain. Ils ne venaient voir les gitans que pour leurs danses, leur quincaillerie, ou leurs *brujas*, comme Micaela, qu'ils consultaient en secret lorsqu'ils avaient désespérément besoin d'aide ou de médicaments traditionnels.

— Maman ?

— Oui, Lucía ?

María regarda sa fille indiquer l'Alhambra.

— Un jour, je danserai là-bas devant des milliers de personnes.

María soupira. Si n'importe lequel de ses autres enfants avait émis une telle idée, elle l'aurait réprimandé. Au lieu de cela, elle hocha doucement la tête.

— Je n'en doute pas une seule seconde, *querida*.

* * *

Plus tard ce soir-là, quand Lucía s'était enfin retirée sur la paillasse installée près du lit de ses parents, dans le petit creux construit plus profondément dans la roche derrière la cuisine, María s'installa devant la grotte avec son mari.

— Je m'inquiète pour elle. Elle a la tête pleine de rêves ridicules, inspirés par ce qu'elle a vu dans les maisons de *payos* où tu l'emmènes danser.

— Quel mal y a-t-il à rêver, *mi amor* ? répondit José en écrasant du talon le Cheroot qu'il fumait. Dans cette existence misérable, c'est la seule chose qui nous maintient en vie.

— José, elle ne comprend pas qui elle est, d'où elle vient et ce que cela signifie. Et en l'emmenant si jeune de l'autre côté, poursuivit María en désignant l'endroit où débutait le mur de la ville de Grenade sur le flanc de la colline, à huit cents mètres de là, tu lui donnes de faux espoirs. C'est une vie qu'elle n'aura jamais.

Les yeux de José, si semblables à ceux de sa fille, brillèrent de colère sur sa peau sombre héritée de ses ancêtres gitans de pure souche.

— Et pourquoi pas ? Beaucoup des nôtres ont connu la gloire et la fortune par leur talent, María. Pourquoi cela n'arriverait-il pas à Lucía ? Elle en a le potentiel. Lorsque j'étais guitariste sur Las Ramblas, à Barcelone, j'ai rencontré les grandes danseuses Pastora Imperio et La Macarrona. Elles vivaient dans des maisons luxueuses, comme des *payos*.

— Deux sur des dizaines de milliers, José ! Nous autres n'avons d'autre choix que de chanter, de danser et de nous battre de toutes les façons possibles pour gagner assez d'argent pour nous nourrir. J'ai peur que Lucía soit déçue quand ses grands rêves n'aboutiront pas. Cette enfant ne sait même pas lire ni écrire ! Elle refuse d'aller à l'école, et ce n'est pas toi qui l'y encourage.

— À quoi lui servent les lettres et les chiffres avec un tel don ? Tu es en train de devenir une triste vieille femme qui a oublié comment rêver. Je m'en vais chercher une compagnie plus agréable. *Buenas noches*.

María regarda son mari se lever et partir d'un pas nonchalant le

long du sentier obscur et poussiéreux. Elle savait qu'il allait retrouver ses amis pour boire jusqu'au petit matin. Ces derniers temps, il passait plus souvent la nuit dehors et elle le soupçonnait d'avoir une nouvelle maîtresse. Même si son corps autrefois musclé vieillissait rapidement avec l'âge, le brandy et la vie rude qu'ils menaient, il était encore bel homme.

Elle se souvenait parfaitement de la première fois qu'elle l'avait vu : elle avait à peu près l'âge de Lucía et lui était un adolescent bien bâti de seize ans. Devant la grotte de ses parents, il grattait sa guitare, ses cheveux bruns bouclés brillant sous le soleil. Quand elle était passée devant lui, il lui avait adressé un sourire langoureux de ses lèvres pleines. Elle était tombée amoureuse de lui dès cet instant, bien qu'elle ait entendu des choses négatives à son sujet. À dix-sept ans, il était parti à Barcelone dans la gloire, après avoir obtenu un contrat pour jouer sur Las Ramblas, un quartier rempli de bars de flamenco célèbres.

María était convaincue de ne plus jamais le revoir, mais il était revenu cinq ans plus tard, avec un bras cassé et son beau visage couvert d'hématomes. Certains disaient qu'il s'était battu pour une femme, d'autres que son contrat dans le bar de flamenco avait été annulé parce qu'il buvait trop et qu'il avait dû se lancer dans le combat à mains nues pour gagner sa croûte. Quelle qu'en soit la raison, le cœur de María s'était mis à battre plus vite lorsqu'elle était passée devant la grotte de ses parents en allant acheter des légumes au marché Alcaicería et qu'elle l'avait vu en train de fumer.

— *Hola*, beauté, avait-il lancé en l'apercevant. C'est toi la fille dont on dit qu'elle danse les *alegrías* mieux que quiconque au village ? Viens tenir compagnie à un homme blessé. On va bavarder un peu.

Timidement, elle l'avait rejoint, et il avait joué pour elle, avant d'insister pour qu'elle vienne danser avec lui dans l'oliveraie près de sa grotte. Il avait frappé dans ses mains avant de lui encercler la taille pour l'attirer contre lui, et leurs corps s'étaient balancés au rythme sensuel des battements de leurs cœurs. Ce soir-là, elle était rentrée chez elle rêveuse, le souffle coupé par l'émotion, ayant été embrassée pour la première fois de sa vie.

— Où étais-tu passée ? lui avait demandé Paola qui l'attendait.

— Nulle part, maman, avait-elle répondu en passant précipitamment près d'elle, ne souhaitant pas que sa mère la voie rougir.

— Je le découvrirai, mademoiselle ! avait déclaré Paola en agitant son index dans sa direction. Et je sais qu'il y a un homme là-dessous.

María avait conscience que Paola et Pedro, son père,

désapprouveraient fortement toute relation entre elle et José. Sa famille, les Albaycín, vivait dans la pauvreté, alors qu'elle, en tant qu'Amaya, venait d'une famille aisée – du moins pour des gitans. Ses parents avaient déjà en vue le fils d'un cousin ; Paola n'avait mis au monde qu'un enfant, María, sur sept grossesses, et les Albaycín avaient besoin de toute urgence d'un héritier mâle pour reprendre la forge de Pedro.

María avait beau savoir tout cela et avoir été jusque-là une fille dévouée et obéissante, toutes ses bonnes intentions avaient fondu comme neige au soleil quand José l'avait courtisée sans relâche.

Tombant de plus en plus sous son charme, tandis que les doigts de José caressaient à la fois sa guitare et son corps, elle avait fini par se laisser convaincre de s'éclipser de la grotte de ses parents la nuit pour le rejoindre dans l'oliveraie au pied de la colline Valparaíso. Tout au long d'un été inhabituellement chaud, tandis que la forge de son père dégageait une chaleur féroce et insupportable, María avait eu l'impression que son corps et son esprit s'embrasaient eux aussi. Elle ne songeait qu'aux longues nuits fraîches où le corps de José s'enroulerait autour du sien.

La colère de son père avait coupé court à leurs rendez-vous galants. Bien qu'ils aient été prudents, un habitant de Sacromonte les avait vus et avait propagé la rumeur.

— Tu couvres notre famille de honte, María, avait hurlé Pedro après avoir traîné sa fille et son amant dans sa grotte pour les confronter à leur disgrâce.

— Je suis désolée, Papa, s'était excusée María en pleurant, mais je l'aime.

José était tombé à genoux pour implorer le pardon de Pedro et lui avait aussitôt demandé la main de sa fille.

— J'aime votre fille, *señor*. Je prendrai soin d'elle, croyez-moi.

— Comment pourrais-je te croire ? Ta réputation te précède, et voilà que tu as sali celle de ma fille aussi ! Elle n'a que quinze ans !

María s'était assise devant la grotte pendant que son père et José avaient discuté de son avenir. Le visage de sa mère, crispé par la déception et l'humiliation, était peut-être la pire punition. La pureté d'une gitane était sacro-sainte – la seule monnaie d'échange qu'elle avait à offrir.

Une semaine plus tard, le village de Sacromonte avait célébré les fiançailles du couple lors d'une fête organisée à la hâte et, un mois après, un grand mariage. La célébration traditionnelle avait duré trois jours. Le dernier soir, María – parée d'une robe bleue et fuchsia agrémentée d'une longue traîne, les cheveux ornés de fleurs de

grenadier rouges – était montée sur une mule derrière son mari et le village entier avait formé une procession pour les suivre jusqu'à la grotte des parents de María pour la cérémonie finale.

María se souvenait encore combien elle tremblait de peur à l'idée de la cérémonie des *Tres Rosas*. Le visage de José était au-dessus d'elle dans la grotte obscure et son haleine sentait l'alcool quand il l'enfourcha. Dehors, María entendait des rires gras et son cœur battait aussi vite que les mains tapant sur le *cajón*.

— Ça y est ! avait rugi José en roulant à côté d'elle avant d'appeler sa mère.

María était restée allongée là, attendant que Paola appuie un mouchoir blanc sur son intimité, sachant que les trois fleurs de sa virginité n'apparaîtraient pas.

— Ne fais pas un bruit, ma fille, l'avait avertie Paola en arrivant.

À la lueur vacillante de la bougie, María avait regardé sa mère sortir une petite lame de sa poche et la lui enfoncer dans la cuisse. Elle avait étouffé un cri tandis que du sang s'écoulait sur le mouchoir de sa mère.

— Comme on fait son lit, on se couche, *querida*, et maintenant tu devras en assumer les conséquences pour le restant de tes jours, avait chuchoté Paola d'un air féroce, avant de quitter la grotte pour présenter le mouchoir.

Dehors, le village avait crié de joie et applaudi à tout rompre tandis que Paola l'agitait pour que tout le monde le voie.

— Alors, femme, avait déclaré José en réapparaissant muni d'une flasque de brandy et d'un cheroot. Si nous buvions à notre union ?

— Non, José, je n'aime pas l'alcool.

— Mais tu aimes ça, hein ? avait-il répondu en souriant, avant de se débarrasser de son pantalon et de la rejoindre une nouvelle fois sous la couverture colorée qu'elle avait mis un mois à coudre au crochet.

Une heure plus tard, après s'être assoupie sous le coup de l'épuisement des derniers jours, María avait entendu José sortir du lit et se rhabiller.

— Où vas-tu ?

— J'ai oublié quelque chose. Dors, *mi amor*, je serai bientôt de retour.

Mais lorsqu'elle avait ouvert les yeux au petit matin, José n'était toujours pas revenu.

* * *

María soupira en se rendant aux latrines publiques malodorantes qu'utilisaient les habitants des grottes. Si elle avait cru à l'époque – dix-huit ans plus tôt désormais – que José l'aimait autant qu'elle

l'aimait, toute pensée romantique du genre s'était évaporée depuis longtemps. Peut-être José savait-il dès le début que le mariage était à son avantage, pensa-t-elle avec amertume. En guise de cadeau de mariage, ses parents leur avaient offert une nouvelle grotte – bien plus haut sur la montagne, cela dit – ainsi qu'une panoplie exceptionnelle d'ustensiles de cuisine en fer forgé.

Leur premier enfant était né prématurément à huit mois – ou du moins c'était ce que sa mère l'avait fortement incitée à dire – mais n'avait vécu que six mois. Elle avait ensuite fait deux fausses couches lors du deuxième mois de grossesse. Enfin, Eduardo était arrivé et María s'était plongée tout entière dans la maternité. Elle pouvait désormais discuter avec les autres femmes de remèdes contre les coliques, la fièvre, ainsi que la diarrhée qui frappait les habitants de Sacromonte comme un fléau, sans distinction d'âge, avec les pluies hivernales qui faisaient couler la boue le long des sentiers étroits et déborder les fosses d'aisance. Peu importe que son mari soit rarement à la maison, ou qu'il n'y ait pas de pesetas dans la boîte qu'ils cachaient dans une armoire en bois fermée à clé derrière un tableau de la Vierge. Au moins son père lui avait déjà promis que le petit Eduardo aurait un avenir dans sa forge, et Paola lui glissait assez de légumes pour leur permettre de vivre, elle et son fils.

— Je ne te donnerai pas d'argent, lui disait-elle néanmoins. Ton rat d'égout de mari le dépenserait aussitôt pour s'acheter du brandy.

En sortant des latrines, María sourit en pensant à Eduardo : c'était un garçon adorable. Il avait seize ans désormais et travaillait aux côtés de son grand-père. Quant à ses deux autres fils… il ne faisait aucun doute qu'ils avaient hérité de leur père. Tous les deux possédaient ce côté sauvage qui semblait inhérent aux gitans de sang. Carlos avait presque quinze ans et gagnait sa vie en faisant des combats à mains nues – une activité qu'il refusait d'avouer, mais qui était évidente pour sa mère quand il avait commencé à apparaître le matin dans la grotte, le visage enflé et son corps d'adolescent couvert de bleus. Felipe, treize ans, de santé fragile, était quant à lui plus gentil et docile, mais il se laissait facilement influencer par son grand frère qu'il adorait. Felipe était un guitariste talentueux en qui son père plaçait de grands espoirs, mais au lieu de développer ses capacités musicales, il suivait Carlos comme un agneau, désireux de remporter son approbation de toutes les façons possibles. En atteignant sa grotte, pour se consoler, María orienta ses pensées vers Lucía, en qui elle avait placé tant d'espoir quand elle était tombée enceinte après trois années creuses.

— Ce sera une fille, lui avait annoncé Micaela quand elle avait été la voir à trois mois de grossesse. Elle possèdera de nombreux talents.

Elle sortira de l'ordinaire.

María savait à présent que Micaela avait eu raison sur toute la ligne. En sa qualité de *bruja* – ou « sorcière », comme l'appelaient les *payos* ignorants – elle avait le troisième œil et ne s'était jamais trompée. Tous les habitants de Sacromonte comptaient sur elle pour leur annoncer les prophéties qu'ils désiraient et étaient contrariés si elle leur disait quelque chose qu'ils n'avaient pas envie d'entendre.

Et María avait fait l'erreur d'interpréter les paroles de Micaela comme cela l'arrangeait. Elle avait pensé que « Elle sortira de l'ordinaire » et « Elle possèdera de nombreux talents » signifiaient ce qu'elle souhaitait : une autre femme dans la maison, douée pour les tâches ménagères et pour élever les enfants, une fille qui serait douce, gentille et l'aiderait au crépuscule de sa vie.

— Voilà le problème avec les voyantes et leurs prophéties, marmonna-t-elle en se déshabillant à la lumière de la bougie avant de plier soigneusement son boléro brodé, son tablier, sa jupe bleue et son jupon et d'enfiler sa chemise de nuit.

Ce n'est pas qu'elles transmettaient un message erroné, mais simplement que la personne qui le recevait pouvait le façonner pour qu'il réponde à ses besoins et ses attentes.

Elle avait espéré que l'un de ses enfants hériterait du don de son arrière-grand-mère. Celle-ci avait été la bruja du village avant Micaela et le don coulait dans le sang de sa famille. Elle avait rêvé que Micaela lui annonce en inspectant le nouveau bébé que oui, c'était l'enfant qui deviendrait la prochaine bruja. Alors tout le monde serait venu leur rendre visite dans leur grotte, sachant que le bébé possédait le don de voyance et deviendrait la femme la plus puissante de leur communauté.

Elle retourna à la cuisine afin de se laver le visage avec un peu d'eau du tonneau. Puis elle traversa la pièce sur la pointe des pieds ; à sa gauche se trouvait la chambre des garçons, séparée de la cuisine par un rideau. Elle écarta le tissu, plaça la bougie devant elle et distingua la silhouette menue de Felipe sous sa fine couverture. Sa respiration était encore difficile après une récente infection pulmonaire. À côté de lui sur la paillasse, Eduardo dormait, la main sur le visage. Elle réprima un soupir irrité en remarquant que Carlos n'était pas encore rentré.

Elle gagna sa propre chambre au fond et vit que Lucía dormait paisiblement sur sa paillasse. Utilisant la toute fin de la bougie, elle se glissa sous la couverture. Éteignant les restes de la flamme de ses doigts, elle posa la tête sur son oreiller dur en paille et fixa l'obscurité. Bien qu'il fasse doux, elle frissonna dans l'air fétide et renfermé de la

grotte. Elle aurait aimé que les bras de José soient là pour l'enlacer, pour éloigner la peur qu'elle ressentait pour l'avenir. Mais ces bras puissants ne voulaient pas d'une femme dont le corps devenait flasque après avoir donné naissance à cinq enfants et maigre à force de se priver de nourriture. À trente-trois ans, María avait l'impression d'avoir le double de son âge.

À quoi tout cela sert-il ? demanda-t-elle au ciel et à la Vierge. Ne recevant pas de réponse, elle ferma les yeux et s'endormit.

11

—Pourquoi faut-il toujours que j'aide à la cuisine ? se plaignit Lucía quand María l'entraîna avec elle. Papa et Carlos et Felipe, ils restent dehors à fumer et à jouer de la guitare pendant que nous faisons tout le travail !

Ce n'était encore que le matin et María se sentait déjà épuisée à l'idée de tout ce qui l'attendait au cours de cette journée.

— La cuisine, c'est une affaire de femmes, Lucía. Tu sais très bien que c'est ainsi, répondit-elle à sa fille en lui tendant une lourde marmite en fer. Les hommes sortent gagner de l'argent et nous nous occupons de la maison. Maintenant, arrête de bouder et épluche ces légumes !

— Mais moi aussi je gagne de l'argent ! Quand je danse avec Papa dans les cafés, il accepte les pièces des gens et boit du brandy avec eux, et moi je n'ai rien et je dois quand même éplucher les légumes. Pourquoi est-ce que je devrais faire les deux ? Un jour je n'habiterai plus dans une grotte comme un animal, mais dans une grande maison avec un sol qui n'est pas en terre, et une chambre rien que pour moi, déclara l'enfant en regardant la grotte des Albaycín avec dégoût. Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas avoir un appareil qui cuit les choses ? J'en ai vu un dans la cuisine du riche *señor* quand on a été chez lui avec Papa. Et il y avait une dame qui s'occupait de la cuisine. Moi aussi j'aurai une cuisinière, décréta-t-elle en lançant les légumes dans la marmite qui bouillonnait sur le feu. Et il y avait un robinet juste pour une famille. Imagine un peu, soupira-t-elle émerveillée en serrant la dernière carotte contre son cœur, ce que ça doit être d'être riche.

— Fiche le camp maintenant et va chercher de l'eau, l'interrompit María en lui tendant une cruche.

— Un des garçons pourrait s'en occuper ! C'est si loin et je suis fatiguée.

— Pas assez en tout cas pour te plaindre, la gronda María. Allez, file !

— Un jour, moi aussi j'aurai un robinet, rien que pour moi ! lança Lucía avant de disparaître.

— Et un jour, je mourrai d'épuisement, marmonna sa mère.

Un râle émana de la chambre des garçons et, quelques secondes plus tard, Felipe en sortit en traînant les pieds et en se frottant les yeux.

— Qu'est-ce qu'on a pour le petit déjeuner, Maman ? Encore du porridge ?

— Oui, et je t'ai préparé un autre tonique à la menthe pour ta poitrine, *querido*.

Felipe grimaça en s'asseyant et en commençant à manger le maïs aqueux.

— Je déteste le tonique à la menthe.

— Mais ça t'aide à respirer, alors bois, ou je vais devoir faire venir Micaela pour qu'elle te donne un remède encore plus fort.

Felipe ouvrit de grands yeux inquiets et avala le liquide à contrecœur.

— Où est passé Carlos ? lui demanda-t-elle. Eduardo m'a dit qu'il avait l'intention de l'emmener à la forge aujourd'hui. Il est assez grand pour commencer à apprendre un métier auprès de son frère.

Felipe haussa les épaules et continua à manger son petit déjeuner, évitant son regard. María savait qu'il ne trahirait pas les secrets de son frère.

Comme s'il attendait ce signal, Carlos entra tranquillement dans la grotte, un œil au beurre noir.

— *Hola*, Maman, la salua-t-il d'une voix nonchalante en s'écroulant sur un tabouret à côté de son frère.

Au lieu de lui servir son bol de porridge, elle s'accroupit pour examiner la peau autour de son œil.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Carlos ?! Avec qui tu t'es battu ?

Il écarta la tête.

— C'est rien, Maman, te mets pas dans tous tes états…

— Est-ce que c'était encore pour gagner de l'argent ? Je ne suis pas idiote, Carlos. Je sais ce qui se passe dans les grottes abandonnées en haut de la montagne.

— Juste une petite bagarre avec Juan pour une fille, promis.

María plissa les yeux en lui tendant son petit déjeuner. Parfois elle désespérait de voir que rien qu'elle dise ou fasse n'avait d'incidence sur les hommes de sa famille, à part sur son Eduardo chéri.

— As-tu appris la nouvelle, *mi amor* ?

María leva les yeux et vit que son mari était entré dans la grotte. Il retira son *calañes*, le chapeau noir qui abritait ses yeux du soleil vif du matin.

— Quelle nouvelle ?

— Il va y avoir un concours de flamenco en juin à l'Alhambra.

Il s'assit en face de ses fils et jeta à peine un regard à l'œil au beurre noir de Carlos.

— Et ? fit-elle en posant un bol devant lui.

— C'est ouvert aux amateurs ! C'est le *Concurso de Cante Jondo*, organisé par le grand compositeur Manuel de Falla, et les

professionnels de plus de vingt et un ans sont écartés. Comme j'ai officiellement pris ma retraite il y a de nombreuses années, j'ai le droit de participer.

— Et moi aussi, murmura María.

— Oui, bien sûr, mais c'est la chance de Lucía ! Tout le monde sera là – Antonio Chacón lui-même fait partie du jury, et le bruit court que La Macarrona dansera, même si elle sera hors compétition.

— Tu es en train de dire que tu devrais inscrire Lucía ?

— Bien sûr !

— Mais, José, elle n'a que dix ans !

— Et danse déjà comme une reine.

Il exécuta une courte *palmas*, tapant dans ses mains avec légèreté pour montrer son excitation.

— Je suis certaine qu'une règle interdira aux enfants de participer, sans quoi tous les parents voudront exhiber leur petite Macarrona devant les juges, soupira María.

— C'est possible, mais je trouverai un moyen de montrer son talent au monde. Il faut que tu lui couses une robe avec une traîne qui attire l'attention, déclara José en allumant un de ses cheroots habituels.

La fumée s'éleva en volutes au-dessus de la table de la cuisine, tandis que les garçons avalaient rapidement la fin de leur petit déjeuner, sentant arriver une dispute entre leurs parents. Ils se levèrent et quittèrent la grotte dès qu'ils eurent terminé.

— Nous avons à peine de quoi nourrir notre famille, comment veux-tu acheter une nouvelle robe pour Lucía ?

— Je trouverai l'argent nécessaire, je te le jure. Il s'agit peut-être de notre seule chance.

— Promets-moi que tu ne voleras pas, José. Promets-le moi, le supplia-t-elle.

— Bien sûr, je le jure sur l'honneur de mon père. Et tu sais que je tiens toujours mes promesses.

Il sourit et lui enlaça la taille, mais elle s'échappa de son étreinte. Elle alla récupérer son panier à moitié terminé, puis se rendit avec lassitude dans l'écurie à côté où elle gardait son matériel avec la chèvre et leur mule maigrichonne. Il n'y avait qu'une règle qu'elle avait imposée à José et à ses fils, celle de ne jamais voler, malgré leur existence difficile. Elle savait que beaucoup des membres d'autres familles de Sacromonte faisaient les poches aux passants sur la place du marché quand ils étaient désespérés. Ils y prenaient goût et devenaient alors imprudents, se faisaient prendre et se retrouvaient jetés en prison ou condamnés par un juge *payo* sans merci à une peine qui excédait largement le délit commis. Il y avait peu de pitié ou de

justice pour les gitans.

Jusque-là, elle pensait que son mari et ses trois fils avaient tenu parole, mais l'excitation dans les yeux de José lui indiquait qu'il ne renoncerait à rien pour trouver l'argent nécessaire à l'achat d'une robe pour Lucía.

Dehors, elle leva les yeux vers l'Alhambra et se remémora que sa fille lui avait dit tout récemment qu'un jour elle y danserait. Une idée lui vint à l'esprit et elle soupira, consciente de ce qu'elle devait faire. Elle en avait les larmes aux yeux, mais elle prit sur elle et retourna dans la grotte où José se resservait de porridge.

— Je vais couper ma robe de flamenco à sa taille, annonça-t-elle.

— Vraiment ? Tu ferais ça pour ta fille ?

— Si cela peut t'éviter d'aller en prison, José, alors oui, je le ferai.

* * *

— Maman, tu sais quoi ? Je vais danser à l'Alhambra, comme je l'avais dit !

Lucía exécuta un rapide *zapateado*, ses pieds minuscules tapant le sol à toute vitesse.

— Papa dit qu'il y aura des milliers de personnes pour me regarder et qu'on va me découvrir et m'emmener à Madrid ou Barcelone pour devenir une star !

— Je suis au courant en effet et c'est très enthousiasmant.

— Tu vas danser toi aussi ? Papa va participer et dit que je dois me faufiler sur scène une fois qu'il aura commencé à jouer, parce que je suis trop jeune pour m'inscrire. C'est un bon plan, hein ?

— Oui, mais, Lucía, ce doit être un secret, tempéra María en plaçant un doigt sur ses lèvres. Si quelqu'un découvre ce que combine ton père, on essaiera de t'empêcher d'y aller. Tu comprends ?

— *Sí*, Maman. Je dirai rien, chuchota-t-elle. Maintenant, il faut que je m'entraîne.

Deux jours plus tard, María saisit les ciseaux et sa magnifique robe de flamenco. Elle était d'un rouge profond, avec des volants noirs et blancs – qu'elle avait cousus elle-même, un par un. Elle se rappelait le plaisir qu'elle avait eu à la porter lorsqu'elle était plus jeune, combien son corps semblait transformé sous l'étreinte du corset, les manches délicates en coton lui caressant les épaules. Elle avait l'impression de s'arracher le cœur, de dire adieu à tous les rêves qu'elle avait alors : un mariage heureux et plein d'amour, des enfants contents et un avenir radieux vers lequel elle aurait dansé dans les bras de son beau mari.

Elle coupa les rangées de volants les unes après les autres, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une courte traîne, de la longueur spécifiée par

José.

Quand elle eut fini, María rassembla les entrailles de sa robe. Elle savait que chaque bande pourrait être réutilisée sur une future robe, ou pour égayer la ceinture ou l'ourlet de l'une de ses jupes, mais elle reprit les ciseaux pour les découper encore et encore jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien qu'un monceau de bouts de tissu inutilisables. Elle les mit dans son panier, puis les emporta pour les jeter dans les flammes.

* * *

Le matin de juin du premier *Concurso de Cante Jondo*, le *cante jondo* étant un chant populaire andalou, la population de Sacromonte était vingt fois plus nombreuse que d'ordinaire. Les gitans qui, arrivés de toute l'Espagne, n'avaient pas la place de s'installer dans les grottes de leurs parents ou amis, campaient le long des étroits sentiers qui serpentaient à travers le labyrinthe de grottes sur le flanc de la colline, et dans les oliveraies au-dessous.

Certains cousins barcelonais de José étaient venus loger chez eux. Leur accent était aussi marqué que leur appétit : María avait préparé une grande cuve de son fameux *puchero a la gitanilla* – un épais ragoût de viande, de légumes et de pois chiches – pour lequel elle avait sacrifié son plus vieux poulet, à contrecœur.

Les cousins de Barcelone partirent aussitôt après le petit déjeuner, Felipe avec eux, désireux de démarrer au plus vite la longue marche vers l'Alhambra qui nécessitait de descendre la vallée, traverser le Darro et gravir la montagne raide.

— Felipe, fais bien attention à toi et ne rentre pas trop tard, lui avait dit María en l'aidant à attacher sa ceinture bleu vif.

Il s'était écarté d'elle quand elle avait voulu épousseter son gilet.

— Ça suffit, Maman, avait-il marmonné, son visage mince rougissant de gêne sous le regard amusé de deux jeunes cousines.

María les regarda s'éloigner d'un pas nonchalant aux côtés d'autres jeunes gens du village, tous portant leur plus belle tenue, chaussures cirées et cheveux gominés.

— Notre village n'a jamais été aussi populaire, observa José avec satisfaction en contournant une famille de six personnes qui campait juste à l'extérieur de leur grotte. Quand on pense que la plupart d'entre eux sont partis d'ici, jurant de ne jamais revenir. À cette époque ils nous crachaient dessus, mais maintenant ils clament tous qu'ils voudraient se réinstaller au village.

Toi aussi tu es parti puis revenu…

Toutefois, il s'agissait en effet d'un moment à savourer : ce week-end, Sacromonte serait le centre de l'univers du flamenco. Et comme

le flamenco était l'univers des gitans, il semblait que chaque membre du clan ait fait le voyage de plus ou moins loin pour participer. De la fumée s'échappait continuellement de chacune des grottes tandis que les femmes s'évertuaient à cuisiner suffisamment pour rassasier leurs invités. L'air était empli de l'odeur des corps non lavés et de la puanteur des dizaines de mules supplémentaires qui se tenaient à l'ombre des oliviers, leurs paupières s'affaissant sous la chaleur, leurs grandes oreilles repoussant les mouches. À chacun de ses nombreux allers-retours pour aller chercher plus d'eau, María était interpellée par un flot de visages qu'elle n'avait pas vus depuis des années. Ils lui posaient toujours la même question :

— Quand pourra-t-on te voir danser ?

Lorsqu'elle les informait qu'elle ne s'était pas inscrite à la compétition, ils étaient effarés.

— Mais il le faut, María, tu es l'une des meilleures !

Après avoir donné une explication plus ou moins convaincante aux premiers qui l'avaient interrogée – qu'elle avait laissé tomber, qu'elle était trop occupée avec sa famille, pour s'entendre dire « Mais personne n'est trop occupé pour danser ! C'est dans ton sang pour toujours ! » – elle avait décidé de ne plus se justifier. Même sa mère, l'une des habitantes les plus riches de Sacromonte – une femme qui, d'ordinaire, plissait le nez quand on lui parlait de flamenco parce qu'elle voyait cet art comme une autre façon par laquelle les gitans vendaient leurs corps aux *payos* – avait paru étonnée lorsque María lui avait dit qu'elle ne participerait pas.

— C'est vraiment dommage que tu aies perdu ta passion pour la danse. En plus de toutes les autres choses.

Le vacarme des guitares et des piétinements diminua au fur et à mesure que le village de Sacromonte descendait la côte. María observa un moment le cortège bruyant et coloré, essayant de saisir un peu de son enthousiasme pour elle-même, mais son âme n'y était pas réceptive. La veille, José l'avait rejointe dans leur lit à l'aube, empestant le parfum bon marché. En outre, elle n'avait pas vu Carlos depuis la veille au déjeuner. Heureusement qu'Eduardo, lui, avait passé la matinée à l'aider.

— Moi aussi je dois y aller, déclara José en émergeant de la grotte, très beau dans sa chemise blanche froncée, son pantalon noir et sa ceinture. Tu sais ce que tu dois faire avec Lucía. Ne soyez pas en retard, fit-il en hissant sa guitare sur son épaule avant de rattraper les autres.

— *¡Buena suerte!* lui lança-t-elle, mais il ne se retourna pas.

— Est-ce que ça va, Maman ? lui demanda Eduardo. Tiens, bois un

peu d'eau, tu as l'air si fatiguée.

Elle adressa un sourire reconnaissant à son fils, prit la tasse et la vida d'un trait.

— Merci. As-tu vu Carlos ?

— Tout à l'heure, oui. Il était au bar avec des amis.

— Est-ce qu'il vient ce soir ?

— Qui sait ? répondit Eduardo en haussant les épaules. Il était trop soûl pour parler.

— Il n'a que quinze ans, soupira María. Tu devrais rejoindre ton père. Il faut que je reste ici pour aider Lucía à s'habiller.

— Elle t'attend dans ta chambre.

— Parfait.

Eduardo hésita un moment.

— Maman… Est-ce que tu crois que ce plan de Papa est une bonne idée ? Lucía n'a que dix ans. On dit qu'il y aura une foule de plus de quatre mille personnes là-bas ce soir. Ne va-t-elle pas se ridiculiser ? Ridiculiser Papa ? Nous tous ?

— Eduardo, ta sœur n'a rien de ridicule et nous devons tous les deux faire confiance à ton père quand il dit qu'il sait ce qu'il fait. Allez, je te retrouverai à l'Alhambra quand j'aurai habillé Lucía.

— D'accord, Maman.

Eduardo quitta la grotte et María repartit à l'intérieur. Même sous le soleil éclatant de l'après-midi, la cuisine était sombre.

— Lucía ? Il est temps de se préparer, appela-t-elle en ouvrant le rideau pour pénétrer dans l'obscurité de sa chambre.

— Oui, Maman.

María tâtonna près du lit à la recherche de la bougie et des allumettes, songeant que Lucía avait une toute petite voix.

— Tu es malade ? s'inquiéta-t-elle en voyant sa fille recroquevillée sur sa paillasse.

— Non…

— Alors qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'ai peur, Maman. Il y aura tellement de monde… peut-être qu'on pourrait plutôt rester ici toutes les deux ? Tu pourrais faire ces petits gâteaux que j'aime et on pourrait en manger toute une assiette, et ensuite au retour de Papa, on lui dirait qu'on s'est perdues en chemin ?

À la lueur de la bougie, les yeux de Lucía brillaient de terreur. María la prit dans ses bras et l'assit sur ses genoux.

— *Querida*, tu n'as aucune raison d'avoir peur, lui dit-elle d'une voix douce en la déshabillant. Quel que soit le nombre de personnes devant qui tu danses, cela ne change rien. Il te suffit de fermer les yeux et

d'imaginer que tu es ici, à la maison, que tu danses dans la cuisine juste pour moi, Papa et tes frères.

— Et si le *duende* ne vient pas ? Si je ne le sens pas en moi ?

María attrapa la robe miniature qu'elle avait confectionnée pour Lucía et la lui enfila par la tête.

— Il viendra, *querida*. Quand tu entendras le rythme du *cajón* et la guitare de ton père, tu oublieras tout le reste. Lève-toi et voyons ce que ça donne, dit-elle après avoir attaché le dernier crochet dans le dos gracile de sa fille.

Elle la fit descendre de ses genoux et Lucía tourbillonna, la traîne bruissant derrière elle comme un requin affamé. Ces deux dernières semaines, María lui avait appris comment la manier, redoutant l'ignominie pour sa fille si elle s'y prenait les pieds devant des milliers de personnes. Comme pour tout ce qui avait trait à la danse, Lucía avait tout de suite assimilé les bons gestes à adopter. María la regarda repousser la traîne d'une main experte pour se tourner vers elle.

— Comment tu me trouves, Maman ?

— Belle comme la princesse que tu es. Viens maintenant, nous devons y aller. Il faut que tu remontes la traîne sous ta cape pour que personne ne la voie.

María se pencha pour frotter son nez contre celui de sa fille.

— Prête ? demanda-t-elle en lui tendant la main.

— Prête.

María sella Paca, la mule, et hissa Lucía sur son dos, en veillant à ce que la traîne ne dépasse pas. Elles rejoignirent la queue du cortège qui serpentait encore vers l'Alhambra, et plus elles s'approchaient du but, Paca haletant dans la montée, plus Lucía paraissait enchantée, saluant voisins et amis. Une vieille femme entonna un chant, sa voix éraillée s'élevant dans la brise légère du mois de juin, et María et Lucía se mirent à taper des mains et à joindre leurs voix au chœur formé par les autres villageois.

Deux heures après leur départ, elles arrivèrent à la Porte de la Justice, où les gens se déversaient sur la place principale de l'Alhambra à travers l'entrée en forme de serrure. María aida Lucía à descendre du dos de Paca et attacha la mule sous un cyprès où celle-ci se mit à brouter joyeusement un petit carré d'herbe.

Bien qu'il soit près de six heures du soir, le soleil était encore fort et illuminait les sculptures complexes sur les murs. Partout des gens vendaient des marchandises, de l'eau, des oranges et des amandes rôties. María serrait la main de sa fille dans la sienne en suivant le bruit de centaines de guitares et des piétinements. Derrière la Plaza de los Aljibes, où avait lieu la compétition, les grands murs rouges de

l'Alhambra étaient éclairés, formant une toile de fond époustouflante. Elle entraîna Lucía vers la Porte du Vin où elles devaient retrouver José. Elle baissa les yeux et vit que le sol pavé avait été recouvert de lavande, peut-être pour masquer la puanteur de tant de corps en nage collés les uns contre les autres.

— J'ai soif, Maman, est-ce qu'on peut s'asseoir pour boire quelque chose ?

Lucía s'écroula par terre et María sortit à la hâte la gourde en métal qu'elle avait prise avec elle. Elle s'accroupit près de sa fille tandis que retentissait une vague d'acclamations, signalant qu'un nouveau participant venait de monter sur scène.

— Regardez-le ! Il devrait être mort à cet âge-là ! observa un membre de la foule.

Et en effet, en entraînant sa fille en avant pour éviter de se faire piétiner par tous ceux qui se pressaient derrière elles, elle vit que la petite silhouette debout avec sa guitare était celle d'un très vieil homme.

— El Tío Tenazas ! annonça une voix désincarnée quelque part devant elles. Le silence se fit tandis que l'homme accordait sa guitare. Même de loin, María voyait que ses mains tremblaient violemment.

— Il était célèbre autrefois, murmura sa voisine.

— J'ai entendu quelqu'un dire qu'il avait marché pendant deux jours pour venir ici, déclara un autre.

— Maman, je vois rien ! se plaignit Lucía en tirant sur la jupe de sa mère.

Un homme près d'elles souleva la petite fille dans ses bras.

Le vieil homme sur scène grattait doucement sa guitare, puis se mit à chanter d'une voix étonnamment puissante. Ceux qui s'étaient moqués de lui en le voyant arriver se turent. C'était un chant qui ramena aussitôt María à son enfance, quand elle écoutait son grand-père – un *cante grande* poignant qu'elle avait entendu tant de fois. Comme pour le reste de l'assemblée, chaque mot douloureux lui transperçait l'âme tandis qu'El Tenazas pleurait la perte de l'amour de sa vie.

Les cris enthousiastes réclamant une autre chanson prouvèrent qu'il avait remporté un grand succès auprès de l'assistance la plus exigeante qui soit.

— Il a le *duende*, Maman, murmura Lucía tandis que l'homme la reposait à terre.

Puis une main attrapa María par l'épaule et elle se retrouva face à José.

— Où étiez-vous passées ? Je t'avais dit de me rejoindre près de la

Porte du Vin. Venez, on passe après le prochain *cantaor*.

— Nous avons été entraînées par la foule, expliqua María en luttant pour maintenir la main de Lucía dans la sienne tandis que José les emmenait vers la scène, fendant l'assemblée compacte.

— Heureusement que vous êtes là à présent, sans quoi nous aurions fait tous ces efforts pour rien. Cachez-vous derrière le cyprès et arrange ses cheveux, ordonna-t-il tandis que la foule applaudissait pour accueillir le chanteur suivant. Je dois y aller. Bon, ma Lucía, fit-il en se penchant pour prendre les petites mains de sa fille dans les siennes. Attends la quatrième mesure comme nous l'avons répété. Quand je crie « *¡Olé!* » tu sors de ta cachette et tu cours sur la scène.

— Tu me trouves comment, Papa ? lui demanda-t-elle quand María retira la cape de ses épaules et détacha la traîne du dos de sa robe.

Mais José se dirigeait déjà vers les coulisses.

Le cœur de María battait au rythme de la musique. Son mari devait être un peu dérangé pour penser que ce plan pourrait fonctionner. Elle regarda la petite fille, consciente que si le courage de Lucía l'abandonnait et qu'elle s'échappait de la scène à cause du trac, ils seraient la risée non seulement de Sacromonte, mais de tout le monde gitan.

Vierge Marie, protégez ma fille chérie…

Bien trop tôt, le *cantaor* salua une foule mitigée et, quelques secondes plus tard, José monta sur scène.

— Si seulement j'avais des chaussures, Maman, le rythme de mes pieds serait bien plus clair, soupira Lucía.

— Tu n'as pas besoin de chaussures, *querida*, tu as le *duende* dans tes pieds.

José commença à jouer, et María poussa sa fille en avant.

— Cours, Lucía ! cria-t-elle, tandis que la petite fille fendait la foule, portant sa traîne sur son petit bras.

— *¡Olé!* cria José, marquant une pause après la quatrième mesure.

— *¡Olé!* répéta la foule au moment où Lucía sautait sur la scène pour s'installer au milieu.

Aussitôt, des cris de désapprobation fusèrent.

— Remettez ce bébé dans son berceau !

Horrifiée, María vit un homme baraqué monter les marches vers sa fille qui avait pris sa position d'ouverture, les bras levés au-dessus de la tête. Puis le son extraordinaire de ces pieds minuscules se mit à retentir, Lucía maintenant sa position tout en tapant le sol à un rythme hypnotisant. L'homme tenta de monter sur scène pour l'attraper, mais un autre l'en empêcha, tandis que Lucía dessinait un cercle, les pieds battant toujours à grande vitesse, ses bras toujours en

position initiale. Quand elle fut de nouveau face au public, elle claquait des mains en *palmas*, en tandem avec ses pieds. Le menton levé, elle regardait vers le ciel.

— *¡Olé!* cria-t-elle quand son père recommença à jouer.

— *¡Olé!* répondit l'assemblée tandis que ses pieds continuaient de battre un rythme trépidant.

Majestueuse, Lucía attirait tous les regards à elle et la foule se tut, subjuguée. María regarda les yeux de sa fille, vifs sous les projecteurs à présent braqués sur elle, et sut qu'elle avait été transportée dans un endroit lointain qu'elle ne quitterait qu'à la fin du morceau.

La voix de José – qui n'avait jamais été son point fort – s'élevait pour l'accompagner, comme sublimée.

María soupira d'épuisement et regarda la grande forteresse de l'Alhambra, derrière son mari et sa fille, puis tomba à genoux, prise de vertige.

Ce soir, elle avait compris qu'elle les avait perdus tous les deux.

Elle reprit ses esprits quelques minutes plus tard, au son d'acclamations qui semblaient ne pas vouloir cesser.

— Est-ce que ça va, *señora* ? Tenez, buvez un peu, il fait très chaud.

María accepta la gourde qu'on lui tendait et reprit pied peu à peu. Elle remercia sa voisine et se releva tant bien que mal.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle, encore hébétée.

— La petite fille a fait un triomphe ! On l'appelle « *La Candela* », car elle brille avec une intensité stupéfiante.

— Elle s'appelle Lucía, murmura María en se hissant sur la pointe des pieds pour voir sa fille debout sur scène à côté d'une femme vêtue d'une superbe robe de flamenco blanche.

Cette femme s'était agenouillée devant sa fille.

— Qui est-ce ? demanda María à sa voisine.

— C'est La Macarrona en personne ! Elle s'incline devant la nouvelle petite reine.

María vit La Macarrona se relever et baiser la petite main de Lucía. D'autres applaudissements et acclamations suivirent quand les deux danseuses saluèrent ensemble, puis La Macarrona fit descendre Lucía de la scène.

— Qui est-elle ? s'interrogeait l'assistance tandis que María s'approchait pour récupérer sa fille.

— Elle vient de Séville… Madrid… Barcelone…

— Non, je l'ai vue danser près de la fontaine, ici à Grenade.

Une foule de personnes s'était amassée à côté de la scène. María ne voyait pas sa fille au milieu, seulement José qui souriait benoîtement. Au moment où elle s'apprêtait à bousculer et piétiner pour trouver sa

fille, José se baissa et hissa Lucía sur ses épaules.

— Elle va bien, elle va bien, haleta María en regardant l'enfant radieuse avec le reste de la foule.

— Maman ?

— Eduardo ! *Gracias a Dios*, s'exclama-t-elle, des larmes de soulagement roulant sur ses joues.

— Quel triomphe ! murmura-t-il en la serrant dans ses bras. Tout le monde ne parle plus que d'elle. Nous devons aller les féliciter, elle et Papa.

— Oui, bien sûr, convint María en s'essuyant les yeux et en s'écartant de la poitrine de son fils. Il faut qu'elle rentre à la maison à présent ; elle doit être éreintée.

Il leur fallut quelques minutes pour se frayer un chemin à travers la foule qui entourait José et Lucía. Bien que le concurrent suivant soit sur scène, ils avaient créé leur propre cour à côté.

— Félicitations, *querida*. Je suis très fière de toi.

Lucía, dont la traîne pendait le long du corps de José, baissa les yeux vers sa mère.

— *Gracias*, Maman. Le *duende*, il est venu, chuchota-t-elle à María qui se dressait de toute sa hauteur pour l'entendre.

— Ne te l'avais-je pas dit ?

María saisit la main de sa fille. Pendant ce temps-là, José l'ignorait et parlait à ses admirateurs.

— Si, Maman.

— Tu es fatiguée, *querida* ? Tu veux rentrer à la maison avec Maman ? Tu pourras te coucher à côté de moi.

— Elle n'est pas fatiguée du tout ! intervint José en tournant la tête vers son épouse. Tu es fatiguée, Lucía ?

— Non, Papa, mais…

— Il faut que tu restes fêter ton couronnement ! s'exclama José tandis que quelqu'un dans la foule lui tendait un brandy qu'il but d'un trait. *¡Arriba!*

— *¡Arriba!* répéta la foule.

— Lucía, veux-tu rentrer avec moi ? demanda doucement María.

— Je… je crois que je dois rester avec Papa.

— Évidemment. Beaucoup de gens veulent te rencontrer et te voir danser encore, déclara José en lançant un regard d'avertissement à sa femme.

— Dans ce cas je vais te dire bonsoir, *querida*. Je t'aime, murmura María en lâchant la main de son enfant.

— Moi aussi, répondit Lucía.

María prit le bras d'Eduardo et s'éloigna.

* * *

Lorsqu'elle se réveilla le lendemain matin, María tendit instinctivement le bras. Par chance, il y avait un corps chaud à côté d'elle qui ronflait comme un cochon, comme toujours. Elle se retourna et aperçut également Lucía, encore dans sa robe, recroquevillée sur sa paillasse, profondément endormie.

Elle fit son signe de croix, peinant à croire qu'elle ne s'était pas réveillée au moment du retour de son mari et de sa fille, mais le trajet du retour et la tension de la journée l'avaient anéantie. Elle sourit en regardant Lucía. Il ne faisait aucun doute qu'ils recevraient une procession interminable de visiteurs, désireux d'en savoir plus sur « La Candela », comme La Macarrona l'avait officiellement nommée la veille. Bien sûr ils voudraient la voir danser – et elle, en tant que mère de Lucía, pourrait savourer le reflet de la gloire de sa fille.

— Et je suis bel et bien fière, murmura-t-elle, comme pour se rassurer qu'elle n'était pas jalouse, mais aussi parce qu'elle était pleine d'angoisse pour sa petite fille, et pour son couple…

María finit par se lever et s'habiller, sentant l'odeur nauséabonde de sa propre transpiration, mais sachant qu'elle n'avait pas le temps d'aller chercher plus d'eau pour se laver. Elle jeta un coup d'œil derrière le rideau de la chambre des garçons et vit que seul Eduardo dormait sur le matelas.

Elle essaya de ne pas paniquer, supposant que la moitié des habitants de Sacromonte avaient dû s'endormir là où ils étaient tombés d'épuisement la veille. Les trois cousins catalans de José étaient allongés sur le sol de la cuisine, encore chaussés de leurs bottes, l'un serrant sa guitare contre lui, un autre enlaçant une bouteille de brandy. Elle les enjamba précautionneusement et sortit nourrir les animaux et chercher du bois pour la cuisine.

C'était une matinée splendide : la vallée verdoyait sous un ciel bleu immaculé, les lantanas étaient en fleurs, leurs pétales roses, oranges et jaunes s'épanouissant au-dessus de l'herbe, et l'air était empli du parfum enivrant de la menthe sauvage et de la sauge. Le village était silencieux, la plupart des habitants se reposant après les efforts de la veille. Il restait encore une journée de compétition, alors la procession reprendrait bientôt son pèlerinage vers l'Alhambra.

— *Buenos días*, Maman, la salua Eduardo tandis qu'elle remuait le maigre porridge de maïs dans la marmite en fer.

— *Buenos días*. Tu as vu qu'aucun de tes frères n'était rentré cette nuit ?

— Oui. Je les ai croisés tous les deux hier soir à l'Alhambra, mais…

— Mais quoi, Eduardo ?

— Rien, Maman. Je suis sûr qu'ils rentreront quand ils auront faim.

Il prit son bol de porridge et alla s'asseoir sur la marche devant la grotte, pour ne pas déranger ceux qui dormaient par terre.

María passa la matinée à préparer des bols de porridge pour soulager les gueules de bois de ses invités et à aller chercher de l'eau au pied de la colline. À l'heure du déjeuner, il n'y avait toujours aucune nouvelle de ses fils alors, quand José s'apprêta à partir, elle le supplia de se renseigner.

— Arrête de t'inquiéter ; ce sont des hommes, ils sont assez grands pour se débrouiller.

— Felipe n'a que treize ans, José, ce n'est pas ce que j'appelle un homme.

— Est-ce que je vais encore porter ma robe aujourd'hui ? demanda Lucía en faisant son apparition dans la cuisine.

María vit qu'elle avait le visage couvert de taches de ce qui ressemblait à du chocolat, et que ses pieds avait la même couleur que la terre du sol.

— Non. Viens, je vais t'aider à l'enlever – on ne veut pas l'abîmer, si ? Et ensuite, quand tout le monde sera parti, je vous mettrai ensemble dans le tonneau pour vous astiquer toutes les deux, déclara María en souriant.

— Si, *mi princesa*, porte-la, comme ça tout le monde saura qui tu y es en te revoyant aujourd'hui, décréta José.

— Elle retourne à l'Alhambra avec toi ? Tu n'es pas trop fatiguée pour refaire le voyage, *querida* ?

— Bien sûr que non ! répondit José à la place de sa fille. Hier soir elle a été couronnée par La Macarrona elle-même ! Tu ne voudrais quand même pas qu'elle reste à la maison avec toi au lieu de savourer sa gloire !

Il se tourna vers Lucía pour lui adresser un clin d'œil.

— Est-ce que je peux y aller, Maman ? Ce soir il vont annoncer les gagnants, tu vois.

— Dont tu ne peux pas faire partie, marmonna María.

Elle débarbouilla rapidement sa fille et fit de son mieux pour lisser sa chevelure noire, mais elle n'avait pas le temps d'y remettre de l'huile et de bien la recoiffer. Dès qu'elle le put, Lucía s'échappa de l'étreinte de sa mère, ses boucles noires sauvages voletant derrière elle.

— Viens, Lucía, je vais seller la mule pour que tu ailles saluer tes admirateurs à l'Alhambra.

José tendit la main vers sa fille et elle sautilla vers lui pour la saisir.

— Ne la ramène pas trop tard s'il te plaît, lança María depuis

l'entrée de la grotte tandis que les trois cousins passaient à côté d'elle d'un pas chancelant pour suivre José.

Comme elle s'y attendait, María reçut une foule de visiteurs tout au long de la journée. Tout le monde avait entendu parler de la petite fille en qui vivait l'esprit du *duende*. Même quand elle disait que Lucía n'était pas à la maison, certains passaient la tête dans les pièces du fond pour vérifier qu'elle ne s'y cachait pas. María était morte de honte – elle n'avait pas encore eu le temps de faire les lits et les chambres empestaient le tabac, l'alcool éventé et la transpiration.

— Elle sera là demain, assurait-elle, et oui, elle pourra danser dans la grande grotte.

Même Paola s'aventura en haut de la colline pour voir sa fille et sa petite-fille.

— On m'a dit qu'elle avait donné un sacré spectacle, déclara-t-elle en buvant de l'eau dans une tasse en étain et en s'essuyant le front, tant la chaleur était forte.

— En effet.

— Ton arrière-grand-mère, la *bruja*, m'avait toujours dit qu'un enfant hors de l'ordinaire allait arriver. Peut-être est-ce Lucía ?

— Peut-être.

— Nous avons encore du temps avant de voir si la prophétie est exacte, car Lucía ne peut pas travailler légalement avant plusieurs années encore. Non pas que cela décourage un certain nombre de familles par ici. Mais j'espère que cela stoppera la vôtre, ajouta Paola en lançant un regard d'avertissement à sa fille.

— José voudrait qu'elle devienne une star, et Lucía le souhaite aussi, soupira María, baissant la garde contrairement à ses habitudes.

— Mais c'est toi sa mère ! C'est à toi de décider ce qui se passe sous ton toit. Honnêtement, j'ai parfois l'impression que tu es devenue aussi timide qu'une souris depuis que tu as épousé José. Il ne te bat pas, si ?

— Non, mentit María, parce que parfois, quand il avait trop bu, cela lui était arrivé. Il essaie de faire ce qu'il pense être le mieux pour notre fille.

— Et pour remplir ses sales poches, oui ! Franchement, je ne comprends toujours pas ce que tu lui trouvais à part ce qui pend entre ses cuisses. Et nous qui t'avions trouvé le mari parfait, le cousin de ton père… Enfin, tu as choisi ta propre destinée et, comme je le savais dès le départ, tu le regrettes chaque jour. (Elle marqua une pause pour laisser le temps à ses mots de faire leur effet.) Je suis venue te dire que toi et ta famille devez venir chez nous demain avec Lucía. Nous avons beaucoup de parents venus de Barcelone pour le festival et ils

souhaitent faire la connaissance de ma célèbre petite-fille. J'organise un festin, donc au moins vous aurez tous de quoi manger, ajouta-t-elle en jetant un regard vers le tout petit tas de carottes et l'unique chou – tout ce qu'il restait pour le dîner.

— D'accord, Maman, accepta María d'un air abattu quand sa mère se releva de son tabouret.

— Une heure précise, indiqua Paola en repartant.

María resta assise où elle était. Elle se demandait comment une vie qui avait commencé remplie d'espoir avait pu se désintégrer ainsi jusqu'à ce moment. Un moment où elle avait l'impression d'avoir échoué à la fois en tant qu'épouse et en tant que mère. Les larmes lui montèrent aux yeux, mais elle les essuya vivement. Elle ne pouvait en vouloir qu'à elle-même.

— *Hola*, María.

Elle leva la tête et découvrit Ramón, son voisin, près de la porte. Tous deux étaient amis d'enfance – il avait été un petit garçon calme, gentil et attentionné, dont la personnalité avait peut-être été influencée par le fait qu'il était le plus jeune de neuf frères et sœurs bien plus bruyants. Il avait épousé une cousine de Séville et tous deux avaient construit leur grotte à côté de celle de María et José. Juliana était morte en donnant naissance à leur troisième enfant deux ans plus tôt, laissant Ramón veuf avec de jeunes enfants à nourrir.

— Entre, lui indiqua María en souriant.

— Je t'ai apporté des oranges.

Il présenta le panier de fruits brillants et parfumés et María en eut l'eau à la bouche.

— *Gracias*, mais comment les as-tu eues ? lui demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

— C'est ce que les *payos* nous ont donné cette semaine en guise de paiement. Ils ont dit que les revenus de la récolte étaient trop faibles pour nous donner des pesetas, expliqua-t-il en haussant les épaules. Mais je ne vais pas me plaindre. Au moins l'agriculteur me fournit un travail honnête et stable tout au long de l'année. Bien que je commence un peu à me lasser de manger des oranges.

— Merci alors.

Elle prit l'orange la plus charnue et en enleva la peau. Le parfum était exquis et, quand elle en mordit une bouchée, le jus savoureux lui explosa dans la bouche et lui dégoulina sur le menton.

— C'est si injuste qu'elles poussent tout autour de nous et que nous n'ayons pas les moyens de nous en acheter, observa-t-elle.

— Comme nous l'avons appris tous les deux, la vie peut être injuste.

— Je peux t'offrir un peu d'eau ? À l'heure actuelle, c'est tout ce

que j'ai.

— Je veux bien, merci.

— Où sont tes filles ?

— À la compétition avec leurs grands-parents sévillans. J'ai l'impression que tout le monde est venu à Grenade. Et ta famille ?

— José et Lucía sont déjà là-bas…

— Un ami m'a dit qu'elle avait dansé hier soir et qu'elle avait fait sensation.

— En effet. Eduardo a été chercher de l'eau, quant à Carlos et Felipe, je ne les ai pas vus depuis hier.

— Au moins nous avons tous les deux quelques minutes pour souffler et bavarder ensemble. Tu m'as l'air fatiguée, María.

— Tout le monde l'est aujourd'hui à Sacromonte.

— Non, María, tu sembles fatiguée à l'intérieur. (Elle sentit son regard bienveillant posé sur elle et son empathie lui serra la gorge.) Qu'est-ce qui te tracasse ?

— J'aimerais savoir où sont mes fils, savoir qu'il ne leur est rien arrivé, répondit-elle en levant les yeux pour croiser le regard de son ami. Quand tes filles seront plus grandes, tu comprendras.

— Même alors, j'espère qu'elles continueront d'écouter leur père.

— Pour ton bien, je l'espère aussi. À présent, je dois m'activer un peu.

Alors que María se levait, Ramón tendit une main vers elle.

— Si à n'importe quel moment tu as besoin de mon aide, n'hésite pas à me le dire. Nous avons toujours été amis, n'est-ce pas ?

— Oui. Je te remercie, mais tout va bien. Et grâce à toi, j'aurai du jus d'orange fraîchement pressé à offrir si d'autres visiteurs viennent voir si Lucía est là.

— Et grâce à toi, María, j'ai pu aller travailler après la mort de ma femme, sachant que mes filles étaient entre de bonnes mains.

— Nous sommes voisins, Ramón, nous nous entraidons.

María le regarda sortir de sa grotte et se remémora le petit garçon qu'il avait été. Il semblait apparaître chaque fois qu'elle était au village et avait souvent demandé s'il pouvait l'accompagner à la guitare lorsqu'elle dansait. Elle avait toujours refusé, parce qu'il n'était pas très doué.

En commençant à préparer les oranges, incapable de s'empêcher de mordre de temps en temps dans un quartier bien juteux, elle se demanda si Ramón avait un jour été amoureux d'elle.

— María Luisa Amaya Albaycín, se railla-t-elle. Espèce de vieille femme triste, arrête de t'accrocher au passé !

12

–José, réveille-toi ! Nous devons être chez mes parents pour le déjeuner. Et où sont les garçons ? Est-ce que tu les as vus hier soir à l'Alhambra ? José !

María leva instinctivement la main, désireuse de le faire sortir de son sommeil d'alcoolique d'une bonne claque. Le soleil lui indiquait qu'il était près de midi et elle était morte d'inquiétude pour Carlos et Felipe. Baissant la main, elle se résolut plutôt à le secouer, doucement d'abord, puis plus fort quand elle vit qu'il ne remuait pas.

— Qu'y a-t-il, femme ?! grommela José en se réveillant. Un homme ne peut donc pas profiter d'une bonne nuit de sommeil après le plus grand triomphe de sa vie ?

— Si, à condition de dire à sa femme s'il a vu leurs enfants ces deux derniers jours.

— Lucía n'est-elle pas tranquillement allongée à côté de toi ?

— Je ne parle pas de Lucía, tu le sais très bien. Où sont Carlos et Felipe ?

— Je ne sais pas, d'accord ? C'est toi leur mère, c'est à toi de t'occuper d'eux.

María l'ignora et se tourna vers Lucía qui semblait aussi profondément endormie que l'était son père. Elle la souleva de sa paillasse et l'emmena dans la cuisine.

— Viens, Lucía, il est l'heure de se réveiller. Tes grands-parents nous attendent dans une heure.

— Maman ?

María assit sur ses genoux l'enfant encore ensommeillée et prit une serviette dans la bassine pour nettoyer son visage tout sale.

— Les gens t'ont encore donné du chocolat hier soir, hein ?

Lucía sourit tandis que sa mère lui enlevait la robe de flamenco, dont la traîne était désormais couverte de terre.

— Oui. Tout ce que je devais faire c'était danser pour eux et ils me donnaient des pièces et du chocolat.

— Et aujourd'hui il faut que tu danses de nouveau pour tes grands-parents, mais pas là-dedans.

Elle posa sa fille nue par terre, puis roula la robe et la fourra dans le coffre en bois qu'elle utilisait pour le linge sale. Puis elle lui tendit une robe droite propre, qui avait au moins de délicates broderies au niveau du col et de l'ourlet pour distraire les regards de la grande simplicité du tissu.

— Tu vas porter ça.

— Mais Maman, je la portais quand j'avais six ans ! C'est une robe de bébé !

— Et elle te va encore très bien, la rassura María, déterminée à ce que sa fille, qui serait sûrement au centre de l'attention après le déjeuner, ne lui fasse pas honte, quand c'était déjà le cas de son mari et que deux de ses fils avaient disparu…

— À présent, tiens-toi tranquille pendant que je te brosse les cheveux et que je te fais des tresses, après quoi je te donnerai un verre de jus d'orange tout frais.

— Du jus d'orange ? Où est-ce que tu l'as eu, Maman ?

— Peu importe.

Une fois qu'elle eut coiffé Lucía et qu'elle l'eut envoyée dehors avec son jus d'orange, elle s'occupa de sa propre toilette. Elle se lava brièvement dans le tonneau qu'Eduardo avait rempli et enfila un chemisier blanc propre. Elle massa d'un peu de précieuse huile d'amande ses longs cheveux noirs et, sans miroir pour la guider, elle les coiffa en un chignon bas, puis saisit les mèches courtes autour de son visage pour former deux boucles gominées et brillantes venant lui caresser les joues.

— Nous devons parler de ce qui s'est passé hier soir, déclara José en pénétrant dans la cuisine d'un pas décidé.

— Plus tard, quand nous serons rentrés de chez mes parents. Tiens, j'ai brossé ton plus beau gilet.

Elle le lui tendit.

— Il faut que je te dise que Lucía et moi avons reçu… des offres d'emploi.

— Que je suis sûre que tu as refusées, puisqu'elle est mineure.

— Tu crois vraiment que cela importe à qui que ce soit ? Si Lucía est capable de danser dans leurs bars et de leur amener des clients, ils trouveront des moyens pour contourner cette interdiction.

— Et d'où viennent ces offres ?

— Séville, Madrid et Barcelone. Ils la veulent, María, et nous serions idiots de refuser.

José prit le gilet et l'enfila sur sa chemise sale et malodorante. María s'arrêta net.

— Tu n'as quand même pas accepté d'offre du genre, si ?

— Je… nous en parlerons plus tard. Où est le petit déjeuner ?

María se mordit la langue et lui servit un bol de porridge, ayant caché le reste du jus d'orange sachant qu'il boirait tout d'une traite. Quand son mari sortit manger son porridge sur la marche de l'entrée, en allumant un cigare, María partit voir Eduardo qui s'habillait.

— As-tu vu tes frères hier soir ?

— Tôt dans la soirée, oui.

— Ils regardaient le concours ?

— Ils étaient dans la foule, oui.

Nerveux, Eduardo évitait de croiser le regard de sa mère.

— Alors où sont-ils à présent ?

— Je ne sais pas, Maman. Tu veux que j'aille me renseigner ?

— Qu'est-ce que tu ne me dis pas ? s'enquit María en observant son fils.

Eduardo noua un foulard rouge à pois autour de son cou.

— Rien… Je vais aller voir si je peux apprendre quelque chose.

— Ne sois pas trop long, nous devons être chez tes grands-parents dans très peu de temps, lança-t-elle alors qu'il quittait la grotte.

Les parents de María habitaient au pied de la colline ce qui, en termes de position sociale à Sacromonte, signifiait qu'ils avaient atteint le sommet. Leur grotte avait une porte d'entrée en bois, de petites fenêtres avec des volets et un sol en béton qu'égayaient des tapis de couleurs vives. Il y avait un véritable évier dans la cuisine, qu'ils pouvaient remplir avec l'eau du puits non loin de là, et un feu séparé, juste pour la cuisson des aliments. Les meubles avaient été fabriqués en sapin local par son père et, quand María entra, elle vit que la table croulait sous les poêles et les casseroles pleines de victuailles.

— María, te voilà ! Ainsi que ma petite Lucía, se réjouit Paola en prenant l'enfant dans ses bras. Elle est arrivée ! s'exclama-t-elle à destination de ses invités en entrant au salon.

María la suivit et fixa d'un air absent un océan de visages qu'elle ne reconnaissait pas, mais au moins elle était soulagée que Paola ne semble pas encore avoir remarqué qu'il manquait son mari et ses fils.

Lucía fut vite entourée par les membres de sa famille élargie, parmi lesquels toutes les catégories d'âge étaient représentées, et la cacophonie dans la pièce tandis qu'ils la saluaient donna des bourdonnements d'oreilles à María.

— Bien sûr qu'elle dansera pour nous, peut-être après le déjeuner, déclara Paola.

María aperçut son père assis dans son fauteuil habituel et alla lui dire bonjour.

— Comment vas-tu, Papa ?

— Très bien, *querida*. Et comme tu le vois, ta mère est dans son élément, ajouta Pedro en adressant un clin d'œil à sa fille. Personnellement, je serai bien content quand tout ça sera fini et que nous reviendrons à la normalité.

— Comment vont les affaires ?

— Bien, très bien. Les *payos* apprécient mes poêles et mes casseroles et j'en suis heureux. Et ton fils, Eduardo, prendra un jour la succession de son vieux grand-père et s'installera peut-être à l'intérieur des murs de la ville. J'ai dit à ta mère que nous aurions assez pour nous construire une petite maison là-bas, mais elle refuse. Ici, elle est au sommet, alors qu'en ville elle serait au bas de l'échelle.

— Nous autres gitans aimons rester entre nous, Papa, non ?

— Oui, mais peut-être trop. C'est la raison pour laquelle les *payos* ne nous portent pas dans leur cœur ; ils ne nous connaissent pas, ni nos coutumes, ce qui leur fait peur. Enfin bon, c'est la vie, conclut-il en souriant avec douceur. Où est José ?

— Il est en chemin.

— Est-ce qu'il te traite bien, *querida* ?

— Oui, mentit-elle.

— Tant mieux. Je lui dirai qu'il peut être fier de son fils aîné. À présent, j'aimerais te présenter quelqu'un. Tu te souviens de ton cousin, Rodolfo ? Vous jouiez ensemble quand vous étiez petits et maintenant, comme toi, il a des enfants, dont un petit garçon d'à peu près l'âge de Lucía. Ce garçon a un don. Rodolfo ! appela-t-il en faisant signe d'approcher à un homme grand qui se tenait à proximité. Tu te souviens de ta cousine, María ?

— Bien sûr, répondit-il en s'approchant d'eux à grandes enjambées. Tu es toujours aussi charmante, ajouta-t-il en lui baisant la main.

— Il a appris les bonnes manières à Barcelone, gloussa Pedro. Embrasse ta cousine, *hombre* !

Rodolfo s'exécuta et, alors qu'ils bavardaient, un petit garçon, à peine plus grand que Lucía, enroula les bras autour de la jambe de son père. Il avait des yeux noisette assez clairs, enfoncés dans son visage, et la peau foncée d'un vrai gitan. Ses cheveux se dressaient en étranges touffes et María songea qu'il avait un aspect bien singulier.

— Je sais que je ne suis pas beau, *señora*, mais je suis malin, dit-il en levant les yeux vers elle.

María rougit, se demandant comment il avait fait pour deviner ce qu'elle pensait.

— Chilly, ne sois pas grossier. Je te présente ta tante María.

— C'est le garçon dont je te parlais, notre petit *brujo*, expliqua Pedro. Il m'a dit tout à l'heure que je serais chauve à soixante ans. Je m'estime chanceux d'avoir encore dix ans de cheveux devant moi !

— Pourquoi êtes-vous si triste ? demanda Chilly en fixant María. Qui vous a fait du mal ?

— Je…

— Un de vos fils a des ennuis, *señora*, de gros ennuis, déclara-t-il en

hochant la tête avec véhémence.

— Ça suffit, Chilly ! le gronda Rodolfo en lui posant une main sur la bouche. Va donc demander ta guitare à ta mère. Tu joueras après le déjeuner, alors tu ferais mieux de t'entraîner un peu. (Rodolfo lui donna une tape sur les fesses pour l'éloigner.) *Perdón*, fit-il, transpirant de gêne. Il est trop jeune pour savoir ce qu'il dit.

Le cœur de María battait comme un *cajón* dans sa poitrine.

— A-t-il raison en général ?

Voyant le désarroi de sa fille, Pedro se toucha ses cheveux épais.

— Nous le saurons dans dix ans !

— Excuse-moi, Papa, mais je dois aider Maman.

Elle adressa un signe de tête à Rodolfo et quitta la pièce. Elle traversa vivement la cuisine et sortit de la grotte pour guetter José. Il n'y avait toujours aucun signe de son mari et elle ne pouvait donc pas lui confier ce que lui avait dit le petit *brujo*.

— Que faire… murmura-t-elle. S'il vous plaît, mon Dieu, faites qu'il se trompe.

Mais ils ne se trompent jamais, María… lui disait sa voix intérieure.

De retour à l'intérieur, elle fut au moins occupée par le déjeuner – elle aida sa mère à servir aux nombreux invités de grands bols de daube pimentée de haricots et de saucisses, accompagnés de tortillas et de *patatas a la pobre* bien croustillantes, dont elle se serait régalée n'importe quel autre jour. Mais ce jour-là, elle arrivait à peine à avaler. Après s'être assurée que Lucía avait mangé suffisamment, au milieu des invités qui la sollicitaient sans cesse, María ressortit guetter son mari. Elle ne le vit pas, en revanche Eduardo arriva en courant vers elle.

— Quelles sont les nouvelles de tes frères ? demanda-t-elle en arrêtant son fils avant l'entrée de la grotte de ses parents et les regards indiscrets.

À bout de souffle, le jeune homme se courba en deux pour reprendre sa respiration.

— Maman, ce ne sont pas des bonnes nouvelles. C'est ce que je craignais quand je les ai vus à l'Alhambra samedi soir. Ils traînaient avec un groupe qui faisait les poches des spectateurs. Tous les deux ont été pris la main dans le sac par la police, mais Carlos a réussi à s'échapper. Je suis allé voir le père de l'un des autres garçons, et il m'a dit qu'ils étaient tous en prison. Ils seront jugés demain ou après-demain.

— Et Carlos ? Où est-il ?

— Il doit se cacher quelque part, fit Eduardo en haussant les épaules.

— *¡Dios mío!* s'exclama María en enfouissant son visage dans ses mains. Mon petit Felipe ! Dis-moi, que devons-nous faire ?

— Nous ne pouvons rien faire, Maman. Il devra purger la peine qu'on lui donnera, quelle qu'elle soit.

— Mais tu sais comment nous traitent les *payos* dans leurs prisons ! Ils battent les gitans, ils les maltraitent…

— C'était juste du vol sans violence, donc peut-être que la peine sera courte. Et peut-être que ça servira de leçon à Felipe.

— Si ce n'est pas le cas, je lui en donnerai une, moi, de leçon ! s'énerva María, son angoisse laissant place à la colère. Peut-être que cela lui montrera aussi que suivre son grand frère partout comme il le fait est stupide et dangereux. Sais-tu quelle est la peine pour un délit de ce genre ?

— Non, mais nous pourrions peut-être demander à Grand-père. Il a de l'expérience avec les *payos* et connaîtrait peut-être quelqu'un susceptible de nous aider.

— Ton grand-père est un forgeron, pas un juge *payo* ! Mon pauvre, pauvre Felipe ! Il n'a que treize ans – c'est encore un enfant.

— Oui. Peut-être y a-t-il une loi selon laquelle les enfants ne peuvent pas être emprisonnés avec les adultes.

— Mais s'ils l'envoient loin de moi ?! J'ai entendu des histoires comme ça.

María faisait les cent pas, se tordant les mains de désespoir.

— Maman, essaie de te calmer. Je vais me renseigner pour savoir quand aura lieu l'audience, et peut-être que tu pourrais aller au tribunal pour demander sa grâce, dire que Felipe a été influencé par d'autres…

— Oui, par son frère ! Vas-y, vite, et essaie aussi de trouver ton père s'il te plaît.

María regarda Eduardo repartir en courant, puis se ressaisit en entendant sa mère approcher.

— Où étais-tu passée, ma fille ? Où est José ?

— Il devrait arriver d'une minute à l'autre, Maman, promis.

— J'espère, parce que tout le monde attend pour voir Lucía danser, et bien sûr José doit l'accompagner. Nos parents devront bientôt se mettre en route.

Paola indiqua la pelouse devant la grotte qui menait directement au fleuve. Un certain nombre de chariots y étaient garés et des mules broutaient tranquillement au milieu. Un grand groupe de personnes avait également commencé à se constituer autour d'une petite piste de danse de fortune. María aperçut encore d'autres personnes qui venaient vers eux.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Maman ?

— Rien, répondit Paola en rougissant. J'ai juste dit à quelques amis et quelques voisins que Lucía danserait ici après le déjeuner.

— Tu veux dire que tu as convié tout le village à ton spectacle privé, marmonna María. Eh bien, ce n'est pas possible sans José.

— Peut-être pouvons-nous nous passer de lui. Peut-être que quelqu'un ici peut le remplacer. Je vais le chercher.

— Maman, *Abuela* dit qu'elle veut que je danse, mais Papa n'est pas là, annonça Lucía en apparaissant près d'elle. Alors elle veut que ce soit *lui* qui m'accompagne.

María suivit le doigt de Lucía pour découvrir dans la foule Chilly, le petit garçon qui lui avait fait des prédictions dérangeantes.

— *Lui* ?

María fronça les sourcils.

— Hier il a joué pour le concours. Il a du talent, mais je veux que ce soit Papa qui joue pour moi.

— María ?

Une main l'attrapa doucement par l'épaule et elle se retourna pour découvrir la *bruja* Micaela derrière elle.

— Félicitations pour le succès de ta fille. Tu dois être fière, fit-elle tandis que Chilly les rejoignait. Et celui-ci… il est tout aussi talentueux à sa façon, ajouta-t-elle en ébouriffant les cheveux du petit garçon. Il possède le même don que moi.

— Je sais, marmonna María, osant à peine le regarder de peur qu'il ne lui annonce autre chose de terrible.

— Alors, Lucía, je vais jouer pour toi, d'accord ? demanda Chilly.

— Non, *gracias*. Je vais attendre Papa. C'est le seul qui sache jouer pour moi, répondit Lucía d'un air supérieur.

— Chilly jouera souvent pour toi à l'avenir, déclara Micaela. Et…

María regarda la *bruja* et vit qu'elle avait les yeux révulsés, comme toujours quand elle écoutait les esprits.

— …un jour ce jeune homme, poursuivit-elle en tapotant l'épaule de Chilly, guidera ta petite-fille pour l'aider à rentrer à la maison.

— *Ma* petite-fille ? s'enquit María, perplexe.

— Non, la sienne, déclara Micaela en désignant Lucía. Souviens-toi de ce que j'ai dit, petit *brujo*, ajouta-t-elle à l'attention de Chilly. Elle viendra. Oh, il fait si chaud ! Je dois trouver de l'eau.

Micaela s'éloigna et Lucía leva des yeux écarquillés vers sa mère.

— Je suis trop jeune pour avoir une petite-fille, Maman, hein ?

— Bien sûr, Lucía. Bon, veux-tu bien que Chilly joue pour toi ou non ? La foule est de plus en plus nombreuse et commence à s'impatienter.

— Ce serait un honneur pour moi de t'accompagner, *señorita*, sourit Chilly en montrant le trou laissé par ses dents de lait manquantes.

— Je suppose que nous n'avons pas le choix, soupira Lucía. Je vais danser une *bulería*, d'accord, Maman ?

— Je pense que c'est approprié, oui.

— Est-ce que tu sais en jouer une ? demanda la petite fille à Chilly d'un air soupçonneux.

— Je peux jouer n'importe quoi, *señorita*. Viens, dit-il en lui prenant la main. Nous allons faire ça maintenant, parce que ma famille aussi devra bientôt se mettre en route.

Bizarrement, Lucía le suivit sans récriminer. La pelouse était à présent bondée de curieux pour voir les deux artistes miniatures. On avait trouvé quelqu'un pour jouer du *cajón* et Chilly s'assit à côté de lui sur un tabouret tandis que Lucía s'installait au centre de la scène et prenait sa position d'ouverture.

— *¡Olé!* cria-t-elle.

— *¡Olé!* répondit la foule.

Chilly commença à jouer, ne quittant jamais Lucía des yeux pour l'accompagner au mieux. Le martèlement des pieds minuscules démarra et María regarda, hypnotisée. Que ce soit dû à l'accompagnement presque tendre du garçon, qui semblait anticiper chacun des mouvements de Lucía avec les cordes de sa guitare, ou à la confiance qu'avait acquise sa fille après l'adulation qu'elle avait reçue ces deux derniers jours, María songeait qu'elle ne l'avait jamais vue danser aussi bien.

L'assistance était électrisée et criait des encouragements aux jeunes artistes.

— *¡Vamos ya! ¡Olé!*

Lucía termina sa prestation par un piétinement si foudroyant que la piste en bois faillit voler en éclats.

María l'acclama quand elle salua en tendant une main majestueuse vers son guitariste.

— Qui est cet enfant qui joue pour notre fille ? demanda une voix derrière elle.

— C'est le fils de mon cousin. Il a du talent, tu ne trouves pas ?

José ignora la remarque de sa femme.

— Pourquoi accompagne-t-il Lucía ?

— Parce que tu n'étais pas là pour le faire.

José rota et posa lourdement le bras sur l'épaule de son épouse pour se stabiliser. Elle voyait et sentait qu'il avait bu. Il voulut s'approcher de la piste, mais María le saisit par son gilet.

— Non, José ! Je dois te parler de toute urgence. Est-ce que tu as vu

Eduardo ?

— Non. Lâche-moi.

— Pas tant que tu ne m'auras pas écoutée. Allons dans un endroit où nous pourrons discuter en privé.

— Ça ne peut pas attendre ?

— Non ! Allons là-bas.

Ils se dirigèrent vers l'un des chariots et s'isolèrent derrière le véhicule.

— Qu'y a-t-il de si important, femme ?

— Ton fils Felipe est en prison. Carlos et lui ont été surpris par la police en train de faire les poches lors du *Concurso* hier soir. Selon Eduardo, trois autres garçons du village ont été arrêtés aussi. Ils devraient être jugés ces deux prochains jours. Carlos a réussi à s'échapper, mais notre pauvre Felipe…

María poussa un sanglot guttural et sut qu'elle avait enfin toute l'attention de José.

— Noooon… gémit-il en se prenant la tête entre les mains, avant de regarder sa femme, dévasté. On peut me reprocher beaucoup de choses, mais au moins je n'ai jamais volé. Je croyais avoir martelé ce principe dans la tête de mes fils aussi. *Dios mío*, je n'arrive pas à y croire !

— Que va-t-il se passer, José ?

— Je ne sais pas, mais peut-être que ceux qui se sont déjà retrouvés dans une telle situation pourraient nous le dire.

— Oui, peut-être. Eduardo est parti à la recherche de Carlos et essaie aussi de se renseigner sur ce qui attend Felipe.

— Tout ça c'est la faute de Carlos. Attends un peu que je lui mette la main dessus. Il a dû se terrer dans une grotte abandonnée. Il a sans doute plus peur de ce que je pourrais lui faire quand je le trouverai que de la police ! Je vais fouiller le village et je ne reviendrai pas sans ce saligaud.

— Ne le bats pas, José. Il est sans doute terrifié et…

— Je suis son père et il aura ce qu'il mérite ! cria-t-il, tremblant de rage.

María regarda son mari partir en courant sur le sentier sinueux.

— Lucía n'a-t-elle pas été merveilleuse ?!

Paola avait trouvé sa fille dans la foule et avait joint les mains de ravissement.

— Nos cousins étaient ébahis. Tu dois être drôlement fière.

— Oui, Maman.

— Tu n'en as pas l'air. Tu es aussi blême qu'un fantôme. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien. Ce week-end m'a fatiguée, c'est tout.

— Fatiguée ? María, tu n'as que trente-trois ans et pourtant tu te comportes comme une vieille femme. Peut-être devrais-tu consulter Micaela pour qu'elle te donne une potion qui rallumerait la flamme dans tes yeux. Allez, viens dire au revoir à tes cousins avant leur départ.

María suivit sa mère vers le groupe de chariots qui ramèneraient leurs parents à Barcelone et au-delà. Tous lui firent beaucoup de compliments sur Lucía et lui dirent qu'ils espéraient qu'elle et sa famille leur rendraient visite bientôt. María hochait la tête et souriait à la ronde, la gorge si serrée qu'elle arrivait à peine à parler.

— Au revoir, *señora,* lui dit Chilly en tirant sur sa jupe pour qu'elle baisse les yeux vers lui. Ne vous inquiétez pas, vous allez avoir de l'aide. Vous ne serez pas seule, murmura-t-il.

Il lui tapota le bras comme le ferait un parent avec son enfant, puis grimpa sur le chariot à côté de son père.

Bien que ses jambes flageolent sous le poids du choc et de l'épuisement, María resta debout avec ses parents et Lucía pour saluer la ribambelle de chariots jusqu'à ce qu'ils ne soient plus qu'un point à l'horizon.

Elle parvint à trouver assez de force pour aider sa mère à ranger, tandis que Lucía, assise sur les genoux de son grand-père, écoutait des histoires de l'ancien temps en suçant son pouce. Lorsqu'elle alla récupérer sa fille pour rentrer à la maison, celle-ci dormait profondément. Pedro sourit en la plaçant dans les bras de María.

— Trop d'excitation pour cette petite, je crois. Elle m'a dit qu'elle avait reçu de nombreuses propositions pour aller danser dans des cafés de Barcelone, mais j'espère que tu ne les accepteras pas tant qu'elle ne sera pas bien plus grande.

— Évidemment, Papa.

— Est-ce que ça va, *mi hija* ? Tu n'as pas l'air toi-même.

Avec douceur, son père écarta une mèche de son visage. La tendresse de ce geste lui donna envie de se jeter dans ses bras et de tout lui raconter, de lui demander son aide et ses conseils, mais elle savait que José ne le lui pardonnerait jamais. Désormais, c'était *lui* le chef de famille.

De retour à la maison, Lucía s'était réveillée et alla pratiquer son *zapateado* dehors, espérant clairement s'attirer les louanges des passants. Il ne faisait aucun doute que l'attention était une drogue à laquelle la petite fille était déjà dépendante. María s'occupait comme elle le pouvait en attendant le retour de José ou d'Eduardo avec des nouvelles de ses fils disparus. Des rumeurs devaient commencer à se

propager dans le village.

À la tombée du jour, María vit enfin José revenir sur le sentier. Elle soupira de soulagement en apercevant Carlos plus loin derrière lui.

— Viens là.

José poussa son fils à l'intérieur de la grotte. Carlos trébucha sur la marche et tomba. José s'apprêta alors à lui donner des coups de pied.

— Non ! hurla María en se plaçant entre son fils et son mari. Ce n'est pas la solution, José, même s'il mérite bien pire. Il faut qu'il garde tous ses esprits pour nous dire où est Felipe.

— Oh, je sais où est notre garçon ; comme Eduardo te l'a dit, Felipe est enfermé dans une cellule en ville. Et pendant que son petit frère est en prison, ajouta-t-il en se penchant pour relever son fils recroquevillé, celui-ci se cachait dans l'écurie de son ami Raúl, comme une chèvre effrayée allant à l'abattoir. Il n'a même pas pensé à rentrer à la maison pour nous dire ce qui était arrivé à Felipe !

— Pardonnez-moi, Maman, Papa. J'avais peur, je ne savais pas quoi faire.

Carlos avait le regard de l'enfant qu'il était autrefois.

— Tu préférais sauver ta peau de lâche, et je devrais te conduire en prison de ce pas pour que tu sois jugé avec ton frère et les autres. Tu ne mérites rien de moins !

— Non, Papa ! Je ne serai plus jamais aussi stupide. C'était l'idée des autres garçons, je te jure, et Felipe et moi, on pensait qu'on pourrait aider Maman à acheter de la nourriture et peut-être une jolie robe pour Lucía.

— Ferme-la, gronda José. Tu n'as aucune excuse, nous savons très bien tous les deux que tout l'argent volé aurait fini dans ton gosier ! Dans l'histoire de la famille Albaycín, jamais personne n'a été en prison. Même quand nous mourions de faim, il nous est peut-être arrivé de fouiller dans les poubelles des *payos* pour nous mettre quelque chose sous la dent, mais aucun de nous n'est jamais tombé aussi bas que toi. Tu fais honte à notre nom ! Je serais bien tenté de te bannir de cette maison et de t'abandonner dans la rue. Allez, hors de ma vue !

— Oui, Papa. Je suis vraiment désolé, Maman.

— Si tu te comportes mal encore une fois, je te livrerai moi-même à la police ! rugit José tandis que Carlos disparaissait dans sa chambre, la tête basse.

— Que se passe-t-il, Papa ? Pourquoi est-ce que tu grondais Carlos ?

Lucía était apparue dans la cuisine.

— Tout va bien, *querida*, la rassura María. Si tu allais voir ton amie Inés à côté ? Tu pourrais peut-être leur montrer tes mouvements de

danse à elle et ses sœurs, encouragea-t-elle pour l'éloigner de la grotte.

José s'effondra sur un tabouret, la tête entre les mains.

— Ah, María, j'ai tellement honte.

— Je sais, José, et que ferons-nous si l'un des autres garçons dénonce Carlos au moment de l'interrogatoire ?

— Voilà au moins une chose qui ne m'inquiète pas. La loyauté entre gitans le protégera. *Dios mío*, ce garçon a un côté sauvage qui fait de moi un chaton à côté. Peut-être a-t-il besoin de l'amour d'une femme douce pour l'apprivoiser. Une femme comme toi, María. Pardonne-moi de ne pas me souvenir de toutes tes qualités aussi souvent que je le devrais.

José tendit une main vers sa femme en lui souriant faiblement. Elle prit sa main et un rare moment de tendresse passa entre eux.

— Que pouvons-nous faire à présent ? lui demanda-t-elle.

— Attendons le retour d'Eduardo. Le père d'un des autres garçons est allé à la prison ce matin, mais les gardiens n'ont pas voulu le laisser entrer voir son fils. La prison est remplie de ceux qui voulaient profiter de la venue de tous ces visiteurs à l'Alhambra. Un autre gang a attaqué un couple *payo* en le menaçant au couteau. Ils ont pris la calèche en embuscade et ont volé l'argent et les bijoux du couple.

— Si Felipe est condamné, combien de temps restera-t-il emprisonné ?

— Ça dépend du juge. Il y aura beaucoup d'affaires à traiter demain au tribunal.

Eduardo revint une heure plus tard sans autres nouvelles que celles déjà annoncées par José. Il semblait exténué et deux fois plus vieux que son âge, mais au moins il fut soulagé de savoir que Carlos était de retour à la maison. Une fois que les enfants eurent dîné et furent couchés – José avait insisté pour que Carlos dîne tout seul dans sa chambre à la lueur de la bougie – María sortit de l'écurie son panier en cours et s'assit pour travailler.

— Pas besoin de faire ça ce soir, Mia.

Elle leva les yeux vers José, étonnée qu'il utilise ce surnom affectueux, ce qu'il n'avait pas fait depuis des mois.

— Utiliser mes mains m'apaise l'esprit. Tu ne sors pas avec tes amis ce soir ?

— Non. Nous devons parler de Lucía.

— Je crois que nous avons déjà discuté d'assez de choses pour aujourd'hui, non ?

— Ça ne peut pas attendre.

María posa son panier et regarda son mari s'installer dans son fauteuil de la cuisine.

— Dis-moi, alors.

— J'ai reçu de nombreuses offres.

— Tu me l'as dit en effet.

— Des offres sérieuses, qui nous permettraient de gagner beaucoup d'argent.

— Et comme je le disais hier, ce sont des offres que tu dois décliner.

— Et comme *moi* je le disais hier, il y a des façons de contourner la loi. C'est moi qui serai employé comme guitariste. Lucía apparaîtra soudain sur scène, exactement comme pour la compétition. Tout le monde est prêt à prendre ce risque pour montrer le talent de notre fille à un public plus large.

— Et pour se remplir les poches, en faisant travailler mon enfant illégalement et en vous payant tous les deux une misère, sans aucun doute.

— Non, María, mon ancien patron à Barcelone me propose de tripler mon ancien salaire si Lucía est avec moi. Cette somme te permettrait de cuisiner un repas digne de ce nom pour notre famille tous les jours de la semaine !

— Oui, mais sans toi et Lucía. Barcelone, c'est très loin.

— Mia, tu ne crois pas que nous devrions tenter le coup ? Quelle vie avons-nous ici aujourd'hui ? Des fils qui sont en tel manque d'argent qu'ils sont prêts à voler ! Rien à cuire dans ta marmite, des vêtements élimés ? fit José en se levant pour déambuler dans la pièce. Tu as vu danser Lucía, tu sais de quoi elle est capable. Elle est unique et notre situation est désespérée.

— Assez désespérée pour séparer cette famille ? Mon mari et ma fille au loin et nous ici sans vous ?

— Si tout se passe bien, tu pourras nous rejoindre à Barcelone avec les garçons dans quelques semaines.

Même si María ne s'attendait pas à ce que son mari lui suggère de les accompagner dès le départ, le fait qu'il ait véritablement envisagé de les laisser tous les quatre à Sacromonte la choquait.

— Non, José ! Lucía est trop jeune, un point c'est tout. Barcelone est une grande ville, remplie de voleurs et de vagabonds… tu le sais très bien.

— Oui, parce que je connais bien la ville, ce qui est d'ailleurs la raison pour laquelle je choisirai une offre là-bas plutôt qu'à Madrid ou à Séville. Je connais des gens à Barcelone, Mia. Notre fille sera en sécurité.

María remarqua une lueur dans ses yeux, une lueur qu'elle n'avait pas vue depuis des années. Elle prit alors conscience qu'il ne s'agissait pas uniquement de Lucía, mais de lui aussi. On lui donnait une autre

chance de briller, de réaliser ses rêves contrariés.

Elle plissa les yeux, voyant soudain la vérité.

— Tu as accepté, n'est-ce pas ?

— Il repartait aujourd'hui. Je devais lui donner une réponse.

Les yeux de José l'imploraient de comprendre.

Le silence s'installa dans la cuisine. Elle finit par pousser un profond soupir et le regarda, des larmes plein les yeux.

— Quand partez-vous ?

— Dans trois jours.

— Lucía est au courant ?

— Elle était là, elle me suppliait de dire oui. Le Bar de Manquet est l'un des cafés de flamenco les plus réputés de Barcelone. C'est une chance formidable pour nous… pour *elle*. Tu dois bien t'en rendre compte, non ?

— Elle n'a même pas pensé à me demander mon avis, murmura María. Et que se passera-t-il si Felipe est envoyé en prison ? Laisseras-tu ton fils y pourrir seul ? Et Carlos a besoin d'être guidé par un père, José.

— La réputation de Lucía à Barcelone se fera très vite, et entretemps je suis convaincu que tu peux être à la fois mère et père. Cela pourrait être le début d'une toute nouvelle vie pour nous tous, implora-t-il.

María se leva et tourna le dos à son mari.

— Je vois que la décision est prise. Il n'y a rien d'autre à dire.

Il se leva et lui caressa le dos.

— Viens, Mia, allons nous coucher. Cela fait longtemps que toi et moi…

Parce que tu n'es jamais là quand je m'endors…

Sachant qu'une épouse gitane ne devait jamais refuser à son mari ses droits maritaux, María lui prit la main à contrecœur et le suivit dans leur chambre. Elle s'allongea à côté de lui et le sentit soulever les jupes en coton qui protégeaient son intimité. Quand il grimpa sur elle et plongea dans sa chair tendre, elle se contenta d'attendre qu'il ait fini, ainsi que le silence et la tranquillité qui s'ensuivraient.

Il ne mit pas longtemps à grogner et à rouler sur le côté. Elle resta ensuite immobile, ses jupes toujours regroupées au-dessus de sa taille, à fixer l'obscurité. Une larme coula le long de sa joue.

Qu'es-tu devenue, María ? s'interrogea-t-elle.

Rien, fut la réponse de son esprit las.

13

María regarda José et Eduardo, horrifiée.

— Un mois ? N'avez-vous pas expliqué au juge qu'il n'a que treize ans ? *¡Dios mío!* C'est un enfant, et il va se retrouver enfermé avec tous ces autres criminels quand il n'a rien fait d'autre que de suivre son frère !

— Nous avons essayé, Maman, expliqua Eduardo, mais c'était la folie au tribunal – il y avait tant d'hommes à juger, il était impossible de s'approcher pour plaider sa cause. Ils les ont fait entrer tous ensemble – tout le groupe. L'accusation a été lue à voix haute, et en quelques secondes le juge avait prononcé leur peine.

— Ce n'est pas ça la justice ! s'insurgea María.

— Les gitans ne reçoivent jamais aucune justice, rien que des punitions, déclara José en s'approchant du placard de la cuisine où il gardait une bouteille de brandy à l'anis. Ça aurait pu être pire, les voleurs avant lui en ont pris pour six semaines. Aux yeux des *payos*, nous sommes tous coupables, la présomption d'innocence n'existe pas.

Il retira le bouchon et but une grande gorgée.

— Mon pauvre fils, s'attrista María, se moquant que son visage ruisselle de larmes.

— Espérons que ça lui servira de leçon. Quant à toi, aboya José quand Carlos sortit de sa chambre, regarde ce que ça a fait à ta mère !

— Pardonne-moi, implora Carlos en tendant les bras pour enlacer María.

Elle s'écarta de lui.

— Puis-je au moins lui rendre visite ? demanda-t-elle en essuyant ses larmes.

— Oui, j'ai noté ici les horaires, répondit Eduardo qui était le seul de la famille à savoir lire. Je viendrai avec toi.

— Qu'est-ce qui arrive à Felipe ? s'enquit Lucía en apparaissant à l'entrée de la grotte. Quelqu'un vient de me dire qu'il était en prison. C'est vrai ?

— Oui, répondit José. Felipe a fait quelque chose de mal : il a volé de l'argent pendant le concours, et maintenant il est puni. Toi tu ne volerais jamais, hein, *mi princesa* ?

— Je n'aurai pas besoin de le faire, Papa, parce que grâce à nous deux la famille va devenir riche !

— Comment ça ? s'étonna Eduardo.

— Tu ferais mieux de le dire à tes fils, José.

Lucía grimpa sur les genoux de José, tout excitée, et il annonça

alors la nouvelle à ses deux fils qui le regardaient, perplexes.

— Et pendant mon absence, vous avez intérêt à prendre bien soin de votre mère ou vous aurez affaire à moi.

Debout dans leur petite cuisine misérable, María regretta un instant que ce ne soit pas *elle* qui parte pour Barcelone. Tout le village était désormais au courant pour Felipe et, malgré tout le talent de sa fille, rien ne pouvait compenser l'humiliation qu'elle ressentait en tant que mère.

Lorsque Carlos se fut éclipsé dans sa chambre et que José eut annoncé qu'il avait « des choses à régler » avant leur départ, Eduardo s'assit avec sa mère sur la marche du perron. Il prit sa main dans la sienne et elle vit que sa jeune peau était déjà calleuse et pleine de cicatrices à cause du rude travail qu'il effectuait à la forge de son grand-père.

— Je veillerai sur toi, Maman, pendant l'absence de Papa.

María se tourna vers lui et lui sourit faiblement.

— Je le sais, mon fils chéri. Et j'en remercie Dieu.

* * *

— Au revoir, Mia.

José prit les mains de María dans les siennes et lui baisa le bout des doigts.

— Comment saurai-je que vous êtes bien arrivés ? Sans encombre ? s'inquiéta-t-elle tandis que la famille se tenait près de la mule et du chariot d'un cousin de José, sur lesquels les bagages avaient été disposés, la guitare de José à une place de choix.

— Dès que je le pourrai, je t'enverrai un message par le biais d'un visiteur revenant par ici. Lucía, dis au revoir à ta mère.

— *Adiós*, Maman.

Lucía la serra dans ses bras, mais il était évident pour María que sa fille était impatiente de se mettre en chemin.

— C'est dommage que tu n'aies pas pu rendre visite à ton fils en prison avant de partir, chuchota-t-elle à José.

— Les visites ne sont possibles qu'à partir de vendredi et j'ai promis à mon patron que nous serions là jeudi. Ce n'est qu'un mois, María. Ça va passer vite et lui donner une leçon qu'il n'oubliera jamais.

— S'il y survit, marmonna María, voyant que José souhaitait partir vers la gloire sans pensée négative liée à son fils emprisonné.

— Allez, en route !

José prit Lucía des bras de sa mère comme s'il craignait qu'elle ne la laisse jamais partir, puis installa l'enfant sur le banc en bois à l'avant du chariot. Il grimpa à côté de Diego, son cousin, qui saisit les rênes.

— Donne la nouvelle à tous ceux qui se rendent à Barcelone. Dis-

leur de venir au Bar de Manquet admirer la nouvelle star ! *¡Vamos!*

Diego frappa le dos de la mule et ils se mirent en route. Comme d'autres se tenaient à l'entrée de leur grotte pour saluer les voyageurs, María fit de son mieux pour retenir ses sanglots, s'appuyant de tout son poids sur le bras solide d'Eduardo.

— *Adiós*, Maman, viens me voir danser à Barcelone ! Je t'aime ! cria Lucía tandis que le chariot s'éloignait.

— Moi aussi, *querida* !

María agita la main jusqu'à ce qu'ils aient disparu.

— Est-ce que ça va, Maman ? s'enquit Eduardo quand ils rentrèrent dans la grotte. Tu devrais peut-être venir avec moi et passer un peu de temps avec Grand-mère. J'imagine que c'est une journée difficile pour toi.

— Ils reviendront, affirma María, cherchant à s'en convaincre. Et je leur souhaite tout le succès qu'ils méritent.

— Dans ce cas je dois filer à la forge. Carlos va m'accompagner pour voir s'il est capable de faire une poêle en frappant le métal.

María regarda son deuxième fils hausser les épaules, dans un geste de soumission gêné. Tandis que tous deux quittaient la grotte, elle se consola en se disant qu'au moins frapper le métal valait mieux que frapper un être humain dans un combat à mains nues.

— Et maintenant que je suis toute seule, qu'est-ce que je fais ? se demanda-t-elle tout haut, se sentant perdue dans sa grotte.

Même si beaucoup de ses journées commençaient ainsi, sans son mari et ses enfants, la différence aujourd'hui était que trois d'entre eux allaient être longtemps absents le soir.

Mais il y avait aussi un côté positif à tout cela, se força-t-elle à penser. Peut-être que Lucía et José réussiraient en effet à gagner assez d'argent pour leur permettre à tous de déménager à Barcelone, même si cela signifierait quitter la seule maison qu'elle ait jamais connue. Cela pourrait leur offrir à tous le nouveau départ dont ils avaient besoin.

* * *

— Je ne sais pas comment tu supportes de te montrer au village, María, murmura Paola quand, vendredi, sa fille s'apprêtait à se rendre à Grenade pour voir Felipe en prison. Ton fils a déshonoré nos deux familles. Espérons que les clients *payos* de ton père n'apprendront pas qu'il s'agit de son petit-fils, sans quoi ils pourraient arrêter de s'approvisionner chez lui.

— Je suis tellement navrée, Maman, soupira-t-elle, mais ce qui est fait est fait et à présent nous devons tous nous en accommoder.

Au centre de Grenade, les rues fourmillaient de monde se rendant

au marché et María et Eduardo devaient esquiver les chariots remplis de figues, de citrons et d'oranges qui répandaient leur doux parfum dans l'air poussiéreux. Ils rejoignirent la longue queue de visiteurs devant les portes de la prison et, sous un soleil brûlant, attendirent qu'on les laisse entrer.

Ils furent enfin admis dans l'enceinte. La vive lumière de l'extérieur laissa place à un air froid, humide et fétide, l'odeur des corps non lavés et putrides si forte que María dut se couvrir le nez d'un mouchoir. Le gardien les fit descendre un grand nombre de marches, utilisant une bougie pour s'éclairer.

— C'est comme si les prisonniers étaient enterrés vivants, chuchota María tandis qu'ils le suivaient le long du couloir, le sol sous leurs pieds humide et malodorant comme un égout.

— Votre fils est là-dedans, annonça le gardien en indiquant une grande cellule.

Derrière les barreaux, María ne distinguait qu'une masse de corps, assis, debout ou allongés là où ils trouvaient un peu de place.

— Felipe ! appela-t-elle.

Quelques prisonniers dressèrent l'oreille, puis détournèrent leur attention.

— Felipe ? Est-ce que tu es là ?

Il mit un peu de temps à apparaître et à se frayer un chemin au milieu de la foule. Lorsqu'elle put enfin saisir ses mains à travers les barreaux métalliques, elle se mit à pleurer.

— Tu tiens le coup, petit frère ? demanda Eduardo, sa propre voix tremblante d'émotion.

— Ça va, répondit Felipe d'une voix rauque, mais il était loin d'avoir bonne mine.

Son visage maigre était livide et ses longues boucles noires avaient été rasées sans ménagement, laissant des cicatrices sur son crâne chauve.

— Maman, ne pleure pas, c'est juste un mois, ça va aller, dit-il tandis que sa propre lèvre commençait à trembler. Pardonne-moi, je ne savais pas ce que je faisais, je ne me rendais pas compte. Je suis tellement stupide ! Tu dois vouloir m'enfoncer un poignard dans le cœur pour la honte que je cause à la famille.

— *Querido*, ne t'inquiète pas, Maman est là pour toi et je te pardonne, dit-elle en serrant plus fort la main de son fils, moite malgré le froid glacial. On te donne à manger ? Où est-ce que tu dors ? Il n'y a pas plus de place que ça ?

La voix de María s'éteignit face à son fils qui secouait la tête.

— Je dors où je trouve un peu de place et oui, on nous donne à

manger une fois par jour…

Il porta soudain sa main à sa poitrine, pris d'une toux violente.

— Je t'apporterai un flacon de tonique de Micaela pour cette toux. Oh mon Felipe, je…

— S'il te plaît, Maman, ne pleure pas. J'ai ce que je mérite. Je serai bientôt de retour à la maison, promis.

— As-tu besoin de quelque chose, *hermano* ? reprit Eduardo, voyant la détresse de sa mère.

— Ici il y a un marché noir pour tout, et ce sont les plus costauds qui distribuent les provisions aux autres. N'importe quoi que vous puissiez apporter… du pain et du fromage et peut-être quelques vêtements chauds, ajouta-t-il en frissonnant.

— Bien sûr, répondit Eduardo au moment où le gardien leur annonçait qu'ils devaient repartir. Courage, à la semaine prochaine. Que Dieu soit avec toi, murmura-t-il en repartant avec sa mère effondrée.

Les semaines qui suivirent, María se rendit seule à la prison. Et chaque fois, son fils semblait plus affaibli.

— Il fait si froid ici la nuit, lui murmura-t-il, et la couverture que tu m'avais apportée a été volée aussitôt. Je n'avais pas la force de lutter…

— Felipe, plus que deux semaines ici, après quoi ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir, d'accord ?

— Oui, Maman.

Il hocha la tête, l'air épuisé, ses larmes traçant des sillons sur son visage crasseux. Le cœur de María se serrait en entendant sa respiration sifflante.

— Voici la potion pour tes poumons, Felipe. Et tiens, mange ça vite avant que les autres ne le voient.

Elle lui tendit une petite miche de pain et le regarda en avaler la moitié, avant de cacher le reste sous sa fine chemise.

Le laisser quand arrivait la fin des visites était l'une des choses les plus affreuses que María ait jamais eu à endurer. Elle pleurait tout au long du chemin du retour, regrettant de ne pouvoir en parler à José. Elle ne voulait pas accabler ses autres fils.

— Je vais surmonter cette situation, ne serait-ce que pour Felipe, se dit-elle en retrouvant sa grotte silencieuse.

Elle n'avait pas encore eu le cœur de dire à Felipe que son père et sa petite sœur étaient partis pour Barcelone.

— *¡Hola!*

Elle se retourna et découvrit Ramón à l'entrée de la grotte.

— Je te dérange ?

— Non, répondit María en haussant les épaules. Tout le monde est… sorti.

— Je t'ai apporté quelque chose, fit-il en lui tendant un panier.

— D'autres oranges ? s'enquit-elle en lui souriant faiblement.

— Non, juste des gâteaux qu'a apportés ma mère et que nous ne pouvons manger.

María savait que les madeleines dans le panier étaient des douceurs que n'importe qui pouvait manger sans faim et fut touchée par cette attention.

— Merci.

— Comment va Felipe ?

— Il… a du mal, répondit-elle en mordant dans une madeleine, espérant que le sucre lui redonnerait un peu d'énergie.

— Ça doit être si difficile. Je te laisse, mais n'hésite pas si tu as besoin de quoi que ce soit.

— C'est gentil, merci, répondit-elle reconnaissante.

* * *

Chaque jour qui passait, au cours de ce mois de juillet chaud et sec, María arrêtait des voyageurs gitans, aussi bien quand elle était en ville que quand ils traversaient Sacromonte. Aucun d'eux n'avait de nouvelles de Barcelone. Elle consultait Micaela lorsqu'elle allait chercher les potions pour Felipe.

— Tu les verras plus tôt que tu ne le penses, était tout ce que la *bruja* avait à lui offrir.

Au moins, chaque jour qui passait la rapprochait un peu plus du retour de Felipe.

Enfin, ce jour dont elle avait tant rêvé arriva. Folle de joie, elle alla attendre devant la prison avec les autres mères. Les portes s'ouvrirent et une file hétéroclite d'hommes débraillés sortit peu à peu.

— Mon Felipe chéri !

María courut vers lui et le serra contre son cœur. Elle sentait qu'il n'avait plus que la peau sur les os, ses vêtements pendaient de son corps comme des haillons et sa puanteur lui donnait la nausée. *Peu importe*, pensa-t-elle en prenant son bras rachitique. *Il est libre*.

Bien qu'elle soit venue le chercher avec la mule, le long trajet du retour fut très pénible. La forte toux de Felipe résonnait à travers les rues pavées de Sacromonte quand ils gravirent enfin la pente raide, et elle devait le maintenir en place car il arrivait à peine à tenir assis sur le dos de l'animal.

Lorsqu'ils arrivèrent à la maison, María le déshabilla et le débarrassa avec douceur de sa crasse à l'aide d'un chiffon baigné d'eau chaude, avant de l'envelopper de couvertures. Ses vêtements, ou ce

qu'il en restait, grouillaient de poux et elle les mit de côté pour les brûler.

Tout au long des soins de sa mère, Felipe était allongé sur son lit et parlait à peine. Il avait les yeux clos et sa poitrine se levait et s'abaissait péniblement.

— Veux-tu manger quelque chose ?

— Non, Maman, j'ai juste besoin de dormir.

Toute la nuit, la grotte résonna du son de la toux de Felipe et, quand elle se leva le lendemain matin, María découvrit Eduardo et Carlos endormis dans la cuisine.

— Nous avons quitté la chambre à cause du bruit, expliqua Eduardo tandis que María lui servait des galettes de pain sans levain pour son petit déjeuner. Maman, Felipe est très malade. Il a de la fièvre, et cette toux…

Il secoua la tête de désespoir.

— Je vais m'occuper de lui. Vous deux, allez à la forge.

María entra dans la chambre des garçons et y découvrit un Felipe brûlant. Elle se précipita vers le placard où elle rangeait ses herbes et concocta une infusion d'écorce de saule séchée, de reine-des-prés et de grande camomille, puis releva la tête de son fils et introduisit le liquide entre ses lèvres à la cuillère. Il vomit le tout quelques secondes plus tard. Elle passa toute la journée à son chevet, utilisant un tissu humide pour faire baisser sa fièvre et faisant couler de l'eau dans sa bouche, mais la fièvre ne baissa pas. Au coucher du soleil, elle entendait que Felipe luttait pour respirer.

— María, Felipe est malade ? Je l'ai entendu tousser à travers les murs.

María regarda derrière le rideau et découvrit Ramón dans la cuisine, deux oranges à la main.

— Oui, il est très malade.

— Peut-être que ça pourrait lui faire du bien ? fit-il en tendant les oranges.

— *Gracias*, mais je crois qu'il va falloir plus que ça. Je devrais aller chercher Micaela pour qu'elle lui donne une potion, mais je n'ose pas le laisser et les deux autres ne sont pas encore rentrés de la forge. *Dios mío*, je crois que son état est très grave, se lamenta-t-elle en secouant la tête.

— Ne t'inquiète pas, je file chercher Micaela.

Avant qu'elle ne puisse l'arrêter, Ramón avait disparu de la cuisine.

Micaela arriva une demi-heure plus tard, l'air terriblement inquiet.

— Laisse-moi avec lui, María, ordonna-t-elle. Il y a tout juste assez d'air pour deux là-dedans.

María sortit de la chambre et se mit à préparer une maigre soupe avec des pommes de terre et une carotte pour ses autres fils, afin d'essayer de penser à autre chose.

Micaela arriva dans la cuisine l'air grave.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Felipe souffre d'une maladie pulmonaire. Il a dû l'attraper dans l'humidité de sa cellule, parce qu'elle est très avancée. Amène-le dans la cuisine où il y a plus d'air.

— Va-t-il s'en remettre ?

Micaela ne répondit pas.

— Tiens, essaie de lui faire avaler un peu d'infusion de coquelicot. Au moins ça l'aidera à dormir. Si son état ne s'est pas amélioré demain matin, il faudra que tu envisages de l'emmener dans un hôpital *payo* en ville. Ses poumons se remplissent de liquide et il faut les vider.

— Jamais ! Aucun gitan ne ressort vivant de cet hôpital ! Et regarde ce que les *payos* ont déjà fait à mon pauvre garçon.

— Dans ce cas je te suggère d'allumer un cierge et de prier la Vierge. Je suis désolée, *querida*, mais je ne peux pas faire grand-chose de plus, déclara-t-elle en serrant la main de María dans la sienne. C'est trop grave pour que je l'aide.

Lorsque Carlos et Eduardo rentrèrent de la forge, ils transportèrent Felipe dans la cuisine et l'allongèrent sur sa paillasse. María frémit en voyant que son oreiller était taché du sang qu'il toussait. Elle prit un oreiller plus propre sur son lit à elle et le plaça doucement sous sa tête. Il remua à peine.

— On dirait que sa peau est bleue, Maman, observa Carlos avec angoisse.

Il regardait María pour qu'elle le rassure, mais elle n'était pas en mesure de le faire.

— Tu veux que j'aille chercher nos grands-parents ? lui demanda Eduardo. Ils sauraient peut-être quoi faire.

Il faisait les cent pas tandis que Felipe luttait pour respirer.

— Si seulement Papa était là, ajouta Carlos d'une voix déchirante.

María les fit sortir et s'agenouilla près de Felipe.

— Maman est là, *querido mío*, murmura-t-elle en lui baignant le front.

Peu après, elle appela ses deux autres fils pour leur demander d'apporter des sacs de paille de l'écurie, afin de surélever leur frère pour faciliter sa respiration.

Au fil de la soirée, la respiration de Felipe devint de plus en plus irrégulière ; il semblait ne même plus avoir la force de tousser pour dégager ses poumons de façon temporaire. María sortit alors devant la

grotte où ses deux autres fils fumaient, angoissés.

— Eduardo, Carlos, allez chercher vos grands-parents. Il faut qu'ils viennent maintenant.

Comprenant ce que leur mère voulait dire, leurs yeux s'emplirent de larmes. Elle leur tendit une lampe à huile pour qu'ils puissent s'éclairer afin de courir aussi vite que possible, puis elle s'accroupit à côté de Felipe. Il ouvrit les yeux avec difficulté et la regarda.

— Maman, j'ai peur.

— Je suis avec toi, Felipe, Maman est là.

Il lui fit un faible sourire, articula « je t'aime » et, quelques secondes plus tard, ferma les yeux pour la dernière fois.

* * *

On fit passer le message à quiconque se rendait à Barcelone de faire rentrer José et Lucía à la maison, et María et sa famille se mirent en deuil. Le corps de Felipe fut déposé dans l'écurie après qu'on en eut enlevé les animaux, afin que les proches et les villageois puissent venir lui rendre hommage. On disposa des lys blancs et des fleurs de grenadier tout autour de lui, leur parfum enivrant s'ajoutant à celui de l'encens et des bougies qui brûlaient près de lui. María le veillait jour et nuit, souvent en compagnie d'autres personnes qui se joignaient à elle pour l'aider à repousser les esprits. Micaela jeta les sorts traditionnels pour protéger l'âme du jeune garçon, afin que celle-ci puisse monter aux cieux sans entrave. Encore et encore, María demandait pardon pour toutes les façons dont elle avait failli envers son fils. Personne ne touchait le corps par peur d'interférer avec les esprits.

Son compagnon le plus fidèle était Carlos, qui pleurait à chaudes larmes pour son frère. María savait qu'il était terrifié que Felipe revienne le hanter jusqu'à la fin de ses jours. Deux fois, il entreprit le pèlerinage jusqu'à l'abbaye de Sacromonte, au sommet de la montagne, pour prier pour l'âme de son frère. Peut-être était-ce seulement pour lui un moyen d'éviter de rester assis des heures durant dans la chaleur fétide de la grotte, mais María était persuadée que ses intentions étaient les meilleures du monde.

La vie s'arrêta momentanément pour toute la famille – la tradition exigeait que personne ne mange, ne boive, ne se lave ou ne travaille tant que Felipe ne serait pas enterré.

Le troisième jour, alors que María pensait s'évanouir de soif, de faim et de désespoir, le tout aggravé par l'odeur de chair en décomposition qui imprégnait l'air, Paola s'assit près d'elle et lui tendit de l'eau.

— Tu dois boire, ma fille, ou bientôt c'est ton cercueil que nous suivrons.

— Maman, tu sais que ce n'est pas permis.

— Je suis sûre que Felipe pardonnerait à sa mère de boire un peu d'eau tandis qu'elle le veille. Allez, bois.

María s'exécuta.

— Des nouvelles de Barcelone ?

— Non.

— Dans ce cas, je te supplie d'enterrer Felipe sans José. Outre toute autre considération, l'odeur est abominable… Cela attire déjà les mouches et risque de propager des maladies.

— Chut, Maman, fit María, craignant que Felipe entende la façon dont on parlait de ses restes terrestres, comme s'ils n'étaient rien d'autre qu'un tas de viande en train de pourrir. Je ne peux pas inhumer notre fils sans son père. José ne me le pardonnerait jamais.

— Et moi je dis que c'est *toi* qui ne devrais jamais lui pardonner d'être parti quand on jetait son fils en prison. María, tu dois l'enterrer demain. Un point c'est tout.

Lorsque sa mère partit, María la suivit hors de l'écurie nauséabonde et entra d'un pas chancelant dans la cuisine. Même elle savait qu'elle ne pouvait plus retarder l'enterrement.

Elle se permit un léger sourire en balayant la cuisine des yeux. Il semblait que tout les villageois aient apporté de la nourriture, du brandy ou des friandises. Au moins elle aurait quelque chose à offrir après l'inhumation. Elle alluma une bougie et alla s'agenouiller sous l'image décolorée de la Vierge. Elle implora son pardon, puis se détourna et demanda la même chose aux esprits du Monde supérieur. Elle alla ensuite trouver Eduardo et Carlos qui fumaient avec apathie.

— Pouvez-vous prévenir les gens du village que l'enterrement aura lieu demain ?

— Oui, Maman, nous allons y aller tout de suite. Je vais prendre le chemin du haut et toi celui du bas, *hermano*, suggéra Eduardo à Carlos.

Elle les retint alors qu'ils s'apprêtaient à partir en courant.

— Les garçons… Croyez-vous que votre père sera en colère ?

— Si c'est le cas, il l'aura mérité, répondit Eduardo de façon laconique. Pour commencer, il n'aurait jamais dû partir.

* * *

La procession funèbre escaladait la colline piquetée de cyprès et de cactus en fleurs, accompagnée du parfum entêtant des lys qui ornaient les mules. María marchait devant le cercueil que son père avait fabriqué dans son atelier, avec l'aide de ses fils, à partir de restes de chêne. Une lamentation s'éleva et María reconnut la voix de sa mère qui entonnait un chant funèbre. Bien que rauque du fait de l'âge et de

l'émotion, la voix de Paola portait et très vite la foule se joignit à elle. María laissa les larmes silencieuses couler le long de ses joues et atterrir sur la terre sèche qu'elle foulait.

La cérémonie fut un étrange mélange : parallèlement à l'enterrement catholique traditionnel, Micaela marmonnait en silence des mots incompréhensibles pour protéger l'âme de Felipe ainsi que ceux qui restaient.

María projeta son regard en bas de la vallée, puis le releva vers l'Alhambra, qui avait assisté à tant de sang versé au cours de son histoire millénaire. Elle en avait toujours eu peur sans pouvoir se l'expliquer. À présent, elle savait pourquoi. C'est là que la condamnation à mort de son fils avait été prononcée.

14

En se réveillant le lendemain matin, María avait l'impression que tout ce qui lui restait d'énergie avait été pompé de son corps. Elle veilla à ce que ses fils partent travailler à l'heure. Carlos fut le premier des deux à se lever. La tragédie de la mort de Felipe avait eu un effet positif : la culpabilité que ressentait Carlos l'avait transformé – du moins pour l'instant.

Elle se servit un verre de jus d'orange provenant de la dernière livraison de Ramón et s'assit sur la marche à l'entrée de la grotte. Jusqu'à récemment, ils avaient été une famille de six : ils n'étaient maintenant plus que la moitié. Il lui fallait accepter que Felipe ne reviendrait plus, mais son mari et sa fille… Elle refoula des larmes sous le soleil éclatant, craignant qu'eux aussi ne soient en train de devenir de simples images dans son imagination.

— Où êtes-vous ? interrogea-t-elle les cieux. Envoyez-moi des nouvelles, je vous en prie.

Plus tard ce jour-là, elle revêtit son voile de deuil, prit deux précieux œufs de ses poules et se rendit chez Ramón. C'était l'un des rares gitans à savoir écrire et, contre du bois ou un peu de nourriture, il rédigeait volontiers des lettres.

— J'aimerais que tu écrives à l'employeur de mon mari à Barcelone. Je t'ai apporté ceci, lui annonça-t-elle en lui tendant les œufs.

Il posa les mains sur les siennes et secoua la tête.

— María, je ne pourrais jamais accepter de paiement de ta part, encore moins en ce moment.

Il se dirigea vers un placard pour en sortir son matériel d'écriture, puis fit signe à María de s'asseoir avec lui à la table de la cuisine.

— Tout d'abord, est-ce que cet homme sait lire ?

— Je ne sais pas, mais c'est un citadin qui gère une affaire, alors je suppose que oui.

— Alors je t'écoute.

— Cher gérant du Bar de Manquet, dicta María. Je crois que vous avez offert un emploi de guitariste au *Señor* José Albaycín il y a quelques semaines, quand vous l'avez rencontré en compagnie de ma fille Lucía lors du concours de Grenade. S'il travaille encore chez vous, pourriez-vous s'il vous plaît lui transmettre le message que sa femme a des nouvelles urgentes à lui donner…

Ramón releva la tête, la compassion plein les yeux, son stylo planant au-dessus de la feuille de papier.

— Non, renonça-t-elle, prenant soudain conscience que l'employeur

de José et Lucía ne verrait pas d'un bon œil que leur femme et mère lui demande de les faire rentrer le plus vite possible. Je te remercie, mais je dois trouver un moyen de contacter José directement.

— Je comprends, María. Si je peux faire quoi que ce soit d'autre, il te suffit de demander.

* * *

— J'ai décidé d'aller trouver Papa et Lucía à Barcelone. Je ne serai pas tranquille tant qu'ils ne sauront pas ce qui est arrivé à Felipe.

— Maman, je suis certain que l'un des messagers à qui nous avons confié la nouvelle les trouvera bientôt, déclara Eduardo.

— Mais pas assez tôt. Par ailleurs, c'est une nouvelle que seule une femme et une mère devrait annoncer.

María prit une bouchée du ragoût que les garçons avaient rapporté de chez leur grand-mère. Elle savait qu'elle aurait besoin de toute la force qu'elle pourrait rassembler.

— Mais tu ne peux pas y aller seule. Nous viendrons avec toi, enchérit Carlos en donnant un coup de coude à Eduardo qui hocha la tête sans conviction.

— Non. La forge de votre grand-père a assez souffert récemment de vos absences. Et vous devez rester ici au cas où je raterais votre père sur la route. Il ne faudrait pas qu'il n'y ait personne s'il rentre à ce moment-là.

— Dans ce cas je vais rester et Carlos t'accompagnera, suggéra Eduardo.

— J'ai dit non, répéta María. Carlos a de la chance d'avoir du travail et nous avons besoin de l'argent qu'il gagne.

— Maman, c'est ridicule ! s'exclama Eduardo en tapant sa cuillère contre son assiette. Une femme ne peut pas entreprendre un tel voyage toute seule. Papa ne le permettrait pas.

— C'est moi qui suis à la tête de cette famille désormais et je décide ce qui est permis ou non ! Je partirai demain à l'aube. Je prendrai le train. Ramón dit que c'est très facile. Il m'a expliqué ce que je dois faire et où je dois changer.

— Est-ce qu'un esprit a pris possession de ton corps, Maman ?

— Non, c'est tout l'inverse, Carlos. J'ai enfin retrouvé mes esprits.

* * *

Malgré les protestations continues de ses fils comme quoi au moins l'un d'entre eux devrait l'accompagner, María se leva avant l'aube le lendemain matin et prépara un sac avec de l'eau et quelques restes du buffet de l'enterrement. Suivant le conseil de Ramón, elle s'enveloppa d'une nappe noire afin de former une cape et de couvrir ses boucles caractéristiques de gitane. Ainsi, sur la route, on la prendrait pour une

veuve – ce qui au moins imposerait le respect et assurerait sa sécurité.

Ramón avait proposé de l'emmener à la gare. Il l'attendait avec sa mule et son chariot.

— Prête, María ?

— Prête.

Quand ils se mirent en route, le soleil commençait tout juste à grimper dans le ciel. Des gouttes de rosée étaient emprisonnées sur les épines des cactus qui bordaient les routes étroites menant à la ville. Lorsqu'ils franchirent la porte de la ville et s'engagèrent dans les rues déjà animées de Grenade, María se demanda si elle n'avait pas, en effet, perdu l'esprit. Néanmoins, elle savait qu'il lui fallait faire ce voyage.

Arrivés à la gare débordante d'activité, Ramón attacha la mule et accompagna María pour l'aider à acheter un billet. Puis il patienta avec elle sur le quai bondé jusqu'à ce que le train entre en gare.

— N'oublie pas de descendre à Valence, lui rappela-t-il en l'aidant à monter dans le wagon de troisième classe. Il y a une pension respectable juste à côté de la gare, la Casa de Santiago, où tu pourras passer la nuit avant de reprendre le train pour Barcelone demain matin. Ce n'est pas cher, mais… (Il lui plaça quelques pièces dans la main.) *Vaya con Dios*, María. Fais attention à toi.

Avant qu'elle n'ait eu le temps de protester, le contrôleur siffla et Ramón descendit du train.

* * *

C'était une journée chaude et ensoleillée et de part et d'autre des voies se dressaient orangers et oliviers. Le sommet des montagnes de la Sierra Nevada présentait un léger glaçage de neige qui brillait sous le ciel azur.

— Tu te rends compte, murmura-t-elle, soudain folle de joie, que tu n'avais encore jamais quitté Grenade ?

Même si elle avait peut-être été un peu folle d'entreprendre une telle aventure, María en était heureuse. Pour la première fois de sa vie, elle voyait le monde.

Cet après-midi-là, elle descendit à Valence et passa la nuit dans la pension que lui avait conseillée Ramón, fermant à peine l'œil de peur que des voleurs ne lui prennent son sac.

Le lendemain matin, elle monta à bord d'un autre train au moment où le soleil s'élevait au-dessus des montagnes. Bien qu'elle ait mal au dos à cause du siège peu confortable et que sa tenue de veuve la fasse transpirer, elle se sentait étrangement libre. Par la fenêtre, elle apercevait parfois l'océan derrière les petits villages qu'ils longeaient et avait l'impression de sentir l'odeur fraîche de la mer et du sel.

Au bout d'un moment, elle se rendit compte qu'ils devaient approcher de Barcelone car, à chaque arrêt, de plus en plus de passagers qui montaient parlaient catalan ; certains mots lui étaient familiers, d'autres non. Tard dans l'après-midi, elle aperçut enfin la ville émerger à l'horizon.

— *¡Dios mío!* C'est énorme ! Comment vais-je vous y retrouver ?

À sa droite, la mer enveloppait une péninsule comme un tablier bleu scintillant, et les demeures des habitants de cette grande ville s'étendaient sur la plaine, protégées d'un côté par la chaîne de montagnes. Au-dessus, les flèches des églises s'élevaient comme des épées perçant le ciel.

Elle descendit du train et sortit de la gare. Dehors, la large route grouillait de tramways et d'automobiles qui klaxonnaient en continu. Elle se sentait comme la paysanne qu'elle était à côté de ces femmes *payas* dont les jupes dévoilaient les chevilles et une partie des mollets et qui portaient leurs cheveux courts comme des hommes, leurs lèvres écarlates comme si elles avaient utilisé un crayon gras pour les colorier. Il y avait des boutiques au rez-de-chaussée des immeubles, dont les vitrines affichaient des poupées à taille humaine portant des vêtements de femmes.

— Quel drôle d'endroit, murmura-t-elle tandis qu'un grand nombre de voitures klaxonnaient derrière elle.

— *¡Oye!* Écartez-vous ! Vous bloquez tout le monde !

Le bruit et les cris lui donnèrent des sueurs froides et, se sentant défaillir, elle se précipita à l'ombre d'un immeuble immensément grand. Elle demanda à un passant, un vieil homme à la peau foncée qu'elle prit pour l'un des siens, où se trouvait le Barrio Chino. Il parlait catalan, mais au moins il lui indiqua la direction de la mer.

Bien plus tard, elle était sur le point de perdre espoir, perdue dans le dédale de rues pavées, quand elle émergea sur une esplanade en face de la mer. Elle était à présent assoiffée – elle avait fini toute sa réserve d'eau depuis un moment – mais fut réconfortée par la vue de cabanes sur la plage. Elle traversa la route pour gagner le sable blanc et, en s'approchant des habitations, entendit le son d'une guitare de flamenco.

Elle se baissa pour prendre une poignée de sable et gloussa en sentant les grains lui chatouiller la main. Plus loin sur la plage, elle aperçut des familles *payas* qui pique-niquaient et riaient tandis que leurs enfants couraient dans les vagues. *Comme j'aimerais pouvoir faire ça*, pensa-t-elle, consciente qu'elle risquerait fort de se noyer si elle essayait, sachant qu'elle n'avait jamais appris à nager.

Elle se détourna de cette scène joyeuse et se dirigea vers la musique

et les habitations plus familières – dont la plupart étaient à peine plus que des plaques de métal fixées à des planches de bois. Chacune avait une cheminée de travers d'où s'échappait de la fumée. En s'approchant, elle sentit une forte odeur de légumes pourris et de canalisations débordantes.

Elle marchait d'un pas chancelant sur l'étroit chemin de sable entre les cabanes, se sentant pour la première fois privilégiée d'habiter dans sa grotte. Les cabanes avaient à peine la taille de sa cuisine et, en jetant des regards furtifs par les portes ouvertes, elle vit des familles entières accroupies à l'intérieur, en train de manger ou de jouer aux cartes par terre.

Essoufflée et étourdie par la soif, elle finit par s'asseoir là où elle était et posa sa tête douloureuse sur ses genoux.

— *Hola, señora.*

María leva les yeux et découvrit un petit garçon tout sale qui l'observait depuis l'entrée d'une cabane.

— Vous êtes malade ? s'enquit-il en catalan.

— Non, mais aurais-tu un peu d'eau ? lui demanda-t-elle désespérément, en indiquant sa langue et en haletant pour mimer ses mots.

— *Sí, señora*, je comprends.

L'enfant disparut à l'intérieur et revint avec une tasse à café de la taille de celle d'une poupée. María fut déçue par la quantité mais avala le liquide frais qui lui sembla de l'ambroisie sur sa langue.

— *Gracias*, est-ce que tu en as d'autre ?

Le garçon repartit en courant et remplit de nouveau la tasse minuscule, que María lui rendit après l'avoir vidée. Il gloussa et, comme s'ils jouaient, retourna plusieurs fois remplir la tasse pour elle.

— Où sont tes parents ? lui demanda María, se sentant enfin mieux.

— Ils sont pas là, partis travailler, répondit-il en indiquant la grande ville derrière eux. Je suis tout seul ici. On joue aux *chapas* ?

Elle sourit en hochant la tête et il sortit des capsules de bouteille de sa poche et, ensemble, ils donnèrent des pichenettes aux capsules pour voir qui arriverait à en envoyer une le plus loin dans le sable. Elle avait envie de rire face à l'absurdité de la situation : arrivée à Barcelone, elle jouait aux *chapas* avec un drôle de petit garçon, tout comme elle le faisait autrefois avec ses propres enfants.

— Stefano !

Surprise, María leva la tête et découvrit une femme corpulente vêtue de noir qui la regardait d'un air accusateur, comme si elle était une ravisseuse d'enfants.

— Stefano ! Je t'ai cherché partout ! Qui est cette dame ?

María expliqua la situation et s'excusa.

— Il m'a dit qu'il était tout seul, ajouta-t-elle en se levant pour épousseter sa jupe.

— Il disparaît sans arrêt, caqueta sa mère. Maintenant, rentre, zou ! D'où venez-vous ?

María fut soulagée en l'entendant parler le dialecte gitan.

— De Sacromonte.

— Ah, Sacromonte ! Où est votre mari ? Il cherche du travail en ville ?

Elle prit deux tabourets à l'intérieur et invita María à s'asseoir.

— Non, il est déjà là et je suis venue à sa recherche.

— Un mari itinérant ! Je connais bien ce problème. Je m'appelle Teresa, et vous ?

— María Amaya Albaycín.

— Amaya vous dites ? Ça alors, j'ai des cousins Amaya ! s'exclama Teresa en se tapant la cuisse. Connaissez-vous Leonor et Pancho ?

— Oui, ils n'habitent qu'à deux rues de chez moi à Sacromonte. Leonor vient d'avoir un petit garçon. Elle a sept enfants maintenant.

— Nous sommes sans doute parentes alors, se réjouit Teresa. Bienvenue ! Je suis certaine que vous avez faim après votre long voyage. Je vais vous apporter un bol de soupe.

Remerciant la Vierge pour cet heureux hasard et pour le vaste réseau de gitans qui s'étendait à travers l'Espagne, María avala la soupe maigre qui avait un goût étrange et salé.

— Où travaille votre mari ?

— Dans le quartier du Barrio Chino, au Bar de Manquet.

— Qu'est-ce qu'il y fait ?

— Il est guitariste et ma fille l'accompagne en dansant. Savez-vous où cela se trouve ?

— *Sí*. Le Barrio Chino commence juste là-bas, fit-elle en pointant derrière son dos, mais attention si vous y allez le soir. Les bars sont remplis de marins et de dockers soûls. Ce n'est pas un endroit pour une femme seule.

— Mon mari m'avait dit que c'était le centre du flamenco, un endroit très respecté…

— Les artistes qui s'y produisent sont en effet les meilleurs d'Espagne. Mes fils y vont souvent, mais cela ne veut pas dire que c'est un quartier respectable. Mes fils y vont dès qu'ils ont un peu d'argent. L'un d'eux m'a raconté qu'une femme qui danse là-bas se déshabille à la recherche d'une puce !

— Quand même pas ?

María était effarée.

— Nous sommes à Barcelone, pas à Sacromonte. Ici, tout est bon pour gagner sa croûte.

Des visions de sa petite Lucía forcée d'enlever ses vêtements pour trouver une puce imaginaire s'imposèrent à l'esprit de María.

— Je dois les trouver immédiatement. J'ai une très triste nouvelle à leur annoncer.

— Quelle est-elle ?

— Notre fils est mort récemment. J'ai essayé de transmettre un message par le biais des voyageurs qui allaient à Barcelone, mais je n'ai reçu aucune réponse.

Teresa fit son signe de croix et posa une grosse main brune sur le bras mince de María.

— Je suis navrée de l'apprendre. Écoutez, restez ici avec Stefano et je vais demander à l'un de mes fils de vous accompagner ce soir au Barrio Chino.

Teresa se leva péniblement, laissant María dans la ruelle de sable étroite et confinée. Chaque os de son corps se languissait de l'environnement sûr de Sacromonte.

Elle venait d'enterrer tout fantasme qu'elle avait eu à propos de ses parents de Barcelone. Elle les avait imaginés dans de jolies maisons, avec l'eau courante et une grande cuisine, tout comme les *payos* de Grenade. Au lieu de cela, ils semblaient davantage vivre comme des rats amassés sur la plage, le sable constituant une métaphore du chemin incertain qu'ils empruntaient entre la vie et la mort. Et quelque part parmi eux se trouvaient son mari et sa fille…

Teresa revint peu après avec un jeune homme maigrichon qui arborait une moustache savamment gominée.

— Voici mon fils Joaquín. Il a proposé de vous emmener au Bar de Manquet ce soir. Et vous êtes la bienvenue chez moi cette nuit, la rassura Teresa. Même si je ne peux vous offrir qu'une paillasse par terre.

— *Gracias*. Est-ce que je peux me laver quelque part ?

— Au bout de la rangée, indiqua Teresa.

María longea la rangée de cabanes et se mit dans la queue des femmes qui attendaient pour utiliser les latrines publiques. À l'intérieur, la puanteur était pire que celle du corps en décomposition de son pauvre fils, mais au moins il y avait un miroir fissuré sur le mur et un tonneau d'eau pour se laver les mains et le visage. Évitant ses lèvres par crainte qu'une goutte ne lui entre dans la bouche, elle s'éclaboussa le visage et nettoya la poussière. Retirant son attirail de veuve, elle libéra ses boucles, se peigna les cheveux et fixa son reflet dans le miroir.

— Tu as réussi à arriver toute seule ici, María, murmura-t-elle. À présent tu dois trouver ta famille.

* * *

Le temps qu'elle retourne à la cabane de Teresa, plusieurs hommes et femmes – que María ne reconnaissait absolument pas mais qui lui étaient apparemment apparentés – s'étaient rassemblés pour l'accueillir. Quelqu'un avait apporté du brandy à l'anis et un autre une bouteille de vin manzanilla pour boire à la mémoire de son fils. À la nuit tombée, un guitariste apparut et María se rendit compte qu'elle assistait à une veillée improvisée avec des gens qu'elle n'avait jamais rencontrés auparavant. C'était la façon de faire gitane, et ce soir elle en était heureuse.

— N'est-il pas l'heure d'y aller ? chuchota-t-elle à Joaquín qui secoua la tête.

— Rien ne se passe au Barrio Chino avant tard.

Un peu plus tard, il finit par lui faire un signe de la tête et expliqua à l'assemblée, de plus en plus nombreuse, qu'il allait emmener María chercher son mari. Tandis qu'ils se mettaient en route, María songea soudain que personne sur la plage ne lui avait dit avoir vu José ou Lucía.

Peu habituée à l'alcool, María regrettait le verre de vin qu'elle avait accepté pour être sociable : elle avait du mal à marcher dans le sable derrière Joaquín. Elle entendait déjà le son vibrant du flamenco de l'autre côté de la route, et son estomac fit un bond à l'idée de voir José.

Une rangée de lumières au loin, ainsi qu'un flot continu de gens, indiquaient la direction à suivre. Joaquín n'était pas très bavard et, contrairement à sa mère, il avait un fort accent catalan. Après avoir traversé, il l'emmena dans un dédale de ruelles pavées, chacune longée de nombreux bars. Des chaises étaient installées à l'extérieur et des femmes vêtues de robes près du corps faisaient la promotion de la nourriture et de la musique proposées à l'intérieur. Le son des guitares était encore plus fort à présent et María suivit le jeune homme jusqu'à une petite place remplie de bars.

— Le Bar de Manquet est ici.

Joaquín indiquait un café visiblement bondé d'où émanait un chant mélancolique. María voyait que le public n'était pas sophistiqué : ceux qui l'entouraient étaient soit des gitans, soit des travailleurs de bas étage qui buvaient du brandy et du vin bon marché. Néanmoins, la foule autour du bar était plus importante que nulle part ailleurs. À l'intérieur, le bruit était terrible et les gens étaient collés les uns contre les autres.

— Connais-tu le gérant ? demanda María à Joaquín, tournant les yeux vers la petite scène au fond de la pièce où était assis le *cantaor*.

Deux filles en robe de flamenco fumaient au bar et discutaient avec des clients *payos*.

— Si vous me payez un verre, je vais me renseigner.

María utilisa quelques précieuses pesetas pour offrir un brandy au jeune homme. Il parla rapidement en catalan au barman, tandis que s'élevaient des acclamations. Elle se retourna et vit qu'une danseuse était arrivée sur scène.

— Il dit que le gérant sera de retour plus tard, lui cria Joaquín à l'oreille en lui tendant un verre d'eau.

María accepta volontiers le verre et se hissa sur la pointe des pieds pour regarder la danseuse. Une autre salve d'applaudissements et d'acclamations retentit quant un danseur la rejoignit en se pavanant.

— *¡Señoras y señores!* cria un homme. Faites du bruit pour La Romerita et El Gato !

La foule s'enflamma quand El Gato posa la main sur la joue de sa partenaire. Elle lui sourit et ils hochèrent la tête en direction du guitariste.

María fut parcourue d'un léger frisson quand ils commencèrent à se mouvoir ensemble. Les pieds de la danseuse se mirent à battre une pulsation et elle leva les bras au-dessus de sa tête tandis qu'El Gato lui caressait le dos.

María se rappelait comment José et elle avaient dansé ensemble dans leur jeunesse et, en les regardant, ses yeux s'emplirent de larmes en songeant au passé. Peu importe que ce café soit banal et le public peu élégant, les deux danseurs figuraient parmi les meilleurs qu'elle ait jamais vus. L'espace de quelques minutes, elle fut transportée avec le reste de l'assistance par leur passion et leur talent. Elle les applaudit avec enthousiasme quand ils saluèrent et laissèrent la scène à l'artiste suivant.

— Ils étaient extraordinaires.

Elle se tourna vers Joaquín, enchantée, mais vit qu'il n'était plus à côté d'elle. Prise de panique, elle regarda autour d'elle et l'aperçut en train de fumer et de bavarder au bar. Elle regarda de nouveau la scène où une autre très belle femme aux yeux immenses et étincelants dansait une *zambra*. Comme La Romerita avant elle, María vit tout de suite qu'elle était brillante. Puis elle l'observa plus attentivement, car quelque chose en elle lui était familier…

— Juana la Faraona ! murmura-t-elle.

C'était une cousine de José qui était partie pour Barcelone des années auparavant et avait aidé José à y obtenir son premier contrat.

Si quelqu'un était susceptible de savoir où étaient son mari et sa fille, c'était cette femme. Après tout, elle faisait partie de la famille.

Quand Juana descendit de la scène sous un tonnerre d'applaudissements, María prit une profonde inspiration et se fraya un chemin pour lui parler.

— *Perdón*, Juana, je m'appelle María Amaya Albaycín. Je suis la femme de José et la mère de Lucía.

Les beaux yeux de Juana se tournèrent vers elle pour l'observer. María ne s'était jamais sentie aussi terne et débraillée qu'à côté de cette créature exotique. Avec ses talons de flamenco, Juana était beaucoup plus grande qu'elle et, malgré la sueur sur sa peau douce, une boucle noire était encore parfaitement en place au milieu de son front.

— *Hola*, María. Tu veux boire quelque chose ? fit-elle en présentant la bouteille de manzanilla posée sur le bar du coin des danseurs.

— Non, *gracias*. Je suis venue trouver José et Lucía ; j'ai une nouvelle à leur annoncer. José a dit qu'ils allaient travailler dans ce bar.

— Ils étaient là en effet, mais ils sont partis.

— Sais-tu où ils sont à présent ?

— À la Villa Rosa. Le gérant, Miguel Borrul, leur a proposé un salaire plus élevé.

— Est-ce que c'est loin ? demanda María, emplie de soulagement.

— Pas très loin, non, mais je doute qu'ils y soient encore. La petite danse plus tôt le soir pour éviter d'être arrêtée lors d'une descente de police nocturne.

— Sais-tu où ils habitent ?

— *Sí*, à trois portes de chez moi.

María écouta Juana lui expliquer comment les trouver. Elle la remercia, puis s'apprêta à partir.

— Pourquoi ne pas y aller plutôt demain ? ajouta Juana, ses yeux brillant comme s'ils lui lançaient un avertissement. Il est tard et ils dorment peut-être déjà.

— Non. Je suis venue de loin pour les retrouver, je ne vais pas attendre.

Juana haussa les épaules et lui offrit une cigarette qu'elle refusa.

— Ta fille est très douée, María. Elle ira loin du moment que son père n'exploite pas trop ce feu en elle tant qu'elle est encore si jeune. Bonne chance !

María chercha Joaquín des yeux, mais il avait disparu, alors elle quitta le bar.

Même s'il était minuit passé, les rues étaient pleines d'hommes ivres

qui la déshabillaient du regard et lui criaient des vulgarités. Elle fit de son mieux pour suivre les indications de Juana – celle-ci avait dit que l'immeuble n'était pas à plus de cinq minutes à pied – mais tourna au mauvais endroit et se retrouva dans une étroite ruelle qui menait à une impasse. Quand elle voulut faire demi-tour, elle se retrouva nez à nez avec la silhouette massive d'un homme qui lui bloquait la route.

— *Hola, señorita*. Combien pour baiser ?

Il voulut l'attraper, mais elle l'esquiva et il tomba lourdement contre le mur.

— *¡Dios mío! ¡Dios mío!* Comment José a-t-il pu amener notre fille dans un endroit pareil ?!

L'immeuble qu'elle cherchait se trouvait de l'autre côté de la route, en bas d'une autre ruelle étroite. Haletante, María frappa à la porte d'entrée.

— Allez vous-en ! On dort ici ! lui cria quelqu'un du haut de sa fenêtre.

Elle essaya d'ouvrir la porte, souhaitant entrer coûte que coûte, et découvrit qu'elle n'était pas fermée.

Dans la faible lumière de l'unique lampe à huile qui éclairait cet endroit, elle vit qu'elle se trouvait dans un hall. Il y avait un escalier raide en bois en face d'elle.

— Juana a dit premier étage, deuxième porte à gauche, chuchota María en montant les marches aussi silencieusement que possible.

La lumière du hall éclairait à peine l'étage supérieur, mais elle repéra la bonne porte et frappa timidement. Pas de réponse. Frappant une nouvelle fois, mais craignant de réveiller les autres résidents, elle tourna la poignée et la porte s'ouvrit sans difficulté.

Un réverbère éclairait la pièce minuscule par la fenêtre dépourvue de rideau. Et là, sur un matelas par terre, se trouvait la silhouette chérie et familière de sa fille endormie.

María ravala des larmes de soulagement. Elle s'approcha du matelas sur la pointe des pieds et s'agenouilla.

— Lucía, Maman est là, chuchota-t-elle, ne voulant pas effrayer l'enfant.

Elle caressa les cheveux emmêlés de sa fille, puis l'enlaça. Lucía sentait mauvais, le matelas encore plus, mais elle s'en fichait. Dans cette ville gigantesque, au milieu du genre de personnes qui feraient passer les habitants de Sacromonte pour des saints, elle avait retrouvé sa fille.

— Lucía, répéta María en la secouant légèrement pour l'encourager à se réveiller. C'est Maman, je suis là.

Enfin, Lucía remua et ouvrit les yeux.

— Maman ? Est-ce que c'est un rêve ?

Elle l'observa, puis secoua la tête et ferma de nouveau les yeux.

— Non ! C'est bien moi. Je suis venue vous voir, Papa et toi.

Lucía se redressa d'un coup.

— Tu es réelle ?

— *Sí*. Tu vois ?

María prit la main de sa fille et la posa contre sa joue.

— Maman ! s'exclama l'enfant en se jetant dans ses bras. Tu m'as tellement manqué.

— Toi aussi, *querida mía*. C'est pour ça que je suis venue te voir. Est-ce que tu vas bien ?

— Oh oui, très bien. On travaille dans le meilleur bar de tout Barcelone. Tout le monde l'appelle la cathédrale du flamenco ! Imagine un peu !

— Et ton père ? Comment va-t-il ? *Où* est-il ?

María balaya des yeux la petite chambre qui n'avait pas vraiment de place pour accueillir autre chose que Lucía et son matelas.

— Peut-être qu'il est encore à la Villa Rosa. Il me ramène ici me coucher, puis y retourne jouer. Ce n'est pas loin d'ici.

— Il te laisse seule ici ? s'offusqua María, horrifiée. N'importe qui pourrait entrer et te kidnapper pendant la nuit.

— Non, Maman, l'amie de Papa s'occupe de moi quand il n'est pas là. Elle dort à côté. Elle est très gentille. Et jolie aussi, ajouta Lucía.

— Et où dort Papa ?

— Oh, hésita Lucía. Pas loin, dit-elle en faisant un geste incertain en direction de la porte.

María sentit sa gorge se nouer.

— Bon, maintenant que je suis là, je ferais mieux d'aller voir s'il est rentré.

— Oh non, je ne pense pas qu'il sera là, Maman. S'il te plaît, reste ici avec moi. Il est tard et tu peux me rejoindre sur mon matelas, tout contre moi.

María était déjà debout.

— Ne t'inquiète pas, je reviens vite.

Dans le couloir, María laissa échapper un gémissement désespéré. Bien sûr, Lucía avait peut-être mal compris, mais elle en doutait. Se préparant intérieurement, elle gagna la porte suivante sur la pointe des pieds et, aussi silencieusement que possible, tourna la poignée. Le même réverbère illuminait un lit en laiton où son mari et une femme – qui semblait n'avoir pas plus de dix-huit ans – gisaient nus sur le matelas. Le bras de José était posé sur le ventre plat de la jeune fille, juste au-dessus de la fourrure noire qui protégeait son intimité.

— José, c'est María, ta femme. Je suis venue te rendre visite à Barcelone.

Elle parla d'une voix normale, se moquant que tous les habitants de la rue puissent lui crier de se taire.

C'est la fille qui ouvrit les yeux en premier. Elle se redressa et fixa María, clignant des yeux pour distinguer sa silhouette dans l'obscurité.

— *Hola*, fit María en s'approchant du lit. Et vous êtes ?

— Dolores, répondit-elle d'une petite voix aiguë, tout en tirant le drap du lit pour couvrir sa nudité.

María faillit éclater de rire. Cela s'apparentait à une comédie.

— José ! souffla Dolores en le secouant. Réveille-toi ! Ta femme est là !

José commença à remuer et Dolores sauta du lit et saisit sa chemise de nuit. Tandis qu'elle l'enfilait, María aperçut sa poitrine généreuse, ses hanches fines et son dos lisse avant qu'ils ne soient recouverts par la mousseline.

— Je vais vous laisser discuter tous les deux, déclara-t-elle en rejoignant la porte d'un pas timide.

María la laissa passer. Après tout, cette fille était à peine plus âgée qu'une enfant.

— Il m'a dit qu'il était veuf, expliqua-t-elle en haussant les épaules avant de refermer la porte derrière elle.

María se plaça au pied du lit, les bras croisés.

— Alors comme ça maintenant tu es veuf ? Dans ce cas je dois être un esprit revenu te hanter.

José était maintenant tout à fait réveillé et fixait María avec horreur.

— Que fais-tu ici ?

— Je pourrais te poser la même question, répondit-elle en indiquant la place à côté de lui sur le matelas.

— Ce n'est pas ce que tu crois, Mia, je te jure. La chambre que nous avons avec Lucía est trop petite pour nous deux, alors Dolores me laisse gentiment partager…

— Arrête avec tes mensonges, lâche ! Ça ne te suffit pas de me tromper ? Tu me prends aussi pour une idiote ? Depuis des années je sais que tu as des maîtresses, mais comme toute bonne épouse gitane qui a des enfants, j'ai choisi de fermer les yeux. Je… (María reprit sa respiration tandis que le volcan de colère qu'elle réprimait depuis des années entrait enfin en éruption.) Et pendant que tu couches avec cette enfant, ta fille dort juste à côté. Comment peux-tu à ce point me manquer de respect, sale porc ! s'exclama María avant de lui cracher dessus. Tu n'es qu'une ordure et mes parents avaient raison depuis le

début. Tu n'as jamais été un bon mari !

José eut la présence d'esprit de garder le silence pendant qu'elle continuait de déverser sa rage contre lui. Puis il finit par prendre la parole.

— Pardonne-moi, María. Je sais que je suis un homme faible, j'ai du mal à résister à la tentation. Mais je t'aime, et cela ne changera jamais.

María tremblait de fureur.

— La ferme ! Tu ne sais pas ce qu'est l'amour. Tu ne penses qu'à toi. Tu as utilisé Lucía pour revenir ici et maintenant ma fille se retrouve seule dans une chambre sale, dans une ville infâme, à cause de ton ambition à toi !

— Tu te trompes, María, Lucía est très heureuse ici ! Son groupe d'admirateurs grandit de jour en jour et elle apprend le flamenco auprès des meilleurs danseurs à la Villa Rosa. Non, tu ne peux pas m'en vouloir pour son ambition à *elle*. Pose-lui la question, elle te le dira elle-même. Donc me voilà, tu m'as traqué et tu m'as retrouvé. Qu'est-ce que tu veux maintenant ?

Un divorce… fut la première pensée qui traversa l'esprit de María. Elle l'ignora, car il était impossible légalement aux couples de gitans de mettre un terme à leur mariage. Elle inspira profondément pour se calmer.

— Je suis venue te dire que Felipe est mort d'une maladie des poumons le 17 juillet, un jour seulement après sa sortie de prison.

María observait le visage de José pour voir sa réaction. Et en un instant, tandis que la culpabilité jaillissait dans ses yeux injectés de sang, elle comprit qu'il était déjà au courant.

— Je l'ai dit à tous les voyageurs qui se rendaient à Barcelone que je croisais, leur demandant de vous prier, Lucía et toi, de rentrer immédiatement. Mais tu es resté là. Et finalement, poursuivit María dans un sanglot guttural, le corps de notre fils empestait et j'ai été obligée de l'enterrer sans son père et sa sœur.

Annoncer la nouvelle de la mort de Felipe à l'homme qui avait donné la graine pour le concevoir dissipa aussitôt toute la colère de María. Elle éclata en sanglots, les larmes de désespoir lui sillonnant les joues. Elle s'effondra sur le sol, les mains sur le visage, pleurant une nouvelle fois la perte de son fils chéri.

Des mains rêches vinrent lui envelopper les épaules et, l'espace de quelques minutes, elle s'y accrocha car elles étaient enfin là pour la réconforter.

— Mia, je suis tellement navré. Notre petit Felipe… parti…

Au milieu de son chagrin, María se rappela l'expression de

culpabilité dans les yeux de José. Elle s'écarta et se tourna vers lui.

— Tu étais déjà au courant, n'est-ce pas ?

— Je…

— *¡Dios mío!* Finis les mensonges, José. Notre fils repose dans son cercueil ! Le savais-tu ?

— Oui, mais je ne l'ai appris que cinq jours après sa mort. Je savais alors que tu l'aurais déjà enterré.

María déglutit et inspira profondément.

— Quand bien même tu avais raté l'enterrement, tu ne t'es pas dit que tu devrais peut-être revenir à Sacromonte pour consoler ta femme et tes fils en deuil ?

— María, j'ai appris la mort de Felipe le jour précis où nous devions commencer notre contrat à la Villa Rosa. Tu ne te rends pas compte de l'honneur que c'est pour Lucía et moi de nous produire là-bas. Si nous étions partis à ce moment-là, en leur faisant faux bond alors qu'ils plaçaient tant d'espoir en nous, cela aurait marqué le coup d'arrêt de notre avenir.

— Même si tu leur avais dit que tu devais retourner chez toi parce que ton plus jeune fils était mort ?

María peinait à exprimer son incrédulité.

— Oui. Tu sais très bien que les gitans ont la réputation de ne pas être fiables. Ils auraient pensé que je mentais.

— José, eux aussi sont des gitans, ils auraient compris, soupira-t-elle en secouant la tête. C'est toi qui ne comprenais pas.

— Pardonne-moi, j'ai commis une erreur. J'avais trop peur de partir ; après toutes ces années, nous avions finalement une place dans la cathédrale du flamenco. L'argent que cela pouvait rapporter à notre famille, la réputation que cela pouvait donner à Lucía…

María se releva et baissa les yeux vers lui.

— Il n'y aucune excuse, José, et tu le sais très bien. J'aurais peut-être pu te pardonner ta dernière infidélité en date, mais ça, je ne te le pardonnerai jamais. J'espère juste que ton fils défunt le pourra.

José frissonna et fit son signe de croix.

— L'as-tu annoncé à Lucía ? lui demanda-t-elle.

— Non. Comme je te l'ai dit, je l'ai su le jour où nous devions commencer à la Villa Rosa et je ne voulais pas la perturber avec cette terrible nouvelle.

— Je vais donc aller dormir à côté avec ma fille. Et demain matin, je lui dirai qu'elle a perdu son frère. Ton amie peut revenir dans ton lit si elle veut, déclara María en quittant la pièce.

* * *

— Felipe est parti ? Où ça ?

Lucía avait les yeux ronds.

— Il s'est transformé en ange, Lucía. Des ailes lui ont poussé dans le dos et il s'est envolé dans le ciel pour rejoindre la Vierge Marie.

— Comme ceux de l'Abbaye de Sacromonte ?

— Exactement.

— Mais ils sont en pierre, Maman. Pas Felipe.

— Tu as raison, mais je suis sûre qu'à l'heure où nous parlons il vole dans les airs, et peut-être est-il déjà venu te voir danser à la Villa Rosa.

— C'est peut-être un pigeon. Il y en a beaucoup sur la place devant la Villa Rosa. Ou un arbre… Micaela, la *bruja*, dit que nous pouvons être tout ce que nous voulons sur terre à notre retour. Moi ça ne me plairait pas trop d'être un arbre, parce que ça voudrait dire que je pourrais juste agiter les bras et pas taper des pieds.

María peignait délicatement les cheveux humides de Lucía tandis que l'enfant parlait. Elle les avait lavés plus tôt dans une bassine d'eau qu'elle avait remplie dans une fontaine sur la place, avant d'en retirer patiemment tous les poux. Elle soupira, songeant qu'il n'était pas étonnant que Lucía ait une image confuse de la vie après la mort, sachant qu'on avait forcé les gitans à se convertir au catholicisme, la religion nationale, des siècles auparavant, ce qui n'empêchait toutefois pas les croyances et les superstitions gitanes de perdurer.

— Quelle que soit sa nouvelle forme, j'espère qu'il est heureux, ajouta Lucía.

— Moi aussi, *querida*.

— Je ne le reverrai pas avant longtemps, du coup ?

— Non, il va nous manquer à tous et c'est très triste qu'il ne soit plus avec nous.

— Maman, est-ce que tu viendras me voir danser ce soir à la Villa Rosa ?

De toute évidence, Lucía avait décidé qu'il était temps de changer de sujet.

— Bien sûr, *querida*. Mais comme je le disais à Papa hier, je pense que tu es peut-être encore un peu trop jeune pour vivre à Barcelone sans ta maman.

— Mais Papa est avec moi ! Et tu pourrais habiter ici avec nous.

— Sacromonte ne te manque pas ? Et Eduardo et Carlos ?

— Si, parfois, mais surtout toi. Papa ne cuisine pas, tu vois, et son amie Dolores non plus, mais au café on me donne autant de sardines que je veux. J'adore les sardines, déclara la petite fille en souriant de toutes ses dents. Et j'apprends tellement, Maman. Il y a une *paya* qui danse là-bas, La Tanguerra, et tu devrais voir son tango et ses

bulerías ! Et il y a une autre gitane, La Chícharra, qui enlève toutes ses épaisseurs jusqu'à se retrouver en jupon pour essayer d'attraper une puce ! Et *Señor* Miguel a une fille qui utilise des castagnettes ! Elle m'aide à apprendre comment m'en servir, expliqua-t-elle en mimant le mouvement avec ses petits doigts. Elles marquent le rythme comme les pieds. Tu te souviens de Chilly ? Il habite ici aussi ! On est amis maintenant, même s'il est bizarre, et on se produit parfois au bar ensemble.

Les mots de Lucía se déversaient en un torrent d'excitation, jusqu'à ce qu'elle doive marquer une pause pour reprendre sa respiration.

María réfléchissait à ce qu'elle venait d'entendre.

— Donc tu ne veux pas revenir à Sacromonte avec moi ?

— Non, Maman, je veux que toi, Eduardo et Carlos nous rejoigniez ici.

— Eduardo et Carlos travaillent tous les deux pour ton grand-père, Lucía. En plus de cela, c'est à Sacromonte que nous sommes chez nous.

Cet après-midi-là, lorsque José frappa à la porte pour annoncer qu'il était temps pour lui et Lucía de partir pour la Villa Rosa, María leur fit un geste de la main en leur disant qu'elle les rejoindrait plus tard. Elle s'assit sur le matelas puant de sa fille. Avant de discuter avec sa fille ce matin-là, elle était certaine de la remmener à Sacromonte. Mais à présent, après avoir écouté la passion et la détermination de Lucía, elle savait que c'était impossible. Sa fille était née pour danser et, si María la ramenait à la maison, non seulement Lucía serait inconsolable de voir son avenir contrarié, mais elle-même en tant que mère se sentirait coupable de lui avoir refusé cette chance de percer.

Lucía et José revinrent à cinq heures du café pour se reposer une heure avant leur prestation du soir. María les attendait à l'entrée de l'immeuble.

— Il faut qu'on parle, dit-elle à José qui traînait dehors pour finir de fumer son cheroot tandis que Lucía grimpait vivement les marches devant eux.

— Qu'est-ce que tu veux me dire ?

María regarda José écraser le cheroot sous sa botte. Après l'émotion de la veille, il avait retrouvé son arrogance habituelle.

— Tu as rompu le serment sacré que tu m'avais fait. Désormais, nous ne pouvons plus vivre comme mari et femme.

— S'il te plaît, María, ne prenons pas de décision hâtive. Ça a été une période difficile…

— Qui ne s'améliorera pas si nous continuons de prétendre que nous sommes toujours ensemble.

— J'ai l'impression que tu ne comprends pas que tout ce que je fais c'est pour notre famille et pour faire fructifier l'immense talent de Lucía.

— Je vais arrêter de discuter avec toi, José, soupira María. Je souhaite juste que tout cela se termine pour permettre un nouveau départ. Cependant, même si je brûle de remmener Lucía avec moi afin qu'elle grandisse chez elle entourée de sa famille, comme une enfant normale, je sais que je ne le peux pas. Il faut qu'elle ait sa chance. C'est pourquoi je te supplie de mieux prendre soin de notre fille à l'avenir, de la protéger autant que possible. Je dois au moins te faire confiance pour cela.

— Tu peux me faire confiance, María, je te le jure.

— Tu es libre à présent, José. Mais ne dévoile jamais la vérité à Lucía. Pour elle, nous serons toujours mari et femme, son père et sa mère.

— Comme tu voudras.

— À présent, je vais aller passer un peu de temps avec Lucía avant que vous ne partiez pour la Villa Rosa. Je viendrai la voir danser, puis je repartirai pour Sacromonte. (María inspira profondément et se hissa sur la pointe des pieds pour donner un dernier baiser à José.) Merci pour le merveilleux cadeau de mes enfants.

Puis elle tourna les talons et alla rejoindre sa fille.

Tiggy
Kinnaird, Highlands, Écosse
Janvier 2008

Chat sauvage écossais
(*Felis silvestris grampia*)
Aussi appelé Tigre des Highlands.

15

Je sursautai en reprenant mes esprits. Je remuai et sentis les muscles de mon dos se révolter d'avoir été contraints de me maintenir si longtemps en place sur le tabouret. Il faisait sombre à présent et la pièce sentait le renfermé ; le feu devait s'être éteint depuis un certain temps. Je sortis mon portable de la poche de mon jean et utilisai la lumière de l'écran pour parvenir jusqu'à la lampe à huile afin de la rallumer. Chilly dormait dans son fauteuil, la tête ballotant sur le côté. Je ne savais absolument pas à quel moment nous nous étions endormis l'un et l'autre, mais je savais qu'avant cela j'étais entrée dans un autre monde : un monde de pauvreté, de désespoir et de mort. Toutefois, les images que Chilly avait fait naître dans mon esprit étaient également pleines de couleur et de passion.

— Un monde qui fait partie de moi… de mon passé, murmurai-je.

Je me secouai légèrement : j'avais besoin de reprendre pied, de quitter ce monde onirique dans lequel j'avais l'impression de pénétrer chaque fois que je poussais la porte de la cabane de Chilly. Même si lui pouvait se permettre d'y vivre en permanence, ce n'était pas mon cas et, à cet instant, je me sentais en danger de m'y noyer. Après avoir rallumé le feu et être allée chercher d'autres bûches pour Chilly, je lui préparai du café bien fort comme il l'aimait que je laissai près de son fauteuil.

Je jetai un coup d'œil à son visage ridé et essayai de l'imaginer petit garçon, quand il jouait de la guitare pour Lucía, sa cousine…

— Ce qui signifie, soufflai-je à voix haute, que vous m'êtes également apparenté…

Comment était-il possible que j'aie retrouvé un parent éloigné au milieu des Highlands écossais ? Et au fait, son histoire était-elle bien réelle ?

— Au revoir, Chilly, murmurai-je en me penchant pour lui poser un baiser sur le front, mais il ne bougea pas d'un pouce.

Je quittai la cabane pour me retrouver dans le froid glacial. Étourdie par la fumée du feu et de la pipe de Chilly, je repartis vers le cottage. Quand j'entrai et accrochai mon manteau, Cal me lança un regard accusateur.

— Où étais-tu donc passée ? J'espère que tu ne faisais pas la bringue avec notre hôte de marque !

Je n'avais jamais été aussi contente de voir sa silhouette robuste et rassurante emplir la pièce basse de plafond.

— J'étais avec Chilly dans sa cabane. Il, euh, n'allait pas très bien

aujourd'hui.

— Vous êtes proches tous les deux, ça ne fait aucun doute. Tu te poses en victime volontaire de ses histoires, gloussa-t-il. J'imagine qu'il t'a rempli la tête de contes de fées et d'anecdotes de son passé ?

— C'est un homme intéressant, j'aime l'écouter, répondis-je sur la défensive.

— Oui, c'est certain, mais ne crois pas tout ce qu'il te raconte. Un jour il m'a dit que j'avais été un grizzly dans une autre vie, traquant ma proie à travers les Highlands.

Il éclata de rire, toutefois, à le voir ainsi, il n'était pas nécessaire d'avoir beaucoup d'imagination pour croire qu'il avait bien été un ours autrefois. Et à ce jour, Cal, l'homme, continuait de traquer sa vulnérable proie…

— Allez, Tig, arrête avec cet air rêveur. J'ai d'ailleurs de quoi te ramener à la réalité.

— Quoi donc ?

J'allai me chercher quelque chose à manger dans la cuisine. Je n'avais rien avalé depuis le petit déjeuner.

— Monsieur Charmeur exige ta présence au Pavillon demain à dix heures.

— Comment ça ? Pourquoi ?

— C'est pas à moi de le demander. Je sais juste qu'il veut t'emmener dans un bel endroit, dit-il dans l'embrasure de la porte de la cuisine tandis que j'étalais de la margarine sur une épaisse tranche de pain.

— Je vais évidemment refuser. Je suis employée ici pour un travail précis. Je ne peux pas me permettre de me balader Dieu sait où, juste parce que cela fait plaisir à notre précieux hôte. Et puis que dirait le Laird ? Ou Beryl ?

— Oh, Beryl est très pour. Elle dit que ça la débarrassera et qu'elle pourra enfin ouvrir les fenêtres de la Grande Salle pour évacuer un peu toute cette fumée de cigare. Apparemment, Son Excellence n'aime pas le froid.

— Bon sang, Cal ! J'ai l'impression qu'on me demande de me prostituer ! Je suis consultante en matière de vie sauvage, pas *escort girl* ! Je suis désolée, mais c'est non. Je vais de ce pas au Pavillon dire à Beryl que j'ai beaucoup de travail pour… euh, les recherches sur l'élan. Ou quelque chose du genre.

J'ouvris le réfrigérateur pour voir ce qu'il y avait pour le dîner : pas grand-chose. Je claquai la porte, frustrée.

— Écoute, Tig, ça ne te ressemble pas de t'énerver comme ça. Il sera bientôt reparti et, disons ce qui est, c'est pas comme si tu étais surchargée ici.

— Et à qui la faute ? Ça fait presque un mois que je suis là et je n'ai pas encore eu de conversation digne de ce nom avec Charlie pour parler de l'avenir. J'ai l'habitude d'être occupée, Cal, et je refuse de jouer les hôtesses pour un milliardaire louche qui croit que je peux tout laisser tomber pour faire ses quatre volontés.

— Tig, qu'est-ce qui t'arrive ce soir ? Tu n'es vraiment pas dans ton état normal. Écoute, Beryl a envoyé ça pour nous remercier de notre aide le 31 décembre. Je vais en ouvrir une, proposa-t-il en montrant deux bouteilles de vin rouge qui avaient fait leur apparition sur le plan de travail. J'ai l'impression que tu as besoin d'un petit remontant.

— Il n'y a rien à manger avec, Cal. Je n'ai pas fait de courses aujourd'hui, parce que j'étais avec Chilly et… et, soupirai-je, sentant les larmes me monter aux yeux. Désolée, je ne suis pas moi-même ce soir.

— Je vois ça, répondit gentiment Cal en débouchant la bouteille aussi facilement que s'il s'agissait de soulever la bonde de la baignoire, avant d'attraper deux verres dans un placard. Bon, emporte ça et va prendre un bon bain pendant que je prépare quelque chose pour le dîner.

— Mais je t'ai dit qu'il n'y avait rien et…

— Du balai… me chassa-t-il. À l'eau !

Quand je sortis de la salle de bains une demi-heure plus tard, un peu plus calme, un délicieux parfum s'échappait de la cuisine.

— Pommes de terre et navets, avec la sauce secrète de ma grand-mère, annonça Cal en posant deux assiettes sur la table. Pour moi j'ai ajouté du poulet, mais je te jure qu'il n'y a rien d'animal dans ton assiette à toi.

Je le remerciai et plongeai avec plaisir ma cuillère dans les légumes fumants, recouverts d'une épaisse sauce brune. Cal me servit à nouveau du vin et s'assit en face de moi.

— C'est drôlement bon, le complimentai-je après quelques bouchées.

— Cela t'étonnera peut-être d'apprendre que j'arrivais à me nourrir avant ton arrivée. Bon, dis-moi tout, qui t'a contrariée ? Juste Zed ou Chilly aussi ?

— Les deux.

— Tu m'as déjà expliqué ce que tu ressentais face à ce milliardaire qui croit pouvoir acheter ta compagnie, alors passons directement au gitan fou.

— Tu dis qu'il est dingue, et c'est sans doute le cas, et peut-être que je suis folle de croire ce qu'il dit, mais…

— Quoi ?

— Il prétend qu'on lui a dit quand il était enfant qu'un jour il m'aiderait à retourner chez moi. Il dit aussi qu'il connaissait ma grand-mère. Il m'en a d'ailleurs longuement parlé aujourd'hui.

— D'accord. Et donc tu le crois ?

— Je pense, oui. Il m'a dit certaines choses dont m'avait parlé mon père dans sa lettre et… tout ça est ridicule, mais… je ne sais pas. Je suis sans doute simplement perturbée et épuisée émotionnellement. Même si j'ai toujours cru à une dimension spirituelle, ce qui s'est produit aujourd'hui était très bizarre, même pour moi. Et en fait, je ne sais pas si je dois lui faire confiance.

— Je comprends, déclara Cal, en me faisant signe de poursuivre.

— Tout ça pour dire que… j'ai honte de reconnaître que je traverse une crise dans mes croyances. Je suis toujours la première à dire à tout le monde de faire confiance à l'univers, de *croire* en une puissance supérieure… et ce soir je suis dans tous mes états parce que j'ai peur que tout ce que m'a raconté Chilly ne soit que le fruit de l'imagination débordante d'un vieil homme solitaire. Tu vois ?

— Oui. Bon, écoute-moi : c'est vrai que je me moque un peu de Chilly en disant qu'il est aussi dingue que le Lièvre de mars, mais ce qui est sûr c'est qu'il ne ferait pas de mal à une mouche. Mon père raconte qu'autrefois les gens de la région venaient le voir en masse, avec leurs animaux, pour ses remèdes à base de plantes et pour qu'il leur dise leur avenir. Et à ma connaissance, il n'a jamais fait de tort à personne. Alors oui, maintenant il est âgé et plus personne ne s'intéresse à ses breuvages et à ses prophéties, mais c'est quelqu'un de bien. Et si quelqu'un possède un don pour guérir et voir des choses, c'est lui. Et puis il est évident pour tout le monde qu'il est très attaché à toi. Il ne te ferait aucun mal, Tig, je t'assure.

— Je sais tout ça, Cal, mais s'il avait vraiment perdu la tête avec l'âge ? Peut-être veut-il juste *croire* qu'il y a un lien entre nous, que je suis la fille dont on lui avait parlé… que je lui suis apparentée d'une certaine façon…

— J'ai l'impression que tu as trop peur pour le croire. Tu sais que j'ai tendance au cynisme, mais même moi je ne vois aucune raison qui l'inciterait à te raconter des bobards. C'est un gitan, n'oublie pas, et combien de milliers de personnes ont fait confiance à leurs dons de voyance ? Et si ton père t'a dit la même chose, pourquoi douter ?

— Parce que j'ai peur, murmurai-je en toute honnêteté. Peut-être est-ce parce que c'est si personnel… ma famille biologique, d'où je viens… c'est bouleversant.

— Peut-être qu'un jour tu me diras ce que Chilly t'a raconté à propos de ta famille, Tiggy, mais je pense vraiment que tu devrais te

rendre sur place et voir par toi-même.

— Oui, mais je ne peux pas me permettre de laisser tomber mon boulot du jour au lendemain, si ? Le peu que j'ai à faire, ajoutai-je en levant les yeux au ciel avant de reprendre une grande gorgée de vin.

— Le Laird te donnera d'autres instructions. Un peu de patience.

— Ce qui m'interpelle aussi, c'est que l'une des premières choses que m'ait dites Chilly était que je repartirais bientôt. Et après tout, les chats sont désormais installés. Charlie ferait mieux d'embaucher quelqu'un pour t'aider à t'occuper de la propriété.

— Il se trouve que Lochie va commencer dans deux jours. J'ai appelé le Laird et il a accepté.

— Cal, c'est une excellente nouvelle ! Lochie m'a l'air d'être exactement le genre de personne dont tu as besoin.

— Attention, le Laird n'a accepté que parce que Lochie est subventionné par un programme de formation du gouvernement, mais j'en suis heureux dans tous les cas. Bon, tu me sembles vraiment crevée. Si tu allais te coucher tôt ?

— Afin d'être fraîche comme une rose demain pour Zed ? Peut-être que je devrais aussi sortir ma lingerie la plus affriolante et me vernir les ongles de pieds…

— Je suis d'accord avec toi, va. Je file au Pavillon dire à Beryl que tu es occupée demain, d'accord ?

— Mais alors je me sentirai mal vis-à-vis d'elle. Après tout, elle n'y est pour rien, et elle m'a l'air si stressée en ce moment…

— Ne t'inquiète pas, je vais arranger ça, déclara-t-il en se dirigeant vers la porte. Quant à toi, au lit !

* * *

Je fus soulagée de dormir paisiblement et, à mon réveil le lendemain matin, je me sentais bien plus calme. En nourrissant les chats, je décidai que je devrais tôt ou tard m'aventurer au Pavillon, non seulement pour relancer mon contact pour l'introduction des élans, qui n'avait pas encore répondu à mon e-mail, mais aussi pour chercher Sacromonte et Lucía Albaycín sur Internet. Ce n'est qu'alors que je saurais si Chilly disait la vérité.

— Tu te sens mieux ce matin ? me demanda Cal à mon retour de l'enclos.

— Oui. Désolée pour hier, je n'étais pas dans mon assiette, mais aujourd'hui ça va. Merci d'avoir été aussi formidable, Cal.

— Ne dis pas de bêtises. Écoute, si tu venais avec moi ce matin ? Je dois compter les biches et les cerfs dans le vallon principal.

— Pour pouvoir réduire leur nombre demain ?

— Oui, mais ça ne te fera pas de mal de savoir plus précisément où

ils aiment se cacher, si ? Et ça te mettra hors de danger ce matin au cas où son Excellence ne se satisferait pas de la réponse de Beryl.

— Tu lui as dit alors ?

— Oui, et elle était d'accord. Je pars dans dix minutes et nous emporterons aussi le déjeuner de Chilly. Au fait, c'est sans doute moi qui devrai gérer notre hôte au bout du compte. Il m'a arrêté quand je sortais du Pavillon hier soir pour me demander d'organiser un entraînement au tir pendant son séjour.

Je m'habillai chaudement et sortis dans la cour. J'appelai Thistle en sifflant et il s'installa joyeusement à l'arrière de Beryl. Puis, armés de jumelles, Cal et moi nous mîmes en route. Cal s'arrêtait de temps à autre pour m'indiquer des bosquets où cerfs et biches s'abritaient en groupes séparés, de part et d'autre de la vallée.

— Bientôt ils iront paître plus haut, c'est pour ça qu'il vaut mieux les compter tôt le matin, expliqua Cal tout en indiquant un boqueteau. Combien là-bas, Tig ?

Je réglai mes jumelles sur le petit bosquet où sept cerfs étaient agglutinés, puis je regardai une deuxième fois. Et une troisième…

— Cal, vite !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Oh mon Dieu ! Je crois qu'il y a un cerf blanc, juste là, à gauche…

Cal approcha ses jumelles de ma vitre.

— Tu le vois ? Il est juste entre ces deux-là, un peu à l'écart derrière…

Il baissa ses jumelles après quelques instants et secoua la tête.

— Je ne vois rien, Tig. C'est ça de fixer la neige pendant trop longtemps. Elle finit par bouger et par prendre toutes sortes de formes devant nos yeux.

— Non ! Je suis certaine de l'avoir vu !

Sans attendre la réponse de Cal, je bondis hors de la voiture. Une fois sortie du sentier étroit, je me retrouvai avec de la neige jusqu'aux genoux. Je traversai prudemment le pont en bois qui s'était transformé en vraie patinoire puis, désormais à une quarantaine de mètres du boqueteau, je repris mes jumelles, mais les cerfs avaient dû entendre le crissement de mes pas et avaient disparu dans les arbres.

— Merde ! Je t'ai vu, je le sais.

Je regagnai la voiture et vis Cal qui m'attendait les bras croisés, l'air sceptique.

— Alors, tu l'as vu ?

— Non, tout le groupe avait disparu.

— C'est vrai ? répondit-il, sarcastique. Voilà ce qui arrive quand on

passe trop de temps avec notre ami gitan. Bientôt tu verras des licornes.

Arrivés devant la cabane de Chilly quelques minutes plus tard, Cal leva une main pour ne pas que je sorte de la voiture.

— Étant donné les circonstances, mieux vaut que je lui porte moi-même son déjeuner. Attends-moi ici.

Je fermai les yeux et l'image du cerf blanc s'imposa à mon esprit.

— Je l'ai bel et bien vu, murmurai-je. Vraiment.

Thistle posa la tête sur mon épaule comme pour me montrer sa compassion, et je le caressai d'une main distraite.

Cal revint quelques minutes plus tard et me rassura en me disant que Chilly semblait aller bien et avait demandé de mes nouvelles. Sur le chemin du retour, nous entendîmes un grand vacarme au-dessus de nos têtes et je levai les yeux pour découvrir un hélicoptère qui survolait le vallon, assez bas.

— Ouah, c'est la première fois que j'en vois un par ici, observai-je.

— Sans doute une opération de sauvetage qui emmène une pauvre victime à l'hôpital d'Inverness. Les prévisions annonçaient une nuit particulièrement rude en mer.

Cependant, quand nous arrivâmes au cottage, nous vîmes l'hélicoptère au milieu de la pelouse devant le Pavillon.

— Ça doit être pour Son Excellence, s'étonna Cal en descendant de voiture. Il en a peut-être besoin pour acheter des cigares et une bouteille du meilleur brandy qui soit en ville.

Cinq minutes plus tard, alors que nous nous réchauffions avec une tasse de café, on frappa à la porte de notre cottage.

— Ça n'annonce rien de bon, marmonna Cal en allant ouvrir.

— Tiggy est là ? demanda une voix saccadée familière.

— Oui, répondit Cal d'un ton abrupt. Je vais vous la chercher. Tig ? Tu as de la visite, m'annonça-t-il en haussant les épaules. Si tu me cherches, je serai dans l'abri de jardin.

— Salut, Tiggy, lança Zed en entrant tandis que Cal sortait, malgré mon regard l'implorant de rester. Il semble que tu sois de retour juste à temps.

— Pour quoi ?

— Pour une visite panoramique des environs. Puis pour déjeuner dans un petit restaurant que je connais à Aviemore. C'est une station de ski à seulement une demi-heure d'ici en hélicoptère.

— Je… merci, mais malheureusement j'ai du travail.

— Tu ne peux pas prendre de pause déjeuner ? Tu seras de retour pour trois heures, promis.

De toute évidence, tout ce qu'avait pu dire Beryl comme quoi je

n'étais pas disponible était tombé dans l'oreille d'un sourd.

— Bon, il faut que tu enfiles ça, m'indiqua-il en me tendant un sac Chanel.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Juste deux ou trois choses que j'ai choisies pour toi et que j'ai fait apporter ici en hélicoptère. Je me suis rendu compte que tu n'avais peut-être pas toute ta garde-robe avec toi. Va te changer s'il te plaît, pour qu'on puisse décoller.

J'étais tellement choquée que je ne savais absolument pas quoi dire, alors je décidai que le mieux était de me retirer dans ma chambre et de prendre quelques minutes pour me ressaisir en privé. Je refermai la porte derrière moi et m'effondrai sur le lit, le sac entre les jambes.

La curiosité ayant raison de moi, je l'ouvris et en sortis les différents paquets, tous élégamment emballés dans du papier de soie blanc. Le premier contenait un pull crème, au style semblable à mon pull à grosses mailles criblé de trous, mais en cachemire tout doux. Il y avait ensuite un ravissant pantalon noir en laine, puis, dans le plus gros paquet, un superbe anorak de ski matelassé, couleur crème, et enfin un bonnet en cachemire noir avec écharpe et moufles assorties.

Je ne pus m'empêcher de caresser le pull et de ressentir une pointe de désir pour un si beau vêtement. Un vêtement qui pourrait m'appartenir si…

Tiggy, enfin !

Je remballai les vêtements avec regret – une sensation pour laquelle je me détestais – et pris une profonde inspiration avant de sortir confronter Zed – ma version personnelle de Richard Gere dans *Pretty Woman*.

— Merci d'avoir choisi tout ça pour moi, mais je crains de ne pouvoir l'accepter.

— Pourquoi donc ?

Mille réponses – dont chacune semblerait terriblement impolie – me traversèrent l'esprit. Je parvins à m'abstenir parce que je savais que Charlie avait besoin de Zed. Alors je me contentai d'un pathétique :

— Je ne peux pas, c'est tout.

À ma grande surprise, il tapa dans ses mains en souriant.

— Parfait. Tu viens de réussir le premier test ! Je peux maintenant déclarer que, sans l'ombre d'un doute, tu es différente de toutes les autres femmes que j'aie rencontrées.

— Ah oui ? répondis-je, sentant la colère monter en moi. Je suis ravie de t'avoir fait plaisir en réussissant un test que je ne savais même pas que je passais. À présent, s'il te plaît, est-ce que je peux retourner travailler ?

Je m'apprêtai à m'éloigner, mais il s'avança et m'attrapa doucement le bras.

— Tiggy, je vois que je t'ai contrariée. J'en suis navré ; avec le recul, je me rends compte que c'était idiot de ma part. Mais tu n'imagines pas ce que c'est d'être à ma place.

— Non, c'est sûr.

— Les femmes que je côtoie… Cela peut sembler un problème de riche, mais je ne peux jamais vraiment savoir si je leur plais pour ce que je suis, ou pour ce que je peux leur offrir.

Quant à moi je ne sais pas si tu me plais tout court…

— Ouais, je confirme, problème de riche par excellence.

— Je voulais juste m'assurer qu'il était impossible de t'acheter.

— Je vois. Bon, maintenant que tu le sais, je dois y aller.

— Oui, bien sûr. Je vais annuler l'hélicoptère – c'était une idée ridicule, mais je voulais que nous quittions Kinnaird tous les deux pour avoir l'occasion de mieux nous connaître. Cela partait d'une bonne intention. Pardonne-moi.

— T'inquiète. C'était gentil de penser à moi.

— Est-ce que par hasard… Sachant que l'hélicoptère est là et que ce serait du gâchis de tout annuler, est-ce que ça te plairait de survoler le domaine ? Sans contrepartie, promis, et je te ramènerai pour deux heures de l'après-midi.

J'adorerais, pensai-je, *ce serait incroyable de voir Kinnaird d'en-haut. Mais…*

— Euh, non merci, Zed. Malheureusement je déteste les hélicoptères. J'ai dû en prendre un pour rejoindre le bateau de mon père à Saint-Tropez depuis La Môle, et j'ai été malade comme un chien. À présent, si tu veux bien m'excuser, j'ai vraiment du travail qui m'attend.

Sur ce, j'ouvris la porte du cottage. Comprenant enfin qu'il était inutile d'insister, Zed sortit, la tête basse comme un écolier puni.

16

En ouvrant la porte le lendemain matin, je découvris sur le paillasson un énorme bouquet accompagné d'une enveloppe à mon nom. Je pris les fleurs et retournai à l'intérieur pour lire le billet.

Je dépliai la feuille de papier et contemplai la belle écriture. Le message était rédigé au stylo-plume.

Pavillon de Kinnaird
Le 5 janvier 2008

Ma chère Tiggy,

Une petite attention pour te présenter une nouvelle fois mes excuses pour mon attitude grossière et indélicate d'hier.

Pouvons-nous repartir de zéro, s'il te plaît ?

Zed

Je soupirai et partis vers le Pavillon.

— Bonjour, Tiggy, me salua Beryl quand j'entrai dans la cuisine et l'y trouvai en train de faire cuire du bacon. Est-ce que ça va ?

— Oui, merci. Je suis venue chercher le déjeuner de Chilly. Oh, et votre bureau serait-il libre par hasard ? Je dois consulter mes e-mails.

— Oui, même si notre hôte le réquisitionne en général à partir de neuf heures, donc si j'étais toi je ferais vite.

— Merci.

Je me rendis dans le bureau et fermai la porte derrière moi. J'ouvris Google et tapai « Lucía Albaycín » dans la barre de recherche. La Roue de la Mort tournait avec une lenteur intolérable tandis que la machine faisait de son mieux pour me connecter avec ce qui était peut-être mon passé…

Le téléchargement commença enfin, les informations se déployant sur l'écran comme un rouleau de parchemin des temps modernes. Je cliquai sur le premier lien et vis qu'il s'agissait de Wikipédia, ce qui signifiait sans doute que Lucía avait en effet été célèbre et que Chilly n'avait donc pas tout inventé. D'un autre côté, c'était peut-être une dresseuse de chevaux en Amérique latine, mais…

Juste au moment où la page commençait à s'ouvrir et que, ravie, je voyais apparaître une photo d'elle en noir et blanc, j'entendis la porte s'ouvrir derrière moi. Je cliquai sur « imprimer » et réduisis l'écran.

— Bonjour, Tiggy, tu es bien matinale.

Avant que j'aie le temps de me retourner, je sentis deux mains se poser doucement sur mes épaules. Je frissonnai énergiquement.

— Tu trembles ?

— Oui, je suis peut-être en train de m'enrhumer, mentis-je en me levant aussitôt.

— Tu en as pour longtemps ? Je dois envoyer un mail de toute urgence.

— Non, j'ai juste quelques documents à imprimer.

— Dans ce cas je vais aller prendre mon petit déjeuner en attendant.

En récupérant les feuilles de l'imprimante sous le bureau, je souris en voyant une photo granuleuse de la femme dont m'avait parlé Chilly, avec cette indication : « Lucía Albaycín – Danseuse de flamenco. »

Brûlant d'impatience, je parvins à me retenir de lire les documents sur-le-champ. Au lieu de cela, je quittai le bureau et filai vers la porte de service.

Je croisai Cal au moment où il partait et monta en voiture avec lui.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— J'évite Zed et je profite de Beryl pour apporter son déjeuner à Chilly, répondis-je en indiquant le Tupperware que j'avais entre les mains. Je me demandais aussi, si jamais on passe près du bosquet où il m'a semblé voir…

— Tu sais pertinemment par où je passe pour aller chez Chilly, soupira Cal. Cette hallucination ne te mènera nulle part, je te le dis. S'il y a un cerf blanc à Kinnaird, je jure de courir nu dans la neige avec uniquement un haggis pour protéger mon intimité !

— Prépare-toi alors. Parce que je te le répète, Cal, je sais ce que j'ai vu.

— Et moi je suis certain que ce cerf dansait dans le vallon avec les fées.

Cal riait de bon cœur quand s'ouvrit la portière arrière de Beryl. Je me retournai et vis Lochie en train de monter.

— Bonjour ! lança-t-il en claquant la portière.

— Salut, Lochie, ça me fait plaisir de te revoir.

— Salut, Tiggy.

Il m'adressa un sourire chaleureux et nous partîmes en direction du vallon.

Cal daigna s'arrêter en face du bosquet sans que j'aie à le lui rappeler et je sortis de la voiture, comprenant qu'il avait beaucoup à faire et n'était pas impressionné par ce qu'il prenait pour un fantasme de ma part.

Je traversai le pont puis réglai mes jumelles, mais les cerfs s'étaient déjà déplacés plus haut, il était trop tard.

— Alors ? me demanda Cal en redémarrant.

— Rien, mais pourrions-nous venir plus tôt demain ? le suppliai-je. Avant qu'ils ne partent paître sur la colline.

— Si tu veux, oui, ne serait-ce que pour te convaincre que tu es en proie à des hallucinations. Bon, filons chez Chilly, parce que Lochie et moi avons des cerfs à compter et des clôtures à réparer.

— C'est peut-être mieux si c'est encore toi qui apportes son déjeuner à Chilly, Cal. Il est moins susceptible de te persuader de rester. Dis-lui que je le verrai demain !

* * *

Cet après-midi-là, je fouillai les placards à la recherche des ingrédients dont j'avais besoin pour préparer le curry que je promettais à Cal depuis longtemps. Il avait été très patient avec moi ces derniers temps et je souhaitais le remercier. Comme il manquait presque tout ce qu'il me fallait, je m'installai dans la deuxième Land Rover pour filer au supermarché de Tain.

— Salut, Cal, lançai-je quand il revint ce soir-là. Tu as passé une bonne journée ?

— Très bonne, merci. Lochie est une perle – beaucoup plus costaud qu'il n'en a l'air, et puis il sait ce qu'il fait.

— Formidable ! me réjouis-je tandis qu'il disparaissait dans la salle de bains.

À ma grande surprise, j'entendis les robinets couler. En temps normal, en gentleman qu'il était, Cal me laissait faire ma toilette en premier.

Il est peut-être tombé dans des crottes de cerf, pensai-je en retournant jeter un œil au curry dans la cuisine.

Au bout d'un quart d'heure, Cal n'étant toujours pas sorti, je frappai à la porte de la salle de bains et je sentis une agréable odeur d'après-rasage.

— Le curry sera prêt dans dix minutes, d'accord ? Je t'avais dit que je t'en ferais un et j'ai tenu parole !

La porte s'ouvrit et Cal émergea en peignoir, rasé de près.

— Tig, je suis sûr de t'avoir dit que ce soir je vois Caitlin ! Je vais à Dornoch.

— Oh, c'est vrai ! J'avais complètement oublié. Tant pis, les currys sont encore meilleurs au bout de vingt-quatre heures. Je vais t'en garder pour demain.

— Merci, et désolé pour ça, Tig.

— C'est de ma faute ! Et il faut vraiment que tu amènes Caitlin ici pour dîner bientôt. J'aimerais beaucoup la revoir.

— D'accord.

Il ferma la porte de sa chambre et en ressortit dix minutes plus tard

vêtu d'un jean propre et d'une chemise à carreaux, ce qui le changeait.

— Est-ce que tu rentreras ce soir ? lui demandai-je, me sentant aussi protectrice qu'une mère poule.

— Si le ciel est dégagé, oui. Salut Tig, fit-il en enfilant sa veste. Pas de bêtise en mon absence.

— Ha ! dis-je à Alice en lui donnant à manger. Je sais que je prends un risque, mais je vais faire entrer Thistle.

J'ouvris la porte et l'appelai, sentant une bouffée d'air glacial, déjà au-dessous de zéro.

— Viens, chéri ! lançai-je pour encourager le chien.

— En voilà un accueil sympa, déclara une voix humaine quand Thistle apparut, suivi quelques secondes plus tard par un homme.

— Bonsoir, Zed, dis-je, bien embêtée. Tu as besoin de quelque chose ?

— Oui. De quelqu'un avec qui partager cette excellente bouteille de châteauneuf-du-pape par une soirée d'hiver glaciale. Ça sent drôlement bon ici, dit-il en humant l'air. Tu attends quelqu'un ? J'ai vu Cal qui partait.

— Non, j'ai juste décidé que j'avais envie d'un curry, répondis-je, ne trouvant aucune raison valable – à part la grossièreté flagrante – de ne pas faire entrer Zed. Tu es le bienvenu pour un verre.

Il franchit le seuil, mais Thistle se plaça devant moi, les poils dressés. Il grognait d'un air menaçant.

— *Scheiβe*, contrôle-moi ça ! marmonna Zed en reculant d'un pas.

— Chh, Thistle, n'aie pas peur, dis-je en lui caressant le dos. Je ne sais pas ce qui lui prend, il est si calme et gentil d'habitude…

— Il est évident qu'il n'a pas appris la discipline, répondit Zed d'un ton sec.

— Thistle, lui murmurai-je à l'oreille tandis qu'il continuait à grogner, si tu n'arrêtes pas, je vais être obligée de te laisser dehors.

Je me sentais terriblement déloyale envers mon protecteur, mais je craignais les plaintes à Cal ou à Charlie au sujet du comportement de Thistle, alors je le fis sortir dans la cour et Zed entra. En refermant la porte derrière nous, je songeai combien je perdais au change. J'essayai de ne pas prêter attention aux gémissements persistants du chien.

Zed me suivit dans la cuisine et je lui tendis le très vieux tire-bouchon qui, tordu, était difficile à manipuler. Je le regardai lutter pour ouvrir la bouteille, avant de verser le liquide rubis dans deux verres.

Après l'avoir reniflé et fait tourner, comme à son habitude, Zed prit une gorgée et rejeta la tête en arrière, faisant frémir le vin dans sa bouche avant de l'avaler.

— Parfait, annonça-t-il. Je pense que cela irait très bien avec un curry.

— C'est un appel du pied ? Si c'est le cas, tu peux en prendre, mais c'est un curry végétalien, je te préviens. Par ailleurs, je suis certaine que Beryl a concocté un délicieux petit plat qui t'attend au Pavillon.

— C'est sa soirée de repos, alors la serveuse bébête est venue me réchauffer un peu de soupe, fut la réponse désobligeante de Zed. Même ton curry est plus tentant que ça.

— Euh, merci. En tout cas ça ne te fera pas de mal de le goûter. Et moi je meurs de faim.

— Je peux faire quelque chose ?

— Il faut sans doute réalimenter le feu, lui indiquai-je.

Quand il quitta la cuisine, je songeai soudain qu'il ne savait sans doute pas comment faire. Il devait avoir quelqu'un qui s'en chargeait pour lui.

— Où as-tu fait tes études ? lui demandai-je, n'ayant pas d'autre idée de sujet de conversation quand nous nous assîmes.

— À la Sorbonne, à Paris. Je ne me suis rendu compte qu'il y a deux jours pourquoi ton nom m'était familier. J'y étais avec ta sœur, Maia.

— C'est vrai ?

— Oui. D'ailleurs, nous nous sommes un peu fréquentés. Rien de sérieux, mais je me souviens qu'elle m'avait parlé de ses cinq sœurs adoptées aux prénoms bizarres. J'ai fini mon cursus et il lui restait encore une année, alors nous avons perdu contact.

— Elle ne m'a jamais parlé de toi, mais c'est assez normal. Elle est très discrète.

— C'est le souvenir que j'en ai, en effet. Adorable cela dit. Et incroyablement belle évidemment.

— Oui. Parmi nous six, elle est connue pour ça.

— Et toi, quelle est ta caractéristique ?

— Oh, je suis la sœur « bizarre », répondis-je en souriant. On dit que je suis la « spirituelle ».

— Tu veux dire que tu es une sorcière ?

— Si c'est le cas, une sorcière dénuée de toute méchanceté. Ce qui est un peu mon problème d'ailleurs. Je refuse de faire du mal à quiconque.

— Dis-moi, Électra n'est pas une de vos sœurs aussi ?

— La plus jeune, si. Tu la connais elle aussi ?

— Nous nous sommes croisés plusieurs fois à New York à des galas de charité et ce genre de choses, oui.

— Elle participe à beaucoup d'événements caritatifs en effet. Toi aussi ?

— Autrefois, oui. C'est amusant, alors pourquoi pas ?

— C'est exactement le genre de choses que je déteste, répondis-je en faisant la grimace. De grandes salles remplies d'idiots qui se complimentent les uns les autres, tout cela dans le but d'être pris en photo et d'apparaître dans les magazines.

— Attends, Tiggy, m'interrompit-il en levant une main. Tu ne peux pas mettre tout le monde dans le même panier.

— Oh que si. Électra est très superficielle ces temps-ci et à mon avis c'est intimement lié au milieu dans lequel elle évolue.

— Peut-être ne s'agit-il pas de l'endroit, mais des gens qu'elle fréquente.

— Il se trouve que ma vie actuelle tourne justement complètement autour de l'endroit, pas des gens, dis-je en souriant.

— De la même manière que tu dis que tu détestes les fêtes de célébrités, je ne pourrais pas vivre dans un endroit aussi isolé que celui-ci. J'admets volontiers avoir une capacité de concentration limitée, et la patience n'est pas mon point fort. À Kinnaird, je dois affronter mes peurs : accès Internet restreint, éloignement extrême de la ville la plus proche et aucune scène sociale, ni personne, à part toi, bien sûr, Tiggy. Et au moins tu es d'une compagnie très agréable.

— Merci, même si dit comme ça on a l'impression que vivre à Kinnaird est un calvaire. Tu n'es quand même pas si mal que ça, si ? Le Pavillon est magnifique et *il y a* Internet, même si ce n'est pas du haut débit.

— Tu as raison. Je suis un enfant gâté. Au fait, comment va ton père ? Maia en parlait avec une grande tendresse.

— Malheureusement, il est mort en juin. Nous l'adorions toutes et son départ a été très dur.

Pour une fois, je m'empêchai de raconter que j'avais l'impression qu'il n'était pas mort – je n'imaginais pas que Zed puisse avoir une once de spiritualité en lui.

— Je suis navré, Tiggy. Mon père aussi est décédé récemment. Théoriquement, c'était d'un cancer, mais n'ayant jamais été malade de sa vie, il ne l'a pas accepté et, peu après avoir reçu le diagnostic fatidique, il est parti sur son yacht pour se suicider.

— Oh Zed, c'est vraiment dur. Je suis désolée.

— C'était sans doute mieux comme ça. Il était très âgé – plus de quatre-vingt-dix ans – et avait eu une belle vie. Il a travaillé dans son bureau à New York jusqu'à la fin.

— De quoi s'occupait-il ?

— De Lightning Communications, la société dont j'ai hérité. Je travaillais pour lui depuis des années et imaginais que j'étais bien

préparé, mais c'est une autre paire de manches quand c'est *toi* qui es responsable.

— Comment s'appelait ton père ?

— Kreeg de son prénom, et Eszu est notre nom de famille. Tu as peut-être entendu parler de lui. Il était toujours dans les journaux, pris en photo à quelque événement, ou à la télévision, pour donner son opinion. C'était un sacré personnage. Et ton père ? Que faisait-il ?

— Je ne sais pas vraiment. Il voyageait sans cesse quand nous étions plus jeunes, mais il ne nous parlait jamais de son travail. Il disait que lorsqu'il était à Atlantis – notre maison de famille à Genève – il voulait pleinement profiter de nous sans perdre de temps avec ses affaires.

— Moi au contraire, Papa m'a emmené dans son bureau quand j'étais bébé, d'après ma mère. Et je l'ai rarement quitté depuis, dit-il en m'adressant un sourire triste. Surtout ces derniers mois, il y a eu beaucoup de choses à régler.

— J'imagine. As-tu encore ta mère ?

— Malheureusement non, alors même qu'elle avait trente ans de moins que mon père. Il l'appelait toujours son épouse enfant. Ils ont divorcé quand j'étais petit et se sont battus au tribunal pour savoir chez qui j'irais vivre. Papa a gagné, comme toujours – même si je ne comprends pas très bien pourquoi il s'est embêté à lutter pour me garder, sachant qu'il m'a ensuite toujours envoyé en pension. Maman a péri dans un accident de ski à la quarantaine. Une tragédie. Pardonne-moi, Tiggy, je ne sais pas pourquoi je te raconte tout ça, mais merci de m'avoir écouté, dit-il en posant sa main sur la mienne. Et merci pour le dîner : même sans viande, c'était très bon.

— Je t'en prie. J'aime bien cuisiner. Quand j'étais enfant, je passais des heures avec Claudia, notre cuisinière. Elle m'a appris à préparer de nombreux plats végétariens savoureux.

— « Cuisinière » ?

Zed sourit et je me rendis compte que je m'étais de nouveau trahie.

— S'il te plaît, peut-on arrêter de parler de ça ?

— Bien sûr. Dis-moi, quel est le boulot de tes rêves ?

— J'ai toujours voulu aller en Afrique, travailler avec les animaux de la savane.

— En qualité de quoi ?

— Pour œuvrer à leur préservation, essentiellement – c'était ma spécialisation lors de mes études de zoologie. Même si j'ai pris conscience récemment que je m'intéresse aussi aux soins des animaux.

— Tu veux dire, comme un vétérinaire ?

— Peut-être.

— Personnellement, je trouve la préservation bien plus sexy.

— Cela ne m'intéresse pas de faire quelque chose de « sexy », je veux juste faire bon usage de mes capacités, répondis-je en me levant pour débarrasser.

— Mais toi tu es sexy, que tu le veuilles ou non, fit-il en se levant lui aussi pour me suivre dans la cuisine.

Il me prit les assiettes des mains, les posa, et me retourna dans ses bras.

— Je peux t'embrasser ?

Avant que j'aie le temps de répondre, ses lèvres descendirent sur les miennes. Le choc m'embrouillait l'esprit tandis que j'essayais de me libérer de son étreinte.

— Bonsoir.

Cal se tenait dans l'embrasure de la porte, le tas de neige sur son chapeau lui donnant des airs d'abominable homme des neiges. Zed me lâcha aussitôt.

— Je dérange ? demanda Cal d'un ton innocent.

— Non ! répondis-je à la hâte en me dirigeant vers lui. Zed allait partir, n'est-ce pas ?

— En tout cas, je ne veux pas vous y obliger. Je suis désolé de vous déranger, mais j'ai pris la Land Rover supplémentaire et elle est méchamment tombée en panne. J'ai dû revenir ici à pied, plus de trois kilomètres. J'ai besoin d'un bon chocolat chaud. Vous voulez vous joindre à moi ? demanda-t-il à Zed en enlevant sa veste dégoulinante.

— Non, merci. Bon, je vais y aller alors. Merci pour le curry, Tiggy. Bonne nuit.

La porte claqua derrière lui.

— Mon Dieu ! Heureusement que tu es arrivé ! m'exclamai-je en m'écroulant sur le canapé, choquée et soulagée.

— Je suis content que ma soirée ratée avec ma tendre moitié à moi ait au moins servi à quelque chose, répondit Cal avec ironie en se plaçant devant la cheminée. J'en déduis que ses avances n'étaient pas les bienvenues ?

— Non, c'est le moins qu'on puisse dire. Il m'a attrapée sans me demander mon avis ! expliquai-je, véritablement effrayée.

— Il en pince pour toi, c'est sûr.

— J'avais l'impression d'être traquée comme un animal lors d'une chasse.

— Écoute, je suis là pour te protéger maintenant, Tig. Je vais enfiler des vêtements secs, mais nous discuterons de tout ça demain matin, d'accord ?

— D'accord. Merci, Cal.

Je ne fermai pas l'œil de la nuit, hantée par des visions de Zed

essayant d'ouvrir ma fenêtre avec un pied de biche pour pouvoir me sauter dessus…

— Du calme Tiggy, me dis-je le lendemain matin en sortant du lit avec difficulté. Il a juste essayé de t'embrasser, pas de te violer. Il est évident qu'il a l'habitude de faire le premier pas…

Mais si Cal n'était pas arrivé à ce moment-là… ?

— Tu m'as l'air dans tous tes états, observa Cal quand je le retrouvai au petit déjeuner.

— C'est le cas, soupirai-je. J'ai envie de garder tous les rideaux fermés pour être sûre qu'il ne m'observe pas.

— Tu t'es mise dans de beaux draps, petite femme fatale.

— Ce n'est pas drôle, Cal, je t'assure. Je ne sais pas pourquoi, mais il me fait peur.

— J'imagine que s'il voit qu'il ne peut pas te séduire, ce vieux lézard repartira dans le donjon humide d'où il vient.

En m'aventurant dehors après le départ de Cal, je vis que la neige était épaisse après la forte chute de la nuit et décidai de prendre Beryl pour rendre visite aux chats, sachant que si c'était déjà comme ça près du cottage, j'aurais de la neige au-dessus des genoux dans le vallon. À raison, les chats ne voulurent pas sortir jouer, alors je repartis au cottage, allumai un feu et m'installai dans le fauteuil pour lire ce que j'avais imprimé au sujet de Lucía Albaycín, en partie parce que je voulais me renseigner sur elle avant d'aller voir Chilly, et aussi parce que cela me permettait de penser à autre chose qu'à Zed.

La version Wikipédia des jeunes années de Lucía et du début de son succès correspondait tout à fait à ce que m'avait raconté Chilly. Et sachant qu'il ne savait pas lire et n'avait sans doute jamais vu un ordinateur de sa vie, je doutais qu'il ait copié quelque détail que ce soit. Je lus jusqu'au moment où elle dansait au Bar de Manquet à Barcelone et décidai de m'arrêter là. C'était mieux que Chilly me raconte lui-même la suite, mais au moins je savais désormais que je pouvais vérifier qu'il me disait la vérité et que nous étions bien apparentées.

— Alors, dis-je à mon reflet dans le miroir, il semble que tu aies bien du sang gitan dans les veines.

Et à bien des égards, cela expliquait beaucoup de choses, songeai-je en allant récupérer le déjeuner de Chilly au Pavillon. Sur le chemin vers sa cabane, je m'arrêtai une nouvelle fois près du bosquet à la recherche du cerf blanc, mais l'endroit était désert, alors je poursuivis ma route.

Contrairement aux autres jours, quand j'ouvris la porte de la cabane, Chilly n'était pas dans son fauteuil. Au lieu de cela, il dormait,

et il faisait un froid glacial à l'intérieur. Je m'approchai du lit sur la pointe des pieds, ses grognements m'indiquant au moins qu'il était vivant.

— Chilly ? Est-ce que ça va ?

Il ouvrit un œil à moitié, me lança un regard furieux et me fit signe de m'éloigner. Puis il se mit à tousser, un son caverneux qui venait du fin fond de sa poitrine. La toux se prolongea encore et encore jusqu'à ce que j'aie l'impression qu'il s'étouffait.

— Je vais vous aider à vous asseoir, Chilly, dis-je, paniquée. Cela va peut-être vous soulager.

Il était trop occupé à tousser pour m'en empêcher, alors je plaçai mes bras autour de ses épaules afin de le redresser et de caler son oreiller dans son dos. Il était aussi léger et mou qu'une poupée de chiffon et, quand je lui touchai le front, je vis qu'il avait une forte fièvre.

Exactement comme Felipe… songeai-je.

— Chilly, vous êtes malade. Cette toux est terrible et je vais passer un appel radio pour faire venir un médecin.

— Non ! Utilise des plantes ; je vais te dire lesquelles et tu vas les faire bouillir, déclara-t-il d'une voix éraillée en pointant la commode.

— Vraiment ? Je crois que le moment est venu d'avoir une aide médicale appropriée.

— Fais ce que je te dis ou va-t'en !

Ses yeux, déjà rouges à cause de la fièvre, me lancèrent des éclairs. Une autre crise de toux s'ensuivit et je lui apportai un verre d'eau que je l'aidai à boire.

Suivant ses indications, je pris de l'anis étoilé, du carvi, du thym et de l'eucalyptus dans un tiroir, puis allumai le gaz et plaçai l'eau et les herbes dans une casserole. Je laissai infuser le tout, puis pris un torchon propre, le passai sous l'eau et allai l'appuyer sur le front de Chilly, tout comme Ma le faisait quand j'étais enfant et que j'étais si souvent malade.

— J'avais beaucoup d'asthme quand j'étais petite, lui racontai-je. J'avais toujours des toux terribles.

— Une autre maladie se profile pour toi, marmonna-t-il, ses yeux se révulsant dans ses orbites comme c'était souvent le cas lorsqu'il avait une vision.

Il s'assoupit et je m'assis près de son lit, songeant à ce qu'il venait de me révéler et espérant qu'il voulait seulement dire un rhume. Je songeai aussi qu'il était très bien de découvrir la vie de ma grand-mère, apparemment célèbre, mais qui avait été ma *mère* ? Et si Lucía Albaycín avait été une telle vedette à l'âge adulte, elle devait être

riche également, donc ce n'étaient sans doute pas les circonstances financières qui avaient mené à mon adoption ?

Les herbes et les épices – qui imprégnaient l'air d'une odeur presque antiseptique – avaient donné à l'eau une couleur brunâtre. J'éteignis le feu et versai l'infusion dans la tasse en étain de Chilly.

— C'est prêt. Il faut vous réveiller pour boire.

Je dus le forcer un peu, mais j'arrivai à porter la tasse à ses lèvres et il but à petites gorgées jusqu'à tout finir.

— Ça va aller maintenant, Hotchiwitchi.

Il sourit, me tapota la main et ferma de nouveau les yeux. Je décidai d'attendre une heure pour voir si sa potion faisait baisser sa forte fièvre et, dans le cas contraire, je contacterais Cal à l'aide de la radio pour qu'il appelle un médecin.

Dehors, il s'était remis à neiger et les flocons s'entassaient sur le rebord des minuscules fenêtres, empêchant la lumière de pénétrer. Je me demandai une fois de plus comment Chilly avait survécu là pendant tant d'années, tout seul. Mais bon, il dirait qu'il n'était pas seul – que les arbres, le vent et les oiseaux lui parlaient et lui tenaient compagnie.

C'était intéressant de penser combien de personnes de ma connaissance ne supportaient pas le silence. Elles le noyaient sous la musique, la télévision ou les bavardages. Mais moi je l'adorais, parce qu'en fait il n'était jamais vraiment silencieux : il permettait d'entendre une cacophonie de sons naturels : le chant des oiseaux, les feuilles frémissant dans les arbres, le vent et la pluie… Je fermai les yeux et écoutai. J'entendais les légers tapotements des flocons de neige qui atterrissaient contre les vitres, comme des fées essayant d'entrer…

Je dus m'endormir moi aussi, épuisée que j'étais après la nuit blanche que j'avais passée. Je sentis soudain une main sur mon bras.

— La fièvre est tombée, Hotchiwitchi. Donne-moi encore un peu de potion et tu pourras t'en aller.

Il faisait sombre à présent et, quand je tendis la main pour contrôler le front de Chilly, désormais aussi frais que le mien, je vis que ses yeux avaient retrouvé leur éclat et me regardaient avec ce qui ressemblait à de l'affection. Il toussa et j'entendis le même son rauque qu'auparavant.

— D'accord, mais je n'aime pas cette toux, Chilly, répondis-je en me levant pour me diriger vers la commode. Vous auriez peut-être besoin d'un inhalateur et d'antibiotiques.

— La médecine de l'homme, c'est du poison ! s'exclama-t-il pour la énième fois.

— Elle a sauvé d'innombrables vies. Regardez l'espérance de vie actuelle !

— Regarde-moi ! rétorqua-t-il en se frappant la poitrine, comme un vieux Tarzan. Moi je m'en passe et je vis aussi longtemps !

— C'est vrai, mais nous savons tous que vous êtes à part, dis-je en rallumant le gaz pour réchauffer la potion malodorante.

Chilly ne répondit pas, ce qui était inhabituel.

Il finit par reprendre la parole.

— Toi aussi tu es à part, Hotchiwitchi. Tu verras.

Dehors, je bravai le tourbillon de neige, me demandant si j'arriverais à retrouver le chemin du cottage ou si j'étais coincée ici pour la nuit. Je pris des bûches pour alimenter le feu, ainsi que la radio dans la Land Rover. Lorsque le breuvage fut prêt, je levai la tasse pour permettre à Chilly de boire.

Il refusa mon aide et la prit tout seul. Ses mains tremblaient un peu, mais il était assurément en bien meilleure forme que lors de mon arrivée.

— Rentre chez toi avant qu'il fasse nuit. Le temps est très mauvais.

— Je vais vous laisser ma radio, Chilly. Savez-vous vous en servir ?

— Non. Remporte-la. Si j'ai fait mon temps, j'ai fait mon temps.

— Si vous me dites ça, je ne peux vraiment pas vous laisser.

Il sourit en voyant l'expression de mon visage et secoua la tête.

— Hotchiwitchi, ce n'est pas encore mon heure. Mais quand ce sera le cas… fit-il en me saisissant soudain la main, tu le sauras.

— Ne dites pas ça, Chilly, je vous en prie. À présent, si vous êtes sûr, je ferais mieux d'y aller avant qu'il ne fasse complètement nuit. Je reviendrai vous voir sans faute demain matin. Quoi que vous disiez, je vais vous laisser la radio. Il vous suffit d'appuyer sur n'importe quel bouton et Cal ou moi vous répondrons. Promis ?

— Promis.

Une véritable tempête faisait désormais rage et mon cœur battait inhabituellement vite tandis que je manœuvrais Beryl sous le rideau de neige. J'arrêtai la voiture, essayant de voir où était la route, sachant que tout était recouvert par la neige. Je savais que si je déviais et me retrouvais sur le cours d'eau gelé, la glace ne serait pas assez solide pour supporter le poids d'une Land Rover.

— Merde !

Mon rythme cardiaque ne cessait d'augmenter et je décidai d'essayer de faire demi-tour afin de m'abriter chez Chilly le temps que le blizzard se calme, mais je me rendis compte que c'était également impossible, car la rivière n'était peut-être qu'à quelques centimètres à ma gauche et je pouvais donc facilement aller droit dedans.

Et en plus tu as laissé la radio à Chilly, imbécile.

Je claquais des dents, saisie par le froid et la peur.

Au moment où je me résignais à mourir gelée, j'aperçus des phares au loin. Cinq minutes plus tard, la Range Rover flambant neuve de Zed apparut près de ma voiture. Le soulagement m'envahit quand le conducteur sortit pour me rejoindre.

— Dieu soit loué ! lança Cal en même temps que moi lorsqu'il ouvrit ma portière.

— Pourquoi n'as-tu pas utilisé ta radio ? me demanda-t-il en me portant presque vers la chaleur de la Range Rover, avant de mettre le chauffage à fond.

— Je l'ai laissée chez Chilly. Il était malade.

— Bon sang, Tig ! Tu sais très bien que la première règle ici est d'avoir toujours la radio avec soi ! Tu sais à quel point j'étais inquiet que tu ne répondes pas ? Tu aurais pu y rester ! C'est un miracle que je t'aie trouvée !

— Désolée…

Mes mains et mes pieds gelés me picotaient tandis que la chaleur les enveloppait peu à peu.

— Ne te voyant pas revenir, j'ai été supplier Zed de me prêter sa nouvelle voiture. Ce bout de métal t'a sauvé la vie ce soir.

— Demain j'irai le remercier. Et merci à *toi*, Cal. Je suis vraiment, vraiment désolée.

Plus tard, tandis qu'il recouvrait mon lit de couvertures, me préparait un grog et une bouillotte, je songeai à la chance que j'avais de l'avoir dans ma vie. Les guides spirituels étaient une chose, mais il semblait que j'avais trouvé mon protecteur sur cette terre.

17

Je fus soulagée de ne sortir de ma nuit dans la tempête qu'avec un simple rhume, auquel une mauvaise toux finit par succéder.

— Chilly avait encore raison, dis-je à Cal quelques jours plus tard, autour du petit déjeuner. Il avait prédit que je serais malade. Comment va-t-il ?

— Oh, il est en pleine forme à présent. Mais il s'inquiétait pour toi.

— Il n'y a pas de raison, vraiment, répondis-je, bien que je me sente encore épuisée, sans doute à force de tousser et d'éternuer. Et toi ça va ? Je te trouve bien silencieux ces derniers jours.

— Pas trop, non. Le Laird m'avait promis un rendez-vous aujourd'hui et vient d'annuler encore une fois. J'avais une liste longue comme le bras de choses dont je voulais lui parler, notamment remplacer Beryl.

— Je suppose que tu fais référence à la voiture, pas à la gouvernante ? fis-je en souriant.

— Ha ! Il n'y a rien de drôle là-dedans, Tig. Si je ne t'avais pas retrouvée ce soir-là, ou même si je t'avais retrouvée avec Beryl, comme elle n'a pas de chauffage, tu aurais pu mourir d'hypothermie. D'ailleurs, ce cottage aussi est glacial. Caitlin m'a dit que je devais demander un chauffage central digne de ce nom. Je lui ai répondu que tout le budget était dépensé dans la maison de chochottes pour plaire à Madame et aux hôtes. Et ce n'est pas juste envers le personnel.

— Cal MacKenzie, délégué syndical de Kinnaird, souris-je.

— Avant de retourner à mes nids-de-poule, je vais l'appeler pour prendre un rendez-vous téléphonique. Hors de question que Charlie se dérobe encore une fois.

— Peut-être pourrais-tu lui demander ce qu'il voudrait que je fasse, pendant que tu y es ? Je n'ai pas de réel travail à part donner à manger aux chats et, ne nous voilons pas la face, Lochie pourrait très bien s'en charger.

— Peut-être, mais loin de moi l'idée de te faire perdre ton emploi, Tig.

Une demi-heure plus tard, j'allumai un feu et m'installai sur la canapé avec un livre et Thistle qui ronflait près de moi. Je remarquai que sa respiration était plus sonore que d'habitude et qu'il toussait un peu dans son sommeil.

— J'espère que tu n'as pas attrapé mon rhume, dis-je en lui caressant les oreilles pour l'apaiser.

On frappa vivement à la porte et, aussitôt, Thistle bondit du canapé

et se mit à grogner.

— Au pied, lui ordonnai-je, et il vint vers moi à contrecœur. Assis ! dis-je en ouvrant la porte pour découvrir Zed.

— Bonjour, le saluai-je, sachant que je devais au moins le remercier. Entre.

— Ça ne risque rien ? me demanda-t-il en entendant les grognements persistants de Thistle.

— Je vais chercher sa laisse et le tenir fermement, répondis-je, ne souhaitant pas faire sortir le chien après ce qui s'était produit la fois précédente. Tout d'abord, dis-je en m'asseyant après avoir attaché Thistle, merci beaucoup d'avoir prêté à Cal ta Range Rover pour qu'il vienne me secourir. Et merci aussi pour les fleurs. Elles m'ont vraiment remonté le moral.

J'indiquai le nouveau bouquet sur le rebord de la fenêtre, qui était apparu devant la porte deux jours plus tôt.

— C'est vrai ? J'en suis heureux. Alors, poursuivit-il en s'asseyant avec précaution dans le fauteuil près de la cheminée, tout en maintenant un regard méfiant sur Thistle, j'ai appris que le Laird ne venait plus à Kinnaird aujourd'hui ? Quel dommage, je me réjouissais de le voir.

— Moi aussi. J'avais beaucoup de points à aborder avec lui, et Cal aussi.

— Cela doit être difficile d'avoir un patron aussi absent, j'imagine.

— Parfois, oui, mais Charlie a une autre profession – il est chirurgien cardiaque à Inverness. Alors ce n'est pas évident pour lui non plus.

— Une chose que m'a apprise mon père est de ne jamais s'éparpiller, de se concentrer sur une chose à la fois et d'y consacrer toute son énergie, murmura Zed.

— Charlie n'a pas vraiment le choix en ce moment. Il peut difficilement abandonner ses patients.

— Et ses employés ici ? Depuis mon arrivée, je suis frappé par le manque de personnel et, sans capitaine à bord, le domaine part à la dérive. Pour ma part, même si je suis physiquement à Kinnaird, je passe au moins six heures par jour – parfois plus – à communiquer par e-mail ou par téléphone avec mes employés.

— Charlie peut difficilement se le permettre au milieu d'une opération à cœur ouvert, répliquai-je sur la défensive.

— Très juste. Il doit donc décider ce qu'il souhaite faire, et vite. Je me suis penché sur les comptes de la propriété et tout est dans le rouge. Pour dire les choses sans détour, Kinnaird est en faillite.

— Comment diable as-tu regardé les comptes ? lui demandai-je,

horrifiée.

— Tout est accessible en ligne, si l'on sait où chercher. C'est une SARL, enregistrée chez Companies House.

— Oh.

Cela n'expliquait néanmoins pas la raison pour laquelle il avait entrepris cette recherche.

— Combien de temps dure ton contrat ici ?

— Trois mois, mais Charlie a dit qu'il serait prolongé, presque sans aucun doute.

— Je vois. Même si à en croire ces comptes et le prêt qu'il a souscrit pour réaménager le Pavillon, je me demande bien comment il va se débrouiller pour payer ses factures d'électricité le mois prochain, sans parler du personnel. Tiggy, déclara-t-il en se penchant vers moi, je vais aller droit au but. Un poste va s'ouvrir dans ma société et j'aimerais en discuter avec toi.

— Oh, malheureusement je ne connais rien en matière de communications et de technologie.

— Je le sais bien et ce n'est pas cela que je te demande. Ça, c'est mon domaine. Ce service en particulier – que je viens de créer – s'inscrit dans le cadre de la fondation caritative mondiale de Lightning Communications.

— Et en quoi cela consiste-t-il ?

— Il s'agit de rendre au monde un peu de ce que j'en ai pris. Pour ne rien te cacher, mon père n'avait pas très bonne réputation. Au sein de la communauté des affaires, il était largement considéré comme un escroc – et je suis en effet persuadé qu'il est impossible de connaître une telle réussite en partant de rien sans avoir recours à des subterfuges. Mais maintenant que c'est moi le responsable, je peux t'assurer que tout cela a cessé. Je ne suis pas mon père, Tiggy, et je souhaite me construire un profil médiatique bien plus positif. Toi et nos conversations m'ont inspiré ; quelle meilleure façon de se racheter que de créer une organisation caritative ? En gros, je voudrais que tu diriges pour moi la branche « vie sauvage » de la fondation.

— Je… mon Dieu ! Mais…

— S'il te plaît, écoute-moi d'abord. Mon comptable m'assure qu'il y a beaucoup d'argent disponible – on peut en partie déduire les donations caritatives des impôts, donc le budget est tout à fait sain. En fait, tu aurais des millions dont tu pourrais disposer à ta convenance. Tu choisirais les projets et, bien sûr, tu serais la porte-parole de la fondation, parce que tu serais la seule à savoir ce dont tu parles. Et en plus de cela tu es très photogénique, ajouta-t-il en souriant. Je vois déjà la photo sur la première diapositive de la présentation lors du

lancement. Toi levant les yeux vers une girafe quelque part dans la savane africaine. Pas mal, non ? se réjouit-il en se tapant les cuisses. Alors… qu'est-ce que tu en dis ? L'idée te plaît ?

L'idée me plaisait-elle ?! Avoir des millions à dépenser comme bon me semblerait n'importe où dans le monde, préserver l'avenir d'espèces rares, protéger des animaux vulnérables et avoir une véritable plateforme me permettant de parler de leurs souffrances. Les éléphants chassés pour leurs défenses, les visons élevés pour leur fourrure, les tigres abattus pour devenir des trophées sous forme de tapis…

— Tiggy ? Est-ce que tu m'écoutes ?

Je sortis de ma rêverie et fixai Zed.

— Ce serait stupéfiant, soufflai-je. *Stupéfiant !*

— Tant mieux, je suis content que l'idée te plaise.

— Mais pourquoi moi ? Je suis juste… eh bien, la nounou des chats en ce moment.

— Taygète d'Aplièse, gloussa-t-il, je me suis aussi renseigné sur toi. Je sais que tu as remporté un prix prestigieux pour avoir obtenu les meilleures notes de toute l'Europe pour ta thèse finale de zoologie. Il y avait une photo de toi dans la *Tribune de Genève* avec ton trophée. On t'a alors proposé différents postes de haut niveau et tu as choisi le zoo de Servion, avant de démissionner six mois plus tard pour venir t'installer en Écosse.

Je me sentais encore plus traquée, mais je comprenais toutefois pourquoi Zed avait fait ces recherches.

— Oui, mais cela ne veut pas dire que j'ai l'expérience nécessaire pour un projet de cette ampleur.

— L'un de tes problèmes est qu'à présent tu n'as pas conscience de ton potentiel, tu ne l'utilises pas. Tu as vingt-six ans, cela ne fait que dix-huit mois que tu as quitté l'université. J'ai passé les derniers mois à me débarrasser du bois mort que mon père employait depuis trop longtemps. Tous les nouveaux qui travaillent pour moi sont jeunes comme toi, sans passé susceptible de les entraver. Le monde change, Tiggy, et j'ai besoin de m'entourer de gens capables de se tourner vers l'avenir, qui disposent de l'énergie, de la motivation et de la passion pour réussir, tout comme leur patron.

Je le regardai alors et me demandai s'il avait envisagé de devenir conférencier pour inspirer les foules. En tout cas, il n'était pas loin de me convaincre.

— Tu as mentionné ta passion pour l'Afrique, poursuivit-il. Cela correspondrait tout à fait à mon idée. Les gros animaux, ça plaît – ça fait parler dans les médias. Alors bien sûr, ce ne serait pas tout près de Manhattan où se trouve le siège de ma société, mais j'inclurais des

voyages en première classe dans ton contrat, ainsi qu'un salaire à six chiffres, un logement, oh, et une voiture de fonction – avec chauffage, ajouta-t-il en riant.

— Oh mon Dieu, Zed. C'est trop à assimiler d'un coup. Mais encore une fois, pourquoi moi ?

— N'oublie pas que ton parcours universitaire et ton expérience au zoo de Servion te placeraient dans tous les cas en tête des jeunes candidats au profil approprié. Ce n'est pas une faveur, Tiggy, malgré l'affection que je te porte. C'est une proposition sérieuse, même si j'attendrais beaucoup de toi en retour.

— J'en suis sûre, répondis-je en essayant de masquer toute ironie dans ma voix. Et c'est une opportunité incroyable, mais…

— Tu as besoin de temps pour y réfléchir.

— En effet.

— C'est normal, dit-il en se levant. Je crois qu'on travaillerait très bien ensemble, sourit-il en s'avançant vers moi, avant de s'arrêter net quand Thistle se remit à grogner. Je vais te laisser y réfléchir et, quand tu seras prête, nous pourrons en parler plus en détails.

— D'accord, promis-je. Merci pour cette proposition, vraiment.

Ce soir-là, allongée dans ma chambre glaciale, et malgré l'inconvénient de taille d'avoir Zed comme patron, je ne pus m'empêcher de rêver à ces plaines africaines, à tout cet argent et aux innombrables animaux que je pourrais aider à sauver avec…

* * *

Je me réveillai très tôt le lendemain et croisai Cal dans la cuisine. Il enfournait un morceau de tartine dans sa bouche, s'apprêtant à partir.

— Bonjour. J'allais sortir nourrir tes chats. Ça te dit de venir avec moi ?

— Oui, ma toux s'est bien calmée ces derniers jours que je suis restée à l'intérieur et j'aurais bien besoin de prendre un peu l'air. Comment vont-ils ?

— Ils sont aussi peu sociables que d'habitude. On va prendre Beryl, parce que j'aimerais aller voir où les cerfs et les biches se cachent dans la neige. On organise une grande partie de chasse demain, avec ton Monsieur Charmeur. J'espère que cela rapportera quelques sous pour une nouvelle Beryl. J'ai enfin obtenu un rendez-vous téléphonique avec le Laird cet après-midi.

Thistle, qui toussait toujours, monta à l'arrière et nous nous mîmes en route.

Pour mon plus grand plaisir, les chats sortirent me dire bonjour, presque comme si je leur avais manqué.

— Tu sais, je crois vraiment qu'il est peu probable qu'ils se reproduisent cette année.

— S'ils se reproduisent un jour, marmonnai-je en jetant leur nourriture dans les enclos.

— Cela ne te ressemble pas d'être négative, Tig.

— Je dois être réaliste, Cal. Et je me demande sérieusement si j'ai encore quelque chose à faire ici, déclarai-je en remontant en voiture.

— Bon, je vais te dire quelque chose qui va peut-être te remonter le moral.

— Quoi donc ?

— C'est ton genre de truc, Tig. Ça va te faire rire, surtout venant de moi.

— Dis-moi alors, le pressai-je tandis qu'il arrêtait Beryl devant le bosquet de bouleaux, de son plein gré, et réglait ses jumelles.

— Alors, le soir où j'étais sorti te chercher, la tempête était extrêmement violente, l'une des pires que j'aie connues. Je suis arrivé à peu près jusqu'ici et j'étais un peu angoissé à l'idée de m'aventurer plus loin, étant donné la proximité du cours d'eau. Même moi, qui connais pourtant la route comme ma poche, j'étais désorienté. Et c'est là que – voilà le passage qui va te faire rire – les flocons de neige sur le pare-brise ont semblé se rassembler pour former quelque chose. Et… fit-il en inspirant profondément, j'ai vu un cerf blanc qui se tenait juste là. Il me regardait – ses yeux brillaient sous la lune. Puis il s'est mis à courir devant moi, s'arrêtant pour tourner la tête comme pour m'encourager à le suivre. C'est donc ce que j'ai fait. Quelques minutes plus tard, j'ai aperçu la forme de Beryl, couverte de neige, avec toi à l'intérieur. Le cerf est resté là quelques secondes puis, quand je suis sorti du véhicule, il a disparu. C'était comme s'il me guidait vers toi, conclut-il, les jumelles toujours rivées sur le bosquet.

— Ouah, soufflai-je. Tu n'es pas en train de te moquer de moi, hein ?

— Si seulement. L'ennui c'est que maintenant je suis aussi désireux que toi de repérer ce foutu animal, sans quoi je vais commencer à croire aux fées qui peuplent le vallon.

Malgré le ton rigolard de sa voix, je sentais que cette expérience l'avait bouleversé. J'étais heureuse d'avoir peut-être convaincu ce grand sceptique et émerveillée que ma créature mythique m'ait peut-être bel et bien sauvé la vie.

— Je ne l'ai pas dit sur le moment, mais sans ce cerf, ou ce qui ressemblait à un cerf, je ne t'aurais jamais retrouvée, admit Cal. Bon, allons voir de plus près, d'accord ? Peut-être que ton ami sortira dire bonjour à sa protégée.

Nous allâmes donc nous accroupir derrière une rangée de buissons pour que les cerfs ne remarquent pas que nous nous étions approchés. Comme il était tôt, ils étaient encore là, regroupés sous le mince abri qu'offraient les arbres mais, un quart d'heure plus tard, nous repartîmes vers la chaleur relative de la voiture, sans avoir vu de cerf blanc.

— Que dirais-tu de revenir ici tous les matins à l'aube ? suggéra Cal.

— Tu sais que je suis partante. Il est là quelque part.

— Je commence enfin à te croire.

* * *

Cet après-midi-là, je fus étonnée d'entendre la sonnerie de mon téléphone qui m'indiquait l'arrivée d'un rare texto. Je courus dans la salle de bains où je le laissais généralement contre la fenêtre dans l'espoir d'avoir un peu de réseau et vis qu'il s'agissait d'un message de Star. En gros, CeCe avait été prise en photo en Thaïlande avec un type qui était recherché pour fraude bancaire et la photo s'était retrouvée dans les journaux.

— Merde ! marmonnai-je.

Je me demandais ce que c'était que toute cette histoire et m'en voulais de ne pas prendre plus souvent des nouvelles de mes sœurs. Je réussis à répondre à Star et à demander à CeCe si elle allait bien avant de perdre de nouveau tout réseau.

Pour me changer les idées, je décidai d'emmener Thistle chez Chilly. Celui-ci était de nouveau dans son lit, les yeux clos, au lieu d'être dans son fauteuil habituel près du feu. Inquiète que sa fièvre soit revenue, ou pire, je m'approchai avec angoisse. Il ouvrit alors les yeux.

— Ça va mieux, Mademoiselle ?

— Oui, mais Thistle tousse beaucoup. Je me demandais si vous auriez des plantes que je pourrais mélanger pour l'aider ?

Il regarda le chien, qui s'était écroulé par terre devant la cheminée.

— Non, Hotchiwitchi, soigne-le toi-même. Utilise tes mains – le pouvoir est en elles. Je te l'ai déjà dit.

— Mais je ne sais pas comment…

Il tendit ses mains noueuses pour saisir les miennes, les yeux soudain révulsés.

— Tu partiras bientôt, mais ensuite tu rentreras à la maison.

— Bon, il faut que j'y aille, déclarai-je, ignorant ce qu'il venait de dire.

Je me sentais plus irritée que d'habitude par sa façon de parler en énigmes. Tout ce que je voulais, c'était un remède pour la toux de Thistle.

Lorsque j'arrivai au cottage, la neige s'était remise à tomber, alors

j'allumai un feu et allongeai Thistle devant. Je m'agenouillai près de lui et tentai d'« utiliser » mes mains comme Chilly m'avait indiqué de le faire. Je les plaçai sur la gorge et la poitrine du chien, mais le seul effet fut de lui faire croire que je voulais le caresser et, ravi, il roula sur le dos les pattes en l'air. Même si l'on m'avait souvent dit que j'étais douée pour soigner les animaux, c'était autre chose d'essayer de le faire consciemment.

Quand Cal rentra, je l'implorai de permettre à Thistle de rester à l'intérieur.

— Il n'est pas dans son état normal, tu as dû remarquer sa toux. Pouvons-nous le laisser dormir quelques nuits au chaud ?

— Il vieillit, c'est tout, et c'est normal pour les hommes comme pour les animaux de s'enrhumer à cette période de l'année. Ça ne lui fera pas de bien de passer du chaud au froid sans arrêt.

— Je suis allée voir si Chilly avait un remède pour lui, persistai-je, mais je suis revenue les mains vides. (Je ne mentionnai pas mes propres tentatives malheureuses pour soigner le chien, sans quoi Cal penserait sûrement que j'avais perdu la tête.) Cela t'embêterait que je demande à Fiona de l'examiner ?

Cal alla gratter les oreilles de Thistle et se radoucit.

— Non, ça ne peut pas faire de mal, et de toute façon il faut qu'il fasse un contrôle.

J'offris à Cal de la soupe de légumes et m'assis en face de lui pour manger la mienne.

— Cal, j'ai besoin de ton avis.

— Balance, même si je ne suis pas la bonne personne s'il s'agit de questions sentimentales.

— Non, c'est pour ma future carrière.

— Dans ce cas je suis tout ouïe.

Je racontai donc à Cal la proposition de Zed et il siffla en entendant le budget.

— Tu peux imaginer à quel point c'est tentant, surtout dans la mesure où la situation à Kinnaird semble pour le moins… incertaine en ce moment.

— Certes, mais Zed alors ? Je ne peux m'empêcher de penser que tu te jetterais littéralement dans la fosse aux lions.

— Il a dit que je serais basée en Afrique la plupart du temps.

— La question est : à quelle fréquence ton patron passerait te voir avec son avion privé qu'il doit avoir constamment à sa disposition ? D'un autre côté, Tig, je suis d'accord que tu perds ton temps ici en ce moment.

— Je n'arrête pas de penser à Chilly et à ce qu'il m'a dit la première

fois que je l'ai vu. Il me l'a d'ailleurs répété aujourd'hui.

— À savoir ?

— Que je ne resterais pas longtemps à Kinnaird, que je partirais bientôt.

— Oh, ne lui prête pas trop d'attention. Il est gentil, mais il vieillit à vue d'œil.

— Me dit un homme qui m'a raconté que des flocons de neige s'étaient transformés en un cerf blanc pour le mener jusqu'à moi, souris-je.

— D'accord, mais à l'heure de prendre des décisions importantes, tu ne devrais pas laisser ce qu'il te dit affecter ton jugement.

— Je sais, mais c'est difficile.

— Je crois qu'il est temps que nous cessions de tourner autour du pot et que nous abordions le cœur du sujet. Que penses-tu de Zed, au-delà du fait qu'il est riche comme Crésus et qu'il vient de t'offrir le boulot de tes rêves ?

— Très honnêtement ? Il me fait froid dans le dos.

— Ce n'est pas une bonne nouvelle, s'il doit devenir ton patron. Et personne ne pourra l'empêcher de faire ce qui lui chante, car quelle que soit votre relation officielle, il va veiller à travailler étroitement avec toi. Et tu dois être certaine de pouvoir gérer ses avances si tu acceptes le poste.

— Mon Dieu, je sais, répondis-je en frissonnant. Pourquoi la vie est-elle si compliquée ?

— Écoute, tu m'as demandé ton opinion et je vais te la donner sans détour : ce Zed a l'habitude d'obtenir ce qu'il veut et, en ce moment, c'est toi. J'ai l'impression que rien ne l'arrêtera, quitte à créer une fondation de toutes pièces pour t'offrir un poste. Bon, c'est dit, désolé, conclut-il en se levant. Maintenant je vais prendre un bain et me coucher. Bonne nuit, Tig.

* * *

Le lendemain matin, comme Thistle toussait encore, j'appelai la vétérinaire qui arriva dans l'heure.

Après l'avoir examiné, elle me sourit.

— Selon moi ce n'est rien de grave. Juste une petite infection. Je vais lui prescrire des antibiotiques et lui faire une piqûre de stéroïdes pour ouvrir ses voies respiratoires. Ça devrait faire l'affaire. Dans le cas contraire, rappelle-moi et on lui fera passer quelques examens. Mais mon instinct me dit qu'il va vite se remettre.

— Merci, Fiona. À propos d'instinct, il se trouve que…

— Oui ? fit-elle en piquant le chien.

— Eh bien, même si je n'ai aucune formation spécifique, j'ai

toujours été assez douée pour soigner les animaux malades. Je me dis que c'est ce que j'aimerais faire davantage à l'avenir. En utilisant des méthodes naturelles.

— Tu veux dire, faire de la médecine holistique ?

— Quelque chose du genre, oui, mais cela existe-t-il pour les animaux ?

— Absolument. Je connais un certain nombre de vétérinaires qui combinent traitements médicaux et traitements alternatifs dans leur cabinet. J'ai toujours voulu prendre des cours mais, à vrai dire, je n'en ai jamais eu le temps. Si tu décidais de le faire, la porte de mon cabinet te serait grande ouverte.

— C'est vrai ?

— Oui, répondit-elle en souriant. Toutefois cette conversation devra attendre. Je dois filer m'occuper d'une génisse souffrante.

Après son départ, je m'assis avec Thistle sur les genoux et fixai le feu.

— Des lions et des tigres, ou bien toi, des vaches et des moutons, lui dis-je en enfouissant le visage dans sa fourrure.

Même si cela me faisait mal au cœur de refuser la proposition de Zed, je savais déjà que je n'avais pas le choix. Mais avant de prendre ma décision finale, je devais envoyer un e-mail à ma sœur. Je ne voulais pas contrarier Maia en lui parlant d'un ancien petit ami et décidai donc plutôt d'écrire à Ally, la plus susceptible de connaître les détails de sa relation avec Zed. Plus tard, je me rendis donc discrètement au bureau.

Ally chérie,

Désolée de ne pas t'écrire plus souvent. Ici il n'y a qu'un ordinateur que nous devons partager, et le réseau téléphonique est très mauvais ! J'espère que toi et mon petit neveu – (j'ajoutai « ou nièce » même si quelque chose me disait que ce serait un garçon) – *vous portez bien. Tu ne devineras jamais quoi : il y a un hôte en ce moment au pavillon principal de la propriété, un certain Zed Eszu. Apparemment il était à l'université avec Maia et ils se « fréquentaient ». Je ne veux pas lui poser de questions directement, parce que je ne veux pas la mettre mal à l'aise, mais je me disais que tu saurais sans doute ce qui s'est passé entre eux, sachant que vous êtes proches toutes les deux. C'est un homme inhabituel (!) qui semble très désireux de me connaître. Il m'a même proposé un poste ! La question est : pourquoi ?*

Je dois filer compter des cerfs et des biches, mais réponds-moi dès que tu pourras avec tout ce que tu sais.

Je t'embrasse fort, ainsi que ton petit et ton frère jumeau fraîchement

découvert (j'adorerais le rencontrer bientôt !).

Tiggy

— Alors, dis-je en repartant vers le cottage, Thistle à mes côtés, attendons de voir ce que ma grande sœur a à dire au sujet de Zed, d'accord ?

18

—Au fait, Beryl m'a dit hier soir que la femme du Laird voulait venir quelque temps à Kinnaird. Apparemment, ça l'énerve que notre hôte prolonge son séjour, m'annonça Cal tandis que nous revenions du bosquet de bouleaux le quatrième jour de notre veille matinale infructueuse à la recherche du cerf blanc.

— Je crois que nous sommes tous de son avis, répondis-je avec emphase.

— C'est bizarre cela dit, sachant que depuis qu'elle et Charlie sont mariés, elle n'a dû passer que quelques nuits ici. Je suppose qu'elle a réaménagé le Pavillon dans l'optique d'y habiter elle-même.

— Je suis certaine que ça ne dérangerait pas Zed de le partager avec elle – Ulrika est sans doute exactement son type.

— Ouais, s'il aime les femmes plus âgées, ricana Cal. Partante pour une nouvelle sortie à l'aube demain ?

— Absolument. Avec un peu de persévérance, nous le verrons ce cerf blanc, je te le promets.

Trois autres matinées glaciales s'écoulèrent avant que nous l'apercevions…

Au départ, je crus qu'il s'agissait d'une hallucination ; je fixais la neige depuis si longtemps et sa robe blanche se fondait si parfaitement dans le paysage enneigé, ses grands bois du même brun clair que les arbres dont il émergea à pas lents. Mais à présent il se tenait seul, loin des cerfs roux, à quelques mètres de moi seulement.

— Pégase.

Ce nom arriva sur ma langue comme s'il y avait toujours été. Alors, comme s'il reconnaissait son nom, il leva la tête et me regarda droit dans les yeux.

Cinq secondes extraordinaires s'écoulèrent, pendant lesquelles je crus que je ne respirerais peut-être plus jamais. Pégase cligna lentement, je clignai en retour, et quelque chose de puissant passa entre nous.

— Bon Dieu !

Pégase sursauta, puis courut vers le bosquet et disparut. Je gémis de frustration et lançai un regard furieux à Cal qui venait de baisser ses jumelles et me fixait comme s'il avait véritablement vu le bon Dieu en personne.

— Tig, il est bien réel ! chuchota-t-il de façon exagérée.

— Oui, et tu l'as fait fuir, le grondai-je. Mais il reviendra, je le sais.

— Tu es sûre de l'avoir vu toi aussi ?

— Certaine.

— Oh Seigneur, souffla Cal en déglutissant avec peine, au bord des larmes. Il faut qu'on dise au Laird ce qu'il a sur ses terres. Qu'on lui demande ce qu'il veut qu'on fasse. Une fois que le bruit se répandra, il faudra absolument le protéger. Je ne saurais indiquer de prix pour la tête d'un cerf blanc – ce serait un trophée inestimable.

— Bon sang, Cal, frémis-je, horrifiée. Ne pouvons-nous pas garder ça pour nous pour le moment ?

— Nous devons en informer le Laird, Tig, c'est son domaine après tout – et donc son cerf, en fin de compte. Et il ne mettrait jamais un animal en danger, je te le promets. Je dois lui demander l'autorisation de construire une planque près du bosquet. Il va falloir surveiller Pégase vingt-quatre heures sur vingt-quatre juste au cas où, et cela va demander de l'organisation. Une fois que les gens apprendront son existence, ce cerf sera aussi vulnérable qu'un nouveau-né nu dans la neige.

Cal appela donc Charlie et, avec l'aide de Lochie et de Ben, l'homme à tout faire, il construisit rapidement un abri d'observation simple mais efficace avec du bois et des bâches, qui permettrait de préserver les protecteurs de Pégase du vent glacial.

La semaine qui suivit, je pris l'habitude de me lever chaque jour à cinq heures et de descendre avec un thermos de café pour prendre la relève de la garde de nuit composée d'anciens employés de Kinnaird fiables et fidèles. J'attendais alors que Pégase arrive. C'était comme s'il sentait ma présence car, avec la régularité d'une horloge, il sortait de l'obscurité brumeuse et, ensemble, nous regardions le soleil se lever, les lumières rouges et violettes striant le ciel et mouchetant sa robe blanche comme une toile, après quoi il repartait se mettre à l'abri dans le bosquet.

Charlie avait demandé des photos et il fallut attendre une aube enneigée de la quatrième semaine de janvier pour parvenir à prendre des clichés de Pégase avant qu'il ne disparaisse dans le paysage blanc aveuglant.

— Je vais développer ces photos pour qu'au moins le Laird ne pense pas que nous imaginons cette histoire. Et moi non plus, ajouta Cal en souriant.

Je l'accompagnai au bureau de poste qui faisait de tout, développer des photos comme refaire des clés. Nous prîmes un café en attendant le délai nécessaire, puis nous jetâmes sur les photos, encore collantes.

— Oui, il est bien réel, déclara Cal en agitant le meilleur cliché devant moi.

— En effet, répondis-je en suivant doucement du doigt la silhouette

élégante de Pégase debout dans la neige. N'oublie pas ta promesse, Mr MacKenzie, taquinai-je Cal.

J'ajoutai à l'enveloppe pour Charlie les formulaires de demande de subvention que j'avais remplis, ainsi qu'un mot rapide.

— J'espère que tout se passe bien, murmurai-je en tendant la lettre à la postière.

Plus tard à Kinnaird, j'hésitai à affronter Zed pour pouvoir accéder à mes e-mails dans le bureau – je n'avais pas encore pu lire la réponse d'Ally – lorsque je vis Beryl sortir de la maison et venir vers moi.

— J'ai eu le Laird au téléphone à l'instant. Il vient d'apprendre que Zara sèche de nouveau l'école. Ce n'est pas la première fois et, en général, c'est ici qu'elle vient. Le Laird lui donne vingt-quatre heures pour arriver à Kinnaird avant d'appeler la police. Si je suis sortie et qu'elle vient te voir toi, merci de m'en avertir.

— Bien sûr. Vous n'avez pas l'air très inquiète.

— Si elle n'est pas là demain à cette heure-ci, je le serai, crois-moi. Oh, et Zed m'a dit de te dire qu'il aimerait te voir. Il a l'impression que tu l'évites.

— Oh non, je… j'ai été très occupée ces derniers jours, c'est tout.

— Je ne faisais que te transmettre le message. Bon, espérons que Zara ne tardera pas à se montrer.

* * *

Ce soir-là, Cal partit voir Caitlin après sa visite ratée de quelques semaines plus tôt et, comme Lochie et son père tenaient la garde près de Pégase, j'en profitai pour me coucher tôt. Je dus m'endormir aussitôt, car je me réveillai en entendant toquer à ma fenêtre. La première pensée qui me traversa l'esprit fut que Zed avait recours à des mesures désespérées pour me voir mais, en quittant mon lit pour affronter le froid mordant et ouvrir mon rideau, c'est le visage de Zara que je découvris dans l'encadrement blanc de givre.

— Oh mon Dieu, Zara, tu dois être à moitié congelée ! Entre, lui dis-je par la fenêtre. Comment as-tu fait pour arriver ici ? lui demandai-je en lui ouvrant la porte d'entrée.

— J'ai fait du stop depuis la gare jusqu'aux grilles du domaine, puis j'ai fini à pied. Ça va, je t'assure, dit-elle en frissonnant tandis que je l'installai dans le fauteuil près du feu.

— Tu aurais dû m'appeler.

Je réalimentai le feu, puis pris les mains de Zara dans les miennes pour les réchauffer.

— Il n'y a pas de réseau, Tiggy, et puis je ne voulais pas que d'autres personnes sachent que j'étais là, ajouta-t-elle en tournant la tête de part et d'autre avec angoisse. Où est Cal ? Il dort ?

— Non, il est à Dornoch avec Caitlin. Zara, ton père a déjà appelé Beryl, donc je crois qu'il faudrait au moins les prévenir tous les deux que tu es saine et sauve.

— Non ! S'il te plaît, Tiggy, j'ai juste besoin de passer un peu de temps seule pour réfléchir. Je ne demande que vingt-quatre heures.

— Je…

— Si tu ne me promets pas, je trouverai une autre cachette, déclara-t-elle en se relevant aussitôt.

— D'accord, d'accord, je ne dirai rien pour l'heure, capitulai-je. Tu es sûre que ça va ?

— Pas vraiment, non.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour t'aider ? demandai-je en allant dans la cuisine mettre du lait sur le gaz pour un chocolat chaud.

Zara me suivit et s'appuya dans l'embrasure de la porte.

— Peut-être… En fait, tu es la seule adulte à qui je fasse confiance, mais s'il te plaît, Tiggy, ne dis rien. J'ai juste besoin d'un peu de temps pour m'éclaircir les idées, d'accord ?

— Je suis flattée, Zara, mais tu me connais à peine.

— Merci, fit-elle en prenant sa tasse de chocolat chaud, et nous retournâmes nous asseoir près du feu.

— Alors, je suppose que cela a à voir avec un garçon ?

— Oui. Comment tu le sais ?

— Simple instinct, répondis-je en haussant les épaules. Est-ce ce Johnnie dont tu me parlais à Noël ?

— Oui ! s'exclama-t-elle, les larmes lui montant aussitôt aux yeux. Je croyais vraiment que je lui plaisais, tu sais ? Toutes les autres filles avaient eu beau me prévenir, il me disait que je comptais pour lui et je l'ai cru…

Zara éclata en sanglots, son corps semblant s'effondrer. Je m'agenouillai devant elle, lui retirai la tasse des mains et les pris dans les miennes.

— Je me sens tellement stupide… poursuivit-elle. Je suis aussi pathétique que toutes ces autres filles dont je me moquais quand un garçon profitait de leur naïveté. Maintenant c'est mon tour, et…

— Que s'est-il passé, Zara ? Tu peux me le dire ?

— Tu vas me trouver débile. Je connaissais sa réputation, mais je n'écoutais pas les mises en garde, parce que je croyais être différente… que *lui et moi* c'était différent. Je… j'étais amoureuse de lui, Tiggy, et je pensais que lui aussi. Et que du coup ce serait pas grave.

— Qu'est-ce qui ne serait pas grave ?

J'avais une idée assez claire, mais il fallait qu'elle me le dise elle-même.

— Je… disons qu'il insistait et insistait, comme quoi on ne serait pas un vrai couple tant qu'on ne l'aurait pas fait. Alors, on… l'a fait. Et ensuite… et ensuite…

Ses yeux s'emplirent à nouveau de larmes.

— Oui ?

— Le lendemain matin, il m'a envoyé un texto pour me larguer ! Cet idiot ne pouvait même pas me le dire en face ! Comme les autres filles me l'avaient dit, il n'y a qu'une chose qui l'intéresse. Puis j'ai appris qu'il avait raconté cette histoire à tous ses potes, du coup quand je suis entrée au réfectoire, tout le monde riait en me montrant du doigt et c'était tellement… humiliant. Alors le lendemain matin, c'est-à-dire aujourd'hui, comme j'avais le droit de sortir, j'ai pris un train et je suis venue ici. Et je ne veux plus jamais y retourner ! *Jamais*, insista-t-elle, juste au cas où je ne serais pas convaincue.

— Oh Zara, c'est horrible pour toi. Pas étonnant que tu te sois enfuie. Je suis sûre que j'aurais fait la même chose.

— C'est vrai ?

— Oui. Écoute, tu n'as vraiment pas à t'en vouloir dans toute cette affaire. C'est lui qui s'est mal comporté, pas toi.

— Tiggy, tu es trop sympa, mais je me suis quand même mal comportée. Je lui ai donné ma virginité dans l'enceinte d'une école catholique ! On nous rabâche à longueur de journée à quel point les péchés de la chair sont graves. Si les sœurs l'apprenaient, je serais contrainte à réciter des *Je vous salue Marie* jour et nuit jusqu'à ma mort ! Et puis je serais renvoyée.

— C'est lui qui devrait être renvoyé, marmonnai-je, sombre. Pourquoi est-ce que ce sont toujours les femmes qui sont mal considérées dans des cas comme ça ? Tu te sens salie et tu as l'impression d'être une fille facile pendant que ton Johnnie parade, fier comme un paon !

Zara me regarda, surprise par ma véhémence.

— Tu as bien raison, Tiggy ! C'est complètement injuste ! Soit dit en passant, ce n'est pas « mon » Johnnie. Même s'il venait jusqu'à Kinnaird en se traînant à terre, je lui dirais où il peut fourrer son précieux… engin !

Nous éclatâmes alors toutes les deux de rire et je fus soulagée de voir Zara un peu plus gaie.

— Zara, est-ce que tu en as parlé à ta mère ? m'aventurai-je. Je suis persuadée qu'elle comprendrait. Elle aussi a eu ton âge et…

— Oh mon Dieu ! Jamais ! Je ne peux parler de rien avec elle,

encore moins de problèmes intimes ! Tout ce qu'elle ferait c'est me répéter encore et encore à quel point j'ai déconné !

— D'accord, je comprends, mais je vais devoir avertir ton père de ta présence ici. Beryl a dit qu'il appellerait la police si tu n'étais pas arrivée ici demain matin. Et c'est mieux pour toi de ne pas avoir tous ces ennuis en plus.

— Dans ce cas donne-moi jusqu'à demain matin, s'il te plaît !

— D'accord, acceptai-je après une longue pause. Tu peux dormir sur le canapé.

* * *

Le lendemain matin, à mon réveil, Zara avait disparu, laissant un message sur la couverture du canapé.

Désolée, Tiggy, j'ai juste besoin d'un peu plus de temps toute seule. T'inquiète pas pour moi, tout va bien.

Bisous,

Z

— Merde !

Je m'habillai à la hâte et courus au Pavillon.

— Vous voilà, Beryl, fis-je en arrivant dans la cuisine, le cœur battant, à bout de souffle.

— Que se passe-t-il, mon petit ?

Je lui expliquai brièvement la situation.

— Tu n'as pas à t'en vouloir, Tiggy. Tu as fait ce que tu croyais être le mieux, déclara Beryl, étonnamment compréhensive.

— Merci, mais je dois contacter Charlie. Puis-je utiliser le téléphone fixe ?

— Bien sûr.

J'appelai son portable et atterris directement sur le répondeur, alors j'essayai le numéro de chez lui. Ne m'attendant pas à ce qu'il réponde là non plus – il était sans doute à l'hôpital – je mis deux ou trois secondes à comprendre qui était cette femme à l'accent étranger à l'autre bout du fil. *Ulrika, évidemment.* Mon cœur se serra.

Elle semblait aussi heureuse d'entendre ma voix que je l'étais d'entendre la sienne mais, au vu des circonstances, je n'avais d'autre choix que de lui annoncer que Zara était venue à Kinnaird. Je dus éloigner plusieurs secondes le combiné de mon oreille pendant qu'elle sanglotait de façon théâtrale – de soulagement, sans doute – mais elle finit par se calmer.

— Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ! Je ne suis pas en état de conduire, mais je viendrai dès que je pourrai, m'annonça-t-elle avant de raccrocher brutalement.

Je poussai un profond soupir en me rendant compte que je n'avais pas eu le temps de lui dire que Zara avait de nouveau disparu. J'espérais seulement qu'elle reviendrait avant l'arrivée de sa mère.

Redoutant déjà l'arrivée imminente de la Walkyrie, je regagnai la cuisine pour relayer notre conversation à Beryl.

— J'espère qu'elle t'a remerciée. Tu as fait ce que tu pouvais et c'est à présent aux Kinnaird de résoudre leurs problèmes de famille.

Tout en buvant le thé bien fort que Beryl avait placé devant moi, je songeai à quel point un travail que je craignais trop tranquille semblait se transformer en un drame permanent aux proportions tchékhoviennes.

— Tant que je suis là, est-ce que le bureau serait libre par hasard ?

— Oui, Son Excellence est au téléphone dans la Grande Salle et ne veut pas être dérangé.

— Parfait, merci.

J'allumai l'ordinateur et vis que j'avais enfin reçu une réponse du spécialiste des élans. Il pouvait venir étudier le terrain à Kinnaird et me proposait une date dans un mois environ. Mon cœur fit un bond quand je découvris également un e-mail d'Ally.

Si chère Tiggy,

Quel plaisir d'avoir de tes nouvelles. Je suis heureuse que tu t'habitues à ton nouveau travail. Dehors, la neige recouvre tout et le fjord est en partie gelé – c'est sans doute la même chose là où tu es. Je suis de plus en plus énorme et je suis contente qu'il ne me reste plus que quelques semaines avant l'arrivée du bébé. Mon père Felix me rend visite tous les jours (je bois du chocolat chaud et lui de l'eau-de-vie !) et, hier, il m'a apporté un berceau où dormait autrefois son père Pip. En l'installant, je me suis vraiment rendu compte que la naissance approche.

À présent, Tiggy, parlons de choses moins réjouissantes : tu m'as interrogée au sujet de Zed Eszu et Maia. Oui, ils sont sortis ensemble à l'université et… Oh Tiggy, je ne veux pas trahir de confidences, mais tout s'est très mal terminé. En plus de cela, mon Theo chéri l'a rencontré deux ou trois fois dans le cadre de compétitions et, pour ne rien te cacher, le trouvait idiot et arrogant. (Désolée.) Je suis presque certaine qu'il connaît aussi Électra… il semble avoir un faible pour les sœurs d'Aplièse…

Je dois aussi te dire que lorsque j'ai aperçu le bateau de Pa près de Delos l'été dernier, j'ai aussi reconnu le yacht de Kreeg Eszu amarré à côté dans la baie. Je ne t'en avais pas parlé jusqu'ici parce que je ne sais pas encore s'il s'agissait d'une coïncidence ou non… mais, Tiggy, entre le père et le fils, ce sont trop de coïncidences, tu ne trouves pas ?

Tu n'as pas précisé si tu sortais avec Zed, mais fais attention, s'il te plaît.

Je ne suis pas sûre que ce soit quelqu'un de bien. Peut-être devrais-tu en parler à Maia qui, pour le coup, le connaît bien – beaucoup mieux que moi.

Quelle étrange année pour nous toutes qui devons nous habituer à la vie sans Pa. Confirmons une date pour cette expédition avec les autres à l'endroit où j'ai vu le bateau de Pa amarré pour la dernière fois. Je pense que cela nous ferait du bien de toutes nous retrouver et de déposer une couronne de fleurs pour dire véritablement au revoir à Pa.

Je t'embrasse fort depuis la Norvège enneigée !

Ally

J'imprimai l'e-mail pour pouvoir le relire à ma convenance, même s'il ne faisait que confirmer ce que je savais déjà, puis partis rapidement avant que Zed ne vienne chercher son petit déjeuner.

Deux heures plus tard, j'entendis des pneus crisser dans la cour. Dix minutes après, alors que je m'apprêtais à porter son déjeuner à Chilly, des coups sonores retentirent à ma porte.

Je n'eus pas le temps de l'atteindre qu'Ulrika était déjà entrée en trombe.

— Pour l'amour du Ciel, Tiggy ! Beryl m'a dit que Zara était venue ici *hier soir* ! Pourquoi ne nous avez-vous pas appelés immédiatement ?

— Ulrika, je suis vraiment désolée, je…

— Et maintenant elle a de nouveau disparu, m'interrompit Ulrika, tremblante de rage. J'ai déjà laissé des messages urgents à Charlie, mais il ne m'a pas encore rappelée. Absolument typique – sa fille disparaît et il est injoignable.

À ce moment-là, Cal entra au cottage.

— La Land Rover s'est volatilisée. Est-ce que les clés sont dans le pot de fleurs ?

— Je n'en sais rien, je n'ai pas pensé à vérifier, lui répondis-je.

— Vous pensez que Zara aurait pu la prendre ? s'inquiéta Ulrika.

— Oui, fit-il en se dirigeant vers le pot. Les clés n'y sont plus, confirma-t-il.

— De pire en pire ! cria Ulrika. Zara n'a jamais eu de vraie leçon, elle a juste un peu conduit sur le domaine ! Et si elle avait un accident ? Ou se faisait arrêter par la police ? Elle va avoir toutes sortes d'ennuis…

On frappa de nouveau à la porte, ce qui nous fit tous sursauter. Cal alla ouvrir.

— Ah, vous voilà tous, déclara Fraser, cet homme grand que j'avais vu le 24 décembre devant le Pavillon.

Il baissa la tête pour entrer.

— Pour une fois, tu seras peut-être content de me voir, dit-il à Cal en tirant sur la main qu'il tenait, faisant trébucher Zara. Je l'ai trouvée sur le bord de la route, en train d'essayer de changer une roue du véhicule antique qu'elle conduisait. Évidemment, elle ne savait absolument pas comment s'y prendre. Je l'aurais fait pour elle, mais j'ai pensé qu'il valait mieux la ramener ici pour qu'elle dégèle. Elle aurait pu mourir de froid si je ne l'avais pas trouvée.

Ulrika s'avança vers eux.

— Zara, Dieu soit loué ! Merci infiniment, dit-elle à Fraser et, quand leurs regards se croisèrent, j'aperçus l'ombre d'un sourire passer entre eux. Où étais-tu passée, chérie ? Nous étions morts d'inquiétude.

Elle étreignit Zara dont la posture raide ne se détendit pas dans les bras de sa mère. Elle me regarda par-dessus l'épaule d'Ulrika, son expression m'implorant de l'aider. L'ennui, c'est que je ne savais pas comment.

— Il faut vite que tu prennes un bon bain chaud, déclara Ulrika en frottant les bras de sa fille pour les réchauffer, sans succès. Ce n'est pas ici qu'on va trouver ça, n'est-ce pas ? C'est un taudis. Et bien sûr, on ne peut même pas aller au Pavillon.

— Vous pouvez toutes les deux venir chez moi, proposa Fraser. J'ai le chauffage central et de l'eau chaude à profusion.

— Dans ce cas c'est ce que nous allons faire, merci.

— Maman, je…

— Pas un mot, mademoiselle ! lança Ulrika d'un ton sec pour la faire taire.

— Bon, allons-y alors, déclara Fraser.

Lorsqu'ils furent partis, sans que Zara ait pu prononcer un mot de plus, Cal referma la porte derrière eux et se tourna vers moi.

— Je sais pas pour toi, mais j'ai besoin d'un bon whisky après toute cette agitation. Tu en veux un ?

— Je veux bien, oui. Moi aussi toute cette histoire m'a secouée. Pauvre Zara, gémis-je.

Mon cœur palpitait de façon étrange et je m'écroulai sur le canapé.

— Tiens, Tig.

Cal me tendit un verre et nous trinquâmes avant de boire. L'alcool fit bondir mon cœur, mais finit par le calmer et je commençai à m'apaiser.

— À la santé de la mère et de la fille, réunies saines et sauves, lança Cal.

— Au fait, qui est ce Fraser exactement ? J'ai envie de te le demander depuis Noël.

— C'est le fils de Beryl.

— Quoi ?! Pourquoi ne m'en a-t-elle jamais parlé ?

— C'est… compliqué, Tig. Il y a beaucoup de vieilles histoires peu joyeuses, si tu vois ce que je veux dire, et ce n'est pas à moi de te les raconter. Ce qui est certain, c'est que cela ne lui fait aucun plaisir qu'il soit de retour du Canada. Ni à elle ni à personne de Kinnaird d'ailleurs. Dieu seul sait pourquoi il est là, mais je crois avoir une idée.

— Donc Fraser n'habite pas avec sa mère ?

— Oh non, pas après ce qu'il a fait. Enfin bon, tu sais que les commérages ce n'est pas mon truc, alors restons-en là, d'accord ? Fraser est là pour des raisons qui lui appartiennent et, pour ma part, je vais retenir ma respiration jusqu'à ce qu'il reparte.

* * *

Au moment où je m'installais pour faire une sieste après le déjeuner, encore épuisée après mon rhume et mes sorties matinales avec Pégase, on frappa encore une fois à la porte.

— Bonjour, Charlie, entrez.

Mon rythme cardiaque s'accéléra de nouveau en le voyant alors que je ne m'y attendais pas.

— Salut, Tiggy. Beryl m'a dit qu'Ulrika était venue vous voir plus tôt pour retrouver Zara.

Je remarquai les ombres violettes sous ses yeux et ses traits tirés. J'avais l'impression qu'il avait maigri depuis la dernière fois que je l'avais vu.

— Zara va bien, Charlie. Ulrika et elle sont parties pour que Zara puisse se réchauffer dans un bon bain.

Je lui expliquai alors que sa fille avait pris Beryl et crevé un pneu.

— Qui l'a retrouvée alors ?

— Cet homme, Fraser. Il l'a ramenée à Kinnaird.

Le visage de Charlie s'assombrit.

— D'accord. Où sont-elles à présent ? Au Pavillon ?

— Non, elles sont allées chez Fraser.

— Je vois, fit-il après un long moment de silence. Dans ce cas je suppose que je ferais mieux de les y rejoindre.

— Je suppose, oui.

Je voulais ajouter « désolée », car je voyais bien sa douleur, mais cela ne me semblait pas approprié.

— Merci d'avoir pris soin de Zara cette nuit, dit-il en repartant vers la porte.

— Pas de problème, je crois qu'elle avait juste besoin de décompresser un peu.

— D'accord, merci Tiggy.

Il m’adressa un sourire crispé, puis disparut.

19

Je me réveillai à l'aube le lendemain matin avec une drôle de sensation, comme si j'avais trop bu la veille : je me sentais nerveuse et oppressée, j'avais du mal à respirer.

— Le stress, Tiggy, c'est tout, me dis-je en m'habillant pour aller voir Pégase.

Ignorant l'abri et m'accroupissant dans les fougères plus près des cerfs, je fermai les yeux et me remémorai une fois de plus les mots de Chilly à propos du pouvoir de mes mains. Les yeux toujours clos, je tendis les bras devant moi et essayai de concentrer tout mon pouvoir pour appeler Pégase.

Me sentant idiote, je finis par rouvrir les yeux et ne fus pas surprise de voir que Pégase n'était pas arrivé comme par enchantement. Toutefois, quand je me relevai, j'entendis un souffle familier à quelques centimètres de moi.

— Pégase ! murmurai-je en me retournant.

Je sentis mes lèvres dessiner un large sourire et il poussa un doux ébrouement comme pour me répondre. Il grignota un moment les fougères d'hiver, puis partit rejoindre le reste du troupeau.

À mon retour, je vis Cal dans la cour en train de parler à un homme que je ne connaissais pas. De loin, leur conversation semblait assez tendue. J'entrai au cottage et mis de l'eau à chauffer.

— Qui était-ce ? demandai-je à Cal quand il entra.

— Oh, Tig, comment la nouvelle est parvenue à ses oreilles, je n'en ai aucune idée, soupira-t-il.

— Quelle nouvelle ?

— Ton Pégase, bien sûr. Ce type dehors travaille pour le journal local. Il a entendu des rumeurs…

— Que tu as démenties, évidemment.

— Bien sûr, mais je n'ai pas pu le faire déguerpir. Il a le droit de traîner sur le domaine, comme n'importe qui d'autre en Écosse.

— Au moins il ne sait pas où trouver Pégase. Ce serait comme chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Pas faux, mais cela ne prendrait pas longtemps à un braconnier expérimenté de découvrir précisément où les cerfs aiment paître. Je ferais mieux d'aller en parler à Charlie pour décider de la marche à suivre. Si quelqu'un doit faire une annonce officielle à la presse, c'est lui. À plus tard.

* * *

— Tiggy ? Tu es là ? appela une voix à travers la porte, une heure

plus tard.

— Super, marmonnai-je, regrettant que le cottage semble être devenu le principal foyer d'activité de Kinnaird ces derniers jours. J'arrive !

— Bonjour Tiggy, me salua Zed en souriant jusqu'aux oreilles. Cela fait un moment que je ne t'ai pas vue.

— J'ai été très occupée. J'ai eu beaucoup à faire au domaine, répondis-je sur un ton aussi enjoué que possible.

— Je vois. Je suis venu te demander si tu avais réfléchi à ma proposition. Tu m'avais dit que tu avais besoin de temps, ce que je t'ai donné, me rappela-t-il. Je souhaiterais lancer ce projet dès que possible, et tu sais que j'aimerais que ce soit toi qui tiennes la barre. Si c'est impossible, il faudra que je trouve quelqu'un d'autre.

— Bien sûr, je comprends. Je suis désolée d'avoir pris mon temps, mais j'ai vraiment été très occupée. Et c'est une grande décision.

— Évidemment, convint-il avant de bâiller, ce qui ne lui ressemblait pas. Excuse-moi, j'ai à peine fermé l'œil de la nuit. Le Laird et sa femme sont venus me voir hier soir pour me demander s'ils pouvaient avoir des chambres pour eux et leur fille. Ils se sont disputés extrêmement longtemps dans la chambre à côté de la mienne. Leur fille aussi avait l'air dans tous ses états. Je l'ai entendue pleurer. J'ai cru comprendre qu'elle s'était enfuie de son école ?

— Oui, mais tout va s'arranger et…

— Bon Tiggy, m'interrompit-il en avançant d'un pas vers moi, ce qui me fit reculer, je comprends que c'est une décision de taille pour toi, mais j'ai vraiment besoin de ta réponse pour la fin de la semaine au plus tard.

— Je suis sincèrement désolée, Zed, honnêtement je n'ai pas eu une minute à moi…

— D'accord, mais étant donné ce que j'ai surpris hier à travers le mur, je te conseillerais d'envisager très sérieusement mon offre. À mon avis, Kinnaird est condamné.

Sur ce, il hocha la tête, m'adressa un bref sourire et sortit. Cal revint quelques minutes à peine après le départ de Zed.

— J'ai parlé au Laird et il est d'accord que nous devrions taire la présence de Pégase aussi longtemps que possible avant de faire une quelconque déclaration officielle.

— Sait-on qui a vendu la mèche ?

— Lochie dit que ce vieil Arthur du bureau de poste a fait des commentaires sur les photos du cerf la dernière fois qu'il y a été, répondit-il, la mine sombre. Je suis sûr qu'il ne pensait pas à mal, mais je pense que c'est ainsi que le reporter a appris la nouvelle. Et tu peux

imaginer à quel point ce genre de choses se répand comme une traînée de poudre par ici. Allez, je file.

— Fais attention à toi, chéri, murmurai-je en pensant à Pégase, tandis qu'un frisson de peur me traversait.

* * *

— Putain ! jura Cal le lendemain matin, contrairement à ses habitudes.

Un certain nombre de véhicules s'étaient en effet garés dans la cour et un caméraman était déjà descendu de voiture pour filmer la vue pittoresque du vallon.

— Est-ce vous le responsable ici ? demanda l'un des hommes à Cal quand celui-ci sortit du cottage.

— Non, mais que puis-je pour vous ?

— Je me présente : Tim Winter, du *Northern Times*. Nous avons appris qu'il y avait peut-être un cerf blanc au domaine. Pouvez-vous confirmer cette information ? demanda le journaliste en sortant un bloc-notes de sa poche.

— N'étant pas le patron, je ne peux rien dire, mais je doute que vous voyiez quelque chose du genre à Kinnaird. Je n'en ai pas entendu parler, mentit Cal de façon convaincante.

— Ma source était assez sûre d'elle. L'homme en question m'a dit qu'il y avait des photos du cerf. Il va me les envoyer aujourd'hui par e-mail.

— J'ai hâte de les voir, répondit Cal, impassible.

J'étais impressionnée par ses talents d'acteur, quand je savais qu'il devait bouillir de colère.

Un autre reporter s'avança.

— Ben O'Driscoll, STV North. Peut-être pourriez-vous nous dire où les cerfs ont tendance à traîner ? Nous pourrons alors aller voir par nous-mêmes.

— Ça, je peux le faire, répondit Cal avec affabilité. À cette heure-ci, ils se trouvent juste là-bas, vers le milieu de la colline.

Il indiqua la direction opposée de l'endroit où se trouvait Pégase et je retins un gloussement tandis qu'il donnait aux journalistes une série d'instructions complexes.

Je les regardai tous remonter dans leurs voitures et camionnettes respectives et partir à la hâte.

— Au moins ça nous permet de gagner un peu de temps, Tig, soupira Cal. Je vais passer un appel radio à Lochie pour lui demander d'éloigner la Land Rover du bosquet et d'ajouter de la neige sur l'abri. Il ne faudrait pas leur donner d'indice ! J'espère qu'ils vont vite se lasser et partir traquer quelqu'un d'autre.

Je soupirai et partis nourrir Alice dans ma chambre.

On frappa à la porte du cottage et mon estomac se retourna quand j'aperçus Charlie en ouvrant.

— Bonjour, dis-je tandis qu'il pénétrait dans le salon.

— Bonjour, me salua-t-il en retour avec un sourire tendu.

Il avait une mine de chien – je n'avais pas dormi de la nuit, et de toute évidence lui non plus.

— Comment ça va ce matin ? me demanda-t-il par politesse.

— Ça va. Plus important, comment va Zara ?

— Pas très bien. Elle s'est beaucoup énervée hier quand nous lui avons dit qu'elle devait retourner à l'école. Elle a fini par s'enfermer dans sa chambre et refuse obstinément d'en sortir. Enfin, soupira-t-il, Zara n'est pas votre problème. Parlez-moi de ce cerf blanc… j'ai l'impression que la nouvelle a bel et bien fuité, à en croire toute l'agitation sur le domaine. Cal dit que vous aussi vous l'avez vu en chair et en os.

— Oui. Il est bien plus beau que sur les photos que nous vous avons envoyées.

— Et vous êtes donc sûrs qu'il ne s'agit pas d'un tour de votre imagination ?

— Oui, Charlie, mais à présent nous devons tout faire pour le protéger.

— Je peux faire venir quelques effectifs supplémentaires, mais bon sang ! s'exclama-t-il en se passant une main dans les cheveux. Quel foutoir en ce moment !

Il paraissait tellement perdu que je n'avais qu'une envie, le serrer dans mes bras pour le rassurer. Et le faire asseoir tout contre moi pour lui demander ce qu'il s'était passé exactement depuis notre dernière entrevue. Mais je savais que cela aurait été très déplacé. Alors je me contentai de lui proposer le remède suprême : une tasse de thé.

— C'est gentil, Tiggy, mais je ne peux pas rester. Je dois retourner au Pavillon pour amadouer Zara afin qu'elle quitte sa chambre. Des conseils ? Nous ne savons toujours pas très bien ce qui s'est passé. Elle refuse de parler. Est-ce une histoire de garçon ?

— Euh, disons qu'elle a été blessée dans son orgueil, répondis-je prudemment, ne voulant pas révéler son secret. Peut-être cela aiderait-il si vous lui accordiez quelques jours loin de l'école pour panser ses plaies. Je suis certaine qu'elle va vite s'ennuyer à rester à la maison, sans rien à faire. Ses camarades lui manqueront et elle voudra retourner au lycée.

Charlie me regarda avec soulagement.

— Oui, vous avez sans doute raison. Je vais tenter cette stratégie.

C'est juste dommage qu'à une période si difficile de sa vie, Zara ait le sentiment qu'elle ne peut pas se confier à sa mère.

— Peut-être cela changera-t-il avec le temps.

— Malheureusement, j'en doute. Écoutez, Tiggy, reprit-il après un moment de silence, je suis désolé d'avoir été aussi absent ces derniers temps. Il s'est passé beaucoup de choses. Puis-je vous demander d'avoir encore un peu de patience sur le plan professionnel ? Je ne veux vraiment pas vous perdre.

Même si moi j'ai l'impression de vous *avoir perdu…*

— Bien sûr. J'ai juste l'impression d'être un imposteur à être payée pour nourrir quelques chats deux fois par jour, répondis-je en haussant les épaules.

— Eh bien vous ne l'êtes pas. Remplir ces formulaires de candidatures pour les subventions m'a fait gagner beaucoup de temps, je vous assure. Et il y en aura peut-être d'autres, ajouta-t-il sans conviction.

— J'ai pris rendez-vous avec le spécialiste des élans, mais ne vous inquiétez pas pour cela pour le moment, Charlie. Faites ce que vous avez à faire et de notre côté nous allons essayer d'assurer la sécurité de Pégase.

— Merci, Tiggy. Vous êtes merveilleuse, vraiment. (Je le regardai s'avancer vers moi, se raviser et reculer.) Très bien, je vous contacterai bientôt, dit-il. Au revoir.

— Au revoir, Charlie.

Une heure plus tard, encore toute rêveuse qu'il m'ait qualifiée de « merveilleuse », je vis sa vieille Range Rover passer devant ma fenêtre, suivie de près par la jeep bien plus élégante d'Ulrika, toutes les deux se dirigeant vers la sortie du domaine.

— Pour l'amour du Ciel, reprends-toi ! me dis-je avec fermeté.

Ce qui ne m'empêcha pas de regarder la Range Rover jusqu'à ce qu'elle disparaisse à l'horizon.

* * *

Je passai les deux jours suivants à éviter Zed une fois de plus tandis que je retournais dans tous les sens son offre d'emploi.

Bon, Tiggy, songeai-je, *avant de prendre une décision, il est temps d'appeler ta grande sœur pour lui parler de Zed Eszu.*

Je me rendis alors au Pavillon où, malheureusement, Zed se tenait dans la cuisine avec Beryl, les bras croisés.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de cerf blanc à Kinnaird ? me demanda-t-il.

— Absurde, n'est-ce pas ?

— Il n'y a jamais grand-chose à raconter en janvier, alors les gens se

jettent sur n'importe quoi, ajouta Beryl.

— En général, il n'y a pas de fumée sans feu, mais… ce qui m'intéresse surtout, c'est d'avoir ta réponse, Tiggy. Tu pourrais peut-être te joindre à moi ici pour déjeuner demain ? Comme ça, nous pourrons discuter tranquillement.

— Je… d'accord, répondis-je, sachant que je ne pouvais plus me dérober.

— Parfait. Beryl, j'ai un appel pour New York à passer dans un quart d'heure, je le prendrai sur l'extension du fixe et je ne veux pas être dérangé, d'accord ?

— Bien sûr, monsieur.

Lorsque nous entendîmes la porte de la Grande Salle se refermer derrière Zed, Beryl laissa échapper un soupir.

— Quand est-ce que cet odieux personnage va partir ? marmonna-t-elle.

— Très bientôt j'espère, murmurai-je. Beryl, avant que Zed ne réquisitionne le téléphone, est-ce que je pourrais utiliser le fixe pour appeler rapidement ma sœur ? Il faut absolument que je lui parle, mais elle habite au Brésil, alors évidemment je paierai ce qu'il faut.

— Ne dis pas de bêtises, Tiggy, je suis sûre qu'avec ce que paie Zed pour loger ici, nous pouvons t'accorder quelques minutes d'appel longue distance. Maintenant dépêche-toi, avant que Zed ne se plaigne que la ligne est occupée.

— Merci, Beryl. Je ne serai pas longue.

J'allai m'installer au bureau et saisis le combiné, me demandant comment présenter la situation à Maia. La ligne sonna et sonna – c'était l'après-midi à Rio, j'espérais qu'elle n'était pas sortie.

— Allô ? répondit ma grande sœur de sa voix douce et familière.

— Salut Maia, c'est Tiggy.

— Tiggy ! Quel plaisir de t'entendre ! Que fais-tu ? Où es-tu ?

— Toujours au milieu de nulle part dans les Highlands écossais, à prendre soin de mes animaux. Et toi ?

— Je suis bien occupée avec mes cours d'anglais dans la favela, et Valentina ne me laisse pas de répit non plus, ajouta-t-elle, le sourire dans la voix. Je me demande bien comment Ma faisait pour nous gérer toutes les six alors que j'ai déjà du mal avec une seule fillette de six ans… Elle n'est jamais fatiguée ! Comment vas-tu ?

— Bien. C'est juste qu'Ally m'a conseillé de te contacter. Au sujet d'un certain Zed Eszu.

Il y eut alors un long moment de silence à l'autre bout du fil.

— D'accord, finit-elle par répondre.

— En fait, il me propose un poste, me lançai-je. Et oh, Maia, c'est

une opportunité fantastique ! (Je lui expliquai alors en quoi cela consisterait et la somme qui serait allouée à la fondation.) Sans parler de mon salaire et de tous les avantages que j'aurais. Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

— De l'offre d'emploi ? Ou de Zed ?

— Des deux, je suppose.

Je l'entendis soupirer profondément.

— Oh Tiggy… Je ne sais pas quoi dire.

— Quoi que tu aies à me dire, dis-le s'il te plaît.

— Avant toute chose, est-ce que Zed et toi… Ou est-ce une relation purement professionnelle ?

— C'est professionnel de mon côté, mais du sien… en toute honnêteté, je ne sais pas très bien.

— Il est très attentionné à ton égard ?

— Ouais.

— Il t'écrit des lettres, t'apporte des cadeaux et t'envoie des fleurs ?

— Ouais.

— Se présente à ta porte sans avoir été invité ?

— Ouais.

— En gros, il te traque ?

— C'est ça.

— Je vois. Penses-tu qu'il te propose ce poste parce que tu es la personne la plus appropriée ? Ou est-ce un appât pour te conquérir ?

— Voilà le problème – je ne sais pas. Un peu des deux, peut-être.

— Bon, Ally t'a peut-être dit que je n'étais pas la plus grande fan de Zed Eszu, donc je ne suis pas certaine de pouvoir te donner une réponse objective. Tout ce que je peux dire, c'est que tout ce que Zed fait avec toi, il l'a fait avec moi aussi. C'était comme si rien ne pouvait l'arrêter tant qu'il ne m'aurait pas – comme s'il me pourchassait. Et quand il a fini par obtenir ce qu'il voulait, quand j'ai stupidement cédé, il a vite perdu tout intérêt pour moi.

— Oh Maia, je suis vraiment désolée. Cela doit être si douloureux d'en parler.

— Maintenant j'ai tourné la page, mais sur le moment… Enfin bon, c'est peut-être différent pour toi. Zed a peut-être changé – mûri ou que sais-je – mais en fait, maintenant que je repense au tout début de notre relation, je suis presque certaine qu'il avait mentionné un poste de traductrice qui serait parfait pour moi dans la société de son père quand j'aurais terminé mes études. Et au bout du compte, il m'a à peine dit au revoir quand il a quitté la Sorbonne un an avant moi.

— Mon Dieu. Ally disait que Zed avait sans doute un faible pour les sœurs d'Aplièse. C'est peut-être le cas.

— Ce qui est certain c'est que c'est étrange que ce soit le bateau de son père qu'Ally ait vu amarré à côté du *Titan* en Grèce l'été dernier. Et voilà que son fils apparaît au fin fond de l'Écosse, où tu travailles, comme par hasard.

— Je suis persuadée qu'il y a une part de coïncidence fâcheuse, Maia. Il paraissait très surpris quand il m'a rencontrée et qu'il a fait le lien.

— Tiggy, est-ce que Zed te plaît ?

— Non. Absolument pas. Je le trouve… vraiment bizarre, répondis-je en baissant la voix. C'est quelqu'un de très arrogant, même si je ne peux m'empêcher d'avoir de la peine pour lui. N'oublie pas que lui aussi a perdu son père à peu près au même moment où Pa nous a quittées.

— Et je suis convaincue qu'il a utilisé cela pour se rapprocher de toi, Tiggy. Nous connaissons tous ta gentillesse. Tu accorderais au diable le bénéfice du doute, et cela ne m'étonnerait pas que Zed se soit rendu compte de ça aussi, déclara Maia avec amertume. Désolée, ne fais pas attention à moi. Le poste a l'air fantastique et je comprends pourquoi tu aimerais beaucoup accepter. Et pour ce qui est d'avoir Zed comme patron, sur un plan professionnel, je ne peux pas faire de commentaire. En revanche, sur un plan personnel, fais attention. Il est prêt à tout pour obtenir ce qu'il veut et, d'après ce que tu me dis, c'est toi.

— Maia, la question centrale est : penses-tu que ce soit quelqu'un de bien dans le fond ?

Il y eut un terrible silence avant que ma sœur ne réponde.

— Non, Tiggy, malheureusement non.

— D'accord. Merci pour ton honnêteté et désolée d'avoir ravivé de mauvais souvenirs.

— Ne t'en fais pas pour ça, je t'assure. C'était il y a longtemps. C'est juste que… je ne veux pas que tu souffres comme moi j'ai souffert. Par ailleurs, c'est toi qui as des intuitions, donc cela doit être ta décision à toi.

— Oui. Bon, je ferais mieux de raccrocher parce que j'utilise le fixe du propriétaire et notre… ami commun veut appeler New York.

— Oh, d'accord. Ça m'a fait plaisir de t'avoir au téléphone. Donne-moi des nouvelles, d'accord ?

Je reposai le combiné, espérant ne pas l'avoir perturbée. Je voyais bien que Zed n'était pas juste quelqu'un qui avait brièvement croisé la route de Maia, mais quelqu'un qui l'avait profondément blessée.

Puis, sur un coup de tête, sachant que l'ordinateur était libre, je me lançai dans des recherches d'emploi pour zoologues. Si je déclinais

l'offre de Zed, je devrais peut-être trouver autre chose, au vu de la situation incertaine de Kinnaird.

Un certain nombre de postes que Google considérait appropriés apparurent à l'écran et je fis défiler les annonces.

« Maître de conférences d'Immunologie animale et d'Écologie des paysages, Géorgie, États-Unis. »

Pas très tentant, pensai-je, même si j'avais eu l'expérience pour devenir maître de conférences, ce qui n'était pas le cas.

« Assistante zoologique de terrain, spécialisation dans les phoques et les oiseaux marins, Antarctique. »

Jamais de la vie, Tiggy, comme s'il ne faisait déjà pas assez froid en Écosse…

« Responsable de la préservation dans une réserve au Malawi. »

Voilà qui semblait intéressant…

J'envoyai un bref e-mail en joignant mon CV.

* * *

M'étant donné au moins une alternative positive pour l'avenir, je me réveillai plus sereine le lendemain matin. Après avoir nourri les chats, je m'arrêtai brièvement à mi-chemin sur la pente et guettai les bruits dans le vallon. Pas même le murmure d'une brise ne troublait le silence complet. J'avais appris que ce silence étrange précédait souvent une tempête de neige. De toute évidence, les chats étaient d'accord, car aucun n'était sorti me voir. Tandis que je parcourais d'un pas lourd le reste du trajet jusqu'au Pavillon pour récupérer le déjeuner de Chilly, je me demandais ce que je dirais à Zed lors de notre entrevue tant redoutée. Ou plutôt, comment je formulerais le « non » que je devais lui présenter.

— Moi à New York ?! Jamais, me dis-je à moi-même. Tu détesterais être dans une petite boîte en verre à des dizaines de mètres au-dessus du sol. Manhattan fait sans doute la même taille que le domaine de Kinnaird, mais plein à craquer d'immeubles.

Zed a dit que tu voyagerais beaucoup…

— Non, Tiggy, quoi qu'il arrive, quoi qu'il te fasse miroiter pour te convaincre, tu dois refuser. Tu ne peux pas accepter, point final.

* * *

— Êtes-vous encore malade, Chilly ? Voulez-vous que j'appelle quelqu'un ? demandai-je en arrivant dans sa cabane pour le trouver une nouvelle fois dans son lit.

— Pas pire qu'hier ou que demain, me répondit-il en ouvrant les yeux quand je m'approchai. C'est toi qui vas partir, pas moi.

— Honnêtement, Chilly, vous dites parfois n'importe quoi.

— Dis à Angelina que c'est moi qui t'ai guidée vers chez toi, comme

je l'avais promis.

Il referma les yeux et je lui pris la main.

— Je ne vais nulle part, Chilly, déclarai-je avec douceur.

— Tu vas rentrer chez toi. Et après ça, ajouta-t-il avec un petit soupir, moi aussi.

J'eus beau passer les quelques minutes suivantes à le supplier de m'expliquer ce qu'il voulait dire, soit il faisait semblant de dormir, soit il somnolait vraiment, car il ne prononça pas un mot de plus. Je l'embrassai sur le front et, puisqu'il était clair qu'il ne répondrait pas, je ne pus que laisser son déjeuner près de la cuisinière avant de lui dire au revoir.

* * *

— Bonjour, Beryl, la saluai-je en entrant dans la cuisine une heure plus tard.

— Tu es un peu en avance pour le déjeuner. Zed m'a dit qu'il t'attendait à une heure.

— En effet, mais avant cela j'ai besoin d'utiliser l'ordinateur s'il est disponible.

— Il se trouve que oui, parce que notre hôte passe encore l'un de ses appels interminables à l'étranger dans la Grande Salle. Le matin, c'est la Chine et l'Orient, l'après-midi et le soir New York et l'Occident. Je ne sais vraiment pas ce qu'il fait ici – il ne profite presque jamais de ce qu'il a derrière ses fenêtres… Il va juste tirer une heure par jour sur une cible dans le bosquet. Franchement, Tiggy, tout ça me donne envie de hurler.

Je la regardai alors poignarder la carotte qu'elle avait devant elle.

— Je suis désolée, Beryl. J'espère qu'il va vite repartir et que vous récupérerez le Pavillon et un peu de tranquillité.

— Et qui arrivera dès qu'il sera libre ? Elle est de retour – je les ai vus ensemble ce matin en arrivant, à cheval. Ils me souriaient, avec une grande impudence, marmonna-t-elle en donnant un autre coup brutal à cette pauvre carotte.

— Qui ça ?

— Oh, personne, répondit-elle avant de se moucher. Cette période de l'année est déprimante, tu ne trouves pas ?

— Si. Vous savez, si vous voulez parler de quoi que ce soit, je suis là, vraiment.

— C'est gentil, ma fille.

Une fois dans le bureau, je refermai la porte derrière moi et m'assis devant l'ordinateur. En me connectant à Hotmail, je vis que j'avais deux messages – un de Charlie et l'autre de Maia.

J'ouvris d'abord celui de Charlie.

Salut Tiggy,

Comme d'habitude, je vous écris à la hâte. Tout d'abord, je me suis aperçu que je ne m'étais jamais excusé pour votre mésaventure dans la neige. Si « Beryl » n'avait pas été en si mauvais état, tout cela aurait pu être évité. Et je ne me le serais jamais pardonné s'il vous était arrivé quoi que ce soit. Je tiens également à m'excuser de ne pas vous avoir dit au revoir comme il se doit quand je suis parti l'autre jour. Vous méritez un immense merci pour avoir aidé Zara – et pour m'avoir aidé, moi aussi, à gérer la situation. Vos conseils ont fonctionné : après être rentrée à la maison, elle a demandé à retourner à l'école. Nous n'avons rien entendu de fâcheux de sa part depuis, espérons qu'elle ait retrouvé son équilibre.

C'était bien de vous voir et de discuter avec vous – bien que brièvement – et j'ai hâte de vous revoir bientôt, quand j'aurai je l'espère des nouvelles plus positives au sujet de l'avenir de la propriété.

Prenez soin de vous,

Charlie

Je m'étreignis de plaisir face à ce mail chaleureux qui s'inquiétait de ma mésaventure. Je l'imprimai même pour pouvoir le relire plus tard et me sentir moins seule.

Puis je passai à celui de Maia.

Chère Tiggy,

J'ai beaucoup réfléchi à notre conversation et je m'inquiète pour toi. Même si le poste semble incroyable, fais bien attention avant d'accepter.

J'ai longtemps hésité à t'envoyer cette coupure de presse, mais je pense qu'il faudrait que tu la voies avant de prendre ta décision. Cela date d'un an mais…

Ne m'en veux pas !

J'espère te voir cet été.

Je t'embrasse et à très vite,

Maia

Je fis défiler la page pour ouvrir la pièce jointe et découvris une photo de l'homme qui m'attendait dans la Grande Salle. Il avait un bras autour des épaules de ma sœur Électra et la légende indiquait :

« *Zed Eszu et Électra passent du bon temps ensemble lors de l'inauguration d'une galerie d'art à Manhattan. Repérés régulièrement ensemble ces dix-huit derniers mois, on se demande s'ils sont officiellement en couple ou si nous devrons continuer d'émettre des suppositions.* »

— Ceci confirme cela, marmonnai-je en imprimant la feuille avant

de la plier dans la poche arrière de mon jean.

Reprenant mes esprits, j'inspirai profondément et me dirigeai vers la Grande Salle.

Dès qu'il m'aperçut, Zed se leva de son fauteuil près du feu et vint vers moi – la chaleur dans la pièce était étouffante.

— Tiggy, j'ai l'impression de ne pas t'avoir eue pour moi depuis une éternité. C'est presque comme si tu m'avais évité, ajouta-t-il en me faisant la bise.

— Pas du tout, Zed. J'ai juste été très occupée.

— Avec le cerf blanc, tu veux dire ?

— Je… ce ne sont que des rumeurs.

— Allez, Tiggy, on sait tous que tu l'as vu, que Cal a pris des photos et que celles-ci ont fini par se retrouver entre les mains des médias. À la place de Charlie Kinnaird, j'en ferais la pub sans réserve. Ce serait un excellent moyen d'inscrire le domaine sur les plans touristiques. Qu'est-ce qu'il attend ?

— Charlie ne ferait jamais ça, Zed, parce que nous devons à tout prix *protéger* le cerf, et ce n'est pas en laissant entrer des centaines de personnes à Kinnaird que nous allons y parvenir. Sans parler de la menace des braconniers. Le cerf est si rare qu'il est presque mythique. N'oublie pas que ma profession – et ma tâche ici – consiste à préserver la vie sauvage.

— Bien sûr, et ne serait-ce pas fantastique si nous arrivions à prendre une photo de toi avec ce cerf pour le lancement de notre fondation ? Oublie la girafe, dit-il en riant. La prochaine fois que tu iras le voir, est-ce que je pourrai t'accompagner avec un appareil photo ? Je crois qu'il a été aperçu dans le bosquet de bouleaux. J'ai vu la vieille Range Rover garée là-bas hier quand j'ai fait un tour pour essayer de le repérer.

— Zed, il faut qu'on parle, dis-je d'une voix ferme, horrifiée qu'il semble savoir où se trouvait Pégase.

— Bien sûr. Tu dois vouloir connaître les détails de l'offre. J'ai trouvé un loft à Chelsea qui je pense te conviendrait quand tu seras à Manhattan et pas en train de sauver des lions en Afrique. Bon, j'ai du champagne au frais, m'annonça-t-il en me montrant la bouteille dans un seau à glace en argent. Je l'ouvre ?

Je le fixai, incrédule. Il était convaincu que j'allais accepter.

— Non, Zed, parce que…

— Tu as des interrogations, fit-il très calmement. C'est pourquoi je t'ai préparé un dossier qui précise la description du poste et, bien sûr, ton salaire.

— Merci de t'être donné tant de mal, mais malheureusement je ne

peux pas accepter ton offre, et rien ne me fera changer d'avis.

Zed fronça les sourcils.

— Puis-je savoir pourquoi ?

Les nombreuses réponses que j'avais préparées s'évanouirent de mon esprit face à son regard insistant.

— Parce que… je me plais ici.

— Allez, Tiggy, je suis sûre que tu peux trouver une meilleure excuse que ça.

Je vis une touche d'acier apparaître dans les yeux de Zed.

— Je suis une vraie campagnarde et ici je me sens chez moi.

— Si tu prenais la peine de consulter le dossier, tu verrais que j'ai inclus un vol aller retour en première classe pour te permettre de voyager n'importe où en Europe une fois par mois. Tu constaterais également que j'envisage que tu passes au moins six mois de l'année en Afrique, en particulier au début, quand tu chercheras comment dépenser les vingt-cinq millions de dollars que tu auras à ta disposition.

Vingt-cinq millions…

— Tout cela semble extraordinaire, mais je n'ai que vingt-six ans et n'ai aucune expérience dans aucun autre domaine que la préservation des animaux. Je serais incapable de m'occuper de toute la partie gestion.

— Raison pour laquelle tu seras entourée d'une équipe expérimentée. Comme je l'ai déjà dit, ton rôle sera de trouver les projets et d'être à la tête de l'entreprise. Nous te dégoterons un styliste, une nouvelle garde-robe, un coach d'expression publique…

Je restai plantée là tandis que Zed continuait de me raconter comment il m'arrangerait, me remodèlerait, me *posséderait*. Alors que j'y pensais, son visage et son corps commencèrent à changer et il se transforma en un lézard vert géant et horriblement visqueux, sa langue pointue sortant et rentrant tandis qu'il me parlait…

Il finit par se taire et reprit forme humaine.

— Euh, d'accord. Merci, Zed, vraiment, je suis honorée, mais quoi que tu me dises, c'est toujours non.

— Et c'est vraiment Kinnaird qui te retient ?

— Oui, confirmai-je, j'adore cet endroit.

— Dans ce cas, ma décision est prise, s'exclama-t-il en se tapant la cuisse. Je vais racheter ce domaine. J'y ai réfléchi ces derniers jours. Je suis persuadé que Charlie acceptera de me le vendre. Nous savons tous à quel point il est désespéré. Il sera trop heureux qu'on le décharge de ce poids.

— Tu veux acheter Kinnaird ? murmurai-je, la voix tremblante

d'horreur.

— Pourquoi pas ? Ça me donnera droit à une déduction fiscale, nous pourrons organiser des exercices de *team building* au grand air pour mes équipes, et peut-être utiliser une partie des terres pour un terrain de golf à dix-huit trous. Je pourrai agrandir le Pavillon afin d'en faire un véritable hôtel et transformer ces vieilles granges en points de vente pour des produits locaux. En gros, je ferai entrer cette propriété dans le nouveau millénaire. Et toi, Tiggy, tu pourras rester ici et m'y aider. (J'étais si choquée que j'ouvrais et fermais la bouche comme un poisson rouge.) Par conséquent, poursuivit-il tout sourire, quelle que soit ta décision, Tiggy, il semble que tu finiras par travailler pour moi. Allez, buvons ce champagne.

— Zed, je suis désolée mais je dois te laisser.

— Pourquoi ? Qu'ai-je dit ou fait pour t'offenser ?

— Je… Tu t'es montré plus que généreux, et c'est très gentil de ta part, mais je ne peux pas travailler pour toi, Zed, ni ici ni à New York.

— Pourquoi donc ? Moi qui avais l'impression qu'on s'entendait si bien !

— C'est juste que… J'ai parlé de toi à ma sœur Maia. Et elle m'a envoyé ceci. (Je sortis la photo de ma poche et la lui tendis.) C'est ma sœur Électra, précisai-je.

— Je sais bien qui c'est, Tiggy, mais je ne comprends pas ta réaction.

— D'abord tu sors avec Maia, puis tu passes à Électra, et te voilà maintenant avec moi ! Désolée, mais je trouve ça… louche.

— Tiggy, ne sois pas si naïve, je t'en prie. Tu dois savoir comment les médias peuvent prendre une amitié tout à fait innocente et donner l'impression qu'il s'agit de la plus grande histoire d'amour depuis Burton et Taylor. Je t'ai dit ouvertement que je connaissais Maia et Électra. Et en effet, je suis sorti avec Maia, mais Électra n'est qu'une amie. Comme tu le sais, elle est en couple en ce moment, et je ne l'ai pas vue depuis des mois. Par ailleurs, vous êtes toutes de très belles femmes qui évoluez dans des milieux similaires au mien. C'est aussi simple que ça.

— Je ne fréquente certainement pas les mêmes cercles que toi. Et ce ne sera jamais le cas. À présent, je vais y aller, et je préfèrerais vraiment que nous ne nous voyions plus.

— Tu n'es quand même pas jalouse de tes deux sœurs ?

— Bien sûr que non ! m'exclamai-je, frustrée qu'il ne comprenne toujours pas le problème. Cette fixette que tu fais sur mes sœurs et moi, c'est juste… flippant. Salut.

Je quittai la pièce, m'attendant à moitié qu'il me suive et heureuse

que Beryl soit dans la cuisine et que Cal rentre pour le déjeuner. Une fois hors de la maison, je traversai la cour en courant, ouvris la porte du cottage et la claquai derrière moi.

— Merde ! fis-je en envisageant de déplacer le canapé contre la porte d'entrée pour être mieux protégée.

— Où est le feu ? s'enquit Cal en sortant de la cuisine muni d'une énorme part de tourte à la viande.

— Est-ce que tu seras là pendant l'heure qui vient ? lui demandai-je, tout essoufflée.

— Je peux, oui. Pourquoi ?

— Parce que je viens de décliner l'offre de Zed. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'était pas très content, alors il a déclaré qu'il voulait acheter Kinnaird, comme ça je finirais dans tous les cas par travailler pour lui et… alors je lui ai montré une photo de lui avec l'une de mes sœurs dans un magazine, et il puis il est sorti avec une autre de mes sœurs, et… Mon Dieu, Cal, ce type est cinglé !

— Ouah, Tig, j'ai perdu le fil. Tu disais qu'il voulait acheter le domaine ?

— Il vient de me dire qu'il allait le faire. Oh Cal ! m'exclamai-je les larmes aux yeux. Il parlait d'un terrain de golf, de magasins et…

Cal s'écroula dans un fauteuil.

— Le Laird ne vendrait jamais, si ? Surtout pas à quelqu'un comme Zed.

— Nous devinons tous les deux l'état de faillite de Charlie et du domaine. Même si nous obtenons les subventions maximales, la situation restera critique.

— Bon sang, ce serait la fin d'une époque, c'est certain. Sans parler de mes rêves d'épouser Caitlin et d'acheter un cottage pour nous deux.

— Le pire, c'est que Zed achèterait le domaine seulement pour s'amuser – peut-être uniquement pour me contrarier.

— Tu crois valoir quelques millions, hein, Tig ? me taquina-t-il, ce qui me fit rougir et détendit un peu l'atmosphère.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, mais j'ai l'impression que quoi que je fasse il cherchera à se venger.

— Ouais, il a en effet une drôle d'obsession pour toi. Et tu dis qu'il est également sorti avec deux de tes sœurs ?

— Oui, et Maia n'avait rien d'aimable à dire à son sujet. Mon Dieu, Cal, je viens de décliner un budget de vingt-cinq millions de dollars que j'aurais pu dépenser à ma guise, gémis-je. Et s'il achète Kinnaird, je devrai partir, je n'aurai pas le choix.

— Je ne pense vraiment pas que cela se produira. Peut-être que tu devrais en toucher un mot à Charlie.

— Peut-être, fis-je en haussant les épaules. En tout cas, je vais passer l'après-midi à Tain pour voir Margaret et me changer les idées, et ce soir j'irai veiller sur Pégase. Zed sait où il est. Tu ne crois pas que… ?

— Bon Dieu ! Et moi qui lui organise des séances de tir. Tu es sûre de vouloir y aller, Tig ? Un blizzard arrive, m'annonça-t-il en observant le ciel bleu inoffensif à travers la fenêtre de notre cottage.

Le soleil de midi faisait scintiller le manteau de neige qui couvrait le sol tout l'hiver. La vue était digne d'une carte postale de Noël.

— Oui ! Nous ne pouvons prendre aucun risque, Cal, tu le sais bien.

— Je doute que même l'abominable homme des neiges s'aventurera dehors ce soir, marmonna-t-il.

— Tu as promis qu'on ferait le guet, lui rappelai-je. Écoute, j'emporterai la radio pour te contacter en cas de problème.

— Tig, tu crois vraiment que je vais laisser un petit bout de femme comme toi toute seule au milieu d'une tempête de neige alors qu'il est possible qu'un braconnier armé d'un fusil rôde sur le domaine ? Ne dis pas de bêtises, grogna Cal, son visage rougeâtre exprimant de l'irritation puis, enfin, une certaine acceptation. Pas plus d'une heure ou deux, hein ? Après ça, je te ramènerai à la maison par les cheveux s'il le faut. Je ne veux pas que tu te retrouves encore une fois en hypothermie. Compris ?

— Merci, Cal, répondis-je, soulagée. Je sais que Pégase est en danger. Je… le sens.

* * *

Une neige épaisse était tombée autour de nous et la bâche qui servait de toit à l'abri ployait sous son poids. Je me demandais sérieusement si elle n'allait pas s'effondrer totalement, nous enterrant vivants sous la neige.

— On y va maintenant, Tig, annonça Cal. Je suis gelé jusqu'à la moelle et le retour en voiture va être compliqué. Le blizzard s'est un peu calmé, il faut rentrer tant qu'on le peut encore.

Il but une dernière gorgée de café tiède dans sa gourde, puis me la tendit.

— Finis ça. Je vais aller enlever la neige du pare-brise et démarrer la voiture.

— D'accord, soupirai-je, sachant qu'il était inutile de protester.

Nous avions passé plus de deux heures assis dans l'abri, à ne rien voir d'autre que la neige s'abattre violemment à terre. Cal partit donc vers Beryl, garée près d'un affleurement rocheux dans la vallée derrière nous. J'observai par la minuscule fenêtre de l'abri tout en buvant le café, puis j'éteignis la lampe-tempête et sortis tant bien que

mal. Je n'avais pas besoin de ma lampe de poche car le ciel s'était dégagé et brillait à présent de milliers d'étoiles, la Voie Lactée clairement visible au-dessus de moi. La lune, presque pleine, illuminait la couverture immaculée qui drapait le sol. Le silence absolu qui s'installait juste après une chute de neige était aussi profond que le tapis scintillant qui engloutissait mes pieds et une bonne partie de mes mollets.

Pégase.

Je l'appelai en silence, puis me dirigeai lentement vers les arbres, implorant le cerf de faire une apparition pour que je puisse rentrer dormir en sachant qu'il avait survécu à une nuit de plus.

Il apparut de nulle part, m'offrant une vision quasi mystique tandis qu'il levait la tête vers la lune, avant de se retourner, me fixant de ses yeux bruns profonds. Puis, d'un pas hésitant, il s'avança vers moi, et moi vers lui.

— Pégase chéri, murmurai-je.

J'aperçus alors une ombre sur la neige, sortant du bosquet. L'ombre souleva un fusil.

— Non ! hurlai-je dans le silence.

La silhouette se trouvait derrière le cerf, le fusil pointé, prêt à tirer.

— Arrêtez ! Cours, Pégase !

Le cerf se retourna et vit le danger, mais au lieu de fuir en lieu sûr, il se mit à courir vers moi. Un coup de feu retentit, puis deux autres, et je sentis soudain une vive douleur sur le côté. Mon cœur fit un étrange soubresaut et se mit à battre si vite que le vertige m'engloutit. Mes genoux défaillirent et je m'effondrai sur le tapis neigeux.

À nouveau, le silence. J'essayais de ne pas perdre connaissance, mais je ne pouvais plus lutter contre l'obscurité, pas même pour lui.

Un peu plus tard, j'ouvris les yeux et vis un visage aimé et familier penché sur moi.

— Tiggy, ma chérie, ça va aller. Reste avec moi, d'accord ?

— Oui, Pa, bien sûr, murmurai-je tandis qu'il me caressait les cheveux comme il le faisait quand, petite, j'étais malade. Je fermai de nouveau les yeux, sachant que j'étais en sécurité dans ses bras.

Quand je repris connaissance, je sentis que quelqu'un me soulevait du sol. Je cherchai Pa des yeux, mais ne vis que le visage paniqué de Cal tandis qu'il s'efforçait de me porter. En tournant la tête vers le bosquet, j'aperçus le corps allongé d'un cerf blanc, des gouttes de sang parsemant la neige qui l'entourait.

Et je sus qu'il était parti.

20

—Bonjour, Tiggy, comment vous sentez-vous ?

Je me forçai à ouvrir les yeux pour voir qui me parlait, car je ne reconnaissais pas cette voix.

— Bonjour, répéta l'infirmière en me souriant.

Dans un grand effort, j'invoquai des souvenirs fugitifs de…

— Pégase, murmurai-je, ma lèvre inférieure tremblant tandis que mes yeux s'emplissaient de larmes.

L'infirmière, qui avait des cheveux roux et un visage bienveillant couvert de taches de rousseur, plaça sa main dodue sur la mienne.

— Essayez de rester calme. Vous avez subi un choc, c'est certain, mais au moins vous vous en êtes tirée en un seul morceau. Le chef de service viendra bientôt vous voir. Je vais juste prendre votre tension et votre température, mais malheureusement je ne peux rien vous proposer à manger tant que le médecin n'aura pas donné son autorisation.

— Pas de problème, je n'ai pas faim de toute façon, répondis-je, tandis que d'autres souvenirs de la veille m'emplissaient la tête.

— Que diriez-vous d'une tasse de thé ?

— Merci.

— Je vais demander à une aide-soignante de vous en apporter une. Ouvrez, s'il vous plaît, ajouta-t-elle avant de placer le thermomètre sous ma langue, puis de serrer le bandeau autour de mon bras. Votre température est normale, en revanche votre tension est encore un peu élevée, bien qu'elle ait baissé depuis hier soir. C'est normal avec toutes ces émotions, me rassura-t-elle avec un sourire. Votre ami Cal attend dehors, puis-je le faire entrer ?

— Oui.

Penser à Cal et à la façon dont, une fois de plus, il avait pris soin de moi me fit monter les larmes aux yeux encore davantage.

— Bonjour, Tig. Quel plaisir de te voir éveillée. Comment tu te sens ?

— Bouleversée. Est-ce que Pégase…

Je me mordis la lèvre.

— Oui, Tig. Je suis navré, je sais ce qu'il représentait pour toi. Peut-être qu'il faut que tu l'imagines comme le Pégase mythique : avec des ailes, volant vers le ciel.

— Je vais essayer, répondis-je en souriant faiblement, reconnaissante à Cal pour cet effort d'imagination qui ne lui ressemblait pas. Cette idée me plaît, mais je me sens coupable. Il me

faisait confiance, Cal, il est sorti me voir comme il le faisait d'habitude et a été tué à cause de cela.

— Tig, tu n'aurais rien pu faire de plus – ni toi ni aucun de nous.

— Tu ne comprends pas ! Je lui ai crié de s'enfuir, mais au lieu de cela il a couru vers moi ! S'il n'avait pas été entre le braconnier et moi, c'est moi qui serais morte aujourd'hui, je t'assure. Il m'a sauvé la vie, Cal. Vraiment.

— Dans ce cas je lui en suis reconnaissant. Même si c'est une terrible perte pour nous et pour la nature, je préfère que ce soit lui qui ait été tué plutôt que toi. Tu as vu le docteur ou pas encore ?

— Non, mais l'infirmière dit qu'il ne va pas tarder. J'espère qu'il va retirer tous ces tubes et toutes ces machines pour que je puisse rentrer à la maison.

— Certains prétendent que notre service de santé ne vaut pas grand-chose, mais cet hélicoptère était dans le vallon avec les ambulanciers une demi-heure après mon appel.

— Voilà qui explique tous les bruissements et les cliquetis. Je pensais avoir rêvé.

— C'était bien réel. J'ai suivi par la route et je doute qu'il y ait une partie de toi qui n'ait pas été scannée, radiographiée ou examinée hier soir. Le docteur a dit qu'il aurait les résultats ce matin.

— Honnêtement je ne me rappelle pas grand-chose – juste beaucoup de bruits et de lumières vives. Au moins, je n'ai mal nulle part.

— Ça ne m'étonne pas, étant donné tous les médocs qu'ils t'ont fourrés dans le sang. Il faut que je te dise qu'un détective attend pour t'interroger quand tu te sentiras d'attaque. Je lui ai dit tout ce que je savais mais, si tu te rappelles, je n'étais pas là pour voir les tirs eux-mêmes.

— Un détective ? Pourquoi donc voudrait-il me parler à moi ?

— Quelqu'un t'a tiré dessus hier soir, Tig. Comme tu viens de le dire, ce braconnier aurait pu te tuer.

— Mais uniquement par erreur, Cal. Nous savons tous les deux que c'était Pégase qu'il voulait.

— Pour le moment, en tout cas, le détective trouve cela suspect.

— C'est ridicule, même si évidemment je veux qu'il découvre qui l'a tué. Le braconnage aussi est un crime, surtout quand il s'agit d'un animal aussi rare.

— As-tu vu qui c'était, Tig.

— Non, et toi ?

— Non plus. Le temps que j'arrive, ce bâtard avait disparu.

Nous gardâmes tous les deux quelques instants le silence, songeant à notre conversation de la veille au sujet de Zed, mais n'osant ni l'un ni

l'autre exprimer nos pensées.

— Est-ce que tu veux que je prévienne quelqu'un ? Une de tes sœurs ? Ou cette dame que tu appelles Ma ?

— Mon Dieu, non, à moins que le médecin t'ait dit que j'étais mourante.

— Il n'a rien dit de tel. Selon lui, tu as eu beaucoup de chance. Tiens, quand on parle du loup.

Un homme qui paraissait à peine plus âgé que moi avait passé le rideau.

— Bonjour Tiggy, je suis le Dr Kemp. Comment vous sentez-vous ce matin ?

— Bien, répondis-je, mon cœur bondissant aussitôt dans ma poitrine tandis que je me préparais à entendre les résultats des examens.

Je vis le médecin jeter un œil à l'écran de contrôle, avant de tourner de nouveau son attention vers moi.

— La bonne nouvelle, c'est que les radios que nous avons faites hier soir étaient normales et ont confirmé ce que nous pensions. La balle a traversé votre anorak et troué les trois pulls que vous portiez, mais ne vous a qu'effleuré la peau. Nous n'avons même pas eu besoin de vous recoudre. Vous avez juste un bon gros pansement pour protéger la plaie.

— Est-ce que je peux rentrer alors ?

— Pas encore, malheureusement. Lorsque les ambulanciers vous ont amenée en hélicoptère, ils nous ont informé que votre rythme cardiaque était très irrégulier et que votre tension était très élevée – nous avons d'abord pensé que vous faisiez une crise cardiaque. Voilà pourquoi nous vous avons reliée à un écran de surveillance. L'électrocardiogramme que nous vous avons fait passer a révélé ce qu'on appelle une arythmie – c'est quand le cœur n'arrive pas à maintenir des battements réguliers. Vous présentez également des accès de tachycardie, quand le cœur bat plus vite que la normale. Avez-vous remarqué des palpitations ou une accélération de votre rythme cardiaque ces derniers temps ?

— Je… oui, un peu, répondis-je, sachant qu'il valait mieux être honnête.

— Depuis quand ?

— Je ne me souviens pas, mais je me sens bien, je vous assure.

— Il est toujours préférable de vérifier qu'il n'y a pas de pathologie sous-jacente, Tiggy. Et c'est ce que nous souhaitons faire.

— Je suis certaine que mon cœur va très bien, docteur, dis-je avec fermeté. J'étais très asthmatique dans mon enfance et attrapais des bronchites à répétition. J'ai fait beaucoup d'examens à l'hôpital et

chaque fois les médecins vérifiaient que mon cœur allait bien.

— C'est rassurant, mais l'équipe de cardiologie veut vous faire une angiographie par précaution. Un brancardier viendra bientôt vous chercher pour l'examen. Est-ce que vous vous sentez d'être assise dans un fauteuil roulant ?

— Oui, répondis-je pitoyablement.

Je détestais les hôpitaux et, tandis que le brancardier me poussait dans le couloir dix minutes plus tard, je décidai que j'étais d'accord avec Chilly et préfèrerais de loin mourir dans mon propre habitat.

L'angiographie se révéla désagréable mais non douloureuse et, une demi-heure plus tard, j'étais de retour dans mon lit avec un bol de soupe trop liquide, la seule option vaguement végétalienne proposée pour le déjeuner.

— Que dirais-tu de voir le détective maintenant, Tig ? m'encouragea Cal. Le pauvre traîne ici depuis le petit matin.

J'acceptai et l'homme fut amené auprès de moi. Il se présenta comme étant le sergent-détective McClain, était habillé simplement et avait un air bienveillant et pragmatique. Il s'assit à côté de mon lit et sortit un carnet.

— Bonjour, Miss d'Aplièse. Mr MacKenzie a déjà fait une déclaration et m'a expliqué ce qui s'est produit hier soir selon lui. Nous avons transféré votre anorak et vos pulls à la police scientifique. Vous l'avez échappée belle. La police a la balle qui a tué le cerf mais recherche sa douille sur la scène du crime. Nous devrions pouvoir identifier le type exact de fusil avec la balle et son enveloppe. À présent, je dois malheureusement recueillir votre déclaration à vous aussi, en tant que seul témoin des coups de feu eux-mêmes. Si à n'importe quel moment vous souhaitez arrêter, n'hésitez pas à me le dire. Je comprends à quel point cela doit être perturbant pour vous.

J'inspirai profondément et me concentrai pour en finir au plus vite et pouvoir être de retour dans mon lit à Kinnaird ce soir-là. Je racontai au détective tout ce qu'il s'était passé, lui apportant les précisions nécessaires quand il me les demandait.

— Vous n'avez donc pas vu le tireur ?

— Pas vraiment. J'ai juste vu son ombre sur la neige.

— Vous pensez qu'il s'agissait d'un homme ?

— Oui. En tout cas l'ombre était très grande, même si je suppose que les ombres ne sont pas représentatives de la taille réelle des individus, si ? Cela vous semblera étrange, mais je crois qu'il portait un chapeau feutre à l'ancienne. Ou du moins c'est à cela que sa coiffe ressemblait dans l'ombre. Mais ensuite j'ai vu Pégase qui courait vers moi…

— Pégase ?

— Le cerf blanc. Je l'appelais Pégase…

— Tig et le cerf avaient noué un lien, détective, intervint Cal tandis que mes yeux s'emplissaient à nouveau de larmes.

— Et aujourd'hui je le regrette amèrement, parce que sans ça Pégase serait encore en vie à l'heure qu'il est…

— D'accord, nous pouvons nous arrêter là, Miss d'Aplièse, vous avez été d'une grande aide.

— Allez-vous pouvoir accuser cet homme de braconnage ?

— Oh que oui, ne vous inquiétez pas. Si nous attrapons le fou furieux qui vous a fait ça à vous et au cerf, je m'assurerai qu'il écope de la peine maximale applicable. J'ai l'impression que ce cerf a pris une balle pour vous, donc nous pourrions même l'accuser de tentative de meurtre. Je vous préviens toutefois que la presse est sur le coup, soupira le détective. Les mauvaises nouvelles vont vite, d'autant que le cerf était déjà sur les radars médiatiques. Il y a deux ou trois journalistes à l'entrée de l'hôpital. Quand vous sortirez, je vous conseille de chercher une porte plus discrète et de répondre « Sans commentaire » à toutes les questions qu'on vous posera, d'accord ?

— D'accord, merci.

— À présent, je vais juste vous demander de lire votre déclaration et, si tout est correct, de parapher chaque page et de signer à la fin.

Je m'exécutai puis lui rendis le document, essayant d'empêcher mes mains de trembler. Raconter cet événement m'avait vidée de mes dernières forces.

— Voici ma carte si vous vous rappelez autre chose ces prochains jours. J'ai moi-même vos coordonnées, donc je peux maintenant vous laisser vous remettre, tranquille. Nous vous informerons si nous retrouvons la douille de la balle et notre service d'aide aux victimes prendra bientôt contact avec vous. Et je vous en prie, réfléchissez : tout autre détail pourrait nous permettre de retrouver cet idiot. Entretemps, je vous souhaite un prompt rétablissement et vous remercie pour votre aide.

Après son départ, je sentis mes paupières s'alourdir. J'étais en train de les fermer lorsque j'entendis le rideau s'ouvrir de nouveau.

— Comment vous sentez-vous ?

Je vis le Dr Kemp, le jeune chef de service, qui me regardait.

— Bien. Puis-je rentrer maintenant ? demandai-je en faisant de mon mieux pour paraître aussi alerte que possible.

— Pas encore, j'en ai peur. Mr Kinnaird, le chef de la cardiologie, va venir vous voir. Nous devrions avoir les résultats de l'angiographie demain matin. Je crains qu'il ne vous faille l'attendre un certain

temps, car il est au bloc en ce moment. Il vous transmet ses amitiés, au fait. Apparemment, vous vous connaissez.

— Oui, répondis-je tandis que mon cœur bondissait de nouveau dans ma poitrine. Je travaille pour lui. Enfin, dans son autre vie, sur le domaine.

— D'accord.

Le médecin semblait perdu et je pris conscience qu'il ne savait sans doute rien de la vie personnelle de Charlie.

Je regardai par la fenêtre et vis que le ciel s'assombrissait déjà.

— Vais-je pouvoir rentrer ce soir ?

— Non, parce qu'il va vouloir voir d'abord les résultats de l'angiographie et peut-être faire d'autres examens. Une dernière chose, Tiggy. Cal m'a dit que vous n'étiez pas citoyenne britannique, mais suisse.

— En effet.

— Cela ne pose pas de problème dans la mesure où les citoyens suisses peuvent être pris en charge par le NHS, mais je n'ai pas l'impression que vous soyez dans notre système. Avez-vous déjà vu un médecin du NHS depuis que vous êtes au Royaume-Uni ?

— Non.

— Dans ce cas, nous allons avoir besoin de votre passeport et de votre numéro de sécurité sociale suisse. Vous allez aussi devoir remplir deux ou trois formulaires pour organiser vos soins à venir. Si vous ne l'avez pas sous la main, vous trouverez votre numéro de sécurité sociale sur vos fiches de paie.

— D'accord. Je suis vraiment désolée, mais mon passeport est dans le tiroir de ma table de chevet, avec mes fiches de paie, dis-je en regardant Cal.

— Est-ce urgent, docteur ? s'enquit Cal. On en a pour trois bonnes heures aller-retour.

— Assez, oui. Vous connaissez la bureaucratie du NHS. Quelqu'un pourrait-il vous apporter ces documents ?

— Non, je vais devoir y aller moi-même. À moins que tu aies envie d'une visite de Zed, Tig, déclara Cal en faisant la grimace.

Je regardai ses traits fatigués, puis l'horloge qui indiquait déjà plus de quatre heures de l'après-midi. Le détective avait passé plus de deux heures avec moi.

— Cal, si tu rentrais te reposer ? Si je ne peux pas sortir aujourd'hui, peut-être pourrais-tu revenir demain avec mon passeport et mes fiches de paie et, avec un peu de chance, me ramener à Kinnaird en même temps ?

— Tu es certaine que ça va aller si je te laisse seule ici cette nuit ?

— Oui, ne t'en fais pas. Tu as l'air plus éprouvé que moi.

— Merci, Tig. Et tu as raison, j'ai besoin d'un bon bain.

— J'y vais alors, annonça le médecin. À demain, Tiggy. Dormez bien.

— Je suis tellement désolée pour tout ça, Cal. C'est la dernière chose dont tu avais besoin avec tout ce qui se passe à Kinnaird.

— La dernière chose dont *toi* tu avais besoin c'était de te prendre une balle. Allez, Tig, j'y vais. Au moins, j'aurai le plaisir de conduire une Range Rover flambant neuve. Zed m'a prêté la sienne quand il a appris qu'on t'avait emmenée à l'hôpital en hélicoptère.

— C'est gentil de sa part, répondis-je de mauvaise grâce en me rappelant notre échange de la veille.

— Ouais. Ou c'était peut-être de la culpabilité. Nous savons tous qu'il n'y a qu'un pas entre l'amour et la haine et tu venais de le rejeter. En plus de tout cela, la tête d'un cerf blanc est un trophée incroyable à accrocher sur un mur. Le plus beau qui soit, surtout pour un homme comme Zed. Tu ne crois pas que c'est lui qui t'a tiré dessus, si ?

— Mon Dieu, Cal, répondis-je en sentant mon cœur bondir de nouveau. Je n'en ai aucune idée.

— Désolé de te flanquer la trouille, mais d'après ce que j'ai vu et ce que tu m'as dit, il a l'habitude d'obtenir ce qu'il veut. Au moins je sais qu'ici tu es en sécurité.

— J'espère… Cal, est-ce que tu pourrais m'apporter d'autres trucs demain ? Mon sac à dos et mon sac à main, que j'ai laissé sur mon lit il me semble, un jean, un tee-shirt, un pull… et euh… des sous-vêtements propres. Mes vêtements ont été saisis par la police scientifique et je n'ai pas particulièrement envie de sortir en chemise de nuit d'hôpital.

— Pas de problème. Bon, tâche de ne pas t'attirer d'autres ennuis pendant mon absence, d'accord ?

— Regarde où je suis. Même pour moi, c'est impossible. — Rien n'est impossible pour toi, Tig, dit-il en déposant un baiser sur mon front. Je serai de retour demain matin. Si tu penses à autre chose dont tu as besoin, appelle Beryl au Pavillon et elle me transmettra le message.

— Merci, Cal. Une dernière question… Où a-t-on emmené Pégase ?

— Pour autant que je sache, on l'a laissé où il était parce qu'il faisait partie de la scène du crime.

— En fait… j'aimerais vraiment lui dire au revoir.

— Je vais me renseigner. Salut, Tig.

Il partit en me faisant un geste de la main et je me sentis soudain

très seule. Il y avait vraiment chez Cal quelque chose qui me rassurait, me réconfortait. Non seulement ça, mais il me faisait rire aussi. Le lien que nous avions noué était très fort et je me demandais si nous avions été parents dans une vie antérieure…

— Bonjour, Tiggy, me salua une autre infirmière en s'approchant de mon lit. Je m'appelle Jane et je dois vous déranger pour prendre votre température encore une fois, m'annonça-t-elle avant d'introduire le thermomètre dans ma bouche. Parfait. Vous n'avez mal nulle part ? s'enquit-elle en saisissant un dossier plastifié rouge au bout du lit.

— Non.

— Tant mieux, dans ce cas j'espère qu'on pourra vous retirer votre perfusion tout à l'heure. Vous avez encore de la visite. Est-ce que vous vous sentez d'attaque ?

— Cela dépend de qui il s'agit, répondis-je, mon cœur bondissant encore alors que j'imaginais Zed tapi derrière le rideau.

— Elle s'appelle Zara et dit être une amie proche.

— Cela me ferait très plaisir de la voir, oui.

Le visage enjoué de Zara apparut quelques secondes plus tard.

— Tiggy, ma pauvre, pauvre Tiggy. Et Pégase… oh mon Dieu ! Pourquoi ne m'en avais-tu pas parlé ?

— Désolée, Zara, mais c'était censé être un secret.

— Eh bien ce n'est plus le cas. Dans la voiture, on parlait de l'agression à la radio locale. Comment tu te sens ?

— Ça va, j'ai juste hâte de rentrer à Kinnaird.

— Qui a tiré à ton avis ?

— Franchement, je ne sais pas. J'ai juste vu une ombre, répondis-je, réticente à l'idée de déballer tout l'épisode une nouvelle fois. Et toi alors, comment vas-tu ? Ton père m'a dit que tu étais de retour à l'école.

— En effet, mais nous avons une permission pour le week-end. Maman est venue me chercher et j'ai demandé à venir directement ici pour te voir.

— Est-ce que tout se passe bien au lycée ?

— Ouais, ça va… Johnnie m'a envoyé un texto pour qu'on se voie, en disant qu'il était vraiment désolé et tout. Je lui ai répondu d'aller se faire foutre, fit-elle en gloussant.

— Bien joué.

Je lui tapai faiblement dans la main.

— Est-ce que tu vas vraiment te remettre, Tiggy ?

— Oui, oui. Je devrais sortir demain, la rassurai-je, m'abstenant d'ajouter que c'était son père qui me gardait à l'hôpital. Comment ça se passe chez toi ?

— C'est horrible. Je préfère encore être à l'école qu'à la maison avec Maman. Papa est soit à l'hôpital, soit enfermé dans son bureau à parler avec son avocat.

— Son avocat ?

— Des problèmes avec le domaine. Je sais pas trop. En tout cas, il donne l'impression de porter le poids du monde sur ses épaules. Allez, je dois filer. Maman m'attend. On va à Kinnaird pour le week-end, ce qui sera sympa. Même si ce Zed Eszu est vraiment bizarre – j'espère qu'il va vite déguerpir. Salut, Tiggy. Merci pour tout, tu as été super.

Elle se pencha vers moi et m'étreignit avec force, puis disparut.

Je me rallongeai et sentis la douleur dans mon côté, à présent que les antidouleurs avaient cessé de faire effet. Je refermai les yeux, sentant que les événements des deux derniers jours commençaient à avoir raison de moi.

— Bonjour, Tiggy, comment ça va ?

Je rouvris les yeux quelques minutes plus tard et découvris Ulrika qui tirait une chaise près de mon lit.

— Ça va, merci.

Je la regardai s'asseoir et se pencher vers moi.

— Tant mieux. Je suis désolée pour le tireur. J'espère qu'il sera vite arrêté.

— Moi aussi.

— À présent, désolée si ce n'est pas trop le moment, mais j'aimerais vous parler.

Mon cœur fit un nouveau numéro de trapéziste tandis que je sentais la colère qui bouillonnait derrière l'apparence calme d'Ulrika.

— À quel sujet ?

— À propos de votre influence sur ma fille, déjà. Elle avale tout ce que vous lui dites. Je vous prie de ne pas oublier que je suis sa mère.

— Oui, bien sûr. Je suis désolée, je…

— Ensuite, il y a mon mari. Il est évident depuis le début que vous voulez lui mettre le grappin dessus. Comme beaucoup d'autres avant vous…

— Ce n'est pas vrai ! fis-je, horrifiée. Charlie et moi travaillons ensemble – c'est mon patron !

— Vous croyez que je ne suis pas au courant pour vos promenades au petit matin, vos tête-à-tête à Noël ? Je vais vous dire une chose : c'est une impasse, Charlie ne me quittera jamais. Jamais.

Je secouai la tête, bouleversée.

— Ulrika, ce n'est pas du tout ce que vous croyez.

— Oh que si. Tout le monde voit bien que vous en pincez pour lui.

— Absolument pas…

— Ce que je vous demande, Tiggy, c'est de laisser ma famille tranquille. Vous pouvez penser ce que vous voulez de mon couple et de ma relation avec ma fille, mais merci de le faire loin de nous tous.

Je mis quelques secondes à comprendre ce qu'elle suggérait.

— Vous voulez que je démissionne ? Que je quitte Kinnaird ?

— Tout à fait. Je crois que c'est préférable pour tout le monde, non ? (Ses yeux bleus et froids me dévisageaient et je baissai les miens.) Je vais vous laisser y réfléchir. Je suis persuadée que vous vous rendrez compte que c'est la meilleure solution. Bon rétablissement, ajouta-t-elle du bout des lèvres avant de se lever et de disparaître derrière le rideau.

Je m'écroulai sur mon oreiller, sentant un nouveau choc dans ma poitrine. Pas étonnant que j'aie des palpitations en ce moment, pensai-je, abattue. Trop épuisée pour ne serait-ce que commencer à réfléchir à la marche à suivre, je fermai les yeux, m'intimant de me rendormir, car mon cœur battait désormais réellement la chamade. Je somnolais par intermittence, régulièrement réveillée par des infirmières venant surveiller mon état. Je m'assoupissais pour la énième fois quand j'entendis une voix masculine familière.

— Tiggy ? C'est Charlie.

Il m'était *impossible* de lui faire face à l'heure actuelle, alors je feignis le sommeil.

— Elle semble inconsciente et dormir est ce qu'il y a de mieux pour elle, entendis-je Charlie murmurer à l'infirmière. Dites-lui que je suis passé la voir et que je reviendrai demain matin, dès que mon emploi du temps me le permettra. Ses constantes sont correctes pour le moment, mais bipez-moi cette nuit en cas de problème. L'adénosine que j'ai prescrite devrait maintenir ce calme. Donnez-la-lui lorsque vous lui ferez la prochaine série d'observations.

— Oui, Dr Kinnaird. Ne vous inquiétez pas, je vais bien m'occuper d'elle.

Pourquoi a-t-il prescrit d'autres médicaments ? pensai-je. Peut-être était-ce pour le muscle qui avait été le plus touché par la balle. J'avais un peu mal quand je respirais, mais c'était sans doute juste la plaie…

Je me rendormis, réveillée plus tard par l'infirmière venue pour la dernière série d'observations de la nuit.

— Heureusement qu'on n'a pas retiré votre perfusion parce que le docteur vous a prescrit quelque chose, annonça-t-elle en y injectant le contenu d'une seringue. À présent, je vous laisse vous reposer. N'hésitez pas à sonner si vous avez besoin de quoi que ce soit.

— D'accord, merci.

* * *

Je fus réveillée d'un sommeil morcelé par l'infirmière du matin qui souhaitait me faire encore une autre série d'observations.

— Vous serez heureuse d'apprendre que tout est beaucoup plus normal ce matin, déclara-t-elle en notant les résultats. On va bientôt vous apporter du thé.

Je me redressai dans mon lit, songeant que j'allais mieux en effet. Mon cœur s'était calmé et je me sentais assez lucide pour réfléchir à ma conversation avec Ulrika.

Comment peut-elle prétendre que j'ai jeté mon dévolu sur son mari ? Comment ose-t-elle dire que j'ai essayé d'influencer Zara ? J'ai juste tenté de l'aider ! De quel droit me licencierait-elle… !

Puis j'envisageai les options qui s'offraient à moi : la première était de raconter à Charlie ce qui s'était passé, mais je savais que je serais bien trop gênée pour lui rapporter les accusations d'Ulrika comme quoi j'en « pinçais » pour lui.

Est-ce parce qu'elle a peut-être raison… ? m'interrogea ma conscience.

Mon âme savait très bien que Charlie me plaisait depuis notre première rencontre. J'avais adoré passer du temps avec lui et, oui, je le trouvais très attirant…

La simple vérité était que le radar d'Ulrika l'avait repéré.

— Oui, elle a raison, gémis-je.

Le chariot du thé arriva et, tout en buvant la substance aqueuse et tiède qu'on m'avait servie, je me demandai quoi faire.

Je pensai à Zed, encore à Kinnaird, et au fait que quelqu'un m'avait tiré dessus. En plus de cela, d'après ce que m'avaient dit à la fois Zed et Zara, l'avenir du domaine de Kinnaird était aussi imprévisible que les battements de mon cœur…

— Je n'aurai peut-être plus de travail dans une semaine de toute façon, marmonnai-je. Mieux vaut partir tant que la faillite n'est pas déclarée.

« *Tu vas bientôt partir…* » avait prédit Chilly…

Ce souvenir finit de me convaincre.

Le temps de finir ma tasse, je savais qu'une seule option s'offrait à moi : suivre la suggestion d'Ulrika et quitter Kinnaird. En attendant l'arrivée de Cal, je mis au point mon plan. Lorsque l'infirmière revint pour retirer ma perfusion, je lui demandai du papier. J'écrivis un petit mot à Cal et rédigeai ma lettre de démission officielle à Charlie. N'ayant pas d'enveloppes, je pliai les deux feuilles ensemble et inscrivis dessus le nom de Cal en majuscules. Puis je cachai le tout sous mon oreiller.

Cal arriva à neuf heures, bien plus frais que la veille. Il déposa mon sac à dos dans un coin.

— Bonjour, Tig. J'espère que j'ai pris tout ce que tu m'avais demandé. Tu comprendras que ça m'a fait un peu bizarre d'ouvrir tes tiroirs pour trouver tes… dessous ! gloussa-t-il. Comment tu te sens ?

— Beaucoup mieux, merci, répondis-je gaiement. Je suis sûre qu'on va me laisser sortir aujourd'hui. L'infirmière a dit que mes constantes étaient bien meilleures.

— En voilà une bonne nouvelle, et Dieu sait que j'en ai besoin. Kinnaird grouille de journalistes prêts à tout pour prendre une photo de notre précieux Pégase.

— Mon Dieu, est-il toujours là où il est… tombé ?

— Non et c'est d'ailleurs très étrange. Après que la police a retiré la balle de son corps, Lochie et Ben ont aidé à ériger une tente au-dessus de Pégase pour protéger les preuves. Ils ont monté la garde toute la nuit, mais tu sais quoi ? Quand ils sont entrés sous la tente ce matin, le corps avait disparu. Envolé. Comme ça, ajouta-t-il en claquant des doigts.

— Ne me dis pas que quelqu'un l'a volé pour en faire un trophée ! gémis-je.

— À moins qu'on ait versé dans le café des gars un somnifère assez puissant pour qu'ils n'entendent pas arriver un gros véhicule, ni le bruit d'un énorme cerf qu'on traîne dans la neige, j'en doute. Et autre drôle de chose qui va te plaire : là où il était tombé, il y avait du sang autour de son corps. Comme la police l'a constaté ce matin en regardant sous la tente, non seulement le cerf avait disparu, mais en plus la neige sur laquelle il avait reposé était immaculée.

— Comme s'il n'avait jamais existé…

— Je me suis fait la même réflexion. Bizarre, hein ?

— Tout est bizarre en ce moment. Tu me jures que tu ne me racontes pas une histoire juste pour atténuer ma peine ?

— Ce n'est pas mon genre, Tig. Si tu ne me crois pas, tu pourras demander à la police à ton retour à Kinnaird. Au fait, Beryl m'a remis ça pour toi. Elle dit que tu as un petit faible pour ce gâteau, sourit-il en me tendant une boîte remplie de Millionaire's Shortbread. Elle t'embrasse bien sûr, comme tous les autres.

— Zed y compris ?

— Je ne l'ai pas vu donc je n'en sais rien, répondit-il en haussant les épaules. J'ai remis les clés de sa Range Rover à Beryl et suis vite reparti.

— Tout va de travers à Kinnaird depuis son arrivée, soupirai-je. J'espère juste qu'il va comprendre les allusions et s'en aller. Cal, ça t'embêterait beaucoup d'aller prendre un café pendant une petite demi-heure, le temps que je me lave et que je me change ? Ça pourrait

m'aider à me sentir plus humaine.

— Aucun problème, et je vais grignoter quelque chose au café aussi. Entre une chose et une autre, je n'ai rien eu le temps d'avaler avant de partir

— Prends ton temps, dis-je en descendant du lit. Cal ?

— Oui, Tig ?

— Merci pour tout. Et… je suis vraiment désolée.

— Ne dis pas de bêtises, me sourit-il. À tout à l'heure.

Je me sentais terriblement coupable de faire subir à Cal un autre choc, mais je savais que je n'avais pas le choix alors, sans perdre de temps, je mis mon plan à exécution. Je retirai de mon torse les électrodes qui me reliaient à l'électrocardiographe, puis pris mon sac de voyage et le posai sur le lit pour en vérifier le contenu. J'y vis avec joie portefeuille et passeport, en revanche mon portable n'y était pas. Tant pis, pensai-je, j'en achèterai un autre à mon arrivée…

Laissant les deux lettres sur mon oreiller, je portai mon sac jusqu'aux toilettes les plus proches et fermai la porte. J'enfilai rapidement les vêtements que Cal m'avait apportés et ramassai mes cheveux sur le dessus de ma tête.

Je regardai furtivement derrière la porte des toilettes, consciente qu'il me fallait encore affronter le poste des infirmières quelques mètres plus loin dans le couloir. Je fus soulagée en voyant qu'il était inoccupé. Ouvrant la porte en grand, je sortis sans discrétion et quittai le service. Je me souvins alors ce qu'avait dit le détective à propos des journalistes et cherchai une sortie alternative à la porte principale.

Je finis par trouver et, une fois dehors, je m'engouffrai dans l'un des taxis qui patientaient.

— Aéroport d'Inverness, s'il vous plaît.

— Pas de problème, mademoiselle.

Il démarra le moteur et nous nous mîmes en route.

Au comptoir du minuscule aéroport, l'agente me demanda où je souhaitais me rendre.

— À Genève, déclarai-je, pensant que j'avais bien besoin que Ma prenne soin de moi et que Claudia me prépare mon ragoût de haricots préféré.

Cependant, tandis qu'elle pianotait sur son clavier, je vis dans ma tête le plafond blanc d'une grotte…

Dis à Angelina que c'est moi qui t'ai guidée vers chez toi…

— Attendez une minute. Je ne parle pas bien anglais, pardonnez-moi, mentis-je pour ne pas passer pour une imbécile de première. En fait je voulais dire Grenade, pas Genève… Grenade en Espagne !

— D'accord, soupira la dame. Voilà qui est un peu plus compliqué…

* * *

Près de deux heures plus tard, l'avion en partance pour Londres accéléra sur la piste et je sentis ma poitrine se libérer d'un poids immense. Alors que nous nous apprêtions à disparaître dans les nuages, je baissai les yeux vers la ville grise et le paysage enneigé qui l'entourait et soufflai un petit baiser.

— Vous aviez raison, cher Chilly. Et je promets de leur dire que c'est vous qui m'avez envoyée à la maison.

21

Bien des heures plus tard, mon avion atterrit à l'aéroport de Grenade. Par chance, j'avais dormi tout le trajet depuis Londres et me sentais donc un peu reposée après trois heures de sommeil. Alors que je descendais sur le tarmac, mes narines furent assaillies par le doux parfum de la chaleur, des agrumes et de la terre fertile. Bien que nous soyons début février, je vis que la température était de dix degrés même aussi tard le soir ce qui, après mon hiver au-dessous de zéro, me semblait véritablement tropical. Après avoir passé la douane, je me renseignai sur un hôtel à Sacromonte au comptoir d'informations. L'agente me tendit une carte de visite.

— *Gracias*. Euh, pourriez-vous les appeler pour voir s'ils ont une chambre de libre ?

— Pas de téléphone à l'hôtel, *señorita*. Ils auront une chambre pour vous. Ne vous inquiétez pas.

— D'accord, merci.

Je retirai des euros au distributeur, puis sortis chercher un taxi.

— Où allez-vous, *señorita* ?

— À Sacromonte, *por favor, señor*, répondis-je, ressortant les restes de mon espagnol d'écolière.

— Au spectacle de flamenco ?

— Non, dans un hôtel – Cuevas el Abanico.

Je lui tendis alors la carte que m'avait remise la dame du comptoir.

— *Ah, sí, ¡entiendo!*

Nous filâmes à toute allure et j'étais triste qu'il fasse nuit car je ne voyais rien du tout. Une chose était sûre, néanmoins, il n'y avait pas de neige. Nous mîmes vingt minutes pour arriver dans la ville qui semblait avoir un centre très animé, à en croire le nombre de personnes dans les rues, bien qu'il soit onze heures du soir. Puis le taxi tourna à gauche dans ce qui ressemblait plus à une ruelle qu'à une route, et nous commençâmes à monter une côte.

— Je m'arrête ici, vous allez finir à pied, *señorita*. Allez tout droit, vous en avez pour cinq minutes, déclara le chauffeur en m'indiquant un portail ouvert dans un mur épais.

— *Muchas gracias, señor.*

Je le payai, hissai mon sac sur mon dos et regardai le chemin sinueux devant moi, uniquement éclairé par une lampe traditionnelle de temps à autre, bordé d'un côté par un muret en pierre. J'écoutai le taxi faire demi-tour, puis redescendre la colline. Sentant ma blessure palpiter, je me mis en route.

Après un tournant, au-dessus de moi, de l'autre côté de la vallée, je découvris l'Alhambra, illuminée par une douce lumière.

La vue de sa beauté antique me fit monter les larmes aux yeux et je sus, sans doute possible, que j'étais déjà venue ici. Je m'arrêtai quelques instants, hypnotisée par cette vision sublime – autour de l'édifice, tout était si obscur qu'on avait l'impression qu'il était suspendu dans l'air.

— Lucía y a dansé… murmurai-je, stupéfaite de voir en vrai ce qui, jusque-là, n'avait existé que dans mon imagination.

Je poursuivis ma route sur le chemin étroit qui tournait autour de la montagne. Des habitations en pierre blanchies à la chaux, façonnées dans le rocher derrière elles, étaient alignées d'un côté, leurs volets colorés fermés pour la nuit. Je ne distinguais que très peu de lumières allumées parmi elles et priais pour que l'agente touristique ne se soit pas trompée et que l'hôtel ne soit pas fermé pour l'hiver.

— Sinon, je devrai dormir dehors, haletai-je, sentant mon cœur commencer à protester.

Heureusement, au tournant suivant, j'aperçus des lumières et une petite pancarte indiquant qu'il s'agissait de l'hôtel que je cherchais. J'ouvris le portail en fer forgé et avançai.

— *¿La puedo ayudar?*

Je découvris à ma gauche une dame assise à l'une des tables sur la petite terrasse. Elle fumait une cigarette et me regardait avec méfiance.

— Euh, auriez-vous une chambre ?

— *Sí, señorita*. Vous êtes anglaise ? me demanda-t-elle en se levant et en me faisant signe d'entrer.

— Je suis suisse, dons je parle aussi français.

— Restons-en à l'anglais, d'accord ? Je suis la propriétaire de cet hôtel, Marcella.

Elle me sourit, rendant les rides de son visage plus profondes encore. Alors qu'elle me conduisait à la réception, je m'aperçus que l'établissement était constitué d'une succession de grottes blanchies à la chaux. Elle sortit un trousseau de clés et m'emmena dans une pièce contenant un certain nombre de canapés recouverts de jetés colorés à motifs. À l'arrière, Marcella ouvrit la porte vers une autre grotte au milieu de laquelle se trouvait un charmant petit lit en bois.

— La salle de bains, m'informa-t-elle en désignant une embrasure de porte protégée par un rideau qui menait à des toilettes et à une douche minuscule.

— C'est parfait, lui dis-je en souriant. *Gracias*.

Nous retournâmes à la réception et je lui indiquai les informations

de mon passeport en échange de la clé.

— Vous avez faim ?

— Non, merci. J'ai dîné dans l'avion. En revanche si vous avez un peu d'eau, ce serait formidable.

Elle disparut dans une petite cuisine et me rapporta un verre et une bouteille en plastique.

— Dormez bien, me dit-elle tandis que je gagnais ma chambre.

— *Gracias*.

Après m'être nettoyée « comme un chat », selon l'expression de Ma, au lieu d'une douche en bonne et due forme, afin d'éviter de mouiller ma blessure, je grimpai dans ce qui se révéla être un lit très confortable. Je levai les yeux vers le plafond, identique à celui que mon esprit m'avait si souvent fait voir.

— Je suis bel et bien là, chuchotai-je émerveillée, avant d'être emportée par le sommeil.

* * *

Je fus stupéfaite en découvrant qu'il était dix heures passées quand je consultai l'heure sur les aiguilles phosphorescentes du réveil posé sur une commode près de mon lit. Pas un seul rayon de lumière ne pénétrait dans la grotte.

Je toussai à cause de la poussière et le bruit résonna dans la pièce. J'imaginais le bruit terrible que devait faire Felipe lorsqu'il était mourant dans une grotte de ce genre…

Avant toute chose, je sortis de mon sac le kit de premier secours que j'avais acheté à l'aéroport. Je fis la grimace en retirant le pansement qui couvrait ma blessure. Celle-ci suintait un peu, mais cela aurait pu être pire étant donné ce que je lui avais fait subir la veille. Je la nettoyai avec des lingettes stériles, la tamponnai de gel antiseptique, puis la recouvris d'un nouveau pansement. Réconfortée de voir qu'elle était en voie de guérison et que je n'étais pas sur le point de mourir de septicémie à l'endroit où j'étais née, je me lavai le reste du corps puis enfilai la robe en coton que j'avais achetée en *duty-free*. Je mis mon pull à capuche par-dessus et chaussai les ballerines que j'avais également prises à l'aéroport pour remplacer les lourds après-skis que je portais le soir de la mort de Pégase.

— Eh bien, Tiggy, gloussai-je en regardant la féminisation de mon look, vêtue comme ça tu te fonds parfaitement dans ton environnement.

Je quittai ma chambre et rejoignis la réception. Une odeur de café fort fraîchement moulu émanait de la petite cuisine.

— *Buenos días, señorita*. Vous avez bien dormi ?

— Oui, merci.

Je me demandais si Marcella, avec sa peau olive et sa longue chevelure couleur corbeau, était elle-même gitane.

— Je crois qu'il fait assez chaud pour prendre votre petit déjeuner à l'extérieur.

— *Sí.*

Je la suivis sous un soleil éclatant et clignai comme une taupe le temps que mes yeux s'ajustent à cette luminosité soudaine.

— Asseyez-vous là, je vais vous apporter votre petit déjeuner.

Je l'entendis à peine, car mon attention avait été attirée par ce qui s'étendait au-delà de la terrasse. Je poussai le portail, traversai le chemin étroit devant l'hôtel et m'appuyai contre le muret pour contempler la splendeur de la vallée verdoyante en contrebas et de l'Alhambra majestueuse au-dessus de moi. À la lumière du jour, je voyais le contraste saisissant des murs orange sombre qui s'élevaient au milieu du feuillage vert foncé tout autour.

— Maintenant je comprends pourquoi María disait qu'elle avait la plus belle vue au monde, soufflai-je.

Autour d'un petit déjeuner constitué de pain et de délicieuses confitures, avec un verre d'orange pressée, je relus la lettre de Pa Salt.

— Tu dois trouver une porte bleue, murmurai-je pour ne pas l'oublier.

— Vous êtes touriste ? Vous allez à l'Alhambra ? s'enquit Marcella en me resservant du café.

— En fait, je suis venue à la recherche de ma famille.

— Ici à Sacromonte ? Ou à Grenade ?

— À Sacromonte. Je sais même exactement à quelle porte je dois frapper.

— Vous êtes une gitane ?

— Cela se pourrait, oui.

Elle plissa les yeux pour m'observer.

— Vous avez du sang *payo*, c'est certain, mais peut-être aussi du sang gitan.

— Connaissez-vous la famille Albaycín ?

— Bien sûr ! C'était l'une des plus nombreuses à Sacromonte, à l'époque où nous habitions tous ici.

— Les gitans ne vivent plus ici ?

— Certains sont encore là, mais la plupart des grottes sont désormais vides. Beaucoup ont déménagé dans des appartements modernes en ville. Ils ne vivent plus de façon traditionnelle. C'est triste, mais c'est ainsi. Sacromonte est devenue une ville fantôme.

— Vous êtes gitane ?

— *Sí*, ma famille habite ici depuis trois cents ans, répondit-elle avec

fierté.

— Comment se fait-il que vous ayez ouvert cet hôtel ?

— Parce que les seuls visiteurs que nous ayons aujourd'hui sont des touristes qui viennent pour les spectacles de flamenco à Los Tarantos, ou voir le musée qui explique comment nous vivions dans les grottes. Je considère que cette rue a l'une des plus belles vues au monde. Trop belle pour ne pas en profiter, ajouta-t-elle en souriant. Et puis ma place est ici.

— Vous parlez très bien anglais. Où l'avez-vous appris ?

— À l'école, puis à l'université. À la mort de mes parents, j'ai vendu leur appartement et utilisé l'argent pour racheter l'ancienne demeure de ma famille et la transformer en ce qu'on appelle un hôtel-boutique.

— Vous avez fait un travail fantastique. Et vous avez raison pour la vue – elle est stupéfiante. Quand avez-vous ouvert ?

— Il n'y a qu'un an. Ça a démarré lentement, mais tout prend du temps et j'ai de nombreuses réservations pour l'été.

— En tout cas, je m'y plais déjà beaucoup, fis-je en souriant.

— Dites-moi, où se trouve votre famille ?

— On m'a dit de chercher une porte bleue sur le Cortijo del Aire et de demander une certaine Angelina. La connaissez-vous ?

— Si je la connais ? répéta Marcella en clignant des yeux d'incrédulité. Et comment ! C'est la dernière *bruja* de Sacromonte. Avez-vous un lien de parenté avec elle ?

— Peut-être, oui.

— Elle est âgée à présent mais je me souviens que, quand j'étais enfant, les gens faisaient la queue devant sa porte pour qu'elle leur prédise l'avenir et leur donne des remèdes à base de plantes. Et pas uniquement des gitans, des *payos* aussi ! Désormais il n'y a plus grand monde, mais si vous souhaitez connaître votre avenir, c'est à Angelina qu'il faut demander.

— Habite-t-elle près d'ici ?

— *Señorita*, c'est ma voisine !

Marcella indiqua la colline sur sa gauche et un frisson me parcourut alors.

— Est-ce qu'elle a une porte d'entrée bleue ?

— *Sí*. Beaucoup de mes hôtes vont voir Angelina quand je leur parle de ses talents. Elle aide nos affaires et nous aidons les siennes.

— Je n'aurais jamais pensé que ce serait si facile de la trouver.

— Quand c'est le destin, la vie peut se révéler facile. Peut-être que le plus difficile était de prendre la décision de venir, ajouta-t-elle en me dévisageant.

— En effet, répondis-je, surprise par son intuition. (Un détail me

revint à l'esprit tandis que je la regardais.) J'ai entendu dire que le voisin de mes ancêtres était un homme du nom de Ramón. Est-ce sa grotte ?

— Oui ! s'exclama Marcella en tapant dans ses mains, ravie. Je suis l'arrière-arrière-petite-nièce de Ramón. C'était le frère de mon arrière-arrière-grand-mère ! Je ne l'ai évidemment jamais connu, mais on m'a raconté des histoires de Lucía Albaycín s'exerçant à danser juste ici, déclara-t-elle en montrant le chemin devant le portail. Ma grand-mère s'en souvient aussi. À une époque, Lucía était la danseuse de flamenco la plus célèbre au monde ! Avez-vous entendu parler d'elle ?

— Oui, et si la personne avec qui j'ai parlé a raison, c'était ma grand-mère.

— *¡Dios mío!* souffla Marcella, abasourdie. Est-ce que vous dansez ? Vous avez sa silhouette.

— J'ai fait de la danse classique quand j'étais petite, mais ce n'est pas ma profession. Je… je crois que je devrais aller voir Angelina.

— Attendez une petite heure – comme la plupart des gitans, elle vit surtout la nuit et ne se lève pas avant le déjeuner. C'est très courageux de votre part de venir ici, señorita, ajouta-t-elle en me tapotant la main. Beaucoup de gitans de votre âge veulent oublier d'où ils viennent, parce qu'ils ont honte.

Marcella haussa les sourcils puis disparut à l'intérieur. Je restai assise au soleil, à réfléchir à ce qu'elle venait de me dire. C'était presque trop. Je m'attendais à devoir mener une longue enquête pour trouver Angelina – je me préparais même à ne jamais la trouver, je ne pensais pas la découvrir dans l'habitation voisine de celle où je logeais.

Peut-être ta vie a-t-elle été assez compliquée comme ça ces derniers temps et méritais-tu une pause, Tiggy…

Je me levai et ouvris de nouveau le portail, puis tournai à gauche et fis quelques pas sur le chemin sinueux. Je m'arrêtai devant la porte de la grotte d'à côté. La porte était en effet d'un bleu vif et un autre frisson me parcourut.

C'est ici que ta vie a commencé… me disait ma voix intérieure. Je me retournai pour voir la vue, imaginant María et Lucía assises sur le perron en train de tisser leurs paniers, dans un village agité et cacophonique. Désormais, on n'entendait plus que le pépiement des oiseaux cachés dans les oliveraies qui se déversaient en contrebas, sur les flancs de la colline.

Un village fantôme, pensai-je, triste qu'il ait perdu la vie qui l'animait autrefois, mais également attentive à ne pas enjoliver ce que ce devait être d'y habiter il y a toutes ces années, sans même les commodités de

base. Pourtant, ironiquement, la vie moderne avait détruit le cœur vibrant de cette communauté.

Je m'assis sur le muret, les yeux levés vers l'Alhambra. Jusqu'au moment où Marcella avait exprimé son étonnement face à la quête de mes origines, je n'avais jamais envisagé que cela puisse être honteux d'avoir du sang gitan. Chilly célébrait la culture dont il venait et je me sentais simplement honorée de peut-être en faire partie. Mais maintenant que j'y songeais, la situation était très différente pour moi. Je n'avais jamais été victime d'aucun préjugé d'aucune sorte – j'étais acceptée où que j'aille du simple fait de mon aspect occidental neutre et de mon passeport suisse. Alors que ceux qui vivaient autrefois sur cette colline avaient été bannis de la ville, persécutés et jamais acceptés par la société au sens large.

— Pourquoi… ? m'interrogeai-je tout haut.

Parce que nous sommes différents et que les autres ne nous comprennent pas, alors ils ont peur…

Je me relevai et poursuivis un peu ma route jusqu'à apercevoir une pancarte indiquant la présence d'un musée en haut d'un escalier étroit. Je commençai à monter les marches, puis sentis une sorte de compression au niveau de la poitrine. De toute évidence, mon corps n'était pas encore bien remis du traumatisme qu'il avait subi, alors je fis demi-tour et retournai m'asseoir sur la terrasse de l'hôtel jusqu'à ce que la douleur se calme.

— La porte d'Angelina est ouverte, m'annonça Marcella quand elle revint vingt minutes plus tard, munie d'un panier rempli d'œufs. Cela signifie qu'elle est réveillée. Tenez, me dit-elle en me tendant trois de ses œufs. Vous pouvez les lui porter de ma part, m'encouragea-t-elle.

— D'accord.

J'allai dans ma chambre me recoiffer rapidement et prendre deux comprimés d'ibuprofène pour apaiser la douleur que je ressentais à la fois dans mon côté et dans ma poitrine.

Je pris les œufs et repartis vers la porte bleue. Celle-ci était en effet ouverte et, comme j'avais les mains pleines, je ne pouvais pas frapper pour annoncer ma présence.

— Bonjour ? *¿Hola?* lançai-je dans l'obscurité.

Un homme finit par apparaître. Il arborait la moustache en guidon de vélo la plus impressionnante que j'aie jamais vue, assortie à ses épais cheveux argentés. Il était bien bâti et sa peau brune – fortement ridée par des années sous le soleil andalou – entourait des yeux couleur chocolat. Il avait un balai à la main et le tenait de façon menaçante, comme s'il s'agissait d'une arme.

— Angelina est là ?

— Pas de prédictions avant sept heures du soir, répondit-il avec un gros accent.

— *No, señor*, je ne veux pas de prédiction. On m'a envoyée ici pour voir Angelina. Je suis peut-être de sa famille.

L'homme me regarda, puis haussa les épaules.

— *No entiendo, señorita.*

Sur ce, il me claqua la porte au nez.

Je posai délicatement les œufs sur le perron, puis frappai à la porte.

— J'ai des œufs, parvins-je à dire en espagnol, de la part de Marcella.

La porte se rouvrit, l'homme se baissa et attrapa les œufs.

— *Gracias, señorita*.

— S'il vous plaît, est-ce que je peux entrer ?

Je n'avais pas fait tout ce chemin pour qu'un vieil homme armé d'un balai me refuse l'accès.

— *No, señorita*.

Il essaya de refermer la porte, mais je glissai mon pied pour l'en empêcher.

— Angelina ? Je m'appelle Tiggy. C'est Chilly qui m'envoie, criai-je.

Le vieil homme remporta la bataille de la porte et la referma de nouveau. Je soupirai et repartis vers l'hôtel.

— Elle n'était pas là ? s'enquit Marcella, étonnée.

— Je crois que si, mais un homme m'a empêchée d'entrer.

— Ah, Pepe est très protecteur envers Angelina – c'est son oncle, après tout, expliqua mon hôtesse. Peut-être que vous pourrez réessayer plus tard.

Je n'eus même pas le temps d'atteindre le portail que Pepe vint à ma rencontre sur le chemin. Sans un mot, il prit ma petite main dans la sienne et me sourit.

— C'est toi… tu es une femme à présent, déclara-t-il, les larmes aux yeux.

— Je suis désolée, je ne… ne… bégayai-je.

— Je m'appelle Pepe, je suis ton *tío*, ton grand-oncle, dit-il avant de m'étreindre avec force. *Perdón, señorita*, reprit-il avant de marmonner autre chose en espagnol. Je ne me suis pas rendu compte que c'était toi !

— Vous parlez anglais ?

— Bien sûr ! Je prétends juste ne pas comprendre quand des touristes viennent trop tôt, gloussa-t-il. Viens, je vais t'emmener voir Angelina, ta tante.

Il me remmena vers la porte bleue où se tenait une petite femme avec une crinière de cheveux dorés grisonnants aux racines. Elle était

aussi menue que moi et portait un cafetan à motifs rouges et bleus qui lui tombait jusqu'aux pieds, lesquels étaient chaussés de sandales en cuir à l'apparence très confortable. Ses yeux bleus pétillaient sous ses longs cils noirs et un trait d'eyeliner aussi épais que ses sourcils.

— *Hola*, la saluai-je.

— *Hola*, Erizo, me répondit-elle en souriant, avant que ses yeux ne s'emplissent de larmes. Tu es là. Tu es rentrée à la maison, me dit-elle dans un anglais peu assuré.

Puis elle ouvrit les bras et j'allai m'y blottir. Elle sanglota sur mon épaule et je ne savais pas quoi faire à part joindre mon émotion à la sienne. Puis nous nous essuyâmes toutes les deux les yeux et j'entendis Pepe se moucher à grand bruit derrière nous. Je me tournai vers lui et il s'approcha pour une nouvelle étreinte. Mon cœur battait la chamade et voir mon grand-oncle et celle qu'on m'avait dit de trouver me donnait le tournis. Nous finîmes par nous détacher les uns des autres et je les suivis dans une petite zone pavée à l'extérieur de la grotte. Celle-ci abritait un grand nombre de plantes en pots et je reconnus notamment le parfum de la menthe, de la sauge, du fenouil et de la lavande. Pepe indiqua une table en bois bancale et quatre chaises en aussi mauvais état. Nous nous assîmes, Pepe et Angelina se mouvant avec fluidité malgré leur âge.

Angelina tendit le bras vers moi et serra ma main dans la sienne.

— Je comprends un peu l'anglais, mais c'est mieux si tu parles lentement. Comment tu nous as trouvés ?

J'expliquai aussi clairement que possible les tenants et les aboutissants de la lettre de Pa Salt, puis mon déménagement à Kinnaird et ma rencontre avec Chilly.

Angelina et Pepe tapèrent tous les deux dans leurs mains de ravissement, parlant tous les deux rapidement en espagnol.

— Cela me met du baume au cœur d'entendre que la magie des vieilles méthodes fonctionne toujours, se réjouit Angelina.

— Est-ce que vous connaissez Chilly ? lui demandai-je.

— Seulement de nom. C'est Micaela, qui s'occupait de moi quand j'étais petite, qui avait dit à Chilly qu'il t'aiderait à rentrer chez toi. Je sens qu'il est vieux et malade. Il touche à sa fin… N'est-ce pas ?

— En effet, murmurai-je, détestant le fait de le sentir moi aussi.

Je m'étais tout de suite aperçue qu'il était inutile de cacher mes pensées à cette femme. Quel que soit le don de Chilly, il n'était rien comparé à celui d'Angelina. Je sentais déjà l'électricité autour d'elle, son pouvoir. Et il faisait remuer le mien.

— Évidemment, ton sang est dilué par tes ancêtres *payos*, mais je sens que tu possèdes le don. Je vais t'apprendre, comme Micaela m'a

appris.

Elle me sourit alors, et son regard était si chaleureux que j'en eus la gorge serrée. Tout chez elle était si… vibrant de vie. Elle m'observa de nouveau, puis prit ma main dans sa paume toute douce.

— Tu es malade, Erizo. Que t'est-il arrivé ?

Je racontai l'histoire de la mort de Pégase aussi succinctement que possible.

Je regardai les yeux d'Angelina se révulser légèrement et, ma main toujours dans la sienne, elle tendit une oreille comme si elle écoutait quelque chose au loin.

— Cette créature a été envoyée pour te sauver. C'est ton guide spirituel et il prendra de nombreuses formes au cours de ta vie. Tu comprends ?

— Je crois, oui.

— Tout arrive pour une raison, Erizo, rien ne se produit par hasard. La mort n'est pas la fin, mais le commencement… fit-elle en scrutant ma paume. Pepe, j'ai besoin de la potion.

Elle expliqua alors à son oncle ce qu'elle devait contenir, en comptant les ingrédients avec ses doigts.

Pepe disparut un moment tandis qu'Angelina continuait de me fixer.

— *Pequeño Erizo*… petit hérisson…

— C'est ainsi que m'appelait Chilly ! Même s'il employait le mot « hotchiwitchi », ajoutai-je en souriant.

Pepe revint avec un verre d'un liquide peu appétissant.

— Ça va aider à guérir la blessure de ton cœur et de ton âme, déclara Angelina.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Peu importe, répondit Pepe. Angelina dit que tu dois boire.

— D'accord.

Sans conviction, je saisis le verre et hésitai en sentant l'odeur forte et étrange du breuvage.

— Bois, me pressa Angelina.

— Combien de temps vas-tu rester ? s'enquit Pepe dès que j'eus avalé la dernière gorgée du liquide écœurant.

— Je n'y ai même pas réfléchi. Je suis simplement montée dans un avion pour venir ici. Je ne m'attendais pas à vous trouver aussi facilement.

— Maintenant que tu es là, tu dois rester un certain temps, parce qu'Angelina a beaucoup à t'apprendre.

Je me tournai vers mon grand-oncle, puis vers ma tante.

— Est-ce que l'un de vous a connu ma mère et mon père ?

— Bien sûr, répondit Pepe. Nous avons été voisins pendant de

nombreuses années. Nous étions là à ta naissance. Tu es née là-dedans, déclara-t-il en indiquant le mur extérieur de la grotte.

— Comment s'appelait ma mère ?

— Isadora, répondit gravement Pepe, et Angelina baissa la tête.

— Isadora… murmurai-je.

— Erizo, que sais-tu de ton passé ? me demanda Angelina.

— Chilly m'a raconté l'essentiel de ce qui s'est passé avant que Lucía ne parte pour Barcelone. Et ensuite comment María est allée les chercher, elle et José. Voulez-vous bien me raconter la suite ?

— Oui, mais d'abord nous devons reprendre là où Chilly s'est arrêté, répondit Angelina. Il faut que tu saches tout. C'est un récit qui va prendre plusieurs heures.

— J'ai tout le temps du monde, fis-je en souriant.

— Il faut que tu saches d'où tu viens pour comprendre où tu vas, Erizo. Si tu as assez d'énergie pour te concentrer, je vais commencer, dit-elle en tendant la main pour prendre mon pouls. Bon, voilà qui est mieux.

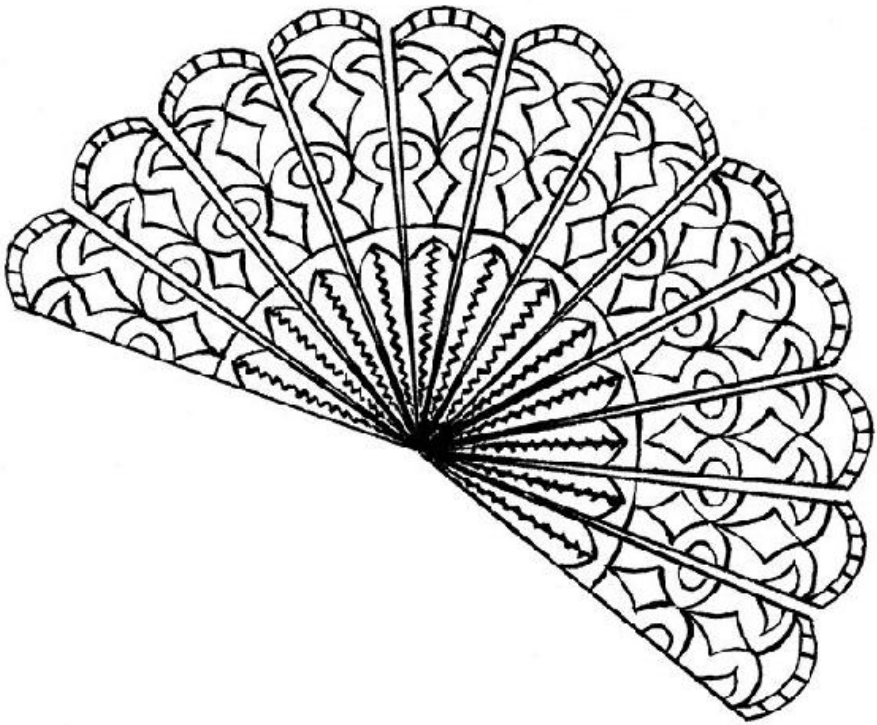
Je me sentais mieux en effet. Mon cœur avait ralenti et je me sentais incroyablement calme.

— Tu sais donc que Lucía dansait avec son père à Barcelone, après le retour de sa mère à Sacromonte ?

— Oui.

— Lucía s'est absentée de Sacromonte pendant plus de dix ans, pour apprendre son art. Elle dansait dans de nombreux endroits, mais retournait toujours à Barcelone. Je vais commencer quand Lucía avait vingt et un ans. Cela devait être en, attends voir… en 1933.

Lucía
Barcelone, Espagne
Août 1933



Éventail de flamenco (*abanico*)
Utilisé pour la danse ainsi que dans le langage secret de la séduction.

22

—Viens, Lucía. Il est temps d'aller danser.

— Je suis fatiguée, Papa. Peut-être que quelqu'un d'autre pourrait prendre ma place ce soir.

José regarda sa fille allongée sur son vieux matelas dans sa chambre minuscule, une cigarette aux lèvres.

— Nous sommes tous fatigués, *chiquita*, mais il faut bien gagner de l'argent.

— C'est ce que tu me répètes chaque jour de ma vie. Peut-être qu'aujourd'hui est un jour différent, un jour où je ne travaillerai *pas*, insista Lucía en tapotant sur sa cigarette, faisant tomber de la cendre par terre. Où est-ce que cela m'a menée, hein ? J'ai voyagé à Cadiz, à Séville, j'ai été en tournée dans les provinces, j'ai même dansé à Paris avec la grande Raquel Meller, et nous habitons toujours dans ce trou à rats !

— Mais maintenant nous avons une cuisine, lui rappela José.

— Quel est l'intérêt, puisqu'on ne s'en sert jamais ?

La jeune femme se leva et jeta son mégot par la fenêtre.

— Je croyais que la danse, c'était ta vie, Lucía.

— D'accord, Papa, mais les propriétaires du bar me font travailler comme une vulgaire ouvrière – parfois trois spectacles par soir pour s'enrichir *eux* ! En plus, il y a de moins en moins de spectateurs parce qu'ils n'ont plus envie de me voir. J'ai vingt et un ans, je ne suis plus une enfant, juste une femme coincée dans le corps d'une petite fille.

En plus d'être très menue et de ne pas avoir de poitrine, elle mesurait à peine plus d'un mètre vingt.

— Ce n'est pas vrai, Lucía. Ton public t'adore.

— Papa, les hommes qui viennent au café veulent des hanches et des seins. Moi, je pourrais passer pour un garçon.

— Cela fait partie de ton charme, c'est ce qui rend La Candela unique ! Les gens ne viennent justement pas pour voir ta poitrine, mais pour ton jeu de pieds et ta passion. À présent, arrête de pleurnicher, habille-toi et viens au bar. J'ai quelqu'un à te présenter.

— Qui ? Un autre imprésario qui prétendra faire de moi une célébrité ?

— Non, un chanteur renommé qui a enregistré un album récemment. Retrouve-moi au bar.

La porte claqua derrière José et Lucía donna un coup de poing dans le mur. Elle se retourna vers la fenêtre ouverte pour regarder les rues animées en contrebas. Cela faisait onze ans qu'elle était là, à danser

encore et encore…

— Pas de famille, pas de vie…

Elle baissa les yeux et aperçut un jeune couple en train de s'embrasser.

— Et pas de petit ami, ajouta-t-elle en allumant une autre cigarette. Ça ne plairait pas à Papa, c'est certain. C'est vous mes petits amis, dit-elle à ses pieds – si petits qu'elle devait porter des chaussures d'enfant.

Elle se déshabilla et enfila sa robe de flamenco rouge et blanche qui empestait la transpiration qu'elle dégageait lorsqu'elle dansait. Les volants des manches blanches peinaient à masquer les taches jaunes et la traîne était sale et abîmée, mais ils n'avaient les moyens de la porter au pressing qu'une fois par semaine, le lundi, et aujourd'hui était un samedi. Elle détestait les week-ends – sa puanteur lui donnait l'impression d'être une vulgaire prostituée.

— Si seulement Maman était là, soupira-t-elle en enroulant en chignon sa longue crinière corbeau devant le miroir craquelé, se souvenant de sa mère assise sur le matelas à côté d'elle, peignant ses cheveux avec douceur. Tu me manques, Maman, dit-elle en s'appliquant du khôl sur les yeux, ainsi que du rouge sur les joues et les lèvres. Je vais peut-être redire à Papa que nous devons retourner à Grenade parce que j'ai besoin de me reposer, mais il rétorquera comme toujours que nous n'avons pas d'argent pour un tel voyage. (Elle fit la moue devant son reflet, puis secoua sa traîne et prit une pose.) Je ressemble à l'une de ces poupées qu'on vend dans les magasins de souvenirs ! Peut-être qu'un riche *payo* voudra m'adopter pour jouer avec moi !

Elle quitta l'appartement et descendit la ruelle étroite pour se retrouver sur l'artère principale du Barrio Chino. Vendeurs, gérants de bars et clients agitèrent la main et sifflèrent sur son passage pour la saluer.

Ce qui n'est pas étonnant, puisque j'ai dû danser dans tous les bars du quartier, pensa-t-elle.

Néanmoins, l'attention qu'elle attirait et les verres levés en son honneur accompagnés de voix criant « La Candela ! La Reine ! » lui remontèrent le moral. Elle savait qu'ici elle ne manquerait jamais de compagnie et qu'on lui offrirait toujours à boire.

— *Hola, chiquita*.

Elle se retourna et aperçut Chilly qui se frayait un chemin dans la foule. Il portait déjà son pantalon noir et son gilet, prêt pour la représentation du soir, sa chemise blanche à volants en partie déboutonnée pour mieux supporter la chaleur étouffante du mois d'août.

Ces dernières années, Chilly était devenu un ami très cher. Lucía et lui faisaient partie du *cuadro* de José – la troupe d'artistes de flamenco qui se produisaient ensemble dans les nombreux bars du Barrio Chino. Pendant que Chilly et José chantaient et jouaient de la guitare, Juana la Faraona, la cousine de son père, dansait avec Lucía, sa maturité et ses courbes contrastant avec la jeunesse et la passion ardente de Lucía. C'était Juana qui avait suggéré d'intégrer une nouvelle danseuse à leur petite troupe, un peu plus d'un an plus tôt.

— Nous n'avons pas besoin d'une autre danseuse, avait aussitôt protesté Lucía. Je ne vous suffis pas ? Je ne vous rapporte pas assez de pesetas à tous ?

Malgré l'irritation de sa fille, José avait été d'accord avec Juana : une autre danseuse plus jeune et voluptueuse rendrait leur *cuadro* plus attrayant. Avec ses cheveux auburn et ses yeux verts, Rosalba Ximénez ne faisait pas le poids face aux *bulerías* passionnées de Lucía, mais dansait les *alegrías* avec élégance et sensualité. Déjà consciente du tempérament impétueux de Lucía, elle s'était plutôt tournée vers Chilly, plus paisible, et la jalousie initiale de Lucía n'avait fait que croître au fur et à mesure qu'elle sentait que Rosalba s'accaparait son ami d'enfance.

Mais Chilly était désormais adulte et, ignorant les bouderies de Lucía, il avait épousé Rosalba le mois précédent au cours d'un mariage étalé sur tout un week-end lors duquel tout le Barrio Chino avait célébré leur union.

— Tu m'as l'air d'aller mieux qu'hier, lui dit-il en la rattrapant. Tu as pris le tonique que je t'avais préparé ?

Brujo du *cuadro*, Chilly concoctait sans cesse des remèdes à base de plantes pour ses membres, et Lucía faisait confiance à ses compétences et son don qui lui permettait de voir au-delà des apparences.

— Oui, Chilly. Je pense que ça m'a aidée, j'ai un peu plus d'énergie aujourd'hui.

— Tant mieux alors, même si le remède le plus efficace serait de lever un peu le pied.

Il la regardait de cette façon particulière qui donnait à la jeune femme l'impression qu'il scrutait son âme. Elle détourna les yeux et ne répondit pas, alors il reprit :

— Tu vas au Bar de Manquet ?

— Oui, je dois y retrouver Papa.

— Dans ce cas je t'y accompagne.

Chilly se mit donc en route avec elle sous le soleil brûlant. Comme c'était le week-end, les bars étaient déjà bondés de dockers et d'ouvriers venus dépenser leur salaire en bière et brandy.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Lucía ? lui demanda-t-il doucement.

— Rien, répondit-elle aussitôt, peu désireuse que ses malheurs arrivent aux oreilles de Rosalba.

— Je sais que quelque chose t'attriste – je vois que ton cœur est vide.

— *Sí*, Chilly, capitula-t-elle. Mon cœur… s'ennuie, mais est surtout très seul.

— Je comprends, mais… (Chilly s'arrêta et saisit les mains de son amie dans les siennes. Il regarda vers le haut et Lucía savait qu'il voyait des choses.) Quelqu'un va entrer dans ta vie, oui… très bientôt.

— Pah ! Tu me l'as déjà dit.

— Je sais, mais je te jure Lucía que cette fois il ne va plus tarder. Allez, bonne chance, *chiquita*, tu vas en avoir besoin, lui dit-il quand ils arrivèrent au Bar de Manquet.

Il lui adressa un clin d'œil, puis poursuivit son chemin. Le bar grouillait de monde comme toujours et Lucía se fraya un passage dans la foule sous un tonnerre d'applaudissements. Elle se dirigea vers la table du *cuadro* au fond, près de la scène. Son père était déjà assis, l'air concentré tandis qu'il parlait à un homme dont elle ne voyait que le dos.

— La même chose que d'habitude, Lucía ? demanda Jaime, le barman.

— *Sí, gracias. Hola*, Papa, je me suis traînée jusqu'ici comme tu peux le voir. *¡Salud!*

Elle leva le petit verre de brandy à l'anis que lui avait servi Jaime et le vida d'une traite.

— Ah, la reine est arrivée, répondit José. Regarde qui est venu te vénérer ?

— La Candela ! Enfin nous nous rencontrons, déclara l'homme en se levant pour s'incliner légèrement devant elle. Je m'appelle Agustín Campos.

La première chose que remarqua Lucía est qu'il ne la dominait pas de sa hauteur, contrairement à la plupart des hommes. Sa silhouette petite mais élégante était vêtue d'un costume joliment taillé et ses cheveux noirs étaient soigneusement peignés en arrière. Il avait la peau plus pâle que la plupart des gitans et Lucía aurait parié ses nouvelles castagnettes qu'il avait du sang *payo*. Il avait de grandes oreilles, mais ses yeux d'une douce couleur caramel étaient chaleureux.

— *Hola, Señor* Campos. J'ai entendu dire que vos enregistrements de guitare étaient réputés à travers toute l'Espagne.

— Je vous en prie, appelez-moi Meñique, comme tout le monde.

— Meñique… répéta Lucía en souriant. « Petit doigt » ?

— Tout à fait. On m'a donné ce surnom quand j'étais enfant et comme je n'ai pas beaucoup grandi depuis, cela reste d'actualité, vous ne trouvez pas ?

— Et comme vous voyez, moi non plus je n'ai pas beaucoup grandi, répondit-elle en riant, enchantée par son honnêteté et son manque d'arrogance, sachant que la plupart des guitaristes – en particulier ceux qui réussissaient – étaient insupportables. Que faites-vous à Barcelone ?

— J'enregistre un nouvel album pour la Parlophone Company. Et comme je suis là, j'avais envie de passer au Barrio Chino pour voir de vieux amis, et peut-être m'en faire de nouveaux… ajouta-t-il en la regardant de haut en bas. Je vois que La Candela brûle ardemment.

— Non, sa lumière décline parce qu'elle n'en peut plus d'effectuer les mêmes danses devant le même public. En revanche vous, Meñique, vous êtes sur tous les gramophones que j'entends.

Meñique claqua alors des doigts pour alerter le barman et leur commander à boire à tous les deux. Voyant sa fille s'égayer, José fit monter une prière de reconnaissance.

Esteban Cortes, le propriétaire du Bar de Manquet, vint à leur table et, après avoir fait la bise à Lucía, se tourna vers Meñique.

— L'heure est venue pour vous de nous ensorceler, *hombre*. Montrez à Barcelone ce qui nous manque ici !

Meñique monta sur scène et l'assistance applaudit avec enthousiasme, avant de se taire, impatiente. Lucía resta à sa table, avec son verre de manzanilla et son éventail pour se rafraîchir.

Elle regarda Meñique accorder sa guitare, puis jouer les premiers accords d'une *guajira* de ses doigts longs et fins. Elle sourit intérieurement : il s'agissait du style de flamenco le plus compliqué et le plus impressionnant – même son père n'était pas à l'aise lorsqu'il devait s'y prêter – et seuls les guitaristes les plus sûrs d'eux se risquaient à cet exercice.

Le rythme du *cajón* commença et Meñique se mit à chanter d'une voix douce et grave. Il caressait les cordes de sa guitare à grande vitesse mais avec légèreté, et Lucía était subjuguée. Il leva soudain les yeux et la chercha dans la foule. Quand leurs regards se croisèrent, elle sentit son corps réagir, son cœur battant en rythme avec la musique, un filet de sueur perlant le long de sa nuque.

Il s'arrêta de façon magistrale avec un geste de la main ample et majestueux, un petit sourire aux lèvres. Elle lui sourit en retour tandis qu'une idée s'ancrait clairement dans son esprit.

Chilly avait raison. Je t'aurai, Meñique. Tu seras tout à moi.

* * *

Plus tard ce soir-là, quand le public du bar fut satisfait, les artistes montèrent dans une salle privée pour une *juerga* improvisée.

— *Dios mío*, fit Meñique en y entrant avec Lucía et découvrant que la pièce était déjà bondée.

— C'est aujourd'hui que nous touchons notre salaire dans le Barrio Chino et nous nous réunissons tous ensemble pour danser et chanter les uns pour les autres, expliqua-t-elle.

— Regarde, voilà El Peluco, déclara Meñique en désignant un vieil homme assis comme un roi dans un fauteuil, une guitare sur les genoux. J'ai du mal à croire qu'il arrive encore à jouer, il boit tellement.

— Je ne le connais pas, mais c'est peut-être un invité de la Villa Rosa, un peu plus loin dans la rue, répondit Lucía en haussant les épaules. À présent, j'aimerais bien un verre de brandy s'il te plaît.

Déjà, El Peluco s'était installé avec sa guitare et chantait ce que Lucía reconnut comme l'une des vieilles chansons que chantait son grand-père quand elle était petite.

— Il faut que je te le présente, c'est une légende, lui murmura Meñique à l'oreille alors que des applaudissements sonores félicitaient le vieil homme et qu'un autre chanteur prenait place sur le tabouret. El Peluco ! l'appela Meñique en agitant la main.

— Ah, le prodige de Pampelune.

El Peluco lui fit un signe de la main en retour et vint le rejoindre. Meñique lui tendit un verre.

— Brandy pour vous, *señor*, dit-il, avant de trinquer avec lui. Et voici La Candela ! Un autre prodige dans la pièce.

Lucía sentit les yeux tombants d'El Peluco sur elle.

— Voici donc celle dont j'entends tant parler. Pourtant, vous n'avez pas la tête de l'emploi. (El Peluco éclata de rire avant d'avaler son brandy, puis se pencha vers Meñique.) Elle n'a rien d'une femme. Et il faut être une femme pour danser le flamenco. Toute cette histoire n'est peut-être qu'une imposture, murmura-t-il assez fort, avant de laisser échapper un énorme rot.

Lucía l'avait entendu comme il en avait l'intention. La colère monta en elle et elle ne connaissait qu'un moyen de s'en débarrasser. Restant là où elle était, ses pieds, déchaussés depuis la prestation de la soirée, se mirent à piétiner le sol. Ses bras s'élevèrent lentement au-dessus de sa tête, le dos de ses mains se touchant et formant une rose, comme sa mère le lui avait appris. Et pendant tout ce temps, elle avait les yeux plongés dans ceux de l'homme qui l'avait traitée d'imposteur.

Lorsque la foule se rendit compte de ce qui se passait, un cercle

s'ouvrit autour de la jeune femme et on fit taire le *cantaor*. Meñique et José s'alignèrent sur le rythme des pieds de Lucía et commencèrent à chanter de vieux couplets de *soleares*. Fixant toujours l'homme qui l'avait insultée, elle invoqua le *duende* et ne dansa que pour lui.

Elle finit par s'écrouler, épuisée. Puis elle fit un signe de tête à son public, qui s'exclama de ravissement, se releva et poussa la chaise la plus proche juste à côté d'El Peluco. Elle grimpa dessus pour pouvoir le regarder droit dans les yeux.

— Ne me traitez plus jamais d'imposteur, dit-elle en faisant mine de lui donner une pichenette sur le nez. Entendu, *señor* ?

— *Señorita*, je jure sur ma vie que l'on ne m'y reprendra plus. Vous êtes… *magnifica* !

— Qu'est-ce que je suis ? s'exclama Lucía en avançant de nouveau un doigt menaçant vers son nez.

El Peluco leva les yeux à la recherche d'une inspiration divine, avant de s'incliner :

— La reine !

L'assistance se réjouit à grand bruit de sa réponse, puis Lucía tendit la main pour qu'il la lui baise.

— À présent, dit-elle à Meñique venu l'aider à descendre de sa chaise, je peux me détendre.

* * *

Lucía se réveilla le lendemain matin avec sa migraine habituelle, causée par trop peu de sommeil et une soirée bien trop arrosée. Elle tâta le sol près de son matelas à la recherche de ses cigarettes. Elle en alluma une et regarda la fumée s'élever vers le plafond.

Il y a quelque chose de différent… songea-t-elle, car même dans l'atmosphère étouffante de sa gueule de bois, elle ne ressentait pas la dépression habituelle qu'apportait chaque nouveau réveil.

Meñique !

Elle s'étira avec volupté et se demanda comment ce serait d'être caressée par ces doigts sensibles et célèbres.

Puis elle se redressa, rattrapée par le bon sens.

— Ne sois pas ridicule. Meñique est une vedette, une idole. Il est connu dans toute l'Espagne et peut obtenir toutes les femmes qu'il veut d'un simple claquement de doigts.

Mais peut-être aurait-il voulu d'elle la veille, et elle aurait accepté avec plaisir, si seulement son père n'était pas resté près d'elle à la fin de la soirée, la couvant comme une mère poule.

— Te verrai-je demain, Lucía ? avait-il demandé lorsque son père avait clairement fait comprendre qu'il était temps pour eux de rentrer.

— Demain soir elle doit danser dans trois cafés, lui avait rappelé

José.

— Dans ce cas, peut-être puis-je venir jouer pour elle à la Villa Rosa ?

La requête de Meñique était restée suspendue dans l'air tandis que José remmenait sa fille.

* * *

Ce soir-là, Lucía alla à la Villa Rosa où elle devait se produire, mais il n'y avait aucun signe de Meñique.

— C'est peut-être mieux ainsi, marmonna-t-elle, horriblement déçue. Ma robe sent encore plus mauvais ce soir qu'hier.

Plus tard, elle et son père descendirent la rue pour rejoindre le Bar de Manquet, suivis du groupe habituel de fervents admirateurs de Lucía. Et là, devant le café, Meñique les attendait.

— Bonsoir, *señorita, señor*. J'ai été retardé, malheureusement, et n'ai pas pu venir plus tôt, mais comme je l'ai dit, j'aimerais jouer pour Lucía ce soir. J'en ai parlé au gérant et il est d'accord, si cela vous convient.

— *Sí*, Papa, j'aimerais beaucoup !

— Je… bien sûr, si c'est ce que souhaitent le gérant et ma fille, répondit José, mais Lucía voyait ses yeux se noircir.

Ce soir-là, Meñique testa les limites de la jeune femme. Taquin, il commença très lentement, puis soudain il tapa du pied, cria « *¡Olé!* » et se lança dans une série d'arpèges presque impossibles à suivre, même pour les pieds de Lucía. Le public applaudissait, s'exclamait et tapait des pieds tandis que les deux prodiges – l'un des mains, l'autre des pieds – essayaient de remporter la bataille l'un sur l'autre. Lucía se transforma en un tourbillon de feu et de passion jusqu'à ce que Meñique fasse un dernier accord, secoue la tête, et se lève pour s'incliner devant la jeune femme. La foule se déchaîna quand ils quittèrent la scène ensemble pour boire du brandy dilué dans un bon volume d'eau.

— Faut-il toujours que tu gagnes ? lui murmura-t-il à l'oreille.

— Toujours, répondit-elle les yeux brillants.

— On se retrouve demain pour déjeuner ? Au Cafè de l'Òpera, sans ton chaperon, ajouta Meñique en désignant José qui tenait salon un peu plus loin.

— Il ne se réveille jamais avant trois heures.

— Parfait. Maintenant, je dois filer. J'ai promis de jouer à la Villa Rosa. *Buenas noches*, Lucía, ajouta-t-il en lui baisant la main.

* * *

Il l'attendait déjà à une table en terrasse lorsqu'elle arriva le lendemain.

— Excuse-moi, déclara-t-elle en s'asseyant en face de lui avant d'allumer une cigarette. Je me suis réveillée tard, ajouta-t-elle en haussant nonchalamment les épaules.

En vérité, elle avait passé l'heure précédente à essayer chaque robe, jupe et chemisier qu'elle possédait, tous vieux et démodés d'à peu près dix ans. Au bout du compte, elle avait opté pour un pantalon d'entraînement noir et un chemisier rouge, avec un foulard rouge vif noué autour du cou.

— Tu es captivante, la complimenta Meñique en se levant pour lui faire la bise.

— Inutile de me mentir. Je suis née avec le corps d'un garçon et le visage d'une affreuse grand-mère, et je ne peux rien y faire, toi non plus. Mais au moins je sais danser.

— Je t'assure que tu n'as pas le corps d'un garçon, Lucía, répondit-il, posant brièvement les yeux sur les contours de sa petite poitrine. Veux-tu de la sangría ? C'est très rafraîchissant par cette chaleur.

— C'est une boisson de *payos*, fit-elle en fronçant les sourcils. Mais si c'est bon, pourquoi pas ?

Meñique en commanda un pichet et servit Lucía. Elle en prit une gorgée qu'elle fit tourner dans sa bouche avant de la recracher sur le trottoir.

— C'est tellement sucré ! Garçon ! appela-t-elle en claquant des doigts. Apportez-moi du café noir pour passer le goût.

— Je vois que tu possèdes un tempérament de feu pour compléter la passion avec laquelle tu danses.

— *Sí*, c'est mon esprit qui me donne le *duende*.

— Vous, les Andalous, vous êtes tous les mêmes. Complètement incontrôlables, observa-t-il en souriant.

— Et toi tu es un Pamplonais bien fade. Il paraît que ta mère est *paya* ?

— En effet. Grâce à elle, je suis allé à l'école et je sais lire et écrire.

— Et maintenant que les *payos* te paient pour ta musique gitane, tu deviens l'un d'entre eux ?

— Non, Lucía, mais je ne vois pas de mal à partager notre culture du flamenco avec un public plus large que notre communauté. Et tu as raison, ce sont les *payos* qui détiennent l'argent. Le monde, et notre monde de la danse, est en train de changer. Tous ces cafés de flamenco se démodent. Les gens veulent un spectacle ! Des lumières, des costumes… un orchestre sur une grande scène dans un théâtre.

— Tu crois peut-être que je ne suis pas au courant ?! J'étais à Paris il y a quatre ans dans le spectacle de Raquel Meller.

— J'ai entendu dire que cela avait été un triomphe. Que s'est-il

passé alors ?

— La Meller n'a pas apprécié le fait que le Trio Albaycín – moi, La Faraona et mon père – remportions plus de succès qu'elle. Tu te rends compte qu'elle a donné un coup de poing dans le nez de La Faraona ? ajouta-t-elle en gloussant. Elle l'accusait d'essayer délibérément de lui faire de l'ombre.

— Voilà qui ressemble à La Meller. Son ego est plus grand que son talent.

— *Sí*, alors nous sommes partis travailler dans les cafés de Montmartre, ce qui était bien plus amusant. Le mode de vie me convenait, mais nous ne gagnions presque rien, alors nous sommes revenus ici. J'ai l'impression que c'est l'histoire de ma vie, Meñique. J'ai une grande opportunité et je me dis, formidable ! Ça y est ! Puis tout me glisse entre les doigts et je me retrouve au point de départ.

— N'exagère pas, Lucía. Tu es célèbre dans le monde du flamenco.

— Mais pas là-bas… tempéra-t-elle en agitant la main pour indiquer le vaste pays qui s'étendait derrière eux. Pas comme toi, ou La Argentinita.

— Qui, je te le rappelle, est plus âgée que toi, répondit Meñique en lui souriant gentiment.

— C'est presque une grand-mère, et pourtant elle vient de tourner dans un nouveau film !

— Un jour, *pequeña*, toi aussi tu seras une star du grand écran, je te le promets.

— Oh, parce que maintenant tu prédis l'avenir comme mon ami Chilly ?

— Non, mais je vois ton ambition. Elle brûle en toi comme une flamme. Bon, on commande ?

— La même chose que d'habitude, annonça Lucía avec emphase au serveur qui patientait. Tu sais, je danse depuis presque aussi longtemps que La Argentinita, et où cela m'a-t-il menée ? Pendant qu'elle traverse l'Europe avec ses fourrures et ses carrosses, je mange des sardines en ta compagnie.

— Merci pour ce compliment, fit-il en haussant un sourcil. Alors, quels sont tes projets ?

— Carcellés nous a organisé une tournée dans les provinces.

— Carcellés ? Qui est-ce ?

— Un autre gros imprésario qui profite de notre dur labeur pour se remplir les poches. Je vais donc me retrouver à danser dans des bars de campagne avec des animaux de basse-cour en guise de public, pendant que La Argentinita enflamme les scènes devant des milliers de personnes.

— Lucía, tu es trop jeune pour être aussi amère. Vas-tu participer à la tournée ?

— Je n'ai pas le choix. Si je reste encore longtemps au Barrio Chino, je mourrai, déclara-t-elle en allumant une autre cigarette. Tu sais ce qui me frustre aussi ?

— Quoi donc ?

— Tu te souviens de Vicente Escudero, le danseur ? Il m'avait recommandée au célèbre manager de La Argentinita, Sol Hurok. Il voulait m'emmener à New York ! Imagine un peu !

— Alors pourquoi n'y es-tu pas allée ?

— Papa a dit que les gitans ne pouvaient pas traverser la mer. Tu te rends compte qu'il a refusé une offre pareille ? s'énerva-t-elle en tapant du poing sur la table, faisant tinter les glaçons dans les verres d'eau. Après cela, je ne lui ai pas adressé la parole pendant un mois.

Commençant à prendre la mesure du tempérament de Lucía, Meñique supposa qu'elle n'exagérait pas.

— Tu m'as dit que tu avais déjà vingt et un ans, donc techniquement tu es libre de choisir ton destin. Même si à mon avis ton père avait raison pour New York.

— Raison d'avoir peur de traverser la mer à cause d'une superstition gitane ?

— Non, raison de te laisser continuer à mûrir ici. Le Barrio Chino produit certains des meilleurs danseurs de flamenco au monde. Continue d'observer et d'apprendre, ma Lucía. C'est ainsi que tu t'épanouiras.

— Je n'ai pas besoin de professeur ! J'improvise tous les soirs ! Arrête de me traiter comme Papa, alors que tu es à peine plus âgé que moi !

Leurs plats arrivèrent et Meñique regarda Lucía avaler ses sardines afin de pouvoir allumer une nouvelle cigarette le plus vite possible. Il savait que ses remarques l'avaient contrariée et il était évident qu'elle avait un potentiel de diva de proportions extraordinaires… Cependant, quelque chose chez elle le fascinait, comme aucune femme avant elle. Il la voulait.

— Tu devrais venir à Madrid si tu peux. Le public y est plus large, et puis c'est là que j'habite…

Il sourit, tendant la main dans sa direction. Elle le regarda avec surprise et une certaine frayeur.

Les doigts de Meñique atteignirent sa main et se refermèrent dessus, et il la sentit frissonner légèrement, puis se reprendre.

— Je… où est-ce que je danserais à Madrid ? s'enquit-elle, essayant de se concentrer sur la conversation.

— De nombreux théâtres ont des spectacles avec une troupe et un orchestre au complet. Je mentionnerai ton nom à ceux que je connais, mais entretemps, ma Lucía, n'oublie pas que l'objectif n'est pas la gloire et la fortune, mais l'art lui-même.

— Oui, je sais bien… soupira-t-elle, sa main sur la sienne lui mettant du baume au cœur. Ma compagnie n'est pas très agréable, *sí* ? fit-elle en lui souriant faiblement. Je ne fais que me plaindre.

— Je comprends, Lucía. Comme moi quand je joue de la guitare, tu donnes tout de toi à chaque prestation. Je suis d'accord que ta carrière stagne et que toi et ton talent méritez d'être vus et reconnus par le monde entier. Je te promets de faire tout mon possible pour t'aider. Pour l'heure, tu dois t'armer de patience et me faire confiance, d'accord ?

— D'accord, convint-elle, tandis que Meñique lui baisait la main.

* * *

Le mois qui suivit, Lucía et sa troupe traversèrent péniblement les provinces d'Espagne en chariot ; le long de la côte dans les petits villages autour de la grande ville de Valence, jusqu'à Murcie où la cathédrale surplombait tous les autres bâtiments. Puis plus au sud, où la jeune femme apercevait au loin les montagnes de la Sierra Nevada, une lueur qui la rendait nostalgique de Sacromonte.

Elle dansait soir après soir pour des publics restreints mais enthousiastes, avant de se retrouver autour d'un feu avec les autres musiciens et danseurs pour boire du vin ou du brandy et écouter les histoires mystiques de Chilly au sujet des autres mondes. Certaines nuits, alors qu'elle était allongée dans le chariot, les mots d'encouragement de Meñique étaient la seule chose qui lui permettait de continuer.

Je dois continuer d'apprendre, pensait-elle, alors, au lieu de quitter les bars quand elle avait fini de danser pour se détendre dehors avec une cigarette, elle restait observer la technique impeccable de Juana La Faraona.

— Je brûle de passion, mais je dois apprendre à être féminine, marmonnait Lucía en regardant l'élégance des bras de La Faraona, la grâce avec laquelle elle soulevait sa traîne et la courbe sensuelle de ses lèvres. Alors peut-être que Meñique m'aimera…

* * *

— Papa, Juana a dit que nous irions à Grenade le week-end prochain. Nous devons rendre visite à Maman, Carlos et Eduardo, *sí* ? (José ne répondit pas, alors sa fille lui donna une pichenette.) Papa ?

— Je crois qu'il est préférable que tu y ailles seule, finit-il par déclarer. Je ne suis plus le bienvenu à Sacromonte.

— Comment ça ? Bien sûr que si ! Ta femme, tes fils et une grande partie de notre famille sont là-bas. Ils seront si heureux de nous voir.

— Lucía, je…

Elle vit que José s'était arrêté net au milieu d'une orangeraie.

— Qu'est-ce qu'il y a, Papa ?

— Ta mère et moi ne sommes plus mariés que pour la forme. Tu comprends ?

Lucía posa ses mains sur ses hanches.

— Comment pourrais-je ne pas comprendre, Papa ? J'ai eu tellement de « tantes » au fil des années, que je serais vraiment stupide si je n'avais pas compris. Je croyais que Maman et toi aviez un arrangement.

— En fait, ta mère ne voulait pas d'« arrangement ». Elle me déteste, et peut-être que Carlos et Eduardo aussi. Ils pensent sans doute que je les ai abandonnés pour t'emmener à Barcelone et te donner ta chance.

Lucía regarda son père avec horreur.

— Tu es en train de dire que c'est de ma faute ?

— Bien sûr que non. Tu étais une enfant et je devais prendre une décision.

Lucía se remémora la dernière fois qu'elle avait vu sa mère à Barcelone, onze ans plus tôt. Elle la revit en train de la coiffer avec douceur. Puis, après l'avoir vue danser à la Villa Rosa, María lui avait dit au revoir, en larmes.

— Quoi qu'il se soit passé entre vous, je dois aller la voir.

— Oui.

José se détourna de sa fille et se dirigea vers le chariot, la tête basse.

* * *

Une semaine plus tard, Lucía franchit le portail de la ville pour entrer à Sacromonte. Le ciel était parfaitement dégagé, les volutes de fumée s'échappant des grottes sur le flanc de la colline s'y élevaient allègrement et la vallée était aussi verdoyante en cette fin d'été qu'elle se la rappelait.

Elle leva les yeux vers l'Alhambra, se remémorant la soirée où elle s'était introduite comme une voleuse sur la scène lors du grand concours du *Cante Jondo* pour danser devant des milliers de personnes.

— Tout ça, c'est grâce à Papa, se rassura-t-elle en montant les chemins sinueux et poussiéreux vers la maison de son enfance.

Elle sourit à un vieil homme qui fumait un cheroot sur le pas de sa porte. En retour, il la regarda avec dédain comme si elle était une vulgaire *paya*. Tout en marchant, elle réfléchit à la confession de son

père, comme quoi il avait abandonné sa femme et ses fils. Même si une partie d'elle-même le détestait de lui avoir menti toutes ces années, elle ne pouvait pas nier ce qu'il avait fait pour elle ce soir-là à l'Alhambra, ni les efforts qu'il consacrait à sa carrière depuis onze ans.

— Leurs affaires conjugales ne me regardent pas, se dit-elle fermement en jetant un coup d'œil vers la fumée qui s'échappait de la cheminée de sa mère.

Lorsqu'elle atteignit la grotte, elle découvrit une porte bleue éclatante qui fermait l'entrée grossièrement taillée dans la pierre, ainsi que deux fenêtres ornées de fleurs rouges en pots.

Elle hésita sur le perron, nerveuse. Face à cette formalité à laquelle elle n'était pas habituée, elle se demandait si elle devait frapper.

C'est chez toi, se raisonna-t-elle en tendant la main vers la poignée pour pousser la porte.

Et là, dans la cuisine, assise à la vieille table en bois désormais recouverte d'une jolie nappe en dentelle, se trouvait sa mère. À l'exception de quelques cheveux blancs, María n'avait absolument pas changé. Un petit garçon tout bouclé d'une dizaine d'années était assis à côté d'elle et gloussait tandis qu'elle le chatouillait.

María leva les yeux vers son invitée surprise, puis mit un moment à reprendre ses esprits avant d'inspirer profondément et de se lever, la main sur la bouche de stupéfaction.

— Lucía ? Je… c'est bien toi ?

— Oui, Maman, c'est bien moi. Et qui est-ce ?

— Pepe. Va jouer dehors avec ta guitare, *querido*, dit-elle au petit garçon qui quitta alors la pièce en adressant un sourire à Lucía.

— *Dios mío*, quel choc ! Ma Lucía est de retour ! s'exclama María en ouvrant les bras pour aller étreindre sa fille. Veux-tu du jus d'orange ? Je viens d'en presser.

María se dirigea vers une nouvelle série de placards en bois qui couvraient un côté du mur. Au milieu, se trouvait un évier en fer forgé, et un pichet d'eau.

— *Gracias*, répondit Lucía.

Elle sentait la gêne de sa mère, mais songeait aussi que la maison était bien plus confortable qu'onze ans plus tôt. La merveilleuse lumière de la vallée entrait par les fenêtres, venant inonder l'intérieur de la grotte qui avait assurément été récemment blanchi à la chaux.

— Comment vas-tu ? Que fais-tu ici… dis-moi tout ! s'exclama María en riant de joie, tout en avançant un fauteuil à bascule superbement sculpté pour faire asseoir sa fille.

— Notre troupe est en tournée dans le coin. Hier soir nous étions à Grenade, pour un spectacle dans un café de la Plaza de las Pasiegas.

Il y avait beaucoup de monde.

— Pourquoi ne m'a-t-on rien dit ? interrogea María en fronçant les sourcils. J'aurais donné n'importe quoi pour te voir danser, *querida mía*.

Lucía devinait pourquoi ses amis et voisins ne l'avaient pas informée du passage de son mari et de sa fille, mais elle préféra ne pas s'étendre sur le sujet.

— Je ne sais pas, Maman, mais comme je suis contente d'être ici !

— Et moi je suis si contente de te voir.

— Est-ce qu'Eduardo et Carlos sont là aussi ?

— Aujourd'hui est un jour férié et ils sont sortis faire la fête avec le reste de Sacromonte, mais si tu restes dormir, tu les verras demain matin.

— Je ne peux pas rester, Maman. Nous devons repartir dès ce soir.

María sembla déçue, puis se reprit.

— Peu importe, l'essentiel c'est que tu sois ici *maintenant*, fit-elle en s'asseyant sur un tabouret près de sa fille. Comme tu as grandi, Lucía…

— Pas tant que ça, Maman, mais qu'est-ce que j'y peux ?

— Je voulais dire que tu es devenue une femme. Une très belle femme.

— Maman, je sais que toute mère a l'obligation de dire que sa fille est belle, mais je sais que je ne le suis pas. C'est la vie. Est-ce que tu vas bien ? En tout cas, la grotte est bien plus douillette que dans mon souvenir.

— Je vais bien, oui. Même si malheureusement tes deux grands-parents ont été emportés par une épidémie de typhoïde cet été.

— C'est triste en effet.

En vérité, Lucía se les rappelait à peine.

— Mais au moins, avant leur mort, la forge de ton grand-père avait bien prospéré grâce à l'aide de tes frères. Ils sont tous les deux si gentils pour moi. C'est d'ailleurs à Carlos que l'on doit tous les nouveaux meubles que tu vois. Tu te souviens comment, enfant, il s'amusait sans cesse à tailler des morceaux de bois ? (Lucía n'en avait aucun souvenir mais hocha tout de même la tête.) Entre nous, je sais que ton grand-père s'arrachait les cheveux face à la maladresse de Carlos avec le métal, mais il avait remarqué sa passion pour le travail du bois. Il lui a donné des morceaux de sapin et lui a suggéré d'essayer d'en faire une table. Ton frère s'est révélé être un charpentier de talent et, aujourd'hui, gitans et *payos* se pressent pour acheter ses meubles. Il s'apprête à ouvrir une boutique en ville, tu te rends compte ? C'est sa femme, Susana, qui s'en occupera pour lui.

Lucía avait du mal à suivre tout ce que lui racontait sa mère.

— Je vois. Et où habitent-ils ?

— Ils se sont installés dans une grotte à côté de chez tes grands-parents, au même moment qu'Eduardo et Elena. Ils ont deux enfants, Mateo et Cristina, et je vais bientôt être grand-mère pour la troisième fois…

— Pas si vite, Maman ! J'ai la tête qui tourne avec tous ces noms !

— Pardonne-moi, c'est le choc de te voir, j'ai tant de choses à te dire et…

— Je comprends. Nous sommes toutes les deux nerveuses, Maman. Cela fait si longtemps, ajouta-t-elle en tendant la main vers celle de sa mère, son visage se radoucissant. C'est merveilleux de te voir et je suis heureuse que tout se soit bien passé pour toi et mes frères depuis notre départ.

— Pas au début. Les premières années ont été très dures. Mais c'est du passé. Parle-moi de toi, Lucía.

— Maman, tout d'abord il faut que je te dise que je sais enfin ce qui s'est passé entre Papa et toi. (Sa résolution selon laquelle le mariage de ses parents ne la regardait pas s'était envolée.) Il a admis qu'il t'avait quittée et qu'il m'avait emmenée contre ta volonté.

— Lucía, nous étions tous les deux fautifs.

— Je ne crois pas, Maman, et je lui en veux tellement pour toutes ces années où je croyais que tu te fichais de moi, où je ne comprenais pas pourquoi tu ne venais pas me voir. Maintenant je comprends.

— Lucía, murmura María, sa voix se brisant. Tu me manques et je prie pour toi chaque jour depuis ton départ, crois-moi. Chaque année, au moment de ton anniversaire, j'ai envoyé un petit paquet pour toi à ton père. J'espère que tu les as reçus ?

— Non. Papa ne m'a jamais rien donné de ce genre.

María voyait le visage de sa fille s'assombrir, alors elle s'empressa de poursuivre.

— Ils se sont peut-être perdus au cours du long voyage. Ton père a fait ce qu'il pensait être le mieux. Il l'a fait pour toi.

— Et pour lui-même, siffla Lucía. Que s'est-il réellement passé, Maman ? Je ne me souviens que de bribes de cette période-là, comme après le concours… Papa grondait Carlos – il pleurait par terre, juste là. Puis nous sommes partis pour Barcelone et tu es venue de nombreuses semaines plus tard. Alors tu m'as dit que Felipe était au ciel avec les anges.

María ferma les yeux, envahie par ces souvenirs. D'une voix hésitante, elle raconta à sa fille les circonstances tragiques de la mort de son frère.

— C'est la prison *paya* qui l'a tué, Lucía. Il est mort le lendemain de sa remise en liberté. Alors je suis venu à Barcelone pour vous prévenir, ton père et toi.

La jeune femme prit la main bronzée et abîmée par le travail manuel de sa mère dans la sienne. Puis elle baissa la tête sur leurs deux mains réunies et fondit en larmes. De retour dans la grotte, la perte de son enfance, et de son frère, la frappait de plein fouet.

— Maman ? lança une voix.

Étonnée, Lucía leva les yeux et essuya ses larmes. Pepe était de retour dans la cuisine, sa guitare serrée contre son cœur.

— Pourquoi est-ce que vous pleurez toutes les deux ?

Le petit garçon s'approcha et Lucía observa ses grands yeux sombres, ses pommettes saillantes et sa crinière de cheveux noirs.

— Est-ce que… est-il mon-mon… ? bégaya-t-elle.

— Oui, Lucía, répondit María avec solennité en essuyant elle aussi ses larmes. Je te présente ton frère. Pepe, dis bonjour à ta sœur.

— *Hola*, dit-il timidement en lui souriant.

C'était le portrait craché de José, cela ne faisait aucun doute.

— Je suis contente de faire ta connaissance, Pepe.

— Tu es plus petite que ce que disait Maman. Je croyais que tu étais ma grande sœur, mais c'est moi qui suis plus grand que toi !

— Oui, tu as raison, et tu es aussi bien effronté ! répondit Lucía en éclatant de rire.

— Puisque tu es là, est-ce que Papa est avec toi ? Maman dit qu'il joue de la guitare, tout comme moi. Je voudrais lui jouer une nouvelle chanson que j'ai apprise.

Lucía jeta un coup d'œil en direction de sa mère.

— Je… Malheureusement Papa n'a pas pu venir.

— Pepe, va donner à manger aux poules, après quoi on va se mettre à table, lui indiqua María.

Alors que Pepe ressortait en traînant les pieds, Lucía l'observa, stupéfaite.

— Comment… ?

— Après t'avoir laissée avec ton père à Barcelone il y a toutes ces années, je suis revenue à Grenade. J'ai mis deux mois à comprendre que le mal-être que je ressentais n'était pas seulement dû au chagrin, mais également à un cadeau d'adieu de ton père. Cependant Pepe a été mon salut, vraiment. Tu devrais l'écouter jouer de la guitare ; un jour, il sera meilleur que José.

— Est-ce que Papa est au courant ?

— Non. J'ai compris en quittant Barcelone que je lui rendais sa liberté.

— Oui, sa liberté de fourrer sa *picha* où il veut, marmonna Lucía, prise d'une nouvelle montée de colère contre son père.

— Certains hommes ne peuvent pas s'en empêcher, c'est aussi simple que cela.

— En tout cas, il n'a toujours pas tiré de leçons de son comportement.

Alors elles se mirent toutes deux à rire, car il n'y avait pas grand-chose à y faire.

— Il n'a pas que des défauts, Lucía. Tu es bien placée pour le savoir. Est-il heureux ?

— Je ne sais pas. Il joue de la guitare, il boit, il…

— Je vois, l'interrompit María. Il est qui il est, comme nous tous. Et une partie de moi l'aimera toujours, soupira-t-elle. Ne le déteste pas, je t'en prie. Il souhaitait t'offrir ta chance.

— Et la sienne, marmonna de nouveau Lucía. Mais je vais essayer de ne pas le haïr. Pour toi.

— J'ai préparé de la soupe pour le déjeuner. Tu en veux un peu ?

— Avec plaisir.

Lucía dévora le contenu de son bol et demanda une deuxième ration, déclarant que c'était la meilleure chose qu'elle ait mangé depuis qu'elle avait quitté cette cuisine onze ans plus tôt. María était enchantée de voir Pepe et Lucía à sa table, déjeunant ensemble comme une famille. Après le repas, les deux femmes s'assirent dehors.

— Tu te souviens quand tu essayais de me faire tisser des paniers pour t'aider ? demanda Lucía.

— Oui. Tu trouvais toujours une excuse pour t'échapper au bout de quelques minutes.

— C'est si paisible ici, si beau. Je l'avais oublié. Peut-être que je ne me rendais pas compte de ce que j'avais.

— C'est la même chose pour tout le monde, *querida mía*, jusqu'à ce qu'on le perde. J'ai appris que le secret du bonheur était d'essayer de vivre pleinement l'instant présent.

— Ce sera difficile à appliquer pour moi, je pense sans cesse à l'avenir !

— Nous sommes différentes, toi et moi : tu as toujours eu de l'ambition, contrairement à moi. Je voulais une maison, une famille et un mari. J'ai au moins réussi à obtenir deux des trois, ajouta María en souriant.

— Danses-tu encore ? Tu étais si douée, Maman.

— Pour le plaisir, oui, mais je me fais vieille. Je suis une *abuela* avec deux petits-enfants.

— Tu dois avoir à peine plus de quarante ans ! À Barcelone,

beaucoup de danseuses ont la cinquantaine ou la soixantaine. Donc tu es heureuse ici ?

— Oui, je crois bien.

Une heure plus tard, alors qu'elle écoutait Pepe jouer de la guitare dans le salon qui avait été aménagé dans l'ancienne écurie, Lucía entendit une voix d'homme dans la cuisine.

— *Hola, mi amor*, je nous ai apporté une douceur pour le dessert de ce soir, après le ragoût.

Elle se dirigea vers la cuisine et découvrit Ramón, leur voisin, un bras autour des épaules de sa mère. María rougit et s'écarta.

— *Hola, señor*, comment allez-vous ? s'enquit Lucía.

— Bien, merci, répondit-il avec raideur, le rouge lui montant aux joues.

Lucía avait envie de pouffer.

— Et comment vont vos filles, Ramón ?

— Très bien, elles vont très bien.

— Deux d'entre elles sont mariées et nous avons fêté les fiançailles de Magdalena il y a tout juste une semaine, n'est-ce pas, Ramón ? l'encouragea María.

— Oui, en effet.

— Comment se portent vos oranges ?

— Bien aussi, merci, Lucía.

— Ramón possède à présent une petite orangeraie, précisa María, continuant de parler pour lui. Ses parents sont morts à quelques mois d'intervalle et, après leur enterrement, Ramón a découvert des pièces dans leur cheminée. Qui sait depuis combien de temps elles étaient cachées là, mais le fait qu'elles n'aient jamais fondu après toutes ces années a fait penser à Ramón qu'il s'agissait d'une bénédiction de la Vierge Marie. Alors, il les a utilisées pour acheter son orangeraie.

— Tout à fait.

Nerveux, Ramón regardait Lucía, attendant sa réaction.

— *Gracias*, Ramón, d'avoir pris soin de ma mère en mon absence. Je suis sûre que vous lui avez apporté un grand réconfort, déclara la jeune femme en lui touchant gentiment la main.

— C'était un plaisir, *señorita*, sourit-il de soulagement.

Lorsqu'il fut parti, María se tourna vers sa fille. Elle s'éventait le visage de ses mains pour calmer sa gêne.

— Que dois-tu penser de moi ?

— J'ai appris que la vie était dure, Maman. Et tu as accepté la consolation qui s'offrait à toi. Il n'y a rien de mal à cela.

— Je… nous, Ramón et moi n'affichons pas notre… amitié. Crois-moi, je ne manquerais jamais de respect à ton père en public.

— Maman, j'ai tout vu au Barrio Chino. Rien ne peut plus me choquer, surtout pas le besoin de réconfort.

María pressa la main de sa fille dans la sienne.

— *Gracias*, Lucía. Tu es devenue une charmante jeune femme.

— J'espère avoir hérité de ta raison et de la passion de Papa. C'est un bon mélange, tu ne trouves pas ? À présent, je dois me mettre en route, annonça-t-elle en regardant le soleil décliner derrière l'Alhambra. Nous partons ce soir pour Cadix.

— Ne peux-tu pas rester un peu plus longtemps, *querida mía* ?

— Malheureusement non, mais maintenant que nous nous sommes retrouvées, je te promets de te rendre visite plus souvent. Même peut-être venir pour des vacances.

— La prochaine fois, préviens-moi à l'avance pour que j'organise une fête avec toute la famille. Ma porte est toujours ouverte et je suis toujours là.

— Maman, que veux-tu que je dise à Papa à propos de… son fils ?

— Si cela n'est pas trop dur à porter pour toi, je crois qu'il vaut mieux ne pas lui en parler pour l'instant. Un jour, je devrai le lui dire en personne.

— Bien sûr. *Adiós*, Maman.

Tandis qu'elle étreignait sa mère, Lucía sentit les larmes lui piquer les yeux. Avant qu'elles n'aient le temps de se déverser, elle quitta la grotte et repartit sur le chemin poussiéreux de son enfance.

23

—*J'*ai des nouvelles pour toi, annonça Carcellés alors qu'ils étaient attablés devant son bar préféré du Barrio Chino.

Lucía regarda l'imprésario qui avait organisé leur tournée dans les provinces. Il avait le visage rouge à force de boire du brandy et son ventre ressortait de son pantalon trop serré. La fumée de leurs cigarettes s'élevait en volutes dans le ciel crépusculaire.

— Quoi donc ?

Carcellés leur resservit du brandy à tous les deux.

— Le Théâtre Fontalba de Madrid organise un hommage à l'actrice Luisita Esteso. Je vais t'ajouter entre deux actes. Il est temps que ton talent soit présenté à la capitale.

Désormais habituée aux promesses excessives de Carcellés, conçues pour la motiver mais qui n'aboutissaient généralement à rien, Lucía le fixa, incrédule.

— Vous voulez m'emmener à Madrid ?

— *Sí*, Lucía. Tu corresponds parfaitement au programme. Le grand Meñique a même proposé de jouer pour toi. Qu'en dis-tu ?

— *¡Dios mío!* En voilà une merveilleuse nouvelle ! s'exclama la jeune femme en se levant pour étreindre Carcellés, percutant la table à tréteaux et renversant leur brandy.

— Je suis content que ça te fasse plaisir, Lucía. Ce n'est qu'un seul soir et tu n'auras que cinq minutes sur le programme, mais ce seront tes cinq minutes à toi et tu dois en profiter pour montrer ce que tu sais faire aux madrilènes influents.

— Je n'y manquerai pas, promis. *Gracias, señor*.

* * *

— Tu as entendu, Papa ?

Lucía entra en trombe dans la chambre de José. Il était seul sur son lit, en train de fumer.

— Quoi ? Madrid ? Oui, je suis au courant. Évidemment, tu ne seras pas payée. Tu en es consciente, n'est-ce pas ?

— Que m'importe l'argent ! Je vais danser devant plus de mille personnes. N'est-ce pas merveilleux ?

— Il paraît que c'est Meñique qui va t'accompagner.

— Oui, donc inutile que tu viennes. Carcellés sera dans le train avec moi et Meñique s'occupera de moi une fois que je serai là-bas.

— C'est justement ce qui m'inquiète, marmonna José, morose, en écrasant sa cigarette dans une bouteille de bière à moitié pleine.

— Je suis une grande fille maintenant, Papa, n'oublie pas que j'ai

vingt et un ans. Et puis je serai de retour très vite.

Lucía regagna sa chambre, refusant de laisser les grognements de son père gâcher sa joie. Elle ôta sa robe de flamenco et se laissa tomber nue sur le matelas. Elle resta allongée là à réfléchir, jambes et bras écartés. Une idée finit par poindre dans son esprit.

— Oui !

Elle sauta du lit et se dirigea vers l'angle où elle empilait ses vêtements, sachant exactement ce qu'elle porterait pour que sa prestation et elle-même marquent à jamais les esprits.

— Madrid… souffla-t-elle en dégotant ce qu'elle cherchait. Et Meñique !

* * *

— Est-ce que ça va, *pequeña* ? lui chuchota Meñique à l'oreille quand, deux semaines plus tard, ils se trouvaient ensemble en coulisses de l'énorme scène, en train d'écouter les applaudissements euphoriques réservés à El Botato qui dansait sa fameuse *farruca* avec des sauts acrobatiques humoristiques.

— *Sí*, mais je suis nerveuse. Cela ne m'arrive jamais d'habitude.

— C'est plutôt positif : l'adrénaline donnera plus de profondeur à ta prestation.

— Personne ici n'a jamais entendu parler de moi, s'inquiéta-t-elle en se mordant la lèvre. Et si je me fais huer ?

— Tout le monde se souviendra de ton nom après ça. Allez, vas-y, fit-il en lui poussant doucement l'épaule.

Lucía s'avança dans le silence général, les projecteurs lui brûlant les yeux. Sous la lourde cape qu'elle portait, elle avait chaud et son corps la démangeait. Meñique la suivit quelques secondes plus tard, cette fois sous les applaudissements des spectateurs.

— Maman, murmura-t-elle en prenant sa position d'ouverture, je vais danser pour toi.

Meñique s'assit sur le côté et regarda la silhouette minuscule s'installer au milieu de l'énorme scène. Il joua quelques mesures avant de se mettre à chanter et vit le menton de Lucía se relever et ses narines se gonfler. Lorsque le rythme s'accéléra, elle retira sa cape en un mouvement fluide et la jeta de l'autre côté de la scène. Choqué, le public émit des cris d'étonnement en voyant que cette toute petite femme portait un pantalon noir à taille haute avec une chemise blanche amidonnée de danseur. Elle avait tiré ses cheveux en arrière, les avait gominés et s'était fait une raie au milieu, et ses yeux bordés de khôl lançaient un défi aux spectateurs.

Alors elle se mit à danser. Tout murmure contestataire se tut au bout de quelques secondes, tandis que les mille quatre cents personnes

de l'assistance tombaient sous le charme de cette femme-enfant dont les pieds miraculeux parvenaient à taper tant de pulsations qu'il était impossible, même pour des mains expertes, de suivre le rythme. Lorsque les spectateurs s'aperçurent qu'elle dansait la même *farruca* qu'El Botato — une danse réservée aux hommes — ils commencèrent à crier et à siffler de joie et d'admiration face à cette vision étrange. Meñique lui-même était si fasciné par ce tourbillon d'énergie qu'il faillit oublier de chanter le couplet suivant de sa chanson.

Elle est si pure… l'essence même du flamenco, songeait-il.

Le public, désormais debout, tapait dans ses mains tandis que les pieds de Lucía piétinaient sans relâche, au point que Meñique se demandait si elle n'allait pas s'effondrer. Où ce petit corps trouvait-il l'énergie pour maintenir un rythme aussi incroyable pendant aussi longtemps, il n'en avait aucune idée.

— *¡Olé!* cria-t-elle quand, finalement, elle tapa du pied une dernière fois et s'inclina profondément.

Le public se déchaîna et elle effectua salut après salut. Meñique la rejoignit pour saluer à côté d'elle.

— Tu l'as fait, *pequeña*, tu l'as fait, murmura-t-il en la faisant revenir sur le devant de la scène, encore et encore.

— C'est vrai… ? lui demanda-t-elle quand ils rejoignirent enfin les coulisses où une foule s'était déjà formée pour la féliciter.

— Tes débuts madrilènes ont été parfaits.

— Je ne me souviens de rien.

Elle s'appuyait sur son bras pour tenir debout et Meñique voyait qu'elle semblait abasourdie. Il la fit traverser les foules jusqu'à sa loge et referma soigneusement la porte derrière eux.

— Prends quelques minutes pour te remettre.

Il la fit asseoir dans un fauteuil et lui servit un verre de brandy que Lucía avala d'une traite.

— *Gracias*. Après coup, je ne me souviens jamais de rien. Est-ce que j'ai été convaincante ?

Meñique voyait qu'il s'agissait d'une véritable question et que son amie n'allait pas à la pêche aux compliments.

— « Convaincante » est un bien faible mot, Lucía, tu as été… miraculeuse ! s'exclama-t-il en s'inclinant devant elle.

Il y eut des coups sonores à la porte, accompagnés de voix.

— La Candela est-elle prête à recevoir les éloges de son public conquis ?

— Oui.

Elle se leva, se tourna vers le miroir et prit un mouchoir pour s'éponger le visage.

— Mais juste avant…

Meñique la prit dans ses bras et l'embrassa.

* * *

Quelques jours plus tard, Lucía se redressa dans le lit confortable de Meñique.

— Comment ça Papa arrive aujourd'hui ? Il n'était pas censé venir avant la semaine prochaine ! Je me débrouille parfaitement bien toute seule à Madrid.

— Lucía, ton père gère ta carrière depuis ton enfance. Tu ne vas quand même pas le priver de ce moment de triomphe ? Par ailleurs, c'est ton guitariste. Lui seul sait comment t'accompagner au mieux.

— Non ! s'exclama-t-elle en saisissant les doigts de Meñique pour les embrasser. *Eux* savent encore mieux. Et pas uniquement à la guitare…

Lucía tortilla son corps nu près de lui et Meñique dut lutter pour se contrôler.

— Oui, *pequeña*, mais je me suis déjà engagé ailleurs pour les deux mois à venir, comme tu le sais.

— Alors annule, fit-elle en le caressant sous le drap. Il faut que tu joues pour moi au Coliseum.

Meñique la prit par les épaules.

— Écoute, ton étoile monte, d'accord, mais tu n'es pas encore une diva accomplie, alors arrête de te comporter comme telle. Ton père viendra avec ton *cuadro*. C'est beaucoup mieux pour toi d'avoir tes propres guitaristes et chanteurs pour t'accompagner – ceux que tu connais et à qui tu peux faire confiance – plutôt que de ne pas pouvoir les choisir.

— C'est tellement agréable d'être libre… En étant ici avec toi, je me sens femme, alors que Papa me traite toujours comme une enfant.

— Et quelle femme, Lucía.

Meñique tendit la main pour lui caresser les seins, mais cette-fois c'est elle qui le repoussa.

— Même quand Papa sera là, est-ce que je pourrai rester ici avec toi ?

— Quand je serai à Madrid, oui, bien sûr, mais maintenant que tu gagnes enfin un bon salaire avec ton contrat au Coliseum, tu vas pouvoir prendre un appartement avec le reste du *cuadro*.

Meñique sortit du lit et commença à s'habiller.

— Tu ne veux plus de moi ici ?

— Si, mais je ne peux pas toujours être là pour toi.

— Ta carrière est plus importante que moi ?

— Ma carrière est *aussi* importante que toi. À présent, je dois y aller, j'ai un rendez-vous pour parler de mon nouveau disque. À plus tard.

Lucía se laissa retomber sur les oreillers, furieuse que son amant et son père contrarient tous les deux ses projets. Depuis son triomphe au Teatro de Fontalba, elle goûtait pour la première fois à la liberté et n'avait pas l'intention de l'abandonner sans se battre. Surtout quand elle pensait aux nouveaux plaisirs qu'elle avait découverts avec Meñique.

— Je l'aime ! cria-t-elle dans l'appartement vide, en tapant sur le matelas. Pourquoi me laisse-t-il ici toute seule ?

Elle descendit du lit, prit ses cigarettes et s'assit sur le rebord de la fenêtre pour en allumer une. Au-dessous d'elle, une large avenue bordée d'arbres grouillait de voitures et de passants. Au quatrième étage, elle n'entendait le bruit de la rue que si elle ouvrait la fenêtre, ce qu'elle fit, laissant une volute de fumée s'échapper doucement dans la lumière du matin.

— J'adore cet endroit, cria-t-elle dans la rue. Et je ne veux pas partir ! Comment Meñique ose-t-il me suggérer de trouver un autre appartement ?!

Elle jeta son mégot par la fenêtre et, encore nue, traversa l'appartement pour mettre de l'eau à chauffer pour son café noir habituel. Tout comme Meñique, les pièces étaient petites, impeccables et organisées.

— Il fait même la cuisine ! murmura-t-elle en prenant une tasse sur une étagère. C'est lui que je veux !

Elle emporta son café au salon et se blottit dans un fauteuil pour le boire à petites gorgées, tout en contemplant les guitares bien alignées le long d'un mur. Il était différent de tous les gitans qu'elle connaissait, du fait de sa mère *paya* et de son éducation à Pampelune, au nord de l'Espagne. Sa famille avait vécu dans une maison – une maison ! – et il avait grandi au milieu des *payos*. Parfois, Lucía avait l'impression d'être un animal sauvage face à sa sophistication et sa tranquillité. Il ne voyait pas les *payos* comme des ennemis, contrairement à ce qu'on lui avait enseigné à elle, mais simplement comme une espèce différente.

— Je suis les deux, alors je dois épouser les deux cultures, Lucía. Et ce sont les *payos* qui nous permettront d'obtenir le succès que nous recherchons tous les deux, lui avait-il dit un soir alors qu'elle se moquait de lui qui lisait un journal *payo*. Ce sont eux qui possèdent l'argent et le pouvoir.

— Ils ont tué mon frère, avait-elle crié en guise de réponse. Comment pourrais-je le leur pardonner ?

— Il y a aussi des gitans qui tuent des gitans, des *payos* qui tuent des *payos*, lui avait-il alors rappelé en haussant calmement les épaules. Je

suis navré pour ton frère, ce qui est arrivé est terrible, mais les préjugés et l'amertume ne mènent nulle part, Lucía. Tu dois pardonner, comme nous l'enseigne la Bible.

— Te voilà prêtre ?! s'était-elle moquée. Tu me dis de lire la Bible ? Tu essaies de me prendre de haut ? Tu sais bien que je n'ai jamais appris à lire.

— Dans ce cas je t'apprendrai.

— Je n'en ai pas besoin ! s'était-elle exclamée en repoussant le bras venu l'enlacer. Je n'ai besoin que de mon corps et de mon âme.

Cependant, elle savait au fond d'elle-même que Meñique avait raison. Les foules qui achetaient les billets à l'avance pour la voir danser n'étaient pas des gitans mais des *payos*, et c'était leur argent qui financerait le gros salaire hebdomadaire qu'on lui avait offert. Elle se leva.

— Il me traite exactement comme Papa ! cria-t-elle aux guitares. Comme une petite gitane ignorante qui ne comprend rien à rien. Et pourtant, il me prend trois fois par nuit pour satisfaire ses désirs ! Maman a raison, les hommes sont tous pareils. Eh bien je vais lui apprendre à me traiter de la sorte.

Elle prit son élan et donna un coup de pied dans une guitare. Celle-ci tomba en faisant vibrer ses cordes. Elle regarda l'étagère de livres bien ordonnés et y passa la main, les envoyant valser à terre. De retour dans la chambre, elle enfila pour la première fois depuis plusieurs jours la robe de flamenco dont Meñique l'avait dévêtue. Puis elle mit ses chaussures et quitta l'appartement.

* * *

À son retour, Meñique soupira en découvrant le foutoir qu'elle avait causé chez lui, puis se mit en route vers le Coliseum où Lucía devait répéter cet après-midi-là.

Il trouva José en train de fumer près de l'entrée des artistes, et le reste du *cuadro* assemblé à l'intérieur.

— Lucía est arrivée ? demanda-t-il à José.

— Non, je croyais qu'elle était avec toi. Personne ne l'a vue.

— *Mierda*. Je l'ai laissée chez moi ce matin… où a-t-elle pu aller ?

— C'est à toi de me le dire, répondit José, peinant à contrôler sa colère. Tu étais censé veiller sur elle.

— Comme vous le savez, *señor*, personne ne peut « veiller » sur Lucía, surtout si elle est contrariée.

— Elle commence la semaine prochaine ! Nous sommes venus ici pour répéter avec elle ! Après tout ça, elle raterait cette grande opportunité ?

Meñique passa en revue les options dans sa tête.

— Venez avec moi, je pense savoir où elle se trouve.

Une demi-heure plus tard, ils arrivèrent Plaza de Olavide, un carrefour de cafés et de bars. Et là, au centre de la place, se tenait Lucía, au milieu d'une foule qui s'était réunie autour d'elle. Deux guitaristes de fortune l'accompagnaient et Meñique entendit le tintement de pièces atterrissant autour d'elle tandis qu'il se frayait un chemin parmi les badauds. Les bras croisés, il la regarda danser. Lorsqu'elle eut fini, José et lui se joignirent aux applaudissements enthousiastes de la foule.

Il la vit ramasser les pièces et indiquer aux passants que le spectacle était terminé.

— *Hola*, Lucía, dit-il en s'approchant d'elle. Qu'est-ce que tu fais là ?

Elle termina de ramasser les pièces, puis se redressa et le fixa d'un air de défi.

— J'avais faim et je n'avais pas d'argent pour déjeuner. Alors je suis venue en gagner ici. Bon, on va manger un morceau ?

* * *

Lucía était frustrée que son père soit à Madrid mais, au moins, elle était contente de retrouver le reste du *cuadro*.

— Chilly, as-tu apporté mon tonique ? demanda-t-elle à son ami en ignorant Rosalba, debout à côté de lui.

— À voir ta mine, Lucía, je dirais que Madrid te réussit, répondit Chilly avec un sourire espiègle. Es-tu heureuse ?

— Je ne suis jamais heureuse, mais oui, Madrid a des avantages.

Les jours suivants, le *cuadro* trouva un appartement en ville et José commença à organiser des auditions pour recruter d'autres guitaristes, chanteurs et danseurs. Après plusieurs longs après-midi dans le théâtre vide, la troupe avait déniché ses nouveaux membres.

Sebastian était un guitariste qui offrait à tous de quoi boire et fumer, même s'il apparut bientôt que ses doigts étaient aussi doués pour faire les poches des *payos* que pour jouer de la guitare. Il avait promis d'arrêter mais, comme par miracle, il avait encore un flot continu de pesetas à partager.

Son frère Mario, connu sous le surnom « El Tigre », était un homme agile et viril qui attaquait chaque danse comme s'il s'agissait d'abattre un taureau. C'était le seul danseur dont Lucía pensait qu'il pourrait égaler son énergie féroce. Elle choisit également deux jeunes danseuses, simplement parce qu'il s'agissait des plus banales.

— Alors, ma fille, déclara José en levant son verre après leur premier filage avec l'orchestre. Demain, le *cuadro* Albaycín fera ses débuts au Coliseum.

— Et moi aussi, chuchota Lucía en trinquant.

* * *

Au cours des mois qui suivirent, la réputation de Lucía grandit. Des files d'attente se formaient au guichet du Coliseum. Tout le monde voulait voir la jeune gitane enchanteresse qui dansait en vêtements d'homme.

Enfin, Lucía Amaya Albaycín devenait une star.

Même si la mer et la culture de Barcelone, qui correspondaient si bien à son esprit gitan, lui manquaient, elle adorait Madrid, avec ses immenses immeubles blancs et ses larges avenues. Il y avait de la passion et de l'électricité dans l'air, du fait notamment des rassemblements quotidiens organisés par les différents partis politiques *payos* qui cherchaient chacun à recueillir le soutien des citoyens, mécontents pour la plupart depuis la victoire des Républicains aux élections de novembre. Meñique avait beau essayer régulièrement de lui expliquer de quoi il retournait, elle se contentait de rire et de l'embrasser pour le faire taire.

— J'en ai marre de voir les *payos* s'affronter les uns les autres, disait-elle. Regardons plutôt un *payo* combattre un taureau !

— Cet endroit est une porcherie, avait observé Meñique la première fois qu'il avait rendu visite à Lucía dans sa chambre de l'appartement du *cuadro*.

Des arêtes de sardines et d'autres restes alimentaires gisaient sur des assiettes qui s'empilaient dans un évier débordant, et des vêtements sales traînaient là où elle les avait laissés tomber plusieurs jours auparavant.

— Peut-être, mais c'est ma porcherie, et j'en suis satisfaite, avait-elle répondu en l'embrassant.

Parfois, Meñique avait l'impression d'essayer d'apprivoiser un animal sauvage. D'autres jours, il souhaitait protéger la petite fille vulnérable que Lucía pouvait si facilement redevenir. Dans tous les cas, elle le fascinait complètement.

L'ennui, c'est qu'elle fascinait aussi le Tout-Madrid. Désormais, ce n'était plus Meñique, le célèbre guitariste, qui était au centre de l'attention lorsqu'ils sortaient tous les deux. Non, c'était Lucía que tout le monde voulait rencontrer.

— Qu'est-ce que ça fait d'être la danseuse gitane la plus célèbre de toute l'Espagne ? lui demanda-t-il un matin qu'ils traînaient au lit chez lui.

— C'est ce à quoi je m'attendais, répondit-elle en haussant les épaules avec nonchalance, cigarette à la main. J'ai longtemps attendu pour ça.

— Certains attendent leur vie entière et n'y parviennent pas, Lucía.

— J'ai mérité chaque seconde de mon succès, répliqua-t-elle férocement.

— Peux-tu donc être heureuse à présent ?

— Bien sûr que non ! La Argentinita a conquis le monde ! Moi, seulement l'Espagne. Il reste encore beaucoup à faire.

— Sans doute, pequeña, soupira-t-il.

— Est-ce que je t'ai dit qu'on m'avait demandé de danser dans un film ? C'est un réalisateur payo – un certain Luis Buñuel. Il paraît qu'il est très doué. Tu crois que je devrais accepter ?

— Évidemment ! Ainsi ton talent sera immortalisé pour toujours et des générations pourront t'admirer même après ta mort.

— Je ne mourrai jamais, rétorqua Lucía. Je vivrai éternellement. À présent, querido, nous devons nous préparer pour retrouver mes nouveaux amis payos pour le déjeuner dans l'un de leurs restaurants chics. Je suis l'invitée d'honneur ! Tu te rends compte ?

— Plus rien ne m'étonne de toi, vraiment.

Madrid

Juillet 1936, deux ans plus tard

24

—Que s'est-il passé ?

Lucía alluma une cigarette et s'affala contre les oreillers, le soleil se déversant dans sa chambre.

— Il y a eu un coup d'État au Maroc, répondit Meñique sans lever les yeux de son journal. On dit que le soulèvement pourrait s'étendre ici d'un jour à l'autre. Peut-être devrions-nous quitter l'Espagne tant qu'il est encore temps.

— Quel soulèvement ? Contre quoi les gens se soulèvent-ils ? interrogea Lucía en haussant les sourcils.

Il poussa un profond soupir. Il avait fait de son mieux pour lui expliquer la situation tendue qui régnait en Espagne, mais Lucía se désintéressait totalement de la politique. Ses journées étaient occupées à danser, fumer, faire l'amour et manger ses sardines adorées, dans cet ordre d'importance.

— Franco veut prendre le contrôle de l'Espagne avec ses armées, expliqua-t-il avec patience. Il veut transformer le pays en un État fasciste, tout comme le font les Nazis en Allemagne.

— Toutes ces histoires m'ennuient, qui s'y intéresse ?

Elle bâilla et s'étira, percutant le visage de Meñique de son petit poing.

— Moi je m'y intéresse, et toi aussi tu devrais t'y intéresser, *pequeña*, parce que cela a une incidence sur tout ce que faisons. Nous devrions réfléchir à partir pour le Portugal plus tôt que prévu – tu es censée t'y produire bientôt de toute façon. Je crains que Madrid ne soit au cœur de toute lutte à venir. Cela pourrait s'avérer violent.

— Je ne peux pas aller au Portugal tant que mon spectacle se poursuit au Coliseum. Les gens font la queue pendant longtemps pour obtenir des billets. Je ne dois pas les décevoir.

— Si rien ne change, nous partirons juste après. Espérons qu'il ne sera pas trop tard, marmonna Meñique en sortant du lit.

— Ils ne me feront aucun mal, je suis la chouchoute de l'Espagne, lança Lucía. Peut-être qu'au bout du compte ceux qui se soulèvent me choisiront comme reine !

Meñique leva les yeux au ciel en mettant la main sur sa chemise et son pantalon dans le désordre de la chambre. Malheureusement, il ne pouvait pas la contredire. Non seulement elle remportait un succès éclatant à Madrid, mais en plus le fait d'accepter le rôle-titre dans le film espagnol le plus cher jamais produit avait fait d'elle une vedette nationale.

— Je retourne chez moi pour être un peu au calme, annonça-t-il en l'embrassant. À plus tard.

Il quitta la chambre de Lucía et parcourut le couloir de l'appartement, trébuchant au passage sur une tasse de café que Lucía avait laissée à même le sol.

— Exaspérant, grogna-t-il en sortant son mouchoir pour essuyer les éclaboussures.

Non seulement Lucía vivait dans le chaos qu'elle chérissait, mais en plus elle partageait l'appartement avec des gens qui changeaient constamment – certains des amis ou des membres de sa famille, mais d'autres, de simples acolytes qui gravitaient autour d'elle. Peut-être était-ce simplement dû à la façon dont elle avait grandi : une famille nombreuse à Sacromonte, puis plusieurs années dans la communauté soudée du Barrio Chino. Elle semblait avoir besoin d'être entourée en permanence.

— J'ai peur de la solitude, lui avait-elle avoué un jour. Le silence m'angoisse.

Lui, en tout cas, le silence ne l'angoissait pas : après deux ans et demi de relation avec Lucía, il le savourait.

Retrouvant la tranquillité de son appartement, il poussa un soupir de soulagement et se demanda pour la centième fois ce qui adviendrait de leur couple. Il était évident que l'Espagne entière – et surtout Lucía elle-même – attendait qu'il l'épouse. Néanmoins, il ne l'avait toujours pas demandée en mariage. Ils s'étaient séparés de nombreuses fois après des colères de Lucía dues justement à cette indécision de sa part. Il s'en allait alors, soulagé d'être libéré des montagnes russes de leur relation, de la carrière de la jeune femme et de son mode de vie excentrique.

— Elle est impossible à vivre ! se disait-il alors. Seul un saint pourrait la supporter !

Puis, après quelques heures d'une paix qu'il avait tant désirée, il se calmait. Quelques heures plus tard encore, elle commençait à lui manquer jusqu'à ce qu'il soit obligé de retourner vers elle pour implorer son pardon.

— Oui, je t'achèterai une bague, disait-il lorsque Lucía le regardait de ses yeux enflammés.

Alors ils faisaient l'amour avec passion et voracité, tous les deux soulagés que la douleur de la séparation soit derrière eux. Après quoi tout était tranquille jusqu'à ce que Lucía perde patience de nouveau et que démarre le même cycle, une fois de plus.

Meñique ne savait pas pourquoi il était incapable de prendre cet engagement ultime. De la même façon, les raisons pour lesquelles il

lui était impossible de la quitter pour de bon demeuraient pour lui un mystère. Était-ce l'attirance sexuelle brute qu'il ressentait lorsqu'il pensait à elle ? Ou l'aphrodisiaque de son talent sublime lorsqu'il la regardait danser ? *C'est tout l'ensemble*, était la seule conclusion à laquelle il parvenait. *Elle est juste… Lucía*. Parfois il avait l'impression que tous deux étaient prisonniers d'un paso doble éternel et sans issue.

— Ce n'est pas de l'amour, c'est une dépendance, murmura-t-il en essayant de se concentrer sur une mélodie qu'il peinait à composer.

Sa capacité de concentration l'avait déserté, ce qui était un autre problème : être avec Lucía était un travail à plein temps, ce qui lui laissait peu d'espace pour sa propre carrière. Lorsqu'elle avait reçu cette offre pour se produire à Lisbonne, elle ne lui avait même pas demandé s'il souhaitait l'accompagner – elle avait juste supposé qu'il viendrait.

— Peut-être devrais-je rester ici, dit-il à sa guitare. Ne pas m'accrocher.

Puis il regarda par la fenêtre et vit avec inquiétude des soldats armés défiler dans la rue. Si la guerre civile éclatait en Espagne, c'était un moment dangereux pour être séparés et, en plus de cela, la troupe hétéroclite de danseurs et de musiciens de Lucía n'avait aucune idée du monde réel, au-delà du flamenco. Ils finiraient sans doute en prison ou devant un peloton d'exécution après avoir déclaré ce qu'il ne fallait pas.

Mais était-ce son problème ? Si c'était le cas, c'était de sa faute.

Il bâilla. Ils n'étaient rentrés qu'au petit matin après la fête organisée pour célébrer le spectacle à guichet fermé de Lucía. Il posa délicatement sa guitare sur la table, puis s'étendit de tout son long sur le canapé et ferma les yeux. Toutefois, malgré son épuisement, il ne parvint pas à dormir. Il sentait l'arrivée imminente d'une tragédie.

* * *

— Qu'est-ce que c'est que tout ce vacarme dehors ? lui demanda Lucía lorsqu'il la rejoignit dans sa loge du Coliseum le lendemain soir.

Meñique écouta les grondements et sentit la peur lui serrer le cœur.

— C'est de l'artillerie lourde. Je crains que le soulèvement n'ait débuté.

— Le théâtre est encore vide alors que c'est presque l'heure du spectacle. On m'a dit que ce soir toutes les places avaient été vendues.

— Il n'est pas prudent d'arpenter les rues, Lucía. Les gens raisonnables restent chez eux. Beaucoup de ceux qui étaient venus sont déjà repartis. Nous devrions peut-être annuler le spectacle et rentrer tant que nous le pouvons. Après tout, c'est la dernière, et puisque nous devons partir demain pour Lisbonne…

— Je n'ai jamais annulé de ma vie et ne le ferai jamais ! Même s'il n'y a que les femmes de ménage pour me regarder. Aucune armée *paya* ne m'empêchera de danser ! insista-t-elle, le visage encore plus lumineux que d'habitude avec son maquillage de scène.

Tandis qu'elle parlait, le bruit d'une énorme explosion quelque part dans la ville fit trembler les murs robustes du théâtre. Une poignée de poussière blanche tomba sur les cheveux corbeau de la jeune femme qui, paniquée, saisit le bras de Meñique.

— *¡Ay, Dios mío!* Que se passe-t-il ?

— Je crois que les Nationalistes tentent de prendre le contrôle de la ville. La garnison de l'armée est si proche du théâtre… vraiment, Lucía, nous devrions partir maintenant et essayer de gagner Lisbonne tant que nous le pouvons.

Les autres membres de la troupe avaient commencé à faire leur apparition dans la loge, la terreur inscrite sur le visage.

— Il est peut-être trop tard pour partir, Meñique, intervint José. Je viens de jeter un coup d'œil dehors et les gens courent dans tous les sens. C'est le chaos !

Il fit alors son signe de croix, par habitude.

Chilly fendit le groupe anxieux et attrapa les mains de Lucía, l'air terrorisé.

— Lucía, Rosalba est seule à l'appartement. Tu sais qu'elle est restée à la maison aujourd'hui à cause de sa cheville foulée ! Je dois la rejoindre, elle est peut-être en danger !

— Tu ne peux pas y aller, répondit Sebastian, le guitariste, en saisissant le bras de Chilly pour le calmer. Rosalba est une femme raisonnable, elle restera à l'abri dans l'appartement. Tu devrais attendre ici que la situation s'apaise et la rejoindre demain matin.

— Je dois y aller maintenant ! Faites attention à vous ce soir et, si Dieu le veut, nous nous reverrons dans cette vie.

Chilly embrassa rapidement Lucía sur les deux joues, puis quitta la loge en courant.

Le *cuadro* ne bougea pas, sous le choc du départ si soudain de Chilly. Meñique s'éclaircit la voix :

— Nous devons trouver un abri. Savez-vous s'il y a une cave ?

Une femme munie d'un balai était apparue à la porte, les traits tendus. Meñique se tourna vers elle.

— *Señora*, pouvez-vous nous aider ?

— *Sí, señor*, je vais vous montrer l'entrée de la cave. Nous pouvons nous y réfugier.

Une nouvelle rafale de coups de feu provoqua un sursaut de panique parmi les artistes.

— Prenez chacun ce que vous pouvez pour vous installer confortablement et nous allons vous suivre, *señora*.

Chacun récupéra ce qu'il put, après quoi la dame au balai emmena le *cuadro* jusqu'à la porte de la cave. Sur le chemin, elle avait sorti des allumettes et deux boîtes de bougies d'un placard.

— Est-ce que tout le monde est là ? s'enquit Meñique.

— Où est Papa ? lança Lucía avec angoisse.

— Je suis là, *querida*, répondit une voix dans les escaliers qui menaient à l'auditorium. Je suis passé au bar du foyer pour faire des provisions.

Il apparut alors, les bras chargés de bouteilles.

— Dépêchez-vous maintenant ! le pressa Meñique tandis qu'une nouvelle explosion faisait trembler les murs, éteignant les lumières du couloir.

On alluma des bougies à la hâte et chacun en prit une.

— Il est l'heure d'être engloutis en enfer, plaisanta José en levant une bouteille à ses lèvres tandis qu'ils descendaient les marches.

— Comment peut-il faire aussi froid ici alors qu'il fait si chaud là-haut ? interrogea Lucía alors qu'ils essayaient tous de s'installer le mieux possible dans la cave humide.

— Au moins, ici, nous sommes en sécurité, observa Meñique.

— Et Chilly ? demanda El Tigre en faisant les cent pas, incapable de rester immobile. Il est sorti… peut-être pour sa perte !

— Chilly est un *brujo*, répondit Juana. Son sixième sens le protègera.

— *Ay*, peut-être, mais nous alors ? Le bâtiment va s'effondrer sur nous et nous allons finir piégés ici ! se lamenta Sebastian.

— Et il n'y aura peut-être pas assez de brandy pour tout le monde, ajouta José, posant ses bouteilles à terre.

El Tigre secoua la tête.

— Voilà, c'est la fin. Nous mourrons ici et tomberons dans l'oubli.

— *Jamais !* s'exclama Lucía qui frissonnait à présent. On ne m'oubliera jamais !

— Tenez, *señorita*, ne prenez pas froid.

La dame au balai retira son tablier léger et l'enveloppa comme un châle autour des épaules nues de la jeune femme.

— *Gracias, señora*, mais je connais un meilleur moyen de me réchauffer…

La moitié de sa phrase fut engloutie par une explosion qui semblait juste au-dessus d'eux.

— *Señoras y señores*, cria Lucía pour être entendue, levant les bras au-dessus de sa tête. Pendant que ces *payos estupidos* font exploser

cette belle ville, nous, gitans, allons danser !

* * *

De tous les souvenirs que Meñique garderait de Lucía à l'avenir, celui de ces heures à être coincés dans la cave du Coliseum lors du début de la destruction de l'Espagne était le plus précis.

Elle fit se lever le *cuadro* terrifié, insistant pour que les hommes prennent leur guitare et que les femmes dansent. Tandis que la garnison de l'armée était attaquée par les Nationalistes, le bruit des fusils était noyé par une douzaine de gitans qui célébraient leur art ancestral, devant une femme et son balai comme seul public.

À quatre heures du matin, le silence tomba sur la ville et, épuisé par la peur, l'excitation et l'alcool apporté par José, le *cuadro* s'effondra à terre et s'endormit.

Meñique se réveilla le premier, hébété par les effets d'un trop-plein de brandy. Il mit quelques minutes à comprendre où il se trouvait – il faisait noir comme dans un four – et, quand il s'en souvint, il tâtonna à la recherche des bougies qu'il avait rangées sous sa veste la veille. Il en alluma une et vit que tout le monde dormait encore. Lucía avait la tête sur son épaule et il la déplaça délicatement pour l'allonger sur sa veste. Il prit la bougie et, désorienté, chercha la porte pour remonter. Il s'arma de courage pour la pousser, conscient que, s'il n'y arrivait pas, cela signifierait que tout le monde était condamné à mourir dans cette cave, enterré sous les décombres du théâtre.

Par chance, la porte s'ouvrit facilement et il sortit dans le couloir qui menait aux loges. Seul un peu de plâtre tombé par endroits témoignait de la violence de la nuit. Il fit monter une prière de reconnaissance, puis poursuivit son chemin jusqu'à l'entrée des artistes. Il l'ouvrit avec précaution pour jeter un œil à l'extérieur.

L'air était encore lourd de la poussière des innombrables explosions, et le silence de cette ville d'ordinaire si animée était presque irréel. Il leva la tête et vit que le bâtiment d'en face était balafré par les balles et les grenades, ses fenêtres brisées. Il retint un sanglot. Il savait que c'était le début de la fin pour son Espagne chérie.

Abasourdi, il retourna à la cave et regarda le *cuadro* qui dormait paisiblement.

— J'ai soif, déclara Lucía quand il la secoua avec douceur pour la réveiller. Où sommes-nous ?

— Nous sommes sains et saufs, *pequeña*, c'est tout ce qui importe. Je vais monter voir si je trouve de l'eau au bar.

Lucía s'agrippa à lui, ses ongles comme des serres sur sa peau.

— Ne me laisse pas.

— Alors viens m'aider.

Tous deux montèrent les marches vers le théâtre, utilisant leurs bougies pour se repérer en coulisse, dans l'auditorium désert, puis au bar.

Lucía empila des chocolats au-dessus des boîtes que Meñique avait remplies de carafes d'eau.

— Tout ça gratuitement, s'exclama-t-elle en se remplissant la bouche de ces douceurs onéreuses, de toute évidence enchantée, malgré les circonstances.

— Tu sais que tu peux t'acheter autant de chocolats que tu veux, hein ?

— Oui, mais ce n'est pas la même chose, fit-elle en haussant les épaules.

Dans la cave, les membres de la troupe se réveillaient peu à peu, s'interrogeant sur leur état et celui de l'Espagne ce matin-là.

— Il nous faut partir pour Lisbonne dès que possible, annonça Lucía. Comment pouvons-nous nous y rendre ?

— Plutôt, comment obtenir les papiers nous *permettant* de traverser la frontière, s'enquit Meñique.

— Et comment puis-je rejoindre l'appartement pour prendre l'argent que j'ai caché sous les planches du parquet ? grogna José.

Au bout du compte, il fut décidé que Meñique et José s'aventureraient à l'extérieur pour essayer de rejoindre l'appartement afin de récupérer ce dont ils avaient besoin, laissant les autres membres du *cuadro* en sécurité, toutes proportions gardées.

— Je viens avec vous, déclara Lucía. Je ne peux pas arriver à Lisbonne sans ma garde-robe.

— Il n'y aura pas la place de l'emporter. Reste avec les autres et tiens-toi tranquille. Personne ne sort de ce théâtre à part José et moi, d'accord ?

— D'accord, répondirent les occupants de la cave.

Les deux hommes s'aventurèrent donc dans la rue et José vit ce à quoi Meñique avait déjà été confronté.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ? s'enquit-il, horrifié, tandis qu'ils marchaient à grandes enjambées dans une rue où étaient sortis quelques résidents hébétés. Et de quel côté sommes-nous ?

— Du nôtre, José, du nôtre. Allez, ne traînons pas.

Remerciant le Ciel que leur appartement ne soit qu'à deux rues de là, José alla récupérer les papiers du *cuadro*, son sac de pesetas et deux robes de Lucía tandis que Meñique se prêtait au même exercice chez lui.

Après avoir pris ce qu'il pouvait, Meñique regarda par la fenêtre et vit que les rues en contrebas étaient encore silencieuses alors, sur un

coup de tête, il prit les clés de sa voiture et partit en direction de l'appartement de Chilly et Rosalba, à dix minutes de là. Il avait parcouru moins de trois cents mètres lorsqu'il repéra le barrage routier de l'armée. Angoissé de ne pas pouvoir vérifier que ses amis allaient bien, mais conscient que Lucía l'attendait au théâtre, il fit demi-tour et repartit vers l'appartement des Albaycín, espérant de toutes ses forces qu'on le laisserait passer. Quand il arriva, José descendait les marches avec tout ce qu'il pouvait porter et les deux hommes entassèrent le tout à l'arrière de la voiture.

— Cachez tout objet de valeur sous vos vêtements au cas où l'on se ferait arrêter.

José s'exécuta, mais posa le gros sac de pesetas sur le siège passager, entre ses jambes.

— Même moi je ne peux pas faire rentrer ça dans mon pantalon, fit-il en levant les yeux au ciel.

Ils se mirent en route et n'avaient parcouru que quelques mètres lorsqu'ils virent un véhicule militaire apparaître d'une route adjacente. Quelqu'un leva une main et Meñique arrêta la voiture.

— *Buenos días, compadre*. Où allez-vous ? demanda un officier en uniforme en s'approchant.

— Au théâtre pour aller chercher notre famille, bloquée là-bas lors des troubles d'hier soir, expliqua Meñique.

L'homme observa l'intérieur de la voiture, fixant le sac entre les jambes de José de ses yeux perçants.

— Descendez, maintenant !

Les deux passagers s'exécutèrent sous la menace du fusil du militaire.

— Donnez-moi les clés. Je réquisitionne votre voiture pour l'armée. Allez, du balai.

— Mais… ma fille est Lucía Albaycín ! s'exclama José. Il lui faut ses robes pour la représentation de ce soir.

— Il n'y aura aucune représentation ce soir. Un couvre-feu sera mis en place au coucher du soleil.

— Mais la voiture, ma mère, elle est âgée et souffrante et…

Le soldat pointa son fusil sur la poitrine de José.

— La ferme, gitan ! Je n'ai pas le temps de discuter. Partez ou je vous tue sur place.

— Venez, José, dit Meñique. *Gracias, capitán*, et *viva la república*.

Il prit José par le bras et l'entraîna loin de la voiture, n'osant pas se retourner vers le soldat. Lorsqu'ils tournèrent au coin de la rue, José tomba à genoux et fondit en larmes.

— Tout ce que nous avions ! Envolé !

— Mais non ! Nous sommes en vie.

— Vingt mille pesetas, vingt mille…

— Et vous les gagnerez à nouveau, cent fois plus. Allez, levez-vous et retournons au théâtre. Nous devons trouver un plan pour quitter l'Espagne.

Lorsqu'ils revinrent à la cave, tout le monde s'attroupa autour d'eux. José sanglotait encore, inconsolable.

— J'aurais dû laisser le sac où il était, ou le mettre à la banque…

— Je ne m'inquièterais pas pour ça, déclara El Tigre. D'ici à demain, la peseta n'aura plus aucune valeur.

Lucía attrapa la main de Meñique.

— As-tu apporté mes robes ?

Il fronça les sourcils.

— Non, en revanche j'ai essayé d'aller chercher Chilly.

Cette remarque fit taire Lucía. Puis elle demanda :

— L'as-tu trouvé ?

— Il n'était pas possible d'atteindre son appartement. Il y a trop de soldats dans les rues. Tout ce que nous pouvons faire pour l'instant c'est organiser notre fuite et espérer que Chilly pourra nous rejoindre à Lisbonne plus tard.

— Les trains fonctionnent-ils ? l'interrogea-t-elle.

— Même si c'était le cas, nous n'avons pas d'argent pour acheter des billets pour le Portugal.

— Il doit y avoir un coffre-fort ici, intervint Sebastian. Sûrement dans le bureau, c'est toujours là qu'ils se trouvent.

— Et comment le savez-vous, *señor* ? s'enquit Lucía en lui lançant un regard suspicieux.

— Simple instinct, répondit-il innocemment.

— Et s'il y avait un coffre, comment pourrions-nous l'ouvrir ?

— Là encore, *señorita*, je pense que mon instinct pourrait me guider.

Sebastian fut envoyé en haut avec la dame au balai, Fernanda, qui savait exactement où se trouvait le coffre, pendant que les autres débattaient de la meilleure façon de quitter la capitale dévastée.

— Et que va-t-il advenir de ceux qui restent ? s'inquiéta Lucía en secouant la tête. *¡Ay!* Notre pays est en train de s'autodétruire. Que va-t-il arriver à Maman ? À mes frères et à leur famille ?

— Si nous parvenons à trouver un moyen de partir, nous pourrons peut-être les faire venir plus tard.

Fernanda revint avec un Sebastian à l'air satisfait. Il sortit de ses poches une épaisse liasse de billets ainsi qu'une grosse poignée de pièces.

— Malheureusement, ils ont dû déposer le reste à la banque hier

matin, mais au moins nous avons largement de quoi acheter des billets, déclara Sebastian.

— La question est où ? Et comment ?

Fernanda chuchota quelque chose à l'oreille de Lucía.

— Elle dit que son frère est un chauffeur de bus. Il a un trousseau de clés parce qu'il travaille tôt le matin quand personne d'autre n'est levé.

Toute la troupe regarda Fernanda qui hocha la tête.

— Où habite-t-il ? s'enquit Meñique.

— Juste à côté. Vous voulez que je lui demande d'amener son bus ici ?

— *Señora*, ce ne sera peut-être pas aussi facile, soupira Meñique. La ville est en plein chaos et les militaires ont peut-être déjà pris le contrôle de la station de bus.

— Non, non, *señor*, le bus est garé juste au coin de la rue, au niveau du stop.

— Dans ce cas, *señora*, permettez-moi de vous accompagner pour voir si votre frère serait prêt à nous conduire jusqu'à la frontière.

— Il voudra être payé, précisa-t-elle en lorgnant sur les pièces et les billets entassés sur le sol de la cave.

— Comme vous le voyez, nous avons de l'argent.

— Alors je vais vous emmener le voir.

Meñique et Fernanda sortirent. Une demi-heure plus tard, ils étaient de retour.

— Il est d'accord, annonça Meñique. Il va venir avec son bus à l'entrée des artistes.

Des acclamations s'élevèrent et Fernanda fut étreinte et couverte de baisers.

— Nous avons une bonne étoile, se réjouit Lucía en souriant à Meñique.

— Jusqu'ici, mais la route est encore très longue.

Fernanda leur fit signe de sortir par l'entrée des artistes lorsque le bus arriva. Ils montèrent à bord, leur euphorie initiale à l'idée qu'une échappatoire avait été trouvée tempérée par la vue de leur capitale aux mains des militaires.

— Connaissez-vous la route jusqu'à la frontière ? demanda Meñique au frère de Fernanda, Bernardo.

— Faites-moi confiance, *señor*, je pourrais vous y conduire les yeux fermés.

S'il habite juste à côté, pourquoi sa sœur ne s'est pas réfugiée chez lui hier soir ? murmura Meñique en s'asseyant à côté de Lucía.

— Peut-être que pendant que Madrid était à feu et à sang, Fernanda

passait la meilleure soirée de sa vie, répondit la jeune femme en souriant.

Le silence s'installa bientôt dans le bus tandis que Bernardo – qui arborait une longue barbe et des boucles grises sous sa casquette de chauffeur – conduisait avec fluidité, évitant avec talent les piles de ruines et les creux apparus sur les larges routes.

— Madrid, si élégante, mise à genoux par la violence d'une poignée d'individus, s'attrista Meñique. Même si mon côté socialiste convient qu'il faut vaincre les Nationalistes, qui aurait pu imaginer une situation pareille ?

— Que signifie « socialiste » ?

Lucía s'était blottie sur son siège, la tête sur les genoux de Meñique. Elle avait fermé les yeux, incapable de regarder le paysage alentour.

— Eh bien, *pequeña*, c'est compliqué. Dans cette guerre, deux camps s'opposent, commença-t-il en lui caressant les cheveux. Il y a les socialistes – des gens comme nous, qui travaillent dur et souhaitent que le pays soit géré avec justice… et puis les Nationalistes, qui veulent le retour du roi en Espagne…

— J'aimais bien le roi – j'ai dansé pour lui une fois, tu sais.

— Je sais, *pequeña*. Les Nationalistes sont dirigés par un certain Franco, un bon ami d'Hitler en Allemagne et de Mussolini en Italie… D'après ce que j'ai compris, Franco souhaite contrôler notre religion, notre façon de travailler, notre vie, en somme.

— Je ne laisserai jamais personne me dire ce que je dois faire.

— Je crains que s'il prend le contrôle de notre armée, ainsi que de celle du Maroc, même toi tu ne puisses pas résister à un tel homme, soupira Meñique. Essaie de dormir à présent.

Entre les mains expertes de Bernardo, le bus poursuivait sa route. Il était évident que le chauffeur connaissait la ville comme sa poche et Meñique se demandait quel ange les leur avait envoyés, lui et sa sœur. Ils n'auraient pu rêver d'un moyen de transport plus tranquille pour passer la frontière. Bientôt, ils eurent quitté Madrid et se retrouvèrent en rase campagne. Bernardo évitait villes et villages, préférant traverser champs et bois, juste au cas où.

Le soleil se couchait lorsqu'ils atteignirent enfin la petite ville frontière de Badajoz. Elle était bondée de véhicules en tout genre et la queue pour le contrôle à la frontière s'étirait comme un serpent le long de la route principale. Il y avait des automobiles et des chariots tirés par des mules épuisées, chargés du contenu des maisons de ceux qui fuyaient, et beaucoup étaient également à pied : les femmes portant les jeunes enfants et les hommes leurs affaires les plus précieuses.

— Qu'est-ce qui prend si longtemps ? s'impatienta Lucía. Ils ne

voient pas qu'on essaie de passer ?

Elle se leva et se dirigea vers l'avant du bus pour appuyer sur le klaxon. Il retentit dans la rue, effrayant ceux qui marchaient devant eux.

— *Pequeña*, s'il te plaît, un peu de patience. Nous ne voulons pas attirer l'attention, dit Meñique en la faisant se rasseoir.

Lorsqu'ils arrivèrent enfin au poste de contrôle, il était minuit. Calmement, Bernardo tendit les papiers de la troupe au garde qui était monté dans le bus.

— Pourquoi essayez-vous d'entrer au Portugal ? demanda-t-il aux passagers.

— Pour danser, bien sûr ! s'exclama Lucía en se levant et en se déhanchant.

— Je suis désolé, *señora*, mais nous avons pour ordre de ne laisser passer que les ressortissants portugais aujourd'hui.

— Dans ce cas je dois épouser un Portugais. Peut-être vous, *señor* ? dit-elle en lui souriant.

— Nous sommes ici parce que le *cuadro* de Lucía Albaycín a un contrat pour travailler à Lisbonne, ajouta Meñique à la hâte, faisant un signe de tête à José qui sortit aussitôt le contrat.

Le jeune garde fixa Lucía, la reconnaissant enfin.

— J'ai vu votre film, dit-il en rougissant.

— *Gracias, señor*.

Lucía fit une élégante révérence.

— Je vais vous laisser passer, mais les autres vont devoir faire demi-tour.

— Mais, *señor*, comment puis-je danser sans mes guitaristes, mes chanteurs et mes autres danseurs ? Allez, montrons-lui comment nous jouons ! s'exclama-t-elle en tapant dans ses mains.

Saisissant leur guitare sous leur siège, José, Sebastian et Meñique se mirent aussitôt à jouer tandis que Juana entonnait une chanson.

— Vous voyez ? dit Lucía en se tournant de nouveau vers le garde. Le Teatro da Trindade de Lisbonne nous attend ! Comment puis-je décevoir cette ville merveilleuse ? Mais tant pis, soupira-t-elle, je vais donc retourner en Espagne avec mes amis. Je ne peux pas y aller sans eux. Chauffeur, faites demi-tour.

Bernardo démarra le moteur et Lucía fit mine de regagner sa place.

— D'accord, d'accord, je vais vous laisser passer. Mais je vais vous inscrire sur le registre comme étant arrivés hier, sans quoi je vais avoir des ennuis avec ma hiérarchie.

— Oh ! *Señor* ! (Lucía fit volte-face et lui adressa un sourire charmeur, puis se hissa sur la pointe des pieds pour lui planter un

baiser sur la joue.) Vous êtes trop aimable. Nous vous remercions, le Portugal vous remercie, et il faut absolument que vous veniez récupérer des billets à l'entrée des artistes pour assister au spectacle cette semaine.

— Puis-je amener ma mère ? Elle a adoré votre film.

— *¡Sí!* Amenez toute votre famille.

Le jeune homme descendit du bus, rouge comme une écrevisse, et Bernardo referma les portes.

— Allez-y, Bernardo ! indiqua Meñique en voyant un autre garde approcher.

Cinq ou six kilomètres après la frontière, Bernardo entra dans un champ, avant de prendre un virage serré à gauche et de s'arrêter devant une petite ferme. Il s'écroula sur le volant et Fernanda s'approcha de lui.

— Bernardo dit qu'il n'en peut plus. Nous allons nous reposer ici cette nuit.

— Est-il malade ? s'inquiéta Meñique.

— Non, il me dit qu'il est trop vieux pour toute cette excitation.

— Où sommes-nous ? s'enquit Lucía en se levant, un peu hébétée.

— Chez notre cousin, indiqua Fernanda.

Tout le monde descendit du bus et un homme dans la force de l'âge apparut sur le perron flanqué de son épouse et de leurs enfants, tout ensommeillés. Surpris, ils fixaient les femmes, toujours vêtues de leur robe de flamenco. Bernardo expliqua la situation à son cousin et, bien qu'il soit désormais plus de trois heures passées, toute la troupe se retrouva bientôt installée à l'arrière de la ferme autour d'un repas composé de pain frais, de fromage et d'olives de la ferme.

— On dirait une fête, mais je sais que ce n'est pas le cas, déclara Lucía.

Elle alluma une cigarette pendant que le reste de la troupe finissait de manger. José aussi était silencieux, luttant sans doute encore pour accepter la perte de ses précieuses pesetas.

Après ce dîner improvisé, le *cuadro* s'installa sur des couvertures dans un champ, autour d'un petit feu. Dans les bras de Meñique, Lucía regardait les étoiles briller dans le ciel sombre.

— Ici, on pourrait penser que ce qui s'est passé à Madrid hier soir n'était qu'un mauvais rêve, soupira-t-elle.

— Espérons qu'un jour nous pourrons rentrer.

— Sinon, nous vivrons simplement à la ferme avec les cousins de Fernanda et je danserai en cueillant les olives. Nous avons réussi à nous échapper.

— Oui.

— À part Chilly, bien sûr, ajouta-t-elle en se mordant la lèvre. Est-ce que nous le reverrons ?

— Je ne saurais le dire. Tout ce que nous pouvons faire c'est les garder, Rosalba et lui, dans nos prières.

— D'après toi, que va-t-il arriver à l'Espagne ?

— Dieu seul le sait, *pequeña*.

— Est-ce que la révolte va se propager dans le pays ? Si c'est le cas, je dois absolument trouver un moyen de faire sortir Maman et mes frères. Je ne peux pas les abandonner.

— Chaque chose en son temps, d'accord ? *Buenas noches*, Lucía, lui dit-il en lui caressant les cheveux.

* * *

Ils arrivèrent à Lisbonne le lendemain après-midi, débraillés et épuisés après ce long trajet.

— Nous devons trouver un endroit où loger. Je ne peux pas aller voir *Señor* Geraldo sale comme un cochon, décréta Lucía. Quel est le meilleur hôtel à Lisbonne ? demanda-t-elle à Bernardo, qui était une source de connaissances sur tous les sujets ici, du fait de sa mère portugaise.

— L'Avenida Palace.

— Allons-y alors.

— Lucía, nous n'avons pas d'argent, lui rappela José.

— Voilà justement pourquoi je dois me laver, puis aller voir l'homme qui nous a engagés. Il doit nous accorder une avance sur salaire.

José leva les yeux au ciel, mais dix minutes plus tard le bus s'arrêta devant un hôtel luxueux dont les portes imposantes étaient flanquées de deux portiers vêtus d'un élégant uniforme rouge.

— Attendez ici.

Lucía descendit du véhicule et Meñique s'empressa de la suivre. Elle traversa le hall d'un pas décidé, jusqu'à la réception.

— Je suis Lucía Albaycín, annonça-t-elle à une réceptionniste stupéfaite. Moi et mon *cuadro* allons nous produire au Teatro da Trindade et il nous faut des chambres.

La femme jeta un regard à la gamine des rues dans sa robe de flamenco crasseuse et appela aussitôt le directeur.

— Nous avons des gitans à la réception, lui murmura-t-elle.

Le directeur s'approcha de Lucía à grandes enjambées, prêt à devoir sévir, puis la reconnut et fit un grand sourire.

— Lucía Albaycín, je présume ?

— *Sí, señor*, je suis bien contente que quelqu'un me reconnaisse dans ce pays perdu.

— C'est un honneur de vous avoir ici. J'ai vu votre film trois fois, expliqua le directeur. Que puis-je pour vous ?

Un quart d'heure plus tard, la troupe était installée dans une série de chambres luxueuses. Lucía, pour sa part, avait une suite. Elle la parcourut en dansant, volant pommes et oranges dans le compotier, ainsi que deux cendriers et une savonnette dans la salle de bains, avant de cacher le tout dans un placard pour les emporter à son départ.

— Nous devons nous rassasier, déclara-t-elle quand le reste de la troupe la rejoignit dans sa chambre. Commandez pour moi, si vous connaissez le mot portugais pour sardines, pendant que je prends un bain.

— J'espère que Geraldo est disposé à nous accorder une avance ; ces chambres doivent valoir autant que la rançon du Roi Alphonse, marmonna José en buvant du brandy à même la bouteille qu'il avait dénichée dans le bar.

Lorsqu'arriva le service d'étage, ils s'assirent par terre dans la suite et mangèrent avec leurs doigts, affamés. Fernanda et Bernardo – qui parlaient couramment portugais – avaient été missionnés pour trouver une tenue que Lucía pourrait porter lors de son entrevue avec Geraldo, sachant que sa robe de flamenco trempait dans la baignoire.

— Comment tu me trouves ? demanda-t-elle à Meñique une demi-heure plus tard, faisant tournoyer la robe à pois rouge que Fernanda lui avait dénichée dans le rayon enfants d'une boutique du quartier.

Il sourit et l'embrassa.

— Ravissante. Veux-tu que je t'accompagne ?

— Non, c'est mieux que j'y aille seule.

Emmenant Bernardo pour faire office de garde du corps et de traducteur le cas échéant, Lucía trouva les bureaux de l'imprésario. Le réceptionniste déclara que celui-ci était absent, mais la jeune femme ne voulut rien entendre.

— Geraldo, dit-elle en entrant dans un bureau des plus élégants. Me voilà !

L'homme à grosse moustache leva les yeux de ses papiers et l'observa. Il finit par la reconnaître et fit sortir de la pièce son réceptionniste angoissé.

— *Señorita* Albaycín, quel plaisir de vous rencontrer en personne, déclara-t-il dans un espagnol correct.

— Tout le plaisir est pour moi.

— Asseyez-vous, je vous en prie, et veuillez excuser mon mauvais espagnol. Est-ce votre père ? demanda-t-il en indiquant Bernardo qui se tenait comme une sentinelle à ses côtés.

— Non. Je l'ai amené pour traduire, mais je vois que c'est inutile. Merci, vous pouvez patienter dehors, dit-elle en lui faisant un geste impérieux de la main. Alors, où se trouve le théâtre où je vais danser ?

Il la fixait comme si elle lui était apparue en rêve.

— Je… Je dois avouer que je suis étonné de vous voir ici.

— Nous ne voulions pas vous décevoir, *señor*, répondit-elle en souriant, assise en face de lui. Pourquoi êtes-vous surpris ?

— À cause des événements à Madrid bien sûr… l'attaque des Nationalistes… Je ne pensais pas que vous parviendriez à venir. Vous aviez votre première représentation hier soir.

— Je sais bien, *señor*, mais comme vous l'imaginez, il a été un peu difficile de quitter le pays. Mais maintenant nous sommes arrivés, c'est tout ce qui importe. Nous sommes venus sans rien. L'armée a pris notre argent, alors je dois vous demander de nous donner une avance sur salaire pour payer notre logement.

L'imprésario s'épongea le front.

— C'est à dire que… lorsque j'ai appris ce qu'il se passait il y a quelques jours, et sans nouvelles de votre part, j'ai supposé que vous ne viendriez plus. J'ai donc… poursuivit-il en se raclant la gorge, engagé une autre troupe qui était… disponible. Elle a commencé hier et, d'après les échos que j'en ai eus, a remporté un franc succès.

— J'en suis heureuse pour ses artistes, *señor*, mais maintenant que nous sommes là vous allez devoir les congédier. Nous sommes venus, comme promis.

— *Señorita*, je comprends, mais vous êtes en retard et j'ai… eh bien, j'ai annulé votre contrat.

Lucía fronça les sourcils.

— *Señor*, peut-être que je ne vous comprends pas parfaitement à cause de la difficulté de la langue. Vous n'avez tout de même pas dit que vous aviez annulé notre contrat ?

— J'ai bien peur que si, *señorita*. Le théâtre ne pouvait pas être vide hier soir. Je suis désolé que vous soyez venue d'aussi loin, mais le contrat stipulait que vous arriveriez à temps pour la répétition technique, et ce n'était pas le cas.

Il se leva et sortit un document de l'un de ses dossiers pour le lui montrer. Lucía y jeta un coup d'œil, les mots sur la page n'évoquant rien pour elle. Elle inspira profondément, comme le lui avait appris Meñique, avant de reprendre la parole.

— *Señor*, savez-vous qui je suis ?

— Oui, *señorita*, et c'est extrêmement malheureux…

— Ce n'est pas « malheureux » ! l'interrompit-elle. C'est une catastrophe. Savez-vous ce que nous avons traversé pour venir à

Lisbonne afin de nous produire dans votre théâtre ?!

— Non, *señorita*, mais je ne peux que l'imaginer et saluer votre courage.

Lucía se leva, posa ses poings minuscules sur le bureau recouvert de cuir et se pencha en avant de sorte que ses yeux ne soient qu'à quelques centimètres de ceux de l'imprésario.

— *Señor*, pour honorer notre contrat, nous avons risqué notre vie. L'armée a saisi tout ce que nous possédions et là, confortablement installé dans votre fauteuil, vous me dites que notre contrat est annulé ?!

— Je suis navré, *señorita*. Veuillez comprendre que les nouvelles d'Espagne n'étaient pas bonnes.

— Et vous, *señor*, veuillez comprendre que vous nous laissez sans le sou, sans travail, dans un pays étranger !

Il la regarda et haussa les épaules.

— Je ne peux rien y faire.

La jeune femme frappa des deux poings sur la table.

— Qu'il en soit ainsi !

Elle se détourna de lui si rapidement que ses longs cheveux lui fouettèrent le visage. Elle gagna la porte, puis marqua un arrêt et fit volte-face.

— Vous allez regretter ce que vous m'avez fait aujourd'hui. Je vous maudis, *señor*, je vous maudis !

Quand elle fut partie, l'imprésario frissonna malgré lui et attrapa le décanteur de brandy posé sur son bureau.

* * *

À l'hôtel, Sebastian fut prié de vider ses poches de toutes les pesetas qu'il avait prises dans le coffre, moins ce qu'ils avaient payé à Bernardo pour le trajet.

— Combien par chambre ? s'enquit Meñique auprès de Lucía.

— Le directeur ne l'a pas précisé. Il croit que je suis une vedette de cinéma si riche que je n'ai pas besoin de le savoir. Ha !

Meñique fut envoyé à la réception pour se renseigner sur les tarifs. Il revint en secouant la tête.

— Nous avons juste assez pour couvrir le coût de l'une des petites chambres. Pour une nuit seulement.

— Dans ce cas nous devons trouver un moyen de gagner le reste de l'argent nécessaire, déclara Lucía. Meñique, tu m'accompagnes prendre un verre au bar ?

— Écoute, nous ne pouvons pas nous permettre de boire dans un endroit comme celui-ci.

— Ne t'inquiète pas, on ne nous fera pas payer. Laisse-moi juste

faire une petite retouche maquillage et on descend.

En bas, le bar, vaste et élégant, était bondé. Ils s'assirent sur des tabourets et Lucía balaya la salle des yeux tandis que Meñique, réticent, leur commandait à boire. Elle leva son verre.

— À nous, *querido*, et à notre fuite miraculeuse. À présent, essaie de te détendre et de faire mine de t'amuser.

— Que faisons-nous ici ? Nous ne pouvons pas nous permettre ce luxe, Lucía, et…

— J'imagine que ce bar rassemble tout le gratin de Lisbonne. Il y a bien quelqu'un qui va me reconnaître et nous aider.

À point nommé, une voix grave et virile résonna derrière elle.

— *Señorita* Lucía Albaycín ! Est-ce vraiment vous ?

Elle se retourna et découvrit un homme qui lui semblait vaguement familier, à qui elle tendit la main aussi majestueusement qu'une reine.

— *Sí, señor*. Nous sommes-nous déjà rencontrés ?

— Non, en revanche je crois que vous connaissez mon frère, Antonio Triana. Pour ma part, je m'appelle Manuel Matos.

— Antonio ! Bien sûr, quel danseur merveilleux. Nous avons été partenaires une fois à Barcelone. Comment va-t-il ?

— J'attends de ses nouvelles d'Espagne. Je crois que la situation est compliquée là-bas.

— En effet mais, comme vous le voyez, il nous a quand même été possible d'arriver ici sains et saufs.

— Et votre présence ici me donne de l'espoir pour mon frère. Vous vous produisez à Lisbonne ?

— Nous avions un contrat, oui, mais en voyant le lieu du spectacle nous avons changé d'avis, ne le trouvant pas à la hauteur.

— C'est vrai ? Vous allez donc poursuivre ailleurs ? À Paris peut-être ?

— Peut-être, mais ma troupe et moi-même nous plaisons beaucoup à Lisbonne. Et bien sûr l'hôtel est aux petits soins pour nous.

— Il faut que je vous présente à mes amis du Café Arcadio. Il y a beaucoup de gens là-bas qui adoreraient vous voir danser avant votre départ.

— Si le temps nous le permet, *señor*, ce sera avec plaisir.

— Dans ce cas je vous y emmènerai demain soir. Sept heures vous conviendrait-il ?

— Est-ce faisable ? demanda-t-elle à Meñique en se tournant vers lui.

— Je suis certain que nous pouvons nous arranger avec notre emploi du temps, bien qu'il soit très chargé, répondit celui-ci.

— Il le faut, Agustín, déclara Lucía d'un ton ferme, utilisant à

dessein son prénom. Nous pouvons bien faire cette fleur à un vieil ami. Nous viendrons donc à sept heures, d'accord ?

— Je vais en informer mes amis.

— À présent, je vous prie de bien vouloir nous excuser, mais on nous attend pour dîner, *señor*.

Lucía vida son verre et se leva.

— Bien sûr. À demain alors, la salua Manuel en s'inclinant.

— Où allons-nous ? demanda Meñique en la suivant sur le trottoir, quand ils furent sortis de l'hôtel.

— Au dîner où l'on nous attend, bien sûr. (Elle continua de marcher jusqu'à l'extrémité du bâtiment, puis conduisit Meñique dans la ruelle sur le côté de l'hôtel). Il y a certainement une entrée pour le personnel que nous pouvons emprunter pour retourner à l'intérieur et regagner notre chambre.

Meñique lui saisit la main, l'immobilisa et la colla contre le mur derrière eux.

— Lucía Albaycín, tu es impossible !

Puis il l'embrassa.

25

Le lendemain soir, après avoir lavé ses vêtements crasseux dans la baignoire de Lucía, le *cuadro* traversa les rues de Lisbonne jusqu'au Café Arcadio. La splendeur de la ville rivalisait avec celle de Madrid et la façade majestueuse du Café Arcadio indiquait d'emblée la richesse de sa clientèle. Manuel les attendait à l'extérieur, vêtu d'un smoking impeccable et d'un nœud papillon.

— Vous avez réussi à vous libérer ! se réjouit-il en étreignant Lucía.

— *Sí, señor*, mais nous ne pouvons pas rester longtemps car on nous a demandé de danser ailleurs plus tard. Pouvons-nous entrer ?

— Bien sûr, mais…

— Y a-t-il un problème, *señor* ? s'enquit Meñique en remarquant l'embarras de leur hôte.

— Il semble que le directeur, eh bien, ne soit pas fanatique de… flamenco.

— Vous voulez dire qu'il n'aime pas les gitans ? Dans ce cas, je vais aller lui parler.

Lucía écarta Manuel de son chemin et ouvrit la porte du café. À l'intérieur, l'air était imprégné de fumée et de bavardages qui cessèrent lorsque Lucía se fraya un chemin parmi les tables pour atteindre le bar au fond de la salle.

— Où est le directeur ? demanda-t-elle avec autorité à un serveur.

Celui-ci regarda avec angoisse les autres gitans qui avaient rejoint Lucía.

— Je… Je vais le chercher.

— Lucía, ne fais pas ça, il y a d'autres endroits où tu peux danser ! l'avertit Meñique. Nous ne nous produirons pas où l'on ne veut pas de nous.

— Regarde autour de toi, lui chuchota-t-elle en guise de réponse. Tous les clients sont de riches *payos* et nous avons besoin de leur argent.

Le directeur arriva, les bras croisés, comme s'il se préparait à la bagarre.

— *Señor*, je suis Lucía Albaycín et je suis venue danser dans votre café avec mon *cuadro*. Manuel Matos me dit que beaucoup de vos clients apprécieraient notre art.

— Peut-être, mais aucun gitan ne s'est jamais produit dans mon café. En outre, je n'ai pas d'argent pour vous rémunérer.

— Vous voulez plutôt dire, *señor*, que vous ne souhaitez pas nous payer, car il est évident à voir votre costume et la tenue de vos clients

que vous vivez confortablement.

— *Señorita* Albaycín, la réponse est non. À présent, s'il vous plaît, veuillez, vous et votre troupe, quitter ce café sans faire de vague, sans quoi je devrai appeler la police.

— *Señor*, à entendre votre espagnol parfait, je suppose que vous êtes l'un d'entre nous, n'est-ce pas ?

— Je viens de Madrid, en effet.

— Et savez-vous ce qui se passe dans notre pays ? Et ce que nous avons fait pour venir à Lisbonne danser pour vous ?

— J'ai bien sûr entendu parler des troubles, mais je ne vous ai jamais demandé de venir…

— Dans ce cas je vais interroger les clients eux-mêmes afin de savoir s'ils souhaitent me voir danser. Et je vais leur raconter notre exil forcé et la façon dont, loin de notre mère patrie, un des nôtres nous rejette !

Lucía se détourna de lui et attrapa une chaise près d'une table avoisinante. S'appuyant sur l'épaule de Meñique, elle s'y hissa et tapa dans ses mains. Tandis que ses pieds commençaient à piétiner sur la chaise et qu'elle poursuivait ses *palmas*, le silence s'installa dans la pièce.

— *¡Olé!* cria-t-elle.

— *¡Olé!* répétèrent le *cuadro* et quelques rares buveurs.

— *Señoras y señores*, le directeur ne veut pas que nous dansions pour vous. Pourtant nous arrivons d'Espagne, risquant notre vie pour fuir notre patrie chérie, sans autres possessions que nos vêtements actuels.

Manuel traduisit son discours en portugais.

— Alors, acceptez-vous que mes amis et moi dansions pour vous ?

Elle observa l'assistance.

— *Sim!* répondit un groupe à l'une des tables.

— *Sim!* cria une autre table, jusqu'à ce que tout le bar soit derrière elle.

— *Gracias*. Dans ce cas, allons-y.

Alors qu'on poussait les tables pour faire de la place au *cuadro*, le directeur prit Lucía à part.

— Je ne vous paierai pas, *señorita*.

— Ce soir nous danserons gratuitement, mais demain vous serez ravi de nous payer.

* * *

Meñique regardait Lucía dévorer le pain et la viande que l'hôtel avait pu leur procurer à trois heures du matin, à leur retour. Alors qu'il tombait d'épuisement après la prestation de la soirée, mais aussi à la suite du traumatisme des jours précédents, Lucía ne semblait pas affectée : assise par terre, elle se réjouissait du triomphe de la soirée.

Comment fait-elle ? se demandait-il.

Elle paraissait si fragile, cependant son corps semblait capable de supporter les cadences infernales qu'elle lui imposait, et son esprit et ses émotions réussissaient à se barricader, se protégeant ainsi de tout malheur et lui permettant de se réveiller fraîche et dispose pour attaquer chaque nouvelle journée.

— Bon ! Maintenant nous pouvons rester ici ! s'exclama-t-elle en tapant dans ses mains comme un enfant. Et nous pouvons nous acheter de nouvelles tenues. Demain nous devons trouver des tissus qui conviennent, puis un couturier.

— Peut-être pourrions-nous chercher un hôtel moins cher, ou un appartement pour nous tous… murmura José.

— Papa, arrête de t'inquiéter. Hier, nous aurions pu être jetés en prison, sachant que nous n'avions pas d'argent pour payer les chambres d'hôtel. Ce soir, nous avons été acclamés par des centaines de personnes. Et la rumeur va se répandre, je te promets.

Lucía s'avança alors vers son père pour le serrer dans ses bras.

* * *

Il semblait que Lucía ait eu raison de croire fermement qu'elle se ferait une place dans le cœur des Portugais. Semaine après semaine, la foule devant le Café Arcadio grandissait, avec des centaines de personnes souhaitant entrer pour voir le phénomène qu'était La Candela. C'était presque comme si, face à un nouveau défi, Lucía redoublait de passion et de férocité dans ses danses. Cela, ajouté au pathos de voir l'essence même du grand pays voisin ravagé par la guerre civile, ne faisait qu'alimenter la ferveur du public pour le flamenco. Cependant, alors que Lucía atteignait la notoriété qu'elle désirait tant, elle se sentait de plus en plus triste. Chaque matin, encore allongée dans sa suite, elle demandait à Meñique de lui lire les nouvelles d'Espagne et de lui rapporter les rumeurs qu'il entendait dans les bars de Lisbonne.

— À Grenade, ils ont assassiné Lorca, notre plus grand poète, annonça-t-il avec amertume. Rien ne les arrêtera dans la destruction de notre pays.

— *¡Dios mío!* Ils sont arrivés à Grenade ! Que va-t-il arriver à Maman ? À mes frères ?! Pendant que je vis ici comme une reine, ils sont peut-être affamés, voire déjà morts ! Je devrais peut-être contacter Bernardo, lui demander de me ramener à Grenade en bus…

— Lucía, c'est le chaos en Espagne. Tu ne peux pas y retourner, lui répéta Meñique pour la centième fois.

— Mais je ne peux pas les abandonner ! Ma mère a tout sacrifié pour ses enfants ! C'est peut-être différent à Pampelune, mais à

Sacromonte, la famille est ce qu'il y a de plus important.

— Mais tu n'es pas responsable de ta mère, *pequeña*. C'est ton père qui l'est.

— Tu sais aussi bien que moi que Papa ne s'intéresse qu'à ses finances et à son brandy. Il n'a jamais assumé aucune de ses responsabilités familiales. Que peut-on faire pour eux ? continua-t-elle les larmes aux yeux en tordant ses mains délicates. Tu as de nombreux amis *payos* haut placés.

— Ils l'étaient peut-être autrefois, Lucía, mais ils ont dû tomber bien bas depuis…

— Tu pourrais quand même leur écrire, non ? Te renseigner pour savoir comment obtenir des papiers permettant à ma famille de voyager jusqu'ici. Je t'en prie, j'ai besoin de ton aide. Si tu refuses, je serai obligée de retourner en Espagne pour les aider moi-même.

— Non, *pequeña*, c'est trop dangereux. Salazar soutient Franco et Lisbonne est truffée d'espions nationalistes. Si nous étions surpris ne serait-ce qu'en train de chuchoter…

— Qui est ce Salazar ? Comment ose-t-il nous espionner ! s'énerva la jeune femme.

— C'est le Premier ministre du Portugal. Tu n'écoutes donc rien de ce que je te raconte ?

— Seulement si tu l'accompagnes à la guitare, *mi amor*, répondit-elle en toute honnêteté.

* * *

Le dimanche suivant, n'ayant pas de spectacle le soir et usé par les supplications de Lucía, Meñique emprunta la voiture de Manuel Santos et partit vers la frontière espagnole. Il était au Portugal depuis plus d'un mois et il espérait parvenir à retrouver la ferme où ils avaient trouvé refuge la nuit de leur arrivée. Avant de quitter Lisbonne, Bernardo lui avait dit que sa sœur et lui ne retourneraient pas en Espagne. Ils attendraient la fin de la guerre chez leurs cousins qui, d'après ce qu'avait insinué Bernardo, avaient été ses grands partenaires de contrebande pendant la Grande Guerre.

— Dis-lui que nous paierons tout ce qui est nécessaire pour corrompre les agents susceptibles de nous aider, avait indiqué Lucía à Meñique.

Quelques heures plus tard, et après un certain nombre d'erreurs d'itinéraire, il arriva devant une petite ferme qu'il reconnut, pour son plus grand soulagement.

— À présent, prions pour qu'ils soient encore là, marmonna-t-il en allant frapper à la porte.

Une silhouette familière lui ouvrit.

— Fernanda ! Dieu soit loué.

— Que se passe-t-il ? Lucía est malade ?

— Non, non, rien de tel. Est-ce que Bernardo est là ?

— Oui, nous sommes en train de manger du gâteau. Entrez, *señor*.

Meñique s'assit à leur table et écouta Bernardo et son cousin lui raconter les sombres nouvelles qu'ils avaient entendues de la bouche de voyageurs traversant la frontière pour fuir leur patrie déchirée par la guerre.

— Là-bas, c'est le chaos. Je n'y suis pas retourné depuis que les Nationalistes ont pris la frontière à Badajoz. C'est vraiment trop dangereux.

— Dans ce cas vous n'allez sans doute pas pouvoir nous aider.

— De quoi avez-vous besoin ? s'enquit Fernanda en donnant un coup de coude à son frère. N'oublie pas que c'est uniquement grâce à nos amis du théâtre que nous avons pu nous échapper à temps.

— Lucía a décrété que si je ne trouve pas de moyen d'aider sa famille à quitter l'Espagne, elle ira les chercher elle-même. Et nous savons tous que, la connaissant, ce n'est pas une menace en l'air. Elle propose de payer tout ce qu'il sera nécessaire pour mener à bien cette mission.

Bernardo regarda son cousin Ricardo qui secoua la tête.

— Même pour nous, c'est trop risqué en ce moment.

— Entre vous deux et vos relations en Espagne, il doit bien y avoir un moyen ? encouragea Fernanda. Imagine si c'était notre mère, Bernardo, tu ferais n'importe quoi pour l'aider.

— Parfois j'ai l'impression que tu veux ma mort, répondit celui-ci.

— Nous pouvons leur procurer des papiers, déclara Ricardo, mais le problème, c'est Grenade elle-même. Là-bas, les citoyens se font massacrer par centaines. Cela ne pose aucun problème de traîner un homme dans la rue et de le fusiller devant ses enfants. La prison de la ville est surpeuplée et personne n'est en sécurité, *señor*.

— Comment êtes-vous si bien informé ? s'étonna Meñique.

— Un de nos cousins est arrivé de Grenade la semaine dernière.

— Comment a-t-il fait pour s'échapper si la frontière est fermée ?

— Il s'est caché à l'arrière de camions et a traversé près de Faro.

— Alors il existe un moyen, observa Meñique.

— Il y a toujours un moyen, *señor*, répliqua Ricardo, mais, pour parler sans détour, même si nous arrivions à entrer dans la ville, rien ne nous dit que nous trouverions la famille de la *señorita* Albaycín en vie. Comme vous le savez, son peuple – le peuple de Sacromonte – a encore moins d'amis que les civils ordinaires.

— Je le sais en effet, *señor*, mais, de la même façon, ils y sont

habitués. Lucía est persuadée que sa mère est vivante et ses instincts ne la trompent généralement pas. Peut-être pourriez-vous vous renseigner sur les papiers nécessaires à sa famille pour traverser la frontière et réfléchir à si oui ou non vous seriez disposés à nous aider. (Meñique sortit le sac d'escudos que Lucía avait volé dans la cachette de son père et indiqua une carte de visite sur le tas de billets.) Tenez-moi au courant, envoyez-moi un télégramme avec votre réponse.

— Nous ferons de notre mieux, *señor*, déclara Bernardo en fixant le sac d'argent, avant de jeter un coup d'œil à sa sœur et à leur cousin.

Trois jours plus tard, Meñique reçut un télégramme.

NOUS IRONS STOP VENEZ VITE NOUS VOIR AVANT NOTRE DÉPART STOP BERNARDO STOP

* * *

Face au reste de la troupe et à son public enchanté, Lucía ne trahissait rien de son angoisse. Mais seule avec Meñique le soir, au fur et à mesure que les jours passaient sans nouvelles de Bernardo, elle se blottissait dans ses bras comme un enfant fragile.

— Quand saurons-nous ? Chaque jour qui passe, je crains le pire.

Meñique lui souleva le menton.

— Souviens-toi que dans cette vie rude que nous menons sur terre, la seule chose à laquelle nous pouvons nous accrocher, c'est l'espoir.

— Oui, je le sais et je dois avoir confiance. *Te quiero, mi amor*.

Meñique lui caressa les cheveux pendant qu'elle s'endormait dans ses bras et songea que le seul point positif de la situation était peut-être que Lucía se révélait vulnérable : pour la première fois depuis qu'il la connaissait, il sentait qu'ils partageaient une peur secrète qu'ils ne pouvaient exprimer et qui les rapprochait l'un de l'autre. Jamais auparavant il n'avait eu l'impression qu'elle était toute à lui. Jamais auparavant il n'avait ressenti ce lien si fort qui se manifestait à présent, lorsqu'elle était allongée dans ses bras. Au moins pour cela, il était reconnaissant.

* * *

Six semaines plus tard, par une journée d'automne orageuse, un bagagiste frappa à la porte de leur suite.

— *Señor*, vous avez des… invités qui vous attendent en bas. Le directeur suggère qu'ils montent directement ici.

Le bagagiste avala sa salive, l'air embarrassé.

— Bien sûr, répondit Meñique en lui donnant un pourboire. Nous les attendons.

Il referma la porte et alla réveiller Lucía qui dormait encore bien qu'il soit plus de deux heures de l'après-midi. La veille, il y avait eu quatre rappels et ils n'étaient rentrés à l'hôtel qu'à cinq heures du

matin.

— *Pequeña*, nous avons de la visite.

Lucía se redressa aussitôt et observa l'expression de Meñique.

— C'est eux ?

— Je ne sais pas, on ne m'a pas précisé leurs noms, mais…

— *Dios mío*, faites que ce soit Maman, et pas Bernardo venu nous annoncer sa mort…

Cinq minutes plus tard, Lucía avait enfilé un chemisier et un pantalon. Elle entra dans le salon au moment où l'on frappait à la porte.

— Veux-tu ouvrir ou préfères-tu que ce soit moi ? lui demanda Meñique.

— Toi… non, moi… oui.

Elle s'approcha de la porte, ses petits poings serrés par l'anxiété. Il la regarda faire son signe de croix et inspirer profondément. Quelques secondes plus tard, il entendit un cri de joie et vit Lucía faire entrer une femme squelettique et un jeune homme qui portait une guitare.

— Maman est là ! Elle est là ! Et mon frère Pepe aussi !

Meñique alla à leur rencontre.

— Bienvenue. Puis-je vous offrir quelque chose à boire, *Señora* Albaycín ?

Il vit que le corps de María tremblait tellement que le simple fait d'être debout était un effort pour elle. Le garçon, qui semblait en bien meilleure santé, lui adressa un sourire timide.

— Nous devons commander un festin ! Maman me dit qu'elle n'a pas mangé de vrai repas depuis des mois, déclara Lucía en aidant sa mère à s'asseoir dans un fauteuil. Qu'est-ce qui te ferait plaisir, Maman ? Tout ce que tu veux, je peux te l'avoir.

Lucía s'agenouilla et prit les mains d'oiseau de sa mère dans les siennes. Meñique voyait que la pauvre femme était abasourdie, ses yeux balayant la pièce luxueuse avec nervosité. Elle se racla la gorge :

— N'importe quoi, Lucía. Du pain peut-être. Et de l'eau.

— Je vais commander tout ce qu'il y a sur le menu !

— Non, je t'assure, juste du pain.

Pendant que Lucía appelait le garçon d'étage pour lui indiquer la liste de tout ce qu'ils voulaient, Meñique observa la mère de Lucía, ainsi que le jeune garçon qui devait être son petit frère. Il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait du fils de José – c'était le portrait de son père. Il serrait sa guitare contre son cœur comme si c'était de l'or, comme si c'était la seule chose qui lui restait, ce qui était sans doute le cas.

Les paupières de María se fermèrent, comme pour éloigner toutes les horreurs auxquelles elle avait assisté.

— Bon, j'ai commandé tout un tas de choses, annonça Lucía en revenant dans la pièce pour découvrir sa mère endormie. Pepe, était-ce un voyage horrible ?

— Non, je n'étais jamais monté dans une voiture, donc c'était amusant.

— Avez-vous eu des problèmes sur le chemin ? s'enquit Meñique.

— Nous n'avons été arrêtés qu'une fois. Bernardo, le chauffeur, a donné beaucoup d'argent à la police qui nous a laissé passer, sourit Pepe. Ils avaient un pistolet cela dit, et étaient prêts à tirer.

— Bernardo ou la police ?

— Les deux.

Lucía s'agenouilla près de lui et chuchota pour ne pas réveiller sa mère.

— Pepe… Où sont Eduardo et Carlos ? Pourquoi ne sont-ils pas venus avec vous ?

— Je ne sais pas où sont mes frères. Carlos a été dans sa boutique de meubles en ville il y a quelques semaines et n'est jamais revenu, puis Eduardo a essayé de le retrouver et a disparu lui aussi.

— Et leur femme et leurs enfants alors ? Pourquoi ne sont-ils pas venus avec vous ?

— Aucun d'entre eux ne voulait partir sans savoir ce qui était arrivé à leur père ou mari.

Lucía se retourna et vit que María avait rouvert les yeux.

— J'ai essayé de les convaincre, mais ils ont refusé, ajouta-t-elle.

— Peut-être nous rejoindront-ils quand Eduardo et Carlos auront été retrouvés.

— Si on les retrouve… soupira María. Des centaines d'hommes ont disparu à Grenade, Lucía, aussi bien des *payos* que des gitans. Cette ville m'a arraché trois de mes fils… Ramón aussi a disparu. Il est allé à son orangeraie et n'est pas revenu…

— *Dios mío*, marmonna Meñique en faisant son signe de croix.

Entendre la tragédie que vivait l'Espagne de la bouche de quelqu'un qui avait tant perdu et tant souffert la lui rendait plus réelle que n'importe quel journal ne le pourrait jamais. Lucía pleurait à chaudes larmes. Elle entoura de ses bras les maigres épaules de sa mère.

— Maman, au moins maintenant Pepe et toi êtes en sécurité.

— Au départ Maman ne voulait pas venir, déclara Pepe, mais je refusais de la laisser là-bas toute seule, alors elle est venue pour moi.

— Je ne pouvais pas aussi avoir la mort de Pepe sur la conscience, soupira María. Il aurait péri à Sacromonte. Il n'y avait pas de

nourriture… rien, Lucía.

— Maintenant, tu ne vas plus en manquer, et on va très vite nous l'apporter.

— *Gracias*, Lucía, mais il y a peut-être un lit où je pourrais d'abord me reposer ?

— Je vais t'installer sur le mien. Laisse-moi t'aider.

Meñique regarda Lucía porter à moitié sa mère jusqu'à la chambre. Puis il se tourna vers Pepe.

— Un brandy ne me ferait pas de mal. Tu en veux ?

— Non, *señor*, Maman interdit l'alcool chez nous. Et je n'ai que treize ans.

Meñique sourit à Pepe en se servant un verre.

— Pardonne-moi, tu fais plus vieux que ton âge. J'ai l'impression que tu as été très courageux.

— Pas moi, *señor*. Quand la Garde Civile est venue dans notre rue pour emmener les jeunes hommes de force, Maman m'a caché sous la paille, dans l'écurie. Ils ne m'ont pas trouvé, alors ils ont pris la mule à la place.

Meñique se surprit à sourire de nouveau. Ce garçon lui plaisait ; malgré son jeune âge, son attitude calme et son sens de l'humour ne l'avaient clairement pas déserté au cours des terribles mois qui venaient de s'écouler.

— Je vois. Tu as eu de la chance alors.

— Maman disait que c'était l'avantage d'être un gitan : ma naissance n'avait jamais été déclarée.

— En effet. Est-ce que tu joues un peu ? interrogea Meñique en indiquant l'instrument que le garçon n'avait toujours pas lâché.

— Oui, *señor*, mais rien à voir avec vous – j'ai écouté vos enregistrements. Ni avec Papa. Maman m'a dit que c'était le meilleur. Est-ce qu'il est là ? Je ne l'ai jamais vu, vous savez, et j'aimerais beaucoup le rencontrer.

— Je crois qu'il est à l'hôtel quelque part, mais hier soir nous avons joué jusque très tard. Il dort sans doute encore, répondit Meñique, cherchant à gagner du temps avant de parler à Lucía.

Malgré la désertion de José, il était évident que María avait élevé son plus jeune fils dans le respect et l'amour de son père. C'était assez poignant pour lui faire monter les larmes aux yeux. Il se levait pour se resservir de brandy quand on frappa à la porte.

— *¡Dios mío!* s'exclama Pepe les yeux ronds en voyant arriver deux chariots chargés de victuailles. C'est un banquet digne du roi d'Espagne !

Lucía revint dans la pièce, le doux fumet lui faisant frétiller les

narines.

— Maman dort, donc nous allons lui garder sa part. Je vais aller réveiller le reste du *cuadro* pour leur annoncer la merveilleuse nouvelle.

— Oui, et tu dois dire à ton père que son cher fils Pepe est là et impatient de faire sa connaissance.

Meñique lança un regard d'avertissement à Lucía qui le comprit clairement.

— Bien sûr. Je suis certaine que lui aussi a hâte de te voir, Pepe.

Lucía quitta la suite et emprunta les couloirs à la douce moquette jusqu'à la chambre de son père. Elle ne prit pas la peine de frapper et entra directement. La pièce empestait l'alcool et la fumée de cigarette. José dormait profondément, ronflant comme un porc.

— Réveille-toi, Papa, j'ai une surprise pour toi, lui cria-t-elle dans l'oreille. Papa !

Elle le secoua mais il se contenta de grogner, alors elle alla remplir un verre d'eau et le lui renversa sur le visage.

José jura, mais se redressa sur-le-champ.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Lucía s'assit sur son matelas et lui prit les mains.

— Papa, il faut que je te dise quelque chose. J'ai envoyé Bernardo et son cousin secourir Maman à Grenade. Et elle est arrivée ! Elle est là, dans ma suite ! Elle dort actuellement, mais elle apporte de mauvaises nouvelles…

— Attends ! s'exclama José en levant une main pour l'arrêter. Tu dis que ta mère est ici, à Lisbonne ?

— Oui.

— Pourquoi ?!

— Parce que si elle était restée en Espagne, elle serait morte ! L'un de nous devait tenter quelque chose pour la sauver. En revanche Eduardo et Carlos ont tous les deux disparu, comme des milliers d'autres à Grenade. Je suis désolée, Papa, mais j'ai utilisé l'argent que tu caches sous les lattes de ton parquet pour financer leur sauvetage.

José la fixait, faisant de son mieux pour reprendre ses esprits après une soirée arrosée. Il commençait à comprendre ce que sa fille lui annonçait.

— Eduardo et Carlos sont morts ?

— Nous devons espérer que non, mais Maman dit que personne ne les a vus depuis plusieurs semaines. Écoute, Papa, il y a autre chose que tu dois savoir avant que je t'emmène la voir.

— Lucía ! l'interrompit-il. Tu ne comprends donc pas qu'elle me déteste ? Je l'ai abandonnée pour aller à Barcelone avec toi. Elle va

sans doute m'attaquer à coups de poing si elle me voit. C'est peut-être mieux si je reste ici, ajouta-t-il en remontant le drap jusqu'à son menton, comme pour se protéger.

— Non Papa, elle ne va pas « t'attaquer ». Elle ne te déteste pas. Elle t'aime encore, même si honnêtement j'ai du mal à comprendre pourquoi. Enfin bon, ce n'est pas de cela que je voulais te parler.

— Il y a quelque chose de pire que l'arrivée de ta mère à Lisbonne ?

Lucía se retint de gifler son père. Malgré ce qu'il avait fait pour elle, son refus d'accepter ses responsabilités familiales l'irritait au plus haut point.

— Papa, Pepe est là aussi.

— Et qui est ce Pepe ?

— Ton plus jeune fils. Quand tu es parti pour Barcelone avec moi, Maman l'attendait déjà.

José la regarda, complètement stupéfait.

— Est-ce que je dors encore ? C'est un cauchemar ? Quand ta mère est venue me voir à Barcelone, elle ne m'a pas dit qu'elle était enceinte.

— Elle ne le savait pas…

— Ou peut-être que l'enfant n'est pas de moi.

Perdant alors tout contrôle, Lucía laissa cette fois sa main filer contre la joue de son père.

— Comment *oses*-tu, Papa ? Abandonner ta femme et la mère de tes enfants, puis lui manquer de respect de la sorte ! Tu devrais avoir honte ! (Lucía tremblait de rage – même si une gitane ne devait jamais parler ainsi à son père, trop c'était trop.) Tu ferais mieux d'écouter ce que j'ai à te dire. Maman a élevé ton fils de telle manière qu'il t'aime et te respecte, bien qu'il ne t'ait jamais vu. Il ne sait rien des « tantes » qui ont partagé ton lit, ni de ton amour du brandy, il sait juste que son père est un guitariste célèbre qui a dû s'éloigner pour gagner de l'argent et permettre à sa famille de vivre.

— *¡Mierda!* Elle est là pour que je lui donne de l'argent, c'est ça ?

— Tu n'écoutes rien de ce que je te dis ou tu es complètement idiot ? hurla Lucía. Ce n'est pas parce que ton esprit et ton cœur sont mauvais que c'est la même chose pour Maman. Ce garçon croit qu'il va faire la connaissance d'un père qui sera aussi content de le voir que lui en est impatient.

— Tu oublies une chose, Lucía. Personne ne m'a jamais dit que j'avais un autre fils. Est-ce ma faute ?

— Pourquoi refuses-tu toujours d'avoir tort ?! Pour toi, tout est toujours de la faute de quelqu'un d'autre, cracha Lucía. Tu sais très bien que tu as déserté ta famille – tu as effacé ma mère de ma vie, tu

ne me donnais même pas les cadeaux d'anniversaire qu'elle m'envoyait ! Je ne l'ai pas vue pendant plus de dix ans ! Et quand enfin nous avons été réunies, elle m'a fait jurer de ne pas te parler de Pepe. Voilà ce que je peux te dire, poursuivit-elle en secouant la tête de désespoir. Tu fais comme tu veux, mais Maman et Pepe sont là et ne repartiront pas.

Lucía quitta la pièce, sentant le sang bouillir dans ses veines. Elle ouvrit la fenêtre du couloir et inspira plusieurs fois à pleins poumons. Lorsqu'elle se fut calmée suffisamment pour regagner sa suite, elle ouvrit la porte et découvrit Meñique en train de jouer de la guitare avec Pepe, tous deux perdus dans un monde à eux. Cette vision l'apaisa et la fit sourire. Si son père ne parvenait pas à se comporter comme il le devait envers son fils, peut-être que Meñique pourrait compenser ce manque de figure paternelle pour son petit frère.

— *Dios mío*, souffla Meñique quand ils eurent fini de jouer. Lucía, Pepe a hérité du talent de son père ! Nous avons une nouvelle recrue pour notre *cuadro* !

— Il n'a que treize ans, lui rappela Lucía.

— Et tu étais encore plus jeune quand tu as commencé à danser.

Pepe leva timidement les yeux vers Meñique.

— *Gracias, señor*, mais pour l'instant je n'ai joué que devant la famille ou les voisins pour des mariages ou des fêtes.

— Comme nous tous au départ, le rassura Meñique. Je t'aiderai, et je suis sûr que ton père aussi.

— Est-ce qu'il est réveillé, Lucía ? s'enquit le jeune garçon, plein d'espoir.

— Oui, il est en train de s'habiller et viendra te voir très bientôt. Il a hâte de faire ta connaissance. Peut-être qu'entretemps, tu voudrais prendre un bain ?

L'odeur de crasse et de transpiration de Pepe imprégnait la pièce.

— Un bain ? Vous avez un tonneau ici ?

Pepe balaya la suite des yeux, perplexe.

— Il y a une pièce avec des toilettes et une baignoire, qu'on remplit avec des robinets.

— Mais non ! s'exclama le jeune garçon, les yeux ronds de stupéfaction. Je peux voir ?

— Bien sûr, viens avec moi.

Lucía le prit par la main et Meñique songea une fois de plus à la personnalité multiple de la jeune femme. Elle était presque maternelle avec Pepe, avait payé une fortune pour secourir sa mère et son frère…

Les vingt minutes suivantes, il erra dans le salon, pensif.

— La famille est ce qu'il y a de plus important, soupira-t-il, répétant

les mots de Lucía.

Il se demandait si l'arrivée de María et de Pepe affecterait leur petit groupe si soudé. Il entendit alors des coups hésitants à la porte de la suite.

— C'est moi, José.

— Je suppose que je ne vais pas tarder à le savoir, murmura Meñique en allant ouvrir. Hola, José. Tu es très élégant.

— Je suis venu saluer le fils que j'ignorais avoir, chuchota-il, hésitant dans l'embrasure de la porte et regardant tout autour de la suite, nerveux. Et ma femme ? Où est-elle ?

— Elle dort encore. Le voyage l'a épuisée. Entre, José. Lucía a emmené Pepe prendre son premier bain.

— Comment est-il ?

— C'est un garçon sympathique, bien élevé par sa mère, et c'est un guitariste de talent.

— Tu crois que c'est bien mon fils ? murmura José en s'asseyant, avant de se relever pour faire les cent pas.

— Quand tu le verras, tu pourras en juger par toi-même.

— Mes autre fils – Eduardo et Carlos… Lucía me dit qu'ils ont disparu… Je reçois choc après choc ce matin. Je crois que je vais prendre un peu de brandy.

— Il ne vaut mieux pas. Tu vas avoir besoin de tous tes esprits ces prochaines heures.

— Oui, tu as raison, mais…

À ce moment-là, Lucía émergea de la salle de bains avec Pepe, vêtu d'une chemise et d'un pantalon propres.

— Il a emprunté des vêtements à toi, Meñique, même si le pantalon est un peu court, taquina Lucía. Tu es grand comme ton père, Pepe. Et le voilà ! Papa, viens dire bonjour au fils que tu as toujours désiré rencontrer.

José observa le jeune garçon, prenant conscience que Lucía avait dit la vérité. Ses yeux s'emplirent de larmes.

— Mon fils ! Tu es le portrait de ce que j'étais à ton âge. Viens là, *hijo*, que je t'embrasse.

— Papa…

Pepe s'avança d'un pas hésitant. José ouvrit les bras et l'attira contre lui, puis se mit à pleurer ouvertement.

— Toutes ces années, je n'arrive pas à le croire !

Lucía rejoignit Meñique : elle aussi avait besoin d'une étreinte. La réaction de José semblait authentique, ce qui lui mettait du baume au cœur.

Puis la porte de la chambre de Lucía s'ouvrit, révélant María. Elle

contempla son mari et son fils, elle-même au bord des larmes à cette vue. Lucía croisa son regard et hocha la tête.

— Regarde qui est là, Papa.

José se retourna et aperçut son épouse, dont les yeux sombres semblaient immenses et craintifs sur son visage maigre.

— María.

— Oui, José. Tu as dû apprendre que notre fille nous avait sauvé la vie, à moi et à notre fils, en nous permettant de quitter Grenade.

— En effet.

José marcha lentement vers elle, la tête basse comme un chien battu attendant d'être réprimandé. Il s'arrêta à cinquante centimètres de María et leva les yeux vers elle, luttant pour trouver les mots justes. Le silence semblait s'éterniser, jusqu'à ce que Meñique le rompe.

— Je suis certain que vous avez beaucoup à vous dire. Si nous vous laissions bavarder tous les deux pendant que nous présentons Pepe au reste du *cuadro* ?

— Oui ! embraya aussitôt Lucía. Viens, Pepe, tu n'as pas encore rencontré ta tante Juana. Elle sera stupéfaite de voir comme tu es grand.

Elle tendit la main à Pepe qui semblait incapable de détourner les yeux de ses parents – c'était la première fois de sa vie qu'il les voyait ensemble. Elle l'entraîna vers la porte, suivie de Meñique.

— À tout à l'heure, dit-elle à ses parents. Nous fêterons ces retrouvailles tous ensemble.

Après un dernier regard d'avertissement à José, elle quitta la pièce.

* * *

— Alors, Maman, qu'est-ce qu'il a dit ? murmura Lucía tandis qu'assises toutes les deux sur le sol de la suite, elle finissaient ce que Lucía avait commandé plus tôt.

María haussa les épaules en rompant un morceau de pain.

— Il s'est excusé.

— Et ta réponse ?

— J'ai accepté ses excuses. Que pouvais-je faire d'autre ? Pepe a déjà assez souffert comme ça, je ne vais pas détruire un autre de ses rêves. C'est ce que j'ai dit à José. Et comme tu le sais, ajouta-t-elle en baissant encore la voix, je ne suis pas innocente non plus.

— C'est faux, Maman. Ton mari vous a abandonnés toi et mes frères pendant quatorze ans ! Ramón était là pour t'aider.

— *Sí*, Lucía, mais je suis – et j'étais – une femme mariée. Peut-être aurais-je dû résister…

— Non, c'est grâce à lui que tu n'as pas sombré quand nous sommes partis Papa et moi. Tu ne dois ressentir aucune culpabilité.

— Ramón traitait Pepe comme un fils. Il l'aimait tant – il l'a élevé comme s'il était son père…

— Tout comme tu as fait avec ses filles quand elles ont perdu leur mère, tu te rappelles ? déclara Lucía en tapant le sol d'exaspération. Pourquoi ceux qui ont tort ne ressentent jamais aucune culpabilité, n'assument jamais la responsabilité du mal qu'ils ont causé ? Quand ceux qui n'ont rien à se reprocher continuent de se punir ?

— Ton père n'est pas une mauvaise personne, Lucía, il est juste faible.

— Te voilà encore à lui chercher des excuses !

— Non, je comprends simplement qui il est. Je ne lui suffisais pas, c'est tout.

Lucía s'aperçut qu'il était inutile de poursuivre cette conversation.

— Donc vous êtes amis ?

— Oh oui, acquiesça María. Ton père m'a demandé si nous pouvions oublier le passé et prendre un nouveau départ.

— Et qu'as-tu répondu ?

— Que nous pouvions oublier le passé, mais que je n'avais pas l'énergie pour « prendre un nouveau départ ». Pour certaines choses, il est impossible de revenir en arrière.

— Comme quoi ?

María mordit dans un petit morceau de pain qu'elle mâcha, songeuse.

— Je ne partagerai plus son lit. Pour lui, « partager » n'a pas la même signification que pour moi et, étant qui il est, je sais que cela ne durerait pas, même s'il le croit. Je n'ai pas la force de souffrir à nouveau comme j'ai déjà souffert. Tu comprends ?

— Oui, Maman.

— Essaie d'imaginer si c'était Meñique qui te disait qu'il t'aimait, que tu étais la seule femme qui comptait pour lui, et que tu découvrais par la suite qu'il avait dit exactement la même chose à bien d'autres quand cela l'arrangeait.

María faisait des efforts pour avaler, son estomac si contracté qu'il lui était difficile d'ingérer quoi que ce soit.

— Je lui couperais ce que je pense dans son sommeil, s'exclama Lucía.

— Je n'en doute pas, *querida*, mais je ne suis pas comme toi et, de mon côté, j'ai enduré cette humiliation encore et encore.

— Peut-être a-t-il changé. Cela arrive aux hommes en vieillissant. Et je jure que je n'ai pas vu une seule femme auprès de lui depuis que je t'ai rendu visite à Sacromonte.

María fit la grimace tandis que le pain descendait difficilement dans

son estomac.

— C'est déjà ça. Ne t'inquiète pas, Lucía, nous avons convenu que – pour le bien de Pepe, au moins – nous serions réunis. Lui plus que tout autre doit croire à notre amour.

— L'aimes-tu encore ?

— Il est l'amour de ma vie et le sera toujours, mais cela ne veut pas dire que j'accepte qu'il me prenne pour une idiote comme autrefois. J'ai vieilli et appris ce que mon cœur peut tolérer ou non. Je dormirai donc dans la chambre de Juana.

— Non, Maman ! Tu auras ta propre chambre. Je vais descendre arranger cela à la réception.

María prit la main de sa fille.

— *Gracias*, Lucía. Je sais qu'il est naturel de souhaiter que nous nous remettions véritablement ensemble, mais c'est impossible.

— Je comprends, Maman, évidemment. Peut-être à l'avenir ?

— J'ai appris à ne jamais dire jamais, *querida mía*, répondit María en souriant faiblement. Pour l'heure, je suis heureuse d'être en sécurité et que Pepe connaisse enfin son père. Je ne pourrai jamais assez te remercier.

— Et ce soir, pour la première fois depuis tant d'années, tu vas me voir danser !

— Oui, mais peut-être qu'avant je devrais me reposer pour être en mesure de l'apprécier pleinement.

— Mais je voulais t'emmener faire les boutiques ! Pour t'acheter une nouvelle robe !

— Demain, répondit María d'une voix faible en se relevant. J'aurai une nouvelle robe demain.

— J'ai peur que Maman ne soit malade, s'inquiéta Lucía auprès de Meñique lorsqu'ils se retrouvèrent seuls dans la suite.

— Je crois que tes attentes sont simplement trop élevées. Ta mère n'est pas malade, juste affaiblie par des mois de famine, sans parler du choc d'être ici et de revoir son mari après tant d'années.

— J'espère que tu as raison. Nous devons tout faire pour l'aider à reprendre des forces. Je ne suis pas certaine qu'elle semble être très heureuse d'être ici…

— Lucía… Aucun de nous ne sait ce que c'est de décider d'abandonner deux fils qu'on aime pour en sauver un autre. Elle est venue ici pour Pepe, pas pour elle-même.

— D'accord, mais j'espère qu'elle est quand même un peu contente d'être ici. À présent, je dois aller lui acheter une robe pour ce soir. Je veux qu'elle soit belle. Tu veux bien m'accompagner ?

Meñique accepta, comme toujours, sachant qu'il devrait renoncer à

sa sieste, pourtant si importante avant le spectacle du soir.

Tandis qu'ils quittaient l'hôtel, il s'interrogea sur la maturité émotionnelle de Lucía : son souhait de réunir sa mère et son père s'inscrivait-il dans un désir d'absoudre la culpabilité qu'elle ressentait – à tort – de les avoir séparés au départ ?

* * *

María écoutait les bavardages des buveurs élégants attablés au Café Arcadio. Bien qu'elle ne comprenne pas ce qu'ils disaient, elle savait que ces *payos* étaient extrêmement riches, à voir les vêtements qu'ils portaient et les alcools coûteux qu'ils consommaient. Jusque-là, son contact avec les *payos* s'était limité à les croiser dans la rue, et voilà qu'elle se retrouvait assise parmi eux, avec une robe aussi élégante que les leurs et les cheveux joliment relevés par Juana.

Et tous étaient là pour voir sa fille : Lucía Albaycín, la petite gitane de Sacromonte. Dire qu'elle avait conquis le cœur des *payos* dans un autre pays ! C'était incroyable.

— J'ai l'impression d'être dans un rêve ! s'exclama Pepe, comme s'il lisait dans ses pensées. La queue pour entrer est de plus en plus longue. Est-ce qu'on est vraiment là, Maman, au milieu de *payos* portugais ?

— Oui, tout ça grâce à ta sœur qui nous a secourus.

— Et grâce à Papa, ajouta Pepe. Il m'a dit que c'est lui qui avait fourni l'argent pour corrompre les agents et obtenir nos papiers.

— Bien sûr, convint María en souriant sans conviction.

Comme s'il sentait qu'on parlait de lui, José apparut près d'eux.

— Nous allons commencer dans cinq minutes. Tu es sublime ce soir, ajouta-t-il en balayant des yeux le corps de María. Tu as à peine changé depuis tes quinze ans.

— *Gracias*.

María baissa le regard, déterminée à ignorer ses remarques.

— Bon, je dois me préparer, annonça-t-il.

— Mais Lucía n'est pas encore arrivée.

— Si, María, mais chaque soir elle sort bavarder avec ceux qui ne peuvent pas entrer, expliqua-t-il avant de rejoindre les autres membres du *cuadro*, assemblés à l'arrière du café.

— Lucía est très célèbre, n'est-ce pas Maman ?

— Très, confirma María, aussi émerveillée que son fils.

La troupe s'installa sous les applaudissements enthousiastes. José et Meñique commencèrent à s'échauffer et María vit Pepe sourire de plaisir.

— Papa est si doué ! Peut-être encore plus que Meñique.

María regarda son fils et lut l'adoration absolue dans ses yeux. Cela

lui donna envie de pleurer de nouveau.

— Il est très doué en effet, tout comme toi.

Pepe s'apprêtait à boire une autre gorgée de la bière qu'on lui avait apportée, mais María lui prit fermement la bouteille des mains.

— Non, *querido*. L'alcool, c'est mauvais pour les doigts.

— C'est vrai ? Alors pourquoi est-ce que Papa buvait au déjeuner ?

— Parce qu'il a déjà appris son art et peut se le permettre.

Après avoir improvisé quelques minutes de plus à la guitare avec Meñique, José s'arrêta soudain.

— Mais où est La Candela ? demanda-t-il en regardant tout autour de lui, tandis que l'assistance retenait sa respiration. Elle n'est pas là et nous ne pouvons pas commencer sans elle.

— Je suis là, s'éleva une voix à l'entrée du café.

Tous les spectateurs se retournèrent en entendant Lucía et commencèrent à crier et à applaudir. Elle les fit taire en levant une main tout en fendant la foule, la longue traîne de sa robe de flamenco – à faire pâlir d'envie une reine – la suivant comme un serpent. Elle arriva sur scène et agita le poignet pour la dompter.

— *¡Arriba!*

— *¡Olé!* s'exclama le public.

— À présent, nous pouvons commencer, annonça José en grattant sa guitare.

Lucía se mit à bouger et, comme tout le monde dans la pièce, María fut subjuguée par cette créature si ardente et passionnée qu'elle avait du mal à reconnaître.

Comme tu as progressé, querida mía. *Tu es absolument extraordinaire*, songea-t-elle en se joignant à la foule déchaînée pour une *standing ovation*.

José semblait lui aussi avoir atteint un niveau supérieur. Ce soir-là, son accompagnement suivait sa fille à la pulsation près, comme s'il savait exactement quand il devait laisser ses petits pieds prendre le relais.

— Ma sœur, elle est incroyable ! murmura Pepe quand Lucía eut fini ses *alegrías* et que le café tout entier, debout, réclamait un bis.

Elle utilisa ses mains pour obtenir le silence.

— *Sí*, je vais vous accorder un bis, mais uniquement si mon invité d'honneur me rejoint sur scène. Viens, Pepe.

Lucía lui fit signe d'approcher et tous les regards se tournèrent vers lui.

— Je ne peux pas, Maman ! paniqua-t-il. Je ne suis pas à la hauteur !

María attrapa la guitare du jeune garçon que Lucía avait absolument

voulu qu'il apporte.

— Va rejoindre ta sœur, Pepe.

Tremblant, il s'avança vers la scène. Meñique se leva pour lui offrir sa chaise. Le garçon s'assit près de son père qui lui chuchota quelque chose à l'oreille.

— *Señoras y señores*, laissez-moi vous présenter José et Pepe, le père et le fils, qui vont jouer ensemble pour la première fois ! annonça Lucía en s'écartant de la scène.

José commença à jouer et, quelques secondes plus tard, Pepe se joignit à lui avec hésitation, observant les doigts de son père et écoutant le rythme. María retint sa respiration tandis que son fils luttait pour calmer sa nervosité et, enfin, quand il ferma les yeux et que ses épaules se détendirent, María s'apaisa elle aussi. José cessa soudain de jouer, comprenant que Pepe avait assez confiance pour continuer seul. Perdu dans son propre monde, tout comme l'avait toujours été Lucía lorsqu'elle dansait, le jeune garçon jouait avec rapidité, ses doigts aussi agiles que des araignées sur les cordes. Son solo fut suivi d'un tonnerre d'applaudissements, après quoi Meñique, José et Lucía se joignirent à lui dans un crescendo brillant qui fit de nouveau se lever l'assistance, criant pour en avoir encore.

José se mit debout et attira son fils contre lui pour l'étreindre. Incapable de retenir ses larmes, María les laissa alors couler librement le long de ses joues.

Lisbonne

Août 1938, deux ans plus tard

26

—J'ai reçu une proposition pour que nous nous produisions à Buenos Aires, annonça José à Lucía et Meñique qu'il avait rejoints dans leur suite.

— N'est-ce pas là qu'est née La Argentinita ? s'enquit Lucía.

— Elle est en effet née en Argentine.

— Et où se trouve l'Argentine ? Aux États-Unis d'Amérique ?

— Non, c'est en Amérique du *Sud* – l'Amérique espagnole, si tu préfères, répondit Meñique en levant les yeux au ciel.

— On parle espagnol là-bas ?

— Oui. Nous allons refuser, bien sûr, précisa José.

Lucía fronça les sourcils.

— Pourquoi ? Nous sommes au Portugal depuis deux ans et j'en ai marre d'être exilée dans un pays dont je ne parle pas la langue. À Buenos Aires, je comprendrai tout ce qui se dit ! Papa, je veux y aller.

— Nous n'irons pas, Lucía, répondit José d'une voix ferme.

— Pourquoi ?!

— Pour aller là-bas, il faut prendre un bateau et passer plusieurs jours sur l'eau. Comme tu le sais très bien, *querida*, aucun gitan ne peut traverser la mer et s'en sortir vivant, répliqua José d'un ton solennel.

— Je t'en prie, arrête avec cette vieille superstition ! Suis-je morte quand j'ai traversé le Darro pour aller à l'Alhambra ? Nous étions des centaines et personne n'a péri.

Si, un… songea María qui, assise en silence au fond de la pièce, cousait un volant sur la nouvelle robe de flamenco de Lucía.

— C'est une rivière qui nous accueille depuis des centaines d'années. Là où nous empruntons le pont, elle ne fait que quelques mètres de largeur, rien à voir avec un océan sur lequel nous devrons passer des semaines ! Par ailleurs, nous avons beaucoup de succès à Lisbonne. Nous avons tout ce que nous souhaitons. Personne ne te connaît à Buenos Aires, Lucía, et nous devrions tout recommencer de zéro.

— N'est-ce pas ce que nous passons notre vie à faire, Papa ?

— La Argentinita est la reine là-bas…

— Elle te fait peur ? À moi, non ! Je m'ennuie ici, et même si nous gagnons beaucoup d'argent, il faut que d'autres pays voient ce dont je suis capable. Tu n'es pas d'accord ? demanda-t-elle en se tournant vers Meñique.

— Je crois que c'est une opportunité intéressante, répondit-il avec diplomatie.

Lucía lui lança un regard de défi et se leva.

— C'est plus que ça. C'est le destin. Tu peux envoyer un télégramme pour dire que je viendrai. À vous de décider si vous souhaitez m'accompagner ou non.

Lucía quitta la pièce en trombe et ses parents et Meñique se regardèrent les uns les autres, anxieux.

— C'est de la folie de partir quand ici tout nous réussit, déclara José. Nous ne pouvons pas retourner dans notre pays mais au moins, ici, nous vivons bien et ne sommes pas loin.

— C'est vrai, convint Meñique, toutefois je suis de plus en plus inquiet de la situation politique globale en Europe. Ici, notre vie est précaire – j'ai fait de mon mieux pour nous protéger des informateurs, même si la célébrité de Lucía attire tous les regards sur notre petit *cuadro*. Quand la police de Salazar se lassera-t-elle de la présence de gitans et nous renverra-t-elle en Espagne nous faire assassiner ? Et quand Adolf Hitler se mettra-t-il assez la France et le Royaume-Uni à dos pour qu'éclate une guerre totale… ?

— *Hombre*, tu lis trop de journaux et passe trop de soirées à discuter avec tes amis *payos*, l'interrompit José avec dédain. Il n'y a rien de plus dangereux que de traverser l'océan ; tu essaies de nous séduire pour nous mener à notre perte !

— José, avec tout le respect que je te dois, j'essaie seulement de faire ce qui est préférable pour nous tous. Je crois fermement que nous devrions quitter le Portugal tant que les affaires marchent et que les frontières sont ouvertes. Qu'en penses-tu ? demanda-t-il à María.

Elle lui sourit, reconnaissante. Il était rare qu'on lui demande son opinion. Elle chercha les mots justes.

— Je crois que la soif de reconnaissance de ma fille ne sera jamais comblée. Elle est encore jeune et souhaite gravir de plus hautes montagnes. Comme nous tous autrefois, ajouta-t-elle à l'intention de José. C'est elle que le public souhaite voir, elle qui nous fournit notre pain quotidien. Et quoi que nous en pensions, nous devons satisfaire son envie de conquérir de nouveaux pays.

Sur ce, elle haussa les épaules comme pour s'excuser et reprit son ouvrage.

— Ce que tu dis est très juste, finit par déclarer José. Tu ne trouves pas, Agustín ?

— Oui, répondit celui-ci, soulagé que María soit d'accord, mais piqué par sa remarque, blessante bien que véridique, comme quoi c'était Lucía que le public voulait voir. Et si nous nous rendons compte

que j'avais tort, nous pourrons très bien revenir au Portugal. Ou même un jour en Espagne, si nous avons de la chance.

— Je me retrouve donc en minorité, soupira José. Cela dit, je ne sais pas si le reste du *cuadro* nous suivra.

María leva son aiguille pour les regarder.

— Bien sûr que si, dit-elle. Ils savent qu'ils ne sont rien sans Lucía.

Mais sait-elle qu'elle n'est rien sans nous ? songea Meñique.

* * *

— *¡Dios mío!* Rappelle-moi pourquoi on fait ça ? grogna Lucía en se penchant sur le côté de son lit pour vomir dans le seau que Meñique y avait placé pour elle. Pourquoi y a-t-il tant d'eau dans l'océan ?

— Je suis sûr que ça va bientôt aller mieux, *pequeña*.

Lucía se rallongea et s'agrippa aux côtés de son lit tandis que le navire penchait sur la droite.

— Non. Je mourrai avant d'avoir atteint la côte, j'en suis convaincue. Je serai dévorée par les requins et tout cela sera ma faute puisque c'est moi qui ai voulu venir.

— Si tu ne manges rien, tu ne seras pas très appétissante, observa Meñique qui était le seul du *cuadro* à ne pas avoir souffert du mal de mer depuis que le *Monte Pascal* avait quitté le port de Lisbonne une semaine plus tôt. Bon, je vais chercher un steward pour nettoyer la cabine. Je peux t'apporter autre chose ? demanda-t-il en ouvrant la porte.

— Une bague de fiançailles ne serait pas de refus, lança-t-elle tandis que la porte se refermait derrière lui.

* * *

— Ce soir, nous dînons à la table du capitaine, annonça Lucía trois jours plus tard en s'attachant les cheveux et en appliquant du rose sur ses joues dont la pâleur trahissait encore ses nausées.

— Te sens-tu en état, *pequeña* ? s'enquit Meñique.

— Bien sûr ! Le capitaine a demandé tout particulièrement que je sois présente et je ne peux pas le décevoir, sans quoi il pourrait faire échouer ce navire, répondit-elle, sans une once d'ironie. Allez, viens.

Ce dîner avec le capitaine était agréable. Il leur versa à tous du bon vin et les serveurs apportèrent plat après plat, que seul Meñique parvint à manger. Assis à côté de lui, José parlait avec passion au capitaine, un grand amateur de flamenco.

— Et vous avez sans doute entendu la nouvelle d'Angleterre ? fit le capitaine. Le Premier Ministre, M. Chamberlain, a promis « la paix pour notre époque » – il arrive à discipliner Hitler.

— Tu vois, *hombre*, fit José en tapant sur l'épaule de Meñique, la paix ! Nous n'étions pas obligés de nous aventurer sur cette

malheureuse mer après tout ! Oh, comme l'Espagne me manque…

— Ah, mon ami, déclara le capitaine en se penchant pour verser du brandy dans le verre de José. Quand vous aurez vu la splendeur de Buenos Aires et de l'Argentine, vous ne voudrez plus jamais repartir.

* * *

— Je suis allée voir Maman dans sa cabine mais il n'y avait personne ! s'exclama Lucía le lendemain, ravie.

— Et alors ? Elle pourrait être n'importe où sur le bateau.

— Pas à six heures du matin. Alors je suis allée sur la pointe des pieds jusqu'à la cabine de Papa. Et devine quoi ?

— Dis-moi.

— J'ai ouvert la porte et les ai vus allongés dans les bras l'un de l'autre. N'est-ce pas merveilleux ? Je le savais ! se réjouit-elle en exécutant un rapide mouvement de danse autour de leur lit.

— Oui, c'est une bonne nouvelle qu'ils aient mis leur passé derrière eux, au moins pour l'instant.

— Meñique ! L'amour véritable dure toujours, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Bon, je file répéter une nouvelle chanson avec Pepe.

Avant que la déclaration de Lucía ne lui cause de violents vomissements à lui aussi, Meñique quitta la cabine.

* * *

Le *Monte Pascal* naviguait à présent au large du Brésil et, au moins, le climat égayait les passagers. Les membres du *cuadro* sortaient sur le pont, se prélassant au soleil comme les requins qu'ils redoutaient tant. Ils concentraient désormais toute leur énergie sur la préparation de leur arrivée en Argentine. Même Lucía, qui manquait d'entraînement à cause de son mal de mer, daignait répéter avec eux.

— Meñique ? demanda-t-elle la veille de leur arrivée à Buenos Aires.

— Oui, *pequeña* ?

— Crois-tu que nous allons avoir du succès en Argentine ?

— Si quelqu'un peut y avoir du succès, c'est bien toi, Lucía.

Elle plaça sa petite main dans la sienne.

— Puis-je être meilleure que La Argentinita ?

— Je ne peux pas répondre à ça. C'est sa patrie.

— Je le serai, affirma la jeune femme avec certitude. *Buenas noches, querido*.

Elle lui posa un baiser sur la joue et se tourna sur le côté.

* * *

Le lendemain matin, le navire jeta l'ancre dans le port de Buenos Aires. Les membres du *cuadro* étaient sur le pont, dans leur plus belle tenue pour l'occasion, les cheveux gominés avec soin.

— Même si personne n'est venu pour nous, nous allons nous comporter comme si nous nous attendions à un comité d'accueil, chuchota Lucía à Meñique tandis qu'on abaissait la passerelle.

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour regarder la foule sur le quai.

— Les gens nous ressemblent et parlent comme nous ! s'exclama-t-elle avec joie.

— Lucía ! La Candela !

— Quelqu'un vient-il de crier mon nom ? demanda la jeune femme à Meñique, étonnée et enchantée. Je suis là ! hurla-t-elle, le chant des mouettes accompagnant sa voix comme un chœur de fortune.

Le *cuadro* Albaycín descendit la passerelle, leurs valises en carton ornées de bouquets d'herbes attachées avec des foulards pour repousser la malchance.

— *¡Hola, Buenos Aires!* lança Lucía triomphante en foulant du pied le sol argentin pour la première fois. Je ne suis pas morte !

Elle étreignit alors son clan, profondément soulagée. Une pluie de flashes se déversa sur eux tandis qu'un homme grand, en costume de soie, s'approchait.

— Où est Lucía Albaycín ? s'enquit-il.

— Je suis là.

Lucía se fraya un chemin parmi la foule.

— C'est vous ?

L'homme baissa les yeux vers le petit bout de femme dont la tête ne lui arrivait même pas à l'épaule.

— *Sí*, et vous êtes ?

— Santiago Rodríguez, l'imprésario qui vous a fait venir ici, *señorita*.

— *Bueno*, vous payez et nous danserons pour Buenos Aires !

Les badauds poussèrent alors des cris de joie.

— Qu'est-ce que ça fait d'être en Argentine ?

— C'est merveilleux ! Mon père, mon frère, ma mère, même mon sac à main ont eu le mal de mer ! dit-elle en souriant. Mais maintenant nous sommes là, sains et saufs.

Les flashes crépitèrent de nouveau tandis que Santiago Rodríguez entourait la silhouette minuscule de Lucía et d'autres acclamations résonnèrent dans l'air.

— C'est le début d'un nouveau cirque… marmonna Meñique.

Tiggy
Sacromonte, Espagne
Février 2008

Ours brun d'Europe
(Ursus arctos arctos)

27

—Maintenant j'ai sommeil, annonça Angelina, me ramenant au présent. Je dois me reposer avant de continuer.

Je la regardai et vis qu'elle avait fermé les yeux. Elle avait parlé une bonne heure et demie.

J'avais envie de retourner à l'hôtel en courant pour prendre du papier et un stylo afin de noter tout ce qu'elle m'avait raconté pour ne rien oublier. La plupart des enfants jouissaient du luxe que leur passé soit rattaché à leur présent et leur avenir : ils avaient été élevés dans un environnement qu'ils acceptaient et comprenaient. De mon côté, j'avais l'impression d'avoir eu un cours accéléré pour découvrir mon ascendance, qui n'aurait pu être plus différente de la vie que je menais depuis que Pa m'avait recueillie. Je devais trouver un moyen de recoller les deux Tiggy pour n'en former qu'une seule, et je savais que cela prendrait du temps. D'abord, il fallait m'habituer à être cette Tiggy du présent que je découvrais.

— C'est l'heure de déjeuner, déclara Pepe en se dirigeant vers l'entrée de la grotte.

— Je peux vous aider ? interrogeai-je en le suivant à l'intérieur pour me retrouver dans une cuisine démodée.

— *Sí*, Erizo. Les assiettes sont là-dedans, indiqua-t-il en montrant un placard en bois sculpté qui ressemblait beaucoup à ceux que j'imaginais quand Angelina évoquait ceux que Carlos avait confectionnés pour María.

Je les sortis comme il avait demandé, pendant qu'il récupérait des victuailles dans un très vieux réfrigérateur qui bourdonnait.

— Cela vous embêterait que je fasse un tour rapide ? J'aimerais voir où je suis née.

— Bien sûr, juste là, répondit Pepe en désignant le fond de la grotte. C'est là que dort Angelina désormais. L'interrupteur se trouve à gauche.

Je traversai la cuisine et ouvris un rideau élimé. Je tâtonnai dans l'obscurité, trouvai l'interrupteur et la pièce fut soudain illuminée par une ampoule unique. Je vis un vieux lit en fer forgé recouvert d'une couverture colorée en crochet. Je levai les yeux vers le plafond ovale blanchi à la chaux et laissai échapper un soupir d'émerveillement. Comment était-il possible que je me rappelle aussi clairement avoir été soulevée vers ce plafond par ces bras puissants et protecteurs, alors que je n'étais qu'un bébé minuscule ?

Quittant la chambre, j'eus soudain le tournis et demandai un verre

d'eau à Pepe.

— Va t'asseoir avec Angelina.

Pepe me tendit le verre et je m'exécutai, déplaçant une chaise dans l'ombre d'un buisson odorant. Il arriva chargé d'un plateau bien garni et je l'aidai à tout disposer sur la table tandis qu'Angelina se réveillait.

— Ici, nous mangeons des choses simples, m'avertit-il, juste au cas où je ferais la fine bouche devant le pain tout frais, l'huile d'olive et le bol de tomates juteuses.

— C'est parfait pour moi. Je suis végétalienne.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'enquit Pepe.

— Je ne mange ni viande, ni poisson, ni lait, ni beurre, ni fromage.

— *¡Dios mío!* Pas étonnant que tu sois si maigrichonne.

Malgré la simplicité du repas, je savais que je n'oublierais jamais le goût du pain, trempé dans l'huile d'olive artisanale, et celui des tomates les plus goûteuses que j'aie jamais mangées. En regardant Pepe et Angelina en face de moi, je m'étonnais de leurs physiques si différents, bien qu'ils soient oncle et nièce. Toutefois, si quelqu'un doutait de leur parenté, il suffisait de voir la fluidité de leurs mouvements et d'entendre les inflexions de leurs voix pour en être convaincu. Je me demandais ce que j'avais hérité d'eux.

— Il faut bientôt qu'on organise une rencontre avec le reste de ta famille à Sacromonte, observa Angelina.

— Je jouerai de la guitare, se réjouit Pepe en claquant des doigts avant d'enrouler sa grosse moustache.

— Je croyais que tout le monde était parti ?

— Ils ont quitté Sacromonte, en effet, mais ils ne sont pas bien loin, à Grenade. Nous devons organiser une *fiesta* ! s'exclama Angelina en tapant dans ses mains de plaisir. À présent, je vais faire une *siesta* et toi aussi, Erizo, parce que tu as besoin de repos. Reviens à six heures et nous continuerons notre discussion.

— Et moi je cuisinerai pour que tu reprennes des forces, *querida*, ajouta Pepe.

Nous rassemblâmes bols et assiettes sur le plateau et je remportai les verres et la carafe d'eau dans la cuisine. Angelina disparut derrière le rideau avec un geste de la main.

— Dors, Erizo, répéta-t-elle, car ce soir c'est la pleine lune, les heures les plus puissantes du mois lunaire.

Alors je fis un signe de la tête à Pepe et repartis vers mon hôtel.

* * *

Je m'endormis profondément et ne me réveillai qu'à six heures moins dix. Je m'aspergeai le visage d'eau froide et regagnai à la hâte la porte bleue.

— *Hola*, Erizo.

Angelina m'attendait déjà devant la grotte. Elle m'attrapa le poignet pour prendre mon pouls et hocha la tête.

— C'est mieux, mais tu prendras une autre *poción* avant de partir. Viens.

Elle me fit signe de la suivre et commença à descendre la pente. Nous marchions côte à côte à la tombée du jour. En levant les yeux vers le haut de la colline, j'apercevais de fines volutes de fumée qui s'échappaient de quatre ou cinq cheminées. Nous passâmes devant une vieille femme qui fumait une cigarette devant sa porte et appela Angelina. Celle-ci s'arrêta pour bavarder et je fus rassurée de voir que Sacromonte n'était pas totalement abandonné. Puis nous poursuivîmes notre chemin jusqu'à une zone densément boisée à gauche du village.

Angelina leva un doigt vers la lune au-dessus de nous.

— C'est la pleine lune de février, celle qui apporte une aube nouvelle, la naissance du printemps, un moment pour purifier le passé et prendre un nouveau départ.

— C'est bizarre, parce que je n'arrive jamais à dormir quand la lune est pleine. Et si jamais je m'assoupis, je fais des rêves vraiment étranges.

— C'est la même chose pour nous toutes, surtout celles qui possèdent le don. Dans la culture gitane, le soleil est le dieu des hommes et la lune la déesse des femmes.

— C'est vrai ?

Angelina sourit en voyant mon étonnement.

— *Sí*. Comment pourrait-il en être autrement ? Sans le soleil et la lune, il n'y aurait pas d'humanité. Ils nous donnent notre force vitale. Tout comme, sans à la fois les hommes et les femmes, le genre humain disparaîtrait. Tu vois ? Nous sommes aussi puissants les uns que les autres, mais chacun avec nos dons propres, notre rôle spécifique à jouer dans l'univers. Allez, avançons.

Angelina s'enfonça dans les arbres jusqu'à ce que nous atteignions une clairière. Je vis qu'elle était remplie de tombes, le sol couvert de croix en bois grossièrement taillées. Angelina me conduisit le long des rangées jusqu'à ce qu'elle trouve ce qu'elle cherchait.

Elle désigna trois croix l'une après l'autre.

— María, ta *bisabuela* – arrière-grand-mère – Lucía, ton *abuela* – grand-mère – et Isadora, ta *madre*.

Puis elle patienta tandis que je m'agenouillais devant la tombe de ma mère. Je cherchai la date de sa mort, mais seul son nom était inscrit sur la croix toute simple.

— Comment est-elle morte ?

— Une autre fois, Erizo. Pour l'instant, dis-lui bonjour.

— Bonjour, murmurai-je à la petite butte de terre recouverte d'herbe. J'aurais tant voulu te connaître.

— Elle était trop bien pour cette terre, soupira Angelina. Douce et gentille, comme toi.

Je restai un peu, songeant que je devrais être plus émue puisqu'il s'agissait d'un moment très important pour moi, mais peut-être que mon cerveau devait encore assimiler ces informations car je ne ressentais qu'un étrange engourdissement.

Je finis par me relever et nous continuâmes de longer la rangée de croix. Je vis le nom des bébés que María avait perdus, puis celui de ses trois fils et de ses petits-enfants.

— Les corps d'Eduardo et de Carlos ne sont pas là, mais Ramón a planté les croix en leur mémoire.

Angelina m'entraîna dans deux ou trois autres rangées, répétant : « Amaya, Amaya, Amaya… »

Les croix n'en finissaient pas – toute ma famille du côté de María semblait être enterrée là.

Puis nous passâmes aux Albaycín, la famille de mon arrière-grand-père José, dont les croix étaient tout aussi nombreuses. Et enfin, me rendant compte que mes racines remontaient à plus de cinq cents ans, quelque chose remua dans mon cœur et je commençai à sentir le fil invisible qui nous reliait tous les uns aux autres.

Angelina poursuivit son chemin dans la mer de croix jusqu'à ce que nous ayons quitté la clairière au profit d'une forêt touffue. Elle avait les yeux baissés et tapait la terre de ses pieds.

— Bon, dit-elle en hochant la tête, première leçon. Allonge-toi, Erizo.

Je me retournai et vis qu'elle était déjà à genoux. Puis elle s'allongea sur le dos sur cette terre fertile et je suivis son exemple.

— Écoute, Erizo.

Je la regardai placer ses petites mains sous sa tête comme un oreiller, puis fermer les yeux. Je fis la même chose, bien que je ne sache pas très bien ce que j'étais censée écouter.

— Ressens la terre, murmura-t-elle, ce qui ne m'aidait pas beaucoup.

Toutefois je fermai les yeux et respirai lentement, dans l'espoir de ressentir et d'entendre ce qu'il fallait. Pendant un long moment, je n'entendis que les oiseaux se souhaiter une bonne nuit, ainsi que le bourdonnement des insectes et le bruissement des petits animaux dans les broussailles. Je me concentrai sur ces bruits, les bruits de la nature, et petit à petit ils devinrent de plus en plus sonores jusqu'à ce que je

les perçoive comme une cacophonie dans mes oreilles. Puis j'éprouvai une sensation des plus étranges : c'était comme une pulsation au-dessous de moi, qui battit d'abord doucement, puis de plus en plus fort. Finalement, le cœur de la terre ne fit plus qu'un avec le mien et je sentis que j'étais en parfaite harmonie avec lui…

Je ne sais pas combien de temps je restai allongée là, mais plus je m'abandonnais et plus je commençais, au lieu d'avoir peur, à entendre, à voir et à ressentir : le son de la rivière, pourtant loin en contrebas, me donnait l'impression qu'elle déversait son eau fraîche et purifiante sur moi, puis je vis les superbes couleurs de tous les poissons qui y nageaient. J'ouvris les yeux et l'arbre au-dessus de moi se métamorphosa en un vieil homme dont les bras-branches s'agitaient lentement sous la brise, sa barbe et ses longs cheveux blancs constitués de milliers de toiles d'araignées minuscules éparpillées le long du tronc couvert de mousse qui lui tenait lieu de corps. Les brindilles de ses mains étaient croisées au-dessus des plus petites branches, comme s'il protégeait ses enfants.

Et les étoiles… jamais je n'en avais vu autant, jamais elles n'avaient brillé avec autant d'éclat… Alors que je fixais le ciel, celui-ci commença à remuer et à se transformer jusqu'à ce que je prenne conscience qu'il était constitué de milliards d'esprits minuscules – chacun doté de son énergie propre – et je me rendis compte avec stupéfaction que les cieux étaient en fait bien plus densément peuplés que la terre…

Puis je vis ce qui me sembla d'abord être une étoile filante mais, alors qu'elle planait au-dessus des arbres, je me rendis compte que cela ne pouvait en être une car, après s'être arrêtée quelques secondes, elle fila soudain vers le haut et s'installa juste au-dessus de moi, ayant trouvé sa place dans le ciel.

Je fus aussitôt transportée dans la cabane de Chilly et le vis allongé dans son lit ou, du moins, le corps qu'il avait habité, sa peau et ses os gisant comme un ensemble de vieux vêtements dans sa cabane glaciale. Je savais ce que cela signifiait.

— Notre cousin, Chilly… dit une voix près de moi.

Je me redressai en sursaut et regardai Angelina dans les yeux.

— Il est mort, Angelina.

— Il vient de rejoindre le Monde supérieur.

Une larme coula le long de ma joue et Angelina tendit la main pour l'essuyer avec douceur.

— Non, non, non. Ne pleure pas, Erizo. Chilly est heureux. Tu le sens. Là.

Elle plaça sa main contre mon cœur avant de m'étreindre.

— J'ai vu son âme, son… énergie monter au ciel, lui dis-je, encore sous le choc de tout ce que j'avais vu et ressenti.

— À présent, envoyons-lui notre affection et prions pour son âme.

Je baissai la tête comme elle, songeant qu'il était bien étonnant que les gitans espagnols aient une foi catholique si forte à côté de leurs propres croyances spirituelles. Je supposais que, malgré les différences de pratique, les deux fois ne se contredisaient pas dans la mesure où elles s'ancraient toutes les deux dans la croyance en une puissance supérieure ; une croyance qu'il y avait une force plus grande que nous dans l'univers. Les hommes l'avaient simplement interprétée de façons différentes selon leurs points de vue culturels respectifs. Les gitans vivaient auprès de la nature et, par conséquent, les esprits qu'ils adoraient en provenaient. Les Hindous considéraient que les vaches et les éléphants étaient sacrés, quand le christianisme célébrait le divin sous forme humaine…

Angelina me fit signe de me relever et je m'exécutai. J'avais l'impression que mes sens avaient été purifiés et renouvelés. Elle me prit la main et, tandis que nous traversions la forêt pour regagner le village, j'expérimentai un sentiment d'euphorie : j'étais parvenue à entrer en communion avec l'univers stupéfiant que nous habitions. Je me remémorai la citation que Pa avait choisie pour moi :

Garde les pieds sur le doux tapis de la terre, mais élève ton esprit vers les fenêtres de l'univers…

De retour à la grotte, Angelina prit de nouveau mon pouls.

— De mieux en mieux. Je vais te donner ta *poción* maintenant et tu seras vite remise.

Je bus le répugnant breuvage, sous le contrôle d'Angelina, après quoi elle me posa une main sur la joue.

— Tu es le sang de mon sang. Je suis heureuse. *Buenas noches*.

Allongée à l'hôtel dans ma chambre, mon cœur était plus calme, comme si la pulsation régulière du cœur de la terre avait ralenti et apprivoisé le mien. Je repensai au moment où j'avais vu l'âme de Chilly quitter la terre et lui envoyai un message silencieux. Le fait qu'Angelina l'ait ressenti elle aussi signifiait que toutes les fois où, par le passé, j'avais eu une sensation similaire qu'une âme poursuivait son chemin ailleurs, cela n'avait pas été le fruit de mon imagination débordante. Ce qui signifiait que « l'autre partie » de moi était aussi réelle que les murs robustes de la grotte qui m'entouraient.

Et rien que pour cela, j'étais heureuse d'avoir décidé d'entreprendre ce voyage dans mon passé.

28

Au bout d'une semaine, j'avais l'impression d'avoir vécu une autre vie depuis mon arrivée à Sacromonte. Angelina ne plaisantait pas lorsqu'elle avait déclaré vouloir m'enseigner tout ce qu'elle savait dans le temps qui nous était imparti. Avant de commencer, elle me fit promettre de ne jamais enregistrer quoi que ce soit qu'elle me dirait sur un ordinateur : « Nos méthodes secrètes doivent le rester, afin que les mauvaises personnes ne puissent pas s'emparer de notre magie sur cette machine… »

J'avais donc descendu la colline pour me rendre dans une petite boutique de l'autre côté du mur de la ville qui semblait vendre de tout, qu'il s'agisse de nourriture pour chats ou d'appareils électroniques. J'y avais acheté des stylos, ainsi qu'un épais bloc-notes qui était déjà rempli aux deux tiers. Je ne savais vraiment pas comment Angelina faisait pour se remémorer les variations infinies de plantes qui constituaient les divers remèdes, sans parler de la quantité exacte de chacune. Mais bon, encore une fois, il s'agissait pour moi d'un cours accéléré, alors qu'elle baignait là-dedans depuis le berceau avec Micaela, la *bruja* qui l'avait guidée. Elle commença également à m'apprendre comment utiliser mes mains pour soigner autrui.

— Chilly disait que j'avais du pouvoir dans les mains. Mais ce sont les animaux ma passion. Cela peut-il fonctionner sur eux aussi ?

— Bien sûr. Toutes les créatures de la terre sont faites de chair et de sang. C'est la même chose.

Grâce à elle, malgré certains moments de frustration, je commençai à apprendre à « ressentir » l'énergie qui parcourait chaque être vivant et à laisser mes mains suivre les picotements qui les traversaient pour qu'elles se posent comme un aimant sur la source du problème afin de libérer toute mauvaise énergie et la disperser. Angelina m'encourageait à pratiquer sur le vieux chat arthritique de Pepe, mais je me retrouvais aussi à m'arrêter dans les ruelles de Sacromonte pour m'occuper des animaux errants qui croisaient ma route.

Au fur et à mesure, je remarquai également que mon oreille s'habituait à l'espagnol que Pepe et Angelina parlaient entre eux et que je reconnaissais de plus en plus de mots.

— Si je reste une semaine de plus ici, je parlerai couramment – au moins pour tout ce qui touche au vocabulaire des plantes, gloussai-je en marchant vers la porte bleue.

C'était une autre belle journée ensoleillée et je savais donc que je trouverais Angelina dehors en train de boire son café. L'affreux

breuvage habituel m'attendrait, parce qu'apparemment le café était mauvais pour moi.

— Comment vas-tu aujourd'hui ? me demanda-t-elle à mon arrivée.

— Très bien, *gracias*.

Je saisis ma potion – qui avait le goût très étrange de l'anis mélangé à des crottes de moutons – et la bus à contrecœur. Je savais qu'Angelina me forcerait à l'avaler jusqu'à la dernière goutte.

Après deux heures d'enseignement et notre déjeuner simple habituel, Angelina et Pepe se retirèrent pour leur *siesta*, et je retournai à l'hôtel où je m'installai sur la terrasse pour mettre en ordre mes gribouillis tant que tout était encore frais dans ma tête. Quand j'eus terminé, j'allai moi aussi faire la sieste, sachant que c'était le soir que l'esprit d'Angelina était le plus alerte et qu'il fallait donc que le mien soit pleinement éveillé pour comprendre et noter le flot de connaissances qu'elle partagerait avec moi.

Mais cet après-midi-là, je n'arrivais pas à dormir et je savais que c'était parce qu'il était temps que je reprenne contact avec le monde extérieur. Une semaine s'était écoulée à la vitesse de la lumière et certains devaient s'inquiéter pour moi. Malgré mon envie de demeurer dans mon univers parallèle, ce n'était pas correct et je devais leur faire savoir que tout allait bien.

— Marcella, avez-vous un téléphone que je pourrais utiliser pour appeler chez moi ?

— Ici ?! Vous plaisantez ! Les téléphones portables captent extrêmement mal. Il y a un téléphone dans la boutique juste derrière les murs de la ville. Le propriétaire nous laisse l'utiliser contre une petite somme. C'est aussi là-bas que j'envoie et que je reçois mes fax pour mes réservations. J'y vais tous les jours. D'ailleurs, je vais y aller maintenant. Vous voulez venir avec moi ?

— Merci, Marcella.

Dans le magasin, elle expliqua ce dont j'avais besoin et l'on me conduisit dans un coin de l'arrière-boutique pourvu d'un téléphone vieillot.

Une fois seule, je me demandai qui appeler en premier et décidai de composer le numéro de Cal. Il répondait rarement, à cause du manque de réseau, ce qui signifiait que je pouvais lui laisser un message sans risque.

Comme je m'y attendais, je tombai directement sur son répondeur.

— Salut, Cal, c'est Tiggy. Juste pour te dire que je vais très bien. Je suis désolée de t'avoir fait faux bond mais je… j'avais besoin de prendre un peu de distance. Je te recontacterai bientôt, mais ne t'inquiète pas pour moi. Je suis vraiment heureuse là où je suis.

Embrasse tout le monde pour moi.

Je reposai le lourd combiné, soulagée d'avoir repris contact. Puis je le saisis de nouveau, songeant que je devrais parler à Ma – il n'y avait pas de mal à ce qu'elle sache où je me trouvais. Je composai le numéro d'Atlantis et tombai sur le répondeur. J'eus la gorge serrée en entendant le message vocal de Pa et me rappelai qu'il fallait que je dise à Ma de le changer.

— Salut, Ma, c'est Tiggy. Je passe quelques jours en Espagne et je suis en pleine forme. J'avais besoin d'un peu de chaleur après tout ce froid, ça me fait vraiment du bien. J'ai laissé mon portable à Kinnaird mais j'essaierai de te rappeler bientôt. Ne t'inquiète pas pour moi, je t'assure. Je t'embrasse.

Je raccrochai, puis sentis un besoin pressant de laisser également un message à Charlie.

— Non, Tiggy, c'est ton ancien patron ! me raisonnai-je fermement.

Tu as envie de lui parler, non ? Parce qu'il compte pour toi…

— Non, ce n'est pas vrai, dis-je tout haut.

Si, Tiggy…

Alors je soupirai. L'un des effets secondaires de mon apprentissage auprès d'Angelina était que mon intuition, ma voix intérieure, avait pris de l'ampleur comme une version féminine de Jiminy Cricket. Ces jours-ci, elle se taisait d'ailleurs rarement, me forçant à me confronter à toutes les idées fausses que je m'inventais quand cela m'arrangeait.

D'accord, répondis-je intérieurement à la voix en réglant les appels avant de sortir du magasin. Marcella était partie faire des courses en ville et je repartis seule.

— Il comptait… compte encore pour moi, déclarai-je tout haut. Mais il est marié, a une fille, doit gérer un énorme domaine sans doute en faillite et sa vie est un foutoir complet ! Donc quoi que *tu* puisses dire, cette fois je vais t'ignorer !

Je levai les yeux et vis deux passantes qui me regardaient bizarrement.

— J'ai une amie invisible ! déclarai-je d'une voix forte avant de leur adresser un signe de la main et de remonter la colline vers Sacromonte.

* * *

Ce soir-là, Angelina décréta que j'étais prête à « entrer à l'université », selon ses termes. Quand j'arrivai, Pepe s'apprêtait à partir préparer ma *fiesta*, prévue deux jours plus tard.

— Tout le monde sera là, me dit-il en sortant, tout excité. Ce sera comme au bon vieux temps !

Je m'assis avec Angelina et elle commença à partager avec moi une

partie de sa magie la plus puissante qui comprenait talismans, breloques et pièces protectrices. Dans la grotte sombre, uniquement éclairée par une bougie à la flamme vacillante – elle préférait cela à la lumière violente d'une ampoule – elle me montra des objets sacrés ayant appartenu à mes ancêtres et, tandis que je les tenais dans mes mains parcourues de picotements, elle m'enseigna comment atteindre l'« Autre monde » — un monde où les esprits vagabondaient et chuchotaient à mon oreille, ce qui expliquait apparemment pourquoi je « savais » des choses.

Quand nous passâmes aux sorts, je commençai par refuser.

— Je croyais que nous étions des guérisseuses, fis-je. Pourquoi voudrions-nous faire du mal à qui que ce soit ?

Angelina me regarda d'un air sombre.

— Erizo, le monde est composé de lumière et d'obscurité. Et au cours de ma vie, j'ai vu beaucoup d'obscurité, déclara-t-elle en fermant les yeux, et je sus qu'elle songeait au passé qui les hantait encore, elle et ce beau pays. En période d'obscurité, on fait ce qu'on peut pour survivre, pour se protéger soi-même et ceux qu'on aime. Je vais donc t'emmener dans la forêt où je vais t'apprendre les mots qui permettent de jeter le sort le plus puissant.

Un quart d'heure plus tard, elle me plaça au milieu de la clairière et me fit mémoriser les mots qu'elle murmurait en espagnol, après m'avoir ceint le cou d'un talisman pour me protéger. Peut-être était-ce une bonne chose que je n'en comprenne pas la signification. Je ne devais jamais prononcer les mots à voix haute, encore moins les écrire, juste les repasser dans mon esprit jusqu'à ce qu'ils soient inscrits dans mon âme à l'encre indélébile.

— Combien de fois avez-vous utilisé ce sort ?

— Seulement deux fois. Une pour moi et une deuxième pour quelqu'un qui avait besoin de mon aide.

— Qu'est-il arrivé aux personnes que vous avez maudites ?

— Elles sont mortes, répondit-elle en haussant les épaules.

— D'accord, soufflai-je.

J'étais à la fois subjuguée et horrifiée par les pouvoirs de cette femme et j'espérais ne pas avoir les mêmes en moi car c'était une compétence que je ne voulais vraiment pas posséder.

* * *

— Tu as bien travaillé, Erizo, déclara Angelina deux jours plus tard. Pepe et moi avons une surprise pour toi. Va voir Marcella.

Elle me fit déguerpir pour pouvoir faire sa sieste et je regagnai l'hôtel. Marcella m'y attendait, un sourire aux lèvres.

— Venez avec moi, Tiggy, dit-elle en m'emmenant dans la partie de

la grotte qui lui était réservée.

Son appartement était décoré de tissus et de couvertures traditionnels, avec une énorme télévision vieillotte dans un coin. Elle me montra son canapé et j'y découvris une magnifique robe de flamenco, blanche avec d'épais volants violets qui ornaient la jupe.

— Essayez-la. Je la portais enfant, mais elle devrait vous aller. Nous allons faire de vous une vraie *bailaora* – une danseuse de flamenco – pour la *fiesta* ce soir.

— Je dois porter cela ? m'étonnai-je.

— Bien sûr, c'est une *fiesta* !

Elle me tendit le doux vêtement et me montra la petite salle de douche. Je me déshabillai pour l'enfiler, puis rejoignis Marcella pour qu'elle m'aide à fermer les nombreux boutons.

— Voilà, Tiggy, regardez-vous dans la glace, dit-elle en me faisant pivoter.

Le reflet que je vis alors me choqua. Cette Tiggy était bronzée par le soleil espagnol, avait les yeux pétillants et la robe mettait en valeur sa taille très fine et sa petite poitrine.

— *¡Qué linda!* s'exclama Marcella. Superbe ! À présent, il vous faut des chaussures. Angelina m'a donné celles-ci pour vous – j'avais des doutes quant à la taille, mais maintenant que je vois vos pieds minuscules, je sais qu'elle ne s'est pas trompée.

Elle sortit une paire de souliers en cuir rouge avec une fine boucle. Les talons solides de style cubain ne faisaient que cinq centimètres de haut, mais comme je ne portais que des chaussures plates, cela me suffisait. Je les essayai, ayant l'impression d'être une Cendrillon des temps modernes. Elles m'allaient à la perfection et je ressentis un frisson me parcourir l'échine.

— Marcella, à qui sont ces chaussures ?

— À ta grand-mère Lucía, évidemment.

* * *

À neuf heures ce soir-là, Marcella m'accompagna au bas de la colline jusqu'à l'une des plus grandes grottes, même si j'aurais trouvé sans son aide étant donné la musique qui s'en échappait et résonnait dans tout Sacromonte, comme si l'air vibrait. Marcella m'attira à l'intérieur et je me tapotai les cheveux, un peu gênée : elle avait dompté mes boucles avec de l'huile et avait arrangé un accroche-cœur au milieu de mon front, tout comme celui de Lucía sur les photos que j'avais vues d'elle.

À mon entrée, une marée de personnes se mit à applaudir et à crier, et je fus conduite de l'une à l'autre par un Pepe et une Angelina rayonnants, tous deux vêtus de leur plus belle tenue de flamenco,

comme tous les autres.

— Erizo, voici Pilar, la petite-fille du cousin de ta mère, et voici Vicente et Gael… Camila… Luis…

Prise de tournis, je me laissai guider parmi la foule, bouleversée par les embrassades chaleureuses et sincères qui m'étaient réservées. Vicente – ou était-ce Gael ? – me tendit un verre de manzanilla et j'aperçus Pepe au fond de la grotte, perché sur une chaise avec sa guitare sur les genoux, à côté d'un homme assis sur une caisse.

— *¡Empezamos!* lança-t-il. Que la fête commence !

— *¡Olé!* cria l'assistance alors que deux jeunes femmes s'avançaient.

Elles se lancèrent dans une *chufla bulería*, une danse simple, comme m'expliqua Angelina, mais cela ne m'empêcha pas d'être absolument subjuguée par leur talent : elles tapaient leurs talons et leurs pointes en un rythme endiablé, leur menton fièrement relevé et leurs mains guidant leur jupe de sorte que la grotte brillait de couleurs vives.

Et j'appartenais à ce monde : j'avais la culture gitane dans le sang et dans l'âme. Lorsqu'un jeune homme me tendit la main, je ne résistai pas et laissai mon corps se détendre et suivre le rythme de la guitare de Pepe et de ce que tout le monde appelait le *duende* en moi.

Je ne sais pas combien de temps je dansai, mais les chaussures de Lucía semblaient me guider et je me moquais de paraître stupide en copiant mon partenaire et en piétinant au milieu de ma nouvelle famille. Le sol vibrait tandis que chaque homme, femme et enfant dansait par pur plaisir, la pulsation de la musique irrésistiblement entraînante.

— *¡Olé!* cria Pepe.

— *¡Olé!* répondis-je avec tous les autres, avant de me séparer de mon partenaire pour aller boire un peu d'eau.

— Tiggy !

Je sentis une main se poser fermement sur mon épaule. L'alcool et le tourbillon de la danse devaient m'embrouiller l'esprit, car cette voix ressemblait tout à fait à celle de Charlie Kinnaird.

— Salut, Tiggy, dit celui-ci en m'attrapant le bras sans ménagement pour fendre avec moi la foule des danseurs.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? criai-je, essayant de me faire entendre malgré le bruit. Lâche-moi !

Mais il refusa et j'eus beau me plaindre et me débattre, il ne desserra pas son emprise.

Cela ne semblait perturber personne : j'avais appris ce soir-là que les gitans étaient un peuple émotif et bruyant et notre comportement leur paraissait sans doute normal.

— Il faut que je t'emmène dehors, impossible de réfléchir ici,

décréta-t-il en retirant son pull pour en couvrir mes épaules nues.

Une fois hors de la grotte, il regarda autour de nous, aperçut un mur et m'y conduisit. Quand nous l'atteignîmes, il me lâcha enfin le bras, mais seulement pour me prendre par la taille et m'y hisser.

— Charlie, qu'est-ce que tu fiches ici ?!

— Tu dois t'asseoir, Tiggy.

M'ayant lâché la taille, il m'attrapa le poignet pour prendre mon pouls.

— Charlie, ça suffit !

Je soulevai mon autre main pour éloigner ses doigts.

— Ton pouls est beaucoup trop rapide !

— C'est normal, je viens de danser pendant une heure, répliquai-je. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Moi et le reste du monde essayons depuis des jours de te retrouver.

— Comment ça « le reste du monde » ? demandai-je en fronçant les sourcils.

— Cal a trouvé ton portable dans ta chambre et nous avons appelé tous tes contacts pour savoir si quelqu'un avait eu de tes nouvelles. Ce n'était le cas de personne. Ce n'est que lorsque tu leur as laissé un message à lui et à Ma que nous avons su que tu étais en Espagne.

— Désolée, Charlie, soupirai-je. Ralentis, s'il te plaît. Que se passe-t-il ? Quelqu'un est-il blessé ?

— Non, Tiggy, personne d'autre n'est blessé. C'est toi.

— Comment ça « moi » ?

— J'ai rassemblé et analysé tous les résultats de tes examens le matin où tu as décidé de t'enfuir de l'hôpital. Écoute, Tiggy, en gros, je te soupçonne d'avoir une myocardite, une grave maladie cardiaque. Tu as besoin d'être suivie immédiatement.

— Une grave maladie cardiaque ? répondis-je d'une voix faible. Moi ?

— Oui. Ou du moins, potentiellement grave en l'absence de traitement.

— Mais je vais bien, insistai-je. Depuis mon arrivée ici, mes palpitations cardiaques semblent avoir cessé. Es-tu en train de dire que tu es venu jusqu'ici pour me le dire ?

Je le regardai alors dans les yeux pour la première fois.

— Oui, évidemment. Je ne pouvais pas te joindre alors je n'avais pas le choix. Honnêtement, Tiggy, tu as déjà failli mourir en travaillant sur le domaine, je ne pouvais pas en plus avoir ça sur la conscience.

— Ça n'aurait pas été le cas. Comme tu l'as dit, c'est moi qui me

suis « enfuie » de l'hôpital.

— D'accord, mais en plus de mes obligations médicales, je me sentais responsable en tant qu'employeur. Je n'avais aucune idée des problèmes que tu rencontrais à Kinnaird. Je comprends à présent pourquoi tu as dû partir.

Je gardai le silence, me demandant s'il se référait à ma conversation avec sa femme.

— Beryl et Cal m'ont parlé de l'attitude de Zed Eszu. Ils étaient tous les deux d'accord pour dire que c'est lui qui t'a poussée à partir. Je suis tellement navré, Tiggy, tu aurais dû m'en parler. Ce genre de comportement est tout simplement… inacceptable.

— Ce n'est pas ta faute, je t'assure.

— Oh que si. J'aurais dû être sur place pour m'occuper de Kinnaird et alors j'aurais pu arrêter ça. C'était du harcèlement sexuel pur et simple. Si je le revois, je te jure que je lui tordrai le cou.

— Personne n'a dit à Zed où j'étais, hein ? lui demandai-je, véritablement inquiète.

— Bien sûr que non. Quand Cal m'a raconté ce qui s'était passé, je suis allé directement à Kinnaird pour dire à Zed de déguerpir de chez moi. Il a fait ses valises et a disparu avec sa Range dans l'après-midi. Il est parti, Tiggy, je te le promets, dit-il en posant sa main sur la mienne, ce qui me procura un grand frisson dans tout le corps. J'espère qu'à présent tu te sentiras assez en sécurité pour revenir à Kinnaird.

— Merci.

Pour l'heure, cela m'arrangeait que Charlie croie que Zed était la seule raison de mon départ.

— Par ailleurs, la police voudrait te contacter à propos de Pégase. Elle a retrouvé la douille et est en train de l'analyser.

— A-t-elle découvert le coupable ?

— Je ne sais pas, mais en tout cas elle voudrait te parler de nouveau. Pour ce qui est de ton problème médical, j'ai pris rendez-vous pour toi à l'hôpital de Grenade demain. Nous te ferons passer d'autres examens pour nous assurer que tu es en état de reprendre l'avion.

Je levai les yeux vers lui, étonnée. Même s'il cherchait seulement à prendre soin de moi, il me rappelait soudain étrangement Zed : un autre homme qui essayait de contrôler ma vie.

— Désolée, Charlie, mais je me sens tout à fait bien et je ne compte absolument pas quitter Grenade aussi vite.

— Je sais que tu vas peut-être bien en ce moment, mais les résultats de tes examens ont montré que ce n'était pas le cas. C'est grave, Tiggy.

Cette maladie pourrait… te tuer.

— Charlie, j'ai subi des tas d'examens cardiaques dans mon enfance. Mon cœur allait bien alors, pourquoi cela aurait-il changé ?

— D'accord, soupira-t-il en s'adossant au mur. Écoute-moi, d'accord ? Sans m'interrompre. Je veux juste te poser quelques questions.

— Vas-y, répondis-je à contrecœur.

J'entendais le rythme du *cajón* et les « *¡Olé!* » à l'intérieur. Je n'avais vraiment pas envie d'être assise sur un mur en train de parler d'une maladie cardiaque imaginaire, surtout pas ce soir-là.

— Quand as-tu remarqué les palpitations pour la première fois ?

— Voyons voir… J'en ai depuis un moment, qui vont et qui viennent, mais je suppose qu'elles ont tendance à s'aggraver en cas de bronchite. Et récemment j'ai eu un rhume et une mauvaise toux.

— D'accord. Maintenant, est-ce que tu te rappelles un moment ces dernières années où tu as été très malade avec beaucoup de fièvre ?

— Facile. J'avais dix-sept ans, c'était la dernière année de lycée. Ma température était extrêmement élevée et j'ai été à l'hôpital. Le médecin a diagnostiqué une angine et m'a prescrit des antibiotiques. Mon état a fini par s'améliorer, mais ça a pris du temps. C'était il y a des années, Charlie, et depuis tout va bien.

— Et as-tu eu une échographie cardiaque quelle qu'elle soit entre tes dix-sept ans et ton hospitalisation à Inverness ?

— Non.

— Tiggy, soupira Charlie, la myocardite est rare et on ne sait pas toujours très bien ce qui la cause, mais elle est en général déclenchée par une infection virale. Ce qui est probablement ce que tu as eu à dix-sept ans et qui a été mal diagnostiqué.

— Oh, je vois, répondis-je, à présent bien plus à l'écoute.

— Quoi qu'il en soit ce virus, pour des raisons que l'on ne comprend pas encore pleinement, provoque une inflammation du muscle cardiaque. D'autres maladies ont tendance à l'aggraver, ce qui pourrait expliquer pourquoi tu as commencé à avoir des palpitations après ta maladie récente. En plus du choc des coups de feu, bien sûr.

J'étais désormais silencieuse, me dégrisant petit à petit de l'alcool et de l'ambiance festive et commençant à comprendre pourquoi Charlie était là.

— Est-ce que je pourrais… mourir ?

— Sans le traitement approprié, oui. C'est grave, Tiggy.

— Et avec des médicaments, est-ce que ça se soigne ?

— Peut-être, mais il n'y a pas de pronostic simple. Parfois le cœur parvient à se soigner lui-même avec du repos, parfois il guérit à l'aide

de bêtabloquants ou d'inhibiteurs de l'enzyme de conversion, et parfois… eh bien, l'issue n'est pas positive.

Je frémis, en partie à cause de la peur, mais aussi parce que maintenant que je m'étais calmée, je commençais à avoir froid.

— Viens, il faut que tu rentres au chaud.

Il leva les bras pour m'aider à descendre du mur, mais je sautai toute seule.

— Au fait, toi et tous ces gens faites vraiment illusion, observa-t-il en regardant ma tenue. Une soirée déguisée ?

Cette remarque eut au moins le mérite de me faire sourire.

— Non. Ces gens à l'intérieur, ce sont de véritables gitans, et en plus ils me sont tous apparentés ! À présent, avant de te suivre, ajoutai-je en regardant son air abasourdi, je vais devoir aller dire bonne nuit à ma nouvelle famille.

— Bien sûr. Je t'attends ici.

Je retournai dans la grotte et contemplai toute la foule continuer de piétiner, de chanter et de danser comme s'il n'y avait pas de lendemain.

Ce qui pourrait être le cas pour toi, Tiggy.

Je trouvai Angelina assise à côté de Pepe qui avait reposé sa guitare et s'épongeait le visage à l'aide d'un grand mouchoir.

— Je vais rentrer me coucher. J'espère que cela ne vous dérange pas, mais je me sens très fatiguée. *Muchas gracias* pour tout ça.

Tous deux m'étreignirent et me posèrent des baisers collants de sueur sur les joues.

— Désormais tu es vraiment l'une des nôtres, Erizo. Allez, file rejoindre ton petit ami, déclara Angelina en souriant de toutes ses dents.

— Ce n'est pas mon petit ami, c'est mon patron, répondis-je d'une voix ferme.

Elle leva un sourcil et haussa les épaules.

— *Buenas noches*, Erizo.

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? me demanda Charlie tandis que nous progressions sur le chemin sinueux. Le village semblait désert sur la portion de trajet à pied entre le taxi et l'hôtel. Des gens vivent-ils encore ici ?

— Certains, oui, mais plus beaucoup. Autrefois ils habitaient tous dans les grottes du village, jusqu'à ce qu'ils commencent à s'installer dans des appartements modernes à Grenade.

— C'est extraordinaire, souffla-t-il alors que nous empruntions l'escalier pour remonter la colline. J'imagine que presque rien n'a changé depuis des centaines d'années. Doucement, Tiggy, fit-il en me

regardant monter les marches avec peine.

— Sérieusement, ça va. Le changement d'air a dû me faire du bien. Mon cœur s'est à peine emballé ce soir pendant que je dansais. Au fait, comment m'as-tu trouvée ici ?

— Comme je te l'ai dit, grâce à ton appel à Ma, nous savions que tu étais en Espagne, après quoi Cal a fouillé tes tiroirs à la recherche d'indices permettant d'en savoir plus. Il a trouvé des pages Wikipédia que tu avais imprimées au sujet d'une danseuse espagnole. Il était question de Grenade et de Sacromonte, alors nous avons pensé qu'il était fort possible que tu sois partie dans cette direction-là. Ouah, Tiggy ! s'exclama-t-il en s'arrêtant après le tournant, quand l'Alhambra apparut au-dessus de nous dans le ciel nocturne. Quelle vue incroyable !

— En effet.

— Y es-tu allée ?

— Non, j'ai été bien trop occupée. Où est-ce que tu loges ?

— Au seul hôtel ici, selon le comptoir d'informations de l'aéroport : le Cuevas el Abanico. C'est donc là que nous avons posé nos bagages.

— « Nous » ?

— Oui. Cela ne me semblait pas… correct de venir seul, alors j'ai amené un chaperon. Viens voir, dit-il tandis que nous franchissions le portail. Elle est peut-être couchée à l'heure qu'il est, mais…

J'étais à peine entrée qu'une silhouette en pyjama à carreaux courut vers moi et se jeta à mon cou.

— Tiggy ! C'est merveilleux de te voir.

— Et toi donc, Ally, répondis-je stupéfaite en m'écartant d'elle pour la regarder. Ouah, tu es superbe. (Je contemplai ses yeux bleus pétillants, ses épais cheveux roux doré et son ventre proéminent qui défiait les boutons de son pyjama.) Mon Dieu, tu es énorme ! On a l'impression que tu vas éclater. Tu es sûre que c'est bien raisonnable de prendre encore l'avion ?

— Je vais bien. Il me reste encore un bon mois et je devenais folle à rester chez moi à Bergen, alors Thom, mon frère jumeau, a eu pitié de moi et m'a invitée à l'accompagner à Londres pour l'un de ses concerts. J'ai persuadé mon médecin que cela me ferait du bien de changer un peu de paysage. Ensuite, quand Charlie m'a appelée et que j'ai appris ce qui t'était arrivé et qu'il pensait que tu étais ici, j'ai changé mon billet et suis venue directement à Grenade avec lui.

— Mon Dieu, Ally, je t'assure que je vais bien, gémis-je. Tu devrais être tranquille à Bergen au lieu de parcourir l'Europe à ma recherche.

— Tiggy, nous étions tous inquiets pour toi. À présent, si vous voulez bien m'excuser, je vais vous laisser bavarder entre femmes,

déclara Charlie avant de prendre de nouveau mon pouls. C'est bien, ça s'est calmé.

— Est-ce que Charlie t'a expliqué à quel point ton état est grave ? s'enquit Ally.

— Oui, répondit-il, et même si demain je dois t'y emmener de force, tu iras à l'hôpital Tiggy, d'accord ?

— Elle ira, décréta Ally pour moi.

— En cas de problème pendant la nuit, vous savez où me trouver.

— Oui. Bonne nuit, Charlie, et merci ! lança Ally tandis qu'il se dirigeait vers sa chambre au fond de la grotte.

Aucune de nous ne dit plus un mot jusqu'à ce que nous entendions sa porte se refermer derrière lui.

— Est-ce que tu préfèrerais aller te coucher directement, Tiggy ?

— Non, je suis bien trop agitée pour dormir et je veux tout savoir de toi. Allons nous asseoir, dis-je en indiquant les canapés en cuir du petit salon.

— Pas longtemps, sans quoi le docteur Charlie ne sera pas content, chuchota Ally.

— Alors, vous étiez en train de m'expliquer comment vous m'aviez trouvée ?

— Charlie était dans tous ses états quand il m'a appelée sur mon portable. Il est vraiment charmant, ajouta-t-elle en souriant. Et très attaché à toi, cela ne fait aucun doute.

— Je suis juste désolée de vous causer tant d'ennuis à tous les deux.

— Franchement, Tiggy, comme je l'ai dit, j'étais contente d'avoir une excuse pour ne pas retourner à Bergen. Tu me connais – il me faut de l'action ! En plus de cela, j'étais vraiment inquiète pour toi, comme nous tous. Je dois dire que tu m'as l'air beaucoup plus en forme que ce à quoi je m'attendais.

— Je me sens mieux, vraiment. Quand je suis arrivée ici, j'avais beaucoup de palpitations, mais ça s'est beaucoup calmé depuis.

— Tant mieux. Charlie a aussi dit que ton ami Cal avait découvert dans ton tiroir des documents sur une danseuse de flamenco, ajouta-t-elle en montrant ma robe. J'imagine que c'est pour cela que tu es venue ici ? Pour trouver ta famille biologique ?

— Oui.

— D'accord, mais qu'est-ce qui t'a poussée à quitter ton lit d'hôpital sans dire à personne où tu allais ?

— Je… c'est compliqué, Ally, mais il fallait que je m'éloigne.

— Je connais ce sentiment. Charlie semblait penser que, en plus d'avoir reçu une balle, ton départ était lié à un cerf blanc et aussi à Zed Eszu.

— Oui, tous deux ont joué un rôle, c'est certain.

— J'ai appris que tu avais parlé à Maia.

— Ouais. Elle a confirmé tout ce que je ressentais. J'ai refusé le poste qu'il me proposait, évidemment.

— Theo dit que c'est un véritable connard, fit-elle en souriant tristement.

J'eus la gorge serrée en entendant Ally parler du père de son enfant au présent. Je la contemplai, ressentant la même admiration pour ma grande sœur que lorsque j'étais enfant. Souvent confinée dans ma chambre à cause de mes maladies fréquentes, j'avais passé de nombreuses heures près de la fenêtre à la regarder sillonner le lac Léman sur son Laser. Je l'avais vue chavirer, puis se hisser hors de l'eau prête à recommencer. Plus que quiconque, je savais le courage et la détermination qu'Ally avait démontrés pour arriver là où elle le souhaitait. Sans aucun doute, quand j'étais plus jeune, j'avais aspiré à être comme elle, si forte et si douée. Et sa présence avec moi ce soir me touchait énormément, d'autant qu'à ce stade de sa grossesse elle aurait dû être au calme.

— Zed a un côté si étrangement fascinant, Ally. C'est comme si… si tu étais la seule personne dans la pièce. Il concentre toute son attention sur toi et tu as la même impression qu'un lapin captivé par des phares. Il… t'hypnotise et n'accepte aucun refus.

— Je crois que ce que tu essaies de dire c'est que quand il veut quelque chose, rien ne l'arrête jusqu'à ce qu'il l'obtienne. Et pour une raison qui nous échappe, il semble vouloir les sœurs d'Aplièse. C'est peut-être une coïncidence, mais je trouve étrange d'avoir vu le bateau de son père à côté de celui de Pa lors de son enterrement privé. C'est toi qui a des instincts, Tiggy. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je n'en sais rien, Ally, vraiment.

— Je sais que par le passé je t'ai taquinée à propos de tes étranges croyances, mais… commença-t-elle en se mordant la lèvre. Parfois je te jure que j'entends Theo me parler. Me gronder si je fais quelque chose qui ne lui plaît pas, ou me dire quelque chose de drôle pour me remonter le moral quand il me manque.

Ma sœur avait les larmes aux yeux.

— Je suis certaine qu'il est bel et bien là, Ally.

Je sentis soudain un frisson me parcourir l'échine et les poils de mes bras se dressèrent. Je m'étais toujours demandé ce que cela signifiait et Angelina m'avait expliqué que cela indiquait la présence d'un esprit. Alors je souris en entendant Theo me poser une question pour Ally.

— Il voudrait savoir pourquoi tu ne portes pas l'œil.

Ally blêmit en portant aussitôt sa main à son cou.

— Je… Tiggy, comment peux-tu être au courant ? C'est un collier qu'il m'a acheté juste après m'avoir demandée en mariage. Ce n'était pas de la bonne qualité et la chaîne s'est cassée il y a quelques semaines. Je n'ai pas encore eu le temps de la faire réparer… oh mon Dieu, Tiggy, oh mon Dieu.

Ally semblait si terrifiée que je me sentis immédiatement coupable mais, assise dans les grottes sacrées de Sacromonte emplies de tout le pouvoir de mes ancêtres qui y avaient vécu pendant des siècles, je n'arrivais pas à bloquer ce que j'entendais.

— Il dit aussi qu'il aime le prénom « Bear ».

— Un jour nous parlions de prénoms pour nos enfants… Je lui ai dit que j'aimais Teddy et il a répondu… il a répondu… qu'il préférait « Bear ».

— Il t'aime, Ally, et il te dit également… ajoutai-je en écoutant attentivement car je sentais l'énergie diminuer, …d'être prête.

Elle me regarda, perplexe.

— Comment ça ?

— À vrai dire, je n'en ai aucune idée, désolée.

Ally s'essuya les yeux du revers de sa main.

— Je suis si… estomaquée par ce que tu viens de dire. Mon Dieu, Tiggy, tu as un sacré don. Il n'y avait pas moyen que tu sois au courant de ces deux choses. Pas moyen.

— Quelque chose m'est arrivé ici, dis-je doucement. C'est difficile à expliquer, mais apparemment je descends d'une longue lignée de voyants. J'ai toujours ressenti des choses, mais depuis que j'ai rencontré Angelina, et après tout ce qu'elle m'a appris, tout commence à prendre sens.

— Tu as trouvé une parente alors ?

— Oh que oui. Comme Charlie l'a vu plus tôt, j'en ai même des dizaines. Ils étaient tous à la fête de ce soir, mais je passe la plupart du temps avec Angelina et son oncle Pepe – mon grand-oncle.

— Moi aussi je commence à mieux comprendre alors. Tu descends d'une lignée de gitans et nous connaissons tous tes talents de prédiction, sourit-elle.

— En tout cas, depuis que je suis ici, je n'ai pas vu une seule boule de cristal, répondis-je, me sentant soudain susceptible et sur la défensive. Angelina est ce qu'ils appellent une *bruja*, autrement dit une femme de médecine, qui connaît plus de choses sur les plantes et leurs propriétés que n'importe qui que j'aie rencontré. Elle a passé sa vie à soigner non seulement des gitans mais aussi des *payos* – les non-gitans. C'est une force au service du bien et les effets de ses soins sont bien

réels, je te promets.

— Après ce que tu viens de me dire à propos de Theo, je suis prête à croire n'importe quoi, répondit Ally en frissonnant. Avant que tu ne me bouleverses encore davantage, il est temps d'aller se coucher. Aide-moi à me lever, tu veux bien ?

Quand elle fut debout, elle fit une légère grimace et s'attrapa le ventre, puis me regarda.

— Tu veux sentir les coups de pied de ta nièce ou de ton neveu ?

— Avec grand plaisir.

Elle guida ma main juste à gauche de son nombril. Au bout de quelques secondes, je sentis une vive poussée contre ma paume. C'était la première fois que je sentais un bébé bouger et j'en fus tout émue.

Nous nous étreignîmes puis nous dirigeâmes vers nos chambres au bout du couloir.

— Bonne nuit, Tiggy chérie. Dors bien.

— Toi aussi, Ally. Et je suis vraiment désolée si…

— Chh… Une fois que j'aurai digéré tout ça, ce qui vient de se produire restera un des moments phares de ma vie. Oh…

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu sais qu'il a dit qu'il aimait le prénom « Bear ».

— Oui.

— Ce n'est pas un prénom pour une fille, si ?

— Non, répondis-je en lui adressant un clin d'œil. Bonne nuit, Ally.

* * *

Le lendemain, je quittai l'obscurité de ma chambre-grotte au profit du soleil éclatant de la terrasse. Là, attablé, je découvris le mélange hétéroclite de mon patron, ma sœur et ma nouvelle famille gitane.

— Bonjour, Belle au bois dormant, me taquina Ally. Je m'apprêtais à venir te chercher. Il est déjà midi.

— Je suis navrée, je n'ai jamais dormi aussi longtemps de ma vie.

Angelina marmonna quelque chose et haussa les épaules de manière éloquente.

— Elle dit que tu as besoin de sommeil, déclara Charlie.

— Tu parles espagnol ? m'étonnai-je.

— J'ai passé mon année de césure à travailler à Séville. Angelina et moi avons eu une conversation très intéressante. Elle m'a dit qu'elle aussi pratiquait la médecine.

— En effet.

— Elle m'a également dit qu'elle te traitait pour tes ennuis cardiaques depuis ton arrivée ici.

— Ah oui ? fis-je en me tournant vers Angelina. C'est vrai ? Ce

breuvage que vous me faites boire…

— *Sí*, confirma-t-elle en haussant de nouveau les épaules.

Puis elle parla de nouveau en espagnol à Charlie, en faisant des gestes vers moi, ce qui m'agaça beaucoup parce que je ne comprenais pas l'essentiel de leur échange.

— Elle dit que tes « ancêtres » sont venus à ton aide quand vous êtes allées dans les bois. Et qu'ils t'aident encore.

— Vraiment ? Si c'est le cas, j'en suis très heureuse. Surtout si cela signifie que je n'ai pas besoin d'aller à l'hôpital…

— Désolé, Tiggy, même si j'ai l'esprit ouvert pour ce qui est des traitements alternatifs, nous devons tout de même faire ces examens. Et il faut partir maintenant, si cela ne te dérange pas.

— D'accord, soupirai-je, déposant les armes.

— Marcella a dit qu'elle nous y conduirait. Je reviens dans une minute.

Charlie regagna sa chambre, tandis qu'Angelina, Ally et moi dégustions au soleil du pain tout chaud avec de la confiture, le tout accompagné pour moi d'une autre dose de potion.

— Ça doit être bon pour moi, dis-je en en buvant les dernières gorgées. Angelina, pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous aviez vu ma maladie ?

— La maladie provoque la peur, et la peur devient elle-même une maladie. C'est mieux si on n'est pas au courant. On guérit plus vite.

— C'est certain que tu as l'air en forme, intervint Ally. J'ai confié à Charlie et Angelina ce que tu m'avais dit hier soir, que tu ne pouvais pas savoir. Franchement, Tiggy, fit-elle en me prenant la main, je suis encore sous le choc.

Je rougis jusqu'à la racine de mes cheveux.

— Mon Dieu. Donc Charlie aussi sait tout de moi maintenant ?

— Oui, mais tu n'as aucune raison d'être embarrassée. Ce que tu es capable de faire est absolument stupéfiant.

— *Sí*, déclara Angelina en se tapant la poitrine avec fierté. Elle est de mon sang.

— Bon, nous ferions mieux d'y aller, déclara Charlie en réapparaissant sur la terrasse.

Marcella nous emmena à vive allure dans les rues étroites menant vers la ville et je songeai que si quelque chose devait me causer une crise cardiaque, ce serait sa conduite. Sans se soucier le moins du monde de sa Punto minuscule, elle enchaînait les virages et faillit perdre l'un de ses rétroviseurs en s'engouffrant dans une ruelle. Charlie, Ally et moi-même recommençâmes à mieux respirer quand nous passâmes les portes de Grenade au bas de la colline et que nous

nous retrouvâmes dans la circulation relativement sûre de la ville.

Je consultai ma montre et vis qu'il était déjà presque une heure de l'après-midi.

— Cela va nous prendre des heures avant de voir quelqu'un, j'en suis sûre.

— Nous n'aurons pas à attendre, me rassura Charlie. J'ai téléphoné à un ami qui connaît une amie qui travaille au service de cardiologie ici. Il me suffit de l'appeler pour lui dire que nous sommes arrivés.

Cinq minutes plus tard, nous descendîmes de la voiture de Marcella et aidâmes Ally à s'extraire du siège passager. En entrant à la réception, je vis une très belle femme aux boucles brunes et brillantes s'approcher de Charlie. Tous deux bavardèrent un moment pendant qu'Ally et moi restions en retrait par politesse.

— Voici Tiggy, finit par lui dire Charlie en anglais. Je te présente Rosa, qui a très gentiment proposé de nous aider à éviter la queue.

— *Hola*, Tiggy, me dit-elle en me serrant la main. Allons-y.

Rosa et Charlie ouvrirent la voie, toujours en pleine conversation, tandis que je marchais derrière avec Ally, comme si j'étais un enfant qu'on emmenait chez le dentiste. Nous montâmes dans un ascenseur et émergeâmes dans une petite salle. Rosa alla parler à la dame de la réception.

— Asseyez-vous, nous dit-elle.

Je me tournai alors vers Charlie.

— Que va-t-on me faire exactement ?

— D'abord un autre électrocardiogramme, puis un échocardiogramme, ainsi que des analyses de sang. Outre mon jugement de professionnel, Angelina était d'accord que c'était une bonne idée de faire d'autres examens.

— S'inquiète-t-elle pour moi ?

— Plutôt le contraire, à mon avis. Elle pense que tu es en bonne voie de guérison et souhaite me le prouver. Dans tous les cas, cela ne te fera pas de mal.

Une infirmière arriva et me demanda de la suivre. Je sentais presque l'animosité des autres patients qui attendaient probablement là depuis des heures et devaient être bien plus malades que moi…

Trois heures plus tard, après avoir passé tous les examens, je me rhabillai et retrouvai Ally dans la salle d'attente.

— Charlie est parti ?

— Non. Il a disparu avec la magnifique Rosa et je ne l'ai pas vu depuis, gloussa ma sœur. Peut-être qu'elle l'a coincé dans la salle des radios, en tout cas elle donnait l'impression de vouloir le manger tout cru.

— Tu crois ?

— Tu n'as pas remarqué ? Remarque, ce n'est pas étonnant. C'est un très bel homme.

— Il est plutôt vieux, Ally, observai-je en me frottant le nez, au cas où je rougirais.

— Vieux ?! Franchement, Tiggy, il n'a que trente-huit ans, et les trentenaires – comme moi – sont encore dynamiques, tu sais…

— Désolée, j'oublie souvent que nous avons sept ans d'écart. En tout cas le voilà, donc il a survécu à cette opération séduction.

Il tenait une grosse enveloppe.

— Ça va, Tiggy ? me demanda-t-il en s'asseyant.

— Ouais, la pleine forme.

— En effet, il semble que tu ailles mieux, confirma-t-il en tapotant l'enveloppe. Je vais devoir analyser les échographies plus en profondeur, mais le muscle du cœur semble s'être remis. Ton électrocardiogramme aussi était normal, mais, à ton retour en Écosse, j'aimerais quand même te faire porter une boîte noire pendant deux ou trois jours, juste pour m'assurer que tout s'est bien stabilisé.

— Qu'est-ce qu'une boîte noire ?

— Un système qui enregistre les battements de ton cœur et nous donne une vue d'ensemble de son fonctionnement.

— Donc il y a vraiment eu une amélioration ? intervint Ally.

Elle aimait toujours aller droit au but.

— Je n'ose pas le dire, mais oui. Bien sûr, cela est peut-être lié au fait que Tiggy se soit reposée. Ou parfois le cœur commence à se guérir lui même…

— Quoi ? Un cœur peut-il vraiment guérir en dix jours ? s'étonna Ally.

— Pas en temps normal, non…

— Je te disais bien que j'allais mieux, fis-je, ravie d'avoir eu raison.

— Les traitements d'Angelina ont donc peut-être fonctionné ? s'enquit Ally.

— Quelque chose a fonctionné, c'est certain, admit Charlie. Mais toi ne fais pas trop la maligne, ajouta-t-il en agitant l'index vers moi. Il reste une légère inflammation, mais je suis heureux de te dire que tu peux rentrer dès demain, après quoi nous te suivrons un moment comme il se doit.

— Je suis vraiment désolée, Charlie, mais je ne vais pas retourner en Écosse. Je veux rester à Grenade. J'ai Angelina et Pepe pour prendre soin de moi, il fait doux, et je me sens plus détendue que je ne l'ai été depuis des années. Et en cas de problème, je peux toujours revenir à l'hôpital voir ta Rosa.

Ally et Charlie échangèrent un regard qui me rappela celui entre Ma et le vieux Dr Gerber quand j'étais enfant. Neuf fois sur dix, ce regard signifiait que je devais m'attendre à de mauvaises nouvelles.

— Tiggy, nous pensons vraiment que tu devrais rentrer dès que possible. Je ne peux pas rester avec toi, à cause de tu-sais-qui, fit Ally en montrant son ventre, mais Charlie m'a dit que tu avais besoin de repos.

— Tiggy, la myocardite est… imprévisible. Je veux que tu te ménages pour l'instant, au lieu d'errer la nuit dans les bois pour parler aux morts.

— Ne décris pas ça comme ça, Charlie, me vexai-je. Mon état s'est amélioré ici – tu le dis toi-même.

— Je ne crois pas que Charlie dise cela pour offenser qui que ce soit, Tiggy, intervint Ally. Mais nous ne croyons ni l'un ni l'autre que tu te reposeras si tu restes seule ici.

— En effet, et Beryl a déjà dit qu'elle serait heureuse de s'occuper de toi au Pavillon. En cas d'urgence, elle pourra m'appeler et je t'enverrai aussitôt une ambulance aérienne. Pour l'heure, si vous rentriez toutes les deux à l'hôtel ? Rosa va me faire visiter le laboratoire de recherche – une installation dernier cri apparemment.

— D'accord Charlie, à plus tard, déclara Ally en se relevant avec difficulté. Je ne sais pas pour toi, Tiggy, mais je meurs de faim. Si on allait manger un morceau en ville avant de remonter à l'hôtel ?

Blessée que Charlie nous ait abandonnées au profit des charmes de Rosa, je demandai où était la Plaza Nueva et nous nous mîmes en route. À chaque pas, je sentais l'histoire métissée de cette ville, des gravures de grenadiers espagnols aux pavés maures colorés. La place était bordée de majestueux immeubles en grès, de cafés et de boutiques animées, et une foule s'était assemblée autour d'un couple de danseurs de flamenco qui se produisait sous le soleil éclatant. Au-dessus de nous, les murs fortifiés de l'Alhambra étaient flanqués d'arbres, comme s'ils protégeaient encore la ville mille ans plus tard.

Nous trouvâmes une bodega douillette dans l'une des ruelles donnant sur la place. Des chaises et des tables dépareillées étaient serrées les unes contre les autres dans une salle minuscule où nous sentions la chaleur qui s'échappait de la cuisine. Après avoir choisi parmi le vaste assortiment de tapas, Ally attaqua du chorizo et des *empanadillas*, tandis que je dégustai des *patatas bravas* et des artichauts rôtis, les seules options végétaliennes au menu.

— Bon, Tiggy, me dit Ally d'un air sérieux par-dessus sa tasse de café. J'espère que tu vas obéir au docteur et reprendre l'avion pour l'Écosse demain.

— Pas question que je retourne à Kinnaird, un point c'est tout.

— Tiggy, que se passe-t-il ? C'est à Ally que tu parles. Tu sais que je suis comme une tombe : je ne dirai rien à personne, promis.

— Je… en fait, il ne s'est rien passé entre Charlie et moi mais…

— Je me disais que ça devait être quelque chose du genre. Depuis son premier appel sur mon portable, il me semble évident qu'il a des sentiments pour toi.

— Ally ! On est juste amis, je t'assure. C'est mon patron…

— Theo était le mien. Alors ?

— Et même s'il ne l'était pas, tu n'as pas idée à quel point sa vie est compliquée. Pour commencer, il est marié à une femme immense et terrifiante.

— D'accord, réponds-moi franchement, Tiggy : as-tu eu oui ou non une aventure avec Charlie Kinnaird ?

— Non ! insistai-je. Absolument pas, mais… écoute, je vais te le dire si tu me promets de ne le répéter à personne.

— Je ne crois pas que ta vie amoureuse intéresse qui que ce soit à Bergen.

— C'est sûr, mais je ne veux vraiment pas que Ma ou nos sœurs le sachent. La Walkyrie – le surnom que je donne à la femme de Charlie – pense elle aussi qu'il s'est passé quelque chose entre nous. Elle est venue me voir à l'hôpital et, en gros, m'a dit de déguerpir de sa vie – et de celle de Charlie.

— Je vois. J'imagine que Charlie ne sait rien de cette entrevue ?

— Non.

— Mais il te… plaît, non ? Je vois bien que tu n'es pas indifférente.

— Bien sûr qu'il me plaît ! C'est pour ça que je suis partie. Même si je n'ai rien fait de mal, je… eh bien, repris-je en sentant le rouge me monter aux joues, j'en avais envie, Ally. Et il ne faut pas. Charlie est un homme marié et je ne veux pas être une briseuse de ménage. Ils ont aussi une fille de seize ans ! En plus, regarde la façon dont Rosa se comportait avec lui. Je ne veux pas être l'une de ces nombreuses femmes qui se jettent dans ses bras. Ce serait vraiment triste.

— Tiggy, combien as-tu eu de petits amis ?

— Oh, deux, mais rien de sérieux.

— Est-ce que tu as déjà… tu sais ?

— Oui, répondis-je en baissant les yeux de gêne, mais juste deux ou trois fois. Je suis une de ces filles démodées qui considèrent qu'il faut d'abord être amoureuse.

— Je comprends totalement et il n'y a pas de quoi avoir honte.

— Non ? J'ai parfois l'impression d'être vraiment pathétique et à côté de la plaque. À l'université, toutes mes amies n'hésitaient pas à

passer la nuit avec un mec qu'elles venaient de rencontrer à une soirée. Pourquoi ne devraient-elles pas prendre leur pied comme les hommes ?

— Parce que ce ne sont pas des hommes ! fit Ally en levant les yeux au ciel. J'ai vraiment du mal à comprendre les féministes qui semblent prendre exemple sur les hommes, au lieu de s'appuyer sur nos capacités de femmes, supérieures selon moi. Je te jure Tiggy que si nous utilisions celles-ci au lieu de singer les hommes, nous dirigerions le monde en l'espace d'une ou deux décennies. Enfin bon, trêve de digressions. Ce que je voulais dire, c'est que tu n'as pas beaucoup d'expérience avec les hommes, je me trompe ?

— Non.

— Dans ce cas, laisse-moi te dire que celui que nous avons laissé à l'hôpital il y a deux heures est non seulement gentil, incroyablement beau et quelqu'un de bien, mais aussi que tu lui plais autant que lui te plaît. Pourquoi penses-tu qu'il se donnerait tant de mal autrement ?

— Pour des raisons professionnelles, Ally. Il me l'a dit lui-même.

— Foutaises. Charlie est venu ici parce qu'il tient énormément à toi. Je dirais même qu'il est très certainement amoureux de toi…

— Arrête, s'il te plaît. Cela va augmenter ma confusion.

— Désolée, mais étant donné ce que j'ai traversé ces derniers mois, j'ai pris conscience qu'il fallait profiter de l'instant présent. La vie est trop courte, Tiggy. Et quoi que tu décides, je voulais juste de dire que ses sentiments pour toi se voient comme le nez au milieu de la figure, donc pas étonnant que sa femme soit jalouse.

— Dans ce cas, il vaut mieux que je disparaisse complètement, non ? Tout est trop compliqué.

— La vie est rarement simple, surtout quand il s'agit d'obtenir quelque chose qui en vaut la peine. En tout cas, ce qui est certain, c'est que tu ne peux pas rester ici toute seule. Donc, si tu refuses de retourner en Écosse, pourquoi ne pas aller à Atlantis ? Ma adorerait t'avoir avec elle, et les hôpitaux de Genève figurent parmi les meilleurs. Qu'en penses-tu ?

— Je ne comprends tout simplement pas pourquoi je ne peux pas rester ici.

— Tu commences à ressembler à un enfant têtu, soupira ma sœur. Tu fais confiance à Angelina pour s'occuper de toi, j'ai bien compris, mais même elle ne pourrait pas te sauver d'une crise cardiaque soudaine. Et on ne peut pas non plus demander à Marcella de le faire. Par ailleurs, l'hôtel dans la grotte est charmant, mais sachant que tu dois te reposer, ce serait déprimant pour toi d'être allongée là-dedans toute la journée. Alors, peux-tu envisager d'aller à Genève pour que

Ma déverse tous ses instincts maternels sur sa patiente ?

Je regardai Ally et poussai un profond soupir.

— D'accord, mais je le fais uniquement pour toi.

— Que tu le fasses pour moi ou pour quelqu'un d'autre, je m'en fiche. Je veux juste que tu ailles bien.

— Oh Ally…

Les larmes me montèrent brusquement aux yeux.

— Qu'y a-t-il ? interrogea-t-elle en me prenant la main.

— C'est juste que… Quand j'étais petite, j'ai passé tant de temps à regarder la vie s'écouler derrière la fenêtre de ma chambre à Atlantis. Je pensais vraiment en avoir fini avec cette époque. J'ai tant d'idées… de projets d'avenir, pour lesquels il faut que je sois en forme. Et si cette chose… ne s'améliore pas, je ne vais rien pouvoir faire du tout. Je n'ai que vingt-six ans, bon sang. Je suis trop jeune pour être invalide.

— Espérons que tu ne le seras pas, Tiggy. Tu te rends compte qu'assurer ta santé à venir mérite bien de sacrifier quelques semaines, hein ? Et cela pourra aussi te permettre de réfléchir à si tu veux retourner en Écosse ou non.

— Je n'y retournerai pas. Je ne peux pas.

— D'accord, soupira-t-elle en demandant l'addition, mais au moins nous avons pris une décision. Il nous faut trouver une agence de voyages pour réserver ton vol pour Genève, après quoi nous irons visiter la cathédrale de Grenade où repose mon héroïne de tous les temps, Isabelle la Catholique.

— Elle est enterrée là ?

— Oui, aux côtés de Ferdinand, son mari bien-aimé.

* * *

La dame de l'agence de voyages fronça les sourcils en consultant son ordinateur.

— Le voyage entre Grenade et Genève n'est pas commode, *señorita*.

— Combien de temps cela prendra-t-il ? demandai-je.

— Au moins douze heures, peut-être plus, en fonction des correspondances à Madrid ou Barcelone.

— Oh je vois, je ne me rendais pas compte…

— C'est ridicule, Tiggy, intervint Ally. Tu n'es pas en état de voyager aussi longtemps.

— Mais tu es venue ici de Londres, enceinte de presque huit mois ! protestai-je.

— C'est différent, Tiggy. La grossesse n'est pas une maladie, contrairement à une pathologie cardiaque, me rappela-t-elle. Oublie ça, je vais appeler Ma. Attends-moi ici.

Sur ces mots, elle quitta la boutique, très dynamique comme toujours, et sortit son portable de son sac.

Je regardai la dame derrière son bureau en haussant les épaules, pour m'excuser, puis me mis à feuilleter des brochures de voyages pour cacher ma gêne, en attendant le retour d'Ally.

Cinq minutes plus tard, elle réapparut, souriante et satisfaite.

— Ma dit qu'elle va appeler Georg Hoffman et faire affréter un avion privé pour t'emmener directement à Genève demain soir. Elle va m'envoyer tout à l'heure tous les détails par texto.

— Mais c'est ridicule ! Ce n'est pas nécessaire, et en plus, je suis loin d'avoir l'argent pour payer ce genre de folie !

— Ma a insisté – elle veut que tu sois à Atlantis dès que possible. Et ne t'inquiète pas des frais : n'oublie pas que nous sommes les filles d'un homme très riche qui nous a laissé toute sa fortune. Parfois, cet héritage est pratique, surtout pour des questions de vie ou de mort, ajouta-t-elle d'un air sombre. La discussion est close. Allons voir cette cathédrale.

À l'intérieur de la Chapelle royale, il faisait frais et sombre, et je levai les yeux vers les voûtes gothiques, me demandant si ma famille vivait déjà ici à l'époque des rois catholiques. Ally me prit la main et, ensemble, nous nous dirigeâmes vers les monuments en marbre blanc où les visages d'Isabelle et de Ferdinand étaient sculptés sous des traits paisibles. Je me tournai vers Ally, pensant qu'elle serait fascinée par l'image d'Isabelle, mais elle était déjà en train de descendre un escalier. Je la suivis à la hâte et nous nous retrouvâmes dans une crypte basse de plafond sous la grande cathédrale, où l'air était frais et les murs humides. Devant nous, derrière un mur de verre, se trouvaient plusieurs cercueils en plomb.

— La voilà, à côté de Ferdinand pour l'éternité, chuchota Ally. Il y a aussi sa fille, qu'on appelait Jeanne la Folle, et son mari. Le petit-fils d'Isabelle est là aussi… il est mort dans ses bras à deux ans seulement.

Je pressai sa main dans la mienne.

— Parle-moi d'elle. Maintenant qu'il s'avère que je suis espagnole, je dois rattraper mon retard en ce qui concerne l'histoire du pays.

— Je me rappelle avoir vu un portrait d'elle dans un manuel à l'école et avoir pensé que je lui ressemblais un peu. Puis je me suis renseignée sur sa vie et je suis devenue une grande admiratrice de cette femme. Elle était vraiment l'une des premières féministes – elle allait au combat aux côtés de son mari, alors même qu'elle avait cinq enfants. Elle a apporté une grande richesse à l'Espagne et, sans elle, Christophe Colomb n'aurait jamais pu arriver jusqu'au Nouveau Monde – mais lorsqu'il a ramené des esclaves d'Amérique, elle lui a

ordonné de les libérer. Même si c'est elle qui a initié l'Inquisition espagnole, mais c'est une autre histoire. Enfin bon, dit-elle en se tenant le ventre et en faisant la grimace, je crois qu'on ferait mieux de rentrer à l'hôtel pour que je m'allonge. Désolée, c'est sans doute les effets combinés de la fin de la grossesse et de notre balade.

Alors que nous traversions la place dehors, clignant pour nous réhabituer à la lumière vive, j'entendis une voix rocailleuse crier : « Erizo ! »

Je fis volte-face, stupéfaite, et vis une vieille gitane qui me regardait droit dans les yeux.

— Erizo, répéta-t-elle.

— *Sí*, soufflai-je. Comment savez-vous qui je suis ?

Sans dire un mot, elle me tendit un bouquet de romarin. Je l'acceptai en souriant et lui donnai cinq euros. Puis elle me prit la main et marmonna quelque chose en espagnol avant de repartir.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ? Tu la connais ? s'étonna Ally.

— Non, répondis-je en frottant le romarin entre mes doigts pour en libérer le parfum. Mais *elle* semblait me connaître…

Nous retournâmes à Sacromonte au moment où le soleil se couchait et découvrîmes Charlie, Pepe et Angelina sur la petite terrasse.

— Ça sent divinement bon ici, observa Ally.

— Est-ce que vous utilisez certaines de ces plantes pour votre travail ? demanda Charlie à Angelina.

— *Sí*.

Je remarquai qu'Ally se caressait le ventre d'une main hésitante et paraissait agitée.

— Est-ce que ça va, Ally chérie ? chuchotai-je.

— Je crois. Il faut juste que… j'aille aux toilettes.

Tandis que j'aidais ma sœur à se lever, Angelina nous regarda et fronça un peu les sourcils.

— Tout va bien ?

— Oui, je vais juste aider Ally à aller aux toilettes, répondis-je.

Alors que nous pénétrions dans la grotte, Ally s'arrêta soudain et fit une grimace, se tenant le bas du dos d'une main et le ventre de l'autre.

À ce moment-là, une flaque de liquide transparent se déversa sur le sol en pierre.

— Ally, oh mon Dieu, je crois que tu as perdu les eaux !

Tout en l'aidant à s'asseoir sur une chaise dans un coin, je criai pour appeler Angelina. Elle apparut dans la cuisine deux secondes plus tard, suivie par Charlie.

— Le bébé, il veut venir plus tôt. J'en ai mis au monde des centaines, aucun problème, *querida*, déclara-t-elle, visiblement

enchantée. Et tu as le bon docteur britannique aussi. Quoi de mieux ? ajouta-t-elle en souriant, et je vis le visage d'Ally se détendre.

— Oui, enfin ça fait très longtemps que je n'ai pas fait d'accouchement, tempéra Charlie. Vous voulez que j'appelle une ambulance ?

— Elle ne pourrait pas monter jusqu'ici mais… voyons à combien de doigts tu es dilatée, *querida*.

— Le bébé n'est pas censé naître avant un mois… Et si…

Ally m'attrapa férocement la main tandis qu'une autre contraction lui imposait le silence.

Angelina fit lever Ally. Elle prit son visage grimaçant de douleur entre ses mains et la regarda dans les yeux.

— Ce n'est pas le moment d'avoir peur, déclara-t-elle avec fermeté. Tu dois utiliser ton énergie pour aider le bébé. Nous allons t'emmener dans ma chambre – ce sera plus confortable.

Elle la porta à moitié jusqu'à la pièce au fond de la grotte, puis nous fit sortir pour que ma sœur ait un peu d'intimité.

— Elle est déjà à quatre doigts ! annonça Angelina. Trop tard pour l'emmener à l'hôpital mais allez-y, Charlie, appelez une ambulance juste au cas où il y aurait un problème. Viens avec moi, Erizo. On va aider ta sœur à marcher. C'est la meilleure façon de faire avancer les choses.

Je me retrouvai donc à faire les cent pas avec Ally dans l'espace restreint de la chambre où j'étais née, jusqu'à ce que j'aie l'impression que mon bras allait tomber. Charlie et Angelina venaient régulièrement, lui pour prendre la tension d'Ally et contrôler son cœur et celui du bébé, et elle pour évaluer la dilatation du col et lui donner un tonique pour qu'elle ne s'épuise pas.

— J'ai envie de pousser ! cria Ally après ce qu'il me sembla être des jours mais qui ne devait être que deux ou trois heures.

Nous l'aidâmes à s'allonger sur le lit et je la surélevai avec des coussins et des oreillers tandis qu'Angelina l'examinait.

— Le bébé vient rapidement. C'est bien. Mister Charlie ! l'appela Angelina. Elle est presque à dilatation complète. Bon, *querida*, on y est presque. Encore dix minutes et tu pourras pousser.

— Mais je veux pousser maintenant ! hurla-t-elle.

Tout ce que je pouvais faire était tenir la main de ma sœur et caresser ses cheveux trempés pendant que les minutes s'égrenaient.

Angelina vérifia une nouvelle fois le col d'Ally et hocha la tête.

— C'est bon, maintenant il n'y aura pas de déchirure. Respire profondément et serre la main de ta sœur. Pousse pendant la prochaine contraction.

Quelques minutes plus tard, j'avais la main en compote et Ally poussa un grand cri. Encore quelques poussées et, enfin, elle mit au monde son bébé.

Il y eut des larmes, des félicitations et de grands sourires quand Angelina souleva le nourrisson de l'entrejambe de sa mère pour qu'elle puisse enfin poser les yeux sur le miracle minuscule qu'elle avait produit.

— C'est un garçon, annonça Angelina. D'une bonne taille.

Charlie apparut de derrière le rideau et s'approcha pour vérifier rapidement les constantes vitales du bébé.

— D'après ce que je vois, il est en parfaite santé, malgré sa décision de faire son apparition un peu plus tôt que prévu, déclara-t-il, à la fois soulagé et réjoui. L'ambulance attend aux portes de la ville.

Les yeux d'Ally brillaient de larmes de joie et elle demanda à prendre son fils dans ses bras.

— Ally, nous devons juste régler quelques petites choses et couper le cordon, la rassura Charlie en se plaçant à la tête du lit pour prendre son pouls. Quelques minutes seulement et il sera tout à toi, promis.

Toutefois, pendant qu'il parlait, Angelina avait déjà géré tranquillement la situation, coupant le cordon avec ses dents. On y voyait encore des traces de sang quand elle nous adressa un large sourire tout en emmaillotant l'enfant dans une couverture avec dextérité. Son geste ne semblait ni macabre ni barbare, juste complètement naturel.

Elle remit le petit paquet remuant à Ally. À ce moment-là, le bébé ouvrit la bouche comme pour se remettre à pleurer mais, au lieu de cela, il émit un bruit sourd qui ressemblait davantage à un grognement léger. Angelina se mit à rire et murmura quelque chose en espagnol.

— Elle dit qu'il se prend pour un bébé ours, traduisit Charlie.

— C'est parfait, souffla Ally en berçant son bébé. Et avec tous ces cheveux bruns, il y ressemble un peu.

J'observais la scène poignante qui se déroulait devant moi, les yeux embués de larmes. Et une fois de plus, je sentis les poils de mes bras se dresser et *sus* – même si je ne le voyais pas – que Theo était présent pour assister aux premiers instants de la vie de son fils sur terre.

— Tu veux porter ton neveu ? me demanda Ally.

— J'en serais honorée.

Je saisis le petit paquet qu'elle me tendait et, par instinct, soulevai cet humain minuscule en regardant le plafond blanc de la grotte et en remerciant en silence les puissances d'en-haut pour le cycle de la vie, si miraculeux.

Lorsqu'Ally eut bu un peu d'eau et qu'Angelina eut nettoyé mère et bébé de son mieux, je m'assis sur le lit.

— Je suis si fière de toi, Ally chérie. Et je sais que Theo aussi.

— Merci, répondit-elle au bord des larmes. En fait ça a été, c'était bien plus facile que ce à quoi je m'attendais.

Fidèle à elle-même, ma sœur si courageuse avait encaissé sans problème le traumatisme de cette naissance prématurée.

— Il m'a l'air parfait, déclara Charlie. La seule chose qu'on ne puisse pas faire, c'est le peser. Je pense qu'il pèse un peu plus de trois kilos.

— Nous pouvons le peser ! Nous avons une balance dans la cuisine, l'informa Angelina.

Le petit Bear fut donc posé sans cérémonie sur la grosse balance rouillée qui accueillait généralement farine, carottes et pommes de terre.

— 3,1 kilos, annonça Angelina. Ally, tu veux aller à l'hôpital avec l'ambulance ? demanda-t-elle tandis que je regardais ma sœur placer son bébé sur son sein.

— Non, je préférerais rester ici si cela ne vous dérange pas trop.

— D'accord. Vous y voyez un inconvénient, Mister Charlie ?

— Non, confirma celui-ci après avoir examiné Ally et vu qu'elle allait bien, tout comme son bébé. Je vais prévenir les ambulanciers qu'ils peuvent repartir.

Après avoir installé Ally aussi confortablement que possible, nous la laissâmes se reposer et faire connaissance avec son petit ours. Puis nous nous installâmes dans l'air frais du soir et portâmes un toast à la naissance avec un verre de manzanilla.

— Attention à l'alcool, Tiggy, me mit en garde Charlie. Je ne te permets que ce verre-ci, parce que c'est une occasion particulière.

— Merci, Docteur, dis-je en levant les yeux au ciel.

Il fut ensuite décidé qu'Angelina dormirait dans le lit de Pepe pour veiller sur Ally, tandis que lui prendrait la chambre de ma sœur à l'hôtel.

Avant de repartir, je retournai voir Ally.

— Est-ce que tu pourras appeler Thom pour moi demain ? Je n'ai aucun réseau ici. Tu trouveras son numéro dans mon répertoire m'indiqua-t-elle en montrant son portable près de son lit. Et Ma aussi, évidemment. Il va falloir faire faire un passeport pour ce petit bonhomme pour le ramener à la maison – dis à Thom que mon acte de naissance se trouve dans un de mes tiroirs, dans un dossier où j'ai écrit « documents ».

— Je n'y manquerai pas. À présent, dormez bien tous les deux, dis-je en embrassant doucement la mère et le fils. Je crois que nous

savons maintenant pourquoi Theo te disait d'être prête, ajoutai-je en souriant.

Sur le chemin vers l'hôtel, je m'arrêtai pour contempler l'Alhambra. Elle se dressait là depuis près de mille ans, aussi solide que la terre sur laquelle elle avait été construite. Elle avait assisté aux tentatives et aux tribulations de nous autres humains – des Maures d'un millénaire plus tôt jusqu'à moi, en passant par Isabelle d'Espagne, si chère à Ally – et je songeai soudain que ma sœur avait raison et nos vies étaient bien fugaces comparées à ce qui sortait du sol. Dans la vallée en contrebas, des arbres se tenaient là depuis des centaines d'années et, même pour ceux qui avaient été coupés, leur existence en tant que meubles dépassait de loin celle de leurs propriétaires.

Cette pensée poussait à l'humilité : les hommes croyaient exercer un pouvoir sur la terre mais, en réalité, la terre était maîtresse et nous survivrait à tous. Et tout ce que je pouvais faire était d'y accepter ma place, d'accepter la fugacité de ma vie, ce qui n'était pas un problème tant que je faisais bon usage du temps qui m'était imparti.

J'ai tant appris depuis mon arrivée ici, songeai-je en entrant à l'hôtel.

J'avais l'intention de me coucher directement, mais mon esprit bouillonnait encore de l'énormité des événements de la soirée. Alors, après avoir souhaité une bonne nuit à Marcella, je sortis sur la terrasse pour contempler les étoiles.

Je ne sais pas combien de temps je restai là, perdue dans mes pensées. Je sursautai quand on me tapota l'épaule. Je me retournai et découvris Charlie, un verre de brandy à la main.

— Salut toi, dit-il d'une voix douce. Tu es censée être au lit.

— Je n'avais pas sommeil, marmonnai-je, soudain consciente de sa grande proximité. N'était-ce pas fantastique d'assister à l'aube d'une nouvelle vie ?

— Si. Cela me donne l'espoir que de nouveaux départs sont possibles, à plusieurs égards…

Avant que j'aie le temps de comprendre ce qui arrivait, il pencha la tête vers moi. Le contact de ses lèvres sur les miennes déversa en moi un frisson d'électricité mais, alors que le baiser se prolongeait, s'intensifiait et que mon corps fondait contre le sien, des sirènes d'alarme se déclenchèrent dans ma tête.

Il est marié ! Sa femme soupçonne déjà quelque chose… Tiggy, qu'est-ce qui te prend bon sang ?!

Je m'écartai brusquement de lui.

— Charlie, c'est mal. Ta femme… ta fille… je… je ne peux pas faire ça.

Il fit un gros effort pour se reprendre, clairement bouleversé par son

comportement.

— Je suis désolé. Je n'aurais pas dû. Mais si tu veux bien rester pour en parler…

— Non ! Je dois y aller. Bonne nuit, Charlie.

Sur ces mots, je regagnai à vive allure la sécurité de ma chambre.

* * *

Je me réveillai très tôt le lendemain matin, les événements de la veille me revenant comme si je les avais rêvés, mais non, je sentais encore le goût des lèvres de Charlie sur les miennes…

Je gémis et m'habillai en vitesse, essayant de chasser tout cela de mon esprit. Armée du portable d'Ally, je sortis à la recherche d'un peu de réseau en vue d'appeler Thom et Ma. Je me dirigeai vers les portes de la ville, humant le parfum des fleurs printanières qui s'épanouissaient sur les arbres et les cactus et, le cœur lourd, essayai de m'imaginer plutôt sous la neige de Genève.

Quand le téléphone capta enfin, j'appelai Thom, le frère jumeau d'Ally. Je souris en constatant à quel point il ressemblait à ma sœur par son esprit pratique et son efficacité.

— D'accord, je prendrai le prochain vol, annonça-t-il, clairement enchanté. Ce petit Bear – ou *Bjørn*, devrais-je dire ! – n'a pas de passeport pour prendre l'avion, il me faut donc venir aider Ally à lui en obtenir un. Nous devons aussi déclarer la naissance. Je vais trouver le consulat norvégien le plus proche et m'occuper des formalités.

— Apporte aussi des vêtements de bébé, lui conseillai-je, avant de lui indiquer où se trouvait l'acte de naissance d'Ally. Je lui expliquai ensuite comment arriver à Sacromonte, puis appelai Ma. Elle était profondément émue : après tout, en quelque sorte, il s'agissait de son premier petit-enfant.

— Comme j'ai hâte de faire sa connaissance et de voir Ally. Embrasse-la bien pour moi.

— Je n'y manquerai pas. Et, Ma, tu es sûre que ça ne te pose pas de problème que je vienne un peu à Atlantis ?

— Certaine, Tiggy. Je serai ravie de prendre soin de toi. J'espère juste que tu es assez en forme pour le voyage.

— Oui, Ma, je t'assure.

— Il faut que tu sois au terminal des jets privés de l'aéroport de Grenade pour quatre heures et demie. À ce soir, ma chérie. Bon voyage.

Je rebroussai chemin sous le soleil éclatant. Je me sentais encore coupable de prendre un avion privé, mais songeai aussi comment mon passé et mon présent semblaient s'être emboîtés à Sacromonte.

— L'ancien monde et le nouveau, murmurai-je en approchant de

l'hôtel.

Le fait que le bébé d'Ally soit né dans le même lit que moi rendait les choses encore plus poignantes. Quant à Charlie…

— Tiggy, puis-je te parler avant de partir ?

Quand on parle du loup…

— Oui, bien sûr.

Je vis Marcella qui nous observait avec intérêt.

Charlie se leva de la table du petit déjeuner.

— Si nous allions nous asseoir sur le muret ? Autant profiter de la vue une dernière fois.

Il passa le portail et me conduisit un peu plus loin sur l'étroit chemin, à l'abri des regards curieux.

Je me hissai sur le muret, mes jambes pendant comme celles d'un enfant, pendant que lui s'y asseyait sans effort, les pieds bien ancrés à terre.

— Je dois filer dans dix minutes, mais… Il est temps que je sois honnête avec toi, Tiggy, soupira-t-il.

— À quel sujet ?

— L'avenir. Le tien, le mien, celui de Kinnaird… Je te dois la vérité. Avec tes instincts, tu as sans doute deviné que quelque chose se tramait de toute façon.

— Oui, tu semblais si enthousiaste à Noël, puis tu es parti et… à vrai dire, Charlie, j'ai eu l'impression que tu m'évitais.

— En effet, ou du moins la situation. Je ne savais tout simplement pas quoi dire. C'est une conversation que je dois avoir avec Cal et les autres membres du personnel à mon retour. Je voulais attendre de voir s'il n'y aurait pas une autre solution, mais après avoir envisagé toutes les possibilités, je n'en ai pas trouvé.

— Tu veux dire que le domaine est en faillite ?

— Je n'irais pas jusque-là, répondit-il avec un sourire ironique. Les caisses sont vides, certes, mais 23 000 hectares, plus une belle maison fraîchement retapée – bien qu'avec un prêt – ça vaut quand même quelque chose.

— Oh, je suis navrée, Charlie. Zed m'a dit que la propriété était en faillite.

— Oui, c'est ce qu'il m'a expliqué à moi aussi quand il m'a appelé pour me faire une offre d'achat.

— Mon Dieu ! Il m'a dit qu'il y songeait. Tu n'as pas accepté, si ? Même si cela ne me regarde pas, évidemment, ajoutai-je à la hâte.

— Non, gloussa-t-il. Même si son offre était tout à fait intéressante. D'une certaine façon, j'aimerais bien pouvoir réfléchir à des offres, mais c'est là le *hic*. À l'heure actuelle, je ne peux strictement rien faire.

— Pourquoi ?

— C'est une longue histoire. En gros, ma légitimité à hériter de Kinnaird a été remise en cause. Par conséquent, tant que les tribunaux n'auront pas réglé cette affaire, je n'ai pas le droit de vendre le domaine puisqu'il ne m'appartient pas.

— *Quoi ?!* Mais c'est ridicule ! C'est toi l'héritier légitime – le seul héritier…

— C'est ce que je pensais, mais il semblerait que je me sois trompé.

Charlie regardait la vallée tranquille et leva les yeux vers l'Alhambra qui nous surplombait. Il poussa un profond soupir, révélateur de toute sa lassitude.

— Mais qui s'est opposé à toi ?

— Cela t'embêterait que je n'entre pas dans les détails ? Comme je l'ai dit, c'est une longue histoire, et je dois partir pour l'aéroport dans cinq minutes. Je t'en parle parce que, tant que la situation ne sera pas réglée, j'aurai les mains liées. Je ne peux rien faire de plus que gérer Kinnaird au ralenti, ce qui signifie que tous les projets que nous avions sont suspendus. Et sachant le temps qu'il faut à ce genre de choses pour arriver ne serait-ce qu'au tribunal, il pourrait s'écouler des années avant qu'on en voie le bout. Je t'en prie, Tiggy, ne prends pas cela pour un renvoi, s'empressa-t-il de préciser. Il y a toujours un poste pour toi à Kinnaird tant que tu le souhaiteras, et j'adorerais que tu restes, évidemment, mais en même temps ce ne serait pas honnête de ma part de prétendre que tes fonctions s'étendront dans un avenir proche. Je suis conscient que tu es capable de bien plus que de baby-sitter quatre chats sauvages. Ce n'est pas pour ça que tu as étudié cinq ans, si ? Ce que j'essaie de dire, Tiggy, c'est qu'une fois que tu iras mieux, tu voudras peut-être chercher du travail ailleurs, même si cela m'attriste d'y penser. Je ne me le pardonnerais jamais si j'entravais de quelque manière que ce soit ta carrière qui s'annonce brillante.

Je regardai son profil presque parfait et eus toute la peine du monde à ne pas lui prendre la main.

— Je suis tellement désolée, Charlie. Tu m'as l'air de vivre un véritable cauchemar.

— Ce n'est pas une partie de plaisir, c'est certain, mais je ne peux pas non plus trop me plaindre. Il n'y a pas mort d'homme et ma famille mange à sa faim. Après tout, il ne s'agit que de trois cents ans d'histoire de Kinnaird, déclara-t-il en m'adressant un sourire éploré. Enfin bon, je ferais mieux d'y aller. Marcella m'a proposé de m'emmener à l'aéroport. Quoi qu'il en soit, le plus important est que tu me promettes de te reposer une fois à Atlantis. J'indiquerai à Ma comment bien prendre soin de toi.

— Promis, Charlie, surtout ne t'inquiète pas pour moi. Tu as déjà assez de soucis comme ça.

— Je m'inquièterai forcément mais, quoi qu'il arrive, j'espère que tu reviendras bientôt à Kinnaird, même si c'est juste pour dire au revoir.

Il se leva et je sentis les larmes me monter aux yeux.

— D'accord.

— Je suis également navré pour hier soir. Cela ne me ressemble pas. Je n'avais pas embrassé une autre femme qu'Ulrika depuis dix-sept ans. C'était totalement déplacé et j'espère que je ne t'ai pas blessée, surtout après tout ce que j'ai dit au sujet de Zed et de son comportement.

— Non Charlie, je t'assure.

J'étais horrifiée qu'il pense que ses attentions n'étaient pas désirées, alors que c'était tout le contraire.

Nous regagnâmes l'hôtel en silence et il récupéra son sac de voyage sur la terrasse. À ce moment-là, Angelina apparut près de nous, comme sortie de nulle part.

— Je suis venue vous dire au revoir, Mister Charlie. Revenez nous voir et nous bavarderons encore.

Elle se hissa alors à sa hauteur pour l'embrasser sur les deux joues.

— Avec plaisir.

— Ah, il faut que vous sachiez qu'elle détient la solution à votre problème, ajouta-t-elle en me désignant.

Charlie et moi échangeâmes un regard perplexe tandis que la vieille femme quittait la terrasse aussi vite qu'elle était arrivée.

— Bon, donne-moi des nouvelles et tiens-moi au courant de l'évolution de ton état de santé, d'accord ?

— Oui, répondis-je, alors que Marcella nous rejoignait.

— Prêt pour le trajet en voiture de votre vie, Charlie ? gloussa celle-ci.

— Si vous saviez comme j'ai hâte, dit-il en se tournant vers moi et en levant les yeux au ciel. Au revoir, Tiggy.

Quand ils furent partis, je me servis un verre d'eau et bus avidement, songeant qu'il n'était peut-être pas étonnant qu'Ulrika manque de confiance en elle vis-à-vis de son mari. Il était évident qu'il dégageait un magnétisme qui ne laissait aucune femme indifférente. Il ne semblait toutefois pas s'en rendre compte.

— Et peut-être cela fait-il partie de son charme, murmurai-je en quittant l'hôtel pour aller voir la jeune mère et son bébé.

Je trouvai Ally assise dans un fauteuil devant la grotte de Pepe et Angelina, un Bear endormi dans les bras. Ses yeux étaient un peu cernés, sans doute à cause des exigences de sa première nuit

d'allaitement, mais ils brillaient de bonheur.

— Comment tu te sens ?

— Fatiguée, mais à part ça incroyablement bien !

— Tu en as l'air en effet, Ally, je suis si contente pour toi. Au fait, j'ai appelé Thom et, à l'heure où je te parle, il est en train de prendre rendez-vous au consulat.

— Ça lui ressemble bien, sourit-elle.

— Je doute qu'il arrive à Sacromonte dès aujourd'hui. Veux-tu que je reste une nuit de plus, au cas où il n'arriverait que demain ?

— Non, je t'assure que je vais bien. N'oublie pas que j'ai d'autres personnes pour prendre soin de moi ici. Va te faire chouchouter un peu par Ma à Atlantis. À propos de Ma, tu as pu l'appeler elle aussi ?

— Oui, et elle était absolument enchantée d'apprendre la nouvelle, comme tu peux l'imaginer. Elle t'embrasse très fort.

— Dis-lui que je lui rendrai bientôt visite avec Bear !

— Elle sera ravie. À présent, je crois que je ferais bien d'aller réveiller Pepe.

— File alors. Je m'apprêtais à faire une sieste de toute façon, pendant que ce petit dort.

— Je repasserai te dire au revoir tout à l'heure, Ally chérie.

Je me rendis à l'hôtel et frappai à la porte de Pepe. Il l'ouvrit en marmonnant d'un air grognon, venant de toute évidence de se réveiller. Cependant, quand il vit que c'était moi, il me prit dans ses bras.

— D'accord, *querida*. Je dois descendre préparer le petit déjeuner d'Angelina, et toi et moi avons aussi besoin de manger quelque chose…

Il s'habilla et nous prîmes le chemin de la porte bleue, après quoi il me fit asseoir dans le petit jardin et partit s'affairer dans la cuisine. Il revint muni d'un plateau de café et de pain tout chaud, Angelina sur les talons.

— Tu vas donc rentrer chez toi, dit-elle.

Je hochai la tête.

— Oui, dans quelques heures. Mais je reviendrai dès qu'on me le permettra, ajoutai-je rapidement. J'ai encore tant à apprendre de toi…

— *Sí*, et nous serons là à ton retour. Même si Pepe est vieux et gros… moi je suis solide comme un bœuf, fit-elle en m'adressant un clin d'œil.

— Je voudrais rester avec vous, mais Ally et Charlie pensent qu'il vaut mieux que j'aille à Genève…

— Parfois il faut faire confiance aux autres pour savoir ce qui est bon pour nous. Et pour eux-mêmes, déclara-t-elle en riant. N'empêche

pas ceux qui t'aiment de prendre soin de toi. Entendu ?

— Oui, mais je n'ai vraiment pas envie de partir.

— Je sais bien, parce que tu portes cet endroit dans ton cœur. Tu es la bienvenue ici quand tu veux.

Je la remerciai et savourai le pain délicieux, essayant de profiter au maximum de ces derniers moments avec ma nouvelle famille. Prenant mon courage à deux mains, j'abordai la question que je savais qu'ils avaient évitée au cours de mon séjour, sans aucun doute parce que l'issue en était malheureuse.

— Avant mon départ, est-ce que… est-ce que vous auriez la gentillesse de me parler de mes parents ? J'ai tant d'interrogations, et je ne peux pas repartir sans savoir…

— Bien sûr, Erizo, nous devons te raconter, répondit Angelina avant de pousser un profond soupir. Toute l'histoire n'est pas rose, et peut-être avons-nous été égoïstes de ne pas aborder la question plus tôt. Mais Pepe et moi n'aimons pas y repenser…

Pepe prit les mains d'Angelina dans les siennes et nous gardâmes quelques instants le silence. Puis il se décida et leva ses yeux bruns pour les plonger dans les miens.

— Je vais commencer alors, car j'étais présent. Nous étions en 1944 et, tandis que la guerre déchirait encore le monde, Lucía était en Amérique du Sud au sommet de sa gloire…

Lucía
Mendoza, Argentine
Septembre 1944

Robe de flamenco avec une traîne (*bata de cola)*
Une robe de danse dotée d'une jupe longue et volumineuse, dont la manipulation demande un grand talent.

29

Meñique sortit sur la terrasse, plissant les yeux sous le soleil éclatant de septembre. Il s'appuya contre la balustrade, contemplant les vignes qui s'étalaient dans la vallée en contrebas et, au-delà, les sommets enneigés des Andes. Jamais de sa vie il n'avait respiré air plus pur et, même à une telle altitude, le soleil lui réchauffait agréablement la peau. Il adorait cet endroit.

Il avait honte d'admettre que les ennuis récents de Lucía avaient été pour lui une bénédiction : après avoir parcouru l'Amérique du Sud pendant des années, à un rythme effréné, le *cuadro* se produisait dans un théâtre bondé de Buenos Aires quand, au cours d'une *ferruca* particulièrement passionnée, Lucía avait tapé du pied si fort qu'elle avait fait voler les planches en éclats.

Cela avait valu à la jeune femme une méchante entorse à la cheville et le médecin l'avait mise en garde : si elle ne lui donnait pas le temps de guérir, elle ne pourrait plus jamais danser. Lucía avait donc été obligée de faire une pause. Les autres membres de la troupe s'étaient dispersés pour la saison, vaquant à leurs propres représentations en Argentine et au Chili.

Depuis toutes ces années qu'il fréquentait Lucía, c'était la première fois que Meñique l'avait pour lui tout seul, et c'était un vrai bonheur. Peut-être étaient-ce les puissants antidouleurs qu'elle prenait, ou simplement le contrecoup de l'incroyable stress qu'elle avait imposé à son corps pendant tout ce temps, toujours est-il qu'il n'avait jamais connu Lucía aussi calme. S'ils pouvaient vivre ainsi pour toujours, Meñique savait qu'il l'épouserait sans hésiter.

— Télégramme, *señor*.

Renata, la bonne, sortit sur la terrasse pour le lui remettre.

— *Gracias*.

Il vit qu'il était adressé à Lucía, qui somnolait sur sa chaise longue. Il l'ouvrit, sachant qu'elle lui demanderait de toute façon de le lui lire.

Le message était en anglais et Meñique s'assit à la table pour le déchiffrer.

TOUTES LES CONDITIONS ACCEPTÉES STOP TRAVERSÉE RÉSERVÉE LE 11 SEPT DE BA À NY STOP HÂTE DE TOUS VOUS ACCUEILLIR ICI STOP SOL stop

— *¡Mierda!* jura-t-il, le cœur battant de colère. Tu as reçu un télégramme, annonça-t-il d'une voix forte en se dirigeant vers Lucía, la

réveillant en sursaut.

Il le lança dans sa direction et le message voleta dans la brise chaude avant d'atterrir sur le carrelage de la terrasse.

Lucía se redressa et le ramassa. Voyant que c'était en anglais, elle le rendit à Meñique qui refusa de le prendre.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Je crois que tu le sais très bien, Lucía.

Elle regarda de nouveau le télégramme, à la recherche d'un mot qu'elle reconnaîtrait.

— Oh. Sol.

— Oui, Sol. Sol Hurok. Apparemment, tu pars pour New York.

— Non, *nous* partons pour New York. Tu ne crois quand même pas que je vais te laisser ! Tu peux être fier de moi – j'ai très bien négocié.

Meñique prit le temps de respirer profondément.

— Cela t'a-t-il traversé l'esprit que cela aurait peut-être été une bonne idée de me dire ce que tu tramais ?

— Pas tant qu'il n'avait pas accepté mes conditions. Jusqu'à présent, chaque fois qu'il m'a approchée, il vous snobait, le *cuadro* et toi, il ne voulait que moi. Mais maintenant, fit-elle en souriant et en lui tendant les bras, je peux t'en parler.

Sachant que Lucía ne pouvait pas lire ce qu'indiquait le télégramme, Meñique présumait que les « conditions » avaient été « acceptées » lors d'appels nocturnes quand Lucía pensait qu'il dormait.

Il s'enfonça dans un fauteuil, las ; sa récente sérénité s'était envolée.

Tout excitée à présent, Lucía se leva et se mit à taper des pieds sur la terrasse.

— Cela ne te fait pas plaisir, Meñique ? C'était mon rêve. Tu imagines ? L'Amérique du Nord, enfin ! Maintenant que nous avons conquis l'Amérique du Sud, La Argentinita doit s'incliner et nous céder la gloire véritable !

— Il s'agit donc d'elle, de la dépasser ? fit Meñique en évitant son regard.

— Il ne s'agit de rien, ni de personne en particulier. Il s'agit d'un nouvel endroit où montrer mon art de la danse à des *payos*. Et les *payos* de New York sont les plus riches du monde, s'enthousiasma-t-elle en allant enrouler ses bras autour des épaules de Meñique. Tu ne trouves pas ça excitant ? *Señor* Hurok a dit qu'il pourrait peut-être louer Carnegie Hall ! Tu imagines ? Une troupe de gitans espagnols investissant la scène de la salle de concert la plus célèbre au monde !

— J'aime notre vie à Mendoza, Lucía. Je serais heureux de passer le reste de mon existence en Amérique du Sud.

— Mais ici nous avons fait le tour de tout ce qu'il y avait à voir et à

faire ! Nous avons été en Uruguay, au Brésil, au Chili, en Colombie, déclara-t-elle en comptant les pays sur ses doigts, puis en Équateur, au Venezuela, à Saint-Domingue, au Mexique, à Cuba, au Pérou…

— Lucía, la prochaine fois que tu mettras en route un projet qui me concerne, je te demanderai d'avoir la décence de m'en parler.

— Mais je voulais te faire la surprise ! Je pensais que tu serais aussi heureux que moi !

La jeune femme semblait soudain si désemparée que la colère de Meñique retomba. De toute évidence, elle avait vraiment cru qu'il serait aux anges.

— J'aime être ici avec toi et je me demande si… si un jour nous nous installerons enfin quelque part. Pour avoir une vie ensemble, ajouta-t-il en secouant la tête.

— Peut-être que nous ne nous arrêterons jamais de voyager, mais nous *avons* une vie ensemble, et c'est excitant, et je gagnerai quatorze mille dollars par semaine !

— Nous n'avons pas besoin d'argent, nous en avons déjà bien assez.

— Rien n'est jamais suffisant. Nous sommes des gitans. La vie est une quête permanente, nous ne pouvons jamais nous installer nulle part, tu le sais bien. Peut-être que tu te fais vieux, déclara-t-elle en l'observant.

— Peut-être suis-je simplement fatigué de voyager sans arrêt. Peut-être que je veux une maison. Avec toi, Lucía… Et un jour, des enfants.

— Nous pourrons avoir tout cela, mais d'abord, bouclons notre aventure et allons à New York. (Lucía tomba à genoux et lui prit les mains.) Je t'en supplie. Je dois conquérir l'Amérique. Ne me refuse pas ça.

De nouveau, Meñique prit une profonde inspiration.

— *Pequeña*, t'ai-je jamais refusé quoi que ce soit ?

* * *

Cette fois, quand ils mirent les voiles vers New York, les eaux étaient calmes et la troupe – désormais forte de seize membres après six ans en Amérique du Sud – ne souffrit pas du mal de mer. On avait d'office offert à Lucía la suite la plus confortable à bord du navire et les passagers la saluaient chaque fois qu'elle daignait faire une apparition sur le pont.

— Comment te sens-tu ? demanda María à Meñique en le découvrant appuyé contre la rambarde, enveloppé dans une écharpe et un épais manteau que lui avait gentiment prêtés un passager en le voyant frissonner sur le pont sous la brise automnale.

— Triste de quitter l'Amérique du Sud. La chaleur, les couleurs…

— Oui. Cela m'attriste moi aussi. Mais que pouvons-nous faire ?

— Rien, María.

Meñique lui passa un bras autour des épaules. Au fil des années, tous deux étaient devenus proches, se réconfortant l'un l'autre lorsque José ou Lucía faisait des siennes.

— Je voudrais… commença Meñique.

— Quoi donc ?

— Que ce voyage prenne fin. Avoir une maison…

— Comme je te comprends. On dit que la guerre en Europe sera bientôt finie. Il faut que je sache ce qui est arrivé à mes fils. Moi aussi je voudrais rentrer chez moi.

María serra la main de Meñique dans la sienne avant de s'éloigner, une silhouette solitaire sur le pont glacial.

* * *

— Tu sais que c'est Antonio Triana qui m'a recommandée au *Señor* Hurok ? indiqua Lucía tandis qu'elle se préparait pour dîner à la table du capitaine, se parant de lourdes boucles d'oreilles en diamants et d'une étole en fourrure.

— Non, tu ne me l'as jamais précisé. Je croyais qu'il dansait avec La Argentinita ?

— En effet, mais j'ai entendu dire qu'elle commençait à se fatiguer. Il cherchait donc une nouvelle partenaire et c'est moi qu'il a choisie !

Lucía gloussa de ravissement en enroulant son doigt autour de la boucle noire qui lui tombait sur le front.

Meñique la fixa, perplexe.

— Je croyais que tu préférais danser seule ?

— Oui, mais la dernière fois que j'ai dansé avec Triana à Buenos Aires, j'ai ressenti quelque chose de plus grand que moi-même, et puis *lui* est déjà célèbre aux États-Unis.

— Rassure-moi, Lucía, nous ne faisons quand même pas ce long voyage jusqu'à New York pour voler le partenaire de La Argentinita, si ?

— Bien sûr que non, mais je peux apprendre avec Triana. C'est un génie.

— Ah oui ? Étonnant d'entendre ça de la bouche de celle qui a toujours insisté pour dire que chacune de ses danses lui était inspirée par son âme et son instinct.

— Je suis plus âgée à présent et je souhaite m'améliorer encore. Si Triana peut m'apprendre ce qui a rendu La Argentinita si célèbre aux États-Unis, je l'écouterai. Tu sais bien que les choses ont changé. Cela ne suffit plus de danser sur une scène avec un orchestre. Il nous faut un spectacle qui en mette plein la vue !

— N'est-ce pas là ce que nous avons proposé toutes ces années aux

publics d'Amérique du Sud ? répondit-il avec lassitude. Bon, j'ai faim. Es-tu prête ou dois-je aller seul à la salle à manger ?

Lucía attacha un bracelet en diamants à son poignet, puis se leva et lui tendit la main.

— Je suis prête et j'ai faim de sardines.

* * *

Deux jours plus tard, le *cuadro* Albaycín arriva à New York. Meñique n'avait encore jamais vu Lucía aussi excitée. Fascinée, elle contemplait les gratte-ciel immensément grands qui disparaissaient dans le ciel nuageux. Alors qu'ils approchaient d'une petite île à l'embouchure d'un immense fleuve, ils dépassèrent le symbole même des États-Unis, la statue de la Liberté vêtue de sa tunique gris-vert et brandissant sa fameuse torche.

Lorsqu'ils atteignirent Ellis Island, leur port de débarquement, Lucía descendit la passerelle d'un pas assuré, s'attendant à être reçue en héroïne. Au lieu de cela, elle fut accueillie par des agents de l'immigration qui insistèrent pour que la troupe les suive afin de remplir les formulaires nécessaires.

— Je ne sais pas écrire ! Ma mère et mon père non plus ! s'exclama Lucía en espagnol, regardant les agents d'un air exaspéré. Vous savez tout de même qui je suis, non ?

— Non, madame, répondit l'un d'eux après que Meñique eut traduit avec réticence. Tout ce que l'on sait c'est que vous êtes une immigrée espagnole qui doit remplir les formulaires nécessaires avant de pouvoir entrer sur le territoire des États-Unis d'Amérique.

Lucía eut beau protester, on leur refusa à tous l'entrée. Après avoir prévenu Sol Hurok de ce contretemps, ils repartirent pour La Havane. Au cours de cette nouvelle longue traversée, Meñique et les quelques autres membres du *cuadro* capables d'écrire passèrent des heures à apprendre à Lucía et aux autres au moins à écrire leur nom pour pouvoir signer.

Lorsqu'ils revinrent à New York vingt jours plus tard, Meñique était soulagé de laisser la mer derrière lui.

Cette fois, les formalités à Ellis Island se déroulèrent sans encombre et le *cuadro* put poursuivre son chemin vers Manhattan en ferry, avant de se tasser dans plusieurs taxis jaunes. Pendant le trajet, Meñique fut stupéfait par la hauteur des immeubles et leurs centaines de fenêtres dans lesquelles se reflétait le faible soleil d'hiver. En sortant du taxi, l'air était si froid que son souffle formait des volutes de fumée et Meñique fit de son mieux pour dissimuler son malheur à Lucía qui, pour sa part, s'extasiait devant les vitrines somptueuses et les mannequins drapés de fourrure et de diamants.

Ils devaient loger au Waldorf Astoria où Sol Hurok avait réservé des chambres pour la troupe entière. À la réception, Lucía signa fièrement le registre d'un gribouillis indéchiffrable. Son père et les autres suivirent son exemple, tandis que le personnel et les clients présents regardaient avec dégoût cette bande de gitans bruyants.

Un employé remit à Lucía la clé de sa suite et elle se dirigea vers les ascenseurs en se pavanant. Alors que le groom appuyait sur le bouton, elle se retourna et lança face à la réception :

— *Hola*, New York ! Bientôt, tout le monde ici connaîtra mon nom !

* * *

— Vous allez donc faire vos débuts américains au Beachcomber ! annonça Antonio Triana.

— Et quel est cet endroit ? s'enquit Lucía en regardant d'un air soupçonneux l'homme assis en face d'elle dans sa suite.

Il avait une silhouette élancée, les yeux bruns, et ses cheveux noirs étaient soigneusement gominés. Quant à son pantalon et son gilet, il ne faisait aucun doute qu'ils venaient de chez un tailleur des plus onéreux.

— C'est un club très chic dont le public compte souvent dans ses rangs de nombreuses stars hollywoodiennes. Moi-même j'y ai dansé avec La Argentinita, la rassura Antonio.

— Donc ce n'est pas une vulgaire cabane sur une plage ?

— Je vous assure que non, *Señorita* Albaycín. Les billets pour la première de votre spectacle sont vendus à vingt dollars chacun ! Je dois à présent vous laisser, mais dès demain nous commencerons les répétitions. À neuf heures précises.

— Mais *Señor* Triana, nous ne nous levons jamais avant midi ! s'exclama Lucía avec horreur.

— Vous êtes à New York, et ici les règles sont différentes. Rendez-vous donc demain à neuf heures dans le hall et je vous conduirai à notre salle de répétition.

Antonio prit alors congé avec une élégante révérence. Lucía se tourna vers Meñique :

— Neuf heures ? Mais c'est au beau milieu de la nuit !

— Nous devons nous y conformer. C'est lui qui connaît les règles ici, Lucía.

— Tu as raison, soupira-t-elle. Mais ce soir, nous boirons et festoierons !

* * *

— Êtes-vous prête pour vos débuts new-yorkais ? murmura Antonio Triana à l'oreille de Lucía deux semaines plus tard, alors qu'ils se tenaient ensemble en coulisse.

À travers les rideaux, elle voyait danser les lumières colorées et entendait le murmure des voix en provenance du club très sélect devant lequel elle allait se produire. Le soir, Le Beachcomber était plein de vie et, à son arrivée, elle avait été ravie de voir une foule importante se battre pour y entrer.

— Après toutes ces répétitions matinales, je ne me suis jamais sentie aussi prête.

— Tant mieux, parce que ce soir dans le public nous avons Frank Sinatra, Boris Karloff et Dorothy Lamour.

— Boris Karloff ? La créature de Frankenstein ? Que fait-il ici ? Il est venu pour me faire peur ?

— Il est venu vous voir danser, Lucía, sourit Antonio. Je vous assure que, dans la vie réelle, il n'a rien d'un monstre. Il est juste très doué pour les incarner à l'écran. À présent, montrons à ces célébrités américaines ce dont l'Espagne est capable. Bonne chance, La Candela, ajouta-t-il en lui baisant la main.

Depuis sa chaise sur le côté de la scène, Meñique regarda Lucía prendre place, conduite au centre par Antonio. Comme pour toutes ses premières représentations, elle portait un pantalon noir en satin à la coupe impeccable, un corset qui mettait en valeur ses hanches fines, ainsi qu'une veste boléro aux épaules pointues. Antonio s'inclina devant elle, puis quitta la scène en lui soufflant un baiser. Meñique sentit la jalousie monter le long de sa colonne vertébrale, mais s'efforça de la repousser pour ne pas qu'elle atteigne ses doigts.

Il fit un signe de tête à Pepe et les trois guitaristes se mirent à jouer tandis que Lucía adoptait la position d'ouverture d'une *farruca*, les bras levés haut au-dessus de sa tête, les doigts écartés.

— Bonne chance, mon amour, murmura-t-il, conscient que Lucía n'avait jamais eu un public aussi exigeant et sophistiqué à enchanter.

Une heure plus tard, les doigts douloureux, Meñique joua l'accord final et regarda Lucía finir sa *bulería*, vêtue à présent d'une somptueuse robe de flamenco violette. Il sourit intérieurement, sachant que malgré les répétitions pointilleuses avec Antonio, Lucía avait largement ignoré ses indications pour improviser, comme à son habitude.

C'est ce qui te rend magique, mon amour. Tu es complètement imprévisible, et je dois essayer de t'aimer pour cela.

Meñique se leva aux côtés de José et de Pepe pour recevoir des applaudissements tonitruants. Il vit que Frank Sinatra lui-même était debout. En dépit de sa réticence à l'idée de venir à New York, Meñique sentit les larmes lui monter aux yeux en regardant Lucía enchaîner salut après salut.

Que de chemin tu as parcouru. J'espère seulement que cela te suffira enfin.

* * *

À la suite de critiques euphoriques dans la presse, une prestation au Carnegie Hall se profila. Lucía se levait tous les matins à huit heures et Meñique ne l'avait jamais vue aussi pleine d'énergie. Le *cuadro* répétait toute la journée, sous l'œil patient et compétent d'Antonio. Meñique était surpris de voir Lucía accepter ses critiques avec une telle docilité.

— Comme je te l'ai dit, je souhaite m'améliorer. Je dois apprendre ce qu'ils veulent ici aux États-Unis.

Une nuit, en sortant de sa chambre pour prendre un verre d'eau, Meñique découvrit María en train de coudre des costumes dans le salon de leur suite.

— Il est deux heures du matin, María. Que fais-tu encore debout ?

— Et toi alors ?

— Je n'arrive pas à dormir.

— Moi non plus, dit-elle en interrompant son ouvrage. José n'est pas encore rentré.

— D'accord. Je comprends.

— Je ne crois pas, non. Je *sais* qu'il a de nouveau des aventures. Cette semaine, il n'est pas rentré ici avant le petit matin, bien après que vous autres êtes revenus des répétitions.

— Il m'a dit qu'il restait plus tard pour pratiquer les nouveaux numéros, répondit Meñique en toute bonne foi.

— Avec qui ?

— Certains des jeunes danseurs qui nous ont rejoints.

María baissa les yeux.

— Voilà. Lola Montes en particulier. Et Martina. Elles sont très jolies, tu ne trouves pas ?

— María, je comprends tes inquiétudes, mais tu ne dois vraiment pas t'en faire pour Lola. Tout le monde voit bien qu'elle est amoureuse d'Antonio.

— Alors ça nous laisse Martina.

— Je ne pense pas que…

— Moi si, répondit María avec conviction. Crois-moi, je reconnais les signes. Et je ne peux pas, je ne *peux pas* revivre ça. Quand j'ai accepté de me remettre avec lui, il m'a promis qu'il ne recommencerait pas, Meñique. Il me l'a juré sur la tête de nos enfants. Si mon intuition ne se trompe pas, il faudra que je parte, peut-être que je rentre en Espagne.

— Tu ne peux pas retourner en Espagne, María, toute l'Europe est

encore dans le chaos. Et je me demande si ton expérience passée ne te rend pas plus sensible que de raison.

— J'ose espérer que tu as raison, mais je suis là toute la journée et je ne comprends pas ce qu'il fait pendant ses absences. Cela t'embêterait-il d'être mes yeux et mes oreilles ? Tu es le seul à qui je puisse faire confiance.

— Tu me demandes d'espionner José ?

— J'ai bien peur que oui. À présent, il est temps pour moi d'aller dormir, seule. Bonne nuit, Meñique.

Il regarda la silhouette fière et élégante de María quitter la pièce et secoua la tête de désespoir.

Nous nous laissons tous duper par l'amour, songea-t-il.

* * *

— Ils ne m'ont pas aimée !

Lucía se laissa tomber sur le canapé et se mit à sangloter de désespoir, tandis que Meñique se maudissait de ne pas avoir parcouru la critique du *New York Times* avant que Lucía n'insiste pour qu'il la lui lise. Néanmoins, les ovations qu'elle et la troupe avaient reçues la veille au Carnegie Hall étaient si enthousiastes qu'il pensait sans l'ombre d'un doute que la critique serait positive.

— Ce n'est pas vrai, tenta-t-il de la rassurer en parcourant l'article à la recherche de points positifs, qui étaient nombreux.

« Un corps merveilleusement souple et agile, couplé à une passion ardente mais toujours contrôlée. »

« Rapide, intense et débordante de fougue, elle tire profit de son énergie avec un sens artistique admirable. »

« Durant les alegrías*, qu'elle danse somptueusement, chaque fibre de son corps reflétait son dynamisme »,* traduisit Meñique.

— D'accord ! Mais le journaliste qualifie la soirée de « médiocre » et dit que je ne devrais pas danser au son de la *Córdoba*. Je détestais cette robe blanche en dentelle ! Je sais que j'avais l'air ridicule.

— *Pequeña*, le seul point négatif qu'il a trouvé c'est que ton style de danse convient moins bien au Carnegie Hall qu'à une atmosphère intime où le public peut mieux te voir et ressentir ta passion.

— Voilà qu'ils insultent ma taille, parce que je suis un point minuscule pour les spectateurs au balcon ! Lola Montes n'a pas été insultée pour ses *bulerías*. Même Papa l'a félicitée plus chaleureusement que moi, pleura-t-elle.

— Le public t'a adorée, Lucía, répondit Meñique d'une voix lasse. Et c'est tout ce qui importe.

— Quand nous partirons en tournée la semaine prochaine, j'insisterai pour ouvrir le spectacle avec les *soleares*. Antonio a commis

une erreur ; on ne peut pas me modeler. Je suis moi, tout simplement, et je dois danser ce que je ressens.

Lucía s'était relevée et faisait les cent pas. Il lui tendit les bras.

— Je sais bien. Tu es qui tu es. Et c'est pour cela que le public t'adore.

— Attends de voir quand nous ferons notre tournée dans le pays et que nous jouerons devant un vrai public ! Tout le monde me verra parfaitement et personne ne pourra nier ce que j'apporte à sa ville. Detroit, Chicago, Seattle… Je vais toutes les conquérir ! Je jure que je vais maudire ce journal ! s'exclama-t-elle en se dégageant de son étreinte pour se remettre à tourner en rond. À présent, je vais voir Maman.

Elle claqua la porte de la suite derrière elle et toute la pièce trembla.

Ils étaient désormais à New York depuis quatre mois et, alors que Lucía se délectait de l'énergie électrique que dégageait la ville, Meñique avait l'impression que ce lieu frénétique le vidait peu à peu de son énergie à lui. Il souffrait de rhumes à répétition et le froid glacial l'empêchait le plus souvent de s'échapper en partant errer à Central Park, une version lisse et artificielle de sa Mendoza chérie.

Reprenant le *New York Times*, il relut une ligne du dernier paragraphe de la critique : six mots seulement, mais six mots qui lui mettaient du baume au cœur :

« Meñique a remporté un succès indéniable… »

Il n'avait jamais autant eu besoin de ce genre d'encouragement.

* * *

Un mois plus tard, ils partirent pour leur tournée. Meñique arrêta de compter les jours, semaines et mois qu'ils passaient à sillonner le pays en train. Pour lui, la nourriture, les gens, la langue… rien n'avait de saveur. Fidèle à sa promesse et motivée par la critique négative, Lucía dansait comme si sa vie en dépendait.

Pepe s'était lui aussi épanoui et jouait avec bien plus d'assurance. Tous deux veillaient souvent tard ensemble pour lire des journaux *payos*, s'intéressant tout particulièrement aux nouvelles au sujet de la guerre, Meñique aidant le jeune homme avec l'anglais.

Après une nouvelle représentation couronnée de succès à San Francisco, où Meñique avait l'impression que le brouillard constant s'infiltrait jusque dans ses os, la troupe se retrouva dans un restaurant.

— Les Soviétiques se rapprochent de Berlin, déclara Meñique en parcourant la une d'un journal abandonné sur la table abîmée.

Pepe s'assit près de lui et pencha la tête pour lire l'article.

— Cela veut-il dire que la guerre sera bientôt finie ? s'enquit-il. Tout

à l'heure, au bar, j'ai rencontré un marin qui s'apprête à aller à Okinawa. Apparemment, les combats font rage au Japon.

— On ne peut que prier, répondit Meñique en haussant les épaules, avant de commander un énième hamburger fade, suivi par Pepe.

Il jeta un œil au jeune homme plongé dans sa lecture et songea au hasard de la génétique qui avait donné à Pepe le tempérament de sa mère et le physique de son père. Malgré les nombreux regards admiratifs de la part des spectatrices, Pepe ne semblait pas se rendre compte de son charme. On ne pouvait pas en dire autant de José…

María les rejoignit à leur table.

— Pepe, *querido*, Juana veut voir avec toi le nombre de mesures que tu dois jouer pour l'introduction de ses *bulerías*.

— D'accord, Maman.

Le jeune homme se leva et María s'assit dans le box en face de Meñique.

— Ce soir tu as joué magnifiquement. Ton solo était plus long que d'habitude, observa-t-elle en souriant.

— J'ai dû supplier pour l'allonger, répondit-il en allumant une cigarette.

— Je ne savais pas que tu fumais.

— C'est une autre mauvaise habitude qui me vient de Lucía. Elle fume au moins deux paquets par jour.

Il regarda María se retourner sur la banquette en plastique pour chercher son mari des yeux. Meñique vit qu'il était assis dans un box avoisinant avec Martina, un bras posé nonchalamment sur le siège derrière elle.

— Vraiment, María, depuis le début de cette tournée, je te jure que je n'ai rien vu d'autre que des bavardages amicaux.

María sourit tristement.

— Peut-être. Mais tu ne vois pas tout. Bien souvent je m'endors seule. José est désormais un homme riche. Célèbre aussi, et talentueux.

— Et toi, María, tu es encore très belle. José t'aime, j'en suis certain.

— Pas comme moi je l'aime. Inutile d'essayer d'être gentil, Meñique. Pour moi c'est de la torture, tu comprends ? Être avec lui, tout en sachant pertinemment que je ne lui suffirai jamais.

— Je comprends bien. J'ai l'impression que cette tournée n'en finit pas. C'était excitant quand nous étions en Amérique du Sud. Il y avait tant à voir, les plats étaient délicieux et les vins succulents. Les gens parlaient notre langue, ils nous comprenaient, mais ici… soupira-t-il en regardant par la fenêtre, l'air sombre, le mieux qu'on puisse nous offrir, c'est un hot-dog.

— L'Amérique du Sud me manque aussi, mais Lucía est heureuse. Elle a conquis les États-Unis. Elle a battu La Argentinita sur son propre terrain. Peut-être qu'à présent elle peut ralentir et se détendre un peu.

Meñique secoua la tête.

— Non, María. Nous savons tous les deux que cela ne se produira jamais. Il y aura une autre La Argentinita, un nouveau pays à conquérir… Puis-je te confier un secret ?

— Bien sûr !

— On m'a demandé de me produire au Mexique, en tant qu'artiste solo, dans un café de flamenco réputé. Tout ça grâce aux critiques du *New York Times* et des autres journaux.

— Je vois. Que vas-tu faire ?

— Je ne sais pas très bien. Il ne nous reste qu'un mois de tournée, et ensuite qui sait ce qui nous attend ? Je vais peut-être demander à Lucía de m'accompagner.

— Et le reste du *cuadro* ?

— Les autres ne sont pas invités.

Il prit sa chope de bière et but une lampée.

— Elle ne viendra pas, Meñique, tu le sais. Elle ne peut pas abandonner tout ce qu'elle connaît.

Il vida alors son verre.

— C'est son choix.

— Et le tien, répliqua María.

* * *

De retour à New York, la troupe se vit offrir un contrat pour jouer au 46th Street Theatre. Cependant, lorsque les artistes arrivèrent au Waldorf Astoria, on leur annonça que l'hôtel était complet.

— Complet ?! s'exclama Lucía, hors d'elle. La moitié de ces chambres sont vides ! Vous devriez vous estimer heureux qu'on vienne ici ! interpella-t-elle les employés.

Tandis qu'ils attendaient des taxis dehors, abrités des averses printanières par un parapluie ridiculement petit, Meñique la prit par les épaules pour la calmer.

— Lucía, ils n'ont peut-être pas apprécié le sort que tu as réservé à leurs commodes onéreuses lors de notre dernier séjour.

— Comment aurais-je pu griller mes sardines sinon ? J'avais besoin de bois pour faire du feu !

Le *cuadro* s'installa dans une série d'appartements confortables à Manhattan, sur la Cinquième Avenue.

— Ça me fait plaisir d'être de retour ici. J'ai l'impression d'être chez moi ici, pas toi ? interrogea-t-elle Meñique en déballant le contenu de ses nombreuses malles pour en faire des tas à même le sol.

— Non. Je déteste New York. Ce n'est pas un endroit pour moi.

— Mais les gens t'adorent ici !

— Lucía, il faut que je te parle.

— Tu as composé un nouveau morceau pour le spectacle, c'est ça ? Je t'ai vu griffonner dans le train. Qu'est-ce que tu penses de ça ? enchaîna-t-elle en posant face au miroir dans un somptueux manteau de fourrure blanche qu'elle venait de sortir de l'une de ses malles.

— Je pense que son prix suffirait à nourrir toute l'Andalousie pendant un mois, mais il est très joli, *mi amor*. S'il te plaît, viens t'asseoir, fit-il, près d'exploser.

Sentant la nervosité de son compagnon, Lucía retira le manteau et alla s'asseoir à côté de lui.

— Qu'y a-t-il ?

— On m'a proposé un contrat dans un célèbre bar de flamenco au Mexique. En solo.

— Combien de temps seras-tu parti ?

— Peut-être un mois, peut-être un an, peut-être pour toujours…

Il se leva et s'avança vers la fenêtre, les yeux rivés sur la file continue de véhicules qui passaient sur la Cinquième Avenue. Même au treizième étage, il entendait les klaxons.

— Lucía… reprit-il, je ne peux pas continuer ainsi.

— Continuer comment ?

— À te suivre. Moi aussi j'ai du talent et des capacités. Je dois m'en servir avant qu'il ne soit trop tard.

— Évidemment ! Nous allons te donner plus de solos dans le spectacle. Je vais parler à Papa et nous allons tout changer, pas de problème, répondit-elle en allumant une cigarette.

— Non, Lucía. Je n'ai pas l'impression que tu comprennes.

— Qu'est-ce que je ne comprends pas ? Je suis en train de te dire que je suis en mesure de te donner tout ce dont tu as besoin.

— Et moi je te dis que ce que tu peux me donner ne correspond plus à mes besoins. Ni à mes envies. Il ne s'agit pas uniquement de mon avenir musical, Lucía. Il s'agit de notre avenir à *nous*.

— *Sí*, et c'est toujours à l'avenir que je pense. Tu sais que ça fait une éternité que je veux devenir ta femme, et pourtant, après toutes ces années, tu ne m'as pas encore accordé ce bonheur. Pourquoi ne veux-tu pas m'épouser ?

Meñique se tourna de nouveau vers elle.

— J'y ai réfléchi bien souvent, et je crois avoir enfin la réponse.

— À savoir ? Tu as quelqu'un d'autre ? s'enquit Lucía en le fusillant du regard.

— Non, mais, d'une certaine manière, cela simplifierait les choses.

Lucía, poursuivit-il en s'agenouillant devant elle et en lui prenant les mains, ne vois-tu pas que je *veux* t'épouser ? Toutefois je ne veux pas épouser ta famille, ton *cuadro*, ni ta carrière.

— Je ne comprends pas. Tu n'aimes pas ma famille ? C'est ça le problème ?

— Je les aime tous beaucoup, mais j'étais et serai toujours un intrus, même en devenant ton mari. Ton père gère les finances, organise les tournées… c'est lui qui dirige ta vie, mais à la limite je n'y verrais pas d'inconvénient si c'était le seul problème. J'ai trente-cinq ans et j'aimerais que nous nous mariions, que nous nous installions ensemble dans une petite maison en Amérique du Sud et qu'un jour, peut-être, nous retournions en Espagne, notre terre chérie. J'aimerais que nous puissions fermer la porte en sachant que personne n'entrera à moins d'avoir été invité. J'aimerais que nous ayons des enfants, que nous ne les élevions pas sur la route mais comme il se doit, au sein d'une communauté, comme moi j'ai grandi – et toi aussi les dix premières années de ta vie. Je veux que nous nous produisions ensemble, dans un endroit qui nous permette de quitter notre maison en fin d'après-midi et d'y revenir après la représentation pour dormir dans notre lit. Lucía, je veux que tu sois ma femme au sens classique du terme. Je veux que nous fondions notre propre famille. Je veux que nous… ralentissions, que nous profitions de notre réussite avant de repartir pour un nouveau voyage dans l'inconnu. Tu comprends, *mi amor* ?

Lucía, qui avait plongé ses yeux noirs dans les siens tandis qu'il parlait, se détourna. Elle se leva et croisa les bras.

— Non, je ne comprends pas. J'ai l'impression que tu me demandes de quitter ma famille et de te suivre, seule, pour être ta femme.

— C'est une partie de ce que je te demande, en effet.

— Comment pourrais-je faire une chose pareille ? Que deviendrait le *cuadro* sans moi ?

— Il y a Martina et Antonio, Juana, Lola, ton père, ton frère…

— Tu es en train de me dire qu'ils pourraient se passer de moi ?! Qu'ils se débrouilleraient très bien sans moi ?

— Non, Lucía, bien sûr que ce n'est pas ce que je veux dire, soupira-t-il. J'essaie de t'expliquer que dans la vie, parfois, les gens atteignent le bout d'une route et doivent traverser un pont pour pouvoir passer à une autre. Voilà où je me trouve. (Il s'avança vers elle et l'enlaça.) Lucía, viens avec moi. Commençons une nouvelle vie à deux. Et je te promets que, si tu dis oui, je t'emmènerai à l'église la plus proche et t'épouserai dès demain. Nous serons mari et femme sur-le-champ.

— C'est du chantage ? Tu m'as dit ça trop souvent et ça n'est jamais arrivé, fit-elle en le repoussant. Je ne suis pas aussi désespérée que

ça ! Et ma carrière alors ? Tu voudras que j'arrête de danser ?

— Bien sûr que non. J'ai déjà dit que je souhaitais que nous nous produisions ensemble, néanmoins pas à la même échelle que jusqu'ici.

— Tu veux me cacher ? Me forcer à prendre une retraite anticipée ?

— Non, Lucía, et je ne vois pas d'inconvénient à ce que tu reformes le *cuadro* de temps à autre pour te produire dans des grandes salles. Mais pas tous les jours de toutes les semaines. Comme je l'ai dit, je voudrais une maison.

— Voilà qui confirme que tu es plus *payo* que gitan ! Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi ?

— Beaucoup de choses, sans doute, répondit-il en haussant les épaules. Nous sommes chacun qui nous sommes, mais je te supplie, du fond du cœur, de réfléchir à ce que je t'ai dit. Je n'aspire pas autant que toi à la gloire et à la célébrité, mais en même temps mon ego, si petit soit-il, souhaite être reconnu individuellement, hors du clan Albaycín. Tu ne peux quand même pas m'en vouloir !

— Comme toujours, tu es irréprochable et c'est moi qui suis la source des problèmes. La diva ! Ne vois-tu pas que c'est *moi* qui nous ai amenés là où nous en sommes aujourd'hui ? Moi ! s'exclama-t-elle en se tapant la poitrine du poing. Moi qui ai secouru Maman et Pepe de la Guerre civile, moi qui n'abandonne jamais, moi qui ne renonce jamais.

— J'aimerais croire que moi aussi j'y ai contribué, murmura-t-il.

— Tu me demandes donc de choisir, c'est ça ? Entre ma carrière et ma famille d'un côté, et toi de l'autre ?

— Oui, Lucía. Enfin, après toutes ces années, je te demande de faire un choix. Si tu m'aimes, tu me suivras, et nous nous marierons et construirons une vie nouvelle, tous les deux.

La jeune femme réfléchit en silence.

— Mais tu ne m'aimes pas assez pour rester ? finit-elle par demander.

L'expression déchirante dans les yeux de Meñique fut plus parlante que toute réponse qu'il aurait pu lui donner.

30

—La guerre en Europe est finie !

María entra en trombe dans l'appartement de sa fille où celle-ci était blottie sur le canapé, dans l'obscurité. Elle ouvrit les rideaux et une vive lumière inonda la pièce.

— *Querida*, toute la ville célèbre cette nouvelle à Times Square. Tout le *cuadro* y est allé – tu ne veux pas venir toi aussi ?

Pas de réponse. Le contenu de l'assiette que María avait apportée la veille à sa fille était intact, à côté d'un cendrier débordant de mégots.

— Toujours pas de nouvelles de lui ? demanda-t-elle à Lucía.

— Non.

— Je suis sûre qu'il reviendra.

— Non, Maman, pas cette fois. Il m'a fait clairement comprendre qu'il ne m'aimait pas assez pour rester. Il voulait que j'abandonne ma famille, que je renonce à ma carrière. Comment pourrais-je faire une chose pareille ?

La jeune femme se redressa et vida le café froid posé sur le sol depuis des heures, avant d'allumer une cigarette.

— N'oublie pas, *querida*, qu'il s'agit de ta vie à toi. Tous ceux qui t'entourent comprendraient si tu suivais Meñique. Par amour, beaucoup d'entre nous acceptent des choses qui ne nous plaisent pas.

— Tu veux dire comme toi avec Papa ? Et sa nouvelle traînée ! cracha Lucía. Je *hais* l'amour, je n'y crois plus.

María garda le silence, abasourdie par la révélation de sa fille. Elle avait beau s'en douter depuis des mois, la confirmation amère de sa fille lui faisait l'effet d'un coup de poignard. Les deux femmes restèrent quelques instants sans rien dire, chacune engourdie par sa douleur. María fut la première à reprendre la parole.

— Je sais à quel point il te manque. Tu n'as presque rien mangé depuis son départ.

— J'ai un peu mal au cœur, c'est tout !

— Si tu ne fais pas attention, tu vas disparaître, *querida*. Ne le laisse pas te faire ça.

— Il ne me fait rien du tout, Maman ! Il a choisi de partir. Point final. Il s'est choisi *lui*, et pas moi, comme tous les hommes au bout du compte.

— Essaie au moins d'avaler quelques bouchées.

María remplit une cuillère de sardines et la tendit à sa fille.

— Je ne peux pas. Chaque fois que je regarde des sardines ça me rappelle Meñique, et rien que ça me donne la nausée.

— D'accord, *querida*, je vais te laisser, mais je reste dans les parages si tu as besoin de moi, je ne vais pas rejoindre les autres à Times Square.

Elle quitta la pièce et Lucía se retrouva seule. La jeune femme se leva et regarda la serrure sur la porte. Elle tripota quelques instants la clé, puis la tourna et entendit le morceau d'acier glisser délicatement dans le pan de bois. Elle recula de quelques pas, le doigt pointé vers la clé comme s'il s'agissait d'un serpent venimeux.

— *Voilà* ce qu'il voulait pour moi ! M'enfermer loin de ma famille, la laisser sur le palier, elle et ma carrière. Tant mieux qu'il soit parti, déclara-t-elle au canapé et aux deux fauteuils. Je suis mieux sans lui ! Oui !

Personne ne répondit et elle arpenta la vaste pièce vide, songeant qu'il était bien agréable de ne plus entendre Meñique gratter sa guitare en continu et de ne plus voir ses journaux *payos* étalés par terre et sur la table.

Incapable de se calmer, elle alla regarder par la fenêtre la foule en liesse qui se déversait le long de la Cinquième Avenue pour rejoindre Times Square. La circulation était à l'arrêt. Elle ouvrit la fenêtre et fut aussitôt assaillie par un concert de cris, de klaxons et de sifflets. Tout New York semblait fêter la paix au-dessous d'elle, et elle grimaça en apercevant des couples s'enlacer et s'embrasser.

Elle referma violemment la fenêtre et tira les rideaux. Puis elle serra les paupières et enroula ses bras autour de son torse gracile. Le silence dans la pièce était assourdissant et insupportable. Elle se laissa tomber sur le canapé et enfonça son visage dans un coussin, sentant la menace des larmes.

— Non, je ne pleurerai pas ! Hors de question que je pleure pour lui !

Elle frappa le coussin du poing, se demandant si elle avait déjà été aussi malheureuse.

Peut-être reviendra-t-il. Cela s'est déjà produit…

Non, il ne reviendra pas, il t'a donné le choix…

Il t'aime…

Mais pas assez…

Je l'aime…

— NON !

Elle se redressa et respira profondément.

— J'ai travaillé toute ma vie pour arriver où je suis ! Si cela ne suffit pas, alors…

Elle secoua violemment la tête.

— Il me manque, murmura-t-elle. J'ai besoin de lui, je l'aime…

S'abandonnant enfin à son chagrin, elle enfouit son visage dans le coussin du canapé et pleura toutes les larmes de son corps.

* * *

— Qu'est-ce qui lui arrive ? s'enquit José auprès de sa femme alors que le *cuadro* dînait dans l'appartement de Lucía après une autre représentation à guichets fermés au 46th Street Theatre.

María ne lui répondit pas immédiatement, songeant que son mari ne lui avait pas encore demandé pourquoi elle ne faisait plus chambre commune avec lui.

— Tu sais très bien ce qui lui arrive. Meñique lui manque.

— Dans ce cas, comment peut-on le faire revenir ?

— La vie n'est pas si simple. Cette fois-ci, il est parti pour de bon.

— Personne ne part pour de bon, María, comme tu es bien placée pour le savoir, observa-t-il en buvant goulûment du brandy à même la bouteille.

Avant de gifler ses joues rougies par l'alcool ou de s'emparer d'un couteau pour l'enfoncer dans son cœur traître, elle se leva.

— Parfois si, José, et Meñique s'est en allé il y a deux mois déjà. Bon, je suis fatiguée, bonne nuit.

Elle quitta la pièce, sachant qu'il était vain de poursuivre tout type de conversation avec lui quand il était ivre. Il ne se souviendrait même pas de ce qu'il avait dit le lendemain. Elle se rendit dans la toute petite chambre où elle s'était installée et ferma la porte à clé. Respirant profondément dans l'obscurité pour essayer de calmer les battements de son cœur, elle s'avança vers le lit.

— Maman ? s'éleva une voix sous les couvertures.

— Lucía ? Que fais-tu ici ?

María alluma la lumière et vit que sa fille était enroulée en position fœtale, tout comme quand elle dormait enfant sur la paillasse à côté d'elle dans la grotte.

— Tu es malade, *querida* ?

— Oui, non… Oh Maman, qu'est-ce que je vais faire ?

— Pour Meñique ?

— Non, Meñique n'a *rien* à voir là-dedans ! Il a décidé de me quitter parce qu'il ne m'aimait pas assez. Et je ne veux plus jamais respirer le même air que lui.

— Alors que se passe-t-il ?

Lucía roula vers sa mère, ses yeux noirs bouleversés et immenses sur son visage maigre. Elle prit une profonde inspiration et soupira comme pour rassembler assez de courage pour prononcer les mots.

— Il m'a laissé un cadeau d'adieu.

— Comment ça ?

— Regarde !

La jeune femme écarta les couvertures et montra son abdomen. D'autres n'auraient pas remarqué la légère courbe de son ventre, mais María savait que sa fille n'avait pas un gramme de chair en trop. En temps normal, lorsqu'elle s'allongeait, son ventre était concave entre ses hanches étroites.

María fit son signe de croix, puis porta une main à ses lèvres.

— *¡Dios mío!* Tu attends un enfant ?

— *Sí*, je porte l'œuf du diable !

— Ne dis pas ça. Cet enfant est innocent, comme tous les bébés, peu importe qui sont ses parents et ce qu'ils ont fait. Combien de mois ?

— Je ne sais pas, soupira Lucía. Souvent, je n'ai pas mes règles. Peut-être trois ou quatre… je ne me souviens pas.

— Dans ce cas pourquoi n'as-tu rien dit à Meñique ? À nous ?! Mon Dieu, Lucía, il faudrait que tu te reposes, que tu manges, que tu dormes…

— Je ne savais pas, Maman, jusqu'à ce que mon ventre commence à ressembler à une demi-lune il y a deux semaines.

— Tu n'as pas eu de nausées ? D'étourdissements ?

— *Sí*, mais ça s'est arrêté il y a un moment.

— Tu ne manges plus rien, et même ton père m'a demandé ce soir ce qui t'arrivait… Je peux toucher, Lucía ? Sentir la taille du bébé ?

— Je commence à avoir l'impression d'un ballon qui gonfle jour après jour. J'ai envie de l'arracher ! Oh Maman, pourquoi ça m'est arrivé ? se lamenta la jeune femme tandis que sa mère lui palpait le ventre.

— Là ! Je viens de le sentir bouger ! Il est vivant, *gracias a Dios*.

— Oh que oui, il me donne parfois des coups de pied la nuit.

— Dans ce cas il a au moins quatre mois ! Lève-toi, relâche un peu tes muscles et mets-toi de profil.

Lucía s'exécuta et María la regarda, éberluée.

— Maintenant je pense plutôt cinq mois. Je me demande vraiment comment tu as fait pour le camoufler.

— Tu as peut-être remarqué que je ne portais plus de pantalons. Je n'arrive plus à les fermer, mais au moins le corset des robes rentre mon ventre.

María secoua la tête, horrifiée.

— Non ! Tu ne dois plus porter de corset ! Ce petit a besoin d'espace pour grandir. Et tu dois immédiatement arrêter de danser.

— Maman, c'est impossible ! Nous avons une autre tournée qui arrive et…

— Je vais le dire à ton père et il l'annulera dès demain.

— Non ! J'espère encore que, si je continue de danser, le bébé s'en ira. Je suis d'ailleurs stupéfaite qu'il ait survécu jusqu'ici parce que je le nourris exclusivement de café et de cigarettes…

— Ça suffit ! s'énerva María en refaisant son signe de croix. Ne dis pas des horreurs pareilles. Tu vas t'attirer les foudres du Ciel. Un enfant est le don le plus précieux que nous puissions recevoir !

— Mais je n'en veux pas ! Je veux le renvoyer d'où il vient, je…

María alla plaça une main sur la bouche de sa fille afin de la faire taire.

— Lucía, pour une fois dans ta vie, tu vas m'écouter. Que cela te plaise ou non, tu dois vous donner la priorité, au bébé et à toi. Le bébé n'est pas le seul qui risque de tomber malade, la mère aussi. Tu comprends ?

María écarta sa main, espérant qu'en alertant sa fille sur le danger qu'elle-même courait, elle l'aiderait à retrouver la raison.

— Tu veux dire que je risque de mourir en le mettant au monde ?

— Ce sera moins probable si tu commences à prendre soin de toi.

La jeune femme leva lentement les yeux vers sa mère, puis se blottit dans les bras qu'elle lui tendait.

— Qu'allons-nous devenir, tous autant que nous sommes, si je ne peux pas danser ?

— Avoir un bébé n'est pas une condamnation à mort. Dans quelques mois tu seras de retour et tes petits pieds seront encore plus rapides qu'aujourd'hui !

— Qu'allons-nous dire à Papa ? s'inquiéta Lucía en s'écroulant sur le lit. Il sera tellement choqué. C'est un déshonneur d'avoir un enfant sans être mariée.

María s'assit près d'elle et l'entoura de ses bras.

— Écoute, tu sais aussi bien que moi que ce n'est pas une fatalité. Il faut que tu préviennes Meñique…

— Jamais ! Je ne le lui dirai jamais ! Et toi non plus ! s'exclama la jeune femme en se dégageant de l'étreinte de sa mère. Tu dois me le promettre. Promets-le moi maintenant ! Jure sur la vie de Pepe !

— Mais je ne comprends pas ; tu l'aimes, il t'aime. Il m'a confié lui-même qu'il voulait des enfants…

— Si cela avait été le cas, il serait resté avec moi ! Je le maudis, Maman. Je ne veux plus jamais le voir de ma vie.

— C'est ta colère et ton orgueil blessé qui parlent. S'il était au courant, je suis certaine qu'il reviendrait.

— Je ne *veux pas* qu'il revienne ! Et je te jure que si tu me trahis, je partirai pour toujours et tu ne me reverras jamais. Tu m'entends ?

— Oui, soupira María. Mais je te supplie d'y réfléchir. Je ne

comprends pas pourquoi, quand il existe une solution heureuse pour tout le monde, tu préfères l'ignorer.

— Peut-être que toi tu acceptes de passer toute ta vie avec un homme qui ne te respecte pas, mais pas moi. Je le déteste, Maman, tu ne comprends pas ?

María savait qu'il était inutile de poursuivre la discussion. À l'instar de José, sa fille était têtue comme une mule et était trop orgueilleuse, même dans ces circonstances, pour demander à Meñique de revenir.

— Que veux-tu faire alors ? Où souhaites-tu aller pour la naissance du bébé ?

— Je ne sais pas. Je dois réfléchir. Peut-être que je pourrais simplement rester ici et me cacher dans l'appartement ?

— Si tu souhaites garder ta grossesse secrète, du moins pour l'instant, je pense qu'il serait sage de quitter New York.

— Parce que le *New York Times* pourrait voir mon ventre quand je me promène dans la rue et critiquer mon sens moral en plus de mes capacités de danseuse ? répliqua Lucía avec amertume.

— Si cela se retrouvait dans les journaux, je suis sûre que Meñique ne mettrait pas longtemps à l'apprendre. Si tu es déterminée à le lui cacher, alors…

Lucía se mit à faire les cent pas.

— Laisse-moi réfléchir… Il faut que je réfléchisse. Où pourrais-je aller ? Et toi ?

— En Espagne…

Ces mots étaient sortis de la bouche de María avant qu'elle ne puisse les retenir.

— C'est très loin Maman, répondit Lucía en souriant, mais au moins là-bas ils parlent notre langue.

Elle s'approcha de la fenêtre et posa le nez contre la vitre. María se leva, ne souhaitant pas influencer sa fille avec ses propres envies et besoins.

— Nous en reparlerons demain, la nuit porte conseil. Au moins maintenant la guerre est terminée et nous pourrons aller où bon te semble. Bonne nuit, *querida*.

* * *

— Ça y est Maman, j'ai décidé et j'espère que tu trouveras toi aussi que c'est la meilleure solution.

María regarda sa fille qui, allongée par terre, portait encore ses vêtements de la veille et avait les yeux cernés de grandes poches violettes.

— J'irai où tu voudras, *querida*.

— Je crois que le mieux serait de rentrer à la maison.

— À la maison ?

María regarda sa fille, incertaine de l'endroit que Lucía considérait comme étant chez elle. Après tout, elle voyageait depuis ses dix ans.

— À Grenade évidemment ! Tu as raison, Maman. Nous devons retourner en Espagne. J'y ai laissé mon cœur et c'est là qu'est ma place. Je veux me réveiller le matin et voir l'Alhambra au-dessus de moi, respirer l'odeur des fleurs et des oliviers, manger tes *magdalenas* au petit déjeuner, au déjeuner et au dîner et devenir énorme ! gloussa-t-elle en regardant son petit ventre. N'est-ce pas ce que font toutes les mamans ?

Le cœur de María bondissait de joie, toutefois elle devait s'assurer que sa fille n'idéalisait pas ses souvenirs d'enfance.

— *Querida*, tu ne dois pas oublier qu'en Espagne rien n'est plus comme avant. La Guerre civile puis le régime de Franco ont détruit l'essentiel de ce qu'était notre pays. Je ne sais même pas s'il reste certains d'entre nous à Sacromonte, ni si tes frères et leur famille ont survécu. Je…

La voix de María se brisa d'émotion. Lucía s'approcha d'elle pour la réconforter.

— *Ay*, Maman. Maintenant que la guerre est terminée, c'est le moment d'aller voir. Je serai avec toi. Et bien sûr rien ne nous oblige à vivre à Sacromonte, nous pouvons très bien louer une jolie *finca* dans les environs. Personne ne me cherchera en Andalousie, si ? En plus de cela, je veux que mon bébé naisse dans son pays.

— Tu es certaine que tu ne souhaites pas en informer Meñique ?

— Oui ! Tu ne comprends donc pas ? Je veux partir aussi loin de lui que possible ! Et il ne pensera jamais à me chercher à Grenade. Peut-être que je ne veux plus danser non plus, soupira la jeune femme. Peut-être que cette partie de ma vie s'est envolée avec Meñique. Il me faut donc prendre un nouveau départ. Peut-être que devenir mère me changera, calmera à jamais la bougeotte de mes pieds. Toi en tout cas ça t'a changée, n'est-ce pas ? Tu n'as presque plus dansé une fois que tu nous as eus mes frères et moi.

— C'était pour des raisons très différentes, répondit María qui se rendait compte à présent que la décision de Lucía n'était motivée que par le désir de s'éloigner autant que possible de Meñique et de ce qu'elle voyait comme une trahison et une désertion de sa part. Contrairement à toi, je n'étais pas une danseuse adulée par des milliers de personnes à travers le monde, mais une simple gitane qui aimait danser pour le plaisir.

— Moi aussi je danse pour le plaisir, Maman, et peut-être que je pourrai l'apprendre à mon bébé comme toi tu l'as fait avec moi. Peut-

être puis-je apprendre à cuisiner, à préparer des *magdalenas* et du ragoût de saucisses comme tu sais si bien les faire. Alors ? Nous devons partir dès que possible. Je n'ai pas envie d'accoucher sur l'eau, frémit-elle. Vas-tu prévenir Papa ?

— *Ay*, Lucía.

María s'en voulut de ressentir un frisson de plaisir en imaginant la tête de son mari infidèle lorsqu'il apprendrait la nouvelle.

— Ne lui dis pas où nous allons – dis que nous irons à Buenos Aires, en Colombie… n'importe où. Sinon Papa en informerait Meñique, je ne lui fais pas confiance.

— Si tu me le permets, je le dirai à Pepe. Un membre de la famille au moins doit savoir où nous sommes au cas où quelqu'un devrait nous contacter.

— J'ai toute confiance en Pepe, convint Lucía, avant d'esquisser un sourire de contentement. L'Espagne, Maman. Tu te rends compte que nous allons y retourner ?

— Je t'avoue que j'ai du mal à y croire.

La jeune femme tendit la main vers sa mère.

— Quelles que soient les péripéties qui nous attendent, nous y ferons face ensemble. *Sí?*

— *Sí*.

María saisit la main de sa fille et la serra dans la sienne.

* * *

Avant de quitter New York, Lucía et María allèrent à Bloomingdale's afin d'acheter toute une malle de jouets, de tissus pour confectionner des vêtements de bébé, une poussette Silver Cross et tout ce que María n'avait jamais eu pour ses enfants. Lucía insista ensuite pour qu'elles aillent au rayon femmes où elles s'achetèrent chacune d'élégants tailleurs et deux robes courtes. Lucía s'acheta également un grand chapeau orné d'un long ruban.

— Parfait pour la chaleur du soleil andalou !

Elle sortit des liasses de dollars de son immense sac à main et demanda au caissier éberlué de faire emballer leurs achats dans des malles et de les faire porter directement à leur cabine du bateau à vapeur.

— Nous ne voulons pas que Papa se doute de quoi que ce soit ! À présent, Maman, ultime étape à notre transformation et nous serons fin prêtes !

María fut horrifiée quand Lucía la traîna chez le coiffeur et ordonna qu'on leur mette des bigoudis pour obtenir la coiffure à la mode. Au moment où l'on coupait ses longs cheveux de jais à hauteur de ses épaules, María fit son signe de croix. Quant aux cheveux de Lucía –

qui lui arrivaient bien au-dessous de la taille –, ils furent coupés encore plus court.

— Je ne veux pas qu'on me reconnaisse ni pendant la traversée, ni à Grenade. Alors, pour un temps, nous allons faire semblant de ne pas être des gitanes mais des *payas* sophistiquées. D'accord ?

— *Sí*, Lucía, comme tu voudras, soupira María.

31

María et Lucía arrivèrent à Grenade par une merveilleuse journée ensoleillée de mai, après une semaine en mer. Elles descendirent à l'hôtel Alhambra Palace sous le nom de jeune fille de María, Lucía dissimulant sa véritable identité derrière une énorme paire de lunettes de soleil et son nouveau chapeau de paille. Tandis qu'elles traversaient le hall imposant, décoré de carreaux mauresques colorés et agrémenté de canapés moelleux et de palmiers en pots, María avait l'impression d'être entrée dans une dimension parallèle – un endroit épargné par la guerre et la dévastation, à la grande opulence, complètement déconnecté de la réalité.

En débarquant à Barcelone, elle avait été choquée par la pauvreté palpable qui régnait dans les environs du port. Lucía et elle avaient ensuite pris le train pour Grenade et le trajet avait été émaillé de retards : elles avaient plusieurs fois dû changer de wagon à cause de voies endommagées.

María avait été soulagée de voir que les magnifiques bâtiments de Grenade semblaient intacts – d'après les photos qu'elles avaient vues dans les journaux de New York, qui montraient l'Europe à feu et à sang, elle s'attendait à ne retrouver qu'une pile de cendres fumantes. Mais c'était tout l'inverse : on construisait de nouveaux édifices et des hommes transportaient des briques sous le soleil brûlant, leurs côtes apparentes sous leurs chemises en lambeaux. Lorsqu'elle l'avait mentionné à leur chauffeur de taxi, il avait haussé un sourcil condescendant.

— Ce sont des prisonniers, *señora*. Ils paient leur dette à Franco et à leur pays.

Confortablement installée dans sa chambre d'hôtel – pour une fois, elle n'avait pas insisté pour avoir une suite –, Lucía s'évertuait à ne pas attirer l'attention, ni à trop dépenser l'argent pour lequel elle avait dû supplier José avant leur départ. La première somme qu'il leur avait proposée avait mis Lucía hors d'elle et elle avait menacé de ne plus jamais laisser son père gérer ses finances. José avait cédé et quadruplé le montant, mais Lucía avait tout de même dû s'abaisser à lui voler une somme équivalente le jour de leur embarquement. Elle avait également vendu deux de ses précieux manteaux de fourrure, ainsi que des bijoux en diamants que lui avait offerts un riche admirateur argentin.

— J'ai envie de vomir à l'idée d'avoir dû voler ce qui m'appartient et vendre mes affaires pour que la femme, la fille et le petit-enfant de

Papa puissent survivre, avait craché la jeune femme en s'installant dans la cabine qu'elle partageait avec sa mère.

María se demandait si la rupture entre père et fille était à jamais irrémédiable mais, au fur et à mesure qu'elles se rapprochaient de sa patrie chérie, la question la préoccupait de moins en moins. Dans ce bateau qui la ramenait en Espagne, elle était envahie par un sentiment de liberté et de soulagement.

— Quoi que décide Lucía, je ne retournerai jamais avec lui, *jamais*, disait-elle aux dauphins qui nageaient de part et d'autre du navire lors de la traversée de l'Atlantique.

María savait ce qui l'attendait à son arrivée mais, malgré ses craintes, elle avait pris plaisir à cette traversée. Comme presque tous les passagers étaient des Espagnols rentrant au pays, il régnait à bord une ambiance festive.

Et dans ses nouveaux vêtements, coiffée comme les autres passagères, elle avait savouré son anonymat et son apparence ordinaire. Elle avait même parlé à d'autres voyageurs lors des dîners autour des magnifiques tables rondes. Cependant, alors qu'elle commençait à sortir de sa coquille habituelle, sa fille se renfermait de plus en plus. Celle-ci passait le plus clair de son temps dans leur cabine à dormir ou à fumer, refusant de se joindre aux autres passagers pour dîner, prétextant le mal de mer et la peur d'être reconnue. Petit à petit, sa bonne humeur caractéristique disparaissait sous un épais voile d'abattement et de désespoir.

L'arrivée sur le sol espagnol n'avait pas provoqué le coup de fouet qu'espérait María pour sa fille. Lucía restait au lit, fumant mollement cigarette sur cigarette, pendant que María défaisait leurs bagages dans la chambre à lits jumeaux.

— Bon, tout cela m'a mise en appétit. Tu veux descendre manger des sardines espagnoles après toutes ces années ?

— Je n'ai pas faim, Maman.

María en fit tout de même monter dans leur chambre. Il devenait impossible de faire avaler quoi que ce soit à Lucía et María s'inquiétait constamment pour la santé de sa fille et du bébé qu'elle portait.

Le lendemain matin, elle descendit à la réception :

— *Señor*, ma fille et moi venons d'arriver de New York et souhaitons louer une *finca* à la campagne. Peut-être pourriez-vous m'indiquer une société qui s'occupe de ce genre de choses ?

— Je crains de ne pas en connaître, señora. Pendant près de dix ans, les gens voulaient quitter Grenade coûte que coûte, non trouver une maison à louer.

— Raison de plus pour qu'il y ait un certain nombre de propriétés

inhabitées ?

Euphorique de pouvoir pour la première fois depuis des années converser sans difficulté avec un inconnu, María refusait de se décourager.

— *Sí*, je suis sûr qu'il y en a beaucoup, même si je ne sais pas dans quel état… Pour combien de personnes ? s'enquit le réceptionniste après l'avoir examinée, comme s'il réfléchissait à quelque chose.

— Juste ma fille et moi. Nous sommes veuves toutes les deux et venons d'arriver de New York, mentit María. Et nous avons de quoi payer.

— Toutes mes condoléances, *señora*. Beaucoup se retrouvent dans votre situation ces temps-ci. Je vais voir ce que je peux faire.

— *Gracias, señor*.

Le lendemain, Alejandro – comme il avait tenu à se faire appeler par María – avait des nouvelles pour elle.

— J'ai une piste potentielle pour vous. Je vous y emmènerai moi-même.

— Veux-tu venir voir la *finca* avec moi ? demanda María à sa fille qui avait à peine quitté son lit depuis leur arrivée à Grenade.

— Non, Maman, je te fais confiance.

Alors María partit en voiture avec Alejandro. Ils traversèrent une Grenade presque dépourvue d'autres véhicules, car tout le monde était à pied ou encourageait une mule émaciée à tirer sa charrette. Au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient de l'hôtel luxueux, les bâtiments cédèrent la place à des bidonvilles et, là où María se rappelait restaurants et bars de flamenco, les fenêtres étaient barricadées et des mendiants traînaient devant la porte d'immeubles abandonnés, suivant des yeux la voiture d'Alejandro. Trois ou quatre kilomètres hors de la ville, la route commença à couper à travers la vaste plaine verdoyante piquetée d'oliviers.

— Cela ne vous conviendra peut-être pas, *señora*, parce que c'est très isolé et que vous auriez besoin d'une voiture pour aller en ville, prévint Alejandro en empruntant un chemin de terre qui serpentait au milieu d'une orangeraie.

Quelques secondes plus tard, ils arrivèrent devant une maison basique à un étage, en briques, les fenêtres barricadées contre les intrus.

— Voici la Villa Elsa, demeure de mes grands-parents qui ont tous deux péris lors de la Guerre civile, annonça-t-il. Ma sœur et moi avons essayé de la vendre, mais évidemment il n'y a aucun acheteur, expliqua-t-il en la menant sur une terrasse recouverte d'une vigne bien trop touffue qui ombrageait l'avant de la maison de l'éclat aveuglant

du coucher du soleil.

À l'intérieur, la maison sentait le renfermé et María aperçut des taches de moisissure sur les murs. Comme les fenêtres étaient condamnées, Alejandro alluma une bougie pour lui montrer le salon, encombré d'épais meubles en bois, la cuisine, petite mais fonctionnelle, ainsi que les trois chambres orientées au frais, dans l'ombre des montagnes de la Sierra Nevada.

— Ce n'est sans doute pas assez bien pour quelqu'un ayant vécu dans un endroit aussi sophistiqué que New York, mais…

— *Señor*, cela me semble parfait, même s'il y a un peu de ménage à faire et qu'il va me falloir apprendre à conduire ! s'exclama-t-elle en riant.

En ressortant sur la terrasse, elle aperçut une silhouette familière au loin. Elle tendit le cou à gauche, leva les yeux et aperçut l'Alhambra. Cette vision la convainquit.

— Nous allons la prendre. Combien en voulez-vous ?

* * *

— La *finca* est parfaite, Lucía ! Et comme elle est en mauvais état et qu'Alejandro désespère de trouver preneur, je l'ai eue pour une bouchée de pain ! Il faut que tu viennes la voir demain.

— Peut-être, soupira la jeune femme.

Elle était en boule dans son lit, le visage tourné vers le mur.

— Si on regarde vers la gauche, on aperçoit même l'Alhambra ! se réjouit María, ravie d'avoir réussi à leur trouver une maison aussi rapidement et à négocier toute seule. Alejandro m'a traitée avec tant de respect, à mon avis il ne lui est même pas venu à l'esprit que je puisse être gitane, fit-elle en regardant fièrement son reflet dans le miroir. Tu te rends compte, un *payo* veut notre argent à *nous* ! Comme la situation a changé !

— Je suis heureuse pour toi, Maman.

— J'espère que tu le seras pour toi aussi quand tu la verras. Et cela ne doit pas être bien compliqué d'apprendre à conduire, si ? Il n'y a presque plus personne sur les routes de nos jours, avec la pénurie d'essence. Alejandro dit qu'il peut me trouver une voiture bon marché grâce à un ami qui tient un garage.

— J'ai l'impression que tu as un nouvel admirateur.

Lucía balaya sa mère du regard : ses yeux sombres pétillaient et la robe estivale qu'elle portait mettait en valeur son corps voluptueux et ses courbes placées exactement où il fallait. Elle dégageait une nouvelle confiance en elle qui, devinait Lucía, venait sans doute du fait qu'elle avait enfin quitté José. Lucía aurait bien aimé que sa séparation d'avec Meñique ait le même effet sur elle – mais bon, dans

son cas, c'était *lui* qui l'avait quittée…

— Alejandro est marié avec cinq enfants, Lucía. Il est simplement heureux de recevoir un revenu supplémentaire pour lui et sa sœur. Il dit que nous pouvons prendre autant d'oranges que nous pouvons en manger avant la cueillette. Tu imagines ? Notre propre orangeraie ?! À présent, je dois lui apporter la caution avant qu'il ne change d'avis, déclara-t-elle en finissant de compter le paquet de dollars avant de les placer dans son sac à main. Il dit que son ami de l'agence lui donnera un bon taux de change. Apparemment, ici, les dollars sont comme de la poudre d'or !

María adressa un grand sourire à sa fille et quitta la pièce. Lucía était contente qu'elle soit partie. C'était peut-être méchant et égoïste de sa part, mais la bonne humeur de María ne faisait que souligner sa propre déprime.

— Que m'arrive-t-il ? chuchota-t-elle en fixant une grande toile d'araignée au coin du plafond. Où suis-je allée ? J'ai disparu, comme l'araignée qui a tissé cette toile… il ne reste plus que mon enveloppe, une coquille vide.

Elle ferma les yeux et pleura, s'apitoyant sur son sort.

Où es-tu, Meñique ? Penses-tu à moi comme je pense à toi ? Est-ce que je te manque ?

Laisse ta fierté au placard et dis-lui ce qui s'est passé… dis-lui que tu ne te rendais pas compte qu'il était plus important que tout le reste… que tu n'es rien sans lui…

Elle se redressa, comme elle l'avait fait un millier de fois depuis qu'il était parti. Elle tendit la main vers le téléphone près de son lit.

Tu sais où il se trouve, tu connais le numéro du bar où il joue… Appelle-le et dis-lui que tu as besoin de lui, que son bébé a besoin de lui, que tu l'aimes…

— Oui, oui, oui !

La jeune femme saisit le combiné. Il lui suffisait de donner le numéro au standardiste et, quelques minutes plus tard, elle entendrait sa voix et ce cauchemar s'arrêterait.

Il t'a quittée ! La voix du diable se mit à agiter la haine qu'elle ressentait envers lui comme du sable dans une mer houleuse. *Il ne t'aimait pas assez… ne t'appréciait pas beaucoup d'ailleurs… il critiquait sans arrêt ta stupidité…*

Lucía laissa retomber le combiné sur son socle.

— Jamais ! siffla-t-elle. Jamais je ne ramperai à ses pieds, jamais je ne le supplierai de se remettre avec moi. Il ne veut plus de nous, sinon il ne serait pas parti.

Elle s'effondra de nouveau sur ses oreillers, épuisée par le manège

mental dont elle semblait prisonnière.

— Vous aussi il vous a arrachés à moi, dit-elle en regardant ses pieds qui paraissaient complètement déconnectés du reste de son corps, deux entités à part qui l'emmenaient autrefois au paradis mais pendaient désormais au bout de ses petites jambes comme deux sardines mortes. Je n'ai même plus envie de danser ! Il m'a tout pris, tout. Et m'a donné toi à la place, ajouta-t-elle à l'intention de son ventre arrondi.

Elle ouvrit le tiroir près de son lit et prit un comprimé qu'elle avala avec un verre d'eau. Le médecin *payo* qu'elle avait vu avant de quitter New York les lui avait prescrits pour quand elle n'arrivait pas à dormir.

Dix minutes plus tard, elle sombra dans une bienheureuse inconscience.

* * *

— Lucía, lève-toi voyons ! Cela fait près de deux semaines que tu traînes dans ce lit ! Tu es aussi maigrichonne que notre vieille mule et tu es aussi livide que si tu avais déjà rejoint tes ancêtres ! C'est ça que tu veux ? Mourir ?

María ne savait plus quoi faire avec sa fille ; rien qu'elle puisse dire ou faire ne parvenait à sortir la jeune femme du lit. Tandis qu'elle passait ses journées à astiquer leur nouvelle demeure pour remédier à des années de négligence, Lucía gisait là, inerte et de moins en moins réactive au fil des jours. L'heure était donc venue de jouer sa dernière carte.

— Je pars maintenant pour la *finca* et, à mon retour, je veux que tu sois sortie de ce lit. Tu ne t'es pas lavée depuis notre arrivée et la chambre empeste la transpiration. Si tu n'es pas levée et habillée quand je reviendrai, je n'aurai pas le choix. J'appellerai Meñique pour tout lui raconter et lui dire où nous sommes.

Lucía ouvrit de grands yeux et María y lut l'horreur et la peur.

— Non ! Maman ! Tu n'oserais pas !

— Oh que si ! Je ne peux plus te laisser te morfondre de la sorte. Il faut que je protège mon précieux petit-enfant. J'ai déjà beaucoup perdu, ne l'oublie pas. Hors de question qu'une autre mort inutile se produise sous mon nez. Je serai de retour pour midi. D'accord ?

Il n'y eut pas de réponse, alors María prit son sac à main et partit en claquant la porte derrière elle, heureuse de retrouver l'air relativement pur du couloir. Elle n'exagérait pas en disant que sa fille empestait. En marchant vers l'ascenseur, elle vit que ses mains tremblaient. Elle osait espérer que sa menace aurait l'effet désiré.

Elle fut soulagée quand, à son retour, elle découvrit Lucía assise sur

son lit les jambes croisées, enveloppée dans une serviette.

— Je me suis levée et lavée comme tu voulais. Et j'ai demandé à la bonne de venir changer mes draps, d'accord ?

— C'est un début. À présent, habille-toi.

Tandis qu'elle fouillait dans l'armoire de sa fille, María prit conscience qu'une partie d'elle-même était déçue de ne pas avoir dû mettre sa menace à exécution. Peut-être que la meilleure chose qui aurait pu arriver aurait été que Meñique l'apprenne.

Elle déposa une robe en coton dans les bras de Lucía.

— Il fait chaud dehors, enfile-moi ça. Cet après-midi, je veux que tu m'accompagnes à la *finca* pour voir où ton bébé viendra au monde. Je veux que tu lèves les yeux vers l'Alhambra et que tu te rappelles qui tu es, Lucía.

— Est-ce que j'ai le choix ?

— Oui. Tu peux commencer à agir en femme responsable, mais si tu t'obstines à jouer à l'enfant, je serai obligée de te traiter comme tel.

Cet après-midi-là, María installa Lucía dans le siège passager de la vieille Lancia, la voiture de tourisme qu'Alejandro lui avait obtenue par un ami. Bien que cela ait été autrefois un véhicule puissant et élégant, des années de négligence avaient couvert de rouille sa carrosserie bleu roi, et le moteur ne semblait pas être en meilleur état.

— Si seulement Papa pouvait te voir, gloussa Lucía quand María appuya sur le frein au lieu de l'embrayage et qu'elles firent une embardée vers un fossé.

María feignit l'irritation tout en manœuvrant la voiture pour la remettre sur la route.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle. Ton père a du mal à garder le museau d'une mule dans la bonne direction.

Tandis qu'elles avançaient secousse après secousse sur le chemin de terre, María priait pour que Lucía approuve le résultat des efforts qu'elle avait déployés pour transformer la *finca* en leur nouvelle demeure.

— La voilà ! La Villa Elsa, du nom de l'arrière-grand-mère d'Alejandro. Elle est jolie, n'est-ce pas ?

— Pas autant que ma maison à Mendoza… Mais oui, elle est pas mal, ajouta rapidement Lucía, prenant conscience que sa mère ne supportait plus sa négativité.

María fit visiter la maison à sa fille, fière de la fraîcheur qui s'en dégageait désormais et de la douce lumière estivale qui se déversait dans les pièces maintenant que les fenêtres avaient été débarrassées des planches de bois qui les obstruaient.

— Voilà où nous mettrons le bébé, annonça-t-elle à l'entrée de la

petite chambre qui se trouvait entre la sienne et celle de Lucía. Et dire que tu couchais sur une paillasse près de ton père et moi. Comme les choses ont changé pour nous, tout cela grâce à toi et à ton incroyable talent. Les chambres sont d'une bonne taille, non ?

Lucía ouvrit la bouche pour dire que la *finca* faisait bien pâle figure à côté du Waldorf Astoria. Toutefois elle se ravisa et la referma aussitôt, se rappelant la menace du coup de téléphone à Meñique.

— Et regarde, poursuivit María en ouvrant une porte pour montrer fièrement les toilettes et la petite baignoire. Tout est relié au puits, rempli par le ruisseau qui coule de la montagne. Alejandro me dit qu'il n'a jamais été à sec en quarante ans. Veux-tu un peu de jus d'orange ? demanda-t-elle à Lucía quand elles atteignirent la cuisine. J'en ai pressé ce matin.

— Merci.

María leur en servit à chacune un verre et elles allèrent s'asseoir sur la terrasse ombragée à l'avant de la *finca*.

— Tu vois ? fit María en levant son bras vers la gauche, très haut. On aperçoit l'Alhambra au loin. La soirée du *Concurso* a marqué le point de départ de toute ta carrière, *querida*.

— En effet. Pour le meilleur et pour le pire.

— Je suis bien contente que nous ayons tout acheté pour nous et le bébé à New York. Il est impossible de trouver quoi que ce soit à Grenade, à moins de l'acheter au noir. Quant aux prix… Tu te rends compte que ton enfant sera là dans trois mois ?

— Non. Ces derniers mois, j'ai l'impression que tout dans ma vie a changé.

— Et ça, c'est le plus grand changement de tous, Lucía. Avoir mes enfants est la plus grande réussite de ma vie. Je suis si fière… de vous tous.

Ce fut au tour de María de sombrer dans la mélancolie.

— Est-ce que… tu as pu te renseigner pour Carlos et Eduardo ? demanda Lucía d'une voix hésitante.

— J'ai demandé à Alejandro par où je devrais commencer. Il m'a répondu que…

María hésita : venant à peine de réussir à sortir Lucía de sa dépression, elle n'avait pas envie de l'y renfoncer.

— Ne t'en fais pas, Maman, tu peux me le dire.

— Selon Alejandro… il est difficile de retrouver la trace des disparus. La ville compte un certain nombre de… fosses communes, où la Garde civile a indifféremment jeté les corps des hommes, des femmes et des enfants au plus fort de la Guerre civile. Il dit qu'il y a peu de registres. Je pensais…

— Oui ?

— Je pensais aller à Sacromonte pour voir si quelqu'un était au courant de quelque chose. En fait, j'y songe tous les jours depuis notre arrivée, mais j'ai peur de ce que je pourrais trouver. Ou ne pas trouver. Pendant toutes ces années, au moins, j'ai pu croire qu'un jour je retrouverais mes fils et mes petits-enfants chéris en vie, mais voilà, nous sommes à Grenade depuis deux semaines et je n'ose pas me lancer dans mes recherches.

— Je viendrai avec toi, Maman, fit Lucía en posant la main sur la sienne. Nous y ferons face ensemble, comme nous nous le sommes promis, d'accord ?

— Merci, ma fille.

Lucía se demandait si c'était cet endroit charmant et paisible que sa mère s'était évertuée à transformer en une maison douillette qui lui remontait le moral. En outre, au milieu de toute la destruction et la dévastation que la guerre avait infligées à l'Espagne, elle était vivante, porteuse elle-même d'une nouvelle vie. Alors que ses frères et leur famille…

— Maman ?

— *Sí*, Lucía ?

— Je suis désolée d'avoir été… difficile depuis notre arrivée.

— Tu l'as toujours été, *querida*, mais je comprends pourquoi. Tu avais du chagrin.

— C'est vrai. Pour tout ce que j'ai perdu. Mais comme nous l'avons dit, c'est le début d'une vie nouvelle, et je dois essayer de l'accepter. Beaucoup d'autres n'ont pas cette chance.

* * *

María et Lucía s'installèrent à la Villa Elsa quelques jours plus tard. María prit la machine à coudre Singer qu'elle avait apportée avec elle et s'assit sur la terrasse, à la table en bois brut, pour confectionner nappes et rideaux à partir du joli tissu à fleurs qu'elle avait acheté à New York. Lucía s'amusait à faire des allers-retours avec la voiture sur le chemin de terre et, en l'espace de quelques heures, elle était déjà bien meilleure conductrice que sa mère ne le serait jamais. María cousit également des robes de grossesse à sa fille et, sous son grand chapeau de soleil, avec son ventre proéminent et dans une ville peuplée de gens qui lui ressemblaient, Lucía commença à s'aventurer à l'extérieur pour acheter des provisions. Et grâce à la bonne cuisine de sa mère, elle retrouva soudain l'appétit et le sommeil.

— Maman ?

— *Sí*, Lucía ? répondit sa mère tandis qu'elles dégustaient un petit déjeuner de pain fraîchement sorti du four et de marmelade d'orange

qu'avait expérimentée María.

— Je pense que nous devrions monter à Sacromonte avant que je devienne trop énorme pour quitter la terrasse. Est-ce que tu es prête ?

— Je ne serai jamais prête, mais oui, tu as raison. Il nous faut y aller.

— Et il ne faut pas remettre à demain ce qu'on peut faire aujourd'hui, ajouta Lucía en prenant la main de sa mère. Je vais vérifier le niveau d'essence.

Une demi-heure plus tard, le ventre contre le volant, Lucía les conduisit dans Grenade, puis le long des ruelles sinueuses vers Sacromonte. Les deux femmes laissèrent la voiture à la porte du village et se prirent la main pour entrer dans un monde qui, autrefois, avait été tout ce qu'elles connaissaient.

— Ça n'a pas changé, observa Lucía avec soulagement alors qu'elles arpentaient le chemin principal. À part, regarde : l'entrée de la vieille grotte de Chorrojumo est condamnée. Sa famille a dû partir.

— Ou être assassinée… répondit María d'une voix sombre, serrant la main de sa fille dans la sienne pour se réconforter. Lève les yeux, Lucía, je ne vois aucune fumée qui sort des cheminées. Tout le monde a déserté cet endroit.

— Nous sommes au plein milieu de l'été, Maman, l'absence de fumée ne veut rien dire.

— Si, Lucía. Même les jours où il faisait trop chaud pour sortir, mon feu crépitait pour cuisiner pour ma famille. Tu entends ? ajouta-t-elle en s'arrêtant net.

— J'entends quoi ?

— Le silence. Sacromonte n'a jamais été silencieux. Jour et nuit, on entendait des gens rire, crier, se disputer… se remémora María en souriant tristement. Pas étonnant que tout le monde ait été au courant des affaires de ses voisins ; les grottes résonnaient de tous nos secrets. Ici, il n'y avait aucune intimité. Bon, d'abord nous devons aller voir la grotte de tes grands-parents, s'encouragea-t-elle en prenant une profonde inspiration.

Les deux femmes descendirent la montagne jusqu'aux caves juste au-dessus du Darro, où les parents de María géraient autrefois leur forge prospère. María vit que la charmante demeure que sa mère – paix à son âme – avait autrefois aménagée n'était plus. Il ne restait que l'extérieur : fenêtres, meubles et rideaux colorés avaient disparu depuis longtemps.

— Je suis heureuse qu'ils n'aient pas vécu assez longtemps pour voir ce qu'est devenue leur chère Espagne, déclara María, debout dans ce qui était autrefois le salon et n'était plus qu'un espace vide, sale et

malodorant, jonché de débris, de paquets de cigarettes et de cadavres de bouteilles de bière. À présent, rendons-nous chez tes frères, poursuivit-elle, une boule dans la gorge.

Elles montèrent un peu plus haut sur la colline et découvrirent les maisons de Carlos et d'Eduardo, si belles autrefois, dans un état semblable à celui de la grotte des parents de María.

— Il ne reste rien… bredouilla María en essuyant ses larmes. C'est comme s'ils n'avaient jamais vécu ici, murmura-t-elle, la voix brisée par l'émotion. Comme si le passé n'avait jamais existé. Que sont devenus Susana, Elena et mes beaux petits-enfants ?

— Ils ont peut-être été internés, Maman. Tu sais que beaucoup de gitans l'ont été pendant la guerre. Meñique m'a dit que les journaux *payos* en parlaient.

— En tout cas, nous ne trouverons rien de plus ici. Viens, Lucía, rentrons. Je…

— Maman, je sais que c'est dur, mais pendant que nous sommes là, essayons de trouver quelqu'un susceptible de savoir ce qui est arrivé à Eduardo et Carlos, tu ne crois pas ? Il y a forcément quelqu'un qui le saura. Allez, grimpons la colline jusqu'à notre grotte à nous, pour voir s'il reste quelqu'un là-haut.

— Tu as raison. Si je ne fais pas ça maintenant, je ne trouverai jamais le courage de revenir.

— Mon Dieu, est-ce que nous parcourions vraiment tout ce chemin chaque jour pour chercher de l'eau ? s'étonna Lucía, tout essoufflée.

— Tu es enceinte, donc c'est plus difficile pour toi en ce moment.

— C'était ton cas à toi aussi quand tu vivais ici, Maman, à plusieurs reprises ! Je ne sais pas comment tu faisais.

— Nous faisons tous ce que nous devons faire quand nous n'avons pas d'alternative. Et ensuite, quand nous découvrons une vie meilleure, nous nous rendons compte à quel point notre existence était rude. Regarde ! s'exclama María en apercevant leur ancienne grotte au détour du chemin. Il y a de la fumée. *¡Dios mío!* Quelqu'un habite là ! Je…

— Calme-toi, lui dit Lucía tandis que sa mère chancelait et portait sa main à sa bouche, sous le choc.

Elle fit doucement asseoir María sur le muret qui faisait office de barrière au-dessus des oliveraies qui s'étendaient sur le flanc de la colline.

— Reste ici un instant, bois un peu d'eau. Il fait très chaud aujourd'hui.

Lucía sortit une gourde de son panier et sa mère but avidement.

— Qui cela peut-il être ? Que trouverons-nous derrière cette porte ?

— Ce ne sont peut-être que des squatteurs qui ont investi les lieux et n'ont rien à voir avec notre famille, déclara Lucía en haussant les épaules. Nous ne devons pas nous emballer trop vite.

— Je sais, je sais, mais…

— Maman, veux-tu rester ici pendant que je vais voir ?

— Non. Qui que soit l'habitant de notre grotte, je dois voir par moi-même, répondit María en s'éventant avec force. Bon, allons-y.

Quelques secondes plus tard, elles se tenaient devant leur ancienne porte, la peinture bleue désormais terne et craquelée.

— Veux-tu que je frappe, Maman ?

— Non, laisse-moi faire.

María fit de son mieux pour se calmer, consciente que, derrière ce morceau de bois solide, elle découvrirait peut-être les réponses aux questions qu'elle s'était posées mille fois depuis qu'elle avait quitté Sacromonte. D'une main tremblante, elle frappa à la porte.

— Il va falloir que tu frappes plus fort que ça, l'encouragea Lucía. Même un chien aux oreilles dressées ne t'entendrait pas.

María frappa plus fort, retenant sa respiration, à l'affût de bruits de pas à l'intérieur. Elle n'entendit rien.

— Peut-être sont-ils sortis, supposa Lucía.

— Non, aucun gitan ne laisserait un feu allumé dans une grotte vide. Il y a quelqu'un à l'intérieur, je le sais.

Elle frappa de nouveau mais, une fois encore, personne ne se manifesta. Elle s'approcha donc des petites fenêtres pour regarder à l'intérieur, mais celles-ci étaient recouvertes de la dentelle épaisse qu'elle-même avait cousue et fixée aux carreaux pour se préserver des curieux, comme elle à présent.

— *¡Hola!* appela-t-elle en toquant à la fenêtre. C'est María Amaya Albaycín. J'habitais ici autrefois. Je suis revenue à la recherche de ma famille. Laissez-moi entrer s'il vous plaît !

— Et moi je suis sa fille, Lucía. Nous ne vous voulons aucun mal, ajouta la jeune femme d'une voix plaintive. Ouvrez s'il vous plaît !

L'intervention de Lucía fonctionna. Des pas lourds approchèrent à l'intérieur, le verrou fut retiré et la porte s'ouvrit de quelques centimètres.

Un œil vert observa derrière la porte. Lucía croisa son regard.

— Je m'appelle Lucía, indiqua-t-elle, avant d'attirer María dans le champ de vision de l'œil vert. Et voici ma mère. Qui êtes-vous ?

Enfin, la porte s'ouvrit complètement. Et elles se retrouvèrent face à un visage familier – un visage désormais ridé par l'âge, les cheveux aussi blancs que la neige de la Sierra Nevada, le corps si énorme qu'il remplissait l'embrasure de la porte.

— *¡Dios mío!* murmura l'occupante, bouleversée. María… et la petite Lucía, que j'ai aidée à venir au monde le soir du mariage de la petite-fille de Chorrojumo ! Je n'arrive pas à y croire !

— Micaela ?! C'est toi ? s'exclama María alors que la *bruja* du village ouvrait les bras pour les serrer toutes les deux contre son énorme poitrine.

— Entrez, entrez… leur intima Micaela, balayant nerveusement des yeux le chemin de terre tandis qu'elle s'écartait pour les laisser passer.

María referma soigneusement la porte derrière elle et aperçut les fauteuils à bascule en pin que lui avait faits Carlos. Les voir lui fit monter les larmes aux yeux. Et raviva ses espoirs.

— Ça alors, de toutes les personnes du monde… je n'aurais jamais pensé vous revoir un jour, ni l'une ni l'autre, gloussa Micaela, son rire résonnant dans la grotte. Que faites-vous ici ?

— Nous sommes venues en partie pour Lucía, répondit María en indiquant le ventre de sa fille, et en partie pour découvrir ce qui était arrivé à mes fils et leurs familles.

Micaela plaça une main sur le ventre rond de Lucía.

— Tu as une fille là-dedans, un trésor, une battante. Elle te ressemble beaucoup, María. Qui est l'heureux père ?

Sans réponse de la part ni de l'une ni de l'autre, la vieille femme hocha la tête.

— *Ay*, je comprends. Réjouissons-nous qu'au moins une petite gitane de la nouvelle génération arrive bientôt dans notre monde terrible. Nous en avons tant perdu…

— Sais-tu ce qu'il est arrivé à mes fils, Micaela ?

María secoua la tête et saisit instinctivement la main de Lucía.

— Pas précisément. Si mes souvenirs sont exacts, tu étais encore là quand tous deux ont disparu dans la ville.

— En effet. Et personne ne les a vus depuis ?

— Non, María, je suis vraiment navrée, mais peu de nos hommes ayant été emmenés de force ou ayant disparu en ville nous sont revenus…

Micaela prit l'autre main de María. Fascinée, Lucía observait les yeux de la *bruja* rouler dans ses orbites, tout comme le faisait Chilly lorsqu'il avait une vision du Monde supérieur.

— Ils me disent qu'ils sont là-haut, qu'ils nous regardent. Ils vont bien et sont en paix.

María avait la gorge si sèche qu'elle n'arrivait pas à déglutir.

— Je… Je le savais dans mon cœur, bien sûr. Mais je gardais tout de même espoir…

— Que serions-nous si nous perdions espoir ? soupira Micaela. Pas

une famille de Sacromonte n'a été épargnée. Ni même de Grenade. Des générations sacrifiées… hommes, femmes, enfants… assassinés pour des crimes qu'ils n'avaient pas commis. Qu'ils soient *payos* ou gitans. Tu as vu comment c'était avant ton départ, María. Et cela n'a fait qu'empirer.

— Mais… commença María, luttant pour parler tant elle avait la gorge serrée. Qu'en est-il de leur femme et de leurs enfants ?

— Après ton départ, la Garde civile est venue se débarrasser du reste de la communauté gitane. María, je suis tellement désolée, mais Susana et Elena ont été emmenées toutes les deux, et leurs enfants…

— Non ! sanglota María. Ils sont donc morts eux aussi ? Comment vais-je pouvoir supporter ! Et je les ai laissés mourir ici pour aller sauver ma peau…

— Non, Maman ! Ce n'est pas vrai ! intervint Lucía. Tu l'as fait pour sauver Pepe, pour donner au moins à l'un de tes fils une chance de s'en sortir. N'oublie pas que tu as supplié les femmes de Carlos et Eduardo de venir avec toi.

— Tu ne dois pas t'en vouloir, María, tu leur as donné le choix. Je me souviens d'Elena me le disant juste avant d'être emmenée.

— Elena était enceinte… C'était la femme d'Eduardo, Lucía. Difficile d'imaginer fille plus douce. A-t-elle eu son bébé avant… ?

María n'avait pas la force de finir sa phrase.

Pour la première fois, les lèvres charnues de Micaela s'étirèrent en un sourire.

— *Sí.* Un joli miracle.

— Comment ça ? s'enquit Lucía.

Micaela s'assit et fit signe à la mère et à la fille de suivre son exemple.

— Dans la vie, il y a toujours un équilibre – même lorsque le mal est partout, de belles choses se produisent pour apporter l'harmonie naturelle. Quelques semaines avant d'être emmenée, Elena a donné naissance à sa petite fille. J'étais avec elle pour l'aider, comme j'ai aidé ta mère à te mettre au monde, Lucía. Et il semble, María, que tu sois bénie, car non seulement tu as ta Lucía, extraordinaire à bien des égards, mais ta petite-fille aussi, la fille d'Eduardo… dès que je l'ai vue, j'ai su.

— Su quoi ? demanda Lucía.

— Que c'était elle qui avait hérité du don de voyance de ton arrière-grand-mère. Les esprits du Monde supérieur m'ont dit qu'elle serait la prochaine *bruja* et que je devais la protéger.

— La fille d'Eduardo a reçu le don ? murmura María.

— Oui. Et la prophétie s'est réalisée : le matin même où elle et les

autres ont été emmenés, Elena est venue me voir avec son bébé – qu'elle avait appelée Angelina car la petite avait un visage d'ange – et m'a demandé de la garder une heure ou deux pendant qu'elle allait au marché. J'étais heureuse d'accepter – Elena et moi savions déjà toutes les deux que je jouerais un rôle dans la vie d'Angelina. J'ai attaché le bébé contre moi et nous sommes sorties chercher des herbes et des baies dans la forêt. Nous nous sommes absentées très longtemps, car je commençais déjà à apprendre à Angelina à écouter le rythme de l'univers à travers la terre, les étoiles et les rivières. Je ne savais pas que pendant notre promenade, la Garde civile était venue à Sacromonte et avait emmené Elena, Susana et leurs enfants, alors qu'ils se rendaient au marché.

Lucía se rendit compte qu'elle écoutait la vieille *bruja* comme si celle-ci racontait l'une de ses histoires du passé. Mais il s'agissait de la réalité et… Lucía ne savait pas du tout où cela mènerait.

— Presque tous les villageois avaient été arrêtés. Seuls ceux qui n'étaient pas dans leur grotte au moment du passage de la Garde civile ont pu s'échapper, expliqua Micaela. J'ai compris alors que le Monde supérieur m'avait envoyée dans la forêt pour protéger Angelina. À partir de ce jour-là, María, j'ai élevée ta petite-fille comme mon propre enfant.

Le silence se fit dans la grotte tandis que María et Lucía réfléchissaient à ce que Micaela leur racontait. Et à ce que cela signifiait.

— Je… es-tu en train de me dire qu'elle est vivante ? chuchota María, osant à peine demander, craignant d'avoir mal entendu.

— Aussi vivante qu'on peut l'être. Ta petite-fille est ravissante et très maligne. Ses pouvoirs dépassent déjà largement les miens.

— Où est-elle ?

— Dehors, à fureter dans la forêt comme je lui ai appris.

— Je… je n'en reviens pas ! Au milieu de tant de tragédies, la fille d'Eduardo a survécu ! C'est en effet un miracle !

— C'est sûr, Maman !

— Bien des fois, j'ai cru qu'on nous avait découvertes, poursuivit Micaela. Cependant, toujours, le sixième sens d'Angelina avait une longueur d'avance sur la Garde civile. Elle me disait quand nous devions quitter la grotte et nous cacher dans la forêt jusqu'à ce que les « hommes diaboliques », comme elle les appelait, soient partis. Elle ne s'est jamais trompée et j'ai appris à me fier davantage à ses instincts qu'aux miens.

— Tu as donc laissé ta maison pour t'installer ici ? l'interrogea María.

— Il était préférable que ma grotte reste vide – elle est trop proche des portes de la ville et on ne peut pas dire que je passe inaperçue, dit-elle en riant. Alors que ta grotte est loin des portes de la ville *et* près de la forêt, ce qui nous permettait de nous y réfugier facilement.

À voir la corpulence de la *bruja*, María n'avait pas de mal à croire qu'il lui soit difficile de se rendre invisible. Toutefois elle avait réussi. Réussi à sauver la fille d'Eduardo, Angelina. Sa petite-fille…

— Sera-t-elle bientôt de retour ? demanda Lucía. J'ai hâte de rencontrer ma nièce !

— Elle reviendra une fois qu'elle aura discuté avec les arbres pour se renseigner sur l'endroit exact où elle peut cueillir les herbes magiques qu'elle utilise pour ses potions. Elle est comme le vent, un esprit qui n'écoute rien d'autre que ses instincts infaillibles.

— Je ne pourrai jamais assez te remercier, Micaela. Tout ce que tu as fait pour moi, pour ma famille…

— Non, je n'ai rien fait du tout. C'est au contraire Angelina qui m'a sauvée. Je le sais.

— Et à présent, les gens reviennent-ils vivre à Sacromonte ? demanda Lucía.

— Notre communauté d'autrefois n'est plus. Ses membres sont morts ou éparpillés à travers le monde. Sacromonte ne redeviendra jamais comme avant, répondit Micaela d'un air sombre.

— Peut-être avec le temps, répliqua María.

— Maintenant que vous êtes là, ma tâche est accomplie. Et j'en suis heureuse car je m'inquiétais pour l'avenir d'Angelina quand je ne serais plus là. On m'a dit que quelqu'un viendrait pour elle quand j'en aurais besoin. Mon cœur ne va plus pouvoir me soutenir bien longtemps, vous voyez, indiqua-t-elle en se levant, le visage violet à cause de l'effort. J'ai de la soupe pour le déjeuner, vous avez faim ?

María et Lucía acceptèrent l'invitation de Micaela, moins par appétit que pour se changer les idées en attendant le retour de l'enfant miraculée. María raconta un peu leur vie des neuf années écoulées et expliqua qu'elles habitaient désormais dans une orangeraie au pied de la Sierra Nevada.

— *Hola, Maestra*, lança une voix aiguë, et une créature toute frêle pénétra dans la grotte, chargée d'un panier débordant de ce qui ressemblait à des mauvaises herbes.

María retint sa respiration, car cette enfant ressemblait aussi peu à une gitane que si elle arrivait tout droit du pays des anges dont elle portait le nom. Avec ses cheveux roux doré et ses yeux bleus, elle semblait on ne peut plus *paya*.

Le regard calme et sage fixa les deux femmes assises à la table.

— Vous avez un lien avec moi, n'est-ce pas ? demanda-t-elle doucement en s'approchant d'elles. Vous êtes de ma famille ?

— Oui, répondit María de nouveau au bord des larmes. Je suis ta grand-mère et voici ta tante, Lucía.

— Ils m'ont dit qu'il arriverait quelque chose de spécial aujourd'hui, déclara Angelina en hochant la tête, l'air à peine surpris. C'est avec elles que je vivrai quand tu feras le voyage vers le Monde supérieur, *Maestra* ?

Micaela croisa le regard stupéfait de María d'un air presque suffisant.

— *Sí*. J'ai beaucoup parlé de toi à ta grand-mère et à ta tante.

Angelina posa son panier par terre, puis ouvrit grand les bras pour étreindre María puis Lucía.

— Je suis heureuse que vous soyez arrivées. La *maestra* s'inquiétait de ne plus avoir beaucoup de temps. À présent elle peut se préparer au voyage dans la sérénité. Y a-t-il de la soupe ?

— *Sí*.

Micaela commença à se lever, mais Angelina fit un geste de la main pour l'arrêter.

— Je peux me servir. Elle voudrait tout faire pour moi, mais je lui dis qu'elle doit se reposer. Ton bébé sera une fille et nous serons très amies, ajouta Angelina en direction de Lucía tandis qu'elle versait de la soupe dans un bol en étain.

— Micaela le lui a déjà dit, intervint María.

Face à cette petite fille extraordinaire, Lucía – une fois n'est pas coutume – ne savait que dire. Quant à María, elle continuait de la fixer avec émerveillement.

La fille d'Eduardo… je vais pouvoir m'en occuper…

Angelina s'assit pour manger sa soupe et posa une centaine de questions au sujet de María, de Lucía et des autres membres de sa famille.

— J'ai une tante et aussi un oncle, *sí* ?

— Tout à fait, il s'appelle Pepe. Peut-être qu'un jour il nous rendra visite ici.

— Je passerai beaucoup de temps avec lui. Les prophéties se réalisent, *Maestra*, observa-t-elle, ravie. Je savais que nous ne serions pas déçues.

— Va-t-elle à l'école ? demanda María à Micaela.

— Quel intérêt ? répondit l'enfant. La *maestra* et la forêt m'enseignent tout ce dont j'ai besoin.

— Peut-être devrais-tu apprendre à lire et à écrire, fit Lucía en allumant une cigarette. Je regrette de ne pas l'avoir fait.

— Oh, je sais lire et écrire, Lucía. La *maestra* a fait venir ici un *payo* pour me donner des cours. Tu sais que c'est mauvais pour ton cœur, ajouta-t-elle en regardant fumer sa tante. Cela précipitera ta mort. Tu devrais arrêter.

— Je fais ce que je veux.

Cette enfant angélique qui semblait avoir réponse à tout commençait à agacer Lucía.

— Nous sommes chacun maître de notre destin. En général, rit-elle en adressant à Micaela un sourire entendu. Quand puis-je vous rendre visite ? Votre maison a l'air magnifique.

— Dès que tu le pourras, répondit María, prise soudain d'une grande fatigue.

C'était une journée si bouleversante ; la force vitale de cette petite fille était presque écrasante et il lui fallait encore assimiler la confirmation de la perte de ses fils et de leurs familles.

— Avec Micaela, nous allons nous organiser pour venir te chercher et t'y emmener en voiture.

— Merci, répondit poliment Angelina. À présent, je dois préparer une potion avant que l'énergie de mes plantes ne s'envole. C'est pour le cœur de la *maestra*. Je vais aussi en concocter une pour ton bébé, ajouta-t-elle en regardant Lucía.

Elle emporta son panier vers le plan de travail et brandit un grand couteau.

Plus tard, toutes les quatre se quittèrent avec émotion et il fut convenu que María et Lucía passeraient chercher Angelina quelques jours plus tard.

— Merci d'être venues, Grand-mère, Tante Lucía, dit la fillette en les embrassant. J'en suis très heureuse. À bientôt.

Dehors, María et Lucía regagnèrent la voiture en silence.

— Elle est… extraordinaire, murmura María, plus à elle-même qu'à sa fille.

— En effet, même si je n'apprécie pas beaucoup qu'une enfant de neuf ans me dise d'arrêter de fumer, répondit une Lucía grimaçante en allumant le moteur. Au moins, nous savons quelle couleur utiliser pour tricoter la couverture du bébé. Elle me rappelle Chilly quand il était petit. Il était précoce pour tout. Dieu qu'il me manque. Un autre être cher que nous avons sans doute perdu à cause de cette foutue guerre.

— Crois-tu que je doive envoyer un télégramme à ton père pour lui parler de sa petite-fille et l'informer de la mort de ses fils ? Sans doute faudrait-il le prévenir ?

— Pourquoi pas ? Peut-être que sa dernière pute en date pourra le

lui lire.

— Je t'en prie, Lucía, soupira María. Assez de haine et de tristesse pour aujourd'hui. Quoi que nous pensions de José, c'est ton père et mon mari.

— Sais-tu seulement où il se trouve ?

— Pepe m'a envoyé un télégramme pour me dire qu'ils partaient pour une nouvelle tournée des États-Unis la semaine prochaine.

— Comment as-tu fait pour le lire ?

— Alejandro me l'a lu, admit-elle. Il a proposé de m'aider à mieux lire.

— Je t'avais dit que tu avais un petit copain, gloussa Lucía. C'est plus que ce que j'ai… et que ce que j'aurai jamais désormais, dit-elle en baissant les yeux vers son ventre.

— Tu es encore jeune ! Ta vie commence à peine.

— Non, Maman. Mais la tienne, oui… Alejandro sait-il que nous sommes des gitanes ?

— Non.

— Est-ce que cela changerait votre relation s'il l'apprenait ?

— Je ne sais pas, mais il est peut-être plus prudent pour le bébé et toi qu'il n'en sache rien.

— J'ai l'impression que ce serait mieux pour toi aussi ! Beaucoup diraient que nous trahissons notre culture en habitant dans une maison classique et en nous comportant comme des *payas*…

— C'est peut-être le cas, mais quand je repense à nos années à Sacromonte, quand nous étions à peine mieux traités que des chiens, c'est agréable de ne plus être victimes de préjugés. Et nous restons qui nous sommes à l'intérieur, Lucía, peu importe la longueur de nos cheveux, les vêtements que nous portons ou l'endroit où nous vivons. C'est… plus facile, reconnut María.

— Tu ne souhaites donc pas retourner vivre dans ta grotte ?

— Je peux difficilement jeter Micaela dehors après tout ce qu'elle a fait pour Angelina. Je crois que cet arrangement nous convient à toutes.

— En effet. Du moins pour l'instant.

32

Angelina leur rendit donc visite à la Villa Elsa la semaine suivante. Tout comme Lucía lorsque, petite fille, elle se rendait dans des maisons de *payos* avec son père, Angelina s'était extasiée du confort moderne. C'étaient la baignoire et les toilettes intérieures qui la fascinaient le plus, et Lucía la découvrit en train de scruter la cuvette tandis qu'elle tirait la chasse.

— Voudrais-tu prendre un bain ? lui demanda Lucía. L'eau est bien chaude.

— Je crois que j'aurais trop peur ! C'est tellement profond… Je ne sais pas nager et je pourrais me noyer !

— Je resterais avec toi pour l'éviter. Et regarde, ça, c'est vraiment magique, ajouta la jeune femme en montrant du bain moussant qu'elle avait pris au Waldorf Astoria.

La petite fille gloussa de surprise et d'enchantement en regardant les grosses bulles crémeuses apparaître sur l'eau.

— Quelle alchimie produit ça ? demanda-t-elle, après que Lucía l'eut encouragée à entrer dans l'eau et à se mettre un peu de mousse sur le nez.

— Une alchimie américaine. As-tu déjà vu un film ?

— Non, qu'est-ce que c'est ?

— Des images qui bougent sur un écran. J'ai joué dans un film une fois. Peut-être qu'un jour je te montrerai.

* * *

— Angelina est vraiment un drôle de mélange, observa Lucía après avoir raccompagné la fillette à Sacromonte. Elle est douée d'une sagesse inouïe pour son âge, cependant c'est une enfant qui a grandi dans la nature et son innocence est époustouflante.

— Toi aussi tu as grandi dans la nature, dans la même grotte que ta nièce.

— Mais je n'étais pas coupée du monde. Très jeune déjà, je comprenais comment tout fonctionnait. Je lui ai demandé si elle voulait habiter quelque temps avec nous, mais elle a refusé, disant qu'elle ne pouvait pas laisser Micaela seule, qu'elle était trop malade, mais aussi que sa forêt nourricière lui manquerait.

— Un jour elle n'aura pas le choix. D'après ce qu'elles disent toutes les deux, Micaela n'en a plus pour longtemps.

— C'est comme si tout cela avait été planifié par une main invisible… Si nous n'étions pas revenues, que serait-elle devenue ?

— Oh, je suis sûre qu'elle aurait survécu, répondit María en

souriant. C'est son destin.

Lucía se leva de table et bâilla.

— Je vais me coucher. Je suis fatiguée ce soir.

— Dors bien, *querida*.

María resta assise encore un moment, avant de débarrasser les restes du dîner. Sa fille avait bien changé. Il était à peine dix heures, l'heure à laquelle l'ancienne Lucía commençait sa prestation devant des centaines, parfois des milliers de spectateurs, mais ici elle se retirait souvent tôt et dormait paisiblement toute la nuit durant. La façon dont Lucía s'était démenée au fil des années était terrifiante : María s'était souvent inquiétée de voir sa fille tomber raide morte d'épuisement. Cette nouvelle Lucía, cependant, était calme et d'une compagnie très agréable. Du moins, pour le moment…

* * *

Trois semaines plus tard, au coucher du soleil, María aperçut une silhouette parcourir seule le chemin vers la maison. La lumière déclinante illuminait une petite tête aux cheveux roux doré.

— Lucía, Angelina est là.

María descendit les marches en courant pour aller à sa rencontre. Quand elle arriva à sa hauteur, elle vit que la petite fille était sur le point de s'effondrer.

— Est-ce que je peux avoir un peu d'eau ? demanda-t-elle tout essoufflée tandis que María l'aidait à monter les marches vers la terrasse. J'ai beaucoup marché pour arriver jusqu'ici.

— Que s'est-il passé ?

— Micaela est partie pour le Monde supérieur, *Abuela*. Elle s'est envolée ce matin à l'aube. Elle m'avait dit de venir aussitôt ici si cela se produisait.

— Tu veux dire que…

— Oui. Elle a quitté cette terre.

— ¡*Ay! Pequeña*, si seulement nous avions su, nous serions venues te chercher. Pas étonnant que tu sois épuisée, c'est un très long trajet à faire à pied.

— Un homme m'a proposé de monter sur son chariot, mais il a commencé à me poser des questions très bizarres alors j'ai sauté à terre. Je suis finalement arrivée ici, mais nous devons vite retourner là-bas parce qu'il faut enterrer la *maestra* dès que possible, sans quoi son âme ne trouvera pas le repos.

— Bien sûr, nous irons demain matin. Où est-ce qu'elle… ?

— Je l'ai laissée dans son lit.

— Es-tu triste ? lui demanda Lucía en apparaissant sur la terrasse.

— Oui, parce qu'elle va beaucoup me manquer, mais je sais que son

heure était arrivée, alors je suis heureuse pour elle. Elle n'était plus à l'aise dans son corps, vous voyez. Nos corps se fatiguent et l'âme doit les quitter pour être libre.

— Je suis désolée, Angelina, lui dit Lucía en lui passant un bras autour des épaules. Mais tu es en sécurité avec nous désormais.

— *Gracias*, mais vous savez que je dois retourner dans la forêt pour voir mes amis et ramasser mes herbes ? indiqua la fillette, une expression de panique dans ses yeux bleus.

— Oui. À présent, je vais t'apporter quelque chose à manger.

— Non, je ne peux pas manger tant que *Maestra* n'est pas enterrée.

— Demain, nous partirons tôt pour Sacromonte, promit María.

— Merci. Je crois que j'aimerais dormir maintenant, s'il vous plaît.

— Nous allons t'installer dans la future chambre du bébé. Il y a un petit lit qui t'y attend. Viens, suis-moi, dit María la fillette dont les traits reflétaient un épuisement extrême.

— Elle est bien installée ? demanda Lucía à sa mère quand celle-ci revint sur la terrasse.

— Elle s'est blottie sous la couverture et s'est endormie en l'espace d'une vingtaine de secondes. Pauvre enfant. Elle est si calme ce soir, mais elle doit être en état de choc. Micaela est tout ce qu'elle a jamais connu.

— Elle n'a pas l'air si bouleversée que cela, mais bon, c'est l'enfant la plus étrange que j'aie jamais rencontrée, observa Lucía en écrasant une cigarette avant d'en allumer une autre. Je me demande comment elle, toi et moi allons pouvoir creuser un trou assez grand pour y enterrer Micaela, et comment nous allons réussir à l'y transporter.

— Tu as raison, c'est impossible. Il nous faut donc trouver des hommes pour nous aider. Tu vois, Lucía, ils peuvent parfois être utiles, hein ? ajouta-t-elle en esquissant un sourire.

* * *

Angelina les réveilla toutes les deux juste après l'aube. Elle paraissait reposée et gaie comme un pinson.

— Nous devons y aller. La *maestra* a hâte d'entreprendre son voyage vers le Monde supérieur.

Alors que le soleil s'élevait au-dessus de l'Alhambra, toutes trois arrivèrent à la grotte.

Morte dans le lit où elle m'a aidée à donner la vie… songea María en entrant. La puanteur de la chair en train de pourrir sous la chaleur était déjà forte à l'intérieur. Lucía secoua la tête.

— Désolée, mais je vais vomir, fit-elle en ressortant. Angelina, connais-tu de jeunes hommes qui habitent par ici et pourraient nous aider à enterrer la *maestra* ?

— *Sí*. Essayons à côté.

María regarda Angelina monter la pente jusqu'à la grotte voisine.

— Elle doit être vide, non ? Ramón, il a été emmené par la Garde civile il y a dix ans… fit-elle tandis qu'Angelina frappait à la porte avant d'entrer.

— Il est revenu il y a trois ans… Ramón ? C'est moi, Angelina. Nous avons besoin de votre aide.

Des grognements ensommeillés se firent entendre derrière le rideau qui séparait la chambre de la cuisine, et un homme émacié à la longue barbe grise apparut. María porta la main à sa bouche et sentit ses yeux s'emplir de larmes.

— *¡Dios mío!* Ramón, est-ce vraiment toi ?

— Je… María ! Tu es revenue ! Comment ? Pourquoi ?

— Je te croyais mort ! La Garde civile…

— Oui, on m'a emmené, jeté en prison et abandonné dans ma cellule mais, comme tu le vois, j'ai survécu, expliqua-t-il en toussant, un râle similaire à celui de Felipe avant sa mort. J'ai ensuite passé plusieurs mois à l'hôpital *payo*, qui n'était pas tellement mieux que la prison. Mais toi, María, tu es plus belle que jamais !

— Ramón, je n'arrive pas à croire que tu sois vivant. Je…

— Viens là, *querida*.

Lucía sentit sa gorge se serrer d'émotion en voyant sa mère se blottir dans les bras de Ramón, si maigre et fragile.

Angelina se tourna vers Lucía, les yeux ronds.

— Ils se connaissent bien ?

— Autrefois, oui.

— Ils s'aiment, décréta-t-elle. C'est merveilleux.

— Oui, sourit Lucía.

Submergé par l'émotion, Ramón dut s'asseoir sur un tabouret pour ne pas défaillir.

— Où sont tes meubles ? s'enquit María.

— Emportés depuis longtemps par des pilleurs, soupira-t-il. Tout ce qu'il me reste, c'est une paillasse, mais au moins je suis libre et cela vaut tout l'or du monde. Dis-moi à présent, que fais-tu dans ma cuisine ?

— Micaela a rejoint le Monde supérieur et nous devons l'enterrer. Sais-tu s'il reste à Sacromonte des hommes susceptibles de nous aider ?

— Non, mais nous pouvons nous renseigner. Je… je n'arrive pas à croire que tu sois revenue, María chérie, dit-il en la regardant avec extase.

— Un autre miracle, chuchota Angelina à Lucía.

* * *

Les deux femmes, l'enfant et l'homme aussi frêle qu'un octogénaire parcoururent les chemins poussiéreux de Sacromonte à la recherche de bras pour enterrer leur *bruja* vénérée. De nombreuses portes mirent du temps à s'ouvrir : la peur intense qui avait pénétré au cœur de cette communauté brisée était palpable. Beaucoup de grottes étaient vides, mais une fois que les habitants restants apprenaient ce qui était arrivé, ils étaient heureux d'offrir leurs services. Les rares hommes encore vigoureux furent envoyés creuser la tombe de Micaela, tandis que les femmes mettaient en commun leurs maigres ressources pour préparer de quoi manger à la réception qui suivrait.

L'une des femmes prêta sa mule pour qu'on l'attache au chariot d'un voisin et, après y avoir hissé le corps de leur *bruja*, tous se dirigèrent en procession vers la forêt pour l'inhumer.

La réception qui suivit eut lieu dans la grotte de María et un vieux gitan qui, autrefois, tenait l'une des grottes où l'on se rendait pour boire illégalement, apporta du brandy pour porter un toast à Micaela. Sur quatre cents habitants que comptait le village autrefois, il n'en restait qu'une trentaine. María et Lucía furent abondamment taquinées pour leur nouvelle coiffure mais, au-delà de l'horreur et de la destruction des dix années écoulées, la flamme de la communauté brûlait encore. Certains hommes étaient venus avec leur guitare et, pour la première fois depuis bien longtemps, le son du flamenco retentit dans l'air de Sacromonte.

— Lucía ! Il faut que tu danses pour nous, cria l'un des hommes, si maigre que l'alcool lui montait directement à la tête.

— J'ai un boulet de canon dans le ventre, répondit-elle en levant les yeux au ciel. Peut-être que Maman voudrait danser ? C'est elle qui m'a tout appris.

— Non, fit celle-ci en rougissant, tandis que d'autres femmes la poussaient en avant.

— *¡Sí! ¡Sí! ¡Sí!* scandaient les participants en tapant en rythme dans leurs mains.

María n'avait d'autre choix que d'accepter et, terrifiée que ses mains et ses pieds ne se rappellent plus quoi faire, elle se lança dans sa première *alegría por rosas* depuis vingt ans. Le reste de la foule – ou du moins, ceux qui en avaient la force – finit par la rejoindre. La petite Angelina fixait le spectacle, les yeux brillants.

— C'est la première fois que tu participes à une *fiesta* ? lui demanda Lucía.

— Oui. C'est la plus belle chose que j'aie jamais vue. Lucía, ce n'est pas une fin, c'est un nouveau commencement !

Et alors que María encourageait Ramón à danser et le soutenait, Lucía songea que sa nièce avait bien raison.

* * *

— Lucía, j'ai quelque chose à te demander.

María était apparue près du hamac de fortune qu'elles avaient attaché entre deux orangers pour que Lucía puisse se reposer dehors l'après-midi.

— Qu'y a-t-il, Maman ?

— Cela te dérangerait-il si je proposais à Ramón de venir vivre avec nous quelque temps ? Il est si malade et n'a plus rien. Il a besoin de quelqu'un qui prenne soin de lui.

— Évidemment que cela ne me dérange pas. Avec l'installation d'Angelina et l'arrivée prochaine du bébé, nous sommes en train de constituer notre propre communauté gitane, s'amusa la jeune femme.

— Merci, *querida*. Même s'il est malade en ce moment, Angelina croit qu'il se remettra pleinement, et alors il pourra au moins se rendre utile.

— Utile ou non, tu souhaites qu'il soit là, et je n'y vois aucun inconvénient. Alors, où dormira-t-il ? Sur le canapé ? demanda Lucía d'un air innocent.

— Je… non. Je me disais que ce serait plus simple s'il…

— Maman, je te taquinais. Je sais très bien qu'il dormira dans tes bras. Que va donc penser Alejandro en apprenant que sa petite amie a trouvé quelqu'un d'autre ?

Sans attendre la réponse, la jeune femme descendit du hamac pour aller se chercher un verre d'eau dans la maison.

— *Dios mío*, la vie amoureuse de ma mère est plus mouvementée que la mienne, je suis tombée bien bas, confia-t-elle à son bébé.

* * *

Le 7 septembre, Lucía se réveilla dans la nuit. En sueur, elle se sentait très mal. Elle se leva afin de vider sa vessie pour la cinquième fois depuis qu'elle s'était couchée mais, au bout de deux pas, elle sentit un liquide chaud dégouliner entre ses jambes.

— Maman ! Au secours ! Je me vide de mon sang ! hurla-t-elle dans l'obscurité.

María et Angelina accoururent toutes les deux. María alluma la lumière, regarda la flaque de liquide transparent au sol et soupira de soulagement.

— Lucía, tu ne saignes pas, tu as perdu les eaux. Cela signifie que ton bébé est en route.

— Je file à la cuisine préparer une potion. Le bébé sera là à l'aube, annonça Angelina.

Malgré ses hurlements suraigus, qui résonnaient dans les pièces au point d'effrayer les loups qui rôdaient peut-être au sommet des montagnes, Lucía put compter sur les muscles de son ventre, entraînés par toutes ces années de danse, pour un travail efficace. À ses côtés, Angelina semblait savoir d'instinct ce dont sa tante avait besoin : elle marchait avec elle, la faisait asseoir, lever, lui massait le dos, le tout en lui murmurant des paroles de réconfort comme quoi son bébé allait bien et serait là bientôt.

Lorsque Lucía déclara qu'elle avait envie de pousser, María et Angelina l'aidèrent à s'installer sur son lit et la petite fille vint au monde à cinq heures du matin, juste au moment où pointait l'aube.

— Jamais plus ! s'exclama Lucía, haletant de soulagement. C'était la danse la plus ardue de toute ma vie. Où est mon bébé ?

— La voici, répondit Angelina qui venait de couper le cordon avec ses dents, comme elle avait vu Micaela le faire. Elle est forte et en bonne santé.

— Comment vas-tu l'appeler ? s'enquit María, tout émue qu'une deuxième petite-fille lui ait été donnée depuis son arrivée en Espagne.

— Isadora, comme la danseuse américaine.

— Voilà qui est original, observa María.

— Oui.

Lucía n'en dit pas davantage mais, alors qu'elle tenait son nouveau-né dans ses bras, son esprit traître la ramena le jour de son trentième anniversaire, quand Meñique l'avait emmenée à une exposition de photos de la danseuse Isadora Duncan. Elle ne voulait pas y aller mais, une fois là-bas, elle avait été complètement emportée par les clichés et l'histoire de la danseuse.

— C'était une pionnière. Elle repoussait les limites, tout comme toi, *pequeña*, lui avait dit Meñique.

— Je trouve qu'elle ressemble à sa grand-mère, observa Angelina.

— *¡Gracias a Dios!* Si c'est le cas, j'en suis heureuse, car je ne souhaite à aucun enfant de me ressembler. Bonjour, bébé, sourit Lucía en observant le visage minuscule. Oui, tu es bien plus jolie que ta maman. Je…

Alors que le bébé levait les yeux, Lucía retint sa respiration face aux traits qui, même en miniature, lui étaient si familiers. Cependant, elle n'admettrait jamais à personne, *jamais*, à qui le bébé ressemblait vraiment.

* * *

L'automne céda à l'hiver et la petite famille singulière qui s'était formée autour de María et de Lucía passait beaucoup de temps à l'intérieur, autour de la cheminée du salon. C'est là que María

cuisinait, la préférant à la grande cuisinière en fer de la cuisine. Isadora s'épanouissait sous les soins et l'attention de María et d'Angelina. Lucía avait refusé catégoriquement de l'allaiter après sa première tentative.

— Pourquoi m'embêter quand nous pouvons nous relayer à trois pour la nourrir au biberon ? En plus, j'ai eu l'impression qu'elle allait arracher mes pauvres mamelons tant elle tétait avec force, c'était l'horreur !

Secrètement, María songeait que c'était surtout dû au fait que Lucía aimait dormir la nuit : sachant que d'autres étaient heureuses de s'occuper d'Isadora, elle en profitait. En outre, le bébé dormait dans la chambre d'Angelina, ce qui n'aidait pas. Néanmoins, María ne disait rien car elle voyait que la petite fille était heureuse de changer les couches de sa cousine et de lui donner le biberon. Pendant que Lucía fumait sur la terrasse, Angelina chantait des berceuses à Isadora pour l'aider à s'endormir. Certaines femmes n'étaient tout simplement pas faites pour la maternité et Lucía était l'une d'entre elles.

Et tandis qu'Angelina s'occupait d'Isadora, María prenait soin de Ramón avec tendresse, aidée par les potions de sa petite-fille. Le vieil homme reprenait des forces jour après jour, sa terrible toux qui leur rappelait à tous les deux l'épouvantable prison se calmait et, bientôt, il fut en mesure de déambuler dans l'orangeraie et d'exprimer sa désapprobation face à la négligence dont elle était victime.

— Peut-être pourrais-je demander à Alejandro s'il souhaiterait que tu t'occupes des orangers ? lui suggéra María par une soirée frisquette, alors qu'ils étaient assis bien au chaud près du feu.

— *Ay*, María, je le ferai gratuitement, parce que c'est ce que j'aime et ce que je connais, répondit-il en haussant les épaules. Toi et cette maison m'avez sauvé. Le moins que je puisse faire est de prendre soin des arbres qui poussent sur le terrain.

Bientôt, un flot de visiteurs commença à venir de Sacromonte. Ils descendaient la montagne pour prendre le café avec María dans sa maison *paya* et consulter la petite *bruja* pour ses visions et ses potions. María se réjouissait d'apprendre que, peu à peu, d'anciens habitants de Sacromonte revenaient au village après des années d'exil dans d'autres pays. Se nourrir coûtait encore cher et les mets délicats se vendaient au marché noir mais, parfois, Angelina était remerciée par une tablette de chocolat ou une bouteille de brandy dont la provenance était incertaine.

À Noël, María se rendit en pèlerinage à l'abbaye de Sacromonte et s'agenouilla pour remercier Dieu de sa merveilleuse vie dans son pays chéri et de lui avoir fait le don de ses deux petites-filles. Toutefois,

quelque chose lui disait que ce bonheur était provisoire – une idée exacerbée par un son qu'elle n'avait pas entendu pendant des mois : le martèlement continu des pieds de Lucía sur la terrasse.

— Maman, je suis prête pour reprendre la danse, lui annonça celle-ci un matin. Pepe a envoyé un télégramme pour dire que le *cuadro* s'était vu offrir une nouvelle saison au 46th Street Theatre. Et les producteurs tripleront le cachet si je reviens sur scène. Maman, c'est le moment idéal pour faire mon retour !

— C'est trop tôt, tu ne crois pas ? Ton bébé n'a que quatre mois.

— Si je ne reprends pas maintenant, je vais perdre tout ce pourquoi j'ai travaillé.

— Lucía, ce n'est pas vrai. Tu es la danseuse de flamenco la plus célèbre de toute l'Amérique, Nord et Sud confondus. Rien ne presse, *querida*.

— Le public a la mémoire courte et puis, surtout depuis la mort de La Argentinita, une nouvelle danseuse émerge chaque jour pour me disputer ma couronne. En plus, ça me manque, soupira la jeune femme.

— Qu'est-ce qui te manque, au juste ?

— La danse évidemment ! C'est ce que je suis.

— Tu es aussi mère désormais, lui rappela María en regardant Isadora qui dormait paisiblement à l'ombre, dans sa poussette Silver Cross.

— D'accord, et qu'est-ce qui m'empêche d'être les deux ?

— Rien, bien sûr. Souhaites-tu donc que je planifie notre retour à New York à toutes les trois ?

Lucía s'assit dans le fauteuil en osier en face de sa mère.

— Maman. Je me rappelle ce que c'était d'être une enfant sur la route, d'aller avec Papa de ville en ville, de dormir dans un chariot ou dans un champ, de ne recevoir aucune éducation, de ne pas avoir de maison.

— Je croyais que tu trouvais cette vie de voyageuse épanouissante. Tu disais toujours que tu aimais ne jamais savoir de quoi le lendemain serait fait.

— C'est vrai, mais je n'avais pas le choix. Contrairement à Isadora… Je sais que tu te plais beaucoup ici, Maman, et combien tu aimes Isadora. Alors… que dirais-tu de rester ici avec elle ?

María réprima de son mieux un soupir de soulagement et se concentra sur les besoins de sa petite-fille.

— Et tu iras seule à New York ?

— *Sí*, mais je reviendrai aussi souvent que possible pour vous voir toutes les deux.

— Mais, Lucía, elle est si petite, elle a besoin de sa mère. Je ne peux pas te remplacer.

— Si, Maman. Tu es bien plus patiente et maternelle que je ne le serai jamais. Tu sais combien cela m'agace quand elle pleure. En plus de cela, nous serons bientôt à court d'argent. Je dois aller en gagner. Ou au moins voir Papa pour lui en demander.

— Combien de temps seras-tu absente ?

— C'est un contrat de six mois et je gagnerai assez pour *acheter* cette maison, après quoi nous serons en sécurité pour toujours ! Imagine un peu !

María savait qu'une fois que Lucía avait une idée en tête, absolument rien ne pouvait l'en dissuader. Il était donc inutile de continuer de discuter du sort d'Isadora.

— Ce serait formidable, c'est certain. Fais ce qui te semble le mieux, *querida*.

— Parfait. Voilà qui est décidé alors.

Quand Lucía se leva, María lut le soulagement dans ses yeux à elle aussi.

* * *

— Et comment aurais-je pu m'attendre à ce qu'elle renonce à la danse ? C'est une partie d'elle, expliqua María à Ramón ce soir-là.

— Mais elle est mère à présent. Son bébé a besoin d'elle.

— Tes filles s'en sont bien sorties sans mère, lui rappela María. Les bébés ont besoin d'amour, peu importe qui le leur prodigue.

— Et où sont mes filles aujourd'hui ? fit Ramón, le visage déformé par la tristesse. Elles gisent dans une fosse commune quelque part en ville.

— Aux côtés de mes fils, leur femme et leurs enfants, ajouta María en lui prenant la main.

— Pourquoi avons-nous survécu, quand ce sont eux qui auraient dû conquérir le monde ?

Pas un jour ne passait sans que tous deux interrogent les cieux.

— Je ne sais pas, et nous ne le saurons ni l'un ni l'autre tant que notre heure ne sera pas venue, mais au moins nous pouvons prendre soin de la génération suivante.

Ramón secoua la tête.

— Nous voilà en train de pleurer la perte de nos enfants et de nos petits-enfants, pendant qu'une mère se prépare à abandonner sa fille. Lucía ne se rend-elle donc pas compte du merveilleux cadeau qui lui a été offert ?

María savait qu'il avait énormément de mal avec Lucía et ce qu'il considérait comme de l'égoïsme.

— Tout le monde a ses qualités et ses défauts et nous devons accepter les gens comme ils sont. Par ailleurs, Lucía a raison sur un point : l'un de nous doit trouver du travail avant que l'argent ne vienne à manquer.

— J'espère pouvoir redevenir ouvrier agricole au retour de l'été. Ce devrait être à moi de gagner de l'argent.

— Ramón, tu sais aussi bien que moi que des milliers de personnes qui reviennent en Espagne cherchent à tout prix du travail. Pourquoi n'essaies-tu pas de te battre pour récupérer ton orangeraie à toi ? lui demanda de nouveau María. C'est si injuste, tu l'as achetée – elle t'appartient de droit.

— Et quelle preuve en ai-je, à part un morceau de papier du vendeur indiquant le montant que j'ai payé ? Ce n'est pas un acte de propriété… C'est ma parole contre le gouvernement de Franco, qui me l'a volée au départ. (Ramón secoua la tête en riant jaune.) Ça me semble compromis.

— Mais si personne ne se bat, rien ne changera !

— María, je pense que nous avons assez de batailles à mener rien que pour survivre. Peut-être as-tu oublié qui nous étions en étant partie si longtemps : nous sommes des gitans, des moins que rien. Personne ne nous écoute.

— Parce que nous ne parlons jamais ! Pardonne-moi, Ramón, mais aux États-Unis la situation est très différente. Regarde ce qu'a accompli Lucía en dépit de ses origines ! Partout où elle allait, on lui faisait la fête.

— Oui, pour son talent, car elle est unique. Moi ? Je ne suis qu'un simple ouvrier.

María lui prit la main.

— Un ouvrier que j'aime de tout mon cœur.

* * *

— Bon, tu as assez d'argent pour les six prochains mois de loyer, la nourriture et une somme supplémentaire pour tout le lait qu'engloutit Isadora, sourit Lucía en regardant son bébé qui agitait ses petites jambes, nu dans sa couche. Ah, mon trésor, *pequeña mía*, lui dit-elle en s'agenouillant pour lui embrasser les deux pieds, les deux mains et les deux joues. Sois bien sage jusqu'à mon retour.

— Le taxi est arrivé ! cria Ramón.

— Alors je dois y aller. Au revoir, Ramón, Angelina… (La jeune femme embrassa sa nièce sur les deux joues.) Au revoir, Maman, prends soin de toi et de mon Isadora chérie.

— Tu peux compter sur moi. Bon voyage, *querida*. Fais attention à toi.

Lucía leur souffla un baiser puis s'éloigna, ses petits pieds chaussés de nouveaux escarpins en cuir cliquetant sur la terrasse. Après un dernier geste de la main, elle monta dans le taxi et disparut.

Restée seule sur la terrasse, Angelina sentit les larmes lui monter aux yeux.

Elles ne se reverront jamais.

33

Au cours des mois qui suivirent, la maison devint bien plus calme sans l'agitation permanente de Lucía, bien que son départ soit un déchirement. Ramón, qui avait toujours été mal à l'aise en sa présence à cause de José, se détendit et déversa tous ses instincts paternels sur la petite Isadora.

Grâce au bouche-à-oreille, le flot de visiteurs d'Angelina augmentait. Tous souhaitaient consulter l'enfant angélique qui s'était forgée la réputation de la plus grande *bruja* qu'ait connu le monde gitan depuis une génération. Les clients commençaient à venir d'aussi loin que Barcelone et, un soir, Angelina vint s'asseoir avec María et Ramón.

— J'aimerais vous demander votre avis, se lança-t-elle d'une voix calme, les mains jointes entre ses genoux. Comme je suis très jeune et que j'ai encore beaucoup à apprendre, je ne demande aucun paiement. Comme vous le savez, on me donne souvent du lait de chèvre ou des œufs, mais je me demandais…

— Si tu devrais facturer les divers traitements et remèdes, termina Ramón pour elle. Qu'en penses-tu, María ? Après tout, nous utilisons notre argent pour nous rendre trois fois par semaine à Sacromonte afin qu'Angelina cueille ses herbes. Il faudrait au moins couvrir le coût de l'essence.

— Sais-tu ce que demandait Micaela, *Abuela* ?

— Pas vraiment, non. Elle ne refusait jamais de traiter un patient qui n'avait pas les moyens de la payer, mais si le patient en question avait de quoi la rémunérer, alors oui, elle acceptait son argent. Surtout quand il s'agissait de riches *payos*.

— Je ne crois pas que des *payos* viendraient consulter une enfant comme Angelina et la paieraient ensuite, gloussa Ramón.

— Peut-être pas encore, mais c'est grâce à eux que Micaela gagnait de l'argent.

Ramón haussa les sourcils.

— Bientôt tu suggéreras d'envoyer Angelina sur la Plaza de las Pasiegas près de la cathédrale ! Elle pourrait récupérer quelques pesetas en donnant du romarin tout en disant la bonne aventure.

Plus tard ce soir-là, María sortit de sous le plancher la boîte qui contenait leur argent et l'ouvrit. Elle se tourna vers Ramón.

— Tu sais, tout à l'heure tu plaisantais en disant que je voudrais envoyer Angelina sur la place pour attraper les riches *payos*, mais cela risque bientôt d'être nécessaire. Il ne nous reste plus que de quoi tenir

trois mois.

— Lucía a promis de nous envoyer plus d'argent, non ?

— D'accord, mais nous n'avons rien reçu. Et s'il avait été volé en cours de route ? Le trajet est long entre les États-Unis et l'Espagne, et j'imagine que ce paquet est passé entre bien des mains différentes. Combien y a-t-il d'individus affamés au bureau de poste de Grenade ?

— Lucía n'est pas stupide, *querida*. Elle le camouflerait bien. Que se passe-t-il ? Tu n'es pas toi-même.

María soupira.

— Je ne suis peut-être pas *bruja*, mais j'ai un mauvais pressentiment.

Ramón fronça les sourcils, puis la prit dans ses bras.

— Voilà qui ne te ressemble pas. N'oublie pas ce à quoi nous avons déjà survécu. Ensemble, nous pouvons tout surmonter. Je te le promets.

— J'espère, Ramón, j'espère bien.

* * *

Une semaine plus tard, une voiture que María ne reconnaissait pas se gara devant la maison et une *paya* brune avec une coupe au carré et une énorme paire de lunettes de soleil en sortit.

Elle monta les marches de la terrasse et María lui sourit.

— *Hola, señora*, que puis-je pour vous ?

— Êtes-vous *Señora* Albaycín ?

— *Sí*. Et vous ?

— *Señora* Velez.

— Ah ! La sœur d'Alejandro. Entrez, je vous en prie. Je suis ravie de faire votre connaissance. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?

— Non, *señora*. Malheureusement, je suis venue car il y a eu des plaintes dans le voisinage vous concernant, vous et votre famille.

María regarda les oliveraies et les orangeraies qui s'étendaient de part et d'autre de la *finca*.

— Des plaintes ? Mais nous n'avons pas de voisins.

— J'ai entendu dire que l'une de vous utilisait cette maison comme lieu de travail.

— Pardonnez-moi, *señora*, que voulez-vous dire ?

— Elle dit la bonne aventure et mijote des potions qu'elle vend. Est-ce vrai ?

— Je… oui, enfin, ma petite-fille de dix ans aide les gens s'ils sont malades ou ont besoin de conseils. C'est une *bruja*, *señora*.

La femme retira ses lunettes de soleil, révélant des yeux verts durs, lourdement maquillés.

— Vous dites que cette affaire est gérée par une enfant ?

— Oui et, en effet, ces derniers temps, davantage de personnes ont eu vent de ses dons et sont venues la trouver.

— Saviez-vous que le travail des enfants est illégal ?

— Ce n'est pas du travail, elle n'est pas rémunérée pour le faire…

— *Señora* Albaycín, je suis certaine que vous comprenez que mon frère et moi vous avons loué cette maison en toute confiance. Mon frère m'a assuré que votre fille et vous étiez des femmes respectables. Il ne savait pas que vous fréquentiez le genre de personnes qui vous rendent actuellement visite. Il n'est pas non plus au courant que notre maison abrite à présent une affaire qui se fonde sur le travail d'une enfant.

— *Señora*, je vous ai dit que ma petite-fille ne demandait pas d'argent pour ses services et les gens qui viennent ici…

— Des gitans. Je suppose que nous pouvons nous estimer heureux que vous n'ayez pas rameuté tout votre clan !

À cet instant, Angelina apparut, Isadora dans les bras.

— *Hola, señora*, salua la fillette en souriant. Nous pouvons vous aider ?

— Est-ce elle qui prédit l'avenir ?

— *Sí, señora*, répondit Angelina. Voulez-vous que je prédise le vôtre ?

— Non.

La femme frissonna ouvertement au moment où Ramón apparaissait lui aussi sur la terrasse pour voir qui leur rendait visite.

— Et *lui*, qui est-ce ?

— Je m'appelle Ramón, *señora*. Et vous êtes la bienvenue chez nous.

Il sourit et lui tendit la main.

— Pour votre information, c'est à *moi* qu'appartient cette maison. Donc lui aussi habite ici ?

— *Sí, señora*, confirma María.

— Alejandro n'avait mentionné ni lui ni l'enfant. Il me semble que le bail comporte uniquement votre nom et celui de votre fille. Alors, combien d'entre vous se cachent encore à l'intérieur ?

— S'il vous plaît, nous sommes tous là. Ma fille est retournée aux États-Unis et…

María suivit la femme tandis que celle-ci entrait dans la maison, ouvrant chaque porte avec prudence, comme si elle craignait de se faire attaquer par un groupe de sauvages indésirables. Satisfaite qu'il n'y ait personne d'autre, elle balaya la cuisine et le salon des yeux.

— Comme vous le voyez, *señora*, j'ai transformé votre *finca* en une belle maison, déclara María.

La femme donna une pichenette à une fourmi sur la table de la

cuisine.

— En plus du fait que je viens de découvrir que vous aviez installé d'autres membres de votre famille dans notre maison sans permission et qu'une mineure y travaillait, je suis venue vous informer que nous allons augmenter le loyer à compter du mois prochain. Mon frère a toujours été trop généreux et lui aussi se rend compte que vous payez bien trop peu pour une telle propriété.

— Combien demanderez-vous, *señora* ?

Elle indiqua le montant et María et Ramón se regardèrent avec horreur.

— Mais, *señora*, c'est quatre fois plus que ce que nous payons aujourd'hui ! Nous ne pouvons nous le permettre et…

— Peut-être pourriez-vous lui faire augmenter ses tarifs, dit la femme en jetant un coup d'œil à Angelina.

— Mais nous avions un accord…

— Oui, pour *deux* personnes. À présent vous êtes quatre et, en outre, je suis certaine que la police nous soutiendrait si nous lui disions que des gitans squattent la maison de nos grands-parents chéris. Par conséquent, si vous n'êtes pas en mesure de payer ce que nous demandons, vous quitterez cette maison d'ici à la fin du mois qui, je vous le rappelle, est dans trois jours. Oh, et n'envisagez pas d'emporter quoi que ce soit de la maison. Nous savons exactement ce qu'elle contient. Au revoir, *señora*.

Alors que la sœur d'Alejandro regagnait sa voiture, Angelina sortit sur la terrasse et la pointa du doigt.

— Je vous maudis, *señora*, marmonna-t-elle. Puissiez-vous pourrir dans les profondeurs de l'enfer !

— Chut ! fit María quand la femme leva les yeux vers elles, avant d'allumer le moteur et de repartir dans l'allée. Ce n'est pas ça qui va nous aider.

— Doit-on quitter cette maison ? demanda la fillette.

— Oui, répondit María en lui prenant Isadora des bras, avant de regarder Ramón, impuissante. Où donc pouvons-nous aller ?

— Pour l'heure, je pense que le mieux est de retourner à Sacromonte.

Angelina tapa dans ses mains.

— Au moins moi je serai contente. Je serai près de la forêt, même si la baignoire va me manquer.

— La grotte nous appartient et personne ne pourra nous la réclamer, c'est déjà ça, observa María. Je savais que quelque chose se tramait, que tout ceci était trop beau pour durer.

Ramón tendit la main vers elle.

— Tu me l'avais confié en effet. N'oublie pas que nous avons été heureux à Sacromonte autrefois, *querida*. J'espère que nous pourrons l'être à nouveau.

— Et si Lucía a déjà envoyé l'argent ici et qu'il arrive après notre départ ? paniqua María.

— Il nous faut envoyer un télégramme à Pepe pour lui expliquer ce qui s'est passé et, pendant que nous sommes au bureau de poste, en profiter pour leur demander de garder tout courrier nous étant adressé. Tu vois ? fit-il en pressant doucement sa main dans la sienne. Tout problème a toujours une solution.

— Pourquoi es-tu si positif ?

— Parce que je n'ai pas d'autre choix.

* * *

Trois jours plus tard, Ramón emprunta une mule pour l'atteler à son chariot et y chargea toutes leurs affaires. María le suivit dans la voiture qu'elle espérait réussir à vendre – ils n'en auraient pas besoin à Sacromonte. María avait beau savoir que, pour les gitans, toute demeure était temporaire, elle ne pouvait s'empêcher de pleurer sa chère *finca* et sa période *paya*.

Ramón fit de son mieux pour égayer leur grotte. Il blanchit tous les murs à la chaux et aménagea une petite cour sur le côté où ils pourraient s'asseoir lors des longues journées brûlantes. Il suggéra même à María de transformer en salle de bains l'ancienne remise à l'arrière de l'écurie.

— Je ne peux pas fournir d'eau courante, regretta-t-il tandis que María, Angelina et lui fixaient la baignoire usée en étain et la chaise percée qu'il avait récupérées à la décharge de la ville, mais nous pourrons nous débrouiller avec ça.

Angelina le serra dans ses bras.

— *Gracias*, Ramón, ça sera parfait.

À bien des égards, pensa María alors qu'ensemble, assis dehors, ils contemplaient le coucher de soleil sur l'Alhambra, leur déménagement s'était révélé moins douloureux qu'elle le craignait. Leur ancienne communauté s'était réjouie de leur retour et il était réconfortant pour eux d'être entourés d'amis.

Le télégramme à destination de Pepe était parti et, chaque matin, Ramón se rendait au bureau de poste de la ville pour voir si le colis était arrivé. En vain.

— Au moins, nous avons l'argent de la voiture, *querida*, et peut-être trouverai-je bientôt du travail, rappela-t-il à María.

Elle le regarda, émue par son corps maigre qui luttait encore pour se remettre des dégâts que lui avaient infligés les années de prison.

— Espérons seulement que le paquet arrivera dans les prochaines semaines, soupira-t-elle.

* * *

Quatre mois plus tard, toujours rien : ni colis ni nouvelles de Pepe. María s'était remise à tisser des paniers, mais ils étaient peu nombreux ceux qui avaient assez d'argent superflu pour lui en acheter.

— Est-ce que je peux venir avec toi, *Abuela* ? demanda Angelina alors que María chargeait ses paniers sur un long bâton et s'apprêtait à les emporter sur la place centrale. Ramón peut s'occuper quelques heures d'Isadora et j'ai l'impression que tu as besoin d'aide.

— C'est gentil à toi. Peut-être en effet que ton joli minois pourra m'attirer des clients.

Elles se mirent alors en route pour ce long trajet. María était bien contente que l'été soit arrivé : le printemps avait été particulièrement humide et la boue avait ruisselé de la montagne, créant une puanteur qu'elle se rappelait très bien pour l'avoir déjà connue autrefois. Ce jour-là, c'était au contraire un soleil de juillet éclatant qui les accompagnait et, avec Angelina qui bavardait à côté d'elle, elle se sentait un peu plus gaie.

— Ne t'inquiète pas, *Abuela*, l'argent va arriver, je te le promets. Bon, la messe est bientôt terminée, déclara la fillette quand elles arrivèrent sur la Plaza de las Pasiegas, devant la cathédrale de Grenade. Beaucoup de gens vont sortir et peut-être voudront-ils t'acheter un panier. *Señora*, dit-elle en s'approchant d'une jeune *paya* qui traversait la place, ma grand-mère a fait ces magnifiques paniers de ses propres mains, est-ce que ça vous intéresse ? Ils sont très résistants, vous savez, ajouta-t-elle.

La femme secoua la tête, mais Angelina la suivit.

— Dans ce cas, si je vous parlais de votre avenir ?

De nouveau, la femme secoua la tête et accéléra le pas.

— Mais vous souhaitez sûrement savoir si votre fille épousera l'homme riche qu'elle fréquente ? insista-t-elle. Ou si votre mari obtiendra la promotion qu'il espère ?

À ces mots, la femme s'arrêta et fit volte-face, l'air abasourdie.

— Comment le sais-tu ?

— *Señora*, pour une peseta, je peux vous en dire bien plus. Bon, donnez-moi votre main et voyons un peu…

En retrait, María regarda Angelina tracer de ses petits doigts les lignes de la paume de cette jeune femme et, se hissant sur la pointe des pieds, lui chuchoter des secrets à l'oreille. Au bout d'une dizaine de minutes, la femme hocha la tête, ouvrit son sac à main et sortit son porte-monnaie pour en extraire un billet de cinq pesetas.

— As-tu de la monnaie ?

— Malheureusement non, *señora*, mais peut-être voudriez-vous un panier de ma grand-mère à la place ?

La jeune femme semblait hébétée et acquiesça sans broncher. Angelina alla donc récupérer un panier auprès de María.

— *Gracias, señora*, je vous souhaite une longue vie heureuse à vous et à votre famille.

La fillette retourna vers sa grand-mère en agitant le billet.

— Tu vois ? Je t'avais dit que tu n'avais pas besoin de t'inquiéter pour l'argent.

Quand María repartit le long des ruelles sinueuses vers Sacromonte, il ne lui restait plus aucun panier. À la place, la poche de sa jupe était pleine de pièces et de billets.

— Je n'avais jamais rien vu de tel, se réjouit María à Ramón ce soir-là, autour d'un festin de boudin noir. Elle a réussi à persuader client après client de se laisser prédire leur avenir. Et elle n'avait même pas de romarin à leur offrir.

— Peut-être cela aide-t-il qu'elle soit encore une enfant et ressemble à une *paya*, répondit Ramón en haussant les épaules.

— Oui, sans doute, mais surtout elle leur disait à tous un petit quelque chose sur eux-mêmes qui les intriguait et leur donnait envie d'en savoir plus. Son don est incroyable. Cela m'effrayait de la regarder. Elle a dit qu'elle voulait y retourner la semaine prochaine, mais je ne sais pas si c'est bien de notre part d'utiliser ses talents pour de l'argent. C'est ce qu'il s'est passé avec Lucía.

— Et comme Lucía, Angelina a un caractère bien trempé. Crois-moi, cette jeune demoiselle ne fera jamais rien contre son gré. Par ailleurs…

— Quoi donc ?

— Si Angelina l'a fait, c'était pour te réconforter *toi*. Elle voulait te montrer que tu ne devais pas t'inquiéter parce qu'elle t'aime. Qu'y a-t-il de mal à ça ?

— C'est juste que j'ai toujours l'impression de dépendre des autres, soupira-t-elle.

— Non, *querida*, nous tous dépendons de *toi*. Allez, il est l'heure de se coucher.

Isadora

Juin 1951, cinq ans plus tard

34

— Tu dors, Isadora ?

— Oui, profondément, répondit celle-ci en enfouissant son visage dans l'oreiller.

— Je sais que ce n'est pas vrai parce que tu me parles, et si tu ne sors pas du lit je vais devoir te chatouiller…

Les doigts d'Angelina se glissèrent sous la couverture et se dirigèrent vers le ventre d'Isadora, l'endroit où elle était le plus sensible. Ils se déplacèrent légèrement jusqu'à ce que la petite se mette à glousser.

— Arrête ! Arrête ! s'exclama-t-elle en repoussant ses draps pour descendre de son lit. Ça y est, je suis debout ! Qu'est-ce que tu veux ?

— Que tu viennes avec moi en ville avant le réveil d'*Abuela* et de Ramón.

— Mais ils ne veulent pas que tu dises la bonne aventure aux *payos*, rappela Isadora à sa cousine en se frottant les yeux de ses toutes petites mains.

— J'ai regardé dans la boîte à sous et ils nous diront qu'il n'y a rien pour le dîner si je n'y vais pas. Tu veux bien venir ? S'il te plaît ? J'ai toujours plus de clients quand tu m'accompagnes, supplia Angelina.

— D'accord, soupira Isadora. Tu veux encore que je porte cette robe idiote ? Elle est trop petite pour moi et elle me gratte.

— Oui, s'il te plaît, tu es si mignonne avec.

Angelina lui tendit la robe à fleurs, aux manches bouffantes, et l'aida à l'enfiler.

— C'est pour les bébés, se plaignit la petite fille, et en plus, comme je te l'ai dit, je suis un garçon manqué. Aïe ! fit-elle quand sa cousine entreprit de coiffer ses longues boucles brunes.

— Après, je te promets de t'acheter une glace, l'amadoua Angelina en lui attachant un ruban rose dans les cheveux. Allez, mets tes chaussures et en route !

Elles passèrent sur la pointe des pieds devant le rideau qui séparait la cuisine de la chambre de Ramón et de leur grand-mère, et Angelina prit le pichet d'eau pour remplir sa gourde. Quand elles sortirent, Isadora fut frappée par la chaleur de cette journée, bien qu'il ne soit que huit heures.

— Que tu es jolie dans ta robe, observa Isadora en contemplant sa cousine.

Secrètement, elle pensait qu'Angelina était la personne la plus belle qu'elle ait jamais vue, et elle savait que tous les garçons de Sacromonte étaient de son avis. Avec ses longs cheveux dorés, ses

grands yeux bleus et sa peau qui ne fonçait jamais au soleil, Isadora trouvait qu'elle ressemblait à une princesse du livre de contes de fées que Ramón lui avait offert lorsqu'il lui avait appris à lire.

— Est-ce que tu vas te marier un jour ? l'interrogea-t-elle. Après tout, tu as presque seize ans.

— Je ne me marierai jamais, *pequeña*. Ce n'est pas mon destin.

— Comment tu peux dire ça ? Toutes les belles princesses rencontrent leur prince. Même *Abuela* a rencontré Ramón, gloussa Isadora.

— Je le sais, c'est tout. J'ai bien d'autres choses à faire, tu vois. Alors que toi, tu connais déjà le tien.

— J'espère pas. Tous les garçons que je connais sont laids et malpolis. Tu en es sûre ?

— Certaine.

— Comment tu sais toutes ces choses ? s'enquit Isadora tandis qu'elles se dirigeaient vers le centre-ville à travers les ruelles raides et pavées.

— Je sais, c'est tout. Et parfois, je préférerais ne pas savoir. Surtout quand ce sont des choses horribles.

— Comme des monstres, ou d'énormes serpents ?

— Entre autres, répondit Angelina en souriant.

— J'aimerais bien avoir un don comme le tien. Comme ça, je pourrais savoir si *Abuela* va me préparer des *magdalenas* pour mon goûter, après l'école.

— Avance, *pequeña*, arrête de traînasser !

Isadora se détourna d'une chenille qui grimpait lentement sur un mur et rattrapa sa cousine en sautillant.

Sur la place, elle colla sur ses lèvres son sourire le plus attendrissant tandis qu'Angelina appâtait son premier client en lui faisant une remarque sur un aspect de sa vie. Isadora savait que les conversations entre sa cousine et les *payos* devaient rester privées, alors elle se distrayait en regardant ce qu'il se passait dans les ruelles étroites qui donnaient sur la place. Son endroit préféré était le café qui s'ouvrait d'un côté pour vendre des glaces aux touristes. Il y en avait de toutes les couleurs et elle les avait presque toutes goûtées.

— Aujourd'hui, je prendrai la verte avec les petits morceaux de chocolat, murmura-t-elle en la scrutant avec envie. Il fait si chaud…

Elle s'essuya le front et regarda derrière le comptoir pour voir si son ami Andrés était à la boutique. C'était le fils du propriétaire désagréable du café et il avait sept ans – un peu plus d'un an de plus qu'elle. Comme elle, le week-end et pendant les vacances, il venait travailler avec ses parents, mais il faisait toujours tomber des assiettes

et n'arrivait pas à mettre la glace comme il fallait dans les cornets, alors le plus souvent ses parents l'envoyaient jouer sur la place.

Ils avaient fait connaissance dans la ruelle jouxtant le café : tous deux s'y étaient accroupis pour échapper au soleil brûlant de midi. Andrés lui avait offert une gorgée de sa limonade, ce qui lui avait agréablement piqué la langue. Dès cet instant, elle était tombée follement amoureuse de lui – et de la limonade.

Évidemment, c'était un *payo*, donc lorsque Angelina disait qu'elle avait déjà rencontré son prince, Isadora savait qu'Andrés ne comptait pas. Il était si beau, avec ses yeux clairs couleur noisette et sa masse de boucles brunes. Il était gentil et intelligent aussi – il savait bien mieux lire et écrire qu'elle. Contrairement aux autres *payos*, il n'avait pas du tout l'air soupçonneux en sa présence ; au lieu de cela, il semblait fasciné par le fait qu'elle habite dans une grotte et que sa cousine prédise l'avenir.

Parfois, il la regardait comme s'il avait envie de l'embrasser, ses lèvres près des siennes, mais alors il rougissait, s'essuyait la bouche sur sa main et suggérait d'aller jouer au ballon sur la place.

Isadora n'avait parlé de son ami à personne. Elle savait que sa famille haïssait les *payos*, qui n'étaient bons que pour leur argent. Mais Andrés était différent et elle savait qu'il l'appréciait. Il avait dit qu'un jour il l'épouserait et qu'ensemble ils géreraient une oliveraie.

— J'aime pas les olives, avait-elle répondu d'un air contrarié, pourtant secrètement enchantée par cette idée.

— On pourra avoir d'autres choses aussi, s'était-il alors empressé d'ajouter. Tout ce que tu voudras.

— On pourra manger de la glace tous les jours ?

— Oui, bien sûr.

— Et est-ce qu'on pourra avoir un chaton ou un bébé, et puis une baignoire ?

— On aura tout ça et beaucoup d'autres choses encore. Pour notre mariage, on organisera une grande *fiesta* dans ta grotte comme celles dont tu m'as parlé. On dansera ensemble et tout le monde mangera de la glace.

Il avait alors souri jusqu'aux oreilles et lui avait renvoyé le ballon.

— Tu en veux une, *señorita* ? lui demanda le père d'Andrés de derrière le gros congélateur transparent qui abritait les glaces.

Isadora émergea de sa rêverie.

— *Sí*, mais j'ai pas d'argent.

— Dans ce cas, du balai ! lui cria-t-il. Tu gênes les clients.

Isadora le regarda en haussant les épaules et décida que *lui* elle ne l'inviterait à aucune *fiesta*. Andrés n'était pas au café, mais il était

encore tôt.

— Moi elle ne me gêne pas, déclara une voix grave derrière elle. J'en voudrais deux comme ça, ajouta l'homme en désignant la glace verte.

— *Sí, señor*.

Isadora se retourna et aperçut une flopée de fidèles sortir de la cathédrale. La première messe du matin venait sans doute de se terminer. Elle vit Enrique, le père d'Andrés, changer d'expression et adresser un sourire mielleux au *payo*. Lorsque les deux cornets furent prêts, Isadora leva les yeux vers ce client. Il était très grand et avait des yeux bruns profonds et la peau rougie par le soleil. Elle songea qu'il avait l'air gentil, un peu triste aussi.

— Tiens, *señorita*, fit-il en lui tendant l'un des deux cornets.

— Pour moi ? s'étonna-t-elle.

— *Sí*.

Elle le remercia et lécha la glace qui fondait déjà sous le soleil et dégoulinait le long du cornet. Ayant identifié un client potentiel, elle lui adressa son sourire le plus craquant.

— Vous voulez qu'on vous dise votre avenir ? lui demanda-t-elle.

Visiblement, cet homme parlait très peu espagnol et n'eut pas l'air de comprendre. Isadora répéta donc sa question dans un anglais approximatif que lui avait enseigné Angelina, au cas où elle croiserait des touristes anglophones.

— Tu peux me dire mon avenir ?

Ce fut au tour de la petite fille de dire qu'elle ne comprenait pas. Elle pointa alors Angelina.

— Ma *prima*. Elle est très douée, expliqua-t-elle en montrant sa paume et en faisant mine de lire les lignes de sa main.

— Pourquoi pas ?

L'homme suivit donc Isadora, tout en léchant sa glace. Angelina était en train de finir avec une autre cliente et Isadora maintint une certaine distance pendant que l'argent changeait de main.

— Tiens, dit-elle lorsque la femme se fut éloignée. J'ai quelqu'un pour toi. Il parle pas bien espagnol, chuchota-t-elle rapidement.

— *Hola, señor*, l'accueillit Angelina, un grand sourire aux lèvres. Je peux voir votre main ? demanda-t-elle en anglais. Ensuite je vous parlerai de votre fille.

— Ma fille ?

Voyant le choc s'inscrire sur le visage du touriste, comme sur celui de tous les clients d'Angelina lorsqu'elle leur disait un secret qu'elle connaissait on ne savait comment, Isadora partit finir sa glace à l'ombre d'un auvent de l'autre côté de la place. Elle espérait recevoir

une petite commission pour avoir amené cet homme à Angelina. Peut-être pourrait-elle acheter un cadeau à sa grand-mère avec les quelques centimes que sa cousine lui donnerait. Alors qu'elle réfléchissait à cela, tout en se sentant triste qu'Andrés ne soit toujours pas arrivé au café, un chaton noir et blanc, tout maigrichon, sortit de la ruelle près d'elle et se mit à lui tourner autour des jambes.

— Oh ! Comme tu es mignon, s'attendrit Isadora quand elle le prit dans ses bras et qu'il se mit à ronronner. Peut-être que *toi* tu pourrais être un joli cadeau pour *Abuela*.

Regardant la place, elle vit que l'homme qu'elle avait amené à Angelina était en train de repartir. Elle alla retrouver sa cousine, le chaton toujours dans les bras.

— Regarde ce que j'ai trouvé, annonça la petite fille pleine d'espoir, mais les yeux d'Angelina suivaient toujours son client. Regarde ! insista-t-elle. Est-ce qu'on peut le ramener à la maison ? *S'il te plaît*, supplia-t-elle.

— Tu sais bien que non. On a déjà du mal à manger à notre faim, alors un animal… Rentrons à la maison, je suis trop fatiguée et j'ai trop chaud pour voir d'autres clients.

— Et ma glace ?

— Tu en as déjà eu une, coquine. Cet homme t'en a acheté une. Il y a tant de tristesse dans le monde… *Ay*, fit-elle en se passant une main devant les yeux. Bon, repose ce chaton où tu l'as trouvé et allons-y.

Isadora obéit, contrariée parce que c'était un long trajet qui l'attendait pour rentrer à la maison, à pied et sous le soleil, qu'elle n'avait pas vu Andrés et que, malgré toutes ses supplications, elle n'avait pas le droit d'avoir un animal de compagnie.

— Tu as gagné beaucoup d'argent ce matin ? demanda-t-elle à Angelina.

Elle avait l'habitude des silences de sa cousine quand elles rentraient de ces séances de bonne aventure. *Abuela* disait que ça la vidait de toute son énergie, alors la petite fille essayait toujours de lui remonter le moral sur le chemin du retour.

— Oui, cet homme m'a donné dix pesetas.

— Dix pesetas ! s'exclama Isadora en tapant dans ses mains. Pourquoi tu as l'air triste alors ? Tu devrais être ravie !

— Parce que même si ce sont des *payos*, j'aimerais ne pas devoir leur prendre leur argent, leur dire l'avenir gratuitement.

— Tu ne prends pas d'argent aux gitans qui viennent te voir, si ?

— Non, mais c'est parce qu'ils n'en ont pas, répondit Angelina en souriant faiblement à Isadora avant de lui ébouriffer les cheveux. Tu es bien mignonne et je suis désolée de me fâcher quelquefois.

— Je comprends, répondit la petite fille en lui tapotant la main. C'est un grand fardeau que tu portes sur tes épaules, déclara-t-elle, répétant les mots que María avait prononcés trois jours plus tôt.

Une de leurs voisines était venue dans leur grotte pour implorer Angelina de préparer une potion pour sauver sa mère de soixante-dix ans. L'adolescente s'était exécutée mais, après le départ de la voisine, elle avait secoué la tête : « Elle va mourir dans la nuit, il n'y a rien que je puisse faire. »

— C'est gentil à toi de dire ça, mais mon don est aussi un grand privilège. Et je ne devrais pas me plaindre. (Elle s'arrêta soudain et serra Isadora contre son cœur.) Je t'aime, *querida*, et nous devons passer le temps qui nous est donné ensemble dans la joie.

* * *

Un mois plus tard, alors que la chaleur de juin cédait à un mois de juillet encore plus étouffant, Isadora rentra un soir et découvrit un inconnu assis dans la cuisine de sa grand-mère. Elle leva les yeux vers María qui, dans son fauteuil à bascule, avait les yeux rougis par les larmes.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui s'est passé, *Abuela* ? s'inquiéta-t-elle en grimpant sur les genoux de sa grand-mère, ignorant le visiteur.

María fit de son mieux pour se calmer tandis qu'elle entourait sa petite-fille de ses bras.

— *Ay*, Isadora, je… Je suis tellement désolée, *querida*, tellement désolée…

— Pourquoi ? Vous avez tous les deux l'air si tristes, fit-elle en fixant l'homme qui buvait un verre du brandy que Ramón gardait pour les occasions particulières. C'est qui ?

María esquissa un faible sourire.

— Au moins, ça, c'est une bonne nouvelle. Je te présente Pepe, ton oncle.

— Pepe ! Tu veux dire ton fils qui habite aux États-Unis ? Mon oncle ?

— Eh oui.

— Et il est venu jusqu'ici ?

— Comme tu peux le voir, sourit María.

Isadora se posa l'index sur la bouche, comme elle faisait lorsqu'elle réfléchissait.

— Mais alors… pourquoi est-ce que tu es triste, *Abuela* ? Tu dis si souvent qu'il te manque, et maintenant il est là.

— C'est vrai… Et je suis très heureuse de le voir.

La fillette descendit des genoux de sa grand-mère et traversa la

cuisine pour se placer devant son oncle.

— *Hola*, je m'appelle Isadora et je suis contente de vous rencontrer, fit-elle en tendant la main avec solennité.

Pepe gloussa en lui serrant la main.

— Je vois que ma nièce a d'excellentes manières.

— En effet. C'est grâce à Angelina – elle l'emmène parfois en ville quand elle prédit l'avenir aux *payos*. Elle parle également un peu anglais.

— Mais moi, *pequeña*, je ne suis pas un *payo*, alors viens embrasser ton oncle Pepe.

Isadora permit à Pepe de la serrer dans ses bras. Quand il l'embrassa, son énorme moustache lui chatouilla la joue.

— Regarde, je t'ai rapporté un cadeau des États-Unis, annonça-t-il en saisissant un paquet près de lui pour le lui remettre.

— Un cadeau ? Pour moi ? Regarde, *Abuela* ! C'est une boîte emballée dans du joli papier ! Merci, oncle Pepe.

— Non, Isadora, sourit Pepe. Il faut que tu retires le papier pour voir ce qu'il y a à l'intérieur.

— Mais le papier est si beau, je vais l'abîmer si je l'enlève, s'inquiéta la petite fille.

— Attends, je vais te montrer.

Pepe prit la boîte et la posa sur la table de la cuisine. Il commença à défaire le ruban rose, puis ouvrit le papier d'un côté. Isadora prit le relais en suivant son exemple, puis retira le couvercle de la boîte. Elle poussa un petit cri en découvrant ce qu'elle contenait.

— Une poupée ! Et elle ressemble à Angelina ! Elle est tellement belle. C'est pour moi, pour de vrai ?

— Oui, et j'espère que tu prendras bien soin d'elle. Elle s'appelle Gloria.

Isadora souleva la poupée, émerveillée.

— J'en ai vu dans les magasins *payos*, mais elles coûtent beaucoup de pesetas. *Gracias, Tío*, fit-elle en serrant Gloria dans ses bras. Je promets de bien m'occuper d'elle. Peut-être que tu pleurais de joie, *Abuela* ? dit-elle en se tournant vers María, pleine d'espoir.

Pepe et María s'échangèrent alors un regard.

— Nous étions tristes tous les deux parce que Pepe m'a appris que ta maman, Lucía, a rejoint les anges au ciel.

— Elle est partie pour le Monde supérieur ? s'enquit Isadora en remuant les bras de Gloria et en jouant avec la chaussure et la chaussette miniatures qui glissaient de son pied minuscule.

— Oui.

— Alors je la rencontrerai jamais sur terre ?

— Non, Isadora.

— J'aurais bien aimé la rencontrer, mais je suis sûre qu'elle est heureuse là où elle est. Angelina dit que le Monde supérieur est un très bel endroit. Est-ce que je peux aller lui montrer Gloria ?

— Bien sûr. Elle est dans la cour en train de s'occuper de ses plantes.

Quand Isadora eut quitté la pièce, Pepe sourit à sa mère.

— Elle est adorable, Maman. Si naturelle, contrairement aux enfants américains.

— C'est vrai. Et à bien des égards, je suis contente qu'elle ne se rappelle pas Lucía. Elle aura ainsi moins de chagrin. Tu étais en train de me dire comment c'était arrivé…

— Nous étions donc à Baltimore et, en effet, Lucía était épuisée, buvait et fumait trop, mais pas plus que d'habitude. Elle s'est installée sur scène comme toujours et a commencé sa *farruca*. À la fin de la danse, elle a crié « *¡Olé!* », puis s'est effondrée à terre. Le public a pensé que cela faisait partie du spectacle – et nous aussi. Ce n'est que lorsque nous avons vu qu'elle ne se relevait pas que nous avons su que quelque chose n'allait pas. On a appelé une ambulance, mais elle était déjà morte à son arrivée à l'hôpital. Les médecins ont dit qu'elle avait eu une crise cardiaque foudroyante. Elle n'a probablement pas senti de signes avant-coureurs.

María fit son signe de croix.

— La danse l'a tuée.

— Au moins, elle est partie en faisant ce qu'elle aimait.

— Mais elle était si jeune ! Elle n'avait même pas quarante ans ! Et c'est si triste qu'elle n'ait jamais pu revenir voir sa fille à Sacromonte.

— C'est certain. Bien souvent je lui ai suggéré de venir ici, mais elle trouvait toujours une excuse. Maintenant que je connais Isadora, je crois que je comprends pourquoi : c'est le portrait de son père !

— Je suppose, oui, convint María. Et pas juste physiquement : comme lui elle est douce et gentille et très, très patiente. Elle suit Angelina partout, comme un petit chien.

— Maman, crois-tu que nous devrions dire à Meñique qu'il a une fille ?

— Lucía m'a toujours fait promettre que je ne le ferais pas, mais maintenant qu'elle n'est plus là… Qu'en penses-tu ?

— J'ai entendu dire que Meñique était désormais marié, qu'il habitait en Argentine avec sa femme et ses deux enfants.

— Il a donc enfin tiré un trait sur Lucía ?

— Oui. Est-il correct de perturber sa nouvelle famille avec une telle nouvelle ? Mais en même temps, n'est-il pas injuste qu'Isadora ne

connaisse jamais son père ?

— Ici, elle a eu Ramón, sans compter Angelina et moi. Il faut que je te dise une chose : je n'ai jamais reçu un centime de la part de Lucía après son départ. Alors même que je t'avais écrit un télégramme prévenant que nous avions déménagé et que l'argent devait être envoyé aux bons soins du bureau de poste.

— J'ai bien reçu ce télégramme et je te jure que j'étais avec elle quand elle vous envoyait régulièrement de l'argent. Tu dis que rien ne vous est parvenu ?

— Rien du tout. Pourtant cela fait cinq ans que Ramón se rend au bureau de poste en ville une fois par semaine. On lui a toujours dit qu'il n'y avait rien pour nous.

— Dans ce cas, on peut supposer qu'il y a un homme très riche au bureau de poste, quelqu'un qui a dû s'acheter une belle voiture. Pourquoi ne m'as-tu pas dit que vous aviez besoin d'aide ?

— Je n'allais pas mendier auprès de ma famille, répondit María en secouant la tête. Et nous avons plus ou moins réussi à nous débrouiller.

Pepe se leva et s'approcha d'elle.

— Maman, je suis tellement désolé. Si j'avais su, je vous aurais aidés, mais je n'étais au courant de rien. Au moins, me voilà de retour et je vais pouvoir m'occuper de toi. Je suis venu avec toutes mes économies et, si nous faisons attention, cela devrait suffire pour nous nourrir de nombreuses années. Et aussi…

Pepe se triturait la moustache.

— Oui ?

— Avant de partir, j'ai rappelé à Papa l'existence d'Isadora. Je lui ai demandé de me donner de l'argent pour elle. Après tout, Lucía était sa mère et tout ce qu'elle possédait devrait lui revenir de droit.

— Tu as raison. Et te l'a-t-il donné ?

— Il a expliqué que l'année avait été difficile, que les salaires du *cuadro* avaient été bien entamés pour acheter de nouveaux costumes pour le spectacle. Il m'a donné une petite somme, mais rien comparé à ce qu'il devait à Lucía.

María poussa un profond soupir.

— Je vois qu'il n'a pas changé.

— Malheureusement non. Mais avant de partir, je me suis permis de vendre les fourrures de Lucía, ainsi que tous ses bijoux. Je n'ai pas obtenu le montant que j'aurais dû, mais au moins maintenant Isadora a une jolie somme pour son avenir. Demain, j'irai lui ouvrir un compte en ville. Avec un peu de chance, avec l'amélioration de la situation en Espagne, son héritage devrait prospérer. Peut-être ne devrions-nous

rien lui dire et lui remettre pour ses dix-huit ans.

Pour la première fois, María sourit gaiement.

— Bonne idée. Comme ça au moins elle aura quelque chose avec quoi se lancer dans la vie adulte. Mieux vaut l'oublier entretemps. Combien de temps vas-tu rester, *querido* ?

— Eh bien, le *cuadro* n'existe plus. Après la mort de Lucía, tous sont partis de leur côté, quant à moi j'en ai marre d'être sur la route. Je suis donc revenu pour de bon, Maman, déclara-t-il en prenant la main de María dans la sienne.

— Voilà une nouvelle qui me comble de joie ! Tu peux t'installer dans la grotte de Ramón.

— Il habite ici avec toi ?

— Oui, répondit María, ne souhaitant plus cacher son amour pour l'homme qui avait été tout ce que son mari n'avait pas été. J'espère que tu comprends, Pepe.

— Bien sûr, Maman. J'idolâtrais peut-être mon père quand j'étais enfant, mais je n'ai pas mis longtemps à comprendre qui il était vraiment.

— Sans Ramón, je n'aurais pas survécu. Et ton père alors ? Où est-il ?

— Je l'ai laissé à San Francisco. Il aime la Californie à cause du temps. Il joue dans un bar de la ville.

— Est-il seul ? s'enquit María, prenant conscience que cela ne la faisait plus souffrir d'en parler.

— Il… non. Sa dernière petite amie en date s'appelle Juanita, mais je suis sûr que ça ne va pas durer.

— Et peu m'importe si cela dure ou non, déclara María d'une voix ferme, car cette fois c'était la vérité. Et toi, Pepe ? As-tu quelqu'un ?

— Non, Maman, qui voudrait de moi ? gloussa-t-il.

— De nombreuses femmes ! Regarde-toi : tu es beau, talentueux et encore jeune.

— Peut-être que le mariage n'est pas pour moi.

— Attends un peu que les filles de Sacromonte te voient. Elles feront la queue devant ta porte. Bon, il faut que je m'active pour le dîner. Va voir si Ramón est de retour avec l'eau, tu veux bien ?

— D'accord, Maman.

Tandis qu'il descendait la colline, Pepe soupira, se demandant s'il devait dire la vérité à sa mère pour ne pas qu'elle essaie de le marier. Néanmoins, il y avait des choses qu'il valait mieux qu'une mère ne sache jamais, même si elle aimait son fils de tout son cœur. Si elle apprenait ce qu'il était, le choc risquait de la tuer. Il savait qu'il devrait garder son secret pour lui pour le reste de sa vie.

* * *

Les nouvelles se répandaient vite autour de la montagne et, le lendemain, tous les gitans qu'il restait à Grenade ou presque vinrent chez María afin de lui présenter leurs condoléances et rendre hommage à La Candela, la plus grande danseuse de flamenco que Sacromonte ait jamais connue. Pepe avait rapporté ses cendres et, au crépuscule, María et Angelina prirent la tête de la procession vers le bois, les femmes chantant des lamentations funèbres tandis qu'Angelina murmurait des incantations pour guider Lucía vers le Monde supérieur.

D'une main, Pepe tenait la boîte en bois sculpté contenant les cendres de sa sœur et, de l'autre, la petite main de sa fille. Les yeux secs et le visage grave, Isadora se concentrait sur le chemin devant eux. Il sentit son cœur se serrer à l'idée qu'elle ne connaîtrait jamais sa mère, ne se blottirait jamais dans ses bras, ne danserait jamais avec elle….

Lorsqu'ils atteignirent la clairière, tout le monde se tut. Dans la rangée de croix où reposaient des générations d'Albaycín, on avait préparé un petit emplacement pour Lucía, à côté de ses frères. Pendant qu'Angelina entonnait une prière, Pepe et María déposèrent doucement l'urne dans le sol et, de leurs mains nues, la recouvrirent de la terre riche du bois à laquelle se mêlaient les larmes de María.

Pepe se releva et fit son signe de croix en regardant la tombe. *Ma sœur chérie, tu m'as sauvé la vie de plus de façons que tu n'en avais conscience.* Il repartit vers Isadora et la souleva dans ses bras pour le long trajet du retour. Ce faisant, en silence, il fit monter un serment vers le ciel. *Je te jure, Lucía, que je prendrai soin de ta fille tant que Dieu me prêtera vie*.

Tiggy
Sacromonte, Grenade, Espagne
Février 2008

Cerf blanc (*Cervus elaphus*)
Cerf élaphe souffrant de leucistisme,
une maladie génétique entraînant la perte du pigment naturel roux de ses poils et de sa peau.
Animal le plus rare qui soit, on le considère comme
un messager de l'Autre Monde dans le folklore britannique.

35

Pepe bâilla et se moucha.

— Je crois que j'ai assez parlé, conclut-il en hochant la tête. Angelina va continuer, d'accord ?

Nous regardâmes Pepe se lever et quitter la terrasse.

— Pauvre Lucía, dis-je en m'extrayant littéralement de l'« Autre monde » où j'avais passé l'heure qui précédait. Elle était si jeune.

— En effet, mais elle était égoïste aussi. Elle ne vivait que pour danser. Bien souvent, les artistes d'exception, comme elle, sont de mauvais époux et de mauvais parents, observa Angelina.

— Je pense deviner le secret que Pepe voulait cacher à sa mère, dis-je doucement.

— Oui, je l'ai su dès que je l'ai vu. De nos jours, on peut être qui on est, aimer les hommes, les femmes, ou parfois les deux, mais à l'époque ce n'était pas le cas. Surtout au sein de la communauté gitane. Pauvre Pepe, il est né au mauvais siècle.

— Il est donc resté avec vous, María, Ramón et ma mère à Sacromonte ?

— Oui. Il gagnait sa vie comme guitariste. Finalement, nous ne nous en sommes pas trop mal sortis. Nous étions pauvres, mais pas malheureux. Et tu sais déjà que Pepe avait apporté de l'argent des États-Unis. Par ailleurs, grâce à lui, Isadora a reçu un héritage de sa mère à ses dix-huit ans. C'est ce qui a aidé la famille à prospérer.

— Comment cela ?

— Elle a utilisé l'argent pour permettre à son mari de monter une société. Ton père, Erizo.

— Qui était-il et comment était-il ? demandai-je, avide d'informations.

— Tu connais déjà son nom. Il s'agit d'Andrés, le garçon qu'elle avait rencontré étant enfant, le fils du marchand de glaces sur la place de Grenade. Évidemment, les parents d'Andrés ne voulaient pas qu'il épouse une gitane, mais lui s'en moquait et, après leur mariage, il s'est installé ici. Ramón, María et moi avons déménagé dans l'ancienne grotte de Ramón avec Pepe pour qu'Isadora puisse fonder une famille avec Andrés dans leur propre demeure. Isadora a utilisé son argent pour aider Andrés et Ramón à monter une affaire. Quand Pepe a parlé des vendeurs de boissons ambulants à New York, Andrés a eu l'idée d'acheter une orangeraie. Ramón cultivait et pressait les oranges, tandis qu'Andrés vendait le jus en ville. Ton père et Pepe ont conçu un système de réfrigération à attacher sur le côté de sa mobylette pour

garder le jus au frais. Avec ça, il ne gagnait pas une fortune, mais assez pour vivre. Il restait assez de *payos* et il y avait de plus en plus de touristes, tous des clients potentiels. Au bout d'un moment, il a construit deux autres machines et, en été, il employait quelqu'un pour vendre à la fois le jus d'orange et cette boisson, le Coca-Cola, qui était devenue si populaire. Andrés était l'entrepreneur de la famille.

— Quand mes parents se sont-ils mariés ?

— Quand ta mère a eu dix-huit ans.

— Mais cela veut dire que… qu'ils ont attendu vingt ans avant de m'avoir ! m'étonnai-je après avoir fait le calcul. Pourquoi ?

— Ce n'était pas un choix, *querida*. Plus que tout, ils rêvaient d'une famille, et aucun couple ne méritait autant qu'eux d'en fonder une. Ils s'aimaient tant… Bien sûr j'ai essayé de les aider, mais il semblait que ta mère ne puisse pas tomber enceinte et ils avaient abandonné l'idée bien avant ton arrivée. Alors, comme cela se passe de temps en temps, une fois qu'ils ont arrêté d'essayer et qu'ils se sont détendus, tu t'es décidée à pointer le bout de ton nez.

— Mais s'ils s'aimaient tant, pourquoi donc m'ont-ils laissée à Pa Salt ?

— *Ay*, Erizo, n'oublie pas que même si la Guerre civile était terminée, Franco avait fait beaucoup de mal à l'Espagne. Pour beaucoup, les années qui ont suivi ont été presque aussi terribles. Tout le pays avait des problèmes d'argent et, encore une fois, c'est notre communauté qui a été frappée le plus durement. Mais cela n'aurait pas posé de problème si…

— Si quoi, Angelina ?

Je vis des larmes apparaître dans les yeux de la vieille femme. Elle essaya de se reprendre et je me préparai à enfin entendre ce qui s'était passé.

— Au cours de ma vie, j'en ai vu des tragédies, mais celle de tes parents était la pire. Oui, la pire de toutes.

— D'accord, mais vous devez me dire ce qui leur est arrivé, Angelina.

— Tout d'abord, laisse-moi te confier que je n'ai jamais vu autant de joie chez un être humain que le jour où mon Isadora chérie m'a annoncé qu'elle attendait un enfant. Et alors ton père est arrivé sur sa vieille mobylette, les bras chargés de fleurs pour sa bien-aimée. Je n'avais jamais vu un homme aussi heureux. Néanmoins j'ai dit à ta mère qu'elle était âgée et devait se reposer. Andrés aussi la traitait comme une précieuse poupée de porcelaine, et il faisait des heures supplémentaires afin de mettre de l'argent de côté pour ton arrivée. Chaque semaine qui passait, où tu te développais, était un miracle

pour eux. Et puis un soir de pluie battante, ton père n'est pas rentré à la maison. Pepe est alors allé au commissariat et les policiers lui ont dit qu'un homme avait en effet été retrouvé mort dans un fossé, sous sa mobylette. C'était Andrés… le récipient du jus d'orange était lourd et la police a dit que cela avait déstabilisé la mobylette sur les routes glissantes de pluie. Je…

Je regardai Angelina sortir un grand mouchoir rose. Moi-même, je serrais les mains pour ne pas pleurer.

Elle secoua la tête et frissonna.

— Pendant toutes ces années, ils ont essayé de t'avoir, mais il n'a pas vécu assez longtemps pour te voir naître. La mort d'Andrés a anéanti ta mère : elle n'arrivait plus à manger ni à boire, bien que je lui dise de se forcer pour ton bien. Tu es arrivée un mois en avance et tu dois me croire quand je te dis que j'ai tout essayé pour sauver ta mère, mais je n'ai rien pu faire. Je n'ai pas pu stopper l'hémorragie, Erizo, et lorsque l'ambulance qu'avait appelée Pepe est arrivée, les secouristes non plus n'ont pas réussi. Elle est morte le lendemain de ta naissance.

— Je vois.

Il n'y avait rien d'autre à dire. Nous gardâmes toutes deux le silence quelques instants et je songeai à quel point la vie pouvait être cruelle.

— Pourquoi eux ? murmurai-je, plus à moi-même qu'à Angelina. Après toutes ces années à essayer, à espérer, ne méritaient-ils pas un peu de temps avec leur bébé ? Avec *moi* ?

— Si. C'est une histoire terrible et tu comprends maintenant combien cela me brise le cœur de la raconter. Toutefois, même s'ils sont partis jeunes et qu'ils ne t'ont pas connue, je rencontre tant de gens qui vivent longtemps et ne trouvent jamais l'amour que ressentaient tes parents l'un pour l'autre… Si cela peut te réconforter, *querida*, ton arrivée était aussi désirée que possible. Très souvent, je sens la présence de ta mère autour de moi. Je ressens sa gaieté – elle était toujours si joyeuse, c'était son don. Je… l'adorais, vraiment. (Angelina se moucha bruyamment et secoua la tête.) Je crois que sa mort a brisé le cœur de Pepe pour toujours. C'est pour cela qu'il est parti à l'instant – rien qu'en parler lui est insupportable.

Je me repris, sachant que je n'avais plus beaucoup de temps et qu'il fallait que je sache tout avant de repartir.

— Alors, comment me suis-je retrouvée avec Pa Salt ?

— Il est venu me voir pour que je lui lise les lignes de la main juste après la mort de ta mère. Tu étais là, âgée de quelques jours seulement. Il a écouté ton histoire et a proposé de t'adopter. Tu dois comprendre, Erizo, Pepe et moi, on était vieux et pauvres. On ne

pouvait pas t'offrir la vie que tu méritais.

— Vous lui faisiez confiance ?

— Oh oui, me rassura Angelina. J'ai consulté le Monde supérieur qui m'a dit que, oui, c'était la bonne chose à faire. Ton père est – était – un homme hors du commun. Je savais qu'il te donnerait une belle vie. Mais je lui ai fait promettre qu'il te renverrait à nous quand tu serais plus grande. Et te voilà ! Il a tenu parole.

— Et María ? Était-elle encore en vie quand je suis née ?

— Ramón est mort un an avant María. Ils ont tous les deux vécu assez longtemps pour voir Isadora épouser ton père, mais malheureusement pas assez pour te connaître, Erizo.

— Est-ce que ma mère m'avait donné un prénom avant de mourir ?

— Pas vraiment, non, mais… quand tu es née, nous avons tous dit que tu ressemblais à un hérisson, avec tes cheveux dressés sur la tête. Elle t'a appelée « Erizo », et nous aussi, tant que tu a été parmi nous.

— Et ensuite je suis devenue Tiggy, un surnom qui me vient d'un hérisson de fiction, observai-je, notant la coïncidence, si c'en était une. Vous savez que mon vrai prénom est « Taygète » ?

— Oui, ton père nous a dit qu'il te donnerait le nom d'une des Sept Sœurs. Je… en a-t-il trouvé d'autres après toi ?

— Une autre, oui. Ma sœur Électra est arrivée un an après moi.

— Et la Septième Sœur ?

— Non, il disait qu'il ne l'avait pas trouvée. Nous ne sommes que six.

— Cela m'étonne.

— Pourquoi ?

Angelina ouvrit la bouche, puis se ravisa. Elle se contenta de hausser les épaules.

— Parfois les messages sont confus. À présent, Erizo, voudrais-tu voir à quoi ressemblaient tes parents ?

— Avec plaisir.

Je la regardai fouiller dans la grande poche de son cafetan. Elle en sortit une photo en couleurs. Alors qu'elle me la tendait, je sentis mes poils se dresser sur ma nuque. Je fixai l'image, ébahie.

— C'est eux le jour de leur mariage ? murmurai-je.

— *Sí*. C'était en 1963.

Les époux se dévoraient des yeux, leurs visages jeunes et innocents rayonnant d'amour et d'adoration. Les couleurs s'étaient ternies avec les années, mais je vis que l'homme avait des cheveux bruns frisés et des yeux noisette chaleureux, quant à la femme…

— Tu peux voir que tu lui ressembles, s'aventura Angelina.

Et en effet, je le voyais. Elle avait les cheveux plus foncés que les

miens, mais la forme de ses yeux et les traits de son visage m'étaient très familiers.

— *Mi madre*, soufflai-je. *Te amo*.

* * *

Il était déjà deux heures passées et je devais être à l'aéroport pour quatre heures et demie. Je devais réfléchir à tant de choses, mais ce n'était pas pour tout de suite. Je laissai Angelina somnoler au soleil et regagnai l'hôtel pour récupérer mon sac, avant de retourner vers la porte bleue pour saluer ma famille plus ou moins récente. J'écartai le rideau ; Bear était en train de téter.

— Il est temps de nous dire au revoir, Ally chérie. Prends bien soin de toi et de ton petit bonhomme, d'accord ? Et merci d'être venue jusqu'ici pour moi.

Je les embrassai tous les deux.

— Non, merci à toi et à ta famille merveilleuse d'avoir été là pour moi. Je remmène un cadeau magnifique à la maison, sourit ma sœur. J'espère te voir très vite à Atlantis !

— J'en suis sûre.

— Est-ce que ça va ? Tu es très pâle.

— Angelina vient de me parler de mes parents. Et de me dire comment ils étaient morts.

Ally tendit la main vers moi.

— Oh Tiggy. Je suis tellement navrée.

— Je suppose que ça aide que je ne les aie jamais connus. À vrai dire, je ne sais pas trop quoi penser.

— J'imagine. Un jour, si tu veux, je te raconterai toute l'histoire de ma famille biologique et tu pourras me parler de la tienne. Mais pour l'heure, ma petite Tiggy, tu dois reprendre des forces à Atlantis.

— D'accord. Salut, Ally. Salut, Bear.

Dans la cour, je réveillai Angelina pour lui dire que je partais.

— Reviens vite, Erizo ! Et amène ce charmant Mister Charlie avec toi.

Elle me fit un clin d'œil et le rouge me monta aux joues.

Pepe sortit de la grotte chargé d'une pile de CD qu'il me tendit.

— Tiens, Erizo. Même si tu n'as pas connu ton *abuelo* Meñique, tu peux écouter sa musique. Tu sentiras le *duende*, là, dit-il en posant la main sur son cœur et en me souriant. *Vaya con Dios* – fais attention à toi, *querida*.

Angelina et Pepe m'étreignirent tous les deux et embrassèrent mes joues ruisselantes de larmes. Marcella m'attendait dans sa Punto pour m'emmener à l'aéroport.

— Prête, Tiggy ?

Je souris une dernière fois à ma famille en faisant un signe de la main.

— Prête.

* * *

Je repartis donc à Atlantis dans l'avion privé qu'avait arrangé Ma, la tête remplie de mon passé, mais aussi de mon présent. Les choses étant ce qu'elles étaient, je décidai de ne même pas envisager l'avenir. Lorsque Christian m'aida à descendre du hors-bord et que Ma, qui m'attendait sur le quai, me serra dans ses bras, je me rappelai ce qu'Angelina avait dit comme quoi ceux qui nous aimaient voulaient avoir la possibilité de prendre soin de nous. J'étais là quelques semaines pour me reposer et je ne devais pas penser au-delà.

Je m'abandonnai donc à ce cocon réconfortant qu'était la convalescence à Atlantis. Mon lit était installé au milieu de ma chambre pour profiter de la vue merveilleuse sur le lac Léman. J'étais comme une princesse dans mon luxueux donjon et je me rendis compte que j'étais bien plus fatiguée que je ne l'imaginais, aussi bien physiquement que mentalement. Lorsque je repensais à l'intensité des événements des semaines écoulées, ce n'était somme toute pas si étonnant que cela, alors j'écoutai mon corps et cédai à ses exigences. Souvent, après le déjeuner, j'écoutais la voix apaisante de Meñique accompagnée de sa guitare sur mon vieux lecteur de CD et m'assoupissais, me réveillant environ une heure plus tard. Claudia, notre merveilleuse gouvernante, insistait pour me monter tous mes repas dans ma chambre, plus une tasse de lait d'avoine tout chaud agrémentée de biscuits faits maison le soir.

Mais à la fin de la première semaine, je commençais à en avoir marre. Au moment où elle m'apportait encore un plateau, je la suppliai :

— S'il te plaît, Claudia, tu ne veux pas me laisser descendre pour le dîner ce soir ? Tu dois être épuisée à force de grimper les marches dix fois par jour ! Et je me sens vraiment mieux…

— *Nein, liebling*. Tu dois rester au lit te reposer.

Il était évident que Charlie avait été en contact avec Ma, et mes deux soignantes insistaient pour suivre ses recommandations à la lettre, voire plus, ce qui était très agaçant : on m'interdisait de quitter ma chambre et j'avais même dû physiquement empêcher Ma de m'escorter dans ma salle de bains le premier jour. Mais au fil des jours, voyant que lutter était peine perdue, je capitulai et commençai à réfléchir à la façon dont je pourrais tirer profit de ce temps d'arrêt. Angelina disait toujours que tout arrive pour une raison et, tandis que je sortais les notes que j'avais prises à Sacromonte pour les mémoriser,

je décidai qu'elle n'avait pas tort. Ce processus d'apprentissage m'amena à me demander comment j'étais exactement censée employer mes nouvelles capacités. Devais-je revoir complètement mon plan de carrière et ouvrir une boutique en tant qu'herboriste portée sur la spiritualité, comme mes ancêtres ? Désormais, pour pratiquer ce genre de choses de façon professionnelle – qu'il s'agisse de prescrire de puissants remèdes à base de plantes ou de poser les mains sur des corps blessés, humains ou animaux – il fallait avoir des certificats prouvant que l'on savait ce dont on parlait. Dix jours avec une vieille gitane espagnole pouvait difficilement suffire dans ce monde bureaucratique. Les *brujas* du passé traitaient des patients qui faisaient entièrement confiance en leurs pouvoirs, elles n'avaient pas besoin de diplômes.

Je passais de nombreuses heures face à ma fenêtre à regarder les montagnes de l'autre côté du lac, me demandant comment je pourrais intégrer ce que j'avais appris dans mon travail. Et plus j'y songeais, plus je prenais conscience que Chilly avait peut-être eu raison en disant que j'avais choisi la mauvaise voie. C'était formidable de préserver les animaux, mais j'étais désormais certaine de vouloir utiliser mes capacités sur les animaux eux-mêmes.

— Ton pouvoir se trouve dans tes mains, Tiggy, murmurai-je en les regardant.

Je pensai alors à Fiona, à la façon dont sa médecine classique avait permis à Thistle de se remettre en deux jours. Et à Charlie et Angelina qui avaient utilisé conjointement des méthodes moderne et holistique pour s'occuper de moi et d'Ally. Je me demandais s'il serait possible pour moi de combiner les deux…

— Aucune idée, soupirai-je, frustrée.

Quand je travaillais pour Margaret, tout était si simple par rapport à la situation actuelle : entourée d'animaux, dans l'air pur des Highlands, je m'activais du matin au soir. Je cherchai sur Internet des cours susceptibles de valider mes qualifications dans le monde « normal », ce qui me permettrait de les appliquer sur les animaux. À ma grande surprise, je trouvai un certain nombre de cours holistiques, notamment un de reiki. *En plus de cela*, comme Fiona l'avait mentionné, il y avait une liste de cabinets vétérinaires alternatifs où les praticiens travaillaient ainsi.

Voulais-je vraiment retourner à l'université pour faire toutes ces années d'études de vétérinaire ? Sûrement pas ! Le temps de finir, je serais déjà vieille et, en plus, je n'avais aucune envie de découper des animaux pour observer leur fonctionnement intérieur et leur système lymphatique. Il devait y avoir un autre moyen…

Au fur et à mesure que je me renforçais physiquement, je me retrouvais tout éveillée la nuit. Alors, une fois que Ma était venue prendre ma tension et me dire bonsoir, et que je l'avais entendue s'éloigner doucement dans le couloir pour rejoindre ses appartements, je lui donnais une demi-heure pour s'endormir avant de me lever de mon lit et de commencer à rôder dans la maison. La première fois que j'avais senti le besoin pressant de me promener ainsi, j'avais pensé que c'était simplement parce qu'il me fallait respirer un peu, toutefois, au fil de mes déambulations nocturnes devenues quotidiennes, je compris que la raison en était claire : je cherchais quelque chose, ou plutôt quelqu'un…

Je sentais la présence de Pa si fort que c'était comme s'il venait de sortir de son bureau pour aller se chercher un verre d'eau dans la cuisine ou pour monter se coucher.

Je me surprenais à fouiller dans ses tiroirs à la recherche d'un indice m'indiquant qu'il était venu récemment, ou de n'importe quel élément susceptible d'expliquer l'énigme de mon père adoré.

— Qui étais-tu ? murmurai-je en soulevant une icône de la Vierge, me demandant si Pa avait été croyant.

Quand nous étions petites, il nous emmenait toutes à la messe, oui, mais il nous avait ensuite donné le choix d'y aller ou non.

Je remarquai alors un petit bouquet d'herbes à l'air tristounet noué par un morceau de ficelle effiloché. Je le descendis délicatement de l'étagère, revoyant la gitane qui m'avait accostée sur la place de Grenade et qui, par un étrange phénomène, connaissait mon surnom.

— As-tu rapporté ça de ton séjour là-bas ? chuchotai-je dans l'air, fermant les yeux et demandant une réponse à mon guide spirituel.

L'ennui, c'est que je ne savais pas si Pa en était désormais un lui aussi.

— Si tu es là-haut, parle-moi s'il te plaît, murmurai-je.

Mais je ne reçus aucune réponse.

* * *

— Ma, je t'en supplie, laisse-moi quitter ce lit ! S'il te plaît, il fait si beau aujourd'hui, dis-je en indiquant le faible soleil de mars qui faisait fondre le givre des carreaux. Après tant de jours à l'intérieur, je suis persuadée que Charlie accepterait que je prenne un peu l'air.

— Je ne sais pas, soupira Ma. En plus du risque que tu t'enrhumes, tu devrais ensuite remonter toutes ces marches pour regagner ta chambre.

— Si tu insistes vraiment, je laisserai Christian me porter dans les escaliers, suggérai-je.

— Je crains qu'il ne soit pas là aujourd'hui, mais… Je vais en parler

à Claudia et Charlie, chérie. Oh, j'ai failli oublier, tu as du courrier.

— Merci.

Ma quitta la pièce et j'ouvris l'enveloppe mince, remarquant que la lettre provenait de l'étranger.

26 février 2008
Réserve pour la vie sauvage Majete
Chikhwawa, Malawi

Chère Mademoiselle,

Merci pour votre candidature au poste de Responsable de la préservation à la Réserve pour la vie sauvage Majete. Nous vous avons immédiatement envoyé un e-mail vous invitant à un entretien à Londres à 13 heures le vendredi 7 mars, mais nous n'avons reçu aucune réponse de votre part. Veuillez nous informer au plus tard le mercredi 5 mars si le poste vous intéresse toujours et si vous viendrez à l'entretien dont vous trouverez les détails dans le document ci-joint.

Bien à vous,
Kitwell Ngwira
Directeur du Parc Majete

Je poussai un petit cri et bondis hors de mon lit pour sortir mon vieil ordinateur de l'université de mon tiroir. J'avais complètement oublié l'e-mail que j'avais envoyé dans un moment de frustration, et je n'avais eu aucune raison de consulter mes e-mails depuis mon arrivée à Atlantis.

En me connectant, je découvris non seulement deux e-mails me demandant de me rendre à un entretien d'embauche dans une semaine, mais aussi un e-mail de Maia, de Star et de CeCe, et trois de Charlie.

J'ouvris d'abord ceux de mes sœurs. Celui de CeCe me surprit le plus.

Salut Tiggy,

Ally m'a dit que tu avais été blessée et étais à la maison à Atlantis. J'espère que tu vas vite te remettre. Je sais que tu as toujours détesté être malade. Peut-être que tu as su que j'ai déménagé en Australie. J'adore ce pays et j'ai recommencé à peindre. J'habite avec mon grand-père et mon amie Chrissy. Il y a tout un tas d'animaux par ici, si tu veux me rendre visite.

Plein de bisous,
CeCe

— Ouah, CeCe, murmurai-je, tu as réussi, tu as trouvé ta maison.

J'inspirai profondément et passai à ceux de Charlie. Chacun se composait de quelques gentilles lignes me demandant comment j'allais, et le dernier me demandait la permission de prendre rendez-vous pour divers examens et autres scanners à Inverness à la mi-mars, après mon séjour à Atlantis.

En d'autres termes, Charlie supposait que j'allais retourner en Écosse.

— C'est vraiment préférable que tu n'y retournes pas, Tiggy, me dis-je à moi-même. Je suis certaine que Cal ne verrait pas d'inconvénient à adopter Alice et à rassembler tes affaires pour te les renvoyer…

Alors, ne souhaitant pas apparaître grossière et ingrate après tout ce qu'il avait fait pour moi, je tapai rapidement une réponse avant de risquer de changer d'avis.

Cher Charlie,

Merci pour tes e-mails. Je vais bien et me repose beaucoup. Merci de proposer de prendre rendez-vous pour moi, mais c'est sans doute plus simple que je passe les examens ici. Comme tu le sais, les soins médicaux sont excellents à Genève.

J'espère que tu vas bien,

Tiggy

— Mon Dieu, marmonnai-je en appuyant sur « envoyer », me détestant de paraître si froide et formelle, mais toute autre option ne mènerait nulle part et, au moins pour le bien de Zara, je refusais d'être une briseuse de ménage.

— Bon, Tiggy, déclara Ma en réapparaissant dans ma chambre. Je viens de parler à Charlie et il pense que c'est une bonne idée que tu sortes un peu dehors.

Je fis la grimace en relisant le message que je venais de lui envoyer.

— Oh. Super.

— Mais il trouve qu'il est encore trop tôt pour les escaliers. Par conséquent, Claudia et moi avons décidé que tu devais prendre l'ascenseur.

— L'ascenseur ? Je ne savais même pas qu'il y en avait un !

— Ton père l'avait fait installer peu de temps avant de… nous quitter, car lui-même peinait à monter toutes ces marches, expliqua Ma. Alors, chérie, nous allons bien t'emmitoufler et je vais t'accompagner en bas.

Une fois que Ma m'eut couverte comme un oignon, je la suivis le long du couloir, très intriguée par cette histoire d'ascenseur. Je me

dirigeai vers les escaliers menant à l'étage inférieur où se trouvait la chambre de Pa, mais elle m'arrêta.

— L'ascenseur est ici, chérie.

Elle sortit une clé en argent de la poche de sa jupe et l'inséra dans une serrure sur un panneau du mur, la tourna, puis tira le petit loquet sous le verrou. Le panneau s'écarta pour révéler une porte en teck et Ma appuya alors sur un bouton en étain brillant sur le côté, ce qui déclencha un bruissement.

— Je n'arrive pas à croire que je n'aie jamais remarqué ça cet été, m'étonnai-je tandis que nous attendions l'ascenseur. Et pourquoi Pa l'a-t-il fait monter jusqu'au dernier étage, alors que sa chambre est au-dessous ?

— Il voulait pouvoir accéder à tous les étages de la maison. Avant le printemps dernier, c'était un vieux passe-plat.

L'ascenseur annonça son arrivée en un bruit sourd et Ma ouvrit la porte. Ma et moi étions minces toutes les deux, mais nous étions quand même serrées. Comme la porte extérieure, l'intérieur était en bois poli. Cela me rappelait le genre d'ascenseurs que l'on voyait dans les vieux hôtels de luxe.

Ma referma la porte et appuya sur l'un des boutons en étain. Alors que nous commencions à descendre, je remarquai qu'il y avait quatre boutons, alors qu'à ma connaissance la maison ne comptait que trois étages.

— Où nous emmène celui-ci, Ma ? demandai-je en indiquant le bouton du bas.

— À la cave. C'est là que ton père stockait son vin.

— Je ne savais même pas que nous avions une cave ici ! Je suis stupéfaite que ni moi ni les autres ne l'ayons découverte lors de nos explorations. Comment y accède-t-on ?

— Par l'ascenseur, bien sûr.

Celui-ci s'arrêta en douceur et nous émergeâmes d'un pan de mur semblable au premier, caché dans le couloir de service qui menait à la cuisine.

— Bon, Tiggy, je vais chercher mon manteau et mes bottes dans le vestiaire et j'arrive.

Je me dirigeai vers l'entrée, me demandant pourquoi j'avais l'impression qu'elle me mentait. J'ouvris la grande porte et inspirai l'odeur merveilleuse de l'air frais et pur pour essayer de stimuler mon cerveau.

Cela dut fonctionner car je pensai soudain que si l'ascenseur était le seul moyen d'accéder à la cave, il existait forcément depuis bien avant le printemps précédent, sans quoi Pa n'aurait pas pu descendre dans sa

cave…

Ma me rejoignit et je décidai de ne pas revenir sur l'énigme de l'ascenseur, du moins pour le moment.

— C'est étrange, bien que le terrain et le climat soient les mêmes qu'à Kinnaird, l'odeur est si différente ici, observai-je tandis que nous parcourions le chemin qui menait au lac.

— Crois-tu que tu y retourneras quand tu seras pleinement rétablie ?

— Probablement pas. Le travail n'est pas ce que je pensais.

— Je croyais que tu étais très heureuse là-bas, chérie. Est-ce ce coup de feu qui t'a démotivée ?

— Non, ça, c'était juste de la malchance. Je suis sûre que le braconnier visait Pégase, pas moi. Au fait, Ma, cette lettre que tu m'as remise tout à l'heure venait d'une réserve au Malawi. On m'invite à passer un entretien la semaine prochaine à Londres pour le poste de Responsable de la préservation.

Ma me fixa d'un air nerveux.

— Le Malawi ? Londres la semaine prochaine ? J'espère que tu n'as pas l'intention d'y aller !

— Si, j'aimerais passer l'entretien d'embauche. J'ai toujours rêvé de partir en Afrique, Ma, tu le sais.

— Tiggy, tu es en convalescence après de graves ennuis cardiaques. Aller en Afrique, c'est… de la folie pure ! Que dirait Charlie ?

— Charlie n'est pas mon père, Ma.

— Peut-être, mais c'est ton médecin et tu dois l'écouter.

— Il se trouve que je viens de lui écrire pour le prévenir que j'allais transférer mon dossier médical à Genève. C'est bien plus pratique que d'aller me faire soigner en Écosse.

— Et pourtant tu envisages de prendre l'avion pour Londres, puis peut-être pour le Malawi ?! Tiggy, que se passe-t-il ?

— Rien, Ma. Nous en discuterons plus tard, le moment venu. Comment va Maia ?

Ma comprit que je préférais changer de sujet.

— Elle va très bien. C'est tellement merveilleux qu'elle ait trouvé le bonheur. J'espère que nous entendrons bientôt sonner les cloches.

— Elle va épouser Floriano ?

— Elle ne me l'a pas dit clairement, mais j'ai le sentiment qu'elle a hâte d'avoir des enfants tant qu'elle est encore assez jeune pour le faire.

— Ouah, Ma, la nouvelle génération…

— À propos d'elle…, Ally m'a appris ce matin qu'elle avait l'intention de venir ici dans deux semaines avec le petit Bear. J'ai

hâte. Elle espère que tu seras encore là, ajouta-t-elle de manière appuyée.

— Même si je vais à Londres pour l'entretien, j'essaierai d'être de retour pour les voir. Et dans le cas contraire, je ne te manquerai pas si tu as un bébé à câliner. Mon Dieu, j'ai l'impression qu'hier encore j'étais moi-même une petite fille, clouée au lit avec Électra qui hurlait à en faire s'écrouler les murs !

Il commençait à faire froid et Ma voulut que nous rentrions pour mon bien.

— Au lit maintenant, dit-elle quand nous fûmes rentrées à la maison. Je vais t'apporter du thé.

— En fait, maintenant que j'ai l'ascenseur, je voudrais rester un peu à la cuisine avec Claudia et toi. Je me sens seule là-haut.

— D'accord. Donne-moi ton manteau et je vais le pendre avec le mien.

Nous nous rendîmes alors dans la cuisine spacieuse, la pièce que je préférais étant enfant. Quand j'étais malade, j'étais ravie d'avoir le droit de descendre et de passer du temps avec Claudia. Je l'aidais à faire la cuisine pendant que Ma vaquait à ses courses et ses occupations.

— Tu sais, Claudia, si un parfumeur pouvait mettre l'odeur de ta cuisine en flacon, je l'achèterais sans hésiter, lui dis-je en lui posant un baiser sur la joue.

Elle se détourna alors de la casserole de soupe au fumet délicieux qu'elle était en train de remuer et me regarda, sa peau ridée se plissant de plaisir.

— Dans ce cas il faudrait tout un coffret de senteurs, parce que le parfum change plusieurs fois par jour !

Elle remplit la bouilloire pour faire du thé.

— Je viens de me promener avec Ma, ça m'a fait du bien.

— J'en suis ravie. Tu as besoin de prendre l'air, je suis d'accord avec toi. Comme la plupart des Parisiens, Marina semble terrifiée par le grand air.

J'avais l'habitude des remarques désobligeantes de Claudia à l'encontre des Français – elle-même allemande et d'un certain âge, l'inimitié était de rigueur.

— Est-ce que tu trouves ça… difficile de travailler ici sans Pa ? lui demandai-je.

— Bien sûr, Tiggy, comme nous tous. La maison a perdu son âme… je…

C'était la toute première fois que je voyais Claudia au bord des larmes. J'avais beau avoir noué avec elle une relation plus étroite que

n'importe laquelle de mes sœurs, je ne l'avais encore jamais vu manifester une telle émotion.

— J'aimerais juste que la situation soit différente, poursuivit-elle en me faisant signe de m'asseoir, avant de placer devant moi deux scones et un petit pot de confiture.

— Tu veux dire, que Pa soit encore en vie ?

— Oui, bien sûr que c'est ce que je veux dire.

Au moment où Ma entrait dans la cuisine, je regardai Claudia retrouver ses manières brusques habituelles, comme si elle remettait une cape.

Un quart d'heure plus tard, Ma insista pour que je monte me reposer. Elle sortit la clé de l'ascenseur de la boîte à clés près de la porte de la cuisine et j'eus l'impression d'être une prisonnière qu'on raccompagnait à sa cellule. Tandis qu'elle déverrouillait le panneau et le faisait glisser, j'observai attentivement la technique qu'elle employait pour l'ouvrir.

— Pourquoi Pa voulait-il cacher cet ascenseur, Ma ?

— Je ne sais pas, chérie. Peut-être souhaitait-il éviter que vous vous amusiez à monter et descendre à n'en plus finir. Ou peut-être était-ce par fierté. Peut-être ne voulait-il pas que vous sachiez combien il était souffrant.

— Mais donc il savait qu'il risquait une crise cardiaque ?

— Je… oui, et cela prouve bien la gravité potentielle de tout ennui cardiaque, ajouta-t-elle en insistant sur ses mots. Repose-toi à présent, et je te permettrai peut-être de descendre de nouveau pour le dîner.

Elle me laissa devant la porte de ma chambre et j'allai m'asseoir contre la fenêtre pour mettre un peu d'ordre dans mes pensées. J'avais eu beau voir une multitude de somptueux couchers de soleil à Atlantis, ils ne cessaient jamais de m'enchanter en embrasant les montagnes d'une lumière rouge doré. Ce qui changeait à présent, c'était le silence. Par le passé, on entendait de la musique rugir dans la chambre de l'une de mes sœurs, des rires, des chamailleries… le vrombissement du hors-bord regagnant le quai ou la tondeuse glissant sur la pelouse.

Désormais, malgré la présence de Ma et de Claudia, j'avais l'impression qu'Atlantis avait été abandonné – comme si toute l'énergie insufflée par Pa et mes sœurs avait disparu, ne laissant derrière elle que le fantôme des souvenirs. C'était déprimant et terriblement triste et je me demandais comment Ma et Claudia supportaient ce silence au quotidien. Quel était leur rôle à présent de toute façon ? Claudia qui ne cuisinait plus que pour Ma et tenait une maison où mes sœurs et moi ne venions plus que rarement, et Ma avec

son grand nid vide… Atlantis avait été leur vie et elles devaient avoir l'impression de se retrouver face à un trou béant…

— Je n'aime pas être ici sans mes sœurs et sans Pa… marmonnai-je, descendant du rebord de la fenêtre.

Je me rendis compte que je devais aller beaucoup mieux car, en deux semaines et demie à Atlantis, j'avais compris que j'étais maintenant trop grande pour ma maison d'enfance.

— Je veux retrouver ma vie, murmurai-je. Ou plutôt, je dois *trouver* une vie.

J'ouvris mon ordinateur et pris la lettre de la réserve au Malawi. Je la lus une nouvelle fois puis, sans plus y réfléchir, répondis par e-mail que je me rendrais bien à l'entretien d'embauche.

Soulagée d'avoir fait un pas – même petit – pour avancer dans ma vie, je recentrai mon attention sur Atlantis. J'avais un projet pour cette nuit-là…

* * *

J'étais contrariée car il était plus de minuit quand j'entendis enfin la porte de Ma se fermer. J'attendis encore vingt bonnes minutes, me tenant éveillée en récitant la liste des ingrédients de certains remèdes d'Angelina, ainsi qu'en me remémorant les mots du sort interdit. Je ne savais absolument pas pourquoi mon cerveau était déterminé à ne pas oublier cette formule, mais il me poussait chaque jour à la répéter.

Enfin, j'enfilai ma vieille paire de Uggs et un épais pull en laine, avant de m'armer de la lampe de poche que Ma laissait toujours sur nos tables de nuit. Je quittai ma chambre et m'engageai dans le couloir sur la pointe des pieds, puis allumai la lampe de poche pour descendre l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. Je me dirigeai droit vers la boîte à clés de la cuisine, sortis celle qu'avait utilisée Ma, puis localisai le panneau dans le couloir. Après avoir réussi à l'ouvrir, j'orientai la lampe vers la porte de l'ascenseur. C'était un pari risqué que Ma n'entende pas le bruit de ferraille et le ronronnement du mécanisme depuis sa suite au dernier étage, mais au moins elle était à l'autre extrémité du couloir.

J'appelai l'ascenseur, y montai et illuminai les boutons en étain. J'appuyai sur celui du bas et sentis l'ascenseur tressauter légèrement avant de descendre. Il s'arrêta quelques secondes plus tard et, quand j'ouvris la porte, je ne distinguai rien d'autre que l'obscurité la plus complète. Je rallumai ma lampe et fis un pas en avant. Au moment où mon pied toucha le sol en béton, l'espace fut soudain inondé de lumière.

Je regardai autour de moi et vis que Ma ne m'avait pas menti sur son contenu. La pièce tenait plus du sous-sol aménagé que de la cave

humide et était basse de plafond mais spacieuse – probablement de la taille de la cuisine qui se trouvait au-dessus. Les murs étaient recouverts de casiers à bouteilles richement fournis et je songeai à l'étrangeté de toute cette collection, sachant que Pa ne buvait que pour les grandes occasions. Je déambulai dans la pièce, époussetant certaines des bouteilles les plus anciennes. J'étais à la fois soulagée et déçue : si je m'attendais à trouver quelque chose, ce n'était pas là que je devais chercher.

Mes yeux furent alors attirés par un papillon de nuit qui voletait près de l'un des spots au plafond. En baissant de nouveau le regard, je remarquai un renfoncement dans l'un des murs qui disparaissaient derrière un bloc de casiers.

— Impossible de déplacer ça, Tiggy, murmurai-je.

Toutefois, je m'avançai, retirai les deux rangées de bouteilles du milieu, puis dirigeai ma lampe à travers le casier. Sur le mur, je découvris alors un panneau identique à celui qui cachait si bien l'ascenseur. Je retirai alors la rangée de bouteilles du dessous et vis une petite serrure ronde dans le mur.

Le cœur battant, je saisis la clé de l'ascenseur et passai le bras à travers le casier pour voir si elle correspondait à la serrure. C'était le cas, et elle tourna dans un cliquetis métallique. Agrippant le loquet, je tentai de le pousser vers l'avant puis sur le côté, comme j'avais fait avec le panneau du rez-de-chaussée, et il céda aussitôt. Malheureusement, le casier à vin était trop près du mur pour permettre une plus grande ampleur de mouvement.

— Merde ! m'exclamai-je, mon juron résonnant dans la cave.

L'épuisement commençait à avoir raison de moi et j'employai ma dernière once d'énergie pour refermer le panneau et remettre les bouteilles à leur place.

— Même si je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas faire ce que je veux dans une maison qui m'appartient en partie, me rassurai-je, hors d'haleine.

En regagnant l'ascenseur, je vis que la porte était entourée d'un cadre en acier et qu'il y avait deux autres portes que je n'avais pas remarquées précédemment, parce qu'elles étaient actuellement dissimulées à l'intérieur du cadre métallique. Il y avait un bouton sur le mur juste à côté qui, j'étais prête à le parier, servait à les fermer.

— Ouah, on dirait la salle des coffres d'une banque ou quelque chose du genre, marmonnai-je.

J'étais tentée d'appuyer sur le bouton, mais je songeai alors que si les portes en acier se refermaient, je me retrouverais coincée sous terre sans moyen de contacter le monde extérieur.

Dix minutes plus tard, de retour dans mon lit, éreintée, je me mis à réfléchir à un moyen de faire progresser mon enquête.

36

Le lendemain matin, Ma arriva dans ma chambre avec mon plateau de petit déjeuner.

— Bonjour, chérie. Tu as bien dormi ?

Peut-être était-ce le fruit de mon imagination, mais je crus lire dans ses yeux verts une pointe de soupçon.

— Je me sens très bien, merci. C'est le jour de congé de Claudia aujourd'hui ?

— En fait, elle a pris trois jours pour rendre visite à l'un de ses proches. Nous serons donc juste toutes les deux. Comme je l'ai avoué à CeCe quand je suis allée la voir à Londres, je suis une bien piètre cuisinière, mais Claudia t'a laissé tes petits plats spéciaux au congélateur, donc je n'aurai pas grand-chose à faire.

— Aucun problème, Ma, et dans le pire des cas, je pourrai nous préparer un *nut roast* à toutes les deux, répondis-je en souriant.

— J'espère que nous n'en arriverons pas à cette extrémité, fit-elle en plissant le nez car, comme beaucoup de Parisiens, c'était une snob de la gastronomie qui considérait que tout plat dépourvu de viande ou de poisson était une imposture. Quand tu auras fini ton petit déjeuner, je prendrai ta tension. Je te trouve un peu pâlotte ce matin. Tu n'as pas dormi ?

Je fis de mon mieux pour ne pas rougir face à son regard perçant.

— J'ai bien dormi, Ma, je t'assure. Au fait, je me demandais si tu pourrais contacter le Dr Gerber pour qu'il me recommande un cardiologue à Genève.

— Ah, Tiggy, le Dr Gerber est mort il y a quelques mois, mais je vais appeler le cabinet, d'accord. Tu es sûre que tu ne veux plus que Charlie suive ton dossier ?

— Certaine. J'aimerais voir un cardiologue ici dès que possible. Je vais me rendre à cet entretien à Londres et, si on me proposait le poste, j'aurais évidemment besoin d'un certificat médical attestant que je suis apte à exercer.

— Tu sais ce que je pense de cette idée, Tiggy, mais tu es désormais adulte. Alors je ferai cette recherche pour toi. Bon, prends ton petit déjeuner s'il te plaît et je reviendrai te voir tout à l'heure.

Je m'exécutai et, ce faisant, je songeai à la cave et à ses portes en acier impénétrables, et décidai de tout simplement poser la question à Ma à son retour. Puis j'entendis le téléphone sonner et, deux minutes plus tard, Ma revint pour me tendre le combiné.

— C'est pour toi. Une amie.

Je la remerciai.

— Allô ?

— Salut, Tiggy, c'est Zara. Comment ça va ?

— Salut, Zara, ça me fait plaisir de t'entendre. Je vais beaucoup mieux, merci. Et toi ? Tout va bien ?

— Ça va. Je suis à l'aéroport de Genève.

— *Quoi ?!*

— Est-ce que tu peux m'expliquer comment arriver chez toi sur le lac ?

— Je… Zara, comment as-tu eu le numéro de cette maison ?

— Je l'ai cherché sur le portable de Papa.

— Je vois. Tes parents savent-ils que tu es là ?

— Euh… je t'expliquerai tout quand on se verra.

— Attends une seconde… Elle est à Genève, murmurai-je à Ma. Où est Christian ?

— Il vient de déposer Claudia à l'aéroport, donc il devrait encore être dans les parages.

J'indiquai à Zara d'attendre près du comptoir des informations au niveau des arrivées, après quoi j'appelai Christian pour lui demander d'aller l'y chercher.

— Que fait-elle ici, Tiggy ? Ses parents sont au courant ? interrogea Ma.

— J'en doute. Elle a des antécédents de fugue.

— Eh bien nous devons appeler Charlie sur-le-champ.

— Pourrais-tu le faire pour moi, Ma ?

— Je peux mais… tu veux sans doute parler directement à Charlie, non ?

— Dis-lui que je demanderai à Zara de l'appeler à son arrivée ici.

— D'accord, mais… Charlie a été si gentil pour toi, Tiggy. Pourquoi ne veux-tu pas lui parler ?

— Je… je ne veux pas, c'est tout.

Ma n'insista pas davantage.

— Si elle reste dormir, je vais l'installer dans la chambre d'Ally.

— Merci.

— Est-ce que cette enfant a des problèmes, Tiggy ?

— Zara est absolument charmante, mais elle a des ennuis d'ordre familial, oui.

— Quoi qu'il en soit, j'espère que son arrivée ne va pas entraver ton rétablissement. Ce sont ses parents qui en sont responsables, pas toi. Bon, je vais de ce pas appeler son père.

* * *

— Tiggy… ! s'exclama Zara en entrant dans ma chambre et en se

précipitant vers moi pour m'étreindre. Comment tu te sens ?

— Je vais très bien, mais Ma insiste pour que je passe l'essentiel de mon temps dans ce lit.

— C'est pour ton bien, Tiggy. Nous avons tous besoin que tu sois en forme.

— Je suis en forme, répondis-je, une pointe d'humeur dans la voix. Mais toi, plutôt, que diable fais-tu ici ? Ma a appelé ton père pour le prévenir que tu étais à Genève et il a dit que tu devais lui téléphoner dès ton arrivée ici.

— Franchement, ça m'étonne beaucoup qu'il ait remarqué mon départ. Ça fait plusieurs jours que je suis à la maison, en congé d'étude, et je ne le vois presque jamais.

— Et ta mère ?

— C'est ça qui est vraiment bizarre : elle est à Kinnaird, Tiggy. Genre, de son plein gré. Je ne sais pas ce qui se trame, mais je sens quelque chose de louche, soupira-t-elle. Tu sais que Maman a toujours détesté cet endroit, et voilà qu'un beau matin elle annonce à Papa qu'elle va reprendre le domaine en main parce que lui est trop occupé pour s'en charger.

— C'est plutôt une bonne nouvelle, non ? Cela veut dire que tu pourras passer plus de temps là-bas toi aussi.

— Ouais, encore faudrait-il que je sois invitée, grogna l'adolescente. Maman a dit que je ne pouvais pas l'y accompagner, que je devais rester à la maison et rattraper tout le travail que j'ai manqué quand je n'étais pas à l'école.

— Je peux comprendre, Zara. À Kinnaird, tu aurais trop de distractions.

— Je suppose… Ouah, Tiggy, fit-elle en regardant le lac Léman par la fenêtre. On se croirait dans un château de conte de fées ! C'est tellement beau, et ta Ma est vraiment adorable. Christian a dit qu'il m'apprendrait à conduire le hors-bord si je voulais. Il est vraiment pas mal, malgré son âge.

Sa remarque me fit sourire.

— J'imagine. Je le connais depuis que je suis toute petite, alors je ne l'ai jamais regardé comme ça.

— Enfin bon, ta sœur Électra l'a appelé sur notre chemin ici. Je vois mal comment il pourrait s'intéresser à moi quand il a le numéro d'un mannequin célébrissime dans les raccourcis de son portable…

Elle haussa les épaules avec nonchalance.

— Électra a appelé Christian ?

Je n'en revenais pas – je n'avais plus de nouvelles de ma sœur depuis des mois.

— Ouais, elle est comment ?

— Électra est une force de la nature, me contentai-je de répondre. (Nous avions pour règle de ne jamais parler de notre célèbre sœur aux personnes extérieures.) Si je te montrais ta chambre pour que tu puisses te rafraîchir un peu après ton voyage ?

— Ça marche.

Je conduisis Zara le long du couloir des sœurs, jusqu'à la chambre d'Ally.

— Ça devait être vraiment cool d'être six filles à cet étage, observa-t-elle en entrant dans la chambre. Comme être en permanence dans un pensionnat sympa. Je parie que tu avais toujours quelqu'un pour jouer avec toi, dit-elle avec mélancolie. Tu ne devais jamais te sentir seule.

— Petite, j'étais souvent malade, alors je passais beaucoup de temps seule, mais tu as raison, c'était agréable d'avoir mes sœurs pas loin. Allez, il est temps d'appeler ton père.

Je vis alors ses yeux s'emplir d'appréhension, mais elle acquiesça. Nous descendîmes ensemble l'escalier et je la conduisis à la cuisine.

— Chérie, qu'est-ce que tu fabriques ? Tu sais bien que tu n'es pas censée…

— Vraiment, Ma, je me sens tout à fait bien, promis. Et je déjeunerai avec vous deux quand Zara aura appelé son père.

Je tendis le téléphone à Zara qui sortit de la cuisine pour composer le numéro.

— J'espère qu'elle va vraiment l'appeler, dis-je à Ma qui, accroupie devant le four, observait avec angoisse ce qu'elle y avait déposé.

— Il faut combien de temps pour réchauffer un *nut roast*, Tiggy ?

— Ne t'inquiète pas, je vais m'en occuper.

Ma me remercia, soulagée. Zara revint dans la cuisine :

— Je suis tombée sur le répondeur de Papa, alors je lui ai laissé un message disant que j'étais là avec vous et que tout allait bien.

— Ça te va un *nut roast*, Zara ? s'enquit Ma en mettant le couvert.

— C'est parfait, merci. Depuis que j'ai fait la connaissance de Tiggy, j'essaie de ne plus manger de viande, même si je ne peux pas m'empêcher de craquer pour un sandwich au bacon de temps en temps.

— Ne t'inquiète pas, je crois que c'est notre cas à tous, la rassurai-je en souriant. Même si pour moi ce n'était pas le cas parce que, quand je mangeais encore de la viande, je n'aimais pas du tout le porc. Ma, je peux éplucher des légumes pour aller avec ?

Quand nous nous mîmes à table, Zara bombarda Ma de questions au sujet d'Atlantis et de toutes mes sœurs. Je regardai Ma se détendre tandis qu'elle se remémorait avec joie ses souvenirs préférés de notre

enfance.

— J'aurais bien aimé être l'une de vous, soupira Zara.

J'apportai la tarte au citron que Claudia nous avait laissée pour le dessert et servis à Ma son espresso habituel. Zara s'absenta un instant pour aller se laver les mains et Ma en profita pour me mettre en garde.

— Tiggy, même si elle a l'air tout à fait gentille, tu n'as vraiment pas besoin de ça en ce moment. Tu récupères toujours les animaux perdus, et les humains aussi…

— Ils me trouvent, Ma. Cela marche dans les deux sens. Par ailleurs, j'ai de la sympathie pour Zara. À présent, j'aimerais prendre un peu l'air avant la tombée du jour, déclarai-je au moment où Zara revenait. Tu veux venir avec moi ?

— Avec grand plaisir.

Nous nous mîmes alors toutes deux en route avant que Ma ait le temps de protester.

— C'est si tranquille ici, observa Zara tandis que nous traversions les pelouses.

Les brins d'herbe étaient déjà recouverts de gouttelettes minuscules qui se transformeraient bientôt en givre tranchant pour la nuit.

— Je peux t'assurer que c'était moins paisible dans mon enfance, avec cinq sœurs ! Il y en avait toujours une pour crier. Voici le jardin de Pa. C'est dommage que nous soyons en mars et qu'il n'y ait que des perce-neige et des pensées d'hiver, mais en été, toutes les roses autour de cette tonnelle s'épanouissent.

Je m'assis sur un banc et Zara arpenta le petit jardin, s'arrêtant devant la sphère armillaire qui se trouvait au centre. Elle me fit signe de la rejoindre pour que je lui en explique la signification.

— Donc il manque une sœur ? Ouah, Tiggy, tu n'as pas envie de la trouver ?

— Je ne suis même pas sûre qu'elle existe. Si c'était le cas, je suis persuadée que Pa l'aurait ramenée.

— À moins qu'elle n'ait pas voulu qu'on la trouve. J'aurais adoré avoir un frère ou une sœur, ajouta-t-elle d'un ton mélancolique.

Il commençait à faire froid et sombre, alors nous ne tardâmes pas à rentrer. Quand nous eûmes franchi la porte, Ma vint à notre rencontre, le téléphone à la main. Elle le tendit à Zara.

— C'est ton père au téléphone, chérie.

Pendant que Zara discutait avec Charlie, j'entrai au salon, une pièce que j'avais toujours associée particulièrement à Noël. Trois canapés confortables étaient disposés en forme de U autour de la cheminée où tout était toujours prêt pour allumer un feu. J'approchai une allumette des bûches et elles s'embrasèrent aussitôt, le bois étant bien sec après

des mois passés dans la maison.

— Que la vue est belle depuis cette pièce, observa Zara en me rejoignant devant le feu naissant.

— Qu'a dit ton père ?

— Que je dois rentrer à la maison. Il va me réserver un vol pour demain et viendra me chercher à l'aéroport d'Inverness pour ne pas que je m'enfuie encore une fois.

— C'est sans doute ce qu'il y a de plus sage. Mais je crois que tu devrais discuter avec lui de ce qui se trame chez toi, entre ta mère à Kinnaird et lui qui passe son temps à l'hôpital.

— Viens avec moi, supplia Zara. Je m'inquiète tellement pour Papa. Il a une mine affreuse – on dirait qu'il n'a pas dormi depuis des mois. Et il refuse d'aller à Kinnaird. Il te fait confiance. Il a besoin de toi…

— Zara, je…

— *S'il te plaît*, Tiggy, viens avec moi. Moi aussi j'ai besoin de toi, tu es la seule personne à qui je puisse vraiment parler.

Je me levai pour remuer les bûches, juste pour éviter le regard implorant de Zara. Ma voix intérieure me disait que ce serait en effet une bonne idée de retourner à Kinnaird, ne serait-ce que pour récupérer toutes mes affaires et dire au revoir à Cal, Thistle et Beryl. En plus de cela, il me fallait de toute façon aller au Royaume-Uni dans quelques jours pour mon entretien…

— D'accord, cédai-je. Je vais t'accompagner.

Zara cria de joie et me serra dans ses bras. De mon côté, je me détestais de ressentir un frisson d'excitation à l'idée de revoir Charlie.

37

—Quelle surprise… fit Zara à notre arrivée à Inverness. Je viens de recevoir un texto de Papa : finalement il n'est pas là, il a dû aller à Kinnaird. On va devoir prendre un taxi.

Tandis que nous parcourions le trajet d'une heure et demie jusqu'à Kinnaird, je vis poindre les premiers signes du printemps. Les espaces déboisés que nous longions étaient remplis de neige fondue qui coulait des montagnes sous l'effet de la hausse des températures. Le loch était bleu sous le ciel dégagé et les premières jonquilles commençaient à fleurir sur ses rives. Quand le taxi s'engagea sur l'allée raide menant au Pavillon, je vis que la pelouse verte gagnait peu à peu du terrain sur la neige.

Zara insista pour porter mon sac jusqu'au cottage où Cal m'attendait déjà sur le pas de la porte.

— Salut, toi, fit-il en m'enveloppant de ses bras puissants.

Il fut interrompu par une boule de fourrure grise qui se jeta sur nous. Thistle se leva sur ses pattes arrière, plaçant sans effort ses pattes avant sur mes épaules pour me lécher le visage avec bonheur.

— Il est content de te revoir on dirait, gloussa Cal. Tu sais, je crois qu'on devrait vous mettre une puce à Zara et toi pour savoir où vous êtes quand vous fuguez. Comment vas-tu, Tig ?

— Beaucoup mieux, merci. Désolée de t'avoir causé tant de soucis, Cal.

— Ah ça, je ne vais pas le nier. Le Laird était dans tous ses états quand tu nous as fait ton petit numéro de disparition, mais tout est bien qui finit bien. Malheureusement, je ne peux pas en dire autant de la situation ici depuis ton départ. Les choses ont vraiment empiré, poursuivit-il en baissant la voix pour que Zara, qui jouait à présent avec Thistle dans la cour, ne l'entende pas. Est-ce que Charlie t'en a parlé ?

— Quand je l'ai vu en Espagne, il a en effet mentionné une remise en cause de ses droits d'héritier.

— Et ce n'est que le début, murmura-t-il alors que Zara revenait vers le cottage.

— Bon, allons voir les chats avant qu'il fasse nuit, dis-je en souriant à l'adolescente. Comment vont-ils, Cal ?

— Oh, ils pètent la forme, tous autant qu'ils sont. Toujours aussi peu sociables, mais j'ai fait ce que j'ai pu.

Fidèles à eux-mêmes, les chats manifestèrent leur contrariété face à mon absence en refusant de faire une apparition. Zara, néanmoins,

finit par trouver Posy assise dans son coin préféré et j'essayai de l'amadouer pour la faire sortir.

— C'est vraiment pas très gratifiant de s'occuper de bêtes pareilles, hein ? observa Zara alors que nous arrivions à la porte de service du Pavillon.

Elle l'ouvrit et nous entendîmes alors clairement les sanglots d'une femme.

— Non, c'est certain. C'est ta mère ? demandai-je, déjà prête à partir en courant le cas échéant.

— Non.

Zara entra et me fit signe de la suivre, et vite.

— Écoute, je devrais rentrer au cottage…

— *S'il te plaît*, Tiggy, alors voir qui c'est. (Réticente, je la suivis, plusieurs pas en retrait, le long du couloir menant à la cuisine.) Oh Beryl, qu'est-ce qui se passe ? l'entendis-je demander tandis que je traînais devant la porte.

— Rien, ma chère, rien.

— Mais si, vous n'êtes pas du tout dans votre assiette. Tiggy est là aussi, pas vrai ?

Comme Zara m'avait appelée, je fus bien obligée d'entrer dans la cuisine.

— J'ai les yeux qui pleurent à cause d'un mauvais rhume, c'est tout. Bonjour, Tiggy.

— Bonjour, Beryl.

Je voyais bien qu'elle faisait de gros efforts pour se reprendre.

— Ma petite Zara, si tu allais me chercher des œufs à l'office ?

— D'accord.

Zara comprit que Beryl voulait l'éloigner et me lança un regard perplexe avant de s'exécuter.

— Beryl, qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé ?

— Oh Tiggy, quel foutoir, quel foutoir… Je n'aurais jamais dû le lui dire, et alors il ne serait pas revenu et je n'aurais pas mis le pauvre Laird dans cette situation. Je maudis le jour où je l'ai mis au monde ! Il est mauvais comme tout, sous tous les angles. Je suis venue remettre ma démission. Je vais rassembler mes affaires et partir au plus vite. (Elle me tendit une enveloppe.) Peux-tu remettre ceci au Laird ? Il s'y attend probablement de toute façon.

— Je ne sais vraiment pas de quoi vous parlez, dis-je en la suivant jusqu'à la salle des bottes où elle enfila ses grosses chaussures de neige, ainsi que l'épaisse parka, le bonnet et les gants qu'elle mettait pour rentrer chez elle.

— Malheureusement, tu le sauras bien assez tôt !

— Je… vous ne croyez pas que vous devriez rester pour parler à Charlie ? Quel que soit le motif de votre départ, il sera perdu sans vous ici.

— Après ce qui s'est passé, il sera bien content que je déguerpisse. J'ai détruit la famille Kinnaird, c'est aussi simple que ça.

Elle me lança un dernier regard déchirant, puis sortit par la porte de service.

— Ouah, elle est vraiment bouleversée ! s'étonna Zara en réapparaissant avec les œufs alors que la porte se refermait.

— Oui. Elle a dit qu'elle partait.

— Eh bien c'est impossible. Kinnaird sans Beryl ce serait comme, je sais pas, Papa sans son stéthoscope. C'est chez elle ici, ça l'a toujours été. Eh bien j'ai l'impression que c'est moi qui préparerai le dîner pour Papa et moi ce soir, à moins que Maman débarque bien sûr… conclut-elle en regardant les œufs.

Alors que nous regagnions la cuisine, nous entendîmes la porte du salon s'ouvrir et aperçûmes Charlie qui raccompagnait un homme en costume de tweed le long du couloir.

— Merci d'être venu au pied levé, James. Au moins, maintenant, je connais les options qui s'offrent à moi.

— Votre situation est délicate, mais nous trouverons une solution, j'en suis certain. Bonne journée, monsieur le Laird.

La porte d'entrée se referma et nous entendîmes Charlie pousser un immense soupir avant de faire demi-tour dans notre direction. Zara jaillit de derrière la porte de la cuisine.

— Salut, Papa ! On est arrivées. Qui était cet homme ?

— Mon avocat. Oh, bonjour, Tiggy, fit-il, l'air abasourdi, en m'apercevant derrière Zara. Je ne savais pas que tu venais.

— Qu'est-ce qui se passe ici, Papa ? On vient de voir Beryl qui pleurait comme une madeleine. Elle dit qu'elle s'en va.

— Mon Dieu, où est-elle ? Je vais aller lui parler.

L'épuisement de Charlie était à la fois visible et palpable.

— Impossible, elle vient de partir, répondit Zara.

— Et elle m'a donné ceci, malheureusement, ajoutai-je en lui tendant l'enveloppe.

— Je devine de quoi il s'agit…

— Papa, allez, raconte ! Oublie Beryl une seconde, où est Maman ?

— Je…

Charlie regarda sa fille, puis moi, avant de secouer la tête de désespoir.

— Papa, arrête de me traiter comme si j'avais deux ans, je suis une femme maintenant et je veux savoir ce qui se passe !

— D'accord, d'accord. Si nous allions dans la Grande Salle ? Je crois qu'un whisky ne me ferait pas de mal.

— Allez-y tous les deux, suggérai-je. Je dois retourner au cottage de toute façon.

— Reste, Tiggy, s'il te plaît, m'implora Zara. Ça ne te dérange pas, Papa, hein ?

Charlie m'adressa un faible sourire.

— Non. Tu as été incroyable, Tiggy et, oui, peut-être devrais-tu toi aussi entendre ce que j'ai à dire, puisque cela concerne également ton avenir.

Dans la Grande Salle, Zara et moi nous installâmes sur le canapé, tandis que Charlie se servait un petit remontant. Il s'assit dans son fauteuil près du feu et prit une grande gorgée.

— Bon, tu as demandé à être traitée comme une adulte, Zara, c'est donc exactement ce que je vais faire. Commençons par le plus gros : je suis navré, ma chérie, mais ta mère veut divorcer.

Zara hocha calmement la tête.

— D'accord. Ce n'est pas un choc, Papa. Je ne suis ni sourde ni aveugle, je vois bien que vous n'êtes pas heureux ensemble.

— J'en suis désolé.

— Où est Maman ?

— Elle loge… ailleurs.

— Papa, j'ai demandé où elle était. « Ailleurs » ne me satisfait pas. Elle m'a dit qu'elle était à Kinnaird. Elle est là, oui ou non ?

— Elle loge chez Fraser. Tu sais, l'homme qui t'a récupérée sur le bord de la route quand tu as crevé, la dernière fois que tu t'es enfuie.

— Lui ! Je sais que Maman disait qu'elle montait à cheval avec lui de temps en temps – elle disait qu'il lui donnait des cours.

— C'était peut-être le cas, Zara. Quoi qu'il en soit, elle est avec lui.

— Tu veux dire qu'elle sort avec Fraser ?

— Oui.

— Papa, je suis tellement désolée.

Elle se leva pour aller l'étreindre.

— Ne sois pas désolée. Tu n'y es pour rien dans toute cette histoire. C'est ta mère et moi qui avons un problème.

— Elle m'a dit un jour qu'elle était vraiment contrariée que tu l'aies épousée uniquement parce qu'elle était enceinte. C'est vrai ?

— Je ne vais pas te mentir – c'est la raison pour laquelle nous nous sommes mariés rapidement, mais je ne le regrette pas une seconde. Je t'ai eue toi, et ça en valait bien la peine, dit-il en serrant la main de sa fille dans la sienne.

Je voyais que Charlie était au bord des larmes et me demandais si je

ne devrais pas m'éclipser pour les laisser tous les deux.

— Si cela peut te rassurer un peu, ça fait des années que j'ai envie que vous divorciez. Et si tu restais avec Maman uniquement pour moi, tu n'aurais pas dû. Même si c'est dur, là, tout de suite, vous serez bien plus heureux chacun de votre côté, j'en suis persuadée.

— Tu sais quoi, Zara ? Tu es formidable.

— Je suis la fille de mon père répondit-elle en haussant les épaules. Bon, revenons à Beryl et à pourquoi elle veut partir, *elle*.

— Je vais peut-être devoir reprendre un whisky avant de te répondre.

— Je m'en occupe, dis-je en me levant d'un bond pour prendre le verre de Charlie. Tu es absolument sûr que tu ne veux pas que je m'en aille ? lui demandai-je en lui servant sa deuxième dose de whisky.

— Oui, Tiggy, parce que c'est cette partie-là qui va avoir des répercussions sur toi et tous les autres employés de Kinnaird. Je l'ai effleuré en Espagne, mais je veux que tu saches exactement pourquoi l'avenir est si incertain.

— Que se passe-t-il, Papa ? s'impatienta Zara. Crache le morceau !

— Bon, allons-y : quand j'étais petit, Fraser était mon meilleur ami – c'est le fils de Beryl.

— Mais non ! s'exclama Zara, stupéfaite. Pas étonnant alors qu'elle se sente mal, sachant que Maman part avec lui et tout.

— Oui, sans doute, mais ce n'est pas tout. (Charlie hésita quelques secondes avant de poursuivre.) Tu sais combien les enfants sont peu nombreux dans les environs, alors, sachant que nous avions le même âge, autant te dire que Fraser et moi étions inséparables. Nous faisions tout ensemble ; mon père a même proposé de payer la scolarité de Fraser pour qu'il m'accompagne au pensionnat quand j'avais dix ans, ajouta-t-il en secouant la tête. Je pensais qu'il le faisait par gentillesse, mais…

— C'est bien mignon tout ça, Papa, mais que s'est-il passé ? interrompit Zara.

— Fraser et moi nous sommes violemment disputés quand nous étions ensemble à l'université d'Édimbourg. Il est parti avec Jessie, ma petite amie – ou plutôt ma fiancée, puisque je l'avais déjà demandée en mariage à ce moment-là. Ils ont tous deux quitté l'université pour partir au Canada d'où venait Jessie. À la suite de cela, j'ai rencontré et épousé ta mère. Les années qui ont suivi, j'avais totalement rayé Fraser de ma vie, donc autant te dire que j'ai été complètement pris au dépourvu lorsqu'il est sorti de nulle part à Noël.

— Je m'en souviens, marmonnai-je.

— Et voilà qu'il recommence et t'a piqué Maman. Quel bâtard ! Je

sais que tu as dit que c'était ton ami, mais j'ai l'impression qu'il voulait juste tout ce que tu avais.

— Je crois que tu as raison, soupira Charlie. Et moi, comme un idiot, j'étais toujours heureux de partager. Le vrai problème, c'est que personne ne m'avait jamais dit la vérité sur lui, même si, avec le recul, c'était assez clair.

— Quelle vérité, Papa ? (Je regardai Charlie hésiter, une veine battant au niveau de sa tempe.) Allez, je peux tout entendre. Ça ne peut pas être tellement pire que cela, l'encouragea Zara.

— J'ai bien peur que si, chérie. Bon, alors voilà… mon père, ton grand-père, n'était pas très heureux avec ta grand-mère. Pour dire les choses clairement, lui et Beryl ont été amants pendant des années.

— Grand-père et Beryl ?!

— Oui. Papa l'avait connue des années avant de rencontrer ma mère, mais Beryl n'était pas issue du genre de famille que les parents de mon père jugeaient convenable pour l'épouse du Laird. Alors il a épousé Maman, mais Beryl l'a bientôt suivi à Kinnaird. Et voici la chute, Zara : Beryl est tombée enceinte et Fraser est né deux mois avant que ma mère ne me mette au monde.

Le silence se fit dans la pièce tandis que nous encaissions les révélations de Charlie.

— Oh mon Dieu, Papa ! finit par s'exclamer Zara. Fraser et toi êtes donc vraiment frères ?

— Demi-frères, oui. Et maintenant que je le sais, je me rends compte que j'ai dû vivre dans une grotte l'essentiel de ma vie. Si tu regardes les photos de mon père, tu verras que Fraser est son portrait : de sa taille à ses traits, en passant par son amour pour la chasse et le whisky. Sans doute étais-je le seul à ne pas le voir. Quel imbécile j'ai été.

— Mon Dieu, Papa, c'est vraiment dur. Je suis tellement désolée.

Zara l'étreignit une nouvelle fois.

— Fraser a-t-il toujours su que vous étiez demi-frères ? demandai-je.

— Non, il dit que sa mère – Beryl – le lui a révélé juste avant qu'il ne décide de partir au Canada avec Jessie. Elle m'a avoué récemment qu'elle pensait que ça le dissuaderait peut-être de me faire un coup aussi terrible, mais de toute évidence ça ne l'a pas arrêté. Cela n'aurait pas dissuadé mon père non plus. Il n'en a toujours fait qu'à sa tête, toute sa vie.

— Mais ta mère alors ? Est-ce qu'elle était au courant que son mari couchait avec Beryl ?

— Je ne sais pas, Zara. Elle est morte dans un accident de cheval quand j'avais sept ans, n'oublie pas. Ce qui a bien arrangé Papa,

soupira Charlie. Pas étonnant que Beryl ait toujours eu l'impression d'être chez elle dans cette maison. Quand Maman est morte et que j'ai été envoyé en pension avec Fraser, elle est d'ailleurs sans doute devenue maîtresse des lieux en toutes choses à part le nom.

— Est-ce que tu détestes ton père ? D'avoir fait ça à ta mère ? Ce serait mon cas. Je déteste Maman de te faire ça.

— Non, Zara, je ne le déteste pas. Papa était qui il était, tout comme Fraser. Mais en toute honnêteté, je ne suis pas sûr de l'avoir aimé un jour, ni que lui m'ait aimé. Après tout, on ne choisit pas sa famille.

Charlie m'adressa alors un regard empreint de tristesse.

— Et Beryl alors ?

— Je pense qu'elle, pour le coup, aimait mon père. Et le fait qu'elle ait été là pour s'occuper de lui dans sa vieillesse m'a bien facilité la vie. Plus que quiconque, elle a eu le cœur brisé à sa mort et je ne crois pas qu'elle s'en soit remise. Elle est toute seule à présent.

— La bonne nouvelle, au moins, c'est que *toi* tu n'es pas seul, parce que je suis là, Papa, et moi je t'adore. Je prendrai soin de toi, promis.

J'avais envie d'étreindre Zara, elle était si mature. À bien des égards, c'était elle la véritable victime de cette situation.

— Merci, chérie, s'émut Charlie en embrassant ses cheveux brillants. Mais je crains qu'il n'y ait encore pire.

— Pire que ce que tu viens de me raconter ?! Bon sang ! Vas-y alors, Papa, tant que tu es sur ta lancée.

— Au départ, poursuivit Charlie, la voix légèrement tremblante, je ne comprenais pas pourquoi Fraser était soudain réapparu à Noël, mais évidemment il voulait savoir si le testament lui léguait quelque chose.

— C'était le cas ? s'enquit Zara.

— En fait, comme Papa n'a pas pris la peine d'en écrire un, sur le papier, il n'y avait rien pour lui. Même si j'ai découvert récemment auprès du notaire familial que Papa avait officiellement donné à Fraser le cottage où il habite, il y a des années déjà. C'était sans doute pour apaiser sa culpabilité, parce qu'il savait qu'il ne pourrait jamais le reconnaître. Tout le monde pensait que le domaine me reviendrait automatiquement, puisque j'étais le seul héritier. Ou du moins… jusqu'à récemment.

Zara fronça les sourcils.

— Comment ça ?

Mon Dieu, non… pensai-je. Étant donné ce que Charlie m'avait confié en Espagne, je pensais avoir une idée de ce qui allait suivre.

— L'ennui, Zara, c'est que, comme je l'ai dit tout à l'heure, Fraser est le fils aîné de mon père. Or mon père n'a pas fait de testament me

léguant le domaine, donc Fraser a le droit de revendiquer Kinnaird.

Zara poussa un juron sonore, tandis que j'inspirais profondément.

— Qu'est-ce qui va se passer maintenant ? demanda-t-elle, horrifiée.

— Tu te rappelles qu'il est venu me voir au Pavillon juste avant le Nouvel An ?

— Ouais, je vous ai entendu hurler et après tu as dit qu'on retournait à Inverness et j'étais vraiment vénère, se remémora l'adolescente. D'ailleurs je suis allée au cottage me plaindre à Tiggy.

— En effet, confirma Charlie. Ce jour-là, Fraser m'a dit qu'il s'était renseigné auprès d'un avocat et qu'il comptait m'intenter un procès pour récupérer ce qu'il considère comme sa part légitime de la propriété.

— *Non !* (Zara se leva et se mit à faire les cent pas dans la pièce.) Tu ne peux pas le laisser faire, Papa. Non ! Fraser n'était même pas revenu ici depuis je ne sais combien d'années !

— Tel père, tel fils… soupira Charlie. À bien des égards, c'est lui l'héritier naturel. Je…

— Arrête, Papa ! Tu ne peux pas accepter ça ! Kinnaird est à toi – à *nous* ! Et même s'il partage un peu d'ADN avec toi, ça ne veut rien dire.

— Devant les juges, j'ai bien peur que si. D'ailleurs, je viens de recevoir une lettre de l'avocat de Fraser me demandant de fournir un follicule pileux et un échantillon de salive, mais d'après ce que m'a dit Beryl, le lien de parenté ne fait aucun doute.

— Mais Fraser est un bâtard ! Dans tous les sens du terme, cracha Zara. C'est toi le vrai héritier, puisque tes parents étaient mariés !

— Il y a plusieurs décennies, un héritier illégitime n'aurait même pas été écouté, tu as raison, mais le monde a changé. Je te promets que j'ai fait appel aux meilleurs conseillers juridiques, creusé toutes les options, mais les faits sont là. Fraser est mon frère aîné, le fils de mon père, le Laird, et – légitime ou non – il a le droit d'hériter d'au moins la moitié du domaine. Si cela se produisait, Kinnaird devrait probablement être vendu pour partager les liquidités parce que, malheureusement, partager Kinnaird avec Fraser n'est pas une option. Je devrai me retirer. Je suis navré, Zara. Je sais combien tu aimes cet endroit mais, en l'état actuel des choses, je ne vois pas d'issue.

Le silence s'installa. Zara finit par demander :

— Est-ce que Maman est au courant ?

— Oui, elle était là le jour où il me l'a dit.

— *Bordel !* Ce qui me rend folle c'est que Maman est clairement de son côté à lui ! Je veux dire, elle sait que j'adore Kinnaird ! Elle se tape un type qui pourrait priver sa propre fille de son héritage !

— Pour rendre justice à ta mère, elle a dit que, dans le cas où ils n'auraient pas d'enfant, Fraser avait accepté de te nommer comme héritière dans son testament.

— *Oh mon Dieu*, Papa ! Comment tu peux être aussi calme ?

Je regardai Zara exploser une nouvelle fois face à l'injustice de cette situation. De mon côté, je gardais le silence, même si je bouillais intérieurement. Ce n'était pas le moment de m'en mêler.

— En plus, Maman est encore assez jeune pour avoir des enfants si elle reste avec Fraser. Cette offre est tout simplement pathétique. Pathétique ! cria-t-elle, des larmes de fureur commençant à couler le long de ses joues.

— Zara, tu as demandé à être traitée comme une adulte, et c'est ce que je fais, répondit doucement Charlie. Je comprends que tu sois en colère, mais c'est ainsi.

— Papa, montre que tu as des couilles ! Bats-toi ! s'exclama-t-elle en donnant un coup de pied dans un fauteuil. J'ai besoin de prendre l'air.

Nous la regardâmes gagner la porte à grands pas, l'ouvrir et la claquer derrière elle.

— L'ennui, c'est que je me bats depuis janvier et cela ne m'a mené nulle part, soupira Charlie en secouant la tête. Au bout du compte, c'est un juge qui décidera, mais il est très peu probable que Fraser reparte les mains vides.

— Tu veux que j'aille rechercher Zara ?

— Non, elle a juste besoin d'un peu de temps pour se calmer. Même si ça ne lui plaît pas, elle a hérité du tempérament de sa mère. Quel terrible foutoir…

— C'est sûr.

— Ce qui est triste c'est que Kinnaird a été détruit en grande partie bien des années avant ma naissance. Ce dont le domaine a besoin, ce sont des millions pour sauver sa beauté pour les générations futures. Et quel que soit le vainqueur, ni moi ni Fraser n'avons les moyens de faire le nécessaire.

— Qu'en est-il de toutes les subventions auxquelles tu as postulé ?

— Tiggy, sans vouloir être condescendant, tout ce que j'obtiendrais ne serait qu'une goutte dans l'océan. Néanmoins, j'ai discuté avec un responsable de l'organisme chargé de la protection et de la promotion du patrimoine naturel et culturel de l'Écosse. Si, par miracle, je réussissais à garder Kinnaird, ce serait peut-être la meilleure solution.

— Comment ça ?

— Eh bien, je pourrais en faire don à la nation, en échange de quoi ma famille pourrait rester sur le domaine – en d'autres termes, ici au Pavillon – à perpétuité. C'est quelque chose que les familles dans ma

situation font fréquemment. Enfin bon, cela ne vaut vraiment pas le coup d'y réfléchir à l'heure actuelle – il pourrait s'écouler des mois, si ce n'est des années, avant que cette affaire se retrouve devant le tribunal.

— Je suis tellement désolée, Charlie. Et surtout pour Ulrika. Étant donné les circonstances, tu dois être dévasté.

— Je sais que cela semble affreux et je comprends que Zara haïsse sa mère en cet instant, mais elle ne connaît pas toute l'histoire, et toi non plus. La vérité c'est que je n'aurais jamais dû l'épouser au départ. J'étais effondré après avoir perdu Jessie, et Ulrika était très belle et passionnée et, oui, le désir était très fort. Quand celui-ci a disparu et qu'Ulrika s'est rendu compte qu'elle avait peut-être épousé un propriétaire terrien mais que, dans la vie de tous les jours, je n'étais qu'un homme ordinaire qui devait travailler en tant que médecin pour gagner sa vie, elle a été très… déçue.

— Je comprends.

Je hochai la tête, songeant à quel point il était loyal, même si j'avais dû réprimer un frisson quand il avait parlé du désir qu'il éprouvait pour sa femme.

— Nous nous sommes mariés pour les mauvaises raisons, c'est aussi simple que ça. D'ailleurs, bizarrement, même si je devrais rouer Fraser de coups pour avoir volé ma femme, je suis plutôt soulagé. Vraiment, Tiggy, j'espère qu'ils seront heureux ensemble. Cela fait des années que j'attendais qu'elle trouve quelqu'un d'autre.

— Tu n'aurais jamais demandé le divorce ?

— Non. Ce qui fait de moi soit un lâche, soit un père qui voulait au moins essayer d'offrir à sa fille un cadre familial stable. Le pire dans tout ça, c'est que je sais que j'ai échoué sur ce dernier point.

— Tu as fait ce qui te semblait bon, Charlie, et personne n'aurait pu faire plus.

— Mais je reconnais mes torts. Quand Zara m'a dit de « montrer mes couilles », elle avait raison. Je préfère mener une vie simple, sans drame. Malheureusement, j'ai obtenu l'inverse, du moins dans ma vie personnelle.

— Pour ma part, je trouve qu'il faut bien du courage pour exercer ton métier tous les jours.

— Enfin bon, soupira-t-il, rien de tout cela n'est ton problème, Tiggy, et je suis vraiment désolé que tu te sois retrouvée si impliquée dans toute cette histoire.

— Ne t'excuse pas, s'il te plaît. D'après ce que tu as dit, rien de tout cela n'est de ta faute. Je vais aller voir si je trouve Zara.

Je me levai et il fit de même. Il s'avança vers moi et me prit la

main.

— Merci d'être là pour elle.

À ce moment-là, la porte de la Grande Salle s'ouvrit, dévoilant Ulrika et, tapi derrière elle, Fraser.

— Désolée de troubler ton petit nid d'amour, Charlie, fit-elle en s'approchant de nous à grandes enjambées.

Charlie me lâcha aussitôt la main.

— Tiggy est mon amie, Ulrika, comme je te l'ai maintes fois répété. Qu'est-ce que tu veux ?

— J'ai entendu dire que Zara était à Kinnaird. Je veux la voir. Où est-elle ?

— Elle est sortie prendre l'air.

— Tu lui as dit alors ?

— Oui.

— Je croyais que nous nous étions mis d'accord pour lui parler ensemble ?

— En effet, mais elle s'était rendu compte que quelque chose clochait et a exigé des explications.

Les beaux yeux bleus d'Ulrika brillaient de fureur.

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ? Comme tu le sais, j'aurais pu être ici en dix minutes ! Ne me mens pas, Charlie, tu voulais t'assurer qu'elle entende d'abord ta version de l'histoire pour qu'elle te plaigne !

— Qui est-ce que je plains ?

Nous sursautâmes tous tandis que le visage blême de Zara apparaissait dans l'embrasure de la porte. Elle croisa les bras d'un air de défi.

— Bonjour, Maman, bonjour, Fraser. Quel plaisir de vous voir.

— Zara, chérie je suis tellement, tellement désolée.

Ulrika traversa la pièce pour la prendre dans ses bras, mais sa fille résista.

— Fiche-moi la paix, Maman ! Je n'arrive pas à croire que tu sois venue avec *lui*.

— Ça, c'est fort de café, ricana Ulrika en me montrant du doigt, quand *elle* est là, main dans la main avec ton père, sans complexe, dans *ma* maison. Tu es au courant, n'est-ce pas, qu'elle est ton père ont une liaison depuis des mois ?

— Ne sois pas ridicule, Ulrika, répliqua Charlie en se plaçant devant moi, comme pour me protéger. Tiggy n'a rien fait de mal. Au contraire, nous devrions tous deux lui être reconnaissants d'avoir épaulé Zara pendant tout ce temps.

— Oui, je suis certaine que c'est un ange et je ne m'attends pas à ce

que tu admettes ce que tu as fait, cracha Ulrika. C'est toujours moi la méchante. Mais cette fois, tu ne t'en sortiras pas comme ça !

— Je vais y aller, marmonnai-je, sentant la chaleur embraser mes joues.

— Non, Tiggy, je veux que tu restes, fit Zara en me prenant la main. Même si Papa et toi baisez comme des lapins depuis des lustres, je m'en fiche !

J'ouvris la bouche pour protester, mais Charlie répliqua à ma place.

— Pour l'amour du ciel ! Pour la dernière fois, Tiggy et moi n'avons eu aucune liaison. À présent, pourrions-nous nous comporter en adultes que nous sommes ?

— Il ment, Zara, soupira Ulrika, mais peu importe. Il est évident qu'elle t'a montée contre moi, et après tout ce que j'ai fait pour toi, je… (Elle se tourna vers Fraser et se blottit contre lui.) Je veux juste récupérer ma petite fille, se lamenta-t-elle.

— Ouais, Maman, genre. L'ennui, c'est que ta petite fille a disparu il y a des années. Je suis une adulte maintenant, tu te rappelles ?

— D'accord, d'accord, intervint Charlie. Pouvons-nous tous nous calmer, s'il vous plaît. Zara, je suis sûre que ta mère veut te parler pour t'expliquer la situation. Si nous vous laissions toutes les deux ?

— Hors de question que je parle avec Maman tant qu'il est dans les parages, déclara Zara en indiquant la silhouette massive et silencieuse de Fraser.

— Je vais vous laisser alors, fit celui-ci. (Il adressa un signe de tête à Charlie, retira ses mains des épaules d'Ulrika et, remettant son chapeau, se tourna vers la porte.) Je vais t'attendre dans la voiture, d'accord ?

À cet instant, un rayon de soleil le frappa, projetant une ombre sur le sol. Et je vis la forme très particulière de son chapeau se dessiner sur le nouveau tapis qu'Ulrika avait récemment fait installer.

Oh mon Dieu… marmonnai-je intérieurement, chancelant sous le choc tandis que Charlie me faisait avancer vers la porte.

— Ne quittez pas la maison, d'accord ? nous demanda Zara.

— Nous allons rester dans la cuisine, répondit Charlie.

Je regardai Fraser partir le long du couloir et claquer la porte de service derrière lui, puis suivis Charlie dans la cuisine et fermai soigneusement la porte.

Ce n'est qu'en reprenant ma respiration à grand bruit que je me rendis compte que j'étais en apnée depuis un moment.

— Est-ce que ça va ? On dirait que tu as vu un fantôme.

Charlie alluma la bouilloire et se tourna vers moi tandis que je m'asseyais sur une chaise, haletante.

— C'est peut-être le cas.

— Que se passe-t-il ?

— C'est lui, Fraser. Oh mon Dieu ! C'est *lui* !

— Désolé, Tiggy, je ne te suis pas.

— Ce chapeau, celui que je décrivais à la police comme un feutre, c'était *lui* ! répétai-je.

— Je suis vraiment navré, mais je ne comprends rien de ce que tu dis. Essaie de m'expliquer calmement ce que tu veux dire.

— J'essaie de te dire, Charlie, que c'est Fraser que j'ai vu cette nuit-là dans le vallon. C'est lui qui a tiré sur Pégase et a failli me tuer !

— Mais… comment peux-tu en être sûre ?

— Je viens de te le dire – c'est ce chapeau qu'il portait à l'instant. J'ai vu son ombre sur le tapis et c'était exactement la même que l'ombre sur la neige. J'en suis sûre à cent pour cent.

— C'est un chapeau canadien, c'est vrai que ça ressemble à un feutre. En fait, ça ne m'étonnerait pas, dit-il en plaçant une tasse de thé dans ma main tremblante, avant de se raviser et de la poser sur l'îlot central. Tu es sûre que ça va ?

— Oui ! Mais qu'allons-nous faire ? Tu sais que je suis tolérante, mais hors de question qu'il s'en tire aussi facilement après avoir tué Pégase ! Le détective que j'ai vu à l'hôpital a dit que le chasseur aurait pu me tuer moi aussi, qu'il pourrait être accusé non seulement de braconnage d'une espèce rare, mais aussi de tentative de meurtre.

— Dans ce cas, appelons immédiatement la police.

Charlie fit mine de se lever, mais je tendis le bras pour l'en empêcher.

— Attends un peu, réfléchissons à la meilleure option. Parce qu'après tout, si la police l'interroge, Fraser va forcément nier et, connaissant Ulrika, elle lui donnera sans doute un alibi. Te rappelles-tu où elle était la nuit où on m'a tiré dessus ?

— Il me semble qu'elle était à Kinnaird… oui, c'est bien ça, parce que le lendemain elle devait descendre jusque dans le Yorkshire du Nord afin de récupérer Zara pour son week-end de sortie. Pas étonnant qu'elle ait soudainement eu envie de passer son temps ici…

— Merde. Au vu des circonstances, elle va forcément mentir pour le protéger. Cela dit, je sais que la police a la balle qui m'a éraflée, ainsi que sa douille, ce qui peut permettre de retrouver le fusil…

— Qui se trouve sans doute dans la grange de Fraser à l'heure où nous parlons.

— Fraser pourrait aller en prison pour ça.

— Ou pas, si Ulrika lui fournit un alibi et qu'il rassemble une bonne équipe de défense. Ces choses peuvent tourner dans un sens, comme

dans l'autre, me prévint Charlie. On m'a appelé deux ou trois fois pour témoigner dans des affaires de meurtre, quand il était clair de mon point de vue que la victime n'était pas morte de causes naturelles, du moins pas uniquement, et chaque fois l'accusé s'en est tiré sans aucune peine.

— Oh, fis-je, découragée. Mais j'imagine au moins que ça n'aiderait pas sa revendication de Kinnaird si le juge savait qu'il était poursuivi pour avoir abattu une espèce rare sur le domaine précis qu'il souhaite récupérer ?

— Désolé, Tiggy, mais j'ai peur que ça ne marche pas comme ça. Tirer sur une espèce rare ne suffirait pas à le disqualifier pour Kinnaird, même si, je suis d'accord, cela ne le montrerait pas sous son meilleur jour.

Il y eut un moment de silence pendant que nous reprenions tous les deux notre respiration et nos esprits.

— Charlie, finis-je par reprendre, je suis en train de penser que…

— Quoi ?

— Eh bien, je me demande s'il n'y aurait pas moyen d'utiliser le fait que Fraser m'ait tiré dessus pour t'aider ?

Charlie me fixa, perplexe.

— Pour le faire chanter, tu veux dire ?

— Hum, oui, je suppose. Si je lui disais que je le reconnaissais comme étant l'homme qui nous avait tiré dessus cette nuit-là ? Que j'allais appeler la police sur-le-champ ? À moins que, comme il fait partie de la famille et que tu ne veux pas de scandale, il renonce à Kinnaird, quitte le pays et reparte dans le trou d'où il est sorti ? La question est, comment penses-tu qu'il réagirait ? Est-ce qu'il la jouerait au culot ou est-ce qu'il prendrait le prochain vol pour le Canada avec Ulrika ?

— Qui sait ? Souvent, les tyrans de son espèce sont des lâches. Mais, Tiggy, c'est trop te demander : j'imagine que tu veux le voir derrière les barreaux pour ce qu'il t'a fait traverser, non ?

— J'ai survécu, non ? C'est la mort de Pégase que je veux venger, et si ce que je sais peut empêcher que Kinnaird soit détruit par l'homme qui l'a assassiné, je dirais que ça me suffit – pour moi *et* pour lui.

— Beaucoup dépend de son fusil, s'il l'a gardé ou non…

— Cal sait-il où se trouve son cottage ?

— Bien sûr. Pourquoi ?

Je regardai par la fenêtre de la cuisine et tendis le cou pour voir si la voiture de Fraser était encore dans l'arrière-cour, lui à l'intérieur. C'était le cas.

— Pendant que Fraser est ici, si tu appelais Cal pour l'envoyer dans

son cottage ? Dis-lui d'inspecter la grange à la recherche du…

— Du fusil.

Charlie s'était déjà levé et se dirigeait vers le téléphone dans le bureau.

— Et dis-lui de nous appeler s'il le trouve, ajoutai-je tandis qu'un plan commençait à prendre forme dans mon esprit.

Charlie revint dans la cuisine une minute plus tard.

— Cal a été missionné et il appellera sur le fixe pour me dire s'il a trouvé le fusil de Fraser. Encore heureux qu'il y ait un peu de réseau près de ce cottage. Tiggy, poursuivit-il en me prenant la main, veux-tu y réfléchir tranquillement ? Peut-être qu'il vaudrait mieux laisser la police s'en charger…

— Pourquoi attendre quand nous avons Fraser sous surveillance ? Il faut que je le fasse avant de me dégonfler, et avant qu'il se fasse la malle en apprenant que je l'ai reconnu. Dès que Cal nous appellera, il faudra que tu fasses venir Fraser ici. Tu n'aurais pas un dictaphone sur toi par hasard ?

— J'en ai un dans la voiture, si. Je l'utilise pour dicter des lettres que tape ensuite ma secrétaire. Pourquoi ?

— Juste au cas où il avouerait, dis-je en repensant à tous les mauvais romans policiers que j'avais lus adolescente. Nous aurions alors la preuve.

— Sans doute pas recevable au tribunal, mais je vois où tu veux en venir. Je file le chercher – j'ai garé ma voiture devant la maison – occupe-toi du téléphone.

Nous échangeâmes un sourire complice, comme des gamins. Malgré la gravité de la situation, tout cela avait en effet un petit côté surréel. Et le plus surréel était que je me rappelais soudain les derniers mots d'Angelina à Charlie, quand nous étions à Grenade :

« Elle détient la solution à votre problème… »

J'espérais seulement qu'elle ne s'était pas trompée.

Le téléphone sonna dans le bureau quelques secondes plus tard, et je me précipitai pour y répondre.

— C'est Cal, Tig. Je suis dans la grange de Fraser et je tiens dans les mains son fusil de chasse.

— Mon Dieu, Cal ! J'espère que tu portes des gants, sans quoi ce sont tes empreintes qu'ils trouveront !

— Charlie m'avait dit d'en mettre. Qu'est-ce qui se passe donc là-haut ?

— Je t'expliquerai plus tard, mais ne bouge pas d'un pouce jusqu'à ce qu'on te rappelle, d'accord ?

— D'ac. À plus.

J'entendis la porte de la Grande Salle claquer et reposai le combiné. Je jetai un coup d'œil hors du bureau et aperçus Zara qui marchait à grands pas dans le couloir, dans ma direction, tout en criant des jurons à l'intention de sa mère qui, de toute évidence, était restée dans la pièce.

— Zara ! sifflai-je en courant vers elle et en l'attirant dans la cuisine. Écoute-moi ! Tu es sans doute furieuse contre ta mère, mais ton père et moi pouvons peut-être sauver Kinnaird si tu retournes lui parler.

— Tu plaisantes ? Je la *hais* – je ne veux plus jamais respirer le même air qu'elle ! Agh… !

Charlie entra alors, dictaphone à la main.

— Zara, retourne dans la Grande Salle avec ta mère, *maintenant* ! Tu m'entends ? Et restes-y jusqu'à ce que je te dise que tu peux sortir !

— Ok, Papa, acquiesça-t-elle, calmée par le ton étonnamment autoritaire de son père.

— Après tout, c'est elle qui m'a dit de montrer mes couilles, fit-il en haussant les épaules tandis que Zara tournait les talons pour repartir d'où elle venait.

— Bon, cache vite ce dictaphone et… va le chercher.

Charlie alluma son dictaphone et le glissa derrière la corbeille à pain.

— Tu es sûre que tu te sens de le faire, Tiggy ?

— Oui, tant que tu es avec moi.

— Toujours.

Il me sourit et partit appeler Fraser.

Mon cœur battait à présent à une vitesse folle. Je levai les yeux vers le ciel et demandai à Pégase de m'aider pour la prestation de ma vie. Afin de sauver Kinnaird, Zara et mon Charlie chéri…

J'entendis la porte de service s'ouvrir et se refermer.

— Je crains qu'il n'y ait rien que tu puisses dire ou faire pour me faire changer d'avis, déclara Fraser alors qu'ils entraient dans la cuisine. Je veux ce qui me revient de droit, c'est tout. (Il m'aperçut alors assise près de l'îlot central et me jeta un regard dédaigneux.) Qu'est-ce qu'elle fiche ici ?

— Tiggy voudrait juste te dire un mot.

— Ah oui ? Parlez alors.

Je le regardai s'asseoir en face de moi ; le fait qu'il soit si sûr de lui – qu'il ne prenne même pas la peine d'enlever son chapeau devant sa victime – fit monter en moi la colère dont j'avais besoin pour lui dire ce que je devais lui dire.

— Il s'agit de la nuit où Pégase a été abattu, me lançai-je, décidant

que nous n'avions pas le temps de tourner autour du pot. J'ai indiqué à la police que j'avais vu l'ombre de mon agresseur dans la neige et qu'il portait un chapeau inhabituel, de la forme d'un feutre. Lorsque, tout à l'heure, j'ai vu votre ombre sur le tapis de la Grande Salle, je me suis rendu compte que c'était vous qui aviez tiré sur Pégase et aviez failli me tuer moi aussi.

Fraser se leva d'un bond.

— Quoi ?! Bon sang, Charlie, je n'arrive pas à croire qu'elle et toi soyez tombés aussi bas. Je m'en vais.

— Très bien, repris-je calmement. Au moment où nous parlons, Cal est chez vous avec le fusil de chasse que nous vous soupçonnons d'avoir utilisé pour nous tirer dessus. La police m'a déjà dit qu'elle avait mis la main sur la balle, plus sa douille, et il ne lui suffit plus que de les comparer à votre fusil. Nous pouvons appeler les agents pour qu'ils nous rejoignent ici, qu'en dites-vous ?

— Je… vous racontez n'importe quoi et vous le savez. Ulrika était avec moi cette nuit-là – allez lui demander.

— Cela ne nous intéresse pas vraiment, pas vrai, Charlie ? répondis-je avec légèreté. C'est aux agents de police de vous interroger, Ulrika et vous. Va les appeler, Charlie. (Je me levai et emportai ma tasse de thé vers l'évier pour la laver, me permettant de respirer et à Fraser de réfléchir. Je vis Charlie se diriger vers la porte.) Nous savons tous les deux que c'était vous, Fraser, ajoutai-je doucement en posant ma tasse sur l'égouttoir. Et maintenant que j'y pense, je me souviens tout à coup d'avoir vu le fusil directement pointé sur moi cette nuit-là. Je suis persuadée que cela intéresserait beaucoup la police de l'entendre. Elle a dit en effet que cette affaire pourrait être considérée comme une tentative de meurtre. Si le cerf n'avait pas été entre nous, c'est moi qui aurais pu être tuée.

— D'accord, d'accord, discutons, déclara Fraser. (Charlie qui avait déjà une main sur la poignée, s'arrêta alors.) Qu'est-ce que vous voulez ?

— Que justice soit rendue, évidemment, pour Pégase et pour moi-même, répondis-je en me retournant lentement vers lui, découvrant avec satisfaction qu'il avait eu l'élégance d'ôter son chapeau. Mais aussi pour Charlie. Vous ne voulez récupérer une partie du domaine que parce qu'il lui appartient, pas parce que la terre vous intéresse. La propriété devrait sans doute être vendue pour que vous ayez votre part, et alors des siècles d'histoire Kinnaird s'envoleraient en fumée. Ce serait vraiment dommage, vous ne croyez pas ?

— Sale petite pute… !

Charlie s'approcha de lui.

— Ça suffit, Fraser !

— Ne t'en fais pas, Charlie, il peut m'appeler comme il veut, répondis-je tranquillement. Surtout que tout est enregistré. Et il a déjà admis que c'était lui.

— Je n'ai rien fait du tout !

— Je crois bien que si, fis-je en haussant les épaules. Enfin bon, à vous de voir. Après tout, Charlie et vous êtes du même sang et, quoi que vous lui ayez fait, il n'aimerait pas que son demi-frère soit jeté en prison, n'est-ce pas, Charlie ?

— Bien sûr que non, Tiggy.

— Alors, Fraser, je suis prête à ne *pas* dire à la police que c'est vous qui avez tiré sur Pégase et sur moi, si vous êtes disposé à renoncer à Kinnaird et à quitter le pays.

— C'est du chantage pur et simple ! pesta Fraser.

— En effet, je suis moralement corrompue, mais que puis-je y faire ? Alors, qu'en sera-t-il ? Le choix vous appartient.

Toute une palette d'émotions, allant de la fureur à la peur, anima le regard bleu et froid de Fraser. Après quoi, il se leva.

— Vous allez regretter d'avoir fait ça pour lui, cria-t-il en me menaçant du doigt. Ce type est pathétique – demandez à sa femme, ou à mon ex-femme. Elles vous le diront mieux que moi.

Il se dirigea vers la porte.

— J'en déduis que vous avez décidé de quitter le pays ?

— Je vais avoir besoin de quelques heures pour régler deux-trois trucs. Vous pouvez bien m'accorder ça, non ?

— Tout à fait. Oh, et Cal va garder votre fusil, juste au cas où vous changeriez d'avis. D'accord ?

Fraser balaya la cuisine des yeux, son corps tout entier tremblant de rage. Puis il nous lança à tous les deux un regard si haineux que j'en frissonnai. Cet homme était l'incarnation du mal et, pour la première fois, j'étais heureuse de connaître la formule de la malédiction.

Sans rien ajouter, il tourna les talons et quitta la pièce.

Avec Charlie, nous écoutâmes le bruit de ses pas battre en retraite vers la porte de service puis, par la fenêtre de la cuisine, nous le regardâmes subrepticement remonter dans sa jeep et sortir de la cour dans un crissement de pneus.

— Je vais appeler Cal pour lui dire de vite quitter la grange avec le fusil. Je vais l'envoyer un petit moment dans la fermette des parents de Lochie, au cas où Fraser déciderait de le pourchasser. Il sera en sécurité là-bas.

Ulrika apparut dans la cuisine quelques secondes plus tard, suivie de Zara qui traînait les pieds.

— Est-ce la voiture de Fraser que je viens de voir partir ? demanda-t-elle.

— Oui, marmonnai-je.

— Mais il était censé m'attendre !

Je m'assis lourdement sur une chaise, vidée de toute l'adrénaline qui m'avait permis de tenir le coup durant le dernier quart d'heure.

— Ça va, Tiggy ? Tu es toute pâle, s'inquiéta Zara en s'avançant vers moi.

Charlie réapparut et me regarda, les deux pouces en l'air. Quant à Ulrika, elle semblait perplexe.

— Alors, as-tu pu discuter avec Zara ? s'enquit Charlie.

— Tout à fait. Elle trouve elle aussi que c'est la meilleure solution.

Zara acquiesça sans conviction, avant d'articuler en silence, derrière sa mère :

— Mais qu'est-ce qui se passe ?!

— Et tu es certaine que c'est un divorce que tu souhaites, Ulrika ? demanda Charlie en plongeant ses yeux dans ceux de sa femme.

— Absolument. On ne peut plus retourner en arrière. Il est tout à vous si vous voulez de lui, me dit-elle. Allez, je file. Fraser et moi sortons dîner ce soir.

— Bonne soirée, lançai-je alors qu'elle quittait la cuisine.

Le téléphone sonna et Charlie alla répondre.

Zara attendit d'entendre la porte du bureau se refermer avant de se tourner vers moi.

— Peut-être que maintenant tu peux m'expliquer ce qui se trame ? J'ai dû prétendre que ça ne me posait pas de problème que ma mère aide littéralement son abruti de petit copain à me piquer mon héritage sous le nez ! Et accepter de passer la moitié des vacances dans son cottage dégueu, alors que ma seule envie est de lui mettre mon poing dans la tronche !

— Ne sois pas trop dure avec ta mère. Tu sais toi aussi que l'amour peut rendre aveugle, n'est-ce pas ?

— Quoi ? Tu es de son côté maintenant ?

— Non, Zara, mais… attendons que ton père revienne et nous t'expliquerons ce qui vient de se passer. Pour l'instant, est-ce que tu pourrais me préparer une tasse de thé bien sucré ?

Quand Charlie réapparut, il posa les doigts sur mon poignet.

— C'était Cal. Il est arrivé à la fermette, sans encombre. Bon, cela ne m'étonne pas du tout, mais ton pouls est extrêmement rapide. Au lit, ma petite Tiggy, décréta-t-il en me passant un bras autour de la taille pour m'aider à me lever.

Je ne résistai pas. Je me sentais totalement épuisée.

— Est-ce que quelqu'un va enfin me dire ce qui se passe ?! se plaignit Zara.

— Je t'expliquerai tout quand j'aurai couché Tiggy. Mais je peux déjà te dire qu'il semble que cette femme extraordinaire vienne de sauver ton héritage.

38

Je me réveillai le lendemain matin sous une douce lumière qui entrait par les fenêtres. Il était huit heures vingt : j'avais dormi plus de douze heures d'affilée. Je revins lentement à moi, mon esprit assemblant peu à peu les événements de la veille.

Était-ce vraiment toi, Tiggy ? songeai-je en me revoyant debout dans la cuisine, d'un calme olympien, en train de dire à Fraser que je savais que c'était lui qui m'avait tiré dessus. Je ne savais vraiment pas où j'avais trouvé le courage de le défier, étant la personne la moins combattive que je connaisse.

Je finis de me réveiller en m'aspergeant le visage d'eau froide, puis entendis qu'on frappait à la porte.

— Entrez, dis-je en remontant dans mon lit.

Charlie arriva avec un plateau chargé d'une théière, de tartines et d'un tensiomètre. Il portait également son stéthoscope autour du cou.

— Comment te sens-tu, Tiggy ? Je suis passé deux fois prendre ton pouls dans la nuit, mais j'aimerais à présent vérifier ta tension et écouter ton cœur.

— Je vais bien, Charlie, je t'assure. J'ai dormi comme un bébé.

— Je suis loin de pouvoir en dire autant. J'aimerais m'excuser de t'avoir fait subir ce calvaire hier soir ; c'était parfaitement égoïste de ma part. Tout ce stress était la dernière chose dont tu avais besoin.

— Honnêtement, je me sens bien.

Charlie introduisit les embouts de son stéthoscope dans ses oreilles et écouta mon cœur et ma poitrine, puis prit ma tension.

— Dis-moi, as-tu fait tes examens à Genève avant de repartir ?

— Non, je suis venue ici avec Zara, mais…

— Il n'y a pas de « mais » qui tienne, je vais prendre rendez-vous pour toi à Inverness demain. Cela dit, tes constantes sont étonnamment normales, observa-t-il en me servant du thé.

— N'oublie pas que je viens de passer trois semaines à me reposer. En plus, l'expérience d'hier soir était presque extracorporelle. C'était comme si quelqu'un d'autre prononçait à ma place les mots que je devais dire.

— C'était pourtant bien toi, et tu étais extraordinaire. Vraiment, Tiggy, je ne pourrai jamais assez te remercier. Tu ne regrettes rien, tu es sûre ? Tu ne veux pas appeler la police ?

— Pourquoi faire, si nous sommes désormais débarrassés de Fraser ? Pour lui, ne pas pouvoir t'enlever Kinnaird est sans doute une punition aussi dure que la prison. Il est parti, n'est-ce pas ? demandai-je,

soudain inquiète.

— Oui, mais Ulrika était là à sept heures ce matin, dans tous ses états. Elle voulait savoir ce que j'avais dit à Fraser pour qu'il prenne ses affaires et file au petit jour, sans elle.

— Il ne l'a pas emmenée avec lui ?

— Non. De fait, il lui a dit que c'était fini entre eux et qu'il retournait au Canada, seul. De toute évidence, elle pensait que j'avais dit des horreurs sur elle qui avaient fait fuir Fraser. Je suis stupéfait que tu ne l'aies pas entendue crier.

— Est-elle encore ici ? demandai-je avec angoisse.

— Non, elle est repartie en voiture à toute vitesse, après m'avoir dit que nous nous verrions au tribunal. Kinnaird n'est pas encore tiré d'affaire, soupira-t-il. Je suis persuadé qu'Ulrika exigera sa part lors du divorce.

— Oh, je n'avais pas pensé à ça.

— Je vais devoir trouver un moyen de lui verser quelque chose pour qu'elle me laisse tranquille, peut-être en vendant quelques hectares au domaine voisin – les propriétaires lorgnent sur les terres de Kinnaird depuis des années mais, grâce à toi, nous allons au moins pouvoir garder le plus gros. À présent, prends ton petit déjeuner.

— Merci de me l'avoir apporté, lui dis-je en souriant, heureuse de constater que, bien qu'il n'ait visiblement pas dormi, ses yeux bleus brillaient, débarrassés de leur voile de désespoir. Qu'a dit Zara quand tu lui as raconté ce que nous avions fait ?

— Je n'oserais répéter devant toi les mots qu'elle a employés… mais en d'*autres* termes, elle était folle de joie.

— A-t-elle dit autre chose à propos du divorce ? Elle s'est montrée courageuse hier soir, mais la nouvelle a dû l'affecter.

— Si cela l'attriste, elle le cache drôlement bien. Et peut-être que nous voir séparément sera plus sain pour elle. Elle a toujours été plus proche de moi, depuis qu'elle est bébé, et Ulrika pense sans doute que j'ai encouragé cette situation en la dénigrant auprès de Zara, ce qui n'est absolument pas le cas. J'ai toujours voulu qu'elles s'entendent bien, mais elles n'ont jamais accroché. Zara parle déjà de venir s'installer à Kinnaird avec moi. Lochie lui a parlé de l'université qu'il a fréquentée. Peut-être devrais-je y réfléchir, après tout. Ce n'est pas parce que moi et tous mes ancêtres Kinnaird sommes allés plus loin que c'est ce qu'il faut pour Zara… En outre, je vais avoir besoin de toute l'aide possible si je veux essayer de sauver Kinnaird pour elle.

— Tu vas déménager ici ?

— Oui, Tiggy. Après t'avoir mise au lit hier, j'ai beaucoup réfléchi et la bonne nouvelle c'est que, avec le coup de pouce d'un peu de

whisky, tout s'est éclairci.

— Comment ça ?

— Pour commencer, j'ai Kinnaird dans le sang, c'est ainsi. Peut-être n'est-ce que lorsqu'on est sur le point de perdre quelque chose que l'on prend conscience de combien c'est important pour nous. Donc je peux au moins remercier Fraser pour cela. J'ai décidé de prendre une année sabbatique, ce qui me permettra de me concentrer pleinement sur le domaine et de définir précisément ce qu'on peut faire pour le restaurer, ainsi que de voir si cela me convient d'y vivre à plein-temps. Je dois au moins cela à mes ancêtres – et à Zara – et je pourrai toujours retourner à l'hôpital si cela ne fonctionne pas. Voire réaliser le rêve dont nous avions parlé et m'envoler pour l'Afrique, ajouta-t-il en souriant.

— Euh, à propos… J'ai un entretien la semaine prochaine pour un poste de responsable de la préservation sur une réserve au Malawi, avouai-je, me sentant un peu coupable.

— Au Malawi en Afrique ?

— Oui.

Je lus l'inquiétude et une pointe de panique dans ses yeux.

— Oh. Je vois, fit-il en déglutissant avec peine. Je t'avais dit en effet que ton avenir à Kinnaird était incertain, et loin de moi l'idée de te dissuader d'accepter ce poste. Néanmoins, je dois dire que je serais vraiment très inquiet pour toi, parce que je doute qu'il y ait un hôpital digne de ce nom dans les environs de ta réserve. Par ailleurs…

— Quoi ?

— Eh bien, évidemment, j'espérais que tu resterais m'aider à Kinnaird.

Un lourd silence s'installa, un silence empli de toutes les choses que tous deux nous souhaitions dire sans savoir comment. Je buvais mon thé à petites gorgées en regardant par la fenêtre, horriblement mal à l'aise. Charlie se leva et se mit à faire les cent pas, les mains enfoncées dans les poches.

— Hier soir, quand toi et moi complotions pour ce que j'appellerai désormais le « Frasergate », je me disais que… eh bien, que nous formions une équipe. Et c'était vraiment fantastique.

— C'est vrai, admis-je.

— Et… je sais que c'est le début et que même si tu as réussi à sauver Kinnaird pour moi, il faut encore en faire quelque chose de viable pour l'avenir, ce qui ne sera peut-être pas possible. Sans parler du fait que je vais me retrouver embourbé dans un divorce qui s'annonce très pénible… Mais j'espérais que tu… serais avec moi.

— En tant qu'employée ?

J'entendais la fausse naïveté dans ma voix, mais j'avais besoin qu'il prononce clairement les mots.

— Oui, ça bien sûr, mais non, je veux dire… *avec* moi.

Charlie s'assit sur le lit. Il approcha doucement sa main de la mienne, ses doigts longs et élégants implorant d'être acceptés. Je regardai ma paume s'ouvrir de son propre chef pour les saisir et les serrer fort. Nous échangeâmes un sourire timide, sans dire un mot parce que c'était inutile. Tous les deux, nous *savions*.

Pour le meilleur et pour le pire, dans le bonheur et dans les épreuves, dans la santé comme dans la maladie…

Charlie retira le plateau de mes genoux, puis tendit les bras et m'attira contre lui. Je posai la tête contre sa poitrine tandis qu'il me caressait les cheveux.

— Je veux prendre soin de toi pour le reste de ta vie, murmura-t-il. Je veux que nous construisions Kinnaird ensemble, que nous devenions une famille – une famille heureuse. Je le souhaite depuis la première fois que je t'ai vue à l'hôpital. J'en rêve depuis des mois, mais je ne voyais pas comment ce serait possible. Aujourd'hui, tout s'éclaire.

— Moi aussi j'en ai rêvé, avouai-je en rougissant.

Il me leva le menton pour me regarder dans les yeux.

— C'est vrai ? Je n'en reviens pas. Je suis plus vieux que toi, avec un passé que je vais mettre longtemps à gérer… ce ne sera pas facile, Tiggy, et la dernière chose que je souhaite c'est que tu éprouves de la rancune contre moi, comme c'est le cas d'Ulrika.

— Je ne suis pas Ulrika. Je suis moi et je ne suis pas du genre à être rancunière.

— Non, tu es magicienne… tu es *magique*, dit-il tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes. Je suis pathétique – regarde-moi ! Je pleure comme un enfant. Veux-tu bien rester ?

— Je…

Malgré ma folle envie de dire oui, je savais que je me devais de prendre un peu de temps pour réfléchir parce que cet homme, si cher à mon cœur, avait déjà traversé assez d'épreuves comme ça : si j'acceptais, il fallait que ce soit pour toujours.

— Accorde-moi quelques heures, d'accord ? lui demandai-je. Il y a quelqu'un que je dois voir d'abord.

— Bien sûr. Puis-je savoir qui ?

— Non, parce que si je te le disais, tu me prendrais pour une folle.

Il me posa un baiser sur le front.

— Je pense déjà que tu es folle, Tiggy. Et je t'aime quand même, fit-il en souriant de toutes ses dents.

Il m'aime…

— D'accord, alors pourrais-tu me dire où tu as enterré Chilly ?

Charlie hocha la tête, essayant de se retenir de sourire.

— Dans notre cimetière familial, bien sûr. Après tout, il faisait partie de la famille. C'est à l'arrière de la chapelle. À plus tard alors, dit-il en se levant. Je vais aller voir Beryl chez elle pour lui dire ce qui s'est passé et la supplier de revenir.

* * *

— Bonjour, Chilly chéri, fis-je en m'accroupissant devant la croix simple, une réplique de celles du cimetière de Sacromonte qui n'indiquait que son prénom, sachant que personne ici ne connaissait ni son nom de famille, ni sa date de naissance. Je suis vraiment désolée de ne pas avoir été là pour vous dire au revoir comme il se doit, mais merci de vous être arrêté pour me saluer cette nuit-là.

Je tapotai de ma main gantée la neige qui couvrait la tombe, puis me levai et tournai le regard vers le ciel, car c'est là qu'il était vraiment.

— La première fois que je vous ai vu, vous m'aviez dit que je quitterais Kinnaird. Toutefois, me voilà de retour, et Charlie me demande de rester. Cela signifierait renoncer à mes rêves d'Afrique, mais… pourriez-vous demander leur avis aux autres là-haut ?

Il n'y eut pas de réponse, d'ailleurs je ne m'attendais pas réellement à en obtenir une, parce que, malgré toutes les difficultés futures dont j'avais conscience, je savais déjà. Et chaque atome de mon être fourmillait de certitude et de bonheur.

— Dites à Angelina que je retournerai bientôt la voir avec Mister Charlie, lançai-je en longeant les tombes de trois siècles de Kinnaird pour regagner la Land Rover.

C'est là que tu reposeras un jour, hotchiwitchi, m'indiqua une voix dans ma tête alors que je montais en voiture. J'éclatai de rire, car cela ressemblait tellement à Chilly de dire une chose pareille, et le fait que je sois destinée à reposer là un jour signifiait que, quelle que soit la durée de ma vie sur terre, Charlie et moi serions ensemble pour toujours. La seule chose qu'il m'importait de savoir.

* * *

— L'héroïne est de retour, m'accueillit Cal quand je revins au cottage, encore chamboulée par les quelques heures précédentes et ma visite à Chilly. Comment tu te sens, Tig ?

— Un peu sonnée, à vrai dire, admis-je en m'asseyant sur le canapé.

— Zara est passée m'informer de la situation. J'ai l'impression que tu as merveilleusement bien joué. Et grâce à toi, nous sommes tous sauvés. En prime, une rumeur circule comme quoi le Laird va

divorcer. Est-ce que c'est vrai ?

— Je ne peux ni confirmer ni infirmer, répondis-je avec insouciance.

— Moi je dis qu'il est temps que ces deux là se séparent. Bon, fit-il en se redressant de toute sa hauteur et en me regardant droit dans les yeux, je dois te montrer autre chose qui va bouleverser ton monde. Tu te sens d'attaque, Tig ?

— Rien de grave, si ?

— Non, pas du tout. C'est un truc dingue, un miracle ! Tu viens ?

— Oui, tant que c'est positif, répondis-je, bien que je sois désormais éreintée par le stress et l'émotion.

Quelques minutes plus tard, nous descendîmes la colline jusqu'à la grange qui abritait les génisses pleines. Cal indiqua une autre petite grange sur la gauche. Il sortit une clé de la poche de sa veste et déverrouilla le cadenas.

— Tu es prête ?

— Oui.

Il ouvrit la porte et je le suivis à l'intérieur. J'entendis un léger bruissement dans un coin et aperçus une biche maigrichonne allongée sur un lit de paille. Je voyais qu'elle était très faible : elle essayait désespérément de se lever, sans succès.

— Que lui est-il arrivé ? murmurai-je.

— Je l'ai trouvée hier soir dans le bosquet de bouleaux. Elle était en détresse, sur les genoux, avec un ventre gonflé indiquant qu'elle s'apprêtait à mettre bas. Lochie et moi avons réussi à la porter à l'arrière de Beryl pour l'amener ici. Le petit n'est pas en bon état non plus – il est arrivé au petit matin, probablement avant terme, mais la dernière fois que j'ai vérifié il était encore en vie. Mais sa mère souffre vraiment, soupira-t-il.

Nous vîmes qu'elle était retombée sur la paille, n'arrivant plus à bouger.

— Va voir son bébé, me pressa Cal.

— As-tu appelé Fiona ?

— Non, tu verras pourquoi dans un instant, fit-il en me poussant doucement vers la biche.

Je m'approchai tout doucement, murmurant des mots de réconfort à la fois tout haut et dans ma tête. Je m'arrêtai au bord du lit de paille avant de m'agenouiller très lentement.

— Bonjour, murmurai-je. Je m'appelle Tiggy et je suis là pour t'aider.

Je m'assis là, sentant sous mes genoux l'humidité froide de la grange mais ne détournant jamais mon regard du sien.

Fais-moi confiance, je suis ton amie… répétait ma voix intérieure à la

biche, encore et encore.

Finalement, ce fut la biche qui détourna ses beaux yeux humides des miens tandis que son corps maigre se détendait enfin. Je m'approchai alors un peu plus.

— Regarde dans la paille à côté d'elle, chuchota Cal derrière moi. Voilà une lampe de poche.

Il me la tendit et j'orientai le faisceau lumineux dans l'obscurité, découvrant deux pattes maigrelettes qui tremblaient entre celles de sa mère. J'éclairai alors le reste de son corps qui, sur le ventre, était parfaitement immobile, ce qui n'était pas bon signe. Je poussai alors un petit cri de stupéfaction et, pensant que c'était peut-être la lumière qui me jouait des tours, j'illuminai de nouveau son petit corps.

— Oh mon Dieu ! murmurai-je en me retournant vers Cal.

— Tu vois, Tig, je t'avais bien dit que c'était un miracle.

Les larmes me montèrent aux yeux tandis que je regardais le faon de plus près.

— Il est blanc, Cal, immaculé ! Je…

Cal hocha la tête et je vis que lui aussi était très ému.

— L'ennui, Tig, c'est que sa mère ne va sans doute pas tarder à rendre l'âme, quant à lui il a à peine remué depuis sa naissance. Il a besoin d'être nourri.

— Je vais essayer de m'approcher.

Je m'avançai un peu plus pour placer la main sous le museau de la biche, afin qu'elle puisse me sentir. Je restai dans cette position aussi longtemps que possible, puis relevai la main et la lui posai sur la nuque. À ce contact, elle leva les yeux vers moi et je lus toute la peur et la douleur qu'elle ressentait. Et sus qu'elle n'avait plus beaucoup de temps.

Je m'installai dans une position plus confortable pour mieux contempler le faon, allongé près de sa mère épuisée. Je posai la main sur le doux pelage de son flanc, puis me mis à le caresser doucement, tout en l'examinant. Avec précaution, je soulevai l'une de ses pattes arrière pour vérifier l'état des os et vis que, malgré sa fragilité, il n'avait pas de problème physique.

— Comment va-t-il ? interrogea Cal.

— Il est parfait, mais très fragile. Je ne sais pas s'il va s'en sortir, mais…

Tu dois le sauver, Tiggy… m'intimait ma voix intérieure.

— D'accord, je vais essayer.

Je fermai les yeux et invoquai l'aide dont j'avais besoin.

Comme Angelina me l'avait enseigné, j'imaginai toute l'énergie source de vie de l'univers se déverser dans mes mains tandis que je

caressais le faon. Je répétai ces mouvements cinq ou six fois, retirant l'énergie négative de son petit corps. Je ne saurais dire combien de temps je restai assise là mais, quand je revins à moi, je découvris qu'il avait les yeux ouverts et qu'il me fixait avec intérêt.

— Salut, toi.

En guise de réponse, le faon s'écarta de sa mère pour poser la tête sur mes genoux.

— Que tu es beau, dis-je en me baissant pour poser un baiser sur sa robe blanche toute neuve.

Sa mère luttait pour soulever la tête de la paille. Elle rouvrit ses yeux immenses et timides et me fixa.

— Toi aussi tu es magnifique, murmurai-je en regardant ses longs cils, ainsi que l'étoile blanche au centre de son front. Pégase t'a choisie tout spécialement, hein ?

Je posai mon autre main sur sa tête et l'une de ses jambes maigrichonnes se leva vers moi, comme si elle essayait de me toucher. Je voyais qu'il lui restait peu de force – et peu de temps.

— N'aie pas peur, chuchotai-je en lui caressant la tête, avant de me pencher pour l'embrasser. Tout ira bien pour toi là-haut et tu ne dois pas t'inquiéter pour ton petit. Je te jure qu'on s'occupera bien de lui.

J'eus alors l'impression qu'une larme se formait dans l'un des yeux de la biche, avant qu'elle ne se rallonge dans la paille et les ferme pour la dernière fois.

Mes propres larmes gouttèrent sur la robe chaude de son fils orphelin, tandis que j'assistais à la scène de ma propre naissance sous forme animale. Assise dans cette grange, le faon contre moi, nous pleurions ensemble la mère que nous avions tous deux perdue avant même de la connaître.

— Ça va, Tig ? me demanda Cal au bout d'un moment.

— Oui. C'est triste que sa mère nous ait quittés, mais je crois que son petit va survivre. Regarde !

Le faon frottait son museau contre ma main, clairement à la recherche de lait.

— Merde, Tig, soupira Cal. Ça veut dire qu'on va devoir l'élever nous-mêmes.

— Est-ce que tu as des biberons dans les abris ?

— Je file en chercher un ou deux, ainsi que du lait, même s'il est fort probable qu'il le rejette. Je vais aussi apporter le radiateur portable, sans quoi tu vas attraper la crève là-dedans.

— Merci, Cal.

Ce n'est qu'en l'entendant le dire que je m'étais rendu compte que je frissonnais, même si cela était sans doute davantage dû à l'émotion

qu'au froid.

— Qu'allons-nous faire de toi ? murmurai-je pour essayer de calmer le faon qui, à présent, était tout à fait réveillé et dans tous ses états, affamé. Peut-être pourrions-nous te peindre en roux pour que personne d'autre que nous ne sache…

Cal revint vingt minutes plus tard et j'étais alors bien contente de voir le radiateur. Lochie et Zara étaient avec lui et je leur fis signe d'approcher pour voir le fils de Pégase.

— J'ai trouvé ces deux-là en train de fumer devant le Pavillon, annonça Cal en lançant à Zara un regard sévère. Je me suis dit qu'ils voudraient dire bonjour.

— Oh Tiggy, souffla Zara en s'approchant de moi. Il est adorable.

— Je n'arrive pas à y croire, Tiggy, s'émerveilla Lochie en s'agenouillant à côté de Zara. Qui l'eût cru ? Est-ce que je peux le toucher ?

— Oui, il faut qu'il s'habitue au contact humain s'il veut survivre.

Les deux adolescents se mirent alors à caresser le nouveau-né avec précaution.

— Cal dit que tu lui as réinsufflé la vie qu'il était en train de perdre, Tiggy. Tu es douée avec les animaux, comme Maman, observa Lochie.

— Voici le biberon, déclara Cal en me le tendant avant de rapprocher le radiateur.

Très doucement, j'introduisis la tétine entre les lèvres du faon, mais il refusa de desserrer la mâchoire. J'essayai alors de faire couler un peu de lait chaud sur ses gencives, priant pour qu'il l'accepte.

— Allez, chéri, murmurai-je, il faut que tu boives, que tu deviennes fort pour ta maman et ton papa.

Après un certain nombre de tentatives infructueuses, nous fûmes soulagés lorsqu'il se mit enfin à téter.

— Il te prend pour sa mère, Tig, sourit Cal quand, ayant terminé le biberon, le faon se frottait à ma main pour en avoir plus. La question est, que va-t-on faire de notre orphelin à présent ? Toi, en tout cas, il est hors de question que tu passes la nuit ici. Je ne veux pas que tu retombes malade, mais en même temps il faut que personne n'ait vent de sa naissance, sans quoi sa mignonne petite tête se retrouvera sur un socle en moins de deux !

— Vous pourriez l'emmener chez moi, suggéra Lochie. Ma mère serait heureuse d'avoir un nouvel animal de compagnie, surtout aussi spécial que celui-ci.

Cal et moi échangeâmes un regard, voyant poindre une solution potentielle.

— Tu es sûr, Lochie ? lui demandai-je. Je viendrais tous les jours,

évidemment, mais c'est un travail à plein-temps que d'élever un faon.

— Moi aussi j'aiderai, intervint Zara.

— Ce serait pas un problème, Tiggy, me rassura le jeune homme. À nous tous, je suis sûr qu'on y arrivera. Notre ferme est à l'abri des regards indiscrets, donc il serait bien chez nous.

— C'est la meilleure solution, Tig. Cette fois il ne faut prendre aucun risque. Bon, si Lochie vous emmenait chez lui ? Le plus tôt sera le mieux.

Je me levai et portai le faon vers Beryl, ses longues pattes maigres pendant hors de mes bras qui tenaient lieu de berceau. Cal m'aida à m'installer sur le siège passager, Zara monta à l'arrière et Lochie prit le volant.

— Je vais rester m'occuper de sa mère, déclara Cal.

— Évite de l'écorcher et de la saigner, je t'en prie, le suppliai-je.

— Ne crains rien, Tig. Je vais l'enterrer intacte dans la forêt près du Pavillon et marquer l'emplacement avec quelques branches.

— Merci.

Nous partîmes donc sur la route accidentée et, à l'entrée du domaine, nous tournâmes à gauche vers la chapelle et continuâmes encore quelques kilomètres dans les collines. Une ferme en pierre grise finit par apparaître : de la fumée s'échappait de la cheminée et le terrain alentour était abondamment piqueté de points blancs laineux, encore visibles au crépuscule.

— Ce sera bientôt la période de la naissance des agneaux, indiqua Lochie en garant Beryl, avant de venir ouvrir la portière passager pour m'aider à sortir avec ma précieuse cargaison. Je restai immobile quelques secondes et levai les yeux pour voir le croissant mince et pâle d'une nouvelle lune accueillir le nouveau-né dans ce monde. Puis Zara et moi suivîmes Lochie dans une cuisine basse de plafond.

Devant la cuisinière, Fiona remuait une grosse casserole de soupe.

— Bonsoir Tiggy, Zara, nous sourit-elle. Quelle surprise ! Quel plaisir de vous voir toutes les deux ! Et qu'avez-vous là ?

Elle s'approcha pour mieux voir.

— Il est très spécial, Maman, et Papa et toi devez jurer de n'en parler à personne, mit en garde Lochie.

— Inutile de le préciser, dit-elle en haussant un sourcil, avant de regarder le faon. Oh mon Dieu, Tiggy, est-il vraiment ce que je crois ?

— Tout à fait. Tiens, prends-le pour un câlin.

— Avec joie, répondit Fiona, visiblement bouleversée.

Je lui tendis le petit dégingandé avec précaution et reculai pour voir comment le faon réagirait à une nouvelle paire de bras. Quand Fiona le prit et lui chuchota des mots doux, il remua à peine, et je poussai

un soupir de soulagement. Chacun de mes instincts me disait que Fiona était la mère de substitution parfaite et la ferme la cachette idéale.

— Lochie, enlève cette casserole du feu et fais chauffer de l'eau, indiqua-t-elle à son fils en nous faisant signe à Zara et moi de nous asseoir avec elle autour de la table usée de la cuisine. Je suppose que sa mère est morte ?

— Malheureusement oui. Mais de causes naturelles.

— Lochie m'a raconté qu'un braconnier t'avait tiré dessus alors que tu essayais de sauver le cerf blanc.

— En effet.

— Est-ce que ce petit… ? Oui, c'est forcément le fils du cerf défunt – le gène du leucistisme étant généralement héréditaire.

— Nous pouvons le supposer, oui. Cal dit qu'il est né ce matin. J'ai réussi à lui faire boire un biberon mais, comme tu le vois, il est encore très faible.

— Néanmoins il semble très éveillé, ce qui est bon signe. Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je vais l'examiner.

— Je t'en prie. Il n'était pas du tout éveillé quand je l'ai vu au départ, tempérai-je alors que Fiona récupérait sa mallette près de la porte arrière et sortait son stéthoscope.

— Cal a dit que Tiggy avait posé les mains sur le faon pour lui réinsuffler la vie, observa Zara pendant que Fiona écoutait le cœur de l'animal.

— Oui, j'ai entendu dire que tu avais des mains guérisseuses, Tiggy. C'est vrai ?

— Cal dit que oui, répondit Lochie à sa mère.

— Lochie, si tu emmenais Zara voir les chatons ? Comme ça ce petit aura un peu plus de place.

— D'accord.

Les deux adolescents sortirent et Fiona poursuivit son examen.

— Ça te dirait de venir travailler avec moi ? Il me semble que j'en avais parlé la dernière fois que je t'ai vue. Je crois beaucoup à la complémentarité entre médecine holistique et médecine traditionnelle.

— Oh mon Dieu, Fiona, j'adorerais, mais je n'ai aucune formation officielle, aucune qualification.

— Pour les qualifications, on peut s'arranger ; ce qui importe c'est d'avoir le don au départ.

— Tu es sérieuse ?

— Absolument, confirma-t-elle, face à mon incrédulité. Fixons-nous un moment pour en discuter tranquillement, de préférence autour d'un bon verre de vin. Bon, il va tout à fait bien, décréta-t-elle en

rangeant son matériel. À présent, peux-tu t'occuper de lui pendant que je remue la soupe ? Le père de Lochie sera de retour d'un moment à l'autre et voudra dîner.

Je décidai alors que Fiona McDougal était la femme que j'aspirais à être un jour : épouse, mère, maîtresse de maison, vétérinaire à plein-temps et femme absolument charmante.

— Tu sais, il se trouve que le Pégase mythologique était un orphelin élevé par Athéna et les Muses…

— Alors je pense que nous devrions lui donner le même nom que son père, murmurai-je dans son pelage, mes élans maternels s'éveillant avec une telle force que c'en était presque effrayant.

— Tu veux rester dîner, Tiggy ? Après nous pourrons discuter de Pégase, me demanda Fiona au moment où entrait un homme qui me fit penser à Cal, avec sa stature trapue et son visage buriné par le soleil et le vent. Salut, chéri, sourit Fiona quand il l'embrassa avant de retirer sa veste. Tu veux bien aller appeler Lochie et Zara dans la grange ? Ils sont avec les chatons.

— Bien sûr, mais qui est-ce ? Et… fit-il en s'approchant de Pégase pour mieux le voir, ça ?

— Hamish, je te présente Tiggy, qui travaille à Kinnaird en tant que consultante de la vie sauvage.

— Enchanté, Tiggy.

Il m'adressa un sourire chaleureux.

— Et « ça », poursuivit Fiona, c'est Pégase, né ce matin. Il va rester avec nous quelque temps, à l'abri. À présent, va donc chercher les enfants avant que la soupe ne refroidisse, ajouta-t-elle en la servant dans des bols.

Cinq minutes plus tard, nous étions tous assis autour de la vieille table en chêne de la cuisine pour savourer la délicieuse soupe de légumes, agrémentée de gros morceaux de pain blanc tout chaud.

— Vous êtes végétarienne comme ma femme ? s'enquit Hamish.

— Oh, bien pire que cela – je suis végétalienne, répondis-je avec un large sourire.

Un léger miaulement émana soudain de la place de Zara et tout le monde tourna son attention vers elle.

— Je ne pouvais pas le laisser dans la grange, expliqua-t-elle en rougissant et en sortant de sous sa veste un chaton roux, rayé comme un tigre minuscule, à l'air tout aussi féroce. Maman a horreur des chats, mais maintenant que Papa s'installe à Kinnaird on va pouvoir en avoir un, voire deux, au Pavillon. N'est-il pas magnifique ? fit-elle en lui caressant la tête.

— Si, Zara, mais pas à table, répondit Fiona d'un ton ferme. Allez,

pose-le par terre. Il peut aller dire bonjour à Pégase.

Zara le posa donc et nous regardâmes tous le chaton sautiller de part et d'autre de la cuisine sur ses pattes minuscules, avant de s'aventurer vers la cuisinière devant laquelle Pégase dormait profondément sur une couverture. Le chaton renifla le faon, puis se blottit contre le doux pelage blanc en ronronnant.

— C'est absolument adorable. Un jour, ce sera comme ça chez moi aussi, déclara Zara en se tournant vers Lochie qui lui sourit avec adoration.

Elle est si jolie ce soir, pensai-je, *tout simplement parce qu'elle rayonne de bonheur.*

— Et donc le Laird va s'installer ici de façon permanente ? demanda Fiona.

— Oui, et j'espère moi aussi, si Papa ne change pas d'avis. La semaine prochaine, on va visiter le North Highland College à Dornoch pour voir quels sont les cursus proposés – je suis très intéressée par Gestion de la Vie sauvage. Si j'étudie là-bas, ça veut dire que je pourrai vivre à Kinnaird avec Papa.

— C'est bien que le Laird vienne prendre la barre, déclara Hamish.

— Et ta mère ? s'enquit Fiona. Est-elle contente de déménager ?

— Papa et Maman vont divorcer, répondit Zara en haussant les épaules. Alors ça ne la regarde pas.

— Je vois. Et ça ne te pose pas de problème ?

— Oh que non ! Je devrais commencer une campagne pour les enfants qui vivent avec des parents malheureux ensemble, comme moi. Croyez-moi, les parents ne devraient jamais rester ensemble pour nous. Enfin bon, la bonne nouvelle c'est que j'aurai dix-sept ans dans quelques jours et que je me suis déjà inscrite pour passer mon permis. Si je le réussis, je pourrai venir ici m'occuper de Pégase pendant que tu travailles, Fiona. Entretemps, tu voudras bien me conduire ici, Lochie ? demanda-t-elle d'une voix timide, et le regard dans ses yeux m'indiqua clairement que Johnnie North était tombé dans les oubliettes de sa mémoire.

— Quand tu veux, répondit-il avec enthousiasme.

— Bon, le plus important c'est qu'aucun d'entre nous ne mentionne l'existence de notre petit protégé, rappela Fiona.

Ledit protégé s'était réveillé et regardait le chaton qui dansait dans la cuisine en chassant des mouches imaginaires.

— Nous pouvons mettre en place un roulement pour ses biberons, suggérai-je. Ce n'est pas juste que ce soit toi qui t'occupes de la nuit, Fiona.

— Je m'en chargerai, proposa Lochie.

— Et je viendrai dans la journée quand tu travailles, dis-je. Vous êtes sûrs que ça ne vous dérange pas de l'avoir ici ?

— Pas du tout, me rassura Hamish en regardant le faon. Il pourra sortir sur la colline à l'arrière, avec les agneaux, quand ceux-ci seront nés. Ils sont de la même couleur, ajouta-t-il en souriant, ravi.

— C'est surtout son avenir qui me préoccupe, dis-je. Il faudrait le réintroduire dans la nature le plus tôt possible, mais ce serait signer son arrêt de mort. Il n'y a qu'à voir ce qui est arrivé à son père.

— Je sais, Tiggy, et peut-être devra-t-il rester ici toute sa vie, répondit Fiona. Nous devrons nous ajuster au fur et à mesure. Nous avons beaucoup de terrain boisé dans les environs – peut-être pourrions-nous introduire d'autres faons pour qu'il ne soit pas seul, et Cal pourrait aider Lochie à construire une clôture…

— Cal pourrait construire une clôture pour quoi ? (Nous sursautâmes tous et je vis Cal dans l'embrasure de la porte arrière.) Bonsoir à tous, nous salua-t-il en pénétrant dans la cuisine, suivi de près par Charlie. Le Laird et moi, nous nous sentions un peu exclus à Kinnaird, alors nous sommes venus rejoindre la fête.

— Venez, venez, ne restez pas dans le froid, intima Fiona.

— Désolés d'arriver sans prévenir, mais Cal m'a parlé de votre nouveau pensionnaire. J'avais envie de le voir, déclara Charlie. Où est-il ?

— Bienvenue, cher Laird, le salua Hamish en se levant pour lui serrer la main. C'est un honneur de vous avoir ici.

— Il est là, Papa, fit Zara en soulevant dans ses bras le chaton roux avant que celui-ci ne s'échappe par la porte ouverte. Il s'appelle Pégase, comme son père. Sa naissance est un miracle.

Charlie s'approcha de la cuisinière et se pencha vers le faon qui se tortillait en essayant de se lever.

— Salut toi, murmura Charlie en tendant la main pour le caresser.

Pégase s'y frotta aussitôt le museau et je compris qu'il avait faim.

— Je vais faire chauffer un biberon, annonçai-je en me levant.

Fiona me tendit une casserole, puis demanda à Zara et Lochie de débarrasser la table.

— Et moi je vais ouvrir une bouteille spéciale pour fêter ça, déclara Hamish en sortant de la cuisine.

— C'est bel et bien un miracle, souffla Charlie en levant les yeux vers moi. Est-ce qu'il va bien ?

— Très, lui répondit Fiona. Et d'après ce que tu dis, Cal, c'est grâce à Tiggy et à la magie de ses mains. Peut-être que je vous l'emprunterai de temps en temps pour qu'elle travaille avec moi. Regardez, il est presque debout ! Pouvez-vous l'aider, Charlie ?

Nous regardâmes tous Charlie placer délicatement les mains autour du ventre du faon afin de le soulever en position debout. La première fois, ses pattes se dérobèrent, mais finalement, à la quatrième tentative, elles comprirent ce qu'elles devaient faire pour soutenir son poids. Et le fils de Pégase fit alors ses premiers pas hésitants, avant de s'effondrer sur les genoux de Charlie.

Nous nous réjouîmes tous tandis que Hamish revenait avec une bouteille de whisky.

— Mon Dieu, tu vas vraiment ouvrir ça après toutes ces années ? le taquina Fiona.

— Oh que oui, répondit-il en servant sept verres qu'il fit passer. Le vieux Laird m'a offert cette bouteille il y a des années quand je l'avais aidé à déterrer les agneaux nouveaux-nés après une forte chute de neige… Je dirais que c'est le moment idéal pour la boire ! Aux nouveaux départs.

— Aux nouveaux départs ! répétai-je en chœur avec les autres en levant mon verre.

Après avoir bu son whisky d'une traite, Cal sortit de la poche de son manteau un objet rond, de la taille d'un gros pamplemousse, enveloppé dans de la mousseline.

— Qu'est-ce que c'est donc que ça ? demandai-je alors qu'il le posait sur la table avec un bruit sourd, attirant l'attention générale.

— C'est un haggis, ma petite. Mais je crois que je vais avoir besoin d'un deuxième petit coup pour la prochaine étape. (Il tendit son verre à Hamish qui le resservit abondamment.) Un jour, j'ai promis à Tig que si l'on apercevait un cerf blanc sur le domaine, je me baladerais à poil avec juste un haggis pour couvrir mon intimité. Et je suis un homme de parole, expliqua-t-il en s'apprêtant à déboutonner sa chemise.

— Cal, je ne crois pas que je t'en voudrai si tu ne tiens pas cette promesse, l'arrêtai-je tandis que tout le monde riait aux éclats. En plus, je pense que tu en as déjà assez fait pour Pégase père et fils, non ?

— Je crois que celui-ci a vraiment faim, fit Charlie en montrant le faon qui gigotait sur ses genoux à la recherche de lait.

— Emmène-le au salon, vous serez plus au calme, me suggéra Fiona pendant que je retirais le biberon de l'eau chaude et que je testais la température sur le dos de ma main.

— Merci.

Je m'approchai de Charlie pour prendre Pégase.

— Je vais l'emmener à côté, dit-il.

Une fois au salon, il installa Pégase sur mes genoux et le faon se mit

à boire avidement.

Debout, Charlie me regardait ; comme moi, il était ému.

— As-tu vu Beryl ? lui demandai-je pour briser le silence.

— Oui. Après des torrents de larmes et des excuses à n'en plus finir de sa part, j'ai réussi à la persuader de revenir.

— Dieu soit loué ! C'est la seule qui sache faire fonctionner les fourneaux.

— Il se trouve que nous avons décidé tous les deux de les retirer au profit d'une cuisinière classique, indiqua Charlie en haussant un sourcil. Même chose pour ces lumières industrielles et ce monolithe d'îlot central. J'ai gardé à la grange la table en sapin d'origine, donc elle aussi va être réhabilitée.

— La cuisine est véritablement le cœur d'une maison, comme nous venons de le constater, convins-je.

— J'ai aussi bavardé avec Cal le long du trajet jusqu'ici. J'y pensais avant que Fraser n'apparaisse sur la scène à Noël, mais après toutes les années de service de la famille de Cal, il est temps qu'il ait son propre lopin de terre. Alors, en guise de cadeau de mariage, je lui ai dit que je leur donnerais cinquante hectares à Caitlin et lui, juste à l'entrée du domaine. Il y a un vieux cottage là-bas, déserté depuis des années. Avec un peu de travail, cela pourrait devenir pour eux une demeure digne de ce nom.

— C'est vraiment gentil de ta part, Charlie, je parie qu'il était ravi.

— Il l'était, mais il ne mérite pas moins. Je lui ai également annoncé que j'allais vendre un peu de terrain à mes voisins ce qui, en plus de financer le divorce, permettra de payer de la main d'œuvre supplémentaire et d'acheter une nouvelle « Beryl ».

— Ouah, tu n'as pas chômé.

— En effet, mais je devais m'occuper pour arrêter de penser à ce que *toi* tu pensais.

— Je vois.

— Enfin, si tu as besoin de plus de temps…

— Non, Charlie.

— Alors, vas-tu rester ou partir en Afrique avec tes lions et tes tigres ?

Je regardai Pégase qui avait englouti tout le lait et somnolait paisiblement. Puis Charlie.

— Je crois que j'ai assez d'animaux à préserver ici, non ?

— Tu veux dire que tu vas rester ?

— Oui. Même si j'aimerais bien voir ces lions et ces tigres un jour.

— Moi aussi.

Il me tendit la main pour la deuxième fois ce jour-là et je la saisis

sans hésiter.

Il l'embrassa tendrement, puis approcha ses lèvres des miennes.

— Je suis si heureux, Tiggy. Si heureux.

— Moi aussi.

— Ce ne sera pas facile…

— Je sais.

— Mais ensemble, nous pouvons au moins essayer, non ? Le domaine, les animaux, nous… ?

— Oui.

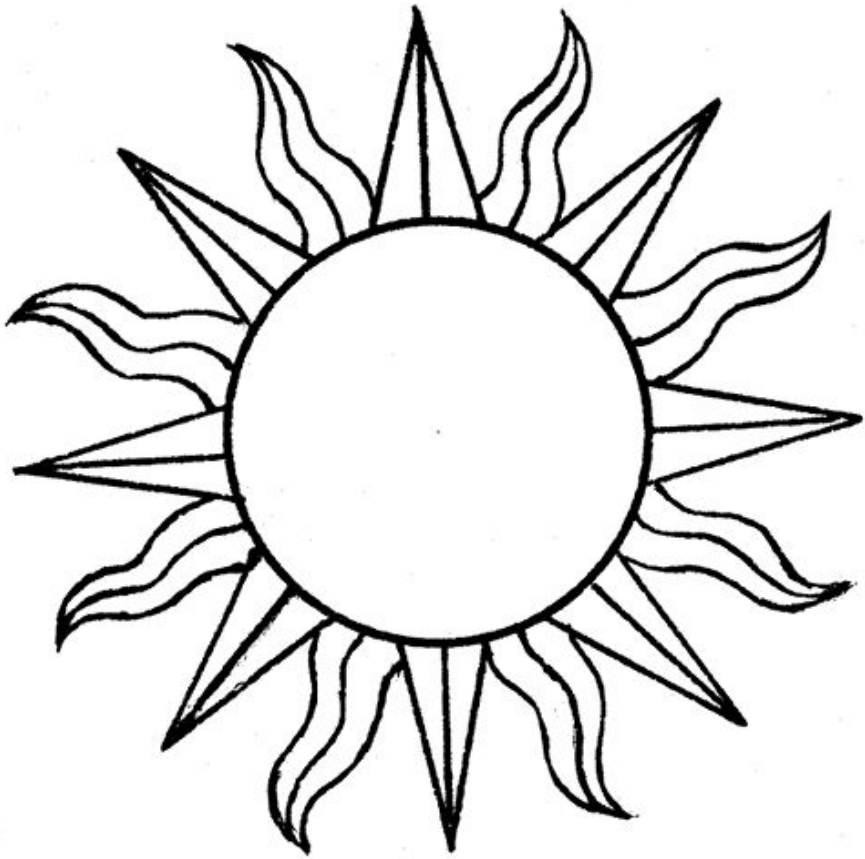
— Dans ce cas, il est temps d'y aller.

Il se leva et nous aida doucement, Pégase et moi, à faire de même.

— Où cela ?

— À Kinnaird, bien sûr, répondit-il en souriant. Le travail nous appelle.

Électra
New York
Février 2008



Le Soleil

Je levai les yeux et vis qu'il neigeait. Au-dessus de moi, le rebord de la fenêtre blanchissait peu à peu. Peut-être que cela aiderait à atténuer le bruit constant de la circulation de Manhattant au pied de mon appartement. L'agent immobilier m'avait indiqué qu'il y avait des triples vitrages, mais rien n'arrêtait le bourdonnement des moteurs, entrecoupé par les klaxons des conducteurs impatients, trente-trois étages en contrebas.

— La ferme ! gémis-je, prenant conscience que je me concentrais sur le vacarme, ce qui ne faisait que l'amplifier.

Je bus une grande gorgée au goulot mais, sachant que la vodka ne permettrait pas de le noyer, je me redressai du carrelage de la cuisine et titubai jusqu'au salon pour mettre de la musique. Mes enceintes bien dissimulées se mirent à beugler « Born in the USA ».

— Hé, Bruce, t'as bien de la chance de savoir où tu es né, parce que moi j'en ai aucune idée ! criai-je tout en me balançant au rythme de la musique, bouteille à la main.

Malgré la chanson qui retentissait à plein volume, les klaxons continuaient de me percer les tympans et j'allai revérifier le contenu du bol en porcelaine où je cachais mon précieux remontant. À part une mince traînée de poudre le long du bord, que je récupérai avec un doigt humide pour la frotter sur mes gencives, il ne restait rien.

Ted, mon fournisseur, était censé arriver il y a une heure pour me réapprovisionner, mais toujours pas de signe de lui. Ce serait facile de descendre à la réception pour glisser à Bill, le concierge, un billet de cent dollars comme je savais que le faisaient d'autres résidents de mon immeuble. Et comme par magie, dix minutes plus tard, un « colis » me serait apporté à mon appartement. Toutefois, j'avais beau en avoir désespérément besoin, je savais que je ne pouvais pas prendre un tel risque. Si cela fuitait, je me retrouverais à la une des journaux du monde entier. D'autant que j'étais l'ambassadrice d'un produit cosmétique « naturel » à destination des adolescentes et avais récemment fait l'objet d'un article dans *Elle* qui soulignait mon style de vie « sain ».

— Naturel ? C'est ça, ouais… marmonnai-je en me dirigeant d'un pas chancelant vers le téléphone pour vérifier avec Bill que Ted n'était pas encore arrivé.

Lors de la séance photo, la maquilleuse m'avait expliqué que c'était une grosse arnaque : les ingrédients de base étaient peut-être naturels, mais les produits chimiques qu'il fallait utiliser pour remplacer les graisses animales dans le rouge à lèvres rendaient le produit hypertoxique.

— Pourquoi est-ce que tout est mensonge ? me lamentai-je en secouant la tête. (Le mouvement de balancier me réconfortait en même temps qu'il me donnait le tournis, alors je m'écroulai sur le sol.) La vie n'est qu'un tas de mensonges. Même l'amour…

Je fondis alors en larmes. De grosses gouttes me coulaient des yeux et du nez tandis que je me demandais pour la millième fois pourquoi Mitch m'avait plaquée trois semaines seulement après m'avoir demandée en mariage. D'accord, il m'avait fait sa demande au lit, mais je l'avais cru. J'avais dit oui, « OUI ! ». Quand il était parti pour Los Angeles le lendemain, j'avais été assez stupide pour me prélasser dans mon lit en réfléchissant à quel créateur je demanderais de créer ma robe et à des lieux de réception potentiels. Je rêvais de l'Italie, d'une grande villa dans les collines toscanes. Puis… silence radio. J'avais eu beau lui envoyer textos et e-mails, lui laisser des messages sur son répondeur en lui demandant de me rappeler, je n'avais plus eu aucune nouvelle. Alors d'accord, il jouait au Hollywood Bowl, mais, bon sang, ne pouvait-il pas prendre le temps d'appeler sa fiancée… ?!

J'avais enfin reçu un message – un message ! – de sa part, disant qu'il était sans doute temps de se calmer un peu, « bébé », ajoutant que nous étions tous les deux très occupés et que ce n'était pas le moment de s'engager. Peut-être dans quelques mois, quand il aurait terminé sa tournée mondiale…

— Putain ! hurlai-je, lançant la bouteille de vodka vide à l'autre bout de la pièce. Pourquoi est-ce que tout le monde me laisse tomber ?

Peut-être qu'il pensait que comme j'étais Électra, il me suffisait de me balader sur un podium pour me trouver un autre mec. En théorie, je le pouvais en effet, mais ça ne m'intéressait pas. J'étais tombée amoureuse de lui, j'étais folle de lui. Il n'aurait pas pu être plus parfait pour moi : de quinze ans plus âgé mais supercanon et une star mondiale du rock, habitué à être sous les projecteurs. Les soirées à n'en plus finir ne l'intéressaient plus, il préférait se détendre dans sa villa de Malibu. Il aimait même cuisiner, ne prenait ni alcool ni drogues, et avait une excellente influence sur moi. J'avais été séduite par sa tranquillité et son côté pragmatique – j'en avais marre de faire n'importe quoi en toute impunité. J'avais même réduit ma consommation de substances louches et ça ne me manquait même pas, et je me sentais prête à déménager en Californie pour être avec lui.

— Il prenait soin de moi, il savait comment s'y prendre avec moi… gémis-je.

Ouais, c'était une figure paternelle, un substitut de Pa Salt…

— Ta gueule ! dis-je à la voix dans ma tête, parce que cette idée était complètement tordue.

En plus de cela, je n'avais rien ressenti à la mort de Pa – absolument rien. Sachant que mes sœurs étaient toutes folles de chagrin, j'avais eu l'impression que quelque chose ne tournait pas rond chez moi. J'avais essayé la vodka qui, comme d'habitude, m'avait fait pleurer, mais qui n'avait pas réussi à générer une réelle émotion. Quand je pensais à sa mort, je ne ressentais qu'une espèce de torpeur.

— Et peut-être une certaine culpabilité, murmurai-je en me redressant, tremblante, pour sortir une nouvelle bouteille de vodka du placard de la cuisine.

Saisissant mon portable, je vis qu'il était déjà onze heures passées. J'appelai une nouvelle fois Ted mais, à ce moment-là, le concierge sonna pour m'annoncer que mon « visiteur » était là.

— Faites-le monter directement, indiquai-je, remplie de soulagement.

J'allai chercher la somme nécessaire pour procéder à l'échange et me postai dans l'entrée de l'appartement, impatiente.

— Salut, poupée, fit un homme qui n'était pas Ted quand j'ouvris la porte. C'est Ted qui m'envoie. Il est trop occupé ce soir.

J'étais furieuse que Ted ait envoyé quelqu'un d'autre qui pourrait ne pas être digne de confiance, mais j'étais si désespérée que je n'allais pas lui dire qu'il s'était trompé d'appartement.

— Merci. Au revoir.

Je m'apprêtai à lui claquer la porte au nez quand il tendit la main pour la retenir.

— Dites, vous avez du mal à dormir ? me demanda-t-il.

— Ça m'arrive, pourquoi ?

— Je viens tout juste de récupérer des supercachets qui s'achètent en principe sur ordonnance. Avec ça, Morphée vous étreint direct.

Voilà qui était intéressant. Mon médecin de New York ne voulait plus me prescrire de Valium ou de somnifères. À la place, je m'assommais à la vodka, surtout depuis que Mitch m'avait larguée.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est un médecin qualifié qui me les a filés. Ce truc, c'est du sérieux.

Il sortit le paquet de sa poche pour me le montrer.

— Combien ?

Il m'indiqua son prix pour une boîte de Témazépam. C'était scandaleusement cher, mais qu'importe ? Une chose dont je ne manquais pas, c'était de l'argent à dépenser.

Quand il fut parti, j'allai dans le salon et, les doigts tremblant de hâte, je me préparai un rail.

« Ne prenez jamais de drogues, ne faites jamais de moto. » Voilà ce

que nous répétait Pa Salt quand nous étions plus jeunes. J'avais fait les deux et bien d'autres choses depuis qu'il n'approuverait certainement pas. Au moment où je m'effondrais sur le canapé, plus calme, mon portable sonna. Instinctivement, je le pris pour voir si c'était Mitch, parce que peut-être qu'il avait changé d'avis et qu'il me supplierait de revenir…

Non. C'était Zed Eszu. J'attendis un peu jusqu'à ce que le téléphone me dise que j'avais un message, puis je l'écoutai.

« Salut, c'est moi. Je suis de retour à New York et je me demandais si ça te dirait de venir au ballet demain soir. J'ai deux billets pour voir Maria Kowroski dans la première du *Collier bleu*… »

Même si c'était l'événement du moment, je n'étais pas d'humeur pour voir deux heures de contorsions, avant d'être assaillie par une armée de médias à l'extérieur me demandant pourquoi je n'avais été à aucun des concerts à guichet fermé de Mitch. Je savais que Zed se servait de moi pour renforcer son propre profil médiatique et, parfois, ça m'avait convenu de l'accompagner à ce genre de sortie. Il se trouve également qu'il était très bon au lit – bien qu'il ne soit pas mon genre, il y avait une sorte d'étrange alchimie sexuelle entre nous, mais nos retrouvailles nocturnes occasionnelles avaient cessé lorsque j'avais rencontré Mitch l'été dernier.

Voilà au moins qui avait fait plaisir à Pa, lui qui m'avait appelée lorsqu'une photo de Zed et moi au Gala du Met s'était retrouvée à la une des journaux l'année dernière.

— Électra, loin de moi l'idée d'interférer dans ta vie, mais, s'il te plaît, garde tes distances avec cet homme. Il est… dangereux. Il n'est pas ce qu'il semble être. Je…

— T'as bien raison, tu ne devrais pas interférer, avais-je répondu, mes poils se hérissant comme chaque fois que Pa avait essayé de me dire que je devrais faire ci ou ça.

Mes sœurs suivaient tout ce qu'il disait, comme si c'était parole d'évangile, mais moi il m'agaçait à vouloir tout contrôler.

Bien que Zed, comme le reste du monde, sache que Mitch et moi étions ensemble, il avait continué de me téléphoner et j'avais ignoré tous ses appels. Jusqu'à maintenant…

— Peut-être que je devrais l'accompagner demain soir, marmonnai-je en prenant un autre rail, songeant que je pourrais ensuite utiliser les somnifères pour m'endormir, quand la cocaïne ne ferait plus effet. Ce serait peut-être bien que j'apparaisse dans les journaux – ça apprendrait à Mitch.

J'allumai une cigarette, la cocaïne agissant et me faisant sentir comme la fille qui déchire que j'étais habituellement. Je remis la

musique à fond, pris une nouvelle lampée de vodka et me dirigeai en dansant vers mon dressing dans ma chambre. Après avoir passé en revue les innombrables portants, je décidai que je n'avais rien d'assez sensationnel à me mettre. J'appellerais Amy, mon assistante, pour qu'elle demande à Chanel de m'envoyer des pièces de leur nouvelle collection – j'allais défiler pour eux dans un mois à Paris.

Je répondis à Zed pour lui dire que, oui, je viendrais, puis décidai également d'appeler Imelda, ma chargée de presse, pour qu'elle alerte les médias de mon apparition au théâtre. Cela faisait longtemps que je n'étais plus sortie, j'avais même annulé quelques missions professionnelles, ne supportant pas qu'on mentionne le nom de Mitch en ma présence. Devoir renoncer à l'idée de la vie que nous aurions pu avoir – dont je rêvais depuis l'instant où je l'avais rencontré – m'avait déchiré le cœur. J'avais apprécié qu'il soit encore plus célèbre que moi, qu'il n'ait pas besoin de moi pour donner un coup de pouce à son profil médiatique – il était sorti avec pléthore d'actrices et de mannequins célèbres – je croyais vraiment qu'il me voulait pour ce que j'étais en tant que femme.

Je l'avais admiré… je l'avais aimé.

— Qu'il aille se faire voir ! Personne ne largue Électra ! criai-je à mes quatre murs beiges où pendaient des toiles hors de prix recouvertes de gribouillis de couleurs vives qui, personnellement, me donnaient l'impression qu'on s'était amusé à vomir dessus.

Sentant poindre dans mon estomac cette horrible déprime qui suivait l'extase, je retirai tee-shirt et jogging et me dirigeai nue dans le salon pour récupérer le Témazépam avant que la situation n'empire. J'avalai deux comprimés avec de la vodka, puis m'allongeai sur mon lit.

— Maintenant, j'ai juste besoin de dormir, implorai-je le plafond.

Dormir, quelque chose que je n'avais plus fait naturellement depuis que Mitch m'avait dit au revoir. Le plafond tournait autour de ma tête, ce qui était très désagréable, et fermer les yeux ne faisait qu'aggraver les choses.

— Il faut juste passer la nuit et demain tout ira mieux, murmurai-je, sentant les larmes menacer.

Pourquoi plus rien ne marchait sur moi ? Deux comprimés de Témazépam plus la vodka devraient suffire à endormir un ours polaire.

— Avez-vous envisagé une cure de désintoxication ? m'avait demandé ma thérapeute la dernière fois que je l'avais vue.

Je n'avais pas répondu. Je m'étais levée et j'avais quitté son cabinet, scandalisée par cette suggestion. Je l'avais licenciée sur-le-champ via

sa secrétaire. À part Mitch, je ne connaissais personne dans le milieu qui ne soit pas dépendant – la cocaïne et l'alcool, voilà comment, tous, nous tenions le coup…

J'eus à peine le temps d'arriver à la salle de bains avant de vomir, maudissant le type qui m'avait vendu le Témazépam. C'était clairement un mélange de craie et de Dieu sait quoi d'autre et je n'aurais jamais dû lui faire confiance. Après avoir vomi une seconde fois, je dus m'assoupir parce que je fis un drôle de rêve où Pa me tenait la main et me caressait le front.

— Je suis là, ma chérie, Pa est là, disait sa voix familière. Nous allons te procurer l'aide dont tu as besoin, je te le promets…

— Oui, j'ai besoin d'aide, gémis-je. Aide-moi, Pa, je suis si seule…

Je me rendormis, réconfortée, avant d'être réveillée par une nouvelle crise de nausée. Cette fois, je n'arrivai pas à temps à la cuvette des toilettes – j'étais trop épuisée pour l'atteindre. J'essayai de me redresser, cherchant Pa autour de moi, mais j'étais de nouveau toute seule et je sus qu'il était parti.

Bibliographie

Munya Andrews, *The Seven Sisters of the Pleiades* (Spinifex Press, 2004)

Antony Beevor, *The Battle for Spain: The Spanish Civil War 1936-1939* (Phoenix, 2006)

Wayne H. Bowen, *Spain during World War II* (University of Missouri Press, 2006)

Anne Dublin, *Dynamic Women Dancers* (Second Story Press, 2009)

John Fletcher, *Deer* (Reaktion Books, 2014)

Bernard Leblon, *Gypsies and Flamenco*, trans. by Sinéad né Shuinéar (University of Hertfordshire Press, 1994)

Patrick Jasper Lee, *We Borrow the Earth: An Intimate Portrait of the Gypsy Folk Tradition and Culture* (Ravine Press, 2000)

Paul Preston, *The Spanish Holocaust: Inquisition and Extermination in Twentieth-Century Spain* (HarperPress, 2013)

Paco Sevilla, *Queen of the Gypsies: The Life and Legend of Carmen Amaya* (Sevilla Press, 1999)

Rita Vega de Triana, *Antonio Triana and the Spanish Dance: A Personal Recollection* (Harwood Academic Publishers, 1993)

G. Kenneth Whitehead, D*eer and their Management in the Deer Parks of Great Britain and Ireland* (Country Life Limited, 1950)

Note de l'auteure

Chaque fois que je m'installe pour écrire les remerciements d'un livre, plusieurs mois se sont écoulés depuis que j'ai terminé le manuscrit et j'ai toujours l'impression que l'histoire s'est écrite d'elle-même. Peut-être est-ce un peu comme la naissance d'un enfant – pour moi, en tout cas, toute la douleur de l'accouchement est oubliée grâce à la merveille du produit fini, que ce soit un bébé ou un livre. Mais bien sûr, chaque livre nécessite neuf mois de dur labeur, notamment du fait de la quantité de recherches nécessaires pour le rendre aussi correct que possible d'un point de vue factuel. Néanmoins, chaque livre est également un travail de fiction fondé sur des faits et, de temps à autre, je dois m'accorder une certaine liberté artistique pour mon histoire. Par exemple, dans *La Sœur de la Lune*, la pleine lune de 2008 que voit Tiggy lorsqu'elle s'aventure dans la forêt avec Angelina a en fait eu lieu trois semaines plus tard dans la vie réelle. Et il est important de ne pas oublier que l'histoire de Tiggy se déroule en 2008 : nous avons assisté à tant d'immenses changements ces dix dernières années du fait des avancées technologiques et, cette année en particulier, pour l'égalité hommes-femmes.

Me plonger dans la riche culture gitane représentait également un défi, car il y a très peu d'archives ; les nombreux mystères qui y sont rattachés se transmettent oralement et non par écrit, et j'ai une dette envers Oscar González pour m'avoir guidée à Sacromonte. Je remercie aussi Sarah Douglas, Innes MacNeill, Ryan Munro et Julie Rutherford qui m'ont si bien accueillie à Alladale, la réserve écossaise dont Kinnaird est inspiré. Les deux voyages de recherche ont été aussi incroyables et enrichissants l'un que l'autre ; comme pour toutes les histoires des sœurs, j'ai l'impression d'avoir personnellement foulé les chemins qu'emprunte Tiggy. Je remercie également le Dr Mark Westwood et Rebecca Westwood, une maîtresse dans l'art du reiki, dont le merveilleux cabinet de médecine vétérinaire holistique a inspiré certaines parties du récit.

À cause de problèmes de santé, cette année a été pour moi la plus difficile jusqu'ici, et ce livre n'aurait pu voir le jour sans le soutien de mon incroyable équipe, aussi bien dans l'édition qu'à la maison : Ella Micheler, mon assistante de recherche, et Susan Moss, ma relectrice-correctrice et meilleure amie, ont abattu un travail titanesque pour permettre à ce livre de parvenir à temps aux éditeurs. Olivia Riley, qui coordonne tout le côté administratif, ainsi que Jacquelyn Heslop, m'ont elles aussi épaulée personnellement et professionnellement et je

leur suis éternellement reconnaissante pour leur affection et leur soutien sans bornes.

Je remercie mes éditeurs à travers le monde, en particulier Jeremy Trevathan, Claudia Negele, Georg Reuchlein, Nana Vaz de Castro et Annalisa Lottini, qui, en plus d'être des éditeurs fantastiques, m'ont offert leur amitié et m'ont permis de croire en moi-même, à la fois en tant qu'auteur et en tant qu'être humain. Ma mère, Janet, ma sœur, Georgia, ainsi que Tracy Allebach-Dugan, Thila Bartolomru, Fernando Mercadante, Loen Fragoso, Julia Brahm, Bibi Marino, Tracy Blackwell, Stefano Guisler, Kathleen Doonan, Cathal Dineen, Tracy Rees, MJ Rose, Dan Booker, Ricky Burns, Juliette Hohnen et Tarquin Gorst – vous avez tous été là pour moi de tant de façons différentes.

Merci à tout le personnel du Royal Marsden Hospital, où j'ai passé l'essentiel de l'année écoulée, et où j'ai écrit des passages de ce livre, en particulier à Asif Chaudry et à son équipe, John Williams et ses charmantes filles, Joyce Twene-Dove et toutes les infirmières qui ont si bien pris soin de moi. Croyez-le ou pas, vous me manquez tous !

Enfin, merci à mon mari et agent, Stephen, et à mes enfants Harry, Isabella, Leonora et Kit. Nous avons tous traversé une année chargée et effrayante et chacun d'entre vous a été là pour me donner la force et le courage de m'en sortir. Je suis si fière de vous tous et, honnêtement, je ne sais pas ce que je ferais sans vous.

Et merci à tous mes fantastiques lecteurs ; si j'ai appris une chose cette année, c'est que nous n'avons pour nous que l'instant présent. Si vous le pouvez, essayez de le savourer, quelles que soient les circonstances dans lesquelles vous vous trouvez, et ne perdez jamais espoir – c'est la flamme fondamentale qui nous maintient en vie.

Lucinda Riley
Juin 2008

Questions à l'auteure

1. Tiggy est celle des sœurs qui est la plus attachée à la spiritualité. Comment avez-vous trouvé l'écriture de sa voix ?

J'étais vraiment impatiente de commencer l'histoire de Tiggy, parce que j'avais déjà le sentiment que c'était la sœur qui me ressemblait le plus. Pour les autres tomes de la saga, j'ai toujours commencé par écrire la partie du passé avant d'écrire celle du présent. Mais pour *La Sœur de la Lune*, j'ai commencé avec la voix de Tiggy et je me suis glissée dedans assez naturellement. J'hésite d'habitude à dire que je mets un peu de moi dans mes personnages, mais dans le cas de Tiggy, nous avons toutes deux un sens fort de la spiritualité et une même façon de voir le monde. J'ai aimé chaque seconde de l'écriture de son histoire. J'avais la sensation que c'était facile.

2. Comment Tiggy est-elle liée à son homologue mythologique, Taygète ?

Comme Maia, Taygète vivait en isolement sur une montagne de Sparte, qui porte désormais son nom. Et comme sa grande sœur, elle devint une source de désir pour Zeus. De façon à échapper à son impitoyable emprise, elle se tourna vers Artémis, déesse de la chasse et des animaux, qui la transforma en biche… Mais Taygète ne fut pas sauve pour longtemps, puisque Zeus la retrouva et la tua avec une flèche. Dans tous les livres, les parcours des sœurs sont métaphoriquement liés à leurs mythes d'origine. Ma « Tiggy » recherche également l'isolement dans le magnifique paysage des Highlands du Domaine de Kinnaird, où elle rencontre Zed Eszu – son nom étant l'anagramme de « Zeus ». Le plus puissant des dieux avait définitivement un faible pour les belles et intelligentes Sept Sœurs et, tout comme Maia le raconte dans son histoire, Zed charme et cajole Tiggy sans relâche pour obtenir son affection. *La Sœur de la Lune* ne fait pas seulement référence à la mythologie grecque, mais aussi aux anciennes croyances des romanis britanniques et des Gitans espagnols : dans ces deux cultures, la lune a une forte signification et est l'équilibre féminin face à la férocité du soleil, « masculin ».

3. Dans *La Sœur de la Lune*, vous soulevez plusieurs questions environnementales, comme l'équilibre des écosystèmes, l'abattage des cerfs et le véganisme. Comment avez-vous décidé d'aborder le sujet ?

J'ai beaucoup appris sur le fait que l'on considère notre environnement comme acquis, et j'en suis bien plus consciente aujourd'hui. Tiggy est végétalienne et je me suis beaucoup fiée à mes amis pour me guider par rapport aux recettes et souligner les difficultés d'un tel régime, surtout dans des espaces reculés. Au Domaine d'Alladale, qui m'a inspiré le Domaine de Kinnaird, les

gardes forestiers m'ont expliqué les impacts de la déforestation et de notre mode de vie moderne sur le paysage écossais, mais également comment un écosystème déséquilibré peut et doit être rééquilibré par les humains. Tout comme Tiggy, j'ai d'abord été horrifiée à l'idée de l'abattage des cerfs, mais plus j'apprenais au sujet du travail des gardes forestiers, plus je comprenais l'absence de prédateurs naturels et donc la nécessité d'une intervention humaine. Et en ce qui concerne les chats sauvages, ils étaient aussi grognons que Tiggy les décrit dans le livre ! Les gardes forestiers d'Alladale m'ont instruite au sujet des programmes de reproduction des chats sauvages en Écosse pour préserver cette espèce indigène rare. Malheureusement, en captivité, les naissances sont rares.

4. Tiggy et Charlie discutent souvent de leurs points de vue divergents concernant la position de la spiritualité par rapport à la science. Pensez-vous que les deux versions peuvent cohabiter ?

Évidemment – je comprends aussi bien le point de vue de Tiggy que celui de Charlie, et j'ai vraiment aimé les faire arriver lentement à un compromis, au fur et à mesure qu'ils apprennent à se connaître. Tiggy est une scientifique accomplie, mais à travers son parcours à la recherche de son passé, elle cesse de lutter contre son talent naturel pour la guérison. J'ai déjà écrit au sujet de la spiritualité auparavant, plus particulièrement dans *La Rose de minuit* à travers le personnage d'Anahita, mais jamais aussi minutieusement qu'avec Tiggy, et j'ai vraiment adoré en découvrir plus au sujet des *brujas* gitanes espagnoles.

5. À travers le personnage de Zara, vous explorez les effets des conflits parentaux et du divorce sur les enfants. Saviez-vous dès le départ que vous vouliez vous pencher sur le sujet dans *La Sœur de la Lune* ?

Zara a été un des personnages les plus compliqués à écrire. Je m'intéresse beaucoup aux familles et relations anti-conventionnelles et malheureusement, le mariage n'est pas toujours synonyme de conte de fées. Les enfants sont souvent d'innocentes victimes obligées de faire face aux conséquences de la rupture de leurs parents, et s'en sentent même parfois responsables, tout comme Zara.

6. En tant que danseuse de ballet qualifiée, vous êtes-vous essayée au flamenco ? Comment avez-vous abordé vos recherches à Grenade ?

J'avais envie d'écrire au sujet d'une danseuse dans la saga, et comme Tiggy est décrite comme très gracieuse, je me suis dit que son héritage culturel correspondrait le mieux. J'ai passé un moment fascinant à Grenade en explorant Sacromonte et ma plus belle soirée a été lors de la représentation de flamenco dans l'une des grottes. Être aussi proche

des danseurs *gitanos* et la sensation rythmée de la musique m'ont réellement transportée à l'époque de Lucía. Forte de mes recherches sur les menus détails du monde de la danse flamenca et des termes espagnols, à la fin, je me suis levée pour danser avec eux !

7. Votre personnage Lucía Albaycín est basé sur la célèbre danseuse de flamenco Carmen Amaya. Qu'est-ce qui vous a décidée à inventer un personnage fictif plutôt que d'écrire au sujet de Carmen elle-même ?

Carmen Amaya était une véritable légende, tout ce que nous savons à son sujet a été transmis par le bouche-à-oreille, mais donc exagéré et transformé – et souvent, par Carmen elle-même.

Mon écrit historique de référence était sa biographie *Queen of the Gyspies* de Paco Sevilla, qui a fait un travail de recherche et de classification remarquable, de sa naissance à sa mort. Cependant, même Sevilla ne pouvait pas confirmer des informations de base, comme sa date et son lieu de naissance. J'ai donc décidé de me détacher des contraintes liées aux mythes concernant la vie de Carmen, et j'ai créé le personnage de Lucía Albaycín et de son amant Meñique, qui est un peu inspiré du guitariste Sabicas, qui fut le compagnon de Carmen une bonne partie de sa vie. Par contre, l'histoire du *cuadro* flamenco attendant la fin de la bataille de Madrid dans le sous-sol d'un théâtre, et leur fuite ultérieure à Lisbonne sont réputées pour être vraies.

8. Vous êtes allée à la découverte de la culture aborigène dans *La Sœur à la Perle* et vous êtes ensuite penchée sur la culture gitane dans *La Sœur de la Lune*. Qu'est-ce qui vous pousse à écrire à propos des peuples privés de leurs droits ?

Les cultures romani et gitane me fascinent de par leur connexion profonde à la Terre et la nature, mais également pour leurs contes de l'Autre Monde et leurs croyances spirituelles intenses. C'est ce vers quoi Tiggy et moi sommes attirées. Encore une fois, mes recherches sur le sujet étaient difficiles, étant donné que la plupart des histoires sont transmises oralement, mais j'espère qu'en parlant avec des gitans à Grenade et en étendant mes recherches aux romanis britanniques, j'ai recueilli suffisamment d'informations pour rendre justice à leurs traditions. Les gitans ont subi les préjugés et l'exclusion partout dans le monde, et ce qu'ils ont subi est tout simplement horrible. Tout comme les traditions chrétiennes, les traditions spirituelles gitanes ont malheureusement été abandonnées par beaucoup ; mais je voulais représenter les anciennes traditions de façon précise.

9. Le comportement prédateur de Zed à l'égard de Tiggy constitue un acte de harcèlement sexuel sur le lieu de travail, comme l'affirme Charlie. Avez-vous été influencée par le mouvement #MeToo ?

Je supporte et défends passionnément le mouvement #MeToo et le

courage des femmes qui se sont exprimées. L'attitude de Zed à l'encontre de Tiggy a toujours été prévue dans l'histoire, car elle est en lien avec les légendes de la mythologie grecque – dans un contexte moderne, ses actions ont cependant une toute autre répercussion, et il est vrai que Charlie défend Tiggy lorsqu'il réalise ce qu'elle a subi à cause de Zed. L'intrigue se déroule en 2008 mais, bien entendu, *La Sœur de la Lune* a été écrit en 2017, et c'est incroyable de se rendre compte des changements qui ont eu lieu en moins de dix ans. Les médias étant tous en plein débat sur les notions de consentement et de pouvoir sur le lieu de travail, le sujet était vraiment clair dans mon esprit.

10. Vous avez écrit un livre par an depuis les débuts de la saga des *Sept Sœurs*. Pensez-vous faire une pause pour vous focaliser sur d'autres projets ou pensez-vous que vous êtes en plein élan ?

J'ai travaillé quasiment sans relâche sur la saga des *Sept Sœurs* depuis le début en 2014, et ça a été un marathon très agréable pour moi. J'ai littéralement vécu leur histoire continuellement et je me sens vraiment chanceuse d'avoir autant de soutien de la part de mes lecteurs. Après l'histoire de Tiggy, j'ai refait surface pour reprendre mon souffle et travailler sur un autre projet. J'ai passé l'été à écrire un roman autonome à Southwold, une magnifique ville du bord de mer anglais. *The Butterfly Room* sera publié au Royaume-Uni au printemps 2019. Je me sens désormais plus reposée et suis prête à continuer l'histoire des *Sept Sœurs*.

11. Pouvez-vous nous dire ce que vous avez prévu pour Électra dans *La Sœur du Soleil* ?

Quand on rencontre Électra à la fin de *La Sœur de la Lune*, on fait un bond soudain, très loin du monde naturel et innocent que Tiggy connaît dans les Highlands d'Écosse. On débarque directement au cœur de New York, où le lecteur se rend vite compte qu'Électra n'est pas à son aise. C'est la sœur qui est le moins apparue dans la saga jusqu'alors et, comme CeCe, on a entendu beaucoup de choses négatives à son sujet de la part de ses sœurs. J'ai hâte d'entendre sa version de l'histoire et bien sûr, de découvrir son passé, qui m'amènera au cœur des belles savanes du Kenya.

Les éditions Charleston

La maison d'édition qui vous donne la joie de lire !

Rejoignez-nous sur la page Facebook des éditions Charleston et sur Twitter : @LillyCharleston. Retrouvez **tous nos livres**, les prochaines parutions et les événements à ne pas manquer sur notre site : www.editionscharleston.fr

Les éditions Charleston est une marque des ***éditions Leduc.s****.*

Les éditions Leduc.s
29, boulevard Raspail
75007 Paris
info@editionsleduc.com

Retour à la première page.